
BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUEL
6
25 B
45



RECVEIL GENERAL DES QVESTIONS TRAITEES DANS LES CONFERENCES DV BVREAV D'ADRESSE,

Sur toutes ſortes de Matieres,

Par les plus beaux Eſprits de ce Temps.



TOME QVATRIESME.

Ex libris Sti Mauri Sti Bened. Congregationis ordinis Gallia





A PARIS,
Chez IEAN BAPTISTE LOYSON, ruë Sainte Croix de la Cité; Et en ſa Boutique à l'entrée de la grande Salle du Palais, du coſté de Saint Barthelemy, à la Croix d'Or Royale.

M. DC. LXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

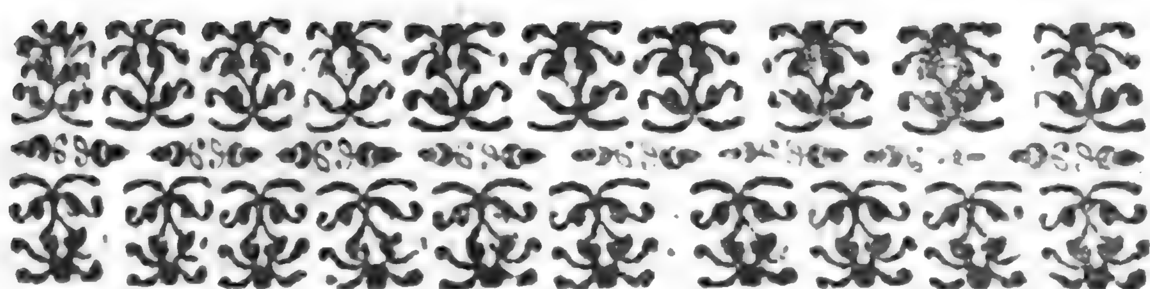


TABLE DES QVESTIONS traittées dans ce quatriéme Volume.

TABLE.

TABLE.

Fin de la Table.



CENT LXXXVI.

CONFERENCE

Si l'on doit escrire comme l'on prononce, ou suiure l'ancienne & commune ortographe.



CE n'est pas sans rencontre digne de remarque, qu'estant question de commencer vne nouuelle Centurie, qui est la quatriesme de nos Conferẽces, & fait la teste d'vn nouueau volume, on le fasse commencer par ses elemens en nous apprenant à bien lire & écrire. Et pource qu'il n'y a gueres de cause plus fauorable que celle de l'antiquité, laquelle si vous regardez l'authorité, aura de son costé toutes ces venerables barbes grises, au lieu que les nouueautez n'auront que les ieunes gens qui en sont amoureux, i'enclineray volontiers vers la premiere. Si vous regardez aussi l'exemple, il s'est toûjours trouué plus de peril à remuer quelque ancienne institution & détoger à vne coustume, qu'à se tenir à la pratique du temps, laquelle ne change gueres en la Theologie & en l'Estat sans guerre; en la

Medecine, ſinon aux deſpens des pauures malades ny au Palais, ſans engendrer multitude de procez. Que ſeroit-ce donc, & quelle difficulté ne ſe rencontreroit point au ſuiet qui s'offre, s'il falloit reformer non ſeulement toutes les exemples de nos Maiſtres Eſcriuains & Maiſtreſſes d'Eſcole; mais auſſi y renuoyer tous nos Clercs, Commis, Sergens, Notaires, Procureurs, Greffiers, Aduocats, & iuſques aux Secretaires & autres Officiers de Chancelerie? qui s'imagineroient rentrer en vn nouueau monde, puis qu'ils ſe trouueroient ignorans chacun en ſa profeſſion, eſtans obligez d'apprendre à lire de nouueau, & ſe trouuans n'auoir rien gagné à venir au monde auant leurs enfans, puis que ceux-cy ſeroient auſſi auancez qu'eux, voire plus, ſelon la maxime de ce fluſteur, qui demandoit double ſalaire & deux fois autant de temps pour enſeigner ſon art à ceux qui auoient eſté mal inſtruits ſous d'autres; à ſçauoir vn temps pour leur faire oublier ce qu'ils ſçauoient, & vn autre pour leur apprendre ce qu'ils ne ſçauoient pas. Paſſez plus outre chez les Libraires & dans les Bibliotheques; il faudroit ou réimprimer tous nos Liures, ou leur lecture ne ſeroit pas moins difficile dans peu de temps, que celle des langues eſtrangeres. Car ſi la reformation de l'eſcriture eſt neceſſaire, ce doit eſtre ſeulement pour la raiſon que ce titre porte, à ſçauoir pour la rendre conforme à la prononciation; & pour ce faire il ne ſe faudroit pas contenter de quelques legers changemens, comme de mettre vn accent au lieu d'vne ſ, & autres ſemblables petites diuerſitez obſeruées par quelques vns, & mépriſées des autres. Il faudroit ſuiure abſolument la prononciation : A quoy faire, poſé qu'il y euſt autant de facilité comme il y a de difficulté de conuenir des lettres ſimples ou doubles, accentuées ou non, pour ſignifier cette prononciation, & que l'vſage ne ſe trouuaſt pas touſiours le plus fort, comme il ſe void aux

changemens des noms, que les hommes ayans voulu faire par leur authorité, qui sembloit absoluë, cet vsage & accoustumance des peuples, qui est plus grand maistre que tous les autres ensemble, s'en est moqué; ces reformateurs qui estoient obeys en toute autre chose, ayans veu dés leur viuant leurs ordonnances reuoquées. quand cette indomtable coustume se rendroit traittable, & que l'on ne deuroit plus experimenter les inutiles essais de l'Empereur Claude, & du Roy Chilperic, ausquels les nouuelles lettres qu'ils auoient inuentées ne suruescurent gueres: Si est-ce que le seul inconuenient qui reuiendroit de ce changement là en deuroit supprimer la pensée. Car toutes ces belles chartres, contracts, hommages, & autres titres & enseignemens des anciennes archiues, que l'on appelle à bon droict thresors; pource que c'est de là que se puisent les preuues des anciennes prosapies & les titres de noblesse, comme celles des biens, possessions, rentes & deuoirs qui les maintiennent, tous ces beaux originaux qui n'ont rien de plus venerable que leur antiquité, seroient desormais inutiles, veu qu'outre la difficulté, souuēt impenetrable aux plus experts, il seroit impossible à dix ans d'icy de les pouuoir déchifrer, apres qu'on auroit effacé de la memoire des hommes la façon de les lire qui y reste. Et si le nouueau pied des monnoyes apporte tant de trouble au commerce, quel desordre nous introduiroit celuy des lettres dans les affaires dont elles sont l'instrument? Disons donc auec Bodin en sa Republique, qu'il n'arriue iamais tant de bien que de mal à vn vieil edifice, d'ébranler ses anciens fondemens pour y en remettre d'autres en leur place, mesmes de nouuelle estoffe, & plus durable que la premiere; & qu'ainsi le changement des lettres qui sont le fondement & la baze de toutes les disciplines & affaires d'entre les hommes, sous l'apparence d'vn profit incertain, leur apporteroit vne

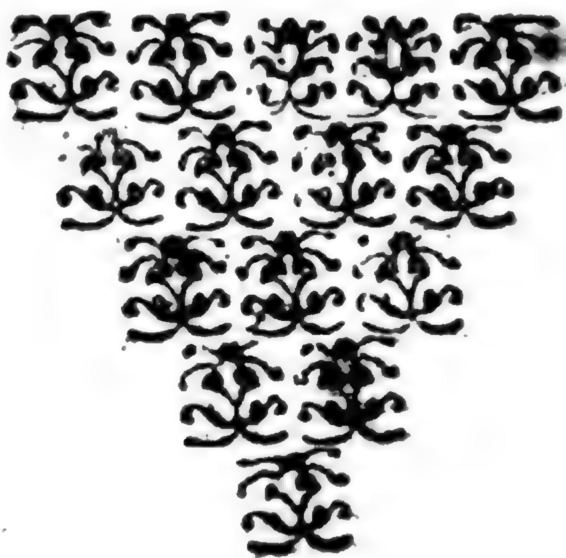
confusion certaine, & vne perte irreparable; cessant mesmes celle du temps qu'il faudroit employer à s'y instruire. Bien loin dequoy il seroit à desirer pour la briefveté de nostre vie, que l'on bannist de nos escoles non seulement la diuersité des escritures, mais celle des langues mortes apres en auoir traduit en la nôtre tous les bõs Liures, s'il en reste aucuns qui ne le soient pas encore; voire, s'il se pouuoit, faire parler les choses elles mesmes. Ioint qu'il seroit impossible de distinguer les mots équiuoques autrement que par l'escriture, qui nous empesche de confondre le nom de poids, qui signifie vne pesâteur, d'auec celuy de poix qui est vne espece de resine, & tous les deux de celuy de poids qui est vne sorte de legume; tous écrits diuersemẽt cõme vous voyez & tous prononcez de méme façõ.

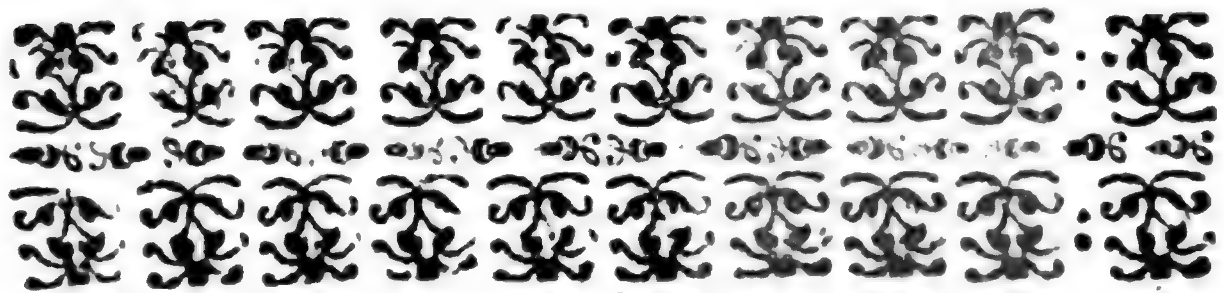
Le 2. dist, que ceux qui ont voulu fermer la porte aux belles inuentions sous pretexte de nouueauté, ayans de tout temps perdu leur procez, la requeste presentée par les esprits ialoux & enuieux de l'ornement de leur siecle, a toûjours esté iugée inciuile: & n'ayant icy affaire à vn moindre nombre de ieunesse que de vieux, la nouueauté n'y doit pas estre mal receuë. Aussi les choses ne sont elles pas bonnes pource qu'on les a accoûtumées, mais on en fait coustume pource qu'elles sont estimées bonnes. De sorte que par cette liberté que se sont donnée les esprits des Theologiens & Scholastiques, onr esté produites tant de belles pensées des Peres & Docteurs de l'Eglise, dont noas serions priuez, si on les eust voulu empescher de rien inuenter pour l'ornement de cette diuine science, en laquelle toutesfois l'inuention semble moins excusable qu'en aucune autre chose. Les nouuelles maximes de gouuerner vn Estat & le maintenir, & les inuentions de faire la guerre, dont l'ennemy ne se defie pas, sont bien plus efficacieuses. La Medecine est merueilleusement illustrée par les nou-

uelles obseruatiõs, & enrichie pat les remedes incõnus à nos ancestres, & nos Praticiens d'aujourd'huy feroient la leçon à tous les Iurisconsultes du temps passé. Il ne faut donc pas que cette petite difficulté, qui s'offre de donner des nouuelles exemples aux enfans; & dont les grands auront aysement conceu la diversité, nous empesche de reformer le plus grossier erreur qui se puisse imaginer, qui est celuy de nostre escriture, laquelle estant l'image de la parole, comme cette-cy l'image de la pensée, ne doit estre en rien differente de son original, non plus que le cachet de la figure qu'il a imprimée en la cire. Cependant comme l'on en vse aujourd'huy, il faut deux fois plus de temps & d'industrie à apprendre le rapport qu'il y a entre certe écriture & la parole qu'elle signifie, qu'il n'y en a à se former la main à peindre les caracteres, ou s'accoustumer les yeux à les discerner. Les regles ne s'y trouuent plus regles, pource qu'elles ont besoin d'autant d'exceptions comme il y a de mots. de sorte que l'on ne peut rapporter nostre lecture à autre chose qu'a l'vsage; les preceptes se trouuans ordinairement trompeurs. Ainsi l'Aleman qui veut prendre pour precepte que la lettre s, ne se doit point prononcer entre vne voyelle & le t, pource qu'il l'aura ainsi veu obseruer aux mots de *chastier*, *vestrir*, *vistr*, *beste* & *fluste*, se trouuera tout estonné quand il faudra prononcer *haste*, pour dire *nimporte*, *leste treste*, *poste*, *iuste*, & ce tant seulement pource que nous n'aurons pas voulu y apporter quelque autre difference que celle de l'vsage. D'où s'ensuit que la crainte qu'on se represente de ne pouuoir lire les anciens titres apres qu'on aura donné aux lettres vne certaine signification, est bien moindre que celle qu'on doit auoir iustement auiourd'huy, que les siecles à venir ne nous puissent lire; non plus que, selon l'auis de plusieurs nous ne lisons pas les Langues Grecque & Latine

comme elles se prononçoient, estans encore langues viues. Ioint qu'vn petit Dictionaire lequel contiendroit en deux colomnes le rapport de nostre prononciation erronée auec vne correcte, deliureroit de cette apprehension, & seruiroit aisément de clef pour la lecture tant des manuscrits que des impressions de ce temps. Ce que l'entreprise d'aucuns sur ce sujet n'a pas reüssy, ne se doit imputer qu'à leur mauuaise conduite; les vns l'ayans voulu introduire sans necessité; d'autres, corriger le mal par vn autre; quelquesvns, le faire de leur authorité priuée. Ce qui n'est non plus permis que de battre la monnoye à vn nouueau coing, sans nouuelle declaration du Roy.

Le 3. dist, qu'il falloit apporter du temperament entre ces deux extremitez, de se tenir opiniastrement à l'ancienne ortagraphe, & la diformer si estrangement, qu'on n'en laisse presque aucun vestige; comme il se void en ceux qui ont essayé d'imiter entierement la prononciation par leur escriture, laquelle mediocrité est aussi heureusement pratiquée par les plus polis Escriuains de ce temps, qui escriuent hoste sans s, auec vn ô, & ainsi du reste. Mais sur tout seroit à reprimer l'entreprise de ces nouueaux Escriuains, qui pour farder leurs lettres les confondent presque toutes.





CENT LXXXVII.

CONFERENCE.

Si nous voyons plus clair aux affaires d'autruy qu'aux nostres, & pourquoy?

IL semble que l'on ne le deuroit point reuoquer en doute ; puis par le dénombrement de toutes sortes d'affaires, il se trouue que nous sommes des taupes, voire entierement aueugles au iugement que nous faisons de nous-mesmes, & plus clair-voyans que des Linx en ceux que nous faisons d'autruy. Ce que l'Euangile reconnoist aussi par la comparaison du festu que nous apperceuons en l'œil d'vn voisin, ne voyans pas la soliue qui va creuer le nostre. Car en suiuant la diuision des Iurisconsultes qu'il faut croire en matieres d'affaires : Premierement, pour les personnes chacun se reconnoist beaucoup moins soit en son esprit ou en son corps qu'il ne fait pas autruy ; en son esprit, la plus-part s'estimans capables & plus dignes de loüanges qu'ils ne sont pas ; en son corps, comme l'œil ne se voit pas soy-mesme, mais bien toute autre chose visible; ainsi celuy qui a quelque perfection ou imperfection, ne la peut considerer en sa vraye estenduë, mais adiouste volontiers quelque chose à la

premiere, ou diminuë de la seconde : & quoy qu'il en soit, la diuerse secousse de nos passions hausse ou abaisse toujours la balance, & l empesche de se tenir en l'équilibre necessaire à vn droit iugement. C'est pourquoy les Medecins; bien qu'ils se deussēt mieux connoistre qu'ils ne sçauroient estre connus des autres, neantmoins estans malades, se laissent traittet par leurs compagnons, & ne rencontrent pas si bien qu'ailleurs en leurs propres cures, & en celles de leurs domestiques. En second lieu nous sommes aussi beaucoup moins clair-voyans és choses qui nous cōcernent, qu'en celles d'autruy. D'où vient que les plus grāds Iurisconsultes laissent d'ordinaire les affaires de leur maison plus embroüillees que les autres. Ce qui estoit cause que la femme de Pacius fameux Iurisconsulte de nostre tēps luy enuoyoit demander auis de ses propres affaires sous desnoms déguisez, faisant payer par vn solliciteur sa consultation de son argent propre, se défiant qu'il se fut trompé aysement en son fait. Et en troisiesme lieu, les actions, soit qu'on les prenne icy encor plus largement que les Iurisconsultes, ou à leur mode, sont en tres mauuaise main, quād elles sont entre les mains de leurs autheurs pour estre debitées; la retenuë en faisant dire moins, & l'orgueil Thrasonique les dilatant & y en adjoûtāt plus qu'il ne faut. Enfin les Loix montrent assez quelle a esté l'opiniō des Legislateurs sur cette matiere, quand elles ont deffendu aux Aduocats & Procureurs de playder & d'occuper en leur propre cause, & enjoint aux Iuges de ne s'en déporter pas seulement, mais aussi de toutes celles où leurs parēs & alliez auroient quelque interest, à la moindre connoissance qu'vne partie leur en donneroit. Voila pour le 1. chef de la question. La raison, qui est la 2. vient de ce que l'œil aussi biē que tous les autres organes des sēs externes & internes, tel qu'est le iugement, doiuent estre sereins & non préoccu-

pez d'aucune teinture ou preiugé. Or chercher cette serenité & indifference dans nos affaires propres c'est demander l'impossible. La cause en peut aussi venir de la pureté & subtilité de l'esprit humain par dessus celuy des autres animaux comparez aux elemens de la terre & de l'air, qui s'arrondissãs autour de leur centre, ne s'attachent qu'à la queste de leur pasture; les autres plus aëriens s'éleuent bien vn peu au dessus, mais ont encor vne region bornée: Tels sont les esprits des femmes, dont la connoissance & curiosité est limitée dans les affaires de leur ménage, ou pour le plus dans celles de leur voisinage. Mais l'esprit de l'homme, de la nature du feu, pareil à cet element qui n'ayant autre borne que le Ciel, penetre iusques dans le centre de la terre, porte sa pointe par tout, & est comme la flâme en vne agitation perpetuelle, souuent pareil à nostre chaleur en Esté, qui abandonne le dedans du corps pour se porter à ses extremitez.

Le 2. dist, qu'il y a aussi grande diuersité de iugemens & d'esprits comme d'yeux entre les hommes. Tout ainsi donc qu'il y a des aueugles, qu'il y a des yeux desquels il faut éloigner les obiets pour leur rendre visibles, qu'il y en a aussi desquels il les faut approcher, & d'autres encor qui requierent vne distance moyenne entre l'obiet visible & son organe; de mesme il se trouue des iugemens entierement aueuglez, d'autres qui ne iugẽt point les choses trop proches, mais il les faut reculer ou du moins mettre en moyenne distance: Il y en a d'autres aussi qui le iugent mieux de pres que de loin: & c'est veritablement la coustume des meilleurs iugemens & de ceux qui se laissent le moins occuper. De fait, qu'y a-t'il de plus absurd que nous éloigner des obiets pour en iuger à la mode des vieillards & de ceux qui ont la veuë courte? Et si le dire d'Aristote est vray, que l'espece de la chose pour estre conuë doit estre non seulemẽt introduite

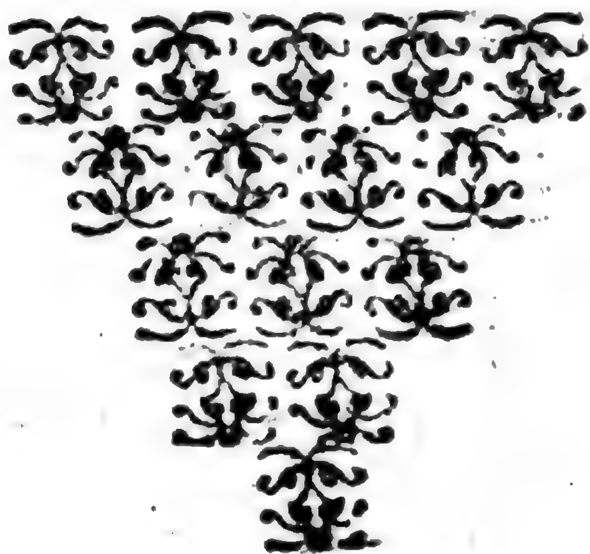
dans nostre esprit, mais qu'il se doit faire semblable à elle, sera-ce le moyen de bien connoistre vne chose que de nous en dépoüiller? & sera-ce vne fin de non receuoir en matiere de iugement que d'estre trop proches de la chose dont nous voulons iuger? A ce conte nous ne verrions iamais clair en aucune affaire; aux nostres, pource que ce seroient nos affaires; & en celles d'autruy, pour l'enuie que les hommes portent à la prosperité de leurs voisins, qui fait sembler que les seps d'autruy portent plus de raisins & nous font trouuer leurs maux beaucoup moindres. Si quelques Medecins se laissent traitter à leurs compagnons, c'est qu'ils les croyent autant ou plus habiles qu'eux, ou que la maladie empesche les fonctions de leurs esprit; autrement, puis que la connoissance particuliere du temperament d'vn chacun est la plus necessaire des conditions d'vn bon Medecin pour guerir son malade, & chacun ayant plus de connoissance de son temperament que n'en sçauroit acquerir de long-temps vn autre, nul ne sçauroit estre meilleur Medecin d'autruy que de soy-mesme: & si les cures domestiques se font auec moins d'éclat, elles ne sont pas pour cela moins seures & remarquables à qui les voudroit considerer. Ce que les Aduocats & Procureurs ne sont pas receus à plaider & postuler en leur fait propre, vient plustost de trop de connoissance que de trop peu; la Cour preuoyant qu'ils seroient trop prolixes & ardens au recit de leur fait propre, que la mauuaise foy de quelques vns déguiseroit plus volontiers que les affaires d'autruy. Aussi les causes de recusation ne se proposent pas contre les Iuges, pource qu'ils ne voyent pas assez clair en l'affaire dont il s'agit, mais pource que l'interest inseparable des hommes les pourroit porter à soulager leurs parens au preiudice d'vn tiers. Ce qui n'a pas toutefois lieu en tous, se trouuant de bons Iuges qui condamneroient leur propre enfant s'il auoit mauuaise cause. Mais d'at-

tribuer à l'amour propre le defaut de clair-voyance, c'est parler trop poëtiquement; encore le Prince des Poëtes ne croit-il pas qu'on puisse tromper vn Amant: & la connoissance que nous auons des affaires d'autruy n'a point d'autre fondement que celle que nous auons des nostres propres; tout ainsi que nostre amour propre nous est donné pour regle de celuy de nostre prochain.

Le troisiesme dist, que ce qui arriue à la plus-part tenant lieu de regle, comme le reste d'exception; & la plus grande partie des hommes ressemblant à cette Lamie, qui estant aueugle chez soy, reprenoit ses yeux en sortant de son logis; on doit demeurer d'accord que nous voyons moins clair en nos affaires qu'en celle d'autrui. Ce que vouloit dire le prouerbe du bissac, dans l'vn des costez duquel, qui estoit au deuant, celuy qui le portoit mettoit les affaires d'autruy, jettant les siennes dans le costé qui estoit sur son dos. Aussi appelle-ton voir clair, de voir sans nuages & broüillards tels que sont ceux des passions, de la crainte de l'esperance, de l'auarice, de la vangeance, de l'ambition, de la colere, & de toutes les autres, qui ne permettēt pas aux especes de se pouuoir representer paisiblement dans nostre intellect qui en est agité, & reçoit aussi mal-aisément cette espece en soy, que feroit vne eau agitée, ou vn miroir terni des fumées & vapeurs qui s'éleueront incessāment contre sa glace. Car tout ainsi que les especes visibles en seroient troublées; de mesme le iugement agité de la sorte ne sçauroit estre serain & tranquille, tel qu'il doit estre pour bien exercer son action. Il est vray que les passions ont aussi quelque effet sur luy aux affaires de dehors; mais comme elles sont bien moindres, leur trouble est de mesme; & celuy là est le meilleur Iuge qui ne leur donne point du tout de place ce: qui ne se peut en nos propres affaires, où par consequent nous voyons moins clair qu'en celles

d'autruy ; principalement si l'on prend le mot de voir pour entendre & iuger, qui est vne façon d parler assez ordinaire.

Le 4. dist, que n'y ayant rien dans l'intellect qui n'y soit entré par les sens, les affaires d'autrui estãs telles, & non pas la pluspart des nostres, l'intellect ne sçauroit conceuoir celles-cy, qui est la raison pour laquelle l'entendement ne s'entend pas soy-mesme. Car il y doit y auoir quelque action en l'intellect, & vn agent & vn patient qui sont lors confondus. Aussi la connoissance que nous auons des autres se fait par vne ligne directe ; mais celle que nous auons de nous-mesmes, ne se peut auoir que par reflexion. Tout ainsi donc que la chose est bien plus efficacieuse que son image, & le premier coup plus fort que son rejalissement, la connoissance est plus aisée à obtenir a d'autruy que de nous-mesmes Possible que la curiosité plus grande des affaires d'autrui sert aussi à nous en faciliter la connoissance, par la maxime des Medecins, que les alimens mangez auec plus d'appetit en sont plustost digerez.





CENT LXXXVIII.

CONFERENCE

De l'origine des Montagnes.

DIeu ayant creé le monde en sa perfection, pour laquelle il estoit requis qu'il y eust des plaines, des montagnes & des valées sur la terre, puis que sans cette agreable varieté il n'y auroit point de proportion en ses parties, en laquelle neantmoins consiste son principal ornement, qui luy a donné le nom de monde ; il semble que l'on ne sçauroit assigner d'autre commencement aux montagnes, que celuy du monde. Aussi n'y a-t'il gueres d'apparence d'attribuer autre cause à ces grandes montagnes, qui separent non seulement les Prouinces & les Estats, mais les parties du monde; toutes les causes qu'on leur pourra assigner, se trouuans moindres que leur effet. Ce que la découuerture des inégalitez des corps celestes remarquées en nos jours par les lunettes de Galilei confirment en quelque façon; car par icelles se sont reconnues des mötagnes dans quelques planettes, & notamment vne insigne dans l'orbe de Mars ; laquelle montagne il n'y a point de raison d'attribuer à autre cause qu'à sa premiere constitution. Le mesme se doit donc dire des montagnes de la terre, qui d'ailleurs ayant necessairement ses pentes & panchans, lesquels sont suiuis par les riuieres & torrens, il n'y a pas plus de diffi-

culté à conceuoir vne montagne en la terre, qu'vn endroit plus éleué en icelle: Or de dire que dés le commencement du monde il n'y a point eu d'endroit plus éleué en vne partie de la terre qu'en l'autre c'est, dédire l'Escriture, qui dit qu'il y auoit quatre fleuues en Eden, qui auoient chacun leurs cours; ce qui n'eust pû estre, si le lieu de leur source n'eust esté plus haut que celuy où ils tendoient.

Le 2. dist, que la proportion de laquelle resulte l'ornement du monde, est suffisante dans le seul rapport des quatre élemens auec les Cieux, & des Cieux auec eux-mesmes; voire dans tous les composez qui resultent de ces élements remuez par la chaleur & influences celestes, sans se figurer vne terre raboteuse dés son commencement, au préiudice de la perfection qui se trouue en la figure sphérique: laquelle Dieu a aussi affecté en tous ses ouurages, qui l'obseruent exactement, ou en approchēt le plus que leur vsage leur peut permettre, cōme il se voit particulieremēt en la fabrique du corps humain son chef-d'œuure, dont toutes les parties originaires tiennent de la figure sphérique ou cylindique, qui est la production du cercle. Et si les autres élemens du feu, de l'air, & de l'eau, sont absolument ronds, & ne se peuuent conceuoir autrement bien que leur consistance soit fluide, & cōme telle plus aisémēt chāgée en sa figure; il est beaucoup plus vray-sēblable que la terre auoit cette rondité & forme exactemēt rond à son commencemēt: Autrement les eaux ne l'eussent pû couurir comme elles ont fait, puis que n'estans pas diminuées depuis le commencement du monde jusques à present, elles ne sont pas aujourd'huy capables de la couurir. Il est donc certain que Dieu a donné à la terre cette forme sphérique qui deuoit seruir de moule & de centre à tous les autres élemens, par le moyen de laquelle rondeur d'eau la couuroit également. Mais lors qu'il fust temps de rendre

cette terre habitable aux animaux, & pour cette fin leur en découurit vne partie; elle pût estre renduë plus creuse en quelques endroits, & par consequent plus releuée en d'autres, puis qu'il n'y a point de montagne sans valée, ny au contraire. Il est arriué en suite que les pluyes ont laué tout ce qui s'est trouué de gras & vnctueux dans ces lieux plus releuez, & l'emportant dans les torrens, dans les riuieres, & delà dans la mer, cette mer par l'impetuosité de ses vagues, a fait des abysmes en tant de lieux, & des bancs de sable en d'autres. Mais le grand & notable changement est arriué dans le deluge vniuersel, auquel tant les goufres d'en bas que les bondes d'en haut, comme dit l'Escriture, ayant détrempé toute la terre par vne pluye de 40. iours & 40. nuits, cette terre deuenuë vne mer a esté comme de nouueau formée par les torrens des eaux & la violence des mesmes vagues, qui ont fait des abysmes en vn endroit, & selon que la terre se trouuoit plus compacte & propre à resister des montagnes en l'autre. Ce qui est encore plus aisé à conceuoir des rochers, lesquels n'ayans pû estre détrempez par ce rauage d'eaux vniuersel, ny par la suite des torrens qui sont suruenus en quatre mille ans depuis, sont demeurez en leur entier, & paroissent auiourd'huy ainsi sourcilleux par l'abaissement de toutes les autres parties d'alentour.

Le 3. dist, qu'il y auoit des montagnes produites dés la creation, d'autres non seulement depuis par le rauage des torrens, mais qui se produisent de siecle en siecle par les vents & tremblemens de terre; qui ont aussi quelquefois applany des montagnes, & les ont reduites en valées: de sorte qu'on ne leur sçauroit assigner vne cause certaine & generale. Car il n'y a pas plus de raison de croire que les rauines d'eaux ayent produit les montagnes qu'elles les ayent applanies & comblé de leurs ter-

res les valées ; comme il s'est veu que le plus gras des lieux montagneux entraisné par les pluyes qui le détrempent, les rend d'ordinaire plus fertiles. Et la petitesse de la terre comparée au reste du mõde, ne permet pas que ses inégalitez y fassent quelque disproportion notable, non pas mesme qui puisse empécher qu'elle ne soit dite ronde, comme il se void dans les éclipses causées par l'ombre de la terre qu'elle enuoye aussi regulierement vers le Ciel, que si elle estoit arondie au tour.

Le 4. dist, Que les eaux de la mer, de laquelle, sélon l'Escriture sortent toutes les eaux & y rentrent, s'entonnans dans les cauitez de la terre auec impetuosité, y vont serpentans iusques à ce qu'elles trouuent de la resistance, qui redoublant leur effort, & cette violẽce se trouuant assez grande pour éleuer la terre en quelques endroits, y forme des montagnes, lesquelles à ce sujet se trouuent plus frequentes prés des riuages de la mer qu'ailleurs, & non gueres éloignées de ses riuages de plus de 150. lieuës. Or que la mer soit plus haute que la terre, l'Escriture le denote; & ceux qui voyagent sur mer remarquent la verité de la Genese, qui dit que les eaux furent amõcelées. Car estans éloignez du port en vne distance qui leur permettoit bien de le voir, l'éleuatiõ d'eaux qui se trouue interposée, leur en dérobe la veuë.

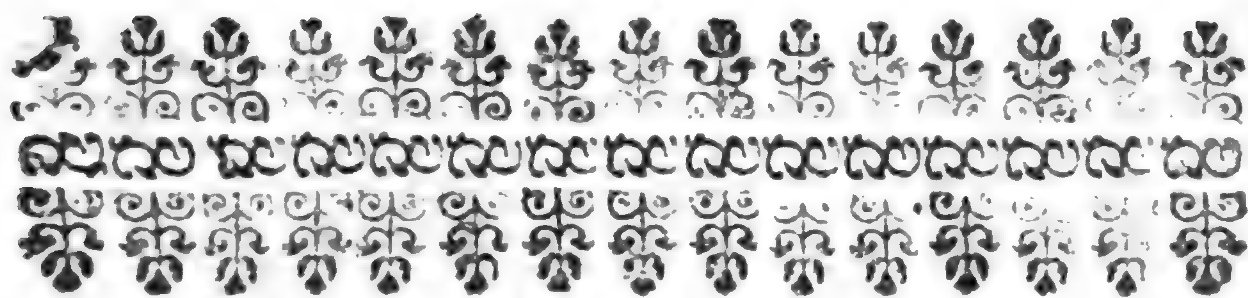
Le 5. dist, Qu'il estoit aisé de conceuoir comment des eaux preuans leurs cours sous terre, y font des ouuertures & abysmes tels qu'il s'en est veu à Rome au temps de Quintus Curtius qui s'y précipita, & encore en plusieurs autres endroits, mesme de nostre temps, auquel vne ville vers les Grisons fut entierement enuelopée dans les ruines d'vne montagne prochaine, dont les torrens auoient sapé les fondemens. Et ce que l'on trouue en creusant des ruines d'édifice, des ruës pauées, & autres traces d'habitations d'hommes si profondes, qu'on n'en sçauroit attribuer la cause à vn simple haussement de terre fait en-

bastissant, & par quelque artifice humain, montre que ces changemens sont arriuez par la dépression & enfonceure des terres sur lesquelles ces Villes étoient assises, & par le bouleuersement des terres & montagnes prochaines, qui conuertissent en ce cas les plaines en des vallées, & des vallées en plaines, ou méme en mõtagnes, comme aussi ces montagnes en des terres & collines, en des plaines & en des vallées. Tous ces changemens qui nous semblẽt prodigieux ne l'étans non plus à la nature dont les agẽs se trouuent proportionnez à leur effet, que lors que nous couurons vne fourmiliere d'vne motte de terre. Mais il n'y a point d'apparence que les eaux dont les dédales souſterrains rompent la violence, puissent éleuer des montagnes, non pas mémes de simples collines: á plus forte raison ne pourroient-elles porter plus haut la cambrure des rochers qui seruent de baze ordinaire à ces mõtagnes, veu que nos voûtes se ruinent par le seul defaut d'vne clef ou pierre, qui ioint & serre les autres, & les mõts de sable que les vents amoncellent dans la Lybie, comme font les vagues, les bancs dans la mer, faisans aussi peu á la question, comme ils ne meritent pas le nom de montagnes, il y a plus d'apparence de faire ces mõtagnes aussi vieilles que la terre, du moins depuis qu'elle fut renduë inégale par le commãdement de Dieu, qui dõna par ce mo, en la pente aux eaux necessaire pour s'assembler. Car de vouloir attribuer à la mer vne plus haute assiette qu'à la terre, c'est non seulemẽt démentir tous les niueleurs qui ne reconnoissent point plus asseurément le penchant des terres, que par l'inclination des eaux qu'ils mettent sur leur niueau; mais encore la creance & façon de parler de tout le mõde, qui appelle baisser lors qu'on nauige suiuant le fil de l'eau & le courant des riuieres, lesquelles se rendent toutes en la mer, elle est necessairement située non seulement en la partie plus basse de la terre mais la

ſurface de celle-là eſt plus baſſe que celle de l'autre: Ce que les eaux en ſont dites venir s'entendant des vapeurs qui en ſont exhalées & conuerties en pluyes ou fontaines, d'où naiſſent les ruiſſeaux, les torrens, & enfin les riuieres qui aboutiſſent derechef à elle.

Vn 6. fondé ſur l'opinion de Copernic, qui fait tourner la terre autour du Soleil, diſt que les diuerſes ſecouſſes qu'elle reçoit de ce branle en pourroient bien éleuer vn endroit & abaiſſer l'autre.





CENT LXXXIX.

CONFERENCE

D'où viennent les bons & mauuais gestes, la bonne grace & les grimaces.

L'Ame estant le principe de toutes les actions, dont les gestes & postures sont partie, il ne faut point rechercher leur cause ailleurs. Il est vray que comme cette ame est vne cause generale, & qui selon l'aduis de la pluspart des Theologiens se trouue semblable en tous les hommes, il luy arriue le mesme qu'au metal fondu qui emprunte sa forme du moule dans lequel il est infus. Ainsi l'ame suit le modele de son corps, & comme elle l'a formé, se forme aucunement par luy, exerçant diuersement ses fonctions selon la diuersité de ses organes. A quoy les humeurs & leur mélange ou temperament contribuent aussi beaucoup. Ce qui fait que l'homme de petite stature & bilieux, a des gestes prompts & brusques; le grand & pituiteux ou melancholique, de plus pesans & tardifs; le sanguin & de moyenne taille, de mediocres. Toutefois la principale raison se tire de la conformation des parties, d'où vient que le boiteux

cloche;celuy qui a les muscles & ligaments du derriere du col plus courts, tient la teste droite, celuy qui a la bouche grãde & la poictrine large, est grãd parleur, & ainsi de toutes les autres parties, de la diuersité desquelles on a dit estre venuë mesme celle des lãgues. Ces gestes sont vniuersels, cõme vous en voyez qui sõt gesticulateurs de tout le corps, ou particuliers; l'vn fronçant le sourcil, haussãt vne espaule, battãt la mesure du pied cõme vn bon cheual qui mãge son auoine, se frottant les mains comme ceux à qui elles demãgẽt, ou qui se lauẽt, ne pouuãt parler à quelqu'vn sans le toucher, luy tordre le boutõ, ou méme le frapper par le bras ou la poitrine. Où ne se fait que trop remarquer la voix si importune de quelques-vns, qui ne finissẽt iamais leur discours que par vn interrogatoire; si on les entẽd, ou du moins par vn hen, qu'ils cõtinuẽt tãt qu'on leur ait dit ouy. D'autres entrelassãt leur parler de quelque mot tellemẽt hors de propos qu'il oste la grace à tout le reste. Tous gestes, paroles & accens vicieux, ausquels on peut opposer les autres qui ne sõt point affectez ny repetez trop souuent, pource que c'est principalemẽt leur frequẽte repetitiõ qui les rẽd ennuyeux & autãt blâmables que la redite d'vn méme mot: cõme au cõtraire leur rareté sert d'excuse à ceux qui n'en auroiẽt pas d'ailleurs. Sur tout faut-il essayer que les gestes cõuiennẽt opposez au discours qu'ils accõpagnẽt, cõme faisoit cet ignorãt Comediẽ, qui pronõçãt ces mots, ô Ciel! ô Terre! regardoit en bas au premier, & éleuoit les yeux au secõd. D'où se void qu'vne méme geste peut étre bõ & mauuais, par cõparaisõ du sujet auquel il s'applique, & de sa rareté & repetitiõ. Il n'en est pas de méme des grimaces qui sõt toûjours à blâmer cõme desagreables, & défigurãs la proportiõ du visage, & procedẽt aussi de la méme cõformatiõ premiere des parties. Car tout ainsi que le bras ne se ploye qu'à l'endroit de l'espaule, du coude & du poignet, &

la iambe au genouil & au pied, encore que l'ame qui fait la reflexion soit également en toutes les autres parties, mais l'articulation ne se trouue qu'en ces endroits-là, ainsi le mouuement se porte bien à tous les muscles, mais il n'y a que ceux qui sont disposez dés leur conformation à receuoir la figure de ces grimaces qui en soient susceptibles. Elles arriuent aussi quelquesfois par la conuulsion des parties qui font faire ces estranges flexions qu'on y remarque: iamais neantmoins sans vne disposition precedente, laquelle partant se peut dire leur cause antecedente.

Le 2. dist, qu'il falloit rapporter à l'imagination tous les mouuemens & gestes du corps, qui sont agreables ou qui déplaisent, selon le rapport qu'ils ont auec celuy qui les void. Ce qui est cause que les fols & enfans, dõt le jugement est déreglé, se plaisẽt à voir des gesticulatiõs de méme, & les grimaces des Charlatãs, qui déplaisẽt aux plus iudicieux. De sorte que cõme il y a vne beauté absolumẽt telle & vne autre respectiue & à cõparaisõ de ceux qui en iugẽt diuersemẽt selõ qu'ils la trouuẽt en eux, qui fait peindre aux Affricains le diable blanc, pource qu'ils sõt noirs; & aux Septẽtrionaux noir, pource qu'ils sõt blãcs: Ainsi y a-t'il des gestes & mouuemẽs puremẽt & simplemẽt biẽ seãs, hõnestes & agreables; d'autres qui ne sõt tels que par l'opinion de ceux qui les voyent, cõme sõt les modes de se salüer; & d'autres enfin qui sont absolumẽt mauuais, tel qu'est froncer le sourcil, cliner de l'œil, se mordre la levre, tirer la langue hors la bouche, tenir la teste trop droite ou courbée, battre la mesure des doigts, bref faire quelque autre geste desordonné. Tous lesquels defauts (cõme les perfectiõs qui leur sont opposées & qui consistent en vne droite situatiõ de toutes les parties sans aucune affectation) viẽnent de l'imagination entiere ou blessée. Ce qui arriue naturellement, ou par l'imitation d'autruy. Le



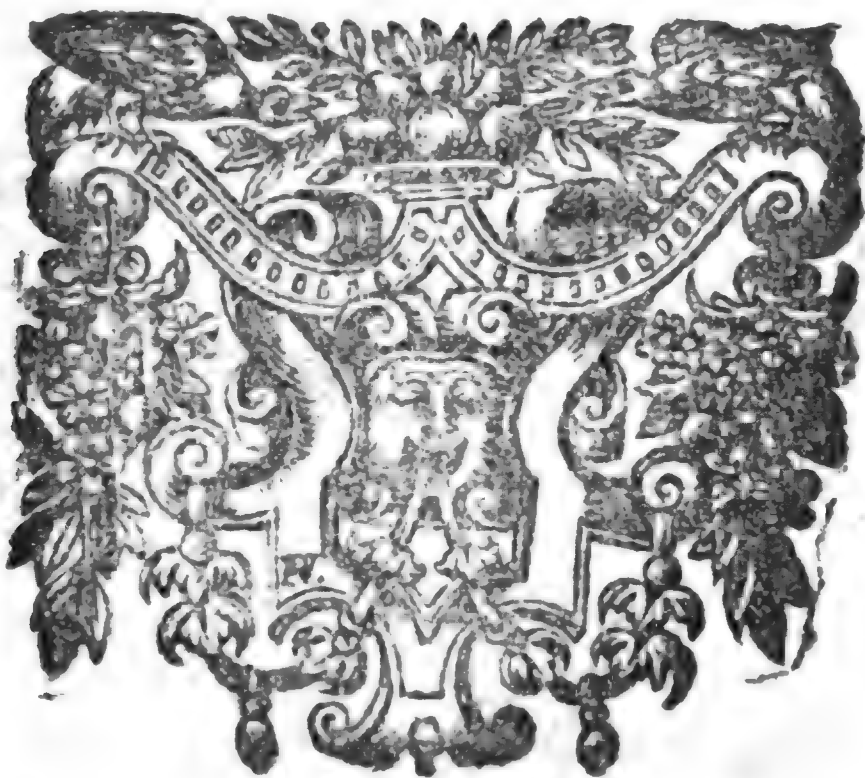
premier cas a lieu aux enfans qui dés leur naissance sont portez à quelques mouuemens & extorsions de leurs muscles ; lesquels estans doubles, si l'vn se trouue plus foible, & son antagoniste plus court, la partie à laquelle il donne le mouuement est par luy tirée hors de son assiete naturelle, comme il se void aux louches ou bigles. Le second se remarque aux mesmes enfans plus grandelets, lesquels à force de voir repeter quelque geste, se le rendent si familier, qu'il leur tourne enfin en nature. C'est pourquoy la defense que les meres font à leurs enfans de ne contrefaire point les vices du corps de leurs compagnons, n'est pas destituée de toute raison, mesme naturelle. Car l'imagination est d'autant plus forte en vn esprit, qu'il se trouue foible, & sa memoire dégarnie d'autres especes : d'où vient que les imaginations des femmes sont plus efficacieuses que celles des hommes. L'esprit des enfans estant foible, & rencontrant vn corps molet & aisé à former comme vne cire fonduë, il se trouue vne grande facilité à y imprimer toutes les idées vne fois conceuës. Et comme la langue s'apprend beaucoup plus aisément par l'vsage que par les preceptes, l'exemple est des plus efficacieux, & s'insinuant doucement dans l'imagination qu'il frappe par les sens, puis agite par elle tout le corps.

Le 3. dist, que si l'ame est vne harmonie, comme il se void entr'autres raisons par le plaisir qu'elle y prend ; il ne faut point chercher d'autre cause dans les diuers mouuemens, branles & cadances du corps qu'elle anime. C'est elle qui fait mouuoir tous les nerfs de ce corps, influë & porte à toutes ces parties telle portion qu'il luy plaist des esprits propres à les mouuoir, & par lesquels comme vn bon ioüeur de luth, d'espinete, ou d'autre instrument, fait resonner telle corde qu'il veut, ayant tendu cette-cy & relasché celle-là. Cette ame donne telle grace qu'elle veut au corps ; & comme la Musique est telle

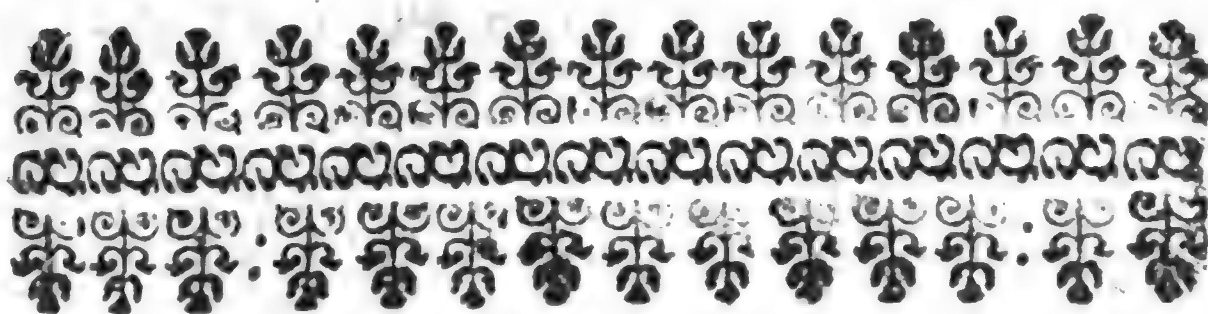
que le Choriste la veut faire, laquelle si elle se trouue bien proportionnée à l'oreille, luy plaist, & fait estimer le Musicien adroit & de bonne grace; sinon il aduient le contraire : l'ame en fait de mesme, imprimant au corps vne figure ou vne autre, qui font la bonne ou mauuaise grace; de tel effet que souuent la grace l'emporte par dessus la beauté, si l'on ne veut dire auec plusieurs qu'elle en fait partie; à faute de laquelle la beauté ou est accompagnée de beaucoup d'importunités & de dégoust par des gestes, dont la disproportion destruit la symmetrie du corps, ou pour estre destituée des mouuemens conuenables, ressemble à celle des tableaux & statuës inanimées. Mais comme la vraye beauté est toute naturelle & ennemie de l'artifice; ainsi l'ame doit-elle à son origine seule, & à sa premiere trempe, la bonne ou mauuaise posture qu'elle fait prendre à son corps : & il y a autant de difference entre la gentillesse & bonne grace naturelle, & des postures & grimaces estudiées, comme entre la naifueté & l'artifice, l'original & sa peinture, la verité & l'apparence; voire le seul soupçon du déguisement nous offense. Aussi vn lourdaut se rend-il rarement adroit, & quelque peine qu'on employe à le dresser on remarque tousiours ses defaux au trauers de sa contrainte, comme à l'opposite vous voyez parmy les Bergers plus éloignez des ciuilitez de la Cour, des gentillesses & dexteritez qui font paroistre que les bons ou mauuais gestes sont purement naturels.

Le 4. dist, que dans les gestes & mouuemens du corps il falloit reconnoistre deux principes, l'vn naturel & originel, l'autre accidentaire. Le premier a son fondement en la structure & composition du corps d'vn chacun, dont la diuersité produit auec celle des esprits, des humeurs & des mœurs, toutes les actions & passions qui en dependent, les veritables causes motrices de nos gestes, contenances

postures, bonne & mauuaise grace, & des grimaces mesme; comme il se void en ce que celuy qui souffre de la douleur, fronce le sourcil, celuy qui se repent, se mord la levre ou les doigts; celuy qui admire qeelque chose & n'ose l'exprimer, hausse les espaules; celuy qui pense profondément à quelque chose, tourne les yeux en dedans, ronge le bout de sa plume, ou mesme ses ongles. Le principe accidentaire est l'imitation, qui est apres la nature la plus efficacieuse cause & qui agit le plus en nous, l'homme estant plus né pour l'imitation qu'aucun autre animal: comme il se prouue, parce qu'à peine ciuq ou six especes d'oiseaux imitent nostre langage; le singe, nos gestes; & nous au contraire imitons, non seulement les voix de tous les animaux, mais aussi toutes leurs actions. Et partant, comme on ne sçauroit nier que la nature ne contribuë aux gestes, ainsi ne sçauroit-on douter que l'imagination n'y ait vn grand pouuoir.



CENT



CENT LXXXX.

CONFERENCE

S'il vaut mieux parler à ce qu'on ayme sans le voir, ou le voir sans luy parler.

SI l'on n'entend point icy parler d'autre amour que du diuin & de celuy des choses honnestes, qui est aussi le vray amour: il semble d'abord que la question se vuidera au profit de l'oreille, qui est le sens le plus communicatif : & que, par exemple, deux amis parfaits tels que l'antiquité nous les a figurez en Pilade & Oreste ; ou pour passer de l'amitié à l'amour, en vne honneste recherche, on reçoit plus de contentement par le sens de l'ouye, que par celuy de la veuë, ne pouuant iouyr de tous les deux ensemble : Toutefois ie tiens en effet pour la veuë, comme estimant qu'il n'y a point de sens qui nous estale tout à la fois plus de perfections de l'objet qu'il nous represente, non vne partie apres l'autre, comme fait non seulement l'oreille qui nous dispense ainsi les sons (autrement ils ne font point d'harmonie, mais vne confusion desagreable, telle qu'on l'entend de loin sortir d'vn marché ou d'vn Palais) mais aussi tous les autres sens ; car l'odeur

ne discerne pas distinctement toutes les odeurs qui luy sont exposées à vn coup, mais en fait vn mélange confus, si elles ne luy sont offertes separémẽt. Il en est de mesme du toucher & du goust : la seule veuë a ce priuilege, comme elle se fait en vn instant que ces especes sans se confondre ny dans le moyen ny dans l'œil, y sont receuës distinctement, & neantmoins toutes à la fois ; ce noble sẽs nous fournissant plus de choses & imprimant plus d'especes en nostre sens commun, dans ce temps si bref que tous les autres n'en sçauroient representer en beaucoup dauantage : ce qui fait qu'vn seul tableau donne à nostre esprit des cõnoissances qui ne se sçauroient acquerir par tous les liures du mõde, comme il se peut voir en ce que vous ne sçauriez distinguer le visage d'vne fille par tous les discours qui vous en seront faits, & iusques aux petits enfãs les reconnoissent dans vn crayon. D'où vient aussi qu'vn témoin qui a veu est preferé à dix autres qui auront ouy dire quelque chose. Et puisqu'en matiere de representation il n'y a point de rapport entre vn tableau & la parole qui tâche à nous exprimer ce qu'il represente, quelle difference n'y a t'il point entre cette mesme parole & l'original ? voire si la parole a quelque efficace, c'est seulemẽt pource qu'elle nous fait ressouuenir de l'objet que nous auons veu, ayant à bon droit esté tenuë pour prodigieuse l'affection de celuy qui aymoit vne fille qu'il n'auoit iamais veuë. Tellement que selon la maxime de Philosophie, qui veut qu'à ce qui est cause que quelque chose est telle, le soit dauãtage, puisque la parole n'agit qu'à cause de la veuë qui l'a precedée, cette veuë doit bien estre plus actiue que la parolle. A quoy se joint l'experience de ceux qui en la presence des personnes de respect ne se caressent que des yeux, dont ils ménagent mémes si biẽ les regards, qu'ils ne puissent trõper les plus défiãs. Et s'il estoit permis de iuger des choses humaines

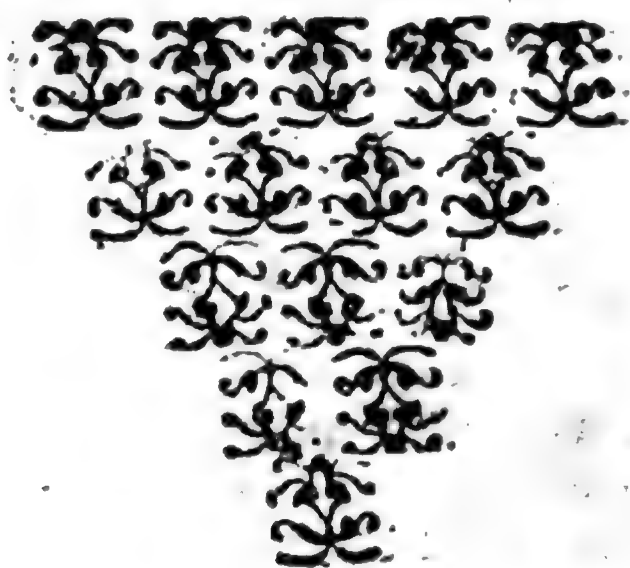
par les diuines, la beatitude eternelle ne consiste pas au parler, mais en la seule vision de Dieu, laquelle contente, voire remplit tous nos sens, que l'esperance & la foy acquises par la parolle n'auoit fait qu'alterer & rendre desireux de cette passion.

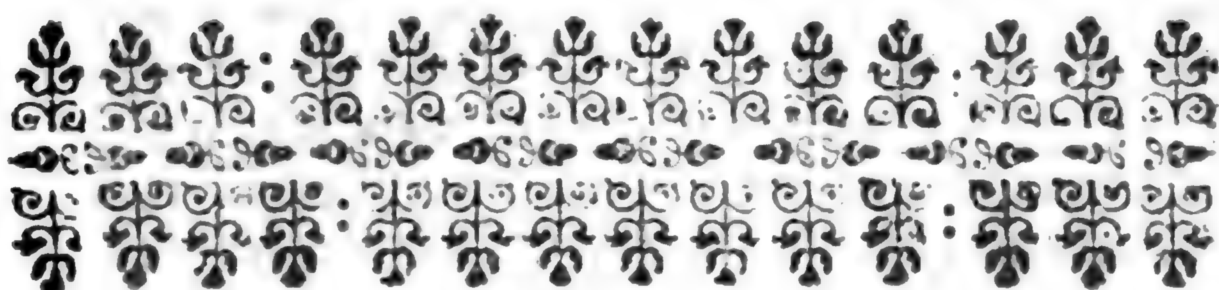
Le 2, dist, qu'il mettoit la mesme difference entre voir simplement sa maistresse, & luy parler & receuoir ses réponses, qu'il y en a entre la cōtemplation d'vne peinture ou statuë, & la douceur d'vne agreable frequentation Et en ce rencōtre il ne s'agit pas de comparer ensemble ces deux sens de la veuë & de l'oüye; en laquelle comparaison toutesfois il se trouueroit des partisans de l'vn & de l'autre, & possible plus de l'ouye, comme la plus propre à informer nostre esprit; puisque ceux qui sont sourds ne sont pas seulement aussi muets, mais incapables de tout raisonnement, & grossiers iusques à vn tel point, que hors la forme exterieure, & nonobstant la beauté de leur veuë, ils tiennent moins de l'homme que de la brute. Aussi n'y a-t'il point de tableau ny de parterre qui nous cōtente à l'égal d'vne joyeuse nouuelle de la bonne disposition d'vn amy qu'on croyoit mort, du gain d'vn procez qu'ō estimoit perdu, ou de quelqu'autre bien inesperé. Moins seroit-il raisonnable de conferer le silence auec la parole, mais bien le contentement que l'ō reçoit de la seule veuë de la chose aymée auec celuy que l'on conçoit en luy donnāt & receuant aussi d'elle les reciproques témoignages de l'affection que nous luy portons. En laquelle comparaison la parolle comme elle a esté donnée à l'homme pour exprimer ses conceptions, par où elle distingue l'homme de la beste qui ne parle point (les voix de quelques oyseaux qui nous imitent ne meritans pas le nom de parolle) emporte entierement le dessus. Car puis que le souuerain bien de celuy qui ayme consiste en la ioüissance de son obiet, dans lequel il est estimé viure plutost dans soy mesme;

ce qui luy donne plus d'asseurance de cette joüissáce là sera à preferer aux choses indifferentes, & qui peuuent estre communes tant aux Amans & Amantes qui sont aymez, qu'à ceux & celles qui ne le sont point, telle qu'est la veuë. Mais la personne que nous aymons venant à pousser au dehors ses pensées, si elles se rencontrent conformes à nostre dessein, épanoüissent nos cœurs d'vne ioye indicible, aussi differente que celle que l'on conçoit par la seule veuë, qu'xn papier blanc differe de celuy dans lequel seroit écrite la lettre d'vne maistresse à son seruiteur. Car si les signes seuls donnent quelque conrentement (bien qu'ils soient le plus souuēt équiuoques, & qu'il faille estre maistre en l'art d'aymer pour discerner vne œillade amoureuse d'auec vne autre courroucée au trauers des feintes & déguisemens, ausquels vne compagnie de surveillans oblige les filles honnestes & discrettes, a la poursuitte desquelles l'amour se doit poursuiure auec plut d'esprit & de iugement) combien doit estre efficacieuse vne parole claire & distincte, animée de l'aceent qui porte le vray caractere de la passion dont elle est l'interprete, & qui est de telle energie, que souuent vn doux nenny, selon qu'il est poussé dvne poitrine émeuë, n'est pas moins affirmatif que les sermens qui ne partent que du bout des lévres? Differēces lesquelles, bien loin de pouuoir estre entenduës par les seuls gestes, ne se peuuēt mémes exprimer par écrit, ains par la seule parole, laquelle peut bien manquer aux vrais Amans, mais non leur objet tousiours present à leur esprit. C'est cette parole qui fléchit les courages plus indomtez, qui excuse les defauts, releue les vertus & les fait admirer, bref qui ne trouue rien d'impossible entre les hommes. Aussi, pour montrer son efficace, c'est par elle que Dieu a voulu créer toutes choses: apres quoy l'Escriture dist simplement qu'il les vit, & les trouua bonnes.

Le 3. dist que, n'y ayant rien d'asseuré entre les hommes, puisque Lysimachus vouloit que les sermens fussent inuentez pour tromper les grands, cõme le ieu des noix & de la fossette pour amuser les enfans ; il ne reste que de trouuer quelque fenestre du cœur qui nous ouure ses pensées. Ce qui nous ayant esté dénié par la nature, l'écrit & la parole sont de trop foibles nantissimens pour s'y asseurer. S'il s'en trouue quelqu'autre, c'est le visage : où tous les sens ayant fait élection de domicile pres du trône de l'ame qui est le cerueau, il n'y a point de preuue plus ceraine de nos passions, que celles qui se tirẽt du visage, où la rougeur témoigne infailiblement la honte & la colere ; & la couleur pasle, la crainte & l'amour. Sur tout les yeux sont-ils à bon droit appellez les fenestres de cette ame. puis que l'indignation les fait étinceler; l'amour les rend languissans, & que les autres postures varient selon la diuersité de ses passions. Ce qui a fait croire à Aristote que l'on pouuoit asseurement connoistre les mœurs d'vn chacun par l'inspectiõ des parties exterieures du corps, & principalemẽt du visage, cõparées à l'estat auquel nous nous trouuõs dans les passions; & qu'ainsi celuy-là est colere qui a les yeux étincelans, à la maniere de ceux qui sont courroucez : pour montrer combien ces marques exterieures de nostre corps & qui se connoissent par la veuë, sont des figures fideles de nos passions & dispositions interieures ; lesquels signes vouloir tirer de la parole en vn siecle où la dissimulatiõ passe pour prudence, & la naïueté pour lourderie, c'est s'abuser volontairement. De fait, representez-vous d'vn costé vn beau diseur qui parle a vne fille au trauers d'vne tapisserie, ou de quelque autre obstacle qui ne luy representera que sa voix ; & que elle voye de l'autre quelque ieune hõme bien frisé & auãtageusemẽt vestu, qui par ses larmes luy témoignera l'affection que le respect

ou la vehemence de sa passion luy empeschera d'exprimer, n'est-il pas à croire qu'elle sera plus viuement touchée de cettuy-cy que de l'autre? consequemment, que ses yeux receuront plus d'impression que ses oreilles? Le mesme se doit aussi iuger de la part des hommes. C'est pourquoy les Poëtes ont logé l'amour dans les yeux; son arc estant emprunté des paupieres & des sourcils qui en ont la figure, & ses traits de leurs rayons: d'où vient la deuise de Ronsard; *Vt vidi, vt perij*. Aussi les Theologiens ne logent-ils pas la conuoitise dans les yeux. Et sans m'arrester au peu d'estime qne faisoient les Poëtes des discours, leur donnans pour patron Mercure, qui estoit aussi celuy des larrons & des trompeurs, témoignans que le parler est souuent de cette nature, l'Escriture nous montre bien quelle difference elle met entre ceux qui ont la langue bien libre & les autres és personnes de Moyse qui parloit mal, mais en recompense eut la face lumineuse & d'Aaron, qui s'exprimoit mieux: car elle dit que Moyse luy seruoit de Dieu, & faisoit luy seul des miracles.





CENT LXXXXI.

CONFERENCE

Lequel est le plus propre à l'Estude, le soir, ou le matin.

SI l'Antiquité n'auoit point eu d'erreurs, la cause de ceux qui preferent l'estude du soir à celle du matin, seroit fort desesperée. Mais les raisons ayans icy plus de force que les authoritez des Regens, qui veulent que l'Aurore soit amie des Muses, pour faire leuer matin leurs Escoliers,& par ce moyen trouuer du temps de reste apres leurs exercices,ie trouue le soir beaucoup plus propre à toute occupation de l'esprit qu'aucune autre partie du iour; le matin nous laissant non seulement les premieres & plus communes voyes pleines d'excremens, mais aussi tous les ventricules du cerueau, où s'élabourent & perfectionnent les esprits,& iusques aux arteres & interstices des muscles, remplis de vapeurs: d'où viennent les frequens baaillemens, contorsions & extensions de membres à nostre réueil, comme pour en exprimer par force ces vapeurs qui les incommodent. Le soir au contraire, mesme apres le repas, rencontre ces premieres voyes remplies de bons alimens, qui esleuent de benignes & loüables vapeurs dans le cerueau & dans les arteres, de

reboucher & détremper l'acrimonie des autres plus acres & mordantes, telle qu'on les experimente aux hommes à ieun, plus aisez pour cette raison à mettre en colere. D'ailleurs l'estude consistant en meditation,& celle-cy en la reflexion que nous faisons sur les especes receuës en nostre imagination, il est certain que le rapport des especes introduites toute la iournée, sert d'vne efficacieuse leçon à nostre esprit, lors qu'il vient à faire la reueuë des choses que la memoire encore toute fraiche fournit à l'intellect, pour luy en laisser tirer les consequences, & faire vn choix conuenable : ce qui n'arriue pas le matin, auquel toutes les especes du iour precedent sont effacées, ou grandement ternies. Ioignez à cela que l'humeur melancholique, qui est le plus propre à l'estude, requiert vne constance & assiduité qui accompagne ordinairement cet humeur, domine le soir, comme le sang exerce son empire le matin, selon le partage que font les Medecins des quatre humeurs és quatre parties du iour naturel. Autant donc que les sanguins sont moins propres à l'estude que ne le sont les melancholiques, autant le soir y est-il plus propre que le matin. C'est pourquoy le bon pere Ennius ne faisoit iamais si bien qu'apres auoir beu; ce qui n'arriue gueres le matin. & les conceptions des ieûneurs sont ordinairement plus creuses & moins agreables que celles des Autheurs de bône chere. Car les esprits reparez par les alimens se portent bien plus loin, comme estans plus vigoureux, lors que leur flux & déperdition continuelle trouue vne matiere propre à leur continuelle restauration, comme il arriue apres souper; nos esprits ayans lors le mesme auantage qu'vne armée qui en voit à son dos vne autre auxiliaire & toute preste à la rafraichir. Au contraire, le matin il ne reste plus rien de solide dans nostre corps de tous les alimens du iour precedent, ains seulement vne masse de sang liquide, qui est promptement di-

ſtribuée dans toutes ſes parties, ayant elle-meſme beſoin de reſtauration: d'où vient que les autres fonctions de l'animal ſe font en ce temps-là du matin moins vigoureuſement qu'au ſoir, & ſur tout apres ſouper. Ce qui ſe iuſtifie auſſi par l'experience de ceux qui pour bien retenir quelque harangue, 'eſtudient le ſoir, & s'endorment deſſus, commettans à ces eſprits vigoureux & nouuellement proluits par les alimens le ſoin de ſe grauer profondenent dedans la memoire. Il arriue encore à ceux jui eſtudient le ſoir, que le temps qu'ils doiuent mployer à dormir ſe rencontre vers le matin, lequel eſtant bien plus propre au ſommeil, qui s'y rouue bien plus agreable, reſtablit beaucoup mieux es forces du corps & de l'eſprit, que ne fait le dornir du ſoir, plein de tumultes & reſueries. D'où ient que ceux meſmes qui preferent en paroles le euer & l'eſtude du matin aux veilles du ſoir, pratiquent en effet le contraire, ſe couchans tard & ſe uans auſſi à haute heure. Ce que les Courtiſás, qui çauent mieux qu'aucun autre gouſter les delces de a vie, pratiquent de tout temps, & particulierement es Dames, qui conſeruent par ce moyen leur beauté & embonpoint, ſigne inſeparable de la ſanté du orps, ſans laquelle les fonctions de l'eſprit ne ſeeuuent bien faire.

Le 2. diſt, que s'il eſt vray que pour remplir vn aiſſeau, il le faille vuider au preaiable, comme l'experience nous l'enſeigne, les organes de nos ſens oiuent eſtre vuides de toutes eſpeces, pour eſtre iſceptibles de celles dont nous les voulons former: a quoy le matin eſt incomparablement plus ropre que non pas le ſoir, auquel toutes les idées 1 iour precedent ſe viennent offrir en foule, & fercent la porte aux nouueaux obiets qui s'y veulent eſenter. Ce matin là trouue les eſprits épurez des apeurs groſſieres éleuées des alimens encore ingeſtes, & par conſequent dépourueuës des condi-

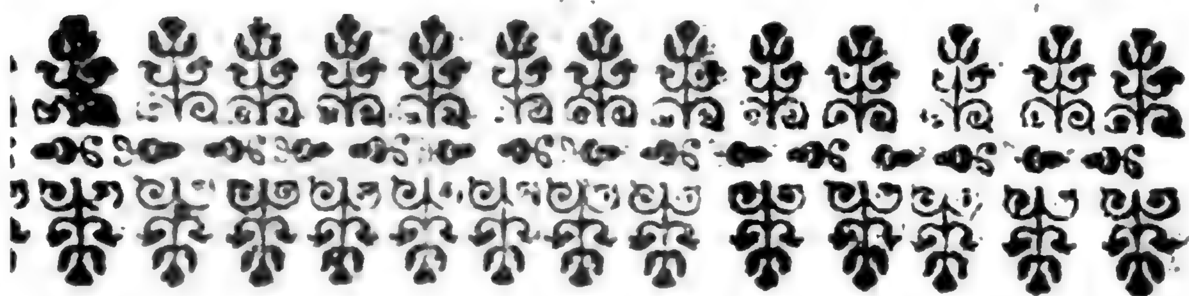
tions requises à produire leur effet. Car comme la masse du sang est moyenne entre les parties solides & les esprits, ces esprits là sont mitoyens entre les mesmes humeurs & nostre ame, laquelle rencontrant des esprits qui n'approchent pas de sa nature incorporelle, mais qui tiennent trop de la lie elementaire, elle ne s'en accommode pas, & n'exerce point ses fonctions, ou les rend semblables à leur nature grossiere; comme il se voit non seulement aux bestes, mais aussi en plusieurs hommes qui leur ressemblent aux fonctions de l'esprit; les vapeurs qui s'exhalent des alimens estans fort differentes des esprits, comme il se void en ceux qui ont trop beu, lesquels pour auoir toutes leurs veines & arteres gonflées de vin, en raisonnent plus mal; & ce que les vapeurs des alimens s'apellent loüables, c'est au regard de l'acrimonie de quelques humeurs qu'elles abatent souuent. Ceux qui s'appliquent à l'estude apres souper, experimentent cette diuersité; leurs esprits animaux estans offusquez par le sommeil que ces vapeurs des alimens éleuent & poussent dans les arteres, qu'elles remplissent de telle sorte, que par cette plenitude elle ne laisse plus le chemin libre au commerce des esprits: ioint que l'attention nuit à la digestion, appellant de l'estomach au cerueau les esprits qui doiuent cuire les alimens: D'où naist l'imparfaite sanguification de ceux qui s'adonnent trop à l'estude, & notamment apres le repas, comme il se void par leur couleur palle, les excremens qui se trouuent au matin dans les conduits destinez à leur purgation, depuis qu'ils sont separez de la masse du sang, n'infectans plus les esprits cóme ils faisoient auparauant. A quoy ne sert pas peu la lumiere du iour qui se rencontre ordinairement auec l'estude du matin. Car nostre ame estant vne lumiere, se plaist bien dauantage à exercer ses fonctions le iour que la nuit, dont l'obscurité l'attriste & reprime les rayons, d'où procede que nos conce-

ptions sont beaucoup plus mornes la nuit que le iour, lequel d'ailleurs estant ordinairement accompagné de plus de chaleur que la nuit, dont la froideur est ennemie de toutes actions ; c'est ce qui la rend moins propre que le iour à toutes ses fonctions. La coustume des plus studieux se fortifie aussi par la raison, qui veut que la premiere partie de l'homme, qui est l'ame, commence à prendre son aliment, qui est la science, dés la pointe & premiere partie du iour, voire la nature nous apprend cette leçon par l'exemple des animaux qu'elle guide, lesquels elle éueille communement le matin pour vaquer à leur exercice, dont elle les fait abstenir le soir, à la reserue de quelque peu d'animaux, estimez à ce sujet malencontreux & de mauuais augure. A-quoy s'accordent nos Ordonnances, qui defendent le iugement des procez criminels apres disner, comme requerans plus d'attention; & apres souper, que seroit-ce?

Le 3. dist, que l'on ne pouuoit déterminer cette question autrement que par la difference des complexions, des âges, des coustumes & des differences d'estude; les bilieux se trouuans ordinairement plus propres à estudier le soir, pource que l'acrimonie de l'humeur qui les domine estant rebouchée par les vapeurs récentes des alimens, de ces deux extrémes il se fait vn temperé : Le pituiteux au contraire ne doit gueres dormir, & comme il sert à sa santé d'estre matinal, son esprit exerce lors ses fonctions auec plus d'auantage: ce qui n'arriuera pas au sanguin, lequel a plus besoin de sommeil. La coustume y fait aussi grandement : car encore que les mauuaises se doiuent corriger, neantmoins celuy qui a accoustumé d'estudier le soir, changeant son estude en celle du matin, ou au contraire, n'y trouuera pas son succez ordinaire. Mais pource que l'on demande quelle coustume il sera meilleur de contracter, il semble qu'outre les differences tirees des temperamens, il a

faut examiner celle des âges, en la consideration desquels les enfans depuis le temps de sept-ans, auquel ils commencent d'estre capables de quelque discipline reglée, ne se deuans astraindre à dormir moins de huit ou neuf heures, & leurs veilles deuans estre partagées également entre celles du soir & du matin, depuis l'âge de puberté les estudes du matin leur sont plus vtiles. En la jeunesse & âge viril, auquel la bile domine dauantage, l'estude du soir est la plus propre, comme troublant moins le repos du matin, necessaire à reprimer les boüillons de la jeunesse; d'où vient que s'ils se leuent trop matin, la teste leur fait ordinairement mal. Enfin la vieillesse estant plus pituiteuse, & ses humeurs plus acres, il luy est bon de se coucher de bonne heure, afin de temperer cette acrimonie par la douceur des vapeurs éleuées des alimens nagueres pris; & en suite il leur est plus vtile se leuer matin: à quoy la nature leur montre le chemin, les éueillant plustost qu'en vn autre âge.





CENT LXXXXII.

CONFERENCE

i les Hommes preferent l'apparence à l'effet, & pourquoy?

L faut bien que la dissimulation soit en grande estime,puis que nonobstãt toute la peine qu'elle nne, qui est tres grande, comme nous faisant air tousiours sur nos gardes, & comme estant ametralement opposée à la nature ou naïueté, elle neantmoins tant de sectateurs; y ayant peu de pernnes qui n'en vsent vers autruy, & qui ne veüilnt qu'on l'employe aussi enuers eux mesmes, que en que chacun professe le contraire. Ainsi n'y a-t'il int de si grand penitent qui n'ayme mieux qu'on flate de la misericorde de Dieu, que luy faire ur de sa justice. Le Consultant qui dira au chicaur qu'il est mal fondé, & qu'il perdra sa cause ec despens, ne sera pas veu de si bon œil, ny si en payé de luy, que si contre sa consience ie luy, ie si contre sa conscience il luy promettoit gain de use; & le malade, bien qu'il ait l'ame sur les lees, aime beaucoup mieux qu'on luy promette vne ompte guerison, qu'il ne croira pas lui mesme, ie de luy annoncer sa mort prochaine; tous les ots de la medecine ayans mesme esté changez in de se rendre plus agreables. Aujourd'huy jus-

ques aux hommes se fardent, & portent des mousches pour se déguiser & paroistre plus beaux, cõme faisoient auparauant les seules femmes impudiques; la stature des vns & des autres se falsifie par des patins d'vne extraordinaire hauteur; la voix, le geste, les pas, & les regards mesmes, se reglent & s'étudient, afin d'adoucir les rudes, & ciuiliser les rustiques. L'entretien ordinaire des particuliers n'est autre chose qu'vne suite de feintes, où celuy qui excelle est estimé sçauoir mieux sa cour. On cõplimẽtera d'embonpoint vn teint du maladevne vieille entendra volontiers qu'elle rajeunit & les plus laides & mausſades prẽderont plaisir à se laisser caioler de beauté & de bõne grace. Si vous montez plus haut, les Generaux d'Armées ne feront pas sçauoir aux leurs les forces de l'ennemy: ils leur representeront tousiours foible, & comme tel prest d'estre batu, ou de s'enfuir. Bref, le monde est vn déguisement perpetuel, comparé pour ce sujet par Auguste, mourant a vne Comedie, où les hommes ne parlent que masquez, & sous des habits, des actions & des paroles feintes & empruntées; preuue certaine qu'ils les preferent à la verité de l'effet. Ce que l'interest des flateurs, qui en est la cause impulsiue, rendroit aucunement excusable à l'égard de ceux qui vsent de ces feintes: mais de sçauoir pourquoy les hommes se plaisent à estre traitez de la sorte plustost qu'auec la naïueté qui leur represente les choses comme elles sont; c'est ce qui requiert vne plus particuliere recherche. Car si quelqu'vn nous dõne vne fausse pistole pour vne bonne, nous la rejettons aussi-tost: si l'on nous veut faire passer vn contract supposé pour vn veritable nous nous inscriuons promptement en faux. Pourquoy ne faisons nous pas donc icy le mesme? Seroit-ce point cet amour que nous nous portons, lequel fardant & voilant nos defaux nous empesche de les apperceuoir? Ce qui fait que si quelqu'vn mét le doigt des-

ſûs, il nous ſemble eſtre vn impoſteur, & non pas celuy qui dira nos loüanges, leſquelles bien que fauſſes, ſont aiſément creües de nous, pource que grandement deſirées quelque proteſtation que la ciuilité faſſe au contraire. Mais quant aux autres actions où il ne s'agit point de loüange ny de blâme, c'eſt choſe eſtrange que celuy par exemple qui aura bien ſerui vn amy, ou l'Eſtat, mais ſans éclat ny affection de renommée, le faiſant pour ſatisfaire à ſoi-méme & à ſon deuoir, ſoit ſouuẽt moins cõſideré & reconnu que celuy qui n'aura rien fait qui vaille, mais ſeulement mené force bruit & payé de belle apparence aſſez bien déguiſée pour n'eſtre pas priſe pour vne feinte, qui eſt la plus dangereuſe, comme la moins ſuſpecte, & telle que ſeroient les paroles d'vn Medecin, qui ne ſe contenteroit de diſcourir deuant le malade ſans luy rien ordonner, ou de l'Aduocat ou Procureur qui amuſeroit ſa partie auec des raiſons & authoritez tirées des Loix & de l'Ordonnance, cependant qu'il luy laiſſeroit perdre ſon procez par defaut & contumace. Dequoy la cauſe me ſemble deuoir eſtre raportée à la foibleſſe de noſtre eſprit, qui prend ſouuent les feüilles pour le fruit, & l'ombre pour le corps; de ſorte que nous ne ſuiuons pas l'apparence pour eſtre telle, mais pour eſtre l'effet de ce dont elle n'eſt que l'apparence, & ainſi ne luy eſt iamais preferée. Ce qu'on dit que les hommes veulent eſtre trompez, ſignifiant qu'ils le ſont ordinairement, ne le croyant pas eſtre.

Le 2. diſt, qu'il n'y a aucun qui prefere l'apparence à l'effet, & partant qu'il n'en faut point rechercher la cauſe. D'où vient que les hommes ont tant de peine à faire paroiſtre cet effet où il n'eſt pas, ſçachans qu'on le recherche touſiours autant qu'on taſche d'euiter les feintes. C'eſt pour remedier à cette difficulté, que l'art Oratoire & la Poë-

ſie ont eſté inuentées, la premiere deſquelles fait ouuerte profeſſion de déguiſer, & l'autre de feindre. Encore cette derniere, pour employer trop de recherche en ſes artifices, ſert plus à delecter, comme la peinture, que non pas à perſuader. Ce qui paroiſt ſimple, ſe faiſant mieux croire qu'vn langage affecté.

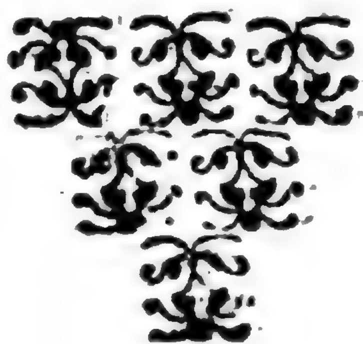
Le 3. diſt, Qu'en vn ſiecle déguisé comme cettuy-cy, la plus grande fineſſe eſt de n'en auoir point, car alors on vous croit, & on traitte auec vous de bonne foy. Ce qui n'arriue pas entre les mattois & raffinez, leſquels ne font iamais, ou tres-rarement, affaire enſemble. D'où ſe voit que les hommes preferent l'effet à l'apparence. Dequoy ie ferois iuge vn amoureux, ſçauoir s'il aymeroit mieux vne laide fardée, qu'vn nayue beauté, des proteſtations d'amitié, qu'vn ſeruice actuel, & en vn mot, l'ombre que le corps, veu que le Chien d'Eſope s'eſt trouué mal d'auoir laſché ſa veritable piece de chair pour en auoir l'image qui luy paroiſſoit plus grande en l'eau. Mais comme il n'entre rien dans noſtre eſprit que par les ſens externes, ceux qui ſçauent ſi bien les tromper, qu'ils leur impriment de fauſſes idées, ſe rendent par ce moyen aiſément maiſtres de noſtre eſprit. Et pource que ſouuent la verité n'a pas tant d'éclat que le menſonge, la premiere ſe fiant en ſon bon droict, & l'autre ſe couurant de toutes les feintes & apparences qui la peuuent mieux plaſtrer: c'eſt pourquoy le faux a ſouuent l'auantage ſur la verité, & l'apparence ſur l'effet, principalement lors que la precipitation nous empeſche d'employer le temps requis à tirer les conſequences, & faire les reflexions neceſſaires à vn bon raiſonnement.

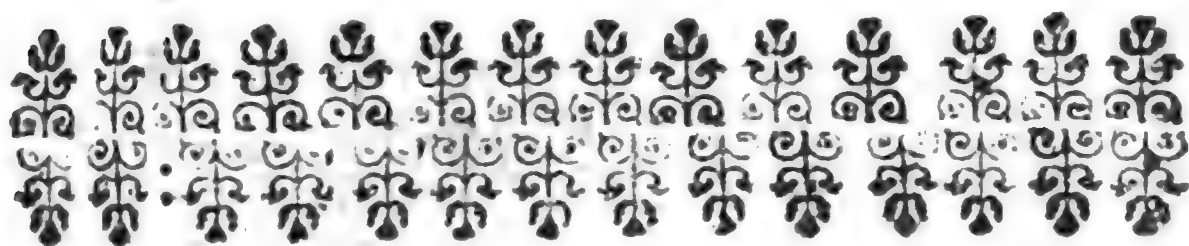
Le 4. diſt, Que les hommes preferent l'apparence à la verité, non touſiours par erreur, mais ſouuent par deſſein, comme il ſe voit en la peinture, puis qu'vn raiſin peint eſt plus cher qu'vn vray, la

figure d'vn serpent plus estimée & plus agreable que le serpent mesme, & sans sortir de cet art, vne perspectiue en est d'autant plus estimée, qu'elle trompe nostre veuë, & que l'effet est éloigné de ce qui paroist, lequel estant chery & embrassé au preiudice de l'effet, c'est bien montrer qu'à cet effet là nous preferons l'apparence comme apparence. La raison se tire de ce que nous estimons l'art & l'industrie par tout où nous les trouuõs: Or l'apparẽce est vn effet de l'art, comme la chose est vn effet de la nature. Aussi s'en trouue-t'il plusieurs qui aymeroiẽt mieux paroistre sçauans, que l'estre sans paroistre tels. Ce que d'autres disent qu'ils aymeroiẽt mieux estre loüez & estimez des fols que des sages, pource que les fols estans en plus grand nombre que les sages, l'emporteront tousiours au dessus des autres, & ainsi donneront de la reputation, qu'aucuns preferent à l'effet. Le mesme se peut dire du credit sans moyens, que plusieurs Marchands prefereroient aux moyens sans credit, non sans quelque raison, qui n'est autre chose que preferer l'apparence à l'effet.

Le 5. dist, que les hommes ne choisissent iamais l'apparence pour l'effet; pource que le vray, le réel & le bien estans synonymes, attirent également nostre volonté à les desirer: pource (disoit Platon) que nos ames auant qu'informer leurs corps, connoissent & ayment le bon, le beau, le juste & le vray dans le dernier poinct de leur perfection: d'où vient que dés qu'elles voyent luire quelque étincelle au trauers du nuage des sens, elles se ressouuiennent de leur premiere felicité, s'y portent & essayent de tout leur pouuoir à l'obtenir. Mais elles sont souuent trompées, estimans que la realité soit plus grande où elle est la moindre, & que la verité se trouue où il n'y a que de l'apparence: & ainsi nôtre esprit cherche bien toujours la verité, mais ne la trouue pas, ny ne la connoist pas mesme tousiours;

prenant pour elle l'apparence, que nostre esprit fuit tousiours, & neantmoins l'ignorance la luy suppose souuent pour réelle, dont la raison est que l'hôme ignore beaucoup plus de choses qu'il n'en sçait. Ioint que la nature du bien est autant solide & cachée dans le profond du centre des choses, comme le beau est éuident & logé dans leurs surfa ces qui tombent sous nos sens. De sorte que le beau, le facile & le delectable,qui participent du bon, & en sont comme des rayons, consistans tous en apparence, l'homme prend ce peu de bien qu'il connoist, pource qu'il est dans la surface, & laisse celuy qu'il ignore comme caché dans le fond & le solide. Il ne se faut donc pas estonner si les apparences paroissantes sont plustost apperceuës que ce qui ne paroist point. que si les hommes se contentẽt de simples apparences qu'ils prennent pour telles, c'est lors que ne pouuans obtenir les effets, ils se consolent par leurs images, auec esperance d'en tirer les mesmes vtilitez, & quelquefois plus grandes, que des choses mesmes, autrement ces apparence ne tomberoient iamais seulement sous nostre choix. Vray est que la pluspart preferẽt le paroistre vertueux à l'estre,parce que la complaisance interieure semble deuoir suffire à vn chacun pour son contentement, & l'estime exterieur des hommes à la loüange; qui est la raison pourquoy l'on prefere l'apparenne à l'effet.





CENT LXXXXIII.

CONFERENCE

Lequel est le plus necessaire à acquerir les disciplines, le grand esprit, ou le grand trauail.

CE qui nous couste dauantage est le plus estimé; l'esprit de l'homme, duquel dépend le prix des choses, le diminuant ou augmentant selon la facilité ou difficulté qu'il rencontre à les obtenir. Ainsi Dauid desiroit ardemment de boire de l'eau d'vn puits qui estoit en la possession des Philistius ses ennemis, & dés que la proüesse de quelques-vns des siens luy en eut apporté, & qu'il l'eut en sa puissance, il la versa & n'en voulut point boire. C'est la difficulté qui augmente l'amour, comme la facilité le ralentit; & les ouurages de marbre sont bien autant estimez pour la peine qu'on employe à les tailler, façonner & polir, que pour leur beauté & durée, laquelle se trouue d'autant plus longue que cette peine a esté grande. De fait, ce marbre est l'embleme des esprits pesans & grossiers. Car tout ainsi qu'on le coupe auec tant de peine & de patience, qu'il faut plus d'vn iour à y profonder l'époisseur de trois doigts, mais en re-

compenſe la forme que l'on y aimprimée n'eſt pas aiſément détruite comme celles qu'on a introduites dans le plaſtre & les pierres molles, ains dure plu-ſieurs ſiecles ; de meſme que ceux qui trauaillent beaucoup à informer leurs eſprits de quelque diſci-pline, tels que ſont les plus tardifs & peſans, la retiennent bien mieux que ces eſprits vifs, & qui conçoiuent auſſi aiſément toutes ſortes d'objets, comme aiſément ils en perdent la memoire. Ce qu'é-tant poſé, il ne reſte qu'à choiſir lequel on aimera mieux ſçauoir les choſes legerement & d'vne ſciẽce paſſagere, ou en acquerir vne autre profonde & de durée, laquelle ſans doute ſera preferée de tout hom-me bien ſenſé. Ioint que les ſciences en ce ſiecle ſe doiuent conſiderer non en leur origine, auquel poſ-ſible la pointe de l'eſprit & l'inuention ſeroient au-tant requis comme l'eſtude & l'imitation, qui dé-pend de l'aſſiduité du trauail, ſont neceſſaires à l'ac-quiſition des ſciences trouuées, & qui ont atteint leur perfection. En vn mot le bon eſprit ſe portant par ſon eſſor comme l'oiſeau, de branche en bran-che, tantoſt à vn objet & tantoſt à l'autre, n'en ſçau-roit acquerir le ſolide, mais eſt contraint de ſe con-tenter de la ſurface, qui eſt ce qu'on appelle ſçauoir de tout vn petit. Le laborieux au contraire, tels que ſont les pauures d'eſprit, qui ſe défient de leur ca-pacité ; declarez par N. S. bien heureux, s'appli-quent entierement à vne choſe qu'ils ruminent pro-fondément, ornans leur memoire de belles defini-tions & diuiſions, leſquels retenans auſſi mieux que les autres (ſelon la proportion reconnuë entre ces deux facultez de l'intellect & de la memoire, dont l'vne s'abaiſſe comme la coupe d'vne balance à me-ſure que l'autre eſt éleuée) ils ſçauent ſeuls à dire vray, puis que nous ne ſçauõs ſinon autant que nous auons dans la memoire, laquelle auſſi de tout temps eſt reconnuë la piece plus neceſſaire à l'acquiſition des ſciences. Sur tout eſt à preferer ce trauail à la

grandeur de l'esprit, en l'exercice des arts & disciplines qui consistent en l'action, laquelle nous faisons d'autant mieux que nous la faisons souuent ; & c'est chose impossible d'agir sans trauail, au prix duquel l'antiquité a bien dit que les Dieux vendoient toutes choses ; c'est à dire, que rien ne luy est impossible.

Le 2. dist, que l'esprit estant la main des sciences, celuy qui s'y veut employer auec moins d'esprit qu'il ne faut, s'y trouue entierement inutile & estant né pour les exercices du corps, ne s'y rend pas propre, pource que l'estude l'en empéche ; à laquelle derechef n'estant pas né, tout son trauail se trouue inutile. Delà viennent tant de plaintes des peres & meres, qui pour auoir des moyens & de l'ambition assez pour pousser leurs enfans aux lettres & aux sciences, voyent enfin toute leur ieunesse & l'argent qu'ils ont employé à la faire instruire, consumez sans effet, tandis que de pauures garçons destinez à d'autres plus vils exercices, s'auançent par leur seul esprit, & se rendent capables de tres-grandes choses. Aussi faut-il toûjours considerer les sciences comme imparfaites, & lesquelles tout ainsi qu'elles n'ont pas esté inuentées par des esprits pesans, & les choses se conseruans par les mesmes moyens qui les ont produites, il s'ensuit que la bonté de l'esprit sert principalement à la culture & exercice des disciplines. Ce qui se void en chacune d'icelles, car la memoire nous fournissant seulement les especes, & le plus souuent détachées, c'est à nostre esprit à en tirer les consequences. La difference qu'il y a entre les sages & les fols ne consistans pas au parler, ou mesme à dire de belles choses, mais seulement à choisir l'occasion de les dire à propos, qui est vn effet de l'esprit, & non du trauail, lequel nous peut bien produire des Pedans qui lasseront les oreilles de leurs auditeurs de textes & citations le plus souuent impertinentes, mais non apprẽdre à en biẽ faire les applications. Aussi est-il aisé de distinguer les

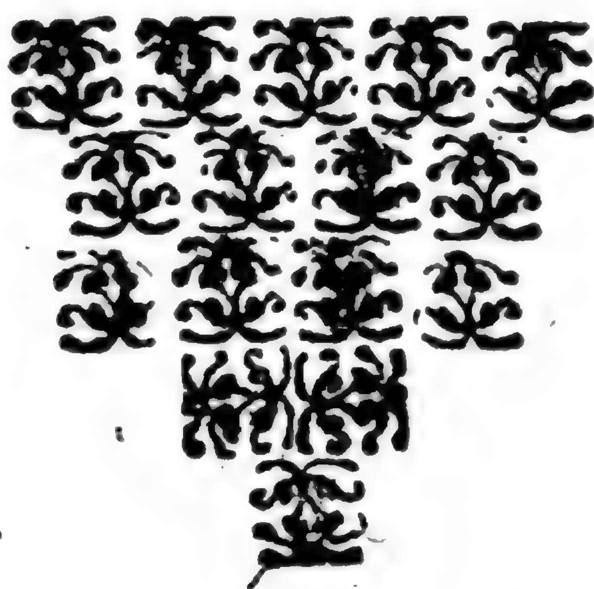
actions forenses & autres œuures des personnes d'étude qui ne sentent que l'huile, & sont le simple effet de leurs veilles qui leur font ordinairement transcrire les pensées d'autruy, d'auec les inuentions & eslancemens d'esprit de ceux qui en ont.

Le 3. dist, que l'homme ne pouuant rien faire sans esprit & trauail, du moins mediocre, il ne reste à chercher icy autre chose sinon, duquel des deux l'excellence & l'assiduité est la plus requise; ce qui ne se demande pas sans grande raison. Ceux qui ont quelque pointe d'esprit n'estans pas ordinairement laborieux, ou s'ils le sont, ce n'est pas en vne seule chose, mais leur esprit se porte à vne multitude d'objets differents. Les esprits pesans, au contraire, sont plus assidus que les autres, opiniastrent beaucoup plus la tasche qu'ils auront vne fois entreprise, & en estans venus à bout, continuent bien plus constamment leur premier exercice, où par ce moyen ils se rendent maistres. L'experience s'en void aux animaux que nous appellons irraisonnables, lesquels ayans vne fois appris à danser, ou à faire quelque autre telle action, l'exercent mieux & plus regulierement que l'homme, dont les caprices adjoustent ou diminuent souuent contre les regles de l'art. De sorte que l'on peut iuger par proportion le mesme des hommes qui auront recompensé leur peu d'esprit par vne assiduité inuincible aux difficultez qui se presentent en toutes sortes d'affaires, mais principalement à acquerir la perfection des sciences & des arts, & selon la sentence, *Labor improbus omnia vincit*, vient à bout de toutes choses.

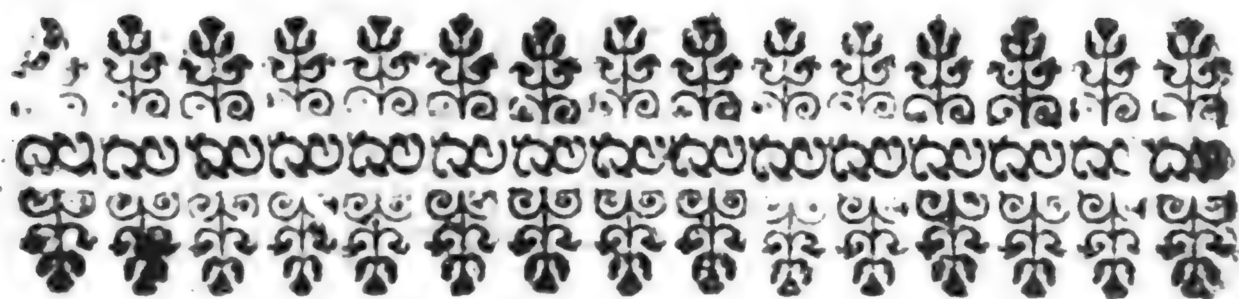
Le 4. dist, que l'vne des raisons pour lesquelles les hommes ne se rendoient pas parfaits aux sciences, estoit que les ingenieux, tels que sont non les mélancholiques, mais les bilieux, par leur promptitude naturelle, ne peuuent se donner

le loisir requis à la perfection d'vne discipline, & que les autres temperamens, pour n'auoir pas la viuacité necessaire à l'apprehension d'icelles, n'y estoient pas propres, ouy bien (si vous en exceptez le sanguin volage & enclin à ses plaisirs) sont-ils sujets au trauail, mais le plus souuent inutile ; la froideur de la pituite & de la melãcholie resistant à l'impression que l'étude doit faire en leur esprit, Toutefois il semble que le labeur l'emporte enfin au dessus de l'esprit, pourueu qu'il soit moderé, autrement son excés ruine la temperature la plus forte, comme la corde de l'arc tousiours tenduë. Tel estoit ce Turanius, lequel Cajus Cesar pensant gratifier en le déchargeant, à cause de son aage de quatre-vingt dix ans, des commissions qu'il luy auoit données. Ce vieillard, au lieu de prendre la décharge en gré, se mit au lit & fit faire ses funerailles comme s'il eust esté mort, voulant que toute sa maison demeurast en deüil tant qu'on luy eust redonné son premier employ, qu'il continua iusques à sa mort. Bien éloigné de cet autre nommé Vatia, qui parmy toutes les proscriptions & recherches du temps de Noron ne bougea de sa métairie des champs sans se soucier qui gouuerneroit l'Estat ny comment, bien qu'il fust de condition à s'en méler. Ce qui faisoit écrier les condamnez au milieu de leurs supplices : ô heureux Vatia ! de l'humeur duquel n'étoit pas éloigné cet autre qui ayant obtenu les derniers sept ans de sa vie congé de se retirer chez soy, bien qu'il eust longuement vécu, fit mettre sur sa tũbe qu'il n'auoit vécu que sept ans, estimant tout le reste perdu pour luy, dautant qu'il l'auoit passé en trauail. Lequel neantmoins estant embrassé de ceux qui sont les plus estimez, doit aussi estre le plus en estime, & comme tel preferé à la paresse & oisiueté ; puis que par luy nous voyons les defauts corrigez, non seulement de l'esprit comme en

Socrate, mais du corps mesme, comme en Demosthene, deuenu de begue & poussif, le premier Orateur de la Grece. De fait l'esprit n'estant pas moindre au ieune Ciceron qu'en son pere; cettuy-cy toutefois qui auoit dit, *quominus ingenio possum eo plus mihi diligentia comparaui*, acquit autant d'honneur par l'estude, que la memoire de son fils fut renduë honteuse par sa faineantise. Ainsi toutes les plus belles pensées sans le trauail ne sont que des auortons. C'est par là que Virgile l'emporte au dessus d'Ouide, qui le surpassoit, dit-on, en viuacité d'esprit. Et comme Tacite attribuë la diminution de l'eloquence, non au defaut des esprits, mais à la paresse des enfans & negligence des Maistres & des peres de son temps; on peut dire le mesme de tous les autres arts. Les Romains ne naissoient pas, mais par le trauail se rendoient parfaits en cet art militaire qui les a fait maistres de tout le monde. Et de nôtre temps vn Caualier ayant eu le bras droit emporté d'vn coup de canon à fleur de l'épaule, auec la seule main gauche tient la bride de son cheual, le manie, & en fait ce qu'il veut; voire en écrit à la perfection: tous effets du trauail plus que de l'esprit.



CENT



CENT LXXXXIV. CONFERENCE

Quels sont les plus ingenieux du monde.

Pour entendre cette question, il faut sçauoir que c'est qu'Ingenieux, qui se prend pour inuentif, subtil, ou aigu. Car l'ame n'exerçant aucune de ses actions que par les organes du corps, tandis qu'elle est marié auec luy, elle le remuë par le moyē des esprits, qui luy seruent comme de machine, ou engin, duquel mot on l'appelloit autresfois l'entendement, qui n'est pas distinct réellement d'auec l'ame, non plus que la volonté & ses autres facultez : mais sont des modes ou façons d'agir & par consequent de parler differentes, par lesquelles nous expliquons les diuerses puissances d'icelle. Tout ainsi qu'en Dieu la bonté, la iustice, la misericorde, & tous ses autres attributs ne le diuisent point en les considerant à part, & ne le composent point en les contemplant tous ensemble. Celuy donc qui connoist, discourt & exerce les fonctions de l'ame plus subtilement qu'vn autre, est dit Ingenieux. Ainsi Appelles déguisé fut reconnu par la troisiesme ligne qu'il fit sur deux autres, dont la subtilité estoit telle, qu'il n'y auoit que luy seul qui la pût auoir faite : Comme

dans la dispute celuy qui distingue le mieux vn terme que l'opposant auoit confondu, passe pour le plus ingenieux & subtil: l'ouurier qui trauaille le plus subtilement, emporte ce nom. Telles sont nos puces enchaisnées, & ces jeux de quilles auec leur boule, ces paires de cousteaux, & autres petits ouurages qui ne pesent tout qu'vn grain de bled. Car le rapport estant fort grand de l'esprit & des yeux, comme ceux qui peuuent apperceuoir les moindres objets, sont les plus clair voyans, ainsi les esprits qui ne se contentent pas de conceuoir les choses communes & grossieres, mais penetrent iusques aux moindres, sont les plus ingenieux. Cela posé, i'estime que les bilieux sont tels, & pour la mesme raison les Meridionaux, dont le climat produit cet humeur. Aussi dans cette plage là, ceux qui veulent bien gouuerner les peuples ne s'amusent pas à raisonner auec eux, ils n'y gagneroient rien, pource qu'ayans affaire à des esprits rafinez, il n'y a point de si bonne raison qui ne s'en trouuast parmy eux vne contraire: Ils ne couchent par tout de rien moins que de la foy & de la religion, par laquelle seule ils viennent à bout de leurs peuples, lesquels ailleurs se laissent gouuerner par la force des raisons. Et quant aux professions, celles qui consistent en contention d'esprit, capables d'échauffer le sang & les autres humeurs, comme aussi les arts qui s'exercent auec le feu, impriment des inuentions & [illegible]eillent les notices de l'ame, bien plus puissamment que les autres:

Le 2. dist, que si l'ingeniosité consistoit en subtilité & distinction, il n'y en auroit point eu à dresser les Colosses & grandes masses d'édifices, où il s'en trouue neantmoins bien souuent plus qu'à ces pointilles, lesquelles, comme les alesnes, s'vsent & deuiennent inutiles pour les trop aiguiser. Et tout ainsi qu'en la dispute celuy qui distingue à propos est reputé ingenieux, celuy-là ne l'est pas moins

qui embarasse le répondant, en assemblant & confondant les choses qui doiuent estre separées, qui est le contraire de la distinction. Dans la pratique des affaires les choses trop subtiles passent pour des chimeres, & ne s'executent iamais, & on n'acquiert point de nom dans la peinture pour faire des lignes plus deliées. Aussi les yeux qui apperçoiuent mieux les moindres objets, ne sont pas tousiours les meilleurs, estant vn signe de foiblesse de voir les choses hors de leur distance proportionée. Moins y a-t'il d'apparence que les bilieux soient plus ingenieux que les melancoliques, puis qu'il faut faire reflexion sur plusieurs objets afin d'en conclure quelqu'autre chose, ce que l'impatience de la bise ne sçauroit souffrir, & de vray, on n'a iamais veu d'hõme d'esprit qui ne fust resueur : Selon quoy, les Septentrionaux plus froids & retenus, l'emporteroient au dessus des autres peuples plus chauds.

Le 3. dist, que cette question ainsi vague se peut entendre des peuples en general, des temperamens & des exercices ou emplois differens. Si l'on veut parler des peuples, i'estime que tout ainsi que non seulement les plantes, mais aussi les perles & pierreries orientales, sont plus excellentes & plus nettes que celles des autres parties du monde, il en est de mesme des esprits. Dont la raison est, que le Soleil, qui par sa lumiere donne entrée dedans nous à ses influences & à celles des autres corps celestes venant de l'Orient, fait gouster aux Orientaux les premices de ces influences-la beaucoup plus vigoureuses à leur commencement, comme c'est l'ordinaire de toute impression, telle qu'on la remarque aux vapeurs & parfums, qu'elles ne sont en suite. Aussi voyez-vous que Dieu s'est serui de l'excellence des esprits de ces peuples, pour en faire les premiers & plus grands Legislateurs & les plus Sages; Et s'il s'y est trouué des autheurs de nouuelles Religions & contraires à la vraye; cela fortifie plus

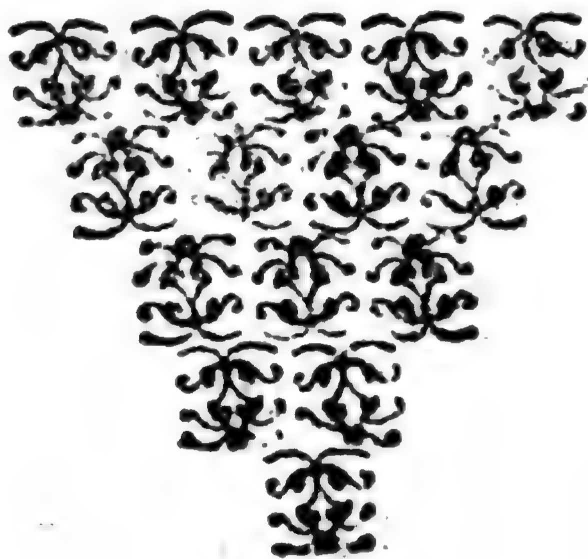
cette opinion, qu'il ne la detruit, estant besoin de plus d'esprit pour establir & soustenir vne mauuaise cause que pour vne bonne. Si la question s'entend des temperamens, ie donneray le prix aux sanguins. Premierement, pource que c'est la plus saine complexion, & que la santé est la principale condition d'vn bon esprit, qui ne peut exercer parfaitement ses fonctions en vn corps malade. 2. Pource que le sang est la matiere prochaine des esprits; & partant quiconque a beaucoup de sang doit auoir abondance d'esprits. 3. Pource que cette complexion est celle des amoureux, les plus ingenieuses gens du monde. Ce qui fait dire au Poete, *Quis fallere possit amantem*? Mais si l'on fait la proposition, lequel des diuers exercices & emplois a les plus ingenieuses gens, ie m'y trouueray plus empesché; les esprits se rencontrans si grands aujours-d'huy en toutes sortes de professions, qu'il est mal aisé de dire en laquelle il s'en trouue de plus ingenieux. Les Theologiens, & sur tout les Scholastiques seront estimez tels par aucuns, veu leurs disputes & distinctions pleines d'arguties; Les Medecins éclaircissans par leurs raisonnemens & conjectures les causes des maladies cachées: les Mathematiciens, penetrans jusques dans le Ciel; & les Iurisconsultes & Praticiens, faisans si subtilement leurs affaires de celles des autres.

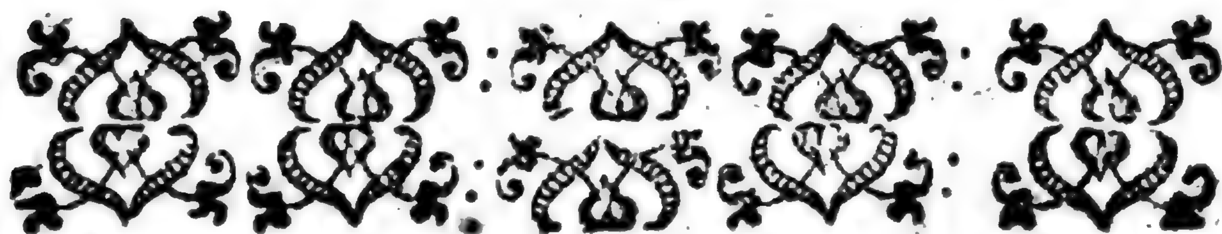
Le 4. dist, que ceux qui considereront bien la structure du monde, absolument parlant, ne trouueront point aucune de ses plages plus orientale ny occidentale que l'autre: Tels noms n'ayans esté inuentez qu'à nostre regard, auquel vn mesme peuple est oriental à l'vn, & occidental à l'autre, puis que le monde est rond, & que toutes les parties d'vne sphere sont de mesme nature. Que s'il s'y trouue des differences, elles doiuent estre tirées d'ailleurs que de ces quatre parties du monde, & particulierement du froid & du chaud. Ainsi ceux qui

habitent les Poles seront d'autre cõplexiõ de corps & d'esprit que ceux qui sont entre les tropiques. Selon laquelle difference le habitans des zones temperées doiuent estre les plus ingenieux ; le froid estant trop ennemy de la vie pour faire l'esprit, & le chaud excessif brulant les humeurs, non moins au dedans qu'au dehors, comme les cheueux cotonnez & la couleur noirastre des peuples qui y sont exposez, le manifestent. Ce ne sera donc point de presomption aux François & autres peuples qui sont sous le mesme climat, de se donner le prix en cette matiere. Car tout ainsi que la chaleur excessiue, ny le froid, ne font point la digestion ny les autres operations naturelles de nos corps, c'est la chaleur temperée : il en faut dire autant des operations de l'esprit, qui requierent vne mediocrité & temperature ; & la legereté de laquelle on taxe nostre nation, y sert de preuue, les plus ingenieux estans d'ordinaire les moins perseuerans en l'execution des choses par eux inuentées. Mais entre les François ie n'en trouue point de plus ingenieux que les gens de chicane, lesquels démentent les Physiciens qui disent que tout ce qui a commencement a fin, rendans des procez immortels ; au lieu des quatre seules causes qu'ils reconnoissent, en font naistre sans nombre ; & malgré la maxime de cette science naturelle, qu'il n'y a point de vuide, le font en fin trouuer en la bourse de leurs parties.

Le 5. dist, Qu'estre ingenieux ou lourdaut, ne dependoit point du climat, moins de la profession ; & quelquefois mesme ne se pouuoit attribuer au temperament, du moins aux marques exterieures d'iceluy. Le premier se prouue, parce que comme il y a en toutes terres bonnes & mauuaises gens, il s'y en trouue de sages & de fols, d'ingenieux & de stupides. Car nostre ame ne venant pas de terre, mais du Ciel, qui est égal en toutes ses parties, les distinctions que les hommes y ont apportées, le-

partageant en poles, zones & climats, n'estans que des termes inuentez par eux pour soulager leur ignorance, on ne peut attribuer à l'vn ny à l'autre la cause de cette grande diuersité d'esprits. Il n'y a point aussi d'apparence que les professions rendent les hommes plus ou moins ingenieux, puis que celles ausquelles on s'applique par inclination naturelle, sont plustost des effets que des causes du bon ou du mauais esprit de celuy qui s'y porte: Et quant aux autres où l'on s'adonne par l'induction d'autruy ou par force, on n'en peut tirer aucune consequence, comme n'ayans rien de commun auec nostre nature. Enfin, les temperamens ne contribuent pas tousiours à rendre les hommes ingenieux, puis qu'il s'en trouue de tous temperamens qui sont tels, comme aussi de tous âges & sexes; mais la vraye cause est la proportion qui se trouue de l'ame auec le corps dés la premiere conformation. D'où vient que les plus asseurez signes de l'esprit se tirent de la figure du corps, & principalement de celle de la teste, laquelle estant pointuë ne fit iamais homme sage; comme au contraire, les grosses testes & fronts larges sont tousiours ingenieux, de quelque pays, vacation & temperament qu'ils soient.





CENT LXXXXV.

CONFERENCE

D'où vient la fecondité de la Terre.

LEs effets plus communs ont leurs causes moins connuës. Aucun ne s'estonne de voir la terre se porter toute a son centre, & pas vn ne sçait comment vn point, qui est la chose la plus prochaine du rien, peut seruir de fondement à tout le monde. Chacun void que la terre produit & est fertile, & peu de gens en sçauent ou en recherchent mesmes la cause. Elle doit proceder de soy-mesme ou d'ailleurs. Non le premier, puis que toute terre n'est pas fertile; & venant d'ailleurs ce doit estre du simple meslange des autres elemens auec elle, ou du mesme aydé de la lumiere, chaleur & influence des Cieux. Les elemēs soit par vn meslage imparfait de quelques-vns d'eux, ou parfait & de tous ensemble, ne sçauroient rien produire qu'vn composé sans ame, laquelle si elle procede du sein de la matiere, cette matiere doit auoir esté animée; si elle n'en vient point, l'ame doit auoir vne ame pour son principe externe qui la suscite, comme le feu se produit par le feu; & s'il y a quelque exception, c'est en faueur de l'ame raisonnable seulement. Or n'y ayant aucun ele-

ment animé, l'influence mesme ne l'estant point, & la terre produisant des plantes & autres choses viuantes, non seulement estant ensemencée, mais aussi sans semence, ce n'est pas sans raison que l'on demande d'où vient cette fecondité, de laquelle pour les cōsiderations susdites ie ne puis trouuer la cause efficiente ailleurs que dans cette parole efficacieuse de Dieu, *Que la terre germe tout fruict*. Car puis que les Astres ont esté produits par cette parole Diuine, que par elle la mer a esté faite poissonneuse, & que toutes choses luy ont bien obey au temps de la creation, comme elles ont fait depuis dans les plus hauts mysteres de l'Eglise; ce seroit faire tort à cette souueraine cause d'en chercher d'autres ailleurs.

Le 2. dist, que Dieu fait tellement dépendre la nature de ses commandemens, qu'il ne priue pas pourtant de leur dignité & efficace les autres causes subalternes; comme les Roys n'en sont pas moins souuerains, pour auoir étably des Lieutenans generaux & particuliers, dont l'execution de leurs ordres dépend plus immediatement que d'eux mesmes, & à ce suiet sont mieux reconnus qu'eux: le Sergent par exemple plus redouté par le debiteur qu'il va emprisonner, que le Roy de la part duquel il trauaille. Sa parole ayant donc ordonné que la terre fut fertile & feconde, il a commis l'ētretien de cette fecondité à quelque cause que i'estime estre l'eau, laquelle est aussi desirée d'elle si ardemment, qu'elle se fend & entr'ouure pour la receuoir. Ce qui fait prendre sa comparaisō au Roy Prophete, pour témoigner le desir qu'il a de Dieu sur tout quand cette eau est empreinte, & comme animée des influences, chaleur & lumieres celestes, telles que sont la pluye, la nege & la rosée, laquelle se trouuant en vne saison tiede & temperée, attire & conserue bien mieux les qualitez celestes, que dans les saisōs intemperées, ausquelles le trop

grand chaud les dissipe, & le trop grand froid les détruit, & empesche qu'elles ne penettrent la surface de la terre. Combattre cette experience, c'est ignorer qu'vn arpent de terre bien arrouzé, comme il se void dans le Languedoc par l'ayde des pouzeraques, où les fontaines manquent, rapporte plus de fruit & de profit à son maistre, que trois autres laissez en leur nature.

Le 3. dist, que si la terre & l'eau toutes seules étoient fertiles, il n'y auroit point de distinction de terroir, qui est cependant reconnuë tres-grande par les plus simples, non seulement par la difficulté qu'a le sable de se mesler auec l'eau; mais les terres argilleuses ne sont pas moins steriles pour estre trop grasses, que les riuages de la mer & des riuieres, pour estre trop maigres & degraissées; les varanes au contraire bien qu'elles tiennent plus du sable que de l'argile sont tres-fecondes, & sur tout les terres neufves, & qui n'ont point porté il y a long-temps, ou celles qui sont engraissées de fumier. La raison de cette fecondité doit estre tirée d'ailleurs & d'vn double principe, l'vn interne, à la terre, qui est cette graisse fructifiante dont parle Iacob dans la benediction qu'il donna à Esaü, où apres auoir dit, *de rore cæli*, il adjousté, *& det pinguedine terræ, det tibi Deus*; l'autre principe est externe, qui est la semence manifeste ou cachée de la plante qui doit germer. Ainsi la semence cachée de l'herbe est imperceptiblement meslée dans les bonnes terres qui la produisent d'elles mesmes; & cette graisse est la matiere des plantes, laquelle par sa lenteur & ductulité s'étend en racines, troncs, feüilles, fleurs & fruits. A raison dequoy le fient qui est vnctueux, est plus propre à rendre vne terre fertile que toute autre addition, dit à ce suiet Engrais. Car le principe externe de la fecondité ne se trouue pas seulement dans les semences des herbes & greffes des arbres.

Il eſt dans tout ce qui ayant eu vie a eſté corrompu, & ayant quitté ſa premiere forme, & eſt en queſte & recherche d'vne ſeconde, à la reception de laquelle il eſt ſi enclin, que comme quelques femmes engendrent des maſſes informes, ſans ſemẽce maſculine, ainſi la terre produit & tire de ſon giron vne infinité de plantes, par la meſlange du fumier, lequel eſtant vn abregé de pluſieurs choſes corrõpuës, dont les matieres ont bien quitté leurs formes, mais ont toutes les diſpoſitions prochaines requiſes à l'introduction des formes nouuelles, auſquelles ces matieres ſont indeterminées, elles n'ont beſoin que de l'application de quelque cauſe exterieure qui les détermine, telle qu'eſt la ſemence, laquelle rencontrant toutes ces diſpoſitions-là, y fructifie & donne à la terre où elle eſt ſemée le nom de fertile, reduiſant cette puiſſance en acte, de laquelle fertilité partant on ne ſçauroit aſſigner vne ſeule cauſe, mais pluſieurs.

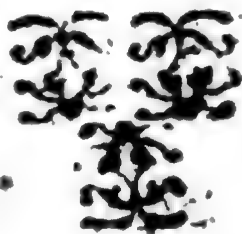
Le 4. diſt, que pour rechercher les cauſes de la fertilité, il faut à la mode des Iuriſconſultes diuiſer les fruits de la terre en ceux qui naiſſent de leur bon gré & ceux qui viennent par l'induſtrie des hõmes. Doù nous trouuons deux cauſes de cette fecondité, la nature & l'art. Du genre de la premiere eſt celle de la Sicile, où toutes choſes & iuſqu'au froment croiſſent ſans labourer ny enſemencer la terre. Telle eſt auſſi la fertilité de Memphis en Ægipte, où l'on ne laboure point les champs; mais apres que le Nil les a arroſez, chacun iette ſa ſemence dans le ſien, & y laiſſans foüiller leurs pourceaux, en recueillent de fort belles moiſſons; afin qu'on ne croye point que cette fertilité ſoit deuë au ſeul fleuue du Nil, celuy d'Inde, du Gange & du Iordain ont le meſme effet. quant à la fertilité artificielle, l'Iſle d'Ægine en fournit vn bel exemple; car eſtant toute ſterile, ſes habitans à force de fient & terres rapportées, qu'ils auoient

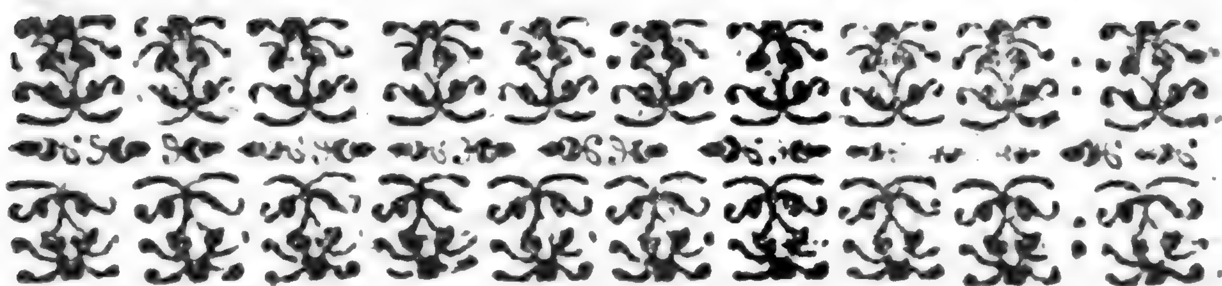
tirées du centre de leur Isle, ont fait vne crouste si époisse sur ses pierres & rochers, qu'ils y ont enfin trouué de quoy viure delicieusement. Comme ont aussi fait les Corinthiens, & grande partie des Alemans, sur tout les Hollandois par les dessechemens de leurs marais. Où ne doit pas estre oubliée l'inuention donnée par vn Gentil homme de ce têps aux vignerons, dont la pluspart des vignes estoit steriles par la grande abondance des pierres & cailloux qui offusquoient leurs seps. Car au lieu qu'ils les assembloient en montagnes inutiles, il leur fit enfoüir en terre, de laquelle il les couuroit en suitte, faisans par l'eminence qu'elles produisoient vne plus grande surface que celle de leur plaine. Il me souuient aussi à ce propos de deux inuentions trouuées; l'vne pour faire porter plus de bled à vne terre, en trempant 24. heures le grain en du ius de fumier meslé d'vn peu de fiel de beuf pour le defendre des vers & fourmis, puis le semant auec de la cendre pour le separer; l'autre estoit plus ridicule, comme enseignant à pauer les vignes pour s'exempter de les bêcher, mais neantmoins confirmée par l'experience de nos treilles & tonnelles, pauées, toutefois qui portent de beaux raisins, & durent plus long-temps que les autres seps, comme si le caillou empeschoit la secheresse de penettrer, & la terre de s'affaisser; augmentans en outre par leur reflexion la chaleur des rayons du Soleil que ce paué porte en haut du costé du fruit; pour le faire plustost meurir. Or tout ainsi que la fertilité naturelle vient de l'esprit vniuersel du monde, lequel se trouue en plus grande abondance en vn endroit qu'en l'autre, comme il arriue en nôtre corps: Ainsi la fertilité artificielle procede du concours de plusieurs corps remplys d'esprits meslez par nostre industrie auec la terre: laquelle, quelque sterilité qu'elle ait, se laisse enfin dompter par l'artifice.

Le 5. dist, que la terre & l'eau n'auoient besoin

que de sel pour produire, lequel estant de trois sortes, l'vne solide, comme sa forme cubique sẽble en estre le signe, qui est nostre sel commun, l'autre volatil, tel qu'est l'armoniac, le troisiéme moyen qui s'allonge en filets approchãt de la nature des feüilles : c'est ce dernier sel qui fait la fertilité, comme le prouue l'Egypte ou le Nil, dont il a esté parlé, s'enflant en certaine saison comme nos syrops aussi nitreux, ne rend pas seulement la terre, mais iusques aux femmes fertiles : telle accouchant de 4. 5. 6. & iusqu'à 7. enfans. Ce qui se void encore par l'abondance des rats & souris qui sont engendrez dans les batteaux neufs chargez de sel. Au cõtraire, la terre dessalée & telle qu'on la iette apres le salpétre tiré, demeure long-temps exposée à l'air & à la pluye, sans acquerir mesme aucune verdure, ny changer aucunement de couleur iusqu'à ce que par quelque nouuelle corruption le sel s'y produise, ou que le mesme nitre des parties inferieures de la terre soit poussé à sa surface.

Le 5. dist, qu'il ne trouuoit point d'autre cause de fertilité que le Soleil, puis que les climats sont steriles par son absence & éloignement, comme derechef son approche rotissant les zones torrides les rend infructueuses. Ce qui fait dire aux Philosophes que le Soleil & l'homme engendrent l'homme, & les autres choses à l'équipollent ; car le sel estant chaud & sec, est ennemy de la generation.





CENT LXXXXVI.

CONFERENCE.

Laquelle est la plus insupportable, des offenses de l'amy, ou de l'ennemy.

COmme vn chacun se pique plus de jugement que de tout le reste, & s'offense dauātage lors qu'il se void conuaincu d'y auoir manqué, & luy est plus insupportable d'estre recōnu foible d'esprit que de corps : Ainsi lors que le choix par nous fait d'vn amy vient à nous tromper, de sorte que nous sommes contraints d'auoüer par là nostre imprudence à l'auoir éleu tel, ou ce qui n'est gueres moins excusable, nostre caprice à ne l'auoir pas sceu conseruer ; Il en naist en nostre ame premierement vn dégoust de l'amitié, le plus doux appas de la vie, puis vn desir de vangeance ; lequel toutefois estant contredit par ce qui nous reste d'affection qui ne se peut si-tost dépoüiller, fait naistre en nous vne contestation, laquelle jette la volonté en vne irresolution chancelante, & par ce moyen la détrône & luy fait vouloir & ne vouloir pas vne mesme chose ; iusques à ce que cette perplexité vuidée par l'indignation d'auoir esté abusée, se tourne en fureur, qui est la fin ordi-

naire des amitiez frustrées, desquelles par ces raisons l'offense est beaucoup plus insupportable que celle de l'ennemy manifeste, dont le trait apperceu de loin, & contre lequel on a eu le temps de se munir, blesse beaucoup moins que celuy qui vient à l'improuiste, d'où l'on attendoit le secours. Ce qui a fait demander à Dieu par quelques-vns qu'il les déliurast de leurs amis, & quant à eux qu'il se garantiroient de leurs ennemis, comme reputans le premier impossible à l'homme & par consequent plus insupportable que l'autre. Aussi toutes les Histoires sacrées & profanes se contentent de nous cotter en gros les combats d'vn party contre vn autre; mais s'il se fait quelque defection ou trahison, elles ont accoustumé de le remarquer plus particulierement. C'est ainsi que Dauid, lequel ne s'estoit point estonné d'auoir vn Roy d'Israël sur les bras, perdit contenance & se trouua reduit à l'extremité par la trahison de son fils Absalon, & dans les plaintes qu'il fait à Dieu, insiste principalement sur ce que ses domestique auoient leué leur talon contre luy: Texte qu'on prend pour vne Prophetie de la trahison de Iudas, qui est la plus odieuse & insupportable action de toute la Passion, en laquelle l'aueuglemēt des Iuifs, & particulierement l'enuie des Scribes & Pharisiens excitent bien de l'indignation; mais quand nous entēdons que celuy des douze Disciples, auquel Iesus-Christ auoit confié sa bourse, & l'auoit auerty de son mauuais dessein, par vne Prophetie qui deuoit suffire à l'en détourner, le trahit neantmoins, se seruant du baiser, symbole de l'amitié pour vne si maudite entreprise: il n'y a celuy qui ne l'ait en plus grandē execration que les bourreaux mémes Aussi Iesus ayant remis l'oreille à Malchus, l'vn de ceux qui le prirent, & ne parlant point des autres il maudit Iudas, disant qu'il luy seroit besoin de n'auoir point esté. Iules Cesar estant assassiné dans le Senat, ne dit rien à tous ceux qui se ietterent sur

luy, tant qu'il eust veu parmy eux Brutus, qu'on estimoit son fils; car alors le regardant de trauers, luy dit en Grec: Tu en es donc aussi mon fils. Representez-vous les regrets d'vne Ariane laissée par Theseus: d'vne Medée abandonnée par Iason: le droict d'hospitalité que Pâris viola, emmenant Helene, le dépit de laquelle action arma toute la Grece, & de tant d'autres amitiez frustrées, & vous ne trouuerez rien de tant insuportable entre les plus grands ennemis; c'est pourquoy les Poëtes au lieu qu'ils ordonnent aux perfides des supplices dans les Enfers, établissent des recompenses & couronnent dans les Champs Elizées ceux qui ont bien combatu leurs ennemis; & partant on ne les doit pas comparer les vns aux autres.

Le 2. dist, que la these semble impliquer contradiction; estant impossible qu'vn amy soit offensé par l'autre, puis que l'offense n'est qu'en l'intention, qui ne peut estre que droite & entiere entre deux amis: ou bien il faudroit abuser des termes de l'amitié & de l'offense, prenant pour l'vn & l'autre ce qui ne l'est pas. Auquel cas i'estime que l'offense d'vn amy n'est pas seulement plus supportable, mais plus innocente que celle de l'ennemy; pource qu'encores que selon le traitté de Plutarque on doiue tirer instruction des reproches que nous font nos ennemis, si est-ce que les premiers ne s'attachans qu'aux defauts qui se peuuent corriger, nous instruisent bien dauantage, & plus vtilement que les autres, qui nous abatent, non pour nous releuer comme les premiers, mais pour nous perdre sans ressource. Car autant que la flaterie est dangereuse à ceux à qui elle s'adresse, qui sont ordinairement les Grands, dont elle est appellée à bon droict la peste; autant l'injure, son contraire, est-elle non seulement odieuse de soy, mais aussi dommageable à tous, ne profitans que par accident. C'est entre ces deux extrémes que reside la verité &

liberté de sonder les playes de l'esprit & du corps ; car il y a mesme rapport entre cette offense de l'amy & celle de l'ennemy, qu'entre la playe que fait le Chirurgien en ouurant vn abscés auec sa lancette, & celle que fait vn ennemy auec son espée ; le flateur tenant de la nature du mesme Chirurgien, lequel au lieu d'ouurir l'apostume ou faire la saigné necessaire, se contenteroit de chatouiller son malade. Comme au contraire l'ennemy, mesme celuy duquel on tire quelque instruction, ressemble à cette meschante fille, qui ayant esté chastiée par sa maistresse lors qu'elle la crût morte, pour se venger d'elle luy donna tant de coups de poing par le nez, qu'en fin elle la réueilla d'vne syncope où elle estoit tombée. Ce qui mit en doute les suruenans à son cry, si elle ne meritoit pas punition d'auoir serui contre vn corps mort ; au lieu de la recompense qu'vn autre auec bonne intention eust dû remporter, l'ayant fait reuiure contre toute esperance. quelque effet que puisse donc auoir l'ennemy, son procedé est tousiours insupportable & odieux, comme tenant de la nature de son principe. Au contraire les playes de l'amy se trouuent tousiours enfin amiables, & ordinairement pareilles à celles que Dieu fait aux siens, qui sont tousiours accompagnées de l'emplastre. Et quand il arriue autrement, c'est vne mort douce que celle qui arriue par les mains d'vne personne bien aimée, comme le regret de nostre mal est accreu, lors qu'vn annemy se peut glorifier de l'auoir causé.

Le 3. dist, que la question se vuide par la droite intelligence des mots d'offense & d'amy ou ennemy. Si l'offense est veritable, comme elle n'en merite pas autrement le nom, ainsi qu'elle est bien moins attenduë & plus facile à faire par vn amy, elle se prend aussi bien plus à cœur, comme estant plus nuisible, plustost creuë si elle consiste en vn rapport, & estant plus difficile d'y apporter remede

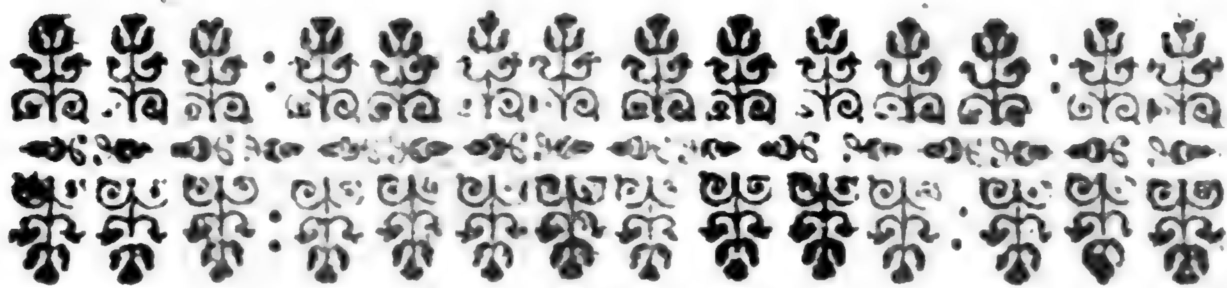
que lors qu'il vient d'vn ennemy du quel on se défie. Car ne plus ny moins que nous supportons bien plus aiséměť les fardeaux que nous sommes accoustumez de porter, que nous ne faisons la cheute des moindres pierres, & que la violence aide à faire penetrer les instrumens les moins aigus dont la difference ne vient, sinon de ce que le coup des choses qui tombent de haut nous surprend, au lieu que les fardeaux accoustument nos espaules à les souffrir. Ainsi le plus rude choc qui arriue à vn esprit est celuy qu'il attendoit le moins & lequel oblige à dire: Ha le traistre! qui eust iamais creu cela de luy? Il n'y a donc point de cōparaison entre l'injure de l'ennemy & celle de celuy que nous estimons nostre amy, mais qui en effet ne l'estoit point. Ce que les Loix reconnoissent bien en punissant beaucoup plus rigoureusement les assassins que les rencontres, & les larcins domestiques que ceux des estrangers.

Le 4. dist, que les offenses des ennemis, considerez comme tels, sont plus insupportables que les injures de ceux qui ont esté vrais amis, posé que quelques-vns ayans esté tels, soient portez iusques à offenser par la mauuaise conduite de ceux ausquels ils auoient destiné de demeurer amis. La raison est que iamais ceux qui ont esté vrais amis ne portent des coups si mortels & ne commettent des offenses si atroces que les ennemis, le feu de l'amitié ne se trouuant iamais tellement assoupy qu'il n'en reste quelque estincelle, ou du moins quelque chaleur en la cendre où elle a degeneré. Comme de l'autre costé, on excuse bien dauantage le defaut de celuy de celle qu'on aura vne fois aimé, que l'on ne fait les offenses des inconnus ou de ceux qui nous sont ennemis formels. La memoire du passé nous fait donner vne douce interpretation à leurs paroles, excuser leurs actions & adoucir ce qui seroit rude venant d'vn autre. Et pour preuue que les offenses des

ennemis font vne plus grande impreſſion dans nos ames, ces offenſes ſont bien plus efficacieuſes à nous corriger de nos defauts. Voire par la meſme raiſon qui augmente la force du coup quand il vient de loin; ceux qui viennent de nos amis, qui ſont ou eſtoient n'agueres d'autres nous meſmes, ſont bien moins efficacieux. Tout ainſi qu'vn homme, quelque faſché qu'il ſoit, venant à ſe donner vn coup de poing, ne ſe fait pas tant de mal comme feroit vn autre auſſi en colere que luy. Ainſi le Chien ſouffre patiemment que ſon maiſtre le batte, & mord l'étranger qui le menace.

Le 5. diſt, qu'vn amy du temps paſſé ſçachant noſtre foibleſſe, nous ſçait mieux prendre au defaut: & comme les injures & offenſes particulieres que nous auons meritées ſe trouuans fondées ſur la verité, nous touchent bien plus au vif que les generales, & qui ne nous appartiennent point ſinon poſſible par hazard ainſi nous ſont-elles plus difficiles à ſupporter: la conſcience eſtant le plus irreprochable de tous les teſmoins.





CENT LXXXXVII.

CONFERENCE

Auquel on est plus obligé, au pere ou à la mere.

SI les peres & meres s'enquerent bien de leurs enfans par maniere de jeu, lequel ils aiment mieux de l'vn ou de l'autre ; nous pouuons demander serieusement lequel ils doiuent le plus aimer : Car pour l'honneur, celuy du pere va deuant au Decalogue, la promesse de longue vie s'estendant toutesfois à tous les deux. Ce que les petits font donc d'vne pure inclination de nature ; ou pour d'autres considerations, comme d'estimer celuy des deux qui leur donne ou les flate dauantage, deuenus plus grands, ils le peuuent bien mieux faire aidez de la force des raisons : Voicy celles des peres. Ils ont le mesme rapport en leur famille, que Dieu dans le monde ; le Soleil dans le Ciel, la cause efficiente & formelle dans la nature. Comme celuy-là seroit donc impie qui douteroit à qui le monde a le plus d'obligation, veu que la Diuinité en ce fait ne reçoit aucun compediteur : ignorant, non en l'Astrologie seulement, mais aux choses plus communes, celuy qui ne reconnoistroit pas le Soleil pere des lumieres & des influences, & stupide aux effets de la

Nature, qui n'en examineroit les causes, & voudroit oster à l'efficiente son pouuoir ; ainsi celuy-là seroit de tout point blamable, qui voudroit égaler les obligations paternelles à quelqu'autre. Ce que l'on fait dire à Alexandre, qu'il estoit plus obligé à son precepteur Aristote, qu'à son pere Philippe, sent trop l'escole pour n'estre point suspect d'en étre venu, & tous les autres biens-faits ayans fondement en l'estre, sont aussi appuyez sur celuy qui nous l'a donné, & en dépendent comme les branches du tronc, & luy de sa racine. De sorte que ne semblant pas raisonnable de comparer les termes si éloignez que sont tous les autres auec celuy de la vie, la plus apparente concurence est entre le pere & la mere, desquels il faudroit auoir l'experience reciproque pour en faire vne exacte comparaison, & n'auoir pas seulement pere & mere, mais auoir esté comme Tiresias homme & femme : voire comme on dit de quelques hermaphrodites auoir esté pere & mere pour en bien iuger. Quant à moy qui suis pere, & suis demeuré pupille trop ieune pour auoir bien sceu gouster les bons offices de l'vn & de l'autre, & moins leur en rendre les deuoirs, ie ne trouue rien dans le sexe feminin qui puisse égaler l'affection & les offices d'vn pere à l'endroit de ses enfans : la mere faisant voir d'ordinaire ses defauts au second chef, si elle témoigne de l'excez au premier, encore cette affection est elle le plus souuent dereglée, & pareille à celle des singes qui estouffent leurs petits, pour les trop estreindre. Mais ce pararelle ne se doit pas tant faire au commencement de la vie, qu'en son progrez, en son milieu & à sa fin, où les labeurs des peres à amasser dequoy nourrir, éleuer, vestir, instruire, pouruoir leurs enfans, & les mettre à leur aise, paroissent aussi vigoureux & puissans, comme la foiblesse & indulgence des meres se monstre impuissante. Tellement que si nous

sommes plus obligez à celuy qui nous fait plus de bien, le pere estant celuy-là, au lieu que la bonne volonté d'vne mere s'arreste le plus souuent en chemin, & ne peut produire son effet, les enfans sont plus obligez au premier. Ce que le droit des gens a reconnu, faisant porter aux enfans le nom des peres, & non pas celuy des meres, comme les tenanciers & suiets d'vn Seigneur suzerain témoignent l'obligation qu'ils luy ont par l'aueu qu'ils luy rendent, & comme le nom du Prince escrit en relief sur la monnoye du Païs est vne marque de sa souueraineté & du pouuoir qu'il a sur elle, & sur les autres biens de ses subjets, dont cette monnoye est le signe & l'échantillon. Enfin l'on ne sçauroit icy tirer aucune consequence de ce que les peres & meres contribuent en commun à leurs enfans, qui est la generation, non plus que de ce qu'ils y conferent naturellement chacun en particulier, hors les actions de la volonté, lesquelles seules peuuent obliger ou desobliger. Or les facultez & operations de l'ame, dont la volonté & par consequent l'affection fait partie, estant plus fortes en l'homme qu'en la femme, il exerce aussi ses actions plus vigoureusement, & n'aime pas seulement dauantage, mais plus efficacement, par consequent acquiert plus d'obligation par ses biens faits.

Le 2. dist, que les hommes ne se sont pas contentez d'auoir violemment & sans aucune forme de justice vsurpé le commandement sur le sexe feminin; le mary exerçant cette authorité non moins imperieusement sur la femme, que s'il l'auoit assujettie par le droit des armes. Leur tyrannie s'étend iusques à les vouloir priuer s'ils pouuoient de la seule consolation que la nature leur laisse en recompense de tant de maux qu'elles souffrent pour estre meres, qui est l'obligation & bien veillance de leurs enfans enuers elles; ou pource que cette pensée ne

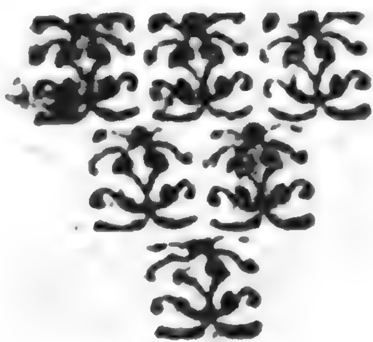
ſeroit pas ſeulement abſurde, mais impie, n'y pouuans arriuer, du moins eſſayent de mettre l'affection maternelle en concurrence & ialouſie d'vne autre qui n'en approche point. Car quelque choſe que diſent ces Naturaliſtes, que la femme n'eſt qu'vn principe paſſif, l'experience a fait voir par la naiſſance de quelques enfans de lepreux engendrez ſains en des femmes bien ſaines (ce qui eſt impoſſible d'vn pere ſain & d'vne femme lepreuſe) que la femme contribuë beaucoup plus que l'homme à ſa generation de l'enfant, lequel n'eſt pas pluſtoſt formé, qu'il marque tous ſes changemens & progrez par des maux de cœur, dégouſts, douleurs de reins, obſtructions, mauuaiſe couleur, inquietudes & autres accidens, qui dans les plus ſaines font douter ſi l'eſtat des femmes groſſes doit eſtre mis au rang des maladies ou non. Mais tout le reſte n'eſt rien au prix de la fin de cette groſſeſſe accompagnée d'vne langueur de neuf mois. C'eſt là où le ſexe feminin a beſoin d'vn courage mâle pour ſupporter de ſi vehementes douleurs, que l'Eſcriture ne s'eſt pas contentée de les égaler à la mort, laquelle Dieu prononce contre Adam pour ſa deſobeïſſance à ſes Commandemens, comme il anonce à la femme pour punition du meſme forfait dont elle eſtoit la premiere coupable, les douleurs de ſon accouchement : Elle employe encor le meſme trauail d'enfant, lors qu'elle veut exprimer vne douleur extréme. Toutefois l'affection de la mere enuers ſon fruit eſt ſi tendre, qu'au lieu d'auoir en haine la cauſe de ſon mal, comme il ſe pratique en toute autre rencontre, la ioye qu'elle conçoit de voire cette petite creature à qui elle a donné la vie, luy fait oublier tous ſes maux paſſez ; elle la flatte, la cherit, & ayant plus d'égard à ſon enfant qu'à elle meſme, l'alaite auec tant de ſoins qu'elle en perd non ſeulement

la beauté de son sein qu'elle cherit tant en toute autre occasion, mais le repos & le repas, tout son en bon-point & sa santé: le lait emportant auec soy les serositez du sang, lesquelles estans rauies de bas en haut y éleuent la matiere des fluxions, qui suiuroit autrement son cours ordinaire par ailleurs. Ses cris enfantins, si importuns à toute autre, ne l'éveillent & ne l'émeuuent que pour chanter & le faire danser pour l'édormir. Et afin qu'on ne croye pas que cette obligation cesse en celles qui ne peuuent ou ausquelles on ne permet pas de nourrir leurs propres enfans, les meres qui font alaiter par d autres témoignent assez par le soin qu'elles en prennẽt à la maison, ou si c'est ailleurs, par leurs frequentes visites, que la Loy a lieu en ce cas, *Qui per atium facit per se facere videtur.* Et qui pourroit dignement poursuiure les tendresses dont les meres vient à l'endroit de leurs enfans deuenus plus grands? laquelle surpasse tousiours celles des peres, & par consequent merite plus de reconnoissance.

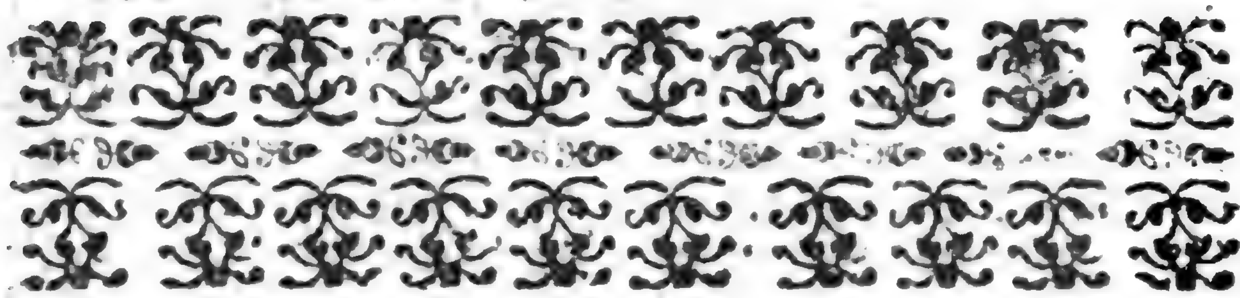
Le 3. dist, qu'il se tenoit à l'opinion d'Aristote, qui donne le prix de la generation au masle & non à la femelle, qu'il accompare à la terre, & la semence masculine au grain, lequel est semé: De sorte que l'obligation qu'on a à la mere est de ce qu'elle a fourny la matiere, & celle qu'on a au pere, de ce qu'il a donné la forme. Ce que les Romains reconnoissans, donnoient aux peres la puissance de vie & de mort sur leurs enfans, que les meres n'auoient point, non pas mesmes pouuoir d'adopter, sinon par quelque exception, pour se consoler de la perte de leurs enfans morts pour la Republique.

Le 4. dist, qu'il falloit distinguer les biens que nous receuons de nos peres & meres auec les temps ausquels ils nous les donnent. Nous leur deuons également le bien de l'estre, la femme contribuant autant que l'homme à la generation & conception. La nourriture de l'embrion & du mesme deuenu en-

fant, se doit à la mere seule, le pere en estant vne cause entierement separée, & laquelle ne luy contribuë plus rien du tout: aussi ne se porte-il ny pis ny mieux, soit que son pere viue encore, ou que l'enfant soit posthume. Il n'y a point mesme de certitude du pere comme il y en a de la mere. C'est possible pourquoy les loix que les hommes ont faites, reparent ce defaut de liaison naturelle au regard du pere & qui ne se trouue qu'en la mere seule, en leur faisant porter le nom, & leur imprimant plus d'authorité dans le visage qu'aux meres, que la nature a attachées à leurs enfans par d'assez forts liens, & tels qu'ils ne sont durant neuf mois qu'vn seul corps, du moins qu'ils ne se nourrissent qu'en commun, la mere ayant pouuoir par sa seule imagination d'imprimer sur le corps de son enfant telles marques qu'il luy plaira. que si les enfans sont plus obligez aux peres, c'est des biens de la fortune seulement, encore que cette propositiō souffre beaucoup d'exceptions, se trouuans plusieurs femmes plus propres non seulement à conseruer, mais aussi à acquerir, que les hommes. Ioint que les biens de plusieurs familles, & ordinairement les premiers, venans de l'estoc maternel, rendent encore quelques enfans participans de cette obligation-là. Si bien que la question ne se sçauroit vuider en general, mais seulement par la diuerse distinction des personnes, les enfans outre l'obligation naturelle qui les conuie à tous les deux, estans plus obligez à ceux qui leur font le plus de bien.



CENT



CENT LXXXXVIII.

CONFERENCE

De la vertu multiplicatiue des semences.

TOutes choses sont destinées à produire leur semblable : Ce qui n'a pas lieu seulement aux mixtes animez, mais aux plus simples & sans ame. Ainsi le feu produit le feu dans tout sujet enflammable : l'eau fait fondre en eau les sels, aluns & autres corps qui se peuuent dissoudre dans l'humide d'où ils sont venus : la lumiere qui est entre le corps & ce qui ne l'est pas, rend lumineux tout moyen diaphane & capable d'estre illuminé : les especes des sens externes encore plus immaterielles, se produisent & multiplient l'vne l'autre ; iusques aux accidens en font de semblables, comme le dur endurcit ce qu'il touche, le sec le desseche, l'humide l'humecte. Or comme les choses plus excellentes ont besoin de plus de temps pour estre faites non seulement en l'art, mais en la nature, d'où vient que les Elephans portent plus long-temps & n'en portent qu'vn, il arriue aux plantes de pousser plus de semence & plus fertile : aux animaux telles que sont les souris & grenoüilles, d'estre produits de plus de causes ; à sçauoir, non seu-

lement des vniuoques, mais aussi des equiuoques & communes à d'autres, comme est la pourriture. Entre les animaux parfaits, aux poissons qui le sont moins, de faire plus grande quantité d'œufs, comme les plus parfaits produisent le moins. C'est possible pourquoy le vulgaire & les ames basses peuplent dauantage que les Heros & Souuerains. Mais comment vne forme se peut-elle communiquer à plusieurs, non seulement sans perte, mais aussi sans diminution de son estre, veu qu'en toutes autres communications on est plus pauure de ce qu'on a donné? Seroit-ce point que la semence est vne superfluité excrementeuse? Tellement que les animaux & les plantes ne peuuent receuoir de diminution en ne perdant que ce qui leur est superflu. Or de sçauoir comme cette vertu formatrice est transmise du corps animé dans sa semence, & y est introduite, cela dépend de la fabrique & composition de cette semence là, faite aux animaux non seulement des quatre humeurs confus en la masse du sang élabouré dans le foye & dans les veines, mais aussi des esprits animaux, vitaux & naturels qui informent cette semence, & venans de toutes les parties du corps, en retiennent les idées qu'ils impriment sur elle, à quoy l'imagination contribuë beaucoup. C'est pourquoy la semence n'a pas besoin de se cuire si long-temps aux animaux comme aux plantes, qui sont commises à la seule cõduite de la Nature, laquelle en a aussi plus de besoin que de celle des animaux, que iamais aucun ne s'imagina estre faits pour leurs semẽces: ce qui est dans les plantes, la paille & l'épy n'estant pas seulement pour le grain, mais ces gros pauis & abricots, ces belles poires & pommes, voire tous ces fruits si beaux & delicieux, ne sont faits que pour leurs noyaux, leurs pepins & leurs graines, lesquels étans comme l'abregé de toute la plante qu'elles contiennent en puissance, elle vient à estre reduite en

 cte par l'apositiõ des matieres cõuenables pour leur nourriture, l'humidité de la terre & de l'eau aidée de la chaleur elemẽtaire, venãt à s'insinuër dans les moindres parties de ces semences, dont les esprits éueillez par ce moyen l'ẽflent & dilatent tellement qu'elle ouure l'estuy que la nature luy auoit fabriqué pour sa conseruation, pour dur & solide qu'il soit, & commence à germer & s'attacher par des petites productions de soy-mesme, qui sont ses racines, lesquelles ne se trouuent pas plustot disposées à receuoir actuellement l'ame vegetatiue qu'elle y entre, & delà commence l'exercice de ses fonctions par l'attraction d'vn aliment conuenable, qu'elle retient cuit & en chasse la superfluité dont elle fait son escorce, & ensuite pousse son tige, ses feüilles & autres parties qui luy donnent le nom de plante : Entre lesquelles se trouue en son temps, á sçauoir en sa vigueur, le fleur & le fruit ; mais au lieu qu'il n'y auoit en cette plante qu'vne seule ame vegetatiue, elle vient se multiplier presque en infinis autres, tous les ans dans les arbres, arbrisseaux & sous-arbrisseaux, & vne seule fois dans les herbes, & si quelque plante n'a point de semence, sa vertu se trouue infuse dans la moüelle de ses branches, lesquelles transplantées prennent racine, voire quelques-vnes se reproduisent & multiplient en toutes les deux sortes. Ce qui arriue souuent aux plantes moins nobles. D'où ie conclu par où i'ay commencé, que la vertu multiplicatiue des semẽces est plus grande, à mesure que la dignité & noblesse de leur suiet est moindre.

Le second dist, Qu'il ne pouuoit attribuer à vn defaut le plus haut degré de perfection qui soit en la Nature, & qui est vn attribut du bien, a sçauoir d'étre communicatif de soy-mesme. Aussi la generation n'a t'elle lieu, si non aux estats les plus parfaits: les enfans & les vieillards en estans incapables, cõmes le malades, la matiere de la semence estant le

plus pur de l'aliment digeré en perfection. Nonobstant lesquelles conditions & preparations requises, nous ne sçaurions conceuoir sans merueille comment dans vn pepin vn grand poirier ou pommier sont tellement contenus & y reposent inuisibles iusques à ce que d'autres dispositions suruenantes, comme vne terre bien preparée & humectée en vne saison conuenable, reueille cette vertu endormie & cachée & luy fasse produire, non vn autre pepin, qui sembleroit ne deuoir estre attendu par cette loy que le semblable produit son semblable, mais vn arbre qui par les dedales de ses canaux, non moins imperceptibles que le reste, doit faire enfin d'autres pepins ; & ainsi par vne circulation perpetuelle multiplier cette semence à l'infiny, si on luy fournissoit tousiours de lieu & de disposition conuenable. Ce que i'estime deuoir estre imputé à l'esprit vniuersel du monde, lequel comme il est en vne perpetuelle action & ne se laisse iamais de produire, n'a besoin que de matiere propre à estre mise en œuure.

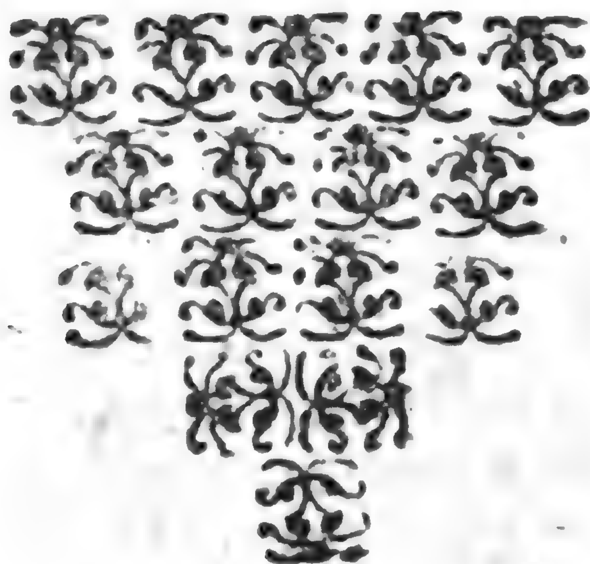
Le 3. dist, que les formes estans ingenerables & incorruptibles, mais se montrans ou se cachans seulement en vn sujet selon qu'elles y trouuent ou n'y trouuent point de dispositions; c'est ce qui rend plus admirable cette multiplication des semences qui en sont les receptacles & reseruoirs ; car ces formes sont des substances & non des accidens qui pourroient receuoir plus ou moins. Ce que la substance ne fait pas, non seulement comme on le prend aux escoles ; mais c'est à dire qu'il ne peut y auoir aujourd'huy plus ou moins de substances qu'il y en auoit il y a mil ans, autrement la maxime seroit fausse que rien ne retourne en rien, & qu'il ne se fait riẽ de rien. Ce qu'estant posé, il ne peut y auoir plus de formes en vn temps qu'en vn autre, qui est possible la cause pour laquelle on ne void gueres vne fertilité & abondance en mesme temps par tout le monde

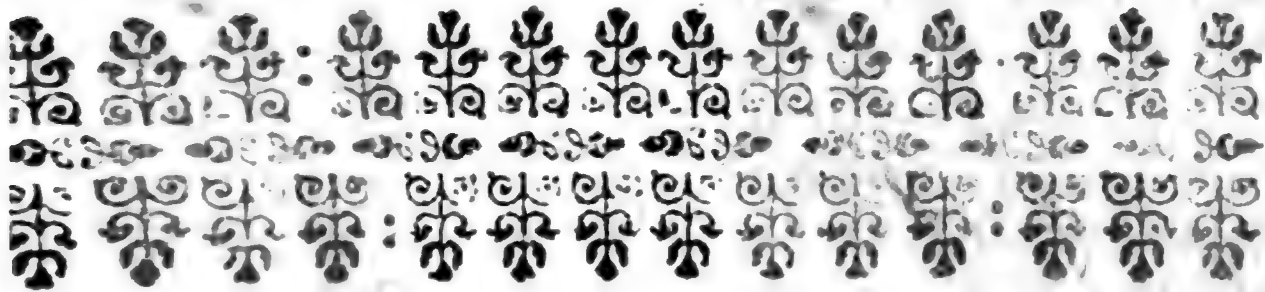
mme si le nombre des formes des plantes estant terminé lors qu'il y en a abondance en vn lieu, il se pouuoit qu'il n'y en eust disette ailleurs: comme aussi lors que ce nombre n'est point remply, il sçauroit y auoir si peu de disposition en la matie-, que la production ne s'en ensuiue; ces formes, la mode des hirondelles, quittans vn climat lors u'elles n'y trouuent pas de la disposition, pour 'enuoler en vn autre où elles sont appellées, comme la fuite du vuide attire l'eau de bas en haut, & ait faire au corps d'autres mouuemens contre leur nature; qui est possible la raison pourquoy en certain temps il y a plus de bestail & d'autres animaux, même quelquefois plus d'insectes qu'en vn autre.

Le 4. dist, qu'il ne se pouuoit persuader que semant grande quantité de bled en vne terre bien preparée, & exposant à l'air force vin nouueau, bref en n'oubliant aucune des dispositions accoustumées pour auoir des vers & autres insectes, on en eust faute; car si cette raison du nombre reglé des formes auoit lieu, ce seroit aussi bien pour les formes elementaires que pour les autres. Or qui est-ce qui s'imaginera que quand tout le monde seroit plein de feu, excepté en vn seul endroit, si en cet endroit-là on iettoit vne méche allumée dans vn caque de poudre, il n'y prendroit pas, pource qu'il n'y auroit plus alors de forme du feu à remplir? Il n'y a donc que la seule disposition de la matiere requise à l'introduction de la forme, au fournissement de laquelle la Nature s'est obligée par vn contract sans nom toutefois & quantes que ses dispositiõs se trouueroient, lesquelles se rencontrans dans vn grain de moutarde, il en fera dix mille, & chacun de ces dix mille, autre dix mille, & ainsi à l'infiny, tant que tout le concaue de la Lune du costé de cet hemisphere s'en pourroit remplir, si l'autre luy fournissoit assez de terre & d'eau pour les faire pousser.

Le 5. dist, que la cause materielle de la semence

aux animaux eſt le plus pur du ſang & des eſprits, comme dans les plantes vne humidité aërienne l'efficiente, la chaleur naturelle, la formelle, l'ame, & la finale, pour ſupléer à la mort & corruption des indiuidus, deſquels ceux qui ſont incorruptibles, cõme le Soleil, n'engendrent point. Mais en la recherche plus particuliere des cauſes de cette fecondité ou vertu multiplicatiue des plantes, ie n'en trouue point de plus certaine que celle contenuë au commencement du Geneſe; à ſçauoir, la volonté de Dieu, en ces mots, *Croiſſez & multipliez*, laquelle volonté diuine toutefois n'eſtant pas deſtituée de moyens, ſont les trois principes de Chymie, le ſel, notamment le nitre, qui s'eſtendant en filamens, forme les racines des plantes: le ſouffre qui l'échauffant & dilatant fait exhaler ſon mercure empreint de la qualité de la ſemence en tige, feüilles & autres parties de la plante, laquelle eſtant ſuffiſamment nourrie conuertit ce qui luy reſte d'alimens en ſemence; & plus elle ſe trouue chaude & ſeiche, c'eſt à dire participante de plus de ſouffre & de ſel, & plus elle eſt féconde comme il arriue en la graine de mouſtarde.





CENT LXXXXIX.

CONFERENCE

Des Freres de la Rose-Croix.

SI cette Conference n'auoit pris à tâche d'éclaircir les matieres plus intriguées, non seulement de la Philosophie, mais aussi de tout ce qui tombe dans le commerce des hommes il y auroit dequoy s'ébahir qu'on y vid affiché vn titre dont la profession estoit criminelle en cette ville il n'y a pas long-temps, me souuenant que quelques-vns furent emprisonnez pour s'estre vantez d'estre de cette societé, & dits inuisibles. Mais si l'on a bien icy traitté des Magiciens & Sorciers, non pour les approuuer ou imiter, ains simplement pour apprendre à les haïr en les connoissant bien. Ceux qui auront en haine les Freres de la Rose-Croix, peuuent prendre ce traitté à la mode du precedent, comme aussi ceux qui auront bonne opinion d'eux, le receuaont à leur mode, & en tout cas les indifferens ne les condamneront pas sans les ouyr. quant à moy qui n'auois iamais rien sceu d'eux, sinon depuis qu'on m'imposa dans cette compagnie vne necessité d'en parler, ie trouuay que ces Freres associez en Allemagne, il y a deux ou trois cens ans, se jurerent fidelité mutuelle d'obseruer les loix de leur fraternité: la principale desquelles estoit le secret, & ne par-

ler ny escrire iamais que par alegories de leur caba-le, qui a pour but de restablir toutes les disciplines & sciences, principalement la Medecine, qu'ils di-sent estre ignorée& mal-pratiquée de tous les autres ayans seuls la connoissance de tant de secrets qu'ils tiennent la pierre Philosophale pour vn des moin-dres,& se disans imitateurs de plusieurs autrescom-pagnies dressées en diuers lieux les temps passez.Ils cottent pour la premiere celle des Roys, Prestres & Philosophes d'Egypte sous les noms d'Isis & d'Osi-ris, d'Apis, Anubis & Mercure, dont ils cachoient les mysteres sous leurs lettres hieroglyphiques,lais-sans l'vsage des communes au vulgaire, pour preu-ue dequoy ils alleguent que le premier Prestre de cette fraternité estant pressé par Alexandre, de luy découurir le secret d'Isis & d'Osiris, il luy dit pour tout secret que ce n'estoient pas des Dieux, mais des hommes qu'ils adoroient. Par laquelle parole il contenta si bien Alexandre, que croyant auoir le se-cret il l'écriuit à sa mere Olympias, la priant de brusler la lettre si-tost qu'elle l'auroit leuë, de peur de scandale. La seconde societé qu'ils alleguent est le College des Eumolpides, ainsi dit d'Eumolpe son autheur, & Eleusinien du lieu d'Eleuse à Athenes, à l'imitation de celuy qu'Orphée auoit institué en Grece à l'honneur de Bacchus,desquels Eumolpides le souuerain sacrificateur portoit vne clef d'or en la bouche pour se souuenir de garder le secret qui n'é-toit pas communiqué à tous les initiez en cet ordre, mais aux seuls discrets reconus tels. La troisiéme à leur dire fut des Samothraces, nom qui signifie vn Dieu inconnu : qui ont eu vogue chez les Cabires, iamais incommodez de maladie ny de pauureté,les deux plus grands fleaux de la vie. Non du premier se maintenant en vne perpetuelle santé par la restaura-tion de l'humide radical, & bon regime, guerissans les autres malades par vne connoissance parfaite de l'Astrologie qui leur apprend le temps d'appliquer

ıx maladies les remedes ſpecifiques appris par la
adition de leurs predeceſſeurs : non auſſi attaquez
u ſecond , cet hydre de la pauureté, ayans par leur
rand œuure des moyens ſecrets pour ſubuenir aux
.eceſſitez communes des confreres & aſſociez. Sui-
ıent les Mages en Perſe : dont la ſcience, dit Cice-
:on en ſa diuination y eſtoit ſi requiſe qu'on ne rece-
aoit point de Rois qui ne ſceuſſent la Magie natu-
relle, c'eſt à dire les plus profonds & admirables
ſecrets de la Nature, & qui donnerent ſujet à Empe-
docle & Platon de trauerſer les mers pour les apprẽ-
dre des Perſes. De laquelle Magie ils font autheur
Zoroaſtre, qui viuoit ſix cens ans auant Moyſe, &
paſſa vingt ans en vne foreſt à eſtudier les ouurages
de la Nature, eſſayant les effets qui procedent de
l'application des actifs aux paſſifs, ſi admirables
qu'ils luy donnerent le bruit de Necromantien, com-
me s'il inuoquoit les Demons : Superſtitions abo-
minées de tous les gens de bien & vrays Philoſophes,
puis les Chaldéens en Babylone & les Brachmanes
aux Indes : Ces deux viſitez par Apollonius, auquel
ces derniers dont Hyarchas eſtoit le moderateur, fit
voir vn puits large de quatre pas, par lequel ils iu-
roient, ayant pres de ſoy vne couppe pleine de feu,
qui ne paſſoit iamais les bords du vaiſſeau, & deux
poinſons, l'vn de vent & l'autre de pluye, qui ne
manquoient iamais à venir ſi-toſt qu on ouuroit l'vn
ou l'autre, & eſtoient tellement aſſeurez des effets
des Aſtres, que ce Hiarchas luy dit par l'Aſtrologie
tout ce qui luy eſtoit arriué par le chemin, chaſſa les
Démõs en ſa preſẽce, & luy dõna ſept anneaux gra-
uez ſous des conſtellations conuenables à produire
des effets merueilleux. Ils font de la partie les Gym-
noſophiſtes en Æthiopie, qui s'aſſembloient ſous vn
orme; & ſalüerent le meſme Appollonius par ſon
nom, ſans l'auoir iamais connu. Pythagore tant con-
nu entre les Grecs, en fit auſſi à leur dire, publique
profeſſion, chacun ſçachant comme il expe-

D v

rresterent entr'eux ces regles de leur société. 1. Nul ne fera autre profession que de guerir les malades gratuitement. 2. Ne sera contraint se vestir de quelque sorte d'habit particulier, mais s'accommodera au lieu & au temps. 3. Chacun des freres sera tenu de s'assembler tous les ans à vn iour conuenu dans leur maison, qu'ils appellent du S. Esprit, ou y faire sçauoir la cause de son absence. 4. Et choisir vne personne digne & propre à luy succeder apres sa mort. 5. Ces deux lettres R. C. doiuent estre leur symbole, cachet & caractere. 6. La fraternité doit estre tenuë secrette cent ans. Cer articles jurez, il retint deux de ces freres pres de luy, & enuoya les autres par le monde. Ce fondateur, disent-ils, ayant vescu 106. ans, fut enseuely secretement par ses confreres en l'an 1484. depuis lequel temps ces freres ont succedé les vns aux autres, car chacun d'eux n'ayant pas vescu moins de cent ans, & iusques en l'an 1604. auquel l'vn d'eux bon Architecte, ayant reconnu en vne muraille vne pierre percée d'vn clou, qui désignoit quelque chose de particulier, l'osta à grand'peine, & découurit vne voûte, dans laquelle, entr'autres merueilles, il trouua le sepulchre de ce fondateur, auec cette inscription en Latin, *Ie seray manifeste apres six vingts ans*; & au dessus du sepulchre, A. C. R. C. *Ie me suis fait durant ma vie pour sepulchre cet abregé de l'Vniuers*, auec plusieurs deuises, l'vne à costé, & quatre dans les cercles. Le corps tenoit entre ses mains vn liure de parchemin escrit en lettres d'or, à la fin duquel estoit son eloge, contenant entr'autres choses, qu'apres auoir amassé plus de richesses qu'vn Roy ou Empereur, desquelles il auoit iugé son siecle indigne, il les auoit laissées à fouiller à la posterité, & fabriqué vn petit monde, répondant au grand en tous ses mouuemens, par lesquels il s'estoit acquis aussi en abregé la connoissance de toutes les choses passées, presentes & à venir, & apres auoir

vescu plus de cent ans, auoit rendu l'ame à son Createur, entre les embrassemens & derniers baisers de ses Freres, non par maladie que son corps n'auoit iamais soufferte, ny permis que les autres en fussent trauaillez ; mais Dieu a retirant l'illuminée du corps de ce pere tres-aymé, frere tres-agreable, precepteur tres-fidel, & amy tres-entier. Le mesme Mayerus donne à entendre par les enigmes des Muses, qu'il introduit, que le lieu de ce College des Freres de la Rose-Croix, ainsi l'appellerons nous auec le commun, est encore inconnu, & que les freres de la societé s'y rendent de tous les endroits du monde. En l'an 1613. nouuelles vinrent qu'vn de ces Freres nommé Mulleyom Hamet, ayant attaqué pres de Fez & Maroc, Mulley Sidan Roy de ces pays-là, armé puissamment, il l'auoit défait auec vne poignée de gens sans armes, & occupé son siege; d'où ces conquerans deuoient venir en Espagne: où quelques Espagnols en mesme temps ayant pris le nom d'Illuminez, donnerent lieu à vne recherche de l'Inquisition, qui les condamna lors comme ils le furent ailleurs. Ce bruit obligea la societé de publier deux Liures intitulez *Fama* & *Confessio*, dans lesquels apres auoir refuté ce qu'on leur imputoit à tort, ils establissoient leurs maximes, & disoient qu'il ne falloit pas s'ebahir de la grande science de leur fondateur, veu qu'il s'estoit instruit dans le liure M, qu'aucuns interpretent le liure du monde, autres le liure de la Magie naturelle, qu'il tourna d'Arabe en Latin : d'où ils posent en fait, que Paracelse a depuis appris toute sa science, laquelle estant nouuelle, il ne se faut pas disent-ils, ébahir si luy cóme eux ont esté mocquez & haïs du reste des hommes. Et que le premier instituteur susdit fit recueillir à ses disciples en vn autre liure tout ce que l'homme peut desirer ou esperer, c'est à dire les biens celestes & terrestres, ceux-cy consistans principalement en la santé, sagesse & richesse, de

acquisition de tous lesquels ils donnẽt des moyẽs.
ref, que leur principale fin est de s'acquerir par
oyages & conferences auec des sçauans, la con-
oissance de tous les secrets du monde, & les rapor-
r à leur compagnie, sans les communiquer à
'autres, qu'à leurs confreres.

Le 3. dist, qu'il s'est trouué de tous temps de deux
ortes d'esprits, les vns reglez & qui se sont vo-
ontiers assujettis aux loix & polices des Estats dans
esquels ils se rencontroient, les autres dereglez,
izarres & incapables de toute discipline politique
ecclesiastique. Du premier ordre sont sortis en l'E-
lise les éleus & membres d'icelle: en l'Estat, les
ons citoyens & sujets dans les disciplines, ceux
ui les ont professées auec honneur & profit, selon
a peine & industrie qu'ils ont voulu employer. Du
econd, sont venus en l'Eglise les Hereziarques &
chismatiques; en la police, les rebelles & mutins,
s disciplines, les brouïllons & presomptueux; les-
uels pour n'auoir pas l'esprit assez fort & constant
supporter les trauaux de l'estude necessaires pour
cquerir la perfection requise aux moindres disci-
lines & professions pour les bien exercer, se sont
rrogamment ingerez à blâmer ce qu'ils n'enten-
oient point: & comme le vulgaire succe auec plai-
r les médisances, ausquelles ne donnent que trop
e prises les fautes; non des arts, mais des artisans:
on des sciences, mais de ceux qui les professent:
s ont aisément préoccupé les sens de leurs audi-
eurs. Ce qui ayant lieu en tous exercices, rencon-
e encore plus de matiere en la Medecine qu'en au-
une autre profession, pource que le vulgaire, qui
n est le juge, ne s'arreste qu'aux effets: lesquels ne
ont pas en nostre puissance, mais seulement l'apli-
ation des causes; le reste estant vn ouurage de la
ature. Voila pourquoy en mesme temps que l'A-
lemagne nous produisoit des personnes qui enche-
rissoient les vns sur les autres en matiere de refor-

mation sur la religion, la Medecine ne pouuoit demeurer aussi sans reformateurs. Il s'y trouua des Paracelses & gens de telle farine, qui ont voulu establir d'autres principes, & s'authoriser par la reputation d'vne antiquité supposée. Et comme il n'y a point d'opinion si erronée qui n'ait ses sectateurs; il s'est trouué assez de telles gens pour en faire vn College, lequel sans se souuenir que l'vn des principaux blâmes qu'ils donnoient aux Medecins rationels, estoit qu'ils se seruoient dans leurs ordonnances d'vn langage estranger & de chiffres inconnus au vulgaire, ont de fait imité ces Religieux d'Egypte, dont il a esté parlé, lesquels montroient au dehors de beaux ornemens : mais lors qu'ils estoient leuez vous n'y trouuiez qu'vn chat ou vn beuf à la créche. Ainsi, tout leur discours n'est que d'or potable, de mercure de vie, de magistere de perles, de quintessences d'esprits, d'extraicts qu'ils marquent par des chiffres inventez à plaisir, & n'appliquent à leur dire qu'au gré du Ciel, duquel ils mesurent & obseruent à cette fin toutes les cadences : & au fond, vous leur voyez les mains toutes noires du charbon, ou toutes sales du fient qu'ils manient: voire le visage tout décoloré des exhalaisons arsenicales des mineraux qu'ils preparent dans leurs fourneaux, d'où le chemin à l'Hospital est plus batu que celuy des Palais, que leurs liures portent pour frõtispice; dõt le plus chetif autheur se vãte de sçauoir le grãd œuure. Ce seroit encor peu si les succez de leurs pratiques reparoient les defauts de leur Théorie. Mais comme leurs principaux remedes consistent à faire vomir ou purger violẽment, dequoy peu de corps se trouuent capables, ce n'est pas de merueille si le peuple ne s'en sert que dans le desespoir. Toutesfois il y a plus dequoy rire qu'à se fascher de ce que ces pauures gens ressemblent à la perdrix mottée, laquelle ne voyant goutte croit que personne ne la void; ainsi, estans aveugles ils

e croyent inuisibles à tous autres, & en ont pris le nom. Leur impertinence n'est pas aussi à supporter lors que pour s'authoriser ils se veulẽt faire descẽdre des Gymnosophistes, desquels il est fort à craindre qu'ils n'heritent enfin d'aucune autre chose que de leur nudité. Car à quel meilleur titre veulent-ils auoir plustost succedé à toutes ces anciennes societez (i'entens celles qui estoient loüables & à imiter) que non pas les Facultez authorisées par les loix du Prince, par vne possession immemoriale & par vne conformité de toutes les nations qui rend leur droit aussi puissant que celuy des gens. Ie conseille donc à ces freres s'ils ne veulent se ranger à l'estude comme les autres, de se rendre inuisibles tout à fait, se retirant du commerce du reste des hommes.

Le quatriesme qui se professoit ouuertement estre l'vn des freres de cette societé, dist, que le Cheualier Anglois Flud n'a pas mauuaise grace d'interpreter ces trois lettres F *fide*, R *religione*, C *charitate*, la commune opinion toutefois a preualu, qui veut qu'elles signifient, *Fratres Roseæ Crucis*. Mais aucune de ces interpretations ne peut passer pour grand secret. C'est pourquoy il en faut chercher vn autre, dans lequel examen nous trouuerons que la croix est veritablement de la partie, mais en vn autre sens; qui est que dans cette † le mot LVX. se trouue, d'où l'on croit que ces freres ont pris en Espagne le mot d'Illuminez. Mais oseroy-je passer outre sans rompre le sceau celeste, mettre Diane tout à nud, & la clef du cabinet de la nature entre les mains du vulgaire? Ouy, puisque les sages nous l'ont promis au declin des siecles où nous sommes. La rosée (qui est le plus puissant dissoluant de l'or entre les corps naturels & non corrosifs) n'est autre chose que cette lumiere espoissie & renduë corporelle, laquelle estant cuite & digerée artistement par vn temps conuenable, en son

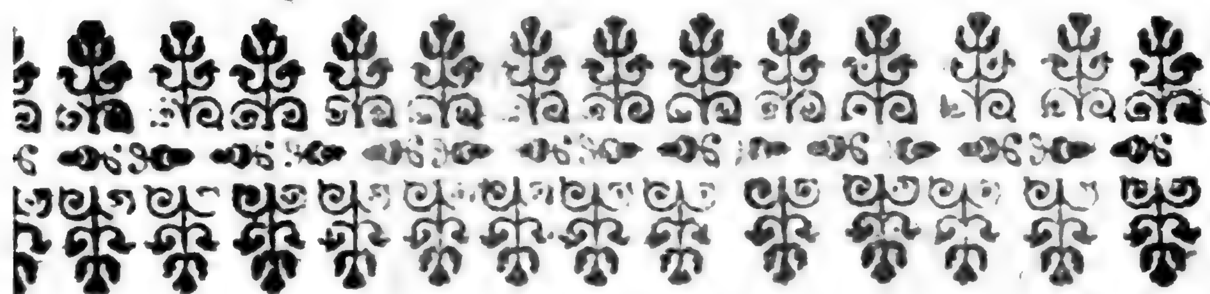
propre vaisseau, est le vray menstruë du dragon roux; c'est à dire de l'or, veritable matiere des Philosophes. Duquel secret cette societé ayant voulu laisser à la posterité dans son nom des marques qui ne peussent estre effacées par le temps, a retenu celuy des freres de la Rosée cuite. C'est pourquoy la benediction de Iacob à Esaü ne contenoit que ces deux matieres, *de Rore cœli & pinguedine terræ det tibi Deus.* Au reste ce qu'on impute à cette compagnie d'estre inuisible, s'entend de ce qu'elle n'a pas des marques visibles, & qui la distinguent des autres, comme le reste des societez, telles que sont les diuerses couleurs & façons d'habits; mais n'est connuë & visible qu'à ceux de la societé mesme.

Le 5. dist, qu'il faut icy imiter le Iuge équitable; deuant lequel vn debiteur demandant trois mois de terme, le creancier en offrant vn, il en donna deux. Ainsi faut-il trouuer quelque milieu proportionnel entre les deux extrémes: le premier de se tenir à vne roideur inflexible, & qui ne veut rien rabatre de cette antique grauité, laquelle condamne indifferemment toutes les nouueautez: & le second de croire que ces nouueaux venus soient les seuls sages & les mignons de la nature, ausquels elle se communique & s'abandonne à l'exclusion de tous les autres. Il n'y a pas moins de defaut à se tenir inseparablement colé à l'opinion de quelqu'vn & iurer (comme on dit) en ses paroles, que d'estre lâchement deserteur de l'antiquité, & ne vouloir bastir que sur ses ruynes. Au lieu de se seruir des solides fondemens qu'elle a ietté pour éleuer de là les nouuelles inuentions. C'est ainsi que les premiers Docteurs de l'Eglise, bien loin d'y faire des heresies, se sont estudiez à enrichir les passages de l'Escriture de leurs nouuelles pensées, qui seruent auiourd'huy d'ornemens à nos Predicateurs: chacun desquels les rehausse encore des siennes: que les

:ands Iuriſconſultes, au lieu de faire vn droit nou-
:au, ont illuſtré de nouueaux commentaires les
ɔix anciennes : & que les excellens Medecins en
ıt fait de meſme en leur profeſſion. Autrement il
ı arriuera autant à toutes les diſciplines qu'aux
aiſons commencées à baſtir par les Roys & aban-
ɔnnées par leurs ſucceſſeurs: leſquels, comme il ar-
ue d'ordinaire, au lieu d'éleuer les premieres maſ-
s d'edifice fondées par leurs predeceſſeurs: en cõ-
e nçans d'autres, il ne ſe fait point d'ouurage par-
it & accomply de toutes ſes parties. Ainſi en aban-
ɔnnant l'ancienne Medecine & en fondant vne
ɔuuelle, la brieueté de noſtre vie eſt cauſe que l'v-
ny l'autre n'atteignent à leur perfection. Ce qui
riuera en employant les inuentions & ſecrets
ɔuuellement découuerts pour enrichir la Medeci-
: ancienne, & eſtendre ſon deſtroit & iuriſdiction:
ɔn ſeulement dans la pratique d'vne centaine de
antes & d'animaux, mais dans toutes les trois fa-
ıilles des vegetaux, animaux & mineraux. De fait,
ıelle apparence qu'vne matiere ſi volage que la
ı ſée fut la medecine de ces trois corps ſi differens?
pourquoy elle pluſtoſt que la pluye, voire plû-
ſt que la manne, qui eſt cette roſée toute cuite par
nature? Ces freres n'ont donc rien de recomman-
ıble en eux que l'amour qu'ils profeſſent de ſa-
ɛſſe, & la recherche des ſecrets de la nature, que
ɔus recherchons à la verité trop negligemment.
ı s'ils veulent qu'on leur donne quelque prero-
ıtiue, veu qu'il n'y a que deux moyens pour ſe-
ire croire, la raiſon & l'experience; il eſt en
x de nous conuaincre par l'vn ou par l'autre.
:pendant leur deſſein n'ayant rien produit ny auan-
iuſques icy, du moins qui ait profité, ny meſ-
:s paru au public, n'ont pas mauuaiſe raiſon de
nder tout leur ſecret ſur l'air, & le prendre

pour leur matiere ou mercure tant rechanté par leurs autheurs : l'vn n'estant que du vent, & l'autre se resoluant en fumée, c'est à dire au neant de la pierre Philosophale.





DEVX CENT

CONFERENCE

Si l'inconstance en amour est vicieuse.

L'Amour est vne passion qui incline la volonté vers la chose que nous jugeons aimable, pour n jouïr : la quelle joüissance presupposant aussi vn mour reciproque de la chose aimée vers l'amant u l'amante, nous fait desirer ses bonnes graces. D'où s'en suit que l'inconstance estant de soi inapable de paruenir à l'execution d'aucun dessein, e sera encor bien plus en l'amour qui ne se plaist u'aux langueurs, aux soûpirs & aux larmes, & se onne volontiers pour guerdon de la perseuerance, u lieu qu'il ne paye que de dédains les volages. Car cette passion deuant faire impression en nostre sprit, qu'elle ne doit pas forcer & traiter imperieusement, mais persuader peu à peu, cette action ne e peut faire qu'auec le temps comme la taille des orfyres, iaspes & autres pierres dures que l'on ne açonne & polit que par la continuation d'vne mesme action souuent repetée. Ceux qui sont au contrire sont tousiours à recommancer : & si le proerbe est veritable, qu'il faut aymer pour estre aymé, n'aimans point, ne meritent pas aussi de l'estre:

voire si l'inconstance est vn defaut en toute entreprise, c'est vn crime capital en l'amour. De fait quel contentement peuuent attendre l'vn de l'autre le seruiteur ou la maistresse inconstante? Il leur en prend de mesme qu'à l'Austruche, qui apres auoir eu la peine de faire ses œufs, les couure de sable, & oublie son nid, laissant à vn autre le contentement de voir éclore ses petits. Ainsi le volage a la peine de faire ses offres & longues protestations de seruices, de les faire accepter, de rechercher auec grand soin toutes les occasions de se continuer les bonnes graces de l'objet de sō affectiō: & lors qu'il est prest d'en cueillir le fruit, son humeur voilage l'en faire décheoir. Ce qui se verifie par l'exēple de toutes les occupations & exercices qui se font tousiours auec moins de succez si vous les interrompez. Ainsi celuy qui entreprēd plusieurs mestier n'ē fait ordinairemēt biē aucū, pource que n'ayāt pas dōné le tēps necessaire à informer son esprit d'vne discipline, il s'adōne à vn autre pour en faire autant. Et si le Prince des Medecins se plaignoit de la briefueté de la vie comparée à la longueur de son art: comment celuy qui plaideroit ou prescheroit encor outre cela, s'y pourroit-il rendre parfait? & sans parcourir toutes les autres professions, l'inconstance rend le mesme desseruice à l'amoureux, que fait au chasseur le nouueau liéure qui luy donnne le change, & qui le trouuant tout las & recreu de sa premiere course, le va prouoquer à vne nouuelle. Possible aussi que la notable difference qui se trouue entre les hommes, & qui distingue ceux qui ne font rien & ne s'auancent point d'auec les autres, est que les premiers sont de giroüetes à tout vent: pareils à ces mauuais soldats, lesquels abandonnans leurs drapeux, s'enrolent sous le premier qui leue: au lieu que les autres poursuiuent opiniatrément la pointe de leur premier dessein, dans la continuation duquel ils ne rencontrent pas seulement l'honneur

u'il y a d'auoir fait vn bon chois opposé à la faute
e jugement qu'avüouent les inconstant par leur
hangement, mais surmontent à la longue toutes
:s difficultez qu'ils rencontrent en leur chemin : sur
out en l'amour, où la perseuerance passe pour vne
es plus grâdes vertus, & supplée le plus souuent au
nerite, la cōpassion prenāt enfin la place du dédain
: le sexe feminin entr'autres vertus estant forr pi-
)yable. Mais pourquoy reuoquer en doute ce qui
asse pour resolu au jugement de tout le monde? le-
uel aymant & cherissant les personnes constantes,
on seulement dans les histoires, mais dans les Ro-
nans mesmes; & ayant au contraire en horreur les
olages & perfides, il n'en faut point chercher de
reuue ailleurs que dans le consentemēt vniuersel.

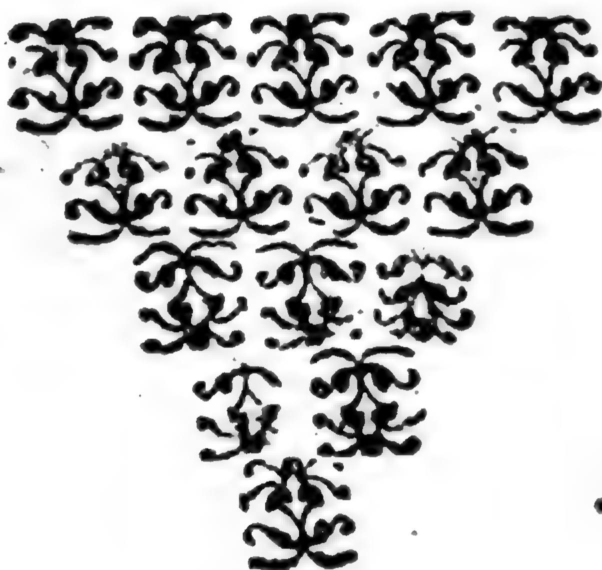
Le second dist, que vouloir faire vn vice de l'in-
onstance, c'estoit rendre la nature mesme vicieu-
, puisque toutes ses parties en tiennent & sont
hangeantes & mobiles en leur substance, leur quan-
té, qualité, lieu & autres accidens. Le Ciel par
on mouuement & changement continuel de postu-
: qui ne se trouue jamais deux fois en méme assie-
, en fait leçon à l'air qui se corromproit sans les
ents, comme l'eau sans son cours dans les rui-
aux & riuieres, & la mer sans son flux & reflux, ne
conseruans ainsi que par leur inconstance, que les
esmes corps superieurs font seruir à la terre, tan-
st par vn doux zephire la couurant de fleurs, com-
e si le Soleil luy faisoit present d'vn bouquet,
tost la bruslant par la colere des autans, deracināt
s arbres par la bize & autres vents impetueux,
la gelant de neiges & de frimats. Cette terre mé-
e, bien qu'elle paroisse la baze du monde & le
odelle de la constance, ne produiroit rien si elle
meuroit tousiours en mesme estat, & sans ses
angemēs accōpagnez de mutations, & alterations
:s autres élemens, il ne se feroit aucune generation
la nature, l'agriculture estant toute occupée

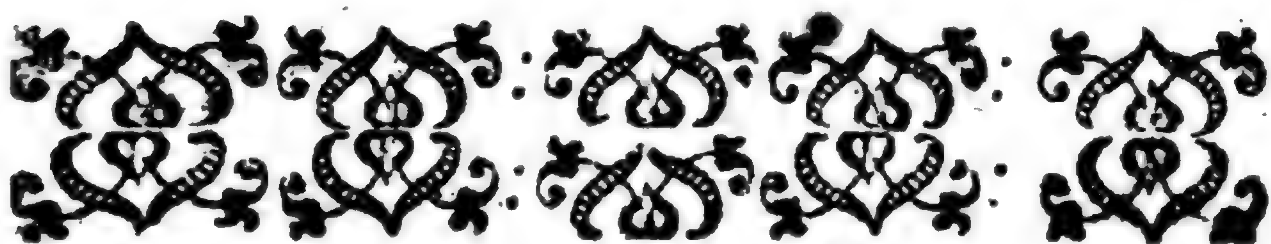
à remuer incessamment sa surface, comme ceux qui bastissent ou qui trauaillent aux minieres n'éleueroient par leurs superbes bastimens & ne tireroient pas sans luy faire changer d'assiette & la mettre sans dessus dessous, ces riches & vtiles metaux les instrumens des arts, l'ornement des Estats, le lieu de la societé humaine, & l'apuy des couronnes. Et comme le changemẽt est le chemin à la generatiõ, il est aussi à la nourriture, laquelle ne se feroit iamais si les alimens n'estoient changez, c'est pourquoy les viandes plus tendres sont les plus prestes à se corrompre. Cette inconstance ne paroist pas seulement aux corps; elle prend la meilleure part aux fonctions de l'ame, & fait que le Predicateur, voire tout autre qui insiste trop sur vn point, est ennuyeux, au lieu que se porter d'vn discours à l'autre est fort agreable. Aussi remarquez bien la constance en toutes ses dépendances comme en ses causes, en ses effets & en ce qui l'accompagne, vous n'y trouuerez rien au profit de celuy qui l'exerce, mais seulement à l'auantage de l'objet vers lequel on la pratique; qui s'en sçait orgueilleusement preualoir,& dõner de l'exercice aux esprits mornes& opiniastres Car les personnes mieux temperées, telles que sont les sanguins, reconnus les plus propres à faire l'amour, se mocquent de ces longues épreuues: & si vne fille ne leur rit d'abord, au lieu d'en pleurer, taschent de trouuer leur conte au change: laissans aux temperamens melancoliques à mascher leur frein, faire les amoureux transis, se macerer l'ame & le corps de déplaisir & fatigues continuelles. Et comme il est mal-aisé qu'vne si déplaisante mere qu'est la melãcolie puisse faire vn fille biẽ agreable, la constance ne produit autre chose en nous que des chagrins & phantaisies. Cette vertu imaginaire se trouuant necessaire que là où nos seruices ne sont gueres prisez, c'est à dire à l'endroit d'vn sujet ingrat: d'où s'ensuit qu'au lieu d'estre conjointe

ıec la Iustice, qui accompagne toutes les vertus :elles & veritables,& qui ordonneroit qu'vn serui- :ur se mocquast de celle qui paye ses seruices de ıépris : elle entretient l'injustice, l'autorise & luy onne lieu. C'est pourqaoy aussi elle paye si mal son oste, ruinant tout l'en-bonpoint de son corps, & auersant de sorte toutes les fonctiõs de son ame, ı'il est inutile à autre action qu'à celles que l'a- ıour lui dicte. Sou œil effaré ne voit pas ce qu'il garde: Il prend vn mot pour l'autre, & ne répend ı à ses pensées. Aussi l'amour estant fondé sur des onsiderations, lors qu'elles viennent à cesser, la udence doit agir & nous retirer de la partie quend ieu commence à déplaire, au lieu de s'y ruiner, omme font les mal-auisez : y ayant en tout cas oins de blâme à reconnoistre sa premiere erreur ı'à la deffendre, & y perseuerer par vne suite de usieurs autres. A quoy Dieu mesme nous sert exemple, n'aimant les hommes sinon tant qu'ils eritent.

Le 3. dist, qu'aimer le chaugement est vn indice : foiblesse d'esprit, & de corps ; comme la con- ınce tesmoigne la force de l vn & de l'autre. De- ıoy le monde nous serr de preuue par l'entretien glé de son ordre : les Cieux depuis leur creation ıyans iamais changé de termes; mais estant toû- ırs retournez à leur premiere carriere, & par cet- reuolution si ponctuelle entretenu le commerce s Elemens & autres corps sublunaires, lesquels urroient estre dits inconstans, si les saisons ne re- ırnoient point tousiours seruir leur quartier com- : elles font, mais par leurs circuis ordinaires se uuent dire tres-constans: n'y ayant point d'années ıs Hyuer, Esté, Printemps, ny Automne, & les loix la nature s'obseruans si constamment, que pour éuiter l'infraction, le feu s'esteint aussi-tost qu'il sans air, l'eau monte, & les plus forts vaisseaux rompent pour éuiter le vuide. Et la principale

difference de cette vie corruptible d'auec l'eternelle, sera l'immortalité de l'vne comparée au branle inconstant de l'autre. S'il n'y a que les melancoliques constans, il n'y a aussi qu'eux sages, & si l'inconstant excuse son humeur volage sur le defaut de nouueau suruenu à l'objet de son premier amour (posé qu'il ne se soit point aussi bien trompé lors comme il reconnoist auoir fait au commencement) l'autre couronne sa constance de ce qu'ayant eu sujet de changer, il ne l'aura point fait. Aussi le vray amour est-il de la nature des bastimens solides, pour lesquels éleuer il faut des gruës, eschelles, cintres & autres outils d'architecture; mais estant vne fois paruenus iusques à leur faiste, ils se soustiennent assez d'eux-mesmes. La beauté, la gentillesse, & les autres considerations peuuent faire aimer, mais l'amour vne fois paruenu à son dernier point demeure ferme, & suruit à tout ce qui l'auoit fait naistre.





DEVX CENT VNIESME.

CONFERENCE

Si les maux de l'esprit sont plus grands que ceux du corps.

OVy, car le corps ne sent que par les facultez de l'ame; & ce qui donne le sentiment, le receuant en droite ligne, en est bien plus susceptible que ce qui le reçoit seulement par reflexion. Toutesfois, pour entendre mieux la question, il faut conceuoir sous le nom des maux de l'esprit, les vices, les maladies qui nous ostent l'vsage de la raison, ou les passions de l'ame qui l'affligent, comme sont la crainte, la tristesse, & telles autres; car pour les maux du corps ils sont assez sensibles d'eux-mesmes. Les vices qui difforment l'esprit & blessent ses actions, sont de plus grands maux que ceux du corps: les maladies qui affligent le corps & l'esprit, cettuy-cy ne pouuant estre seul malade, sont plus grandes que celles du corps seul. Restent les passions de l'ame, que ie soustiens estre aussi de plus grands maux que ceux du corps, par exemple, la crainte de la mort est souuent vn plus grand mal que la mort mesme. Ce qui se prouue non seulement par l'histoire de plusieurs que la seule apprehension de la mort a fait mourir, entre lesquels il s'en trouue qui se sont tuez eux-mesmes de peur de

mourir, témoignans par là que ce mal de la peur qui estoit en leur esprit surpassoit celuy de la mort, puis qu'ils employoient cette-cy pour se deliurer de l'autre, & le prouue encore par l'exemple iournalier des personnes condamnées au supplice; lesquelles, pour ne parler point des maux qu'ils donnent à leurs amis, non gueres moindres que ceux qu'ils souffrent eux-mémes, endurent beaucoup plus depuis leur Arrest prononcé iusqu'au supplice, que dans la mort mesme, qui n'est qu'vn moment. C'est pourquoy les Iuges ont raison de mettre en parallele la question & les offres, lesquelles tirent souuent plus de confessions des criminels que la torture mesme. Aussi la mort ne change point le poil, voire n'empesche pas qu'il ne croisse, si fait bien la peur; comme nous verifie l'histoire d'Angleterre, qui rapporte qu'vn Gentilhomme de poil noir condamné à la mort le soir precedent, fut tiré le lendemain de prison les cheueux blancs, tant l'apprehension de la mort auoit eu de pouuoir sur son imagination, & elle sur son poil, changement qu'aucun ne croira s'estre pû faire sans vne mutation vniuerselle de ses humeurs, ny elle sans vn transport extréme & non gueres inferieur à celuy de la mort mesme. Surquoy nous fournit d'vn patron excellent le Sauueur du monde, lequel par la seule apprehension de la mort sua sang & eau, & compara ses angoisses à vn veritable deceds, reconnoissant son ame triste iusques à la mort. Ce qui prouue qu'il y a quelque tristesse en l'ame qui va du pair auec la mort; & cela vne fois posé, il est facile de montrer qu'autant que l'esprit est plus actif que le corps, autant nous fait-il mieux sentir ces maux, desquels faisant vn parallele, on verroit qu'il y a peu de maux, voire de maladies corporelles, qui n'ayent leur mal correlatif en l'esprit. Ainsi la colere est vne fievre ephemere, l'vne & l'autre allumée dans les esprits; la crainte, vne fievre continue ou intermittente, selon le diuers bran-

de la cause qui la produit; l'auarice, vne hydropi-
e ou vne faim canine & insatiable la tristesse, vne
elancolie atrabilaire, qui va quelquefois iusques à
lycantropie, le desespoir, vn degré à la rage, &
nsi de toutes les passions, lesquelles trauaillent
lus ou moins le suject, selon qu'il est diuersement
sposé. Mais en general autant que l'esprit est plus
oble que le corps, autant ses incommoditez sem-
ent-elles plus grandes, comme la mesme playe
ui seroit au cœur & dans vne autre partie moins
oble du corps, seroit mortelle en l'vn, & ne le se-
oit pas en l'autre. Aussi les maux du corps reçoi-
ent bien plustost guerison que ceux de l'esprit, dõt
siege est le plus souuent ignoré, & dans les mala-
ies plus chroniques, voire mesme desesperées, l'es-
rit se recrée par l'esperance de cette guerison : ce
ui n'a pas lieu aux autres, où l ame estant affligée,
e peut receuoir de soulagement du corps, & par-
ant comme les maux s'appellent plus grands, des-
uels le remede est plus difficile, ceux de l'esprit
stans de ce genre là, surpassent de beaucoup ceux
u corps.

Le 2. dist, que l'esprit n'estant affligé que par le
moyen du corps, voire ne le pouuant iamais estre,
nais le corps seul : le premier ne se dit malade que
ar cette figure de Rhetorique qui prend le conte-
u, & le contenant l'vn pour l'autre, y ayant telle
ifference entre les deux, qu'entre la chose & son
lée. De fait, tous les maux de l'esprit naysſent or-
inairement de la sympathie & reflexion de ceux
u corps & s'y rapportent. Ainsi celuy qui a perdu
on procez n'en est pas affligé, pource que ce pro-
ez est perdu: mais pource que par sa perte il deuiẽ-
ra plus incommode, qui est le chemin de la dou-
ur corporelle, laquelle surpasse autant celle de
esprit, que la realité & verité surpasse l'imagina-
on. Car y a-t'il affliction d'esprit tant grande soit-
le, qui se puisse égaler aux tortures d'vne goute

ou d'vne grauelle, combien moins au supplice de la rouë ou du feu ? Ne voit-on pas que le sens commun ne peut souffrir cette comparaison, qui ne doit estre permise qu'aux seuls amoureux, lesquels pour abuser de la simplicité d'vne fille, luy iurent qu'ils souffriroient mille morts plus patiemment que son absence, & telles autres folies ? Car la mort estant le plus grand de tous les maux, & comme tel le plus à craindre, on ne sçauroit qu'accuser de furie ceux qui se la procurent pour éuiter quelqu'autre mal que ce soit, *Quis furor est ne moriare mori.* N'alleguons donc point les actions des insensez pour appuyer vne verité. Cela se verifie par la question qu'on donne aux plus opiniastres, lesquels par la violence des douleurs changent de resolution, reconnoissans par là l'empire du corps sur l'esprit.

Le 3. dit, que c'est ignorer ce que peuuent le déplaisir, la crainte, l'amour, l'enuie, l'ambition, la jalousie, & les autres violentes passions de l'ame, que leur preferer les douleurs du corps. Ceux qui s'estans veu éleuez au plus haut degré d'honneur, cheris des Roys, adorez des peuples, & en vn clin d'œil non seulement décheus de tout leur credit, mais disgraciez & fuis d'vn chacun, les amoureux qui se pensans estre tous prests à iouyr des faueurs d'vne maistresse, s'en voyent tout à coup priuez sans espoir de ressource, en iugeront bien autrement: voire non seulement l'amour, mais l'amitié, a fait souuent oublier la douleur, & l'a surmontée, comme il se voit en plusieurs qui ont souffert toutes sortes de tourmens, plutost que d'accuser leurs amis complices du crime pour lequel ils enduroient, comme prouue encore l'exemple de cet insigne voleur, lequel n'ayant rien voulu confesser à la question, voyant qu'on l'alloit donner à vn sien enfant, fut plus tendre enuers luy qu'enuers soy-mesme, & confessa tout, de peur qu'on ne fist du mal à son fils innocent. Qui est-ce qui pourra dignement repre-

enter les tourmens & trauaux d'esprit, que donne à 'enuieux la prosperité de son ennemy ? Mais sans arler de l'ambition qui fait mépriser les perils de a mort mesme, il a'y a point, à mon auis, passion orporelle qui approche des inquietudes d'esprit ue donne la jalousie, qui ne tient pas ce qu'elle ient, voit ce qu'elle ne voit pas, & doute de ce qu'el- : voit, mettant l'esprit du jaloux en vn tel desor- re, qu'il n'y a point de maladie qui le traite plus aal.

Le 4. dist, que l'ame estant impassible, sinon par vnion qu'elle a auec le corps, il ne semble pas u'on puisse bien proprement distinguer les dou- :urs en corporelles & spirituelles; mais seulement eut-on demander si les angoisses & troubles exci- ez par les passions nous affectent & incommodent lus que les maladies ? i'estime que non, le plus rand effort d'vne passion ne se pouuant estendre non iusqu'à nous faire malades, comme il arriue ux personnes caduques, par l'âge, ou par quelque utre foiblesse de leur corps, qui le rend impuissant e resister à la vehemence de la colere, ou telle au- 'e passion. De sorte que si le plus grand effort des assions ne va qu'à nous faire malades, la maladie ous sera bien plus incommode & douloureuse u'elles, qui ne peuuent estre considerées que com- ıe vne branche des six choses non naturelles, qui ont la maladie, ou entretiennent la santé, selon u'elles sont bien ou mal administrées.

Le 5. dist, que la solution de cette question dé- end de la distinction des esprits & des tempera- ıens, s'en trouuant de si mornes & stupides, que ien ne les émeut, sinon les coups : comme au con- 'aire, il y en a de si delicats, que les seules paroles s offensent au dernier poinct, pareils à ces cheuaux enereux, qui font par la seule voix de l'Escuyer lus que les rosses auec la fourche. Mais comparant es esprits sensibles aux corps de mesme, ils prefe-

feront telle mort à tel déplaisir. C'est pourquoy sa Philosophie à peine employe-t'elle vn chapitre ou deux à montrer comme il se faut porter dans les perils de la guerre ou de la maladie, mais à dompter les passions, c'est là où presque toutes les forces de l'esprit des meilleurs Philosophes sont employées, & perdent leur escrime. Et les sages & les fols vuident cette question à l'auantage de l'esprit; les premiers, en la personne des courageux, lesquels se portent à vn peril certain pour la deffense de leur patrie; les autres, en celles de nos duelistes, qui pour venger vn affront souuent imaginaire, hazardent leur vie; les vns & les autres témoignans assez que la douleur du corps, dont la mort est l'extréme, leur sont plus supportables qu'vn déplaisir.





DEVX CENT II.

CONFERENCE

i vne vie bonne & courte est à preferer à vne longue & penible.

'Homme estant fait pour trauailler, ce dit Salomon, comme l'étincelle pour aller en haut; ii demande la vie demande l'action, laquelle en- e aussi en sa definition, la vie estant l'action de animal viuant. C'est pourpuoy nous pouuons appeller laborieuse, non seulement la vie de nos pre- iiers peres inuenteurs des arts, & celle des Patri- ches, mais encor celle de tous les autres dont les istoires sont pleines; comme les habitās du Mont thos, qui viuent deux de nos âges; ceux du Mont imolus, qui viuent communement 150. ans: quel- ues Roys des Cypriens, comme Cyniras qui en a escu 160. selon Anacreon; les Cyrnes & les Seres, euples des Indes, qui en viuent 200. entre lesquels eux qu'ils appellent Pandores, habitans de certai- es vallées, ont, ce dit Isignous, les cheueux blancs n leur jeunesse, qui leur noircissent en vieillissants; es Epées, nation du païs d'Ætolie, entre lesquels ucuns atteignent 300. ans, comme Hellanicus le apporte d'vn certain d'entre eux nommé Fitorius. el estoit cet Ephorus Roy des Arcadiens, que

Pline asseure auoir autant vescu : Nestor, qu'Homere dit auoir vescu trois âges, qui sont interpretez trois siecles par aucuns, bien que par les autres plus vraisemblablement il soit creu n'auoir vescu que 150. ans, qui sont le temps ordinaire de trois generations, lequel âge est tousiours capable de grande experience, telle que la pouuoit auoir Argantonius Gaditain, lequel ayant esté fait Roy à 40. ans, en regna encor 80. & toutesfois n'estoit qu'vn enfant au prix de ces deux Roys des costes maritimes, dont parle Xenophon, l'vn desquels a vescu 600. ans, & l'autre 800. Encor ceux-cy le doiuent-ils ceder à ces peuples Hyperboréens dont parle Pline, qui viuent mil ans, ce dit aussi Strabon exempts de maladies, & viuroient encor dauantage, sinon qu'estant las de viure, les bons vieillards apres auoir fait bõne chere, se precipitẽt de la pointe d'vn rocher dás la mer, qui est le tombeau qu'ils estiment entr'eux le plus honorable. Et sans parcourir tous les autres exemples des macrobes & gens de longue vie, telles qu'ont esté les Sybiles, & entr'autres l'Erythée, qui vescut plusieurs siecles, & deuoit encor viure autant d'années qu'il se trouua de grains de sable en vne poignée qu'elle prist, si elle n'eust point reueu sa terre natale sur vne lettre que ses compatriotes luy écriuirent, & pour parler plus veritablement, tel qu'a esté le Medecin Galien, qu'on dit auoir vescu 140. ans. On trouuera que toutes ces longues vies ont esté laborieuses, mais non pas possible dauantage que les plus courtes; telles que sont (selon Clitharchus & Metasthenes) celles des Mãdres, autre peuple des Indes qui ne passent point 30. ou 40. ans. & dont les femmes portent des enfans à sept ans. Ce qui n'est pas encor si estrange comme celles des Callinges, peuple du mesme pays dont les femmes portent à cinq ans, & meurent à huit, selon Pline. Puis donc que le trauail n'est pas moindre en ceux qui viuent peu,

qu'aux autres qui viuent beaucoup, & que ces petits moucherons appellez ephemeres, pource qu'ils ne viuent qu'vn iour, trauaillent autant selon leur portée, que les corbeaux qui passent plusieurs siecles, la longue vie est à preferer à la brieue, tant pource qu'elle nous perfectionne aux arts & sciences, que pource que l'inclination de la nature nous le dicte ainsi, que principalement aussi pource que Dieu l'a donnée pour seule recompense de tout ce qu'il cõmande ou defend en sa Loy: & au contraire la vie a esté abregée à ceux qu'il à voulu punir, mesme en la personne de leurs enfans, comme en ceux du souuerain Sacrificateur Eli, desquels l'Ecriture dit, qu'ils mouroiẽt tous jeunes à cause de l'indulgence leur pere enuers eux. Voire posé qu'il y eust moins de trauail en la vie courte qu'en l'autre, ie l'en estimerois doublement pire, pource qu'elle seroit faineante, & pource qu'elle seroit courte, n'y ayant aucune difference entre la vie sans actions & l'estre d'vne pierre. Mais quand il y auroit du plaisir à ne rien faire (car on ne peut rien opposer au trauail que l'oisiueté) la longue vie sera tousiours preferable, puis que l'estre & le bien estans reciproques, comme le mal & le non estre, celuy qui participera plus longtemps du bien se trouuera toûjours le mieux partagé que celuy qui en receura le moins.

Le 2. dist, que si les plus longs actes d'vne Comedie estoient les meilleurs; si ceux qui font les plus gros liures estoient les plus excellẽs Autheurs, & que les plus grãds tableaux presupposassent toûjours qu'ils viendroiẽt des meilleurs Peintres, il ne faudroit que viure long temps pour biẽ & heureusement viure. Mais puis que le dernier acte de la vie est celuy qui la determine & rend heureuse ou malheureuse, ce qui fit dire à Solon, & reconnoistre à Crœsus qu'õ ne pouuoit estre heureux auãt la mort, il s'ensuit biẽ que ce n'est pas la lõgueur ou briefue-

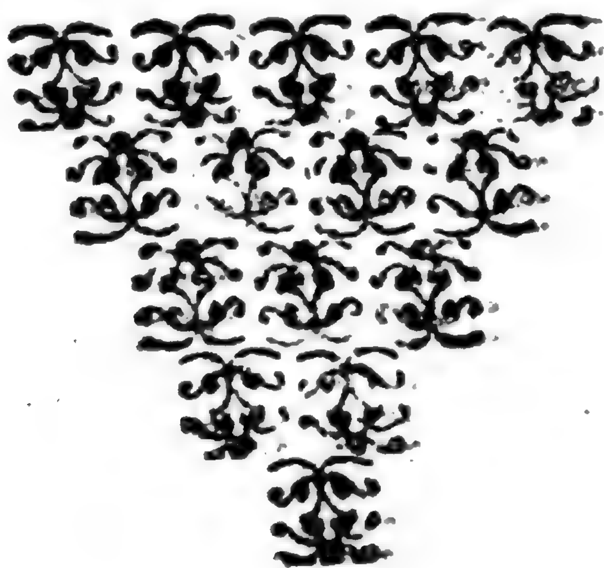
té de la vie qui la doit faire estimer ; mais à l'égard de ce monde, le contentement qu'on y reçoit & au regard de l'autre, sa bonté ; encor qu'à le bien prendre sans cette bonté & innocence de la vie, il n'y ait point de vray & solide contentement. Toutesfois pource que la bonne vie & courte se prend pour celle des bons compagnons qui viuent au iour la iournée, & la longue & penible pour celle des gens plus circonspects, & qui se macerent de veilles & trauaux, pour acquerir & conseruer des biens pour eux & pour les leurs (afin de ne parler point icy des choses spirituelles, pour lesquelles aussi la question n'a point esté proposée, comme ne pouuant estre comparée aux autres que par les prophanes) i'estime encor les premiers plus heureux, en ce que, comme disoit Democrite à Hippocrate, ces circonspects que le monde appelle prudens, ne iouyssent iamais du fruit de leur trauail, s'en reseruant toûjours l'vsage si tard, que la mort les préuient, & ceux des leurs qui heritent de cette preuoyance : au lieu que les enfans sans soucy commencent par où les autres esperoient finir, qui est la iouyssance, & ne prenans non plus de soin de ce qui arriuera apres leur mort, que de ce qui s'est passé auant leur naissance, n'ont autre pensée qu'à se donner du temps : d'où vient que s'ils ne mouroient jeunes, ils suruiuroient à leur bien, pour n'abuser point des mots auec le vulgaire, qui appelle finir ses iours auec son bien, mourir justes. C'est l'auis de Salomon, lequel apres auoir accusé de vanité tous les trauaux de l'homme, declare qu'il ne sçauroit rien faire plus à propos que se réjouyr ; laquelle réjouyssance mesme est vn des plus asseurez moyens pour faire viure longuement ; estant vne obseruation presque generale, que ceux qui paruiennent à vne extréme vieillesse, n'ont gueres pris à cœur les affaires. C'est pourquoy les moindres fâcheries emportent communément le vieillads, d'où l'on

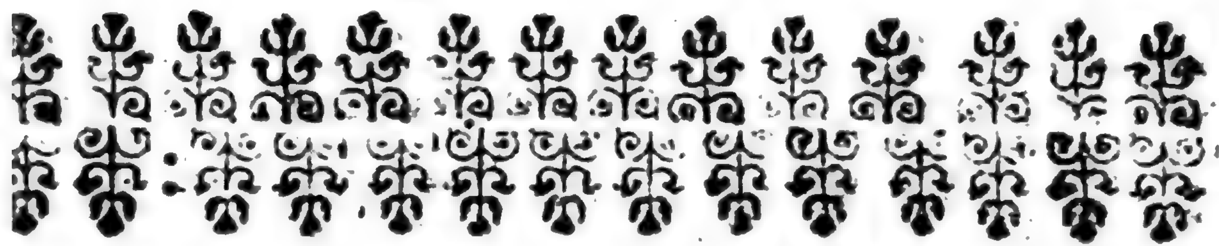
peut iuger que les ieunes ont bonne raison de les écarter de leur esprit le plus qu'ils peuuent,& qu'il n'y a point d'apparence de les comparer auec ceux qui s'y laissent emporter, comme à vn torrent qui les empesche de ne trouuer iamais assez de temps pour se reconnoistre, sortant de la vie auant qu'ils l'ayent goustée.

Le 3. dist, qu'il faut distinguer le trauail en celuy qui est libre, & celuy qui est forcé. On ne se sçauroit plaindre du premier, puis qu'il est volontaire, & que le trauail n'est pas moins agreable à celuy qui le veut entreprendre,qu'il semble insupportable aux autres. Ainsi qui voudroit condamner vn autre que l'auaricieux à ne boire que du vin poussé de sa cauc, & ne manger d'autre pain que celuy du bled gasté de son grenier qu'il y va querir luy-mesme, ne le souffriroit iamais: qui obligeroit quelqu'autre que l'ambitieux d'exposer sa vie pour acquerir de l'honneur, le trouueroit trop cher à ce prix là; au lieu que cettuy-cy en benit les occasions, & appelle recompense ce qu'vn autre nommeroit punition. Mais quant au forçat, ce n'est point vne vie que la sienne, puis que des deux facultez princesses de l'ame, l'intellect & la volonté, la fonctiō de cette-cy demeure suspenduë & sans effet. De sorte qu'vn an, voire vn mois de vie agreable & libre, est à preferer à vn siecle de captiuité, mémement lors qu'elle n'est point adoucie par la Philosophie ou la Religion, qui sert d'anodin puissant a tous les maux de l'esprit, & tempere beaucoup ceux du corps, mais ne les regente pas si puissamment que les precedēs, pource que les especes des sens externes sont plus materielles & actiues que celles de l'esprit: D'où vient que la parole,quelque persuasiue qu'elle soit, n'appaise pas la faim ny les symptomes de la colique, des goutes ny des autres maladies, tellement que celuy vit longuement, à la verité en trauail, mais content d'esprit&de corps,n'en vit pas moins;

agreablement ; & partant cette vie est à preferer à vne autre plus courte, quelque bonne qu'elle soit estimée par celuy qui la mene, puis que le studieux & laborieux ne voudroit pas quitter sõ estude & son exercice pour le cabaret, qui sera le Paradis de l'autre, & lequel s'affligeroit comme du plus grand supplice qu'on luy pût ordonner, s'il estoit reduit à l'enclos d'vne estude ou d'vne boutique.

Le 4. dist, Que si les Theologiens ont raison de soustenir que l'estre, mesme celuy des esprits malins, est vn plus grand bien que le non estre, il n'y a point de vie si penible & laborieuse, qui ne soit à preferer à la mort à bõ droict définie la plus terrible des terribles, & dont la suite est vne priuatiõ, qui est vn mal cõtinuel ; joint que les plus grãds maux sont adoucis par l'esperance, qui ne nous abandonne iamais, sinon apres la mort, laquelle par ce moyen apporte au corps viuant le plus grand mal dont il puisse estre susceptible ; & par ainsi la plus longue vie sera tousiours plus à rechercher, comme nous éloignant dauantage de ce terme.





DEVX CENT III.

CONFERENCE

Qu'est-ce qu'a voulu entendre Paracelse par le Liure M.

IE ne m'arresteray point icy à l'opinion de quelques-vns, qui veulent que le nom de Paracelse ne soit pas particulier à Theophraste d'Ohenheim, mais commun à luy & à plusieurs autres qui luy ont succedé ; estant, ce dit-on, malaisé qu'il eust tant fait de choses qu'on luy en attribuë, non plus qu'à rechercher si sa doctrine est à rejetter ou embrasser. Il suffira de sçauoir qu'vn de ses disciples ayans icy rapporté ces mots estre contenus dans ses Archidoxes (car ie n'ay iamais eu intention de le verifier dans les originaux.) *Atque hæc omnia parum vulgaria de Medicina supernaturali & magica haurimus ex libro secreto ex Arabico idiomate in Latinum verso, qui pro titulo habet literam M.* Ce texte, & ce qui est écrit presque en mesme sens dans le Liure de Mayerus, des Freres de la Rose-Croix, donna sujet à cette question, où lon peut remarquer la façon de traitter de cet autheur Paracelse, entierement éloignée de celle des Docteurs de ce temps : voire si vous exceptez les Chymistes de ceux de tous les siecles passez, lesquels employent leur

principale estude à parler clairement, & se rendre intelligible, plusieurs ayans mesme desiré que les choses parlassent elles-mesmes. Dequoy cettui-cy bien éloigné cela iusqu'au nom du Liure où il a estudié, par vne espece de stellionat, cachāt sa dépoüille apres qu'il l'a quitée, dépeur que les autres ne s'en seruent, laquelle ialousie il continuë en toutes ses œuures : Mais puis que l'appetit de l'homme s'aiguise par la difficulté, & que le desir de posseder quelque chose naist bien souuent de la defense, voyons quels titres pouroient conuenir à cette lettre : Ie n'en trouue point de plus propre que celuy du Monde, ce grand Liure de la Nature ouuert à tous ceux qui y veulent lire. C'est celuy là auquel Iob, Dauid, & plusieurs autres autheurs sacrez & prophanes, nous renuoyent si souuent, duquel chaque Element est vn Tome, chaque composé vn Liure, & chacune de ses parties vne lettre. De fait, tous les autres Liures ne sont que des copies de cet original, auec lequel s'ils se rencontrent auoir de la conformité ils passent pour bons ; autrement, ce ne sont que des chimeres qui n'ont point de fondement en la chose. C'est de l'à d'où vient cette difference si notable entre ce qu'on appelle la theorie & la pratique des arts ; car presque tous les Liures se trouuans estre de fausses copies de celuy du Monde qui en est l'archetype, il ne se faut pas ébahir si les Docteurs de Liures passent le plus souuent pour ignorans des choses, dont la solide contemplation en elles-mesmes produit bien aussi vne autre satisfaction en nostre intellect, qu'elle informe pleinement que ne sont les imaginations creuses de ceux qui n'ont iamais bien sceu ny entendu ce qu'ils ont écrit ou n'ont pas eu le don de le bien exprimer ou ce defaut vient de ce que les hommes en general n'ont pas encore trouué des termes assez significatifs pour exprimer les choses ; desquelles aussi à mesure que nous nous éloignons, leur connoissance nous en

deuient plus dificile. Ainsi la lecture d'vn Autheur est bien moins propre à informer nostre esprit que la viue voix, pource que l'écriture n'est que limage de la voix, & cette-cy beaucoup moins propre à produire en nous vne exacte cõnoissance, que l'espece puisée de la chose mesme, pource qu'elle la represente plus naiuement, voire est la premiere emanation ou fluxion de la chose dans nos sens, puis qu'ils ne sont pas capables de loger en eux le corps de la chose mesme. Le 2. dist, que c'est vn Liure de Magie; ce qui a fait croire à plusieurs que Paracelse estoit Magicien, enseignant en plusieurs endroits de ses Liures, à guerir les maladies auec des paroles, & à faire par enchantement naistre & renaistre des hommes dans vne bouteille, & telles autres propositions abominables, qui ne se peuuent accomplir sans l'aide des Demons. Aussi ne voit-on gueres de personnes assez hardies pour attaquer & tascher de renuerser vne institution si ancienne que la Medecine & blâmer sa theorie & pratique authorisée par tant de siecles, qui ne soit portée à cette entreprise extraordinaire par vn secours surnaturel, soit de Dieu ou du diable; & les calomnies & detractions continuelles, dont cet esprit malin est l'autheur & qui sont tellemẽt familiers à Paracelse & à ses sectateurs, qu'ils se signalent principalement par ce procedé, donnant beaucoup plus d'apparences du dernier que du premier. C'est de là possible que la pluspart des Magiciens reconnoissent auoir appris leurs caracteres dás quelque Liure, comme seroit celuy qu'ils appellent la Clauicule de Salomon.

Le 3. dist, que ce pouuoit estre la Magie mais celle qui est licite, à sçauoir la veritable & naturelle, telle que la professoient ces Mages des Indiens, trois desquels ayans seuls recõnu la naissance de nôtre Sauueur, le vinrent adorer; l'autre Magie noire & infame n'en meritant non plus le nom, que

les Empyriques & Charlatans celuy de Medecins, dont il abusent & se l'approprient impudemment : Laquelle Magie naturelle est la cõnoissãce de la nature & proprietez de toutes choses cachées au vulgaire, qui ne s'amusant sinon aux qualitez manifestes, & reduisant tout à des generalitez, pour s'exempter de la peine qui se trouue en la recherche des vertus particulieres de chaque chose; ce n'est pas de merueille s'il n'en void aussi que des effets & succés communs, & le plus souuent éloignez de son dessein; car les actions estans des particuliers elles ne se peuuent bien destiner en general Ainsi les plantes qu'on appelle signées ou marquées au caractere de la maladie, ou de la partie malade, comme la pulmonaire, l'hepatique, la persicaire, les guerissent ou par vne proprieté qui ne dépend pas des premieres qualitez. De ce genre sont tant de beaux secrets dont les effets semblent miraculeux, & surpassent autant ceux des remedes ordinaires, dont l'inclination est tirée des seules qualitez, comme l'ame fait le corps, & le ciel fait la terre.

Le 4. dist, que ce Liure M, ne sçauroit estre celuy du Monde, puis que le Monde ne peut estre tourné d'Arabe en Latin estant leu également de tous peuples, pource que les versions ne sont necessaires qu'aux mots, & nõ pas aux choses: joint que ce n'est pas vn secret, mais vne figure & ironie, d'appeller le Mõde vn Liure. que s'il est permis de parler en figure ie trouue bien plus d'apparence à dire, que ce Liure n'est autre chose qu'vne figure ou caractere talismanique graué en vn cachet, dont les freres de la Rose-croix se seruent pour s'entreconnoistre; appellée le Liure M, pource qu'elle represente vne M, croisée auec quelques autres lettres, de la combination desquelles resulte le mystere du grand œuure, qui designe sa matiere, son vaisseau, son feu, & ses autres circonstances, la premiere desquelles est la solution le vray menstrue, ou dissoluant du dragon

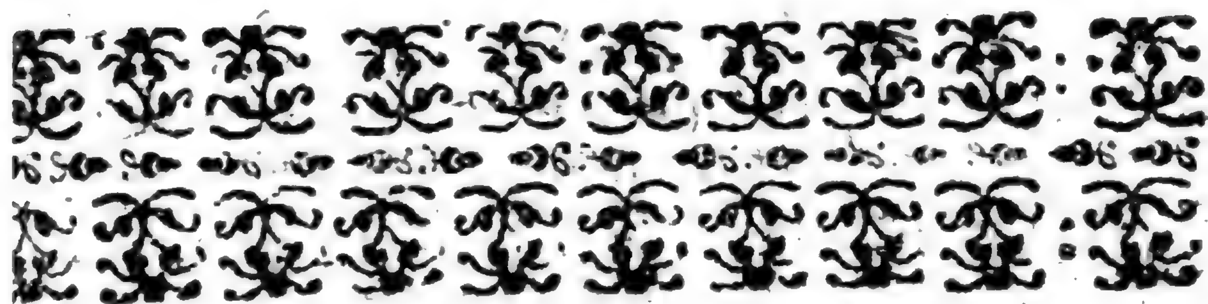
Ioux, qui est l'or. Bref dans cette figure sont comprises tant de choses, par la diuerse combination des lettres qui y sont representées, qu'elle merite bien d'estre appellée vn Liure.

Le 5. dist, c'estoit là le decret des freres de la Rose-croix, qu'ils étoient inuisibles en toutes leurs procedures, pource qu'il ne se void point là de secret mais force absurditez Cõme entr'autres d'Appeller vn Liure, non vne main de papier, non vn cahier, non vne feüille ou vn feüillet, mais vne figure, dans laquelle il ne se faut pas ébahir si l'on pouroit faire trouuer tout ce qu'on voudroit, puis que dans ces trois lettres *sic*, diuersement coupées & appliquées les vnes aux autres, vous y rencontrez non seulement toutes les lettres, mais encor par leur combination, tous les Liures & toutes les choses qui sont au monde; où il n'y a pas plus d'industrie qu'à faire entonner toutes sortes de notes à vn flageolet, ou comme les faiseurs d'Anagrammes, qui dans vn nom, surnom, titres d'office, & autres qualitez, où souuent se trouuent toutes les lettres de l'alphabet, rencontrent tout ce qu'ils veulent. Disons donc plutost que les Autheurs qui embarassent les esprits de leurs lecteurs de telles figures, sont autant à blâmer, que ceux là sont à loüer qui les repaissent des vrayes & solides démonstrations; & qu'au lieu que nous auons estimé que cette M signifiant *Mons*, nous voyons maintenant qu'elle ne signifie rien dauantage que *Mus*, selon l'ancienne fable de la montagne qu'on attendoit à accoucher, & apres beaucoup de patience du peuple accouru à ce spectacle, n'en sortit qu'vne souris.

Le 6. dist, que de tout temps les hauts mysteres auoient esté voilez sous des figures contemptibles & souuent redicules : comme si la sagesse des esprits plus releuez (sãs parler de la diuine infinimẽt exaltée au dessus de toute autre) eussent voulu se

mocquer de ceux du vulgaire, qui ne iugēt des choses que par l'apparence. Ce qui pouroit auoir lieu és effets communs ; mais quant aux choses extraordinaires, elles ont des causes de mesme, dont nous auons des experiences assez visibles en la nature. Ainsi n'y a-t il aucun rapport entre vne parole & la mort qu'elle apporte au serpent, verifiée par le Poëte en ce vers *Frigidus in pratis cãtando rumpitur anguis* : entre la veuë du petit oiseau nommé Loriou, & la jaunisse, qu'il guerit ; entre la figure dite *Abacus Luna*, & la migraine, qui en est aussi guerie ; entre vne aiguillette nouée & la puissãce generatiue, qui est empechée par elle & vne lexiue méme de courir, qui a encor moins de proportion auec elle Bref les plus beaux effets sont de ce genre, & ne meritent le nom d'admirables sinon lors que nostre esprit ne trouue point de liaison entre l'effet & la cause qui la produit ; & pourquoy le mesme ne se rencontreroit-il pas entre ce caractere & les effets pretendus par ces Freres de la Rozée cuite ?





DEVX CENT IV.

CONFERENCE.

De l'Art de Raimond Lulle

Es choses ne se doiuent point multiplier sans necessité. C'est pourquoy bien que Raimond ulle fut de sainte vie, & ait esté martyr ; il semble 'Aristote en ses Topiques, & tant d'autres qui ont iuy sa methode, ont satisfait à ce qu'on pouuoit esirer pour auoir des moyens de prouuer quelque ijet proposé : Ceux que Lulle a employés ensei-nans plustost vn caquet remply de barbarismes, ue le choix de bonnes raisons, qui est la vraye fin e la Rhetorique.

Le 2. dist, Comme il y a des esprits plus portez l'inuention qu'à l'imagination, Raimond Lulle est trouué du premier ordre, ayant inuenté vn art trouuer plusieurs attributs, propositions, que-ons & moyens de parler de tout sujet proposé, in de n'estre iamais surpris & estre ou paroistre usiours prest. Par cet art, qu'il a appellé grand our son effet, & bref pource qu'il a pretendu par eluy abreger les estudes vulgaires, il l'a voulu cherir sur Aristote, lequel ayant reduit toute la ialectique à la definition, au propre, au genre, & ccident, & employé quelque peu de lieux pour en er les moyens d'argumenter dans ses Liures de

Topiques. Lulle en a propoſé d'autres, tirez non ſeulement de tous les precedens, mais accreus de beaucoup d'autres par luy inuentez, & a diuiſé cet art en deux parties : La premiere traitte des termes ſimples, qu'il appelle principes, auſquels il a ioint les queſtions generales, laquelle partie il nomme l'Alphabet, pource qu'il marque chacun de ces termes, qu'il a reduit à neuf, par autant de lettres de l'alphabet : La ſeconde traitte du mélange de ces principes, & en fait des propoſitions & ſyllogiſmes ; le traitté de laquelle mixtion eſt intitulé, *Des Figures*, pour ce qu'il eſt éclaircy par des tables ou figures repreſentans les cõbinations de ces principes, ou pource que les argumens ſont compoſez de ces termes, comme les figures celeſtes ſont faites des eſtoiles. Voicy ſon alphabet ſelon qu'il eſt rapporté par Pacieus au traitté qu'il en a fait.

b	bonté	difference	à ſçauoir mõ ſi?	1
c	grãdeur	cõcordãce	qu'eſt-ce ?	2
d	durée	cõtrarieté	d'où & de qui?	3
e	puiſſãce	principe, ou cõmẽcemẽt	pourquoy ?	4
f	ſapiẽce	milieu	combien ?	5
g	appetit	fin	quel ?	6
h	vertu	maiorité	quand ?	7
i	verité	égalité	où ?	8
k	gloire	minorité	comment ?	9

Cette Table, comme vous voyez, contient trois colomnes, chacune desquelles a neuf cellules, & vn mot. La premiere colomne contient les principes absolus ou transcendans; la seconde, les principes relatifs; la troisiesme, les questions.

A costé de chacune des cellules sont décrites les neuf premieres lettres de l'alphabet; à sçauoir, depuis b iusques à k, pource que Lulle a reserué l'a pour designer la premiere figure ou meslange des cellules; son intention ayant esté d'employer ces lettres seules au lieu des mots entiers qu'elles marquent pour brieueté.

Ainsi bb signifie la bonté de la difference, ou la difference des choses bonnes; bc, la bonté de la grandeur, ou la bonté de la concorde; bd, la bonté de la durée, ou la bonté des contrarietez, ou celle des choses contraires, & ainsi des autres; car il ne veut pas qu'on s'arreste seulement au mot de chacune cellule; il l'estend à tous ses coniuguez, à ses especes & à ses contraires. Cette bonté a pour conjuguez le bien, le bon, le bonificatif, ou qui peut rendre & faire quelque chose bonne; le bonifiant, qui fait la chose bonne actuellement, le bonificable, qui peut estre fait bon; le bonifié, ce qui a esté fait ou est fait bon; bonifier, qui est rendre vne chose bonne; & bonification, qui est l'action par laquelle vne chose est faite bonne: ce qui s'entend aussi de mesme en tous les autres transcendans. Les especes de bonté sont, en 1. lieu, le bien parmanent, comme l'estre; le bien coulant, comme agir; en 2. lieu, l'honneste, l'vtile & l'agreable, le contraire du bien c'est le mal; de l'honneste, le sale: de l'vtile, le dommageable; de l'agreable, le fascheux.

La grãdeur transcendante & non categorique, est-ce à raison dequoy vne chose est dite grande, & agit beaucoup: Ses conjuguez sont grand, grandifiant ou magnifiant, magnificatif, magnifié, magnificable, magnification, & magnifier, dont les desi-

nitions ſe peuuent tirer de ce qui a eſté dit de la bonté; ſes eſpeces, finité & infinité, longueur, largeur, hauteur, multitude, production, dilatation, multiplication, & leurs conjuguez; ſes contraires, petiteſſe, briefueté, anguſtie, & leurs conjuguez.

Ainſi la durée eſt-ce a raiſon dequoy vne choſe dure & eſt permanente; ſes conjuguez durant, durable, &c. ſes eſpeces, eternité, temporalité, & leurs coniuguez; ſes contraires ſont, changement, priuation, &c. auſſi auec leurs coniuguez. Puiſſance eſte-ce par quoy vne choſe peut eſtre & agir; ſes coniuguez, puiſſant, poſſible, pouuoir; ſes eſpeces toute-puiſſance, qui eſt en Dieu ſeul; ſimple puiſſance, qui eſt dans les creatures, force, maiſtriſe, authorité, iuriſdiction, empire; ſes contraires, impuiſſance, imbecillité, impoſſibilité, & leurs coniuguez. Sapience, eſt-ce à raiſon dequoy quelqu'vn eſt ſage; ſes eſpeces ſont, ſcience, intelligence, prudence, art, prophetie, conſcience, & leurs coniuguez; ſes contraires, ignorance, imprudence, erreur. Appetit, eſt-ce à raiſon dequoy vne choſe eſt deſirable; ſes eſpeces ſont inſtinct, cupidité & volonté; ſes contraires, haine, mal-veillance, horreur &c. Vertu eſt icy ce qui vnit la choſe, & la contient; ſes eſpeces, parfaite, comme en Dieu, imparfaite en l'homme; ſon contraire, le vice, &c. Verité eſt-ce à raiſon dequoy les choſes ſont vrayes; ſes eſpeces, verité de la choſe, ainſi Dieu eſt la verité méme, celle de l'intellect, comme lors que nous conceuons que l'homme eſt animal, & celle du diſcours, comme cette méme propoſition, *l'homme eſt animal*; ſon contraire, la fauſſeté a des eſpeces qui ſont oppoſées aux precedentes. La verité ſe diuiſe encore en neceſſaire & contingente, ſimple & coniointe. La gloire eſt la ſouueraine & derniere perfection de la choſe dans les contentemens de laquelle elle ſe repoſe, ne pouuant rien ſouhaiter dauantage, telle que ſera la gloire des bien-heureux; ſes eſpe-

ces, l'honneur consideré en soy-méme, appellé des Latins *decus*, & l'honneur receu des autres qu'ils appellent *honor*: & voila quant à la premiere colõne.

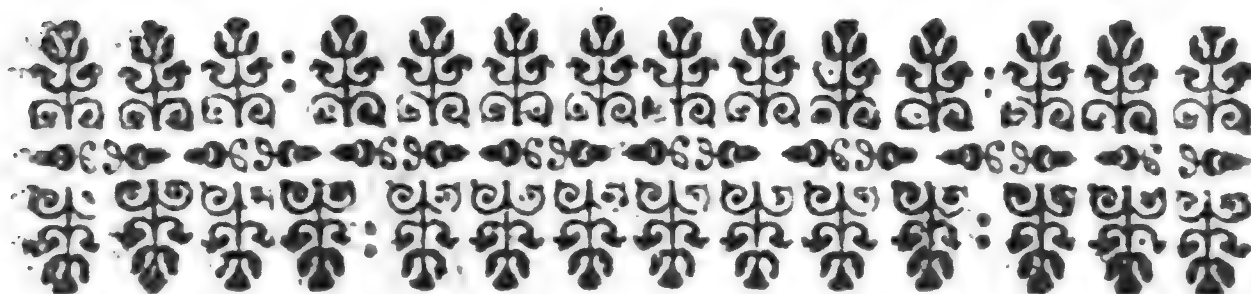
La seconde est des termes relatifs, & qui ne conuiennent pas tous à toutes choses en general comme les premiers, mais sont trois ternaires, dont l'vn des trois conuient necessairement: car toute chose differe, s'accorde, ou est contraire à vne autre; est à son principe milieu ou fin, est plus grande, égale ou moindre, s'estend aussi à ses conjuguez, & diuisé en ses especes, mais ils n'ont point d'autre contraire qu'eux mesmes, considerés l'vn au regard de l'autre.

La troisiéme colomne est des questions; la premiere desquelles s'entend, ou si la chose est simplement, comme s'il y a vn phœnix, ou si elle est quelqu'autre chose: comme si la Lune est plus grande que la terre. La 2. qu'est-ce que la chose? à laquelle on répond par le genre & la difference, & partant par la définition ou description, ou bien que signifie le mot, ou l'on en cherche l'etymologie. La 3. a deux branches: la premiere demande d'où la chose tire son origine, comme en cette question, d'où vient le peché originel? de celuy de nostre premier pere. La 2. a qui la chose appartient, comme, de qui est ce Liure? La 4. question cherche la cause, comme, pourquoy vne pierre tire-t'elle toûjours vers le centre? pource qu'elle est pesante. La 5. s'entend de la qualité continuë, comme, quelle grandeur a le Soleil? ou de la disjointe, telle qu'est cette-cy, combien y a t'il de diuerses grandeurs d'estoiles au Ciel? La 7. est, du temps, comme, quand se fait il Eclypse de Lune? quand la Lune est opposée diametralement au Soleil. La 8. est du moyen par lequel vne chose est en vne autre, comme la terre est en son centre, la partie au tout, l'accident en son sujet, la forme en sa matiere, le vin en son tonneau. La 9. comment quelque chose est, ou faite, telle qu'est

cette demande, comment les especes intellectuelles agissent elles sur l'intellect. Réponse, en le perfectionnant, d'où vient que plus elles sont intelligibles, & plus elles le perfectionnent. Comment au contraire les especes sensibles agissent-elles sur les sens? R. en les corrompant: D'où se void qu'vn vehement objet détruit le sens, comme vn grand bruit non preueu rend sourd, & le Soleil ébloüit. L'vsage de cet art, que son autheur appelle aussi Cabalistic, pource qu'il s'apprend mieux par la cabale ou tradition, que par regles, consiste donc aux termes, aux questions de l'alphabet, & aux figures, qui sont les combinations ou conjonctions de deux ou trois de ces termes, afin qu'il soit facile à vn chacun d'examiner la question proposée par tous les moyens resultans de ces combinations ou conjonctions de termes. Par exemple, quand vous cherchez à prouuer si l'intellect est immortel, il faut premierement parcourir les termes simples par eux-mesmes, & examiner la bonté de l'intellect, sa grandeur, durée, pouuoir, & autres termes suiuans, chacun à part soy, puis en conjoindre deux ou trois ensemble; & si vous ne voulez oublier aucun moyen de prouuer, passez la question par toutes les cellules resultantes des combinations de ces mesmes termes, qui sont à la verité en si grand nombre, que les plus auisez se restraignent seulement aux principales & conuenables au sujet; n'estant pas tant la multitude, que la bonté des preuues, qui persuadent.



CENT



DEVX CENT V.

CONFERENCE

Pourquoy l'aiguille aimantée tire-t'elle vers le Nord?

LEs choses rares nous émeuuent plus que les communes; non que celles-cy ne meritent vne plus grande admiration, mais pource que nous nous persuadons qu'estans ordinaires, la cause en est moins à rechercher. Ainsi est-il bien plus difficile à comprendre comment les cieux depuis tantost six mil ans tournent si regulierement, & neantmoins auec tant de diuersité: Comment les plantes & les animaux se produisent & conseruent, voire comment vne pierre ne manque iamais à tendre à son centre, qu'à trouuer pourquoy quelque corps se tourne deuers vn autre, comme l'aimant vers le pôle, les causes estans de la nature des autres agẽs, lesquels en meuuent plusieurs auec plus de peine, vn quintal qu'vn grain, tout le monde qu'vne partie d'iceluy. Toutefois puis qu'il faut parler vulgairement en cette recherche, on doit remarquer qu'il y a de deux sortes d'aimant; le blanc, distinct de petites lignes qui attire la chair, & celuy qui est de couleur de fer. Cette pierre est appellée Herculienne, possible pour témoigner sa grande vertu, comme ce mot s'applique à tout ce qu'on a voulu representer

grand, iusqu'au mal caduc dit Herculien, non tant pource qu'Hercule tomboit du haut mal, que pource qu'il a esté iugé le plus inuincible de tous les maux. Elle s'appelle aussi *sideritis*, à cause du fer qu'elle attire, plustost que du mot *sidus*, à cause de la petite ourse, vers la queuë de laquelle l'aiguille de la boussole tend. Cardan fait mention d'vne troisiéme sorte, de laquelle vne aiguille frotée, entre dans la chair sans qu'on la sente. Il s'agit icy de la seconde espece qui se tourne deuers la queuë de la petite ourse. Et d'autant que rien ne se fait en vain, il faut que l'aimant se porte de ce costé pour quelque suiet, lequel doit estre vn certain rapport qui se trouue au ciel ou en la terre en cet endroit-là, qui est le seul qui peut estre consideré commun au ciel & à la terre, pource que l'vn & l'autre, en cet endroit des poles, sont fixes, & non pas ailleurs. Ceux qui en veulent chercher la cause en terre, ausquels ie me ioins, disent que sous le Nord il y a vne Isle appellée *Ilua*, où sont de hautes Montagnes d'aimant, vers lesquelles l'aiguille aimantée se tourne, pource que cette grande estenduë d'aimant remplit de sa vertu tout le monde, & attire de tous ses endroits vers ces montagnes aimantines tout le fer qui en est frotté. Car puisque nous ne doutons pas que le fer se tourne du costé de l'aimant, comme l'aimant du costé du fer, le fort emportant le foible, pourquoy irons nous chercher des raisons dans le Ciel, dont nous sommes si esloignez, en trouuant de sensibles & palpables dans la terre?

Le second auis fut, qu'il valoit mieux rapporter ce mouuement de l'aimant au Ciel, tant pource que c'est vne cause plus fixe, moins variable, & plus efficacieuse, que parce que la boussole des Nauires qui approchent de cette Isle d'aimant, ne laisse pas de tendre tousiours au Nord, ce qui n'arriueroit pas. Or pour trouuer la vraye cause de cette inclination, il la faut chercher dans la fabrique du monde

& de ses pieces, aucunes desquelles ont de la sympathie. Ainsi, la palme femelle s'encline vers le masle, le festu vers l'ambre, toutes les fleurs, & particulierement le soulcy vers le Soleil, & plus sensiblement cette autre plante à laquelle il a aussi donné son nom, l'aimant vers le fer, & la queuë de la petite ourse, laquelle si nous nous representons estre de la nature du fer, il n'y aura non plus d'inconuenient qu'aux autres proprietez qu'on attribuë au reste des estoilles & planettes.

Le 3. dist, que pour ne rebatre point tout ce qui a esté dit sur cette matiere par les Autheurs qui en ont écrit, lesquels on peut mieux voir en leurs sources, cette inclination de l'aimant vers le Nord viẽt de la grande humidité du Septentrion qui est le centre de toutes les eaux, lesquelles aboutissent toutes de ce costé là: D'où vient que l'aimant extrémement sec deuant tendre quelque part, lors qu'il est en equilibre, il se porte de ce costé, où il va chercher l'humidité qui luy manque, ce que fait aussi l'acier rougy au feu & laissé sans trempe; car posé sur vn morceau de bois appliqué doucement sur vne eau à repos, il se tourne de soy-mesme vers le Nord, comme cherchant de ce costé là l'humidité susdite qui manque à sa perfection.

Le quatriéme auis, fut celuy de Cardan, qui veut que les pierres, & par consequent l'aimant, duquel nous parlons, ait vne ame qui le porte à la recherche de sa pasture & de son bien, comme l'œil vers la lumiere, le petit chien à la mamelle de sa mere, & luy fait au contraire fuyr ce qui luy peut nuire; comme naturellement la brebis fuit le loup, & le poussin l'oiseau de proye. Car il importe peu, soit que nous tenions que l'aiguille aymantée tire vers la queuë de la petite ourse éloignée de cinq degrez du pôle arctique, soit qu'elle fuye la partie du Ciel qui est diametralement opposée à celle-là, & s'en recule. Or la preuue que l'aymant soit animé, se tire de ce

qu'il se nourrit de limaille d'acier, & s'y conserue, & de ce qu'il vieillit, sa vertu attractiue se diminuant auec l'âage, ne plus ny moins que celle des autres corps animez. Il faut donc presupposer, que l'ame de l'aimant le retire de la partie qui luy est contraire, ou qu'elle le porte vers son bien, comme celle de la pierre le conduit vers le centre de la terre qui est aussi le sien, & le principe d'où elle a esté tirée. De fait, l'on remarque deux inclinations differentes en l'aymant, qui dependent de la situation que cette pierre gardoit en la maniere d'où elle a esté tirée, l'vne est vers le Nord, auquel elle tend de sa partie qui estoit de ce costé là, l'autre est vers le Midy de sa partie opposite: mais ce qu'aucuns mettent en fait, que le fer estant froté de l'aymant à contre sens de ce qu'il auroit esté touché la premiere fois n'attire plus, est vn signe éuident de cette ame, qui est dans luy, laquelle fait ainsi varier ses actions.

Le cinquiesme auis fust, que tous les precedens laissoient beaucoup de difficultez à resoudre; car si c'est vers ces grandes montagnes aimantines d'Ilua, que l'aymant se porte, il attireroit l'aimant & non pas le fer: & si l'on dit que c'est aussi le fer ou acier duquel est faite l'aiguille qui est attirée vers le Nord; pourquoy cette aiguille auant qu'elle fust frottée de l'aimant ne se portoit-t'elle du mesme costé? ce qu'elle ne faisoit pas, toutefois estant necessaire que l'acier soit frotté d'aimant, lequel estant muny & armé à ses deux costez en certaine proportion de deux morceaux d'acier en forme de pointes de diamant, son attraction du fer en est tellement redoublée, que l'on a icy fait voir autrefois vne pierre d'aimant, qui ne pesoit pas vne demie once, enleuer de terre vne grosse clef du poids d'enuiron vn quarteron. Cette inclination de l'aiguille aimantée procede aussi peu de la secheresse de l'aimant, veu que non seulement le fer qui est

aussi sec que l'amant ; mais la pierre ponce qui l'est d'auantage, la pierre à feu, voir la chaux & plastre auroient en ce cas le mesme effet, ioint qu'il ne faut point tant d'humidité pour faire incliner vne chose seche vers elle : comme est celle non seulement de toute la mer Mediterranée, mais l'Ocean tout entier. I'aime donc mieux dire ingenuement auec Scaliger, que ie ne sçay rien. Car encore qu'il y ait bien de la difference entre la vertu qui est requise à attirer le fer, & celle qui est suffisante à le tourner vers le Nord, l'vne estant l'effet d'vne grande force, & l'autre se pouuant faire par le moindre, tout ainsi qu'il ne faut qu'vn demy grain ou moins pour faire pancher d'vn costé ou d'autre la coupe d'vn trébuchet bien iustifiée, si est-ce qu'il doit y auoir vn principe necessaire de ce mouuement, tant foible puisse-t'il estre, lequel determine cette indifference qu'auoit l'eguille à tourner de quelque costé que ce soit, & à la chercher en terre, ie ne trouue point de cause vniuerselle & infaillible. Au Ciel elle n'est pas moins obscure, & les termes de sympathie & d'antipathie ne different gueres de ceux qui professent nuë l'ignorance. Toutefois (si l'on croit ceux qui ont fait l anatomie de l'aimant, qui luy donnent non seulement vne escorce ou peau, des cercles & spheres d'actiuité, mais aussi des poles) les deux pieces d'vn aimant coupées selon la longueur de ses poles ont vne si grande communauté d'inclinations, que l'aiguille touchée de l'vne des pieces, se meut à quelque distance que ce soit selon le mouuement de l'autre, touchée de l'autre piece. Ce qu'estant, il est facile de se representer la queuë de la petite ourse, ou ses parties voisines estre d'vne nature aimantine, & qui ait la mesme communauté auec nostre aimant terrestre: verifiant l'authorité de la table d'émeraude de Mercure Trismegiste, qui veut que ce qui est en haut soit comme ce qui est en bas, & c'est sur cette presuppo-

sition que sont fondez tous les caracteres & talismans qui nous representent que les corps inferieurs se meuuent au branle des superieurs; comme la mer à celuy de la Lune, la statuë de Memnon qui menoit vn bruit semblable à la voix d'vn homme à chaque leuer du Soleil, & plusieurs autres admirables effets procedens de l'harmonie & proportion d'entre les corps celestes & sublunaires, pareille à celle qu'aucuns ont remarqué en deux cordes de luth bandées sur mesme ton, l'vne desquelles meuë, fait mouuoir l'autre sans la toucher, ce que l'on apperçoit en mettant vn festu sur celle qu'on ne touche point, lequel on voit mouuoir au mouuement de la premiere. De laquelle presuppositiõ nous fournit aussi d'vn exemple le tressaillement des petits enfans au son des chansons, auquel mesmes vous voyez les plus melancoliques se laisser regenter, en sorte que souuent sans y penser ils remuent quelque partie de leur corps au son de la voix ou d'vn instrument de musique.





DEVX CENT VI.

CONFERENCE

Des inuentions, & de leurs causes & principes.

COmme il est plus aisé d'imiter que d'inuenter les causes de l'inuention sont plus puissantes que celles de l'imitation, dont la difference se void entre les copies d'vn tableau & son original ; entre ceux qui exercent les arts & leurs Inuenteurs. La maniere de l'inuention est tout ce dont nous recõnoissons auoir necessité; sa fin est l'abregé des arts & sciences & plus grande facilité de actions humaines ; sa cause efficiente, c'est l'esprit humain ; & bien que ceux qui cultiuent les fonctions & exercices du corps & de l'espeit, de la sorte qu'elles nous ont esté laissées, soient dignes de loüange, cõme bons citoyens qui contribuent leur industrie au bien du public ; si est ce que les inuenteurs les surpassent grandement, comme l'action d'inuenter estant vne espece de creation faite par nostre intellect, au lieu que l'innention se rapporte simplement à la conformation & entretien des choses creées, qui a besoin d'vne moindre puissance. C'est pourquoy les ancions payens ne se sont pû figurer l'inuention des

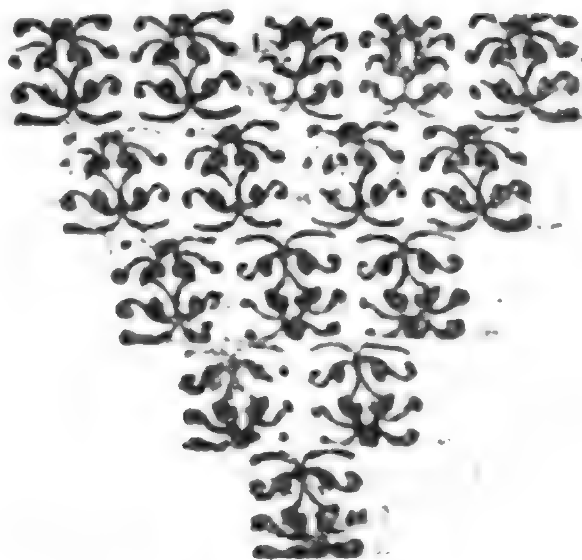
ɩu ſe trouuans exceller en tous les deux. Auſſi le
emier eſt-il l'effet de l'imagination, & l'autre ce-
y de la memoire, qui ſe rencontrent rarement en-
mble en vn haut point, veu que la multitude des
peces qui fourmillent dans vne forte imagination
t contraire à la ſtabilité & tenacité des meſmes eſ-
eces qui rendent la memoire ferme: comme auſſi
ndis que nous auons la memoire fournie des belles
noſes, ſentences & mots de l'antiquité, nous n'en
echerchons pas de nouueaux. Et pource que les
hoſes paroiſſent mieux par la comparaiſon des vns
ıx autres, i'eſtime qu'il vaut mieux, voire qu'il
t beaucoup plus vtile, de ſe bien ſeruir des choſes
iuētées, que de les mépriſer, cōme font la pluſpart
es inuenteurs, pour en trouer de nouuelles, qui ſōt
oûjours plus imparfaites & foibles, meſme à leur
rincipe. De fait commençant par la reyne des diſ-
iplines, la militaire, ne prefere-t'on pas vn vieil
Capitaine & General d'armée experimenté, à vn
ouueau qui auroit ou penſeroit auoir les plus belles
nuentions pour attaquer ſon ennemy & pour ſe def-
endre? Laiſſera-t'on volontiers, en matiere de dé-
iſions, vn vieil Theologien pour en ſuiure vn autre
qui voudra baſtir ſur des maximes nouuelles; pour
e traiter d'vne maladie, vn vieil Medecin ou Chi-
urgien, afin de ſuiure les fantaiſies d'vn nouueau
logmatiſeur, bref vn vieil Praticien, pour plaider
uiuant le ſtile d'vn nouueau; joint que l'vtilité pu-
lique y eſt notoirement lezée; car celuy qui laiſſe
ſon premier employ pour en exercer vn autre, ne
fait pas bien celuy qu'il commence d'embraſſer,
pource qu'il ne le ſçait pas encore; ny celuy qu'il
faiſoit au commencement, pource qu'il l'oublie &
le mépriſe en le laiſſant, l'eſprit de l'inuenteur s'a-
donnant d'ailleurs tellement à l'inuention qu'il ne
peut vaquer à autre choſe. Et quant au profit parti-
culier, il en eſt notoirement deterioré; d'où vient
que les inuenteurs & plus ingenieux entre les arti-

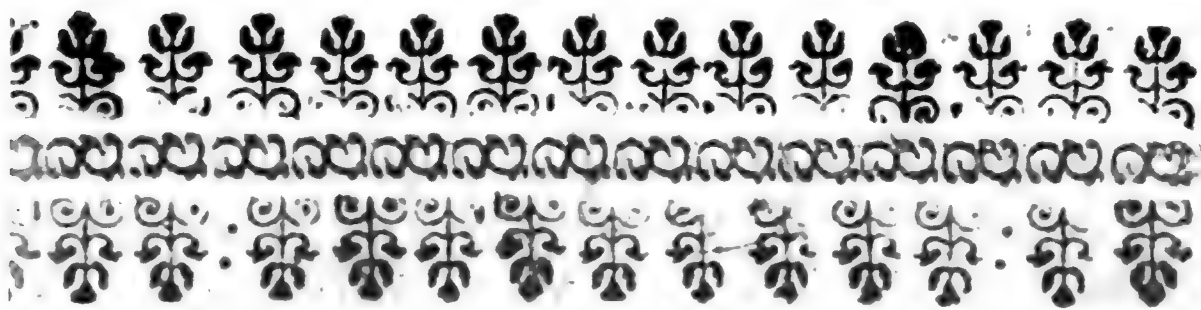
sans sont le plus souuent gueux. C'est pourquoy si le principe des inuentions, comme on tient, est la necessité, la maxime est tres-veritable, qui veut que chaque chose retourne à son principe; car les autheurs des inuentions deuiennent ordinairement à la fin tous necessiteux.

Le 3ᵉ dist, C'est vn cas étrange que l'inuention, qui nous donne la connoissance de toutes les autres causes, nous laisse douter des siennes; & que produisant les plus illustres effets, elle laisse enuelopez dãs l'obscurité de l'ignorãce les principes qui concourent à sa production. quelques-vns pensent que la Nature soit la mere de l'inuention, pource que elle l'est generalement de toutes choses; mais les belles inuentions nous coustent trop pour le croire; & rien de naturel n'est difficile; outre qu'il y a des hommes qui ont tous les principes physiques, sans faire d'actes qui les puissẽt faire passer pour inuẽtifs Ceux qui disent que toutes les inuentions se doiuẽt rapporter à l'art, parlent bien auec plus d'apparẽce, mais non pas auec plus de verité, l'art n'estant autre chose qu'vn amas de preceptes, qui conduisent à vne certaine fin: ce qui fait aduoüer que ces preceptes mesme sont les effets de l'inuention, puisqu'õ les a inuentez, & par consequent qu'ils ne peuuent pas estre principes de leur cause, autrement il s'ensuiuroit qu'vne chose seroit deuant qu'elle fust, ou qu'auant la premiere inuention il y en auroit eu vne autre. quelques speculatifs ont voulu dire qu'il y a certains principes d'inuention qui sont des facultez particulieres de l'ame, comme il y a des principes de phantaisie, & qu'ainsi qu'on remarque vn certain genie en des personnes qui ne se trouue pas en d'autres, il y a pareillement quelques ouuertures en certains entendemens pour connoistre des sujets, qui sont des mysteres pour les autres. Mais outre que cette opinion multiplie les puissances de l'ame sans necessité, contre l'axiome des Philosophes,

le sẽble encore ſouſtenir l'erreur de ceux qui veu-
nt, cõtre le ſens cõmun, que nos eſprits different
'eſpece les vns des autres. Et ſi nos eſprits differẽt
'eſpece, nos ames, dõt ils ne ſont que des facultez,
nt la méme difference, & ainſi il y aura des hõmes
ui n'aurõt pas l'eſſãce humaine, c'eſt à dire qui ne
ſeront pas. C'eſt donc le hazard qui eſt le pere de
inuention, dont le nom meſme ſemble exprimer
n abord de noſtre eſprit à vn terme où il ne penſoit
as arriuer, & ſignifier pluſtoſt vne choſe fortuite
ue reguliere. Ceux qui ont auancé que la neceſſité
ſtoit la mere des Arts, ne diſent rien contre cette
pinion. Car ce qui fait que les vns ont beſoin de
hercher par leur induſtrie les commoditez que la
ature dõne aux autres, eſt pluſtoſt vne diſpoſition
e la fortune qu'vn ordre neceſſaire & infaillible, la
ature refuſant ſouuent de donner d'autres biens à
eux qui ont épuiſé ſes plus riches threſors. D'ail-
eurs, ceux qui ont inuenté les ſciences n'auoient
as d'inuentiõ primitiue pour eſtre exemplaires des
econdes: Auant que faire vn effort d'intelligence,
ls n'auoient pas fait d'extraordinaires operations:
l s'enſuit donc que cette eleuation d'entendement
ui produit les inuẽtiõs, n'eſtant ny dépẽdante d'vn
utre qui la précede neceſſairement, ny priſe ſur
n autre qui luy ſerue de modele, eſt purement ca-
uelle. Auſſi tel fait vn chef-d'œuure qui ne le ſçau-
oit imiter parfaitemẽt, & vn eſprit qui enfante vne
are productiõ, n'ẽ peut pas ordinairemẽt produire
ne autre. Ce qui n'arriueroit pas ſi ces effets auoiẽt
es cauſes communes, & s'ils dependoient pluſtoſt
e l'adreſſe que du bonheur. L'enthouſiaſme des
oëtes, & les caprices des Peintres ſemblent chan-
er noſtre opinion en démonſtration euidente; Ces
eux tranſports qui ſurprẽnẽt quelquefois vn eſprit
... ſa volonté pour les faire operer en nouueau
iracle, venant pluſtoſt de l'egalité de l'humeur
ue d'vn principe vniforme. Ces diuines fureurs n'-

arriuent qu'en certains temps & bien souuent contre toutes les apparences ; & comme on ne dira pas que les Prophetes eussent vn art de prescience, pour ce que c'estoit vne cause externe qui se mesloit dans leurs subtiles visions, on ne peut aussi croire que ces mouuemens impetueux qui nous semblent venir du dehors ou par vne inspiratiō, ou par vn objet qui les determine, nous soient naturels, veu mesme que dās leur douceur ils sont plein de violence. Celuy qui dans vn tableau n'ayant pû representer l'écume de la mer apres plusieurs couches reïterées, l'exprima parfaitement en jettant par dépit son éponge contre la toile, nous apprit par son exemple que tous les chefs-d'œuures sont prodigieux, & se font souuēt le mieux, lors qu'on y pense le moins, comme il s'est verifié dans le salpestre, lequel ayant esté fortuitement trouué pousser violemment ce qu'il rencontre, quelqu'vn prit de là sujet d'inuenter la poudre à canon, luy donnant le corps du charbon & l'ame du soulfre. quelqu'autre ayant appliqué sa main sur des figures, en rapporta la forme imprimée ce qui donna sujet à l'impression & aux tailles douces. Ce qui se dit de quelques arts, se peut dire de tous, & on peut voir par là qu'on n'inuente les belles choses qu'à l'auanture.





DEVX CENT VII.

CONFERENCE

Lequel est l'aisné des deux Iumeaux.

LA production de l'homme est trop merueilleuse en soy, pour ne l'estre pas en toutes ses circonstances; la moindre desquelles n'estant pas la naissance des Iumeaux, & le droit de la pluspart des gens ayant donné des prerogatiues à l'aisné, ce n'est pas sans cause que l'on dispute quelquefois ce droit d'aisnesse; lequel si l'on affecte à celuy qui est le premier nay, comme le mot le porte, la question sera aisée à vuider, celuy-là estant reconnu pour aisné qui sera venu le premier au monde; voire tout ainsi que les Astrologues par le moment de la naissance, trouuent celuy de la conception & formation, l'on peut soustenir auec grande raison, que celuy qui est nay le premier, est aussi le premier fait, puisque l'enfant ne vient naturellement au monde, qu'apres auoir acquis sa perfection & conformation de toutes ses parties. Car alors demandant plus de nourriture que la mere n'en sçauroit fournir, la quantité estant trop grande pour loger desormais dans la matrice, son poids importunant

aussi le ventre maternel, cet enfant paruenu à sa iuste grandeur & force, rompt à coups de pieds les membranes qui l'enuironnoient, & va chercher ailleurs ce qui luy manque: de sorte que celuy qui franchit le premier la barriere du ventre de sa mere, montre par là qu'il est le premier fait & parfait. Aussi est-ce celuy que Dieu s'estoit reserué entre les enfans de son peuple, qui ouuroit le premier la matrice, & qui estoit reconnu pour l'aisné, non seulement entre les hommes, mais aussi entre les animaux qu'on luy sacrifioit. De fait, l'homme estant aueugle en la pluspart des choses naturelles, & méme en celles qui le concernent, il luy a fallu définir certains termes de la dispute, laquelle autrement ne finiroit iamais, & ce terme ne peut estre mieux ajusté en matiere de generation de l'homme, que lors qu'il nous paroist la premiere fois, & qu'il vient au monde. C'est pourquoy les Iurisconsultes ne reconnoissent point pour homme, mais pour embryon, le fœtus ayant respiré l'air & qu'il voye la lumiere, & ne l'estiment point iusques alors capable d'estre heritier: les Theologiens ne le iugent point auparauant susceptible de beatitude, & ne luy administrent aucun Sacrement. C'est donc le premier nay des iumeaux qui est l'aisné: proposition si raisonnable, que sa contraire ou contradictoire semble ridicule, à sçauoir, que celuy qui naistroit apres vn autre seroit l'aisné.

Le 2. dist, que la nature ayant donné à la pluspart des brutes de faire plusieurs petits d'vne ventrée possible pource qu'elles estoient de plus briéue vie, & qu'elles deuoient seruir de nourriture à l'homme, & les vnes aux autres, ce qui en eust bien-tost fait finir la race, s'il n'y eust esté pourueu par cette nombreuse portée: la femme ne porte ordinairement qu'vn enfant, pource qu'elle n'a qu'vne sinuosité dans sa matrice, ou elle en porte deux au plus, pource qu'elle n'a que deux parties, mais

droite & la gauche, qui ne ſont diuiſées d'aucun interſtice, qu'elle n'a que deux mammelles pour les nourrir, & s'il en naiſt dauantage d'vne ſeule couche, cet enfantement tient du prodigieux: Telles que ſont à noſtre regard les couches des Ægyptiennes, leſquelles à cauſe de la fertilité du nitre de leur Nil, accouchent de ſix enfans, quelquefois de ſept, au dire de Trogus; Et celle de la femme dont parle Ariſtote au 7. de l'Hiſtoire des Animaux, laquelle en quatre couches eut vingt garçons qui veſcurent; Ce qui eſt auſſi arriué à vne autre du Peloponeſe; cette Allemande, dont parle Albert, qui auoit eu vingt-deux enfans bien formez, & vne autre qui rendit cinquante petits corps de figure humaine. L'hiſtoire n'eſt pas auſſi creuë fabuleuſe de tout le monde d'vne Marguerite Comteſſe de Holande, laquelle ayant dit à vne pauure femme qui luy demandoit l'aumoſne auec deux beſſons, que ſi elle euſt eſté femme de bien, elle n'auroit eſté groſſe que d'vn enfant à la fois: la mandiante luy répondit par vne imprecation, qu'elle en pût auoir autant qu'il y a de iours en l'an; ſuiuant quoy cette Comteſſe accoucha de trois cens ſoixante & quatre enfans, leſquels eurent tous vie, & ayans eſté baptiſez, les maſles nommez Iean & les filles Elizabeth, moururent incontinent apres, dont fait foy vn tombeau de marbre qui ſe void encore auiourd'huy dans vn Conuent de ce païs-là. Mais ces obſeruations merueilleuſes n'eſtans pas de ce diſcours, non plus que les prodigieuſes, il nous faut reſſerer dãs les effets ordinaires par la recherche de leurs cauſes. Selon quoy nous remarquerons pour donner plus de connoiſſance des parties qui ſeruent de champ à la nature, que ceux qui ont feint des cellules dans la matrice de la femme, n'en auoient pas fait l'anatomie, pource qu'elle ne paroiſt diſtincte en ſes parties dextres & ſeneſtres, que par vne ſimple ligne dite mediane;

& quand elle auroit plusieurs cellules, comme celles des autres animaux, ces sinuositez ne pourroient estre la cause de la multiplicité du fœtus, puis que le nombre des petits que portent les brutes ne suit pas celuy de leurs cellules. Erasistrate veut que les jumeaux se fassent lors que la conception est reiterée; Ptolomée, lors qu'elle se fait en des signes jumeaux, ou qui ont deux corps comme les poissons ou gemini; Asclepiades les rapporte à l'excellence & vigueur de la semence; & Hippocrate, comme aussi Empedocle, à sa grande quantité, laquelle venant à se separer dans les deux costez de la matrice, où elle a esté iettée à plusieurs fois, bien qu'en vne mesme action, elle y fait vne double part; tantost de deux masles, à sçauoir lors que la semence tant du pere que de la mere, se trouue masculine; tantost deux femelles, lors qu'elle est feminine; & tantost d'vn masle & d'vne femelle, si cette semence est en partie masculine, & en partie feminine; les jumeaux de mesme sexe viuans plus volontiers que ceux de sexe different, pource qu'estans conformes, & ayans leurs autres progrez en diuers temps, ils se troublent l'vn l'autre, bien que d'ailleurs ils ayent leur lieu & leur membrane diuisez: ce que n'ont pas ceux d'vn mesme sexe, qui sont enueloppez en vne mesme membrane, & sont d'vn mesme costé de la matrice, les masles au droit, & les femelles au costé gauche d'icelle. Cela ainsi posé, aucun mouuement, ny action, ne se faisant en vn instant, mais seulement en temps qui est composé de ses parties, il s'ensuit que la nature a commencé son ouurage par quelqu'vn des deux jumeaux, à sçauoir par celuy qui a esté conceu de cette partie de la semence qui a esté la premiere receuë de la matrice, & comme les ouurages de la nature sont reglez, il s'ensuit encore que le premier commencé sera le premiere parfait, qui se remuë aussi le premier, pousse &

ıeille ſon compagnon endormy, pour l'aduer- de ioindre leurs efforts, & s'vnir comme ils font ur leur commune liberté, aidez de la vertu ex- ltrice qui eſt dans la matrice, laquelle irritée par xtenſion qu'elle ſouffre des efforts de ces enfans i ne ſont plus en vn mõceau, leurs deux mains ſur s yeux, ramaſſez comme vn peloton, mais joüent s pieds & des mains, tant qu'au lieu de l'équi- ɔre auquel ils eſtoient, & en contre-poids égal ſpendu par le nombril, la peſanteur de leur te vient à les precipiter contre bas, qui eſt la uation naturelle en laquelle ils doiuent ſortir : pource que la matrice, bien qu'elle ſoit fort di- tée, eſt tellement remplie & bandée de ce dou- e fardeau, qu'il ne reſte point d'eſpace vuide au emier pour paſſer deuant l'autre, il eſt obligé : le ſuiure, comme deux Couriers qui galo- :nt l'vn apres l'autre, reſſerrez entre deux hayes. 'eſt pourquoy le dernier venu eſt le premier fait ; ɔut ainſi que les piſtoles les premieres miſes dans ı ſac étroit ſortent les dernieres. Ce qui ſe iuſti- : clairement en la ſuperfœtation ou ſeconde con- ːption, qui arriue lors qu'vne femme eſtant groſſe ɔnçoit de nouueau, & eſt preſque particuliere à femme : les beſtes receuans de la douleur en ːtte action lors qu'elles ſont pleines, à cauſe ıe leur matrice eſt enflée par le poids de leurs ːtits & par ſa ſituation, ce qui n'arriue pas à la mme : mais n'auient gueres par delà le cinquié- ıe iour apres la premiere conception. Or en cette ıperfœtation (dont nous auons des exemple en lercules & Iphiclus, en cette ſeruante Proconeſia, ɔnt parle Pline, qui fit deux enfans en vn iour, vn ſemblable à ſon maiſtre, & l'autre à ſon ɔmmis, & en cette femme dont parle Ariſtote 17. liure de l'Hiſtoire des animaux, qui en fit uſſi deux, l'vn ſemblable à ſon mary, l'autre ſon amy) il n'y a nulle difficulté que le dernier

fait vient le premier. Et qui est-ce qui peut sçauoir si en la generation de deux jumeaux il n'y a point eu de superfœtation? veu qu'il n'y a point de temps si précisement limité aux accouchemens qu'vne mesme femme ne porte ses enfans vne fois plustost, & vne autre plus tard, & que la nature estant ouuerte par l'vn, il faut que l'autre sorte ordinairement, s'estant veu rarement vn iour & plus rarement vne semaine, vn mois, deux ou trois d'interualle entre la naissance de deux enfans d'vne mesme ventrée.

Le 3. dist, que le premier temps de l'enfant se doit compter lors que commence sa relation auec le pere, lequel n'acquiert & ne conserue point ce nom, qu'alors & tant que son enfant est au monde; qui n'est non plus homme auant qu'il soit nay, qu'apres qu'il est mort. Aussi les enfans viuent-ils de la vie de leurs meres dans leur ventre, & non pas de la leur propre, selon les Medecins, qui ne peuuent mesme déterminer au vray auant la naissance, si c'est vn masle ou vne femelle, tout ce qu'ils en disent n'estant que de simples coniectures & partant sujetes à se tromper. Pourquoy les Iurisconsultes voudroient-ils donc leur établir des bornes au delà de toutes les autres professions, & les faire ainez ou cadets auant qu'ils soient nays, auquel temps seulement ils les reconnoissent capables de succeder. Mais pource que cette question se doit terminer par la Medecine, & qu'elle nous apprend que la generation des jumeaux se fait en vn instant, ou presque en vn instant, & les distances si brieues n'estans d'aucune consideration, ny mesme aisées à conceuoir de l'esprit, tant s'en faut qu'elles doiuent apporter cette notable difference d'vn cadet à son aisné, de la volonté duquel la fortune de cettuy-là dépend en plusieurs coustumes : Il est bien plus conforme à la raison & à l'équité de croire qu'ils sont tous deux conceus en mesme temps,

quand il y auroit quelque interuale, tousiours se-
it-ce le premier formé qui seroit le plus fort, &
plus fort celuy qui sortiroit le premier, puis que
s enfans dans le ventre de la mere ne sont pas l'vn
dessus de l'autre, mais de costé, & également
es de leur sortie.

Le quatriéme dist, Bien que l'vnité soit vne
oprieté de toutes choses, la multiplicité en est
ornement. Le Soleil nous paroist beau ; mais le
el nous déplairoit s'il n'auoit qu'vne estoille. Le
ienix est estimé à cause de sa rareté, mais les Ai-
es ne laissent pas pour leur multitude d'estre Rey-
s des oyseaux. Vne famille s'apuye de plusieurs
fans, mais la multitude luy est quelquefois des-
antageuse. Tout ce qui rencontre vn égal cesse
estre incomparable. La Nature sembloit auoir
rticulierement fauorisé les parens en leur don-
nt des enfans iumeaux, comme plusieurs images
leur substance, les iumeaux sembloient aussi tirer
ielque auantage de se voir nays en compagnie.
eantmoins les vns & les autres se trouuent des-
bligez, en ce qu'il faut que les parens mettent vne
fference de droit où la Nature n'en a pas mis, &
ie si les freres ne se prennent pas par le pied, com-
e on lit de Iacob & d'Esaü, ils en viennent souuent
x mains pour disputer le droit d'aisnesse. Qui pou-
it donc étoufer ces semences de diuision, oblige-
it la societé ciuile, ce qui se peut faire en égalant
condition des iumeaux, & les traitant tous deux
aisnesse, puis que l'vn ny l'autre ne le peut estre
parément. Ceux qui disent que celuy qui naist le
emier a le premier auantage, sont fondez sur la
ule coustume & la prescription des siecles, se pou-
nt faire que le dernier engendré naist le premier,
pouuant toutefois estre l'aisné, du moins si l'on
croit les Latins, qui l'appellent *Primogenitum*,
est à dire, le premier engendré. En effet celuy qui
ent le premier de l'essence de son pere, doit auoir

le plus de part à ses biens, aux lieux où le droit d'aisnesse obtient cet auantage. Ce n'est donc pas au point de la naissance qu'il faut prendre ce droit d'aisnesse, mais au point de la conception; autrement il faudroit dire qu'vn enfant illegitime fut l'aisné du mary de sa mere, pource qu'il naist aussi bie de sa femme qu'vn autre enfant qui luy appartient, ce qui n'est point, pource que la filiation n'a pas son rapport à l'accouchement, mais à la generation, qui est aussi celle qui fait l'heritier. Ceux qui donnent le premier auantage à celuy qui naist le second, s'engagent en de grandes difficultez; car selon les Iurisconsultes, les enfans tant qu'ils sont dans le ventre maternel, estans vne partie de leurs entrailles, ils n'ont point de droit different que par la naissance, & ainsi le premier ne doit emporter la prerogatiue d'aisnesse. En 2. lieu, les jumeaux, selon l'opinion de plusieurs, se forment en mesme temps, & en ce cas il n'y a point de raison de dire que celuy qui naist le dernier ait esté le premier conceu: au contraire, il y a bien plus d'aparance que le fruit le plustost meur tombe le premier. Mais pour faire voir que ces deux opinions ont de grands inconueniens, elles ne peuuent pouruoir à l'estat de tous les jumeaux, car il arriue quelquefois qu'on ne peut pas discerner qui est né le premier ou le second pour leur attribuer le droit d'aisnesse, & qu'ainsi on ne peut en dépoüiller l'vn ou l'autre que par iniustice. A ce propos Vlpian rapporte, en traitant des choses douteuses, qu'vne seruante accoucha de deux iumeaux, vn garçon & vne fille, sans qu'on pût distinguer qui estoit né le premier, qu'on interpreta neantmoins en bonne part vne chose casuelle, & qu'on dist que le masle estoit le premier venu au monde, à cause que l'affranchissement de la mere dépendoit de la production d'vn masle. Herodote aussi fait mention d'Egine femme d'Aristodeme Roy des Spartiates, qui pour faire ses deux enfans Roys,

voulāt pas dire lequel estoit nay le premier, l'O-
:le répondit qu'on le connoistroit en prenant
rde lequel des deux la mere allaiteroit auec plus
ffection. Mais qu'y a-t'il au monde plus douteux
variable que cette affection? tant s'en faut qu'il
lle faire dépendre la condition d'vn Monarque
caprice d'vne femme, veu qu'à l'exemple de
:beca elle aime souuent le plus imbecile. En 2.
:u, quand les iumeaux naissent ensemble, comme
arriue à ceux que les Grecs appellent Dydimes,
est à dire qui ayans deux corps ne semblent faire
'vne mesme personne, à cause qu'ils sont vnis,
ne peut pas mettre aucune difference, ny dans
ır naissance, ny dans leur generation. Tel estoit ce
ıne homme qui portoit son frere attaché réelle-
ent à son corps, sur le sujet duquel a esté fait au-
:efois icy vne ample conference, & s'en peut lire
usieurs autres exemples dans les histoires. Ceux
ıssi que les Latins nomment *Cæsones*, à cause qu'ils
ınt nez par vne incision qu'on a faite aux ventres
: leurs meres, & qu'à cause de cela les Iurisconsul-
s appellent non engendrez, ne souffrent point ces
fferences qu'on voudroit mettre en leur condi-
on, pource que ne sortans pas par le col, mais par
s parois de la matrice, leur situation est entiere-
ent diuerse en ces accouchemens violens. On dit
ıe Scipion le ieune, & Manlius Torquatus, nasqui-
nt de la façon, & que Iules Cesar prit son nom de
, & non pas de sa perruque, comme veulent quel-
ıes autres, dite en Latin *Cæsaries*. Valere le Grand
ıit aussi mention d'vn certain Gorgias l'Albanois,
ui trouua son berceau dans le tombeau de sa mere,
: fut plutost porté en terre que nay. qui pourra dōc
ire que deux enfans qu'on tire du ventre de leur
ıere ont quelque inegalité, veu qu'ils sont égale-
ent hommes, & tels aussi-tost l'vn que l'autre; ou
ı'on puisse en preferer vn, sans faire grand tort à
autre? C'est pourquoy les Scythes dans leur bar-

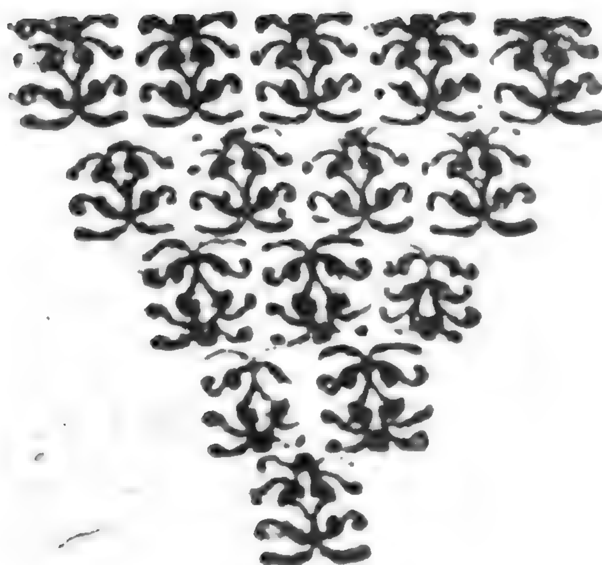
barie me sembloient estre fort raisonnables, qui auantageoient également les iumeaux, & n'y mettoient autre difference que celle que l'excellence de l'vn d'eux au dessus de l'autre obligeoit de rendre. Ils croyoient, comme c'est la verité, qu'il ne falloit pas regarder deux iumeaux comme deux hommes, mais comme vn seul homme noy doublement. Et de fait, la grande conformité de corps & d'esprit qui se rencontre ordinairement aux iumeaux, le semble iustifier; Paris en ayant encore auiourd'huy de si conformes les vns aux autres, que souuẽt leurs plus familiers s'y trompent, acheuant vn discours à l'vn deux qu'ils prennent pour l'autre auquel ils l'auoient commencé.

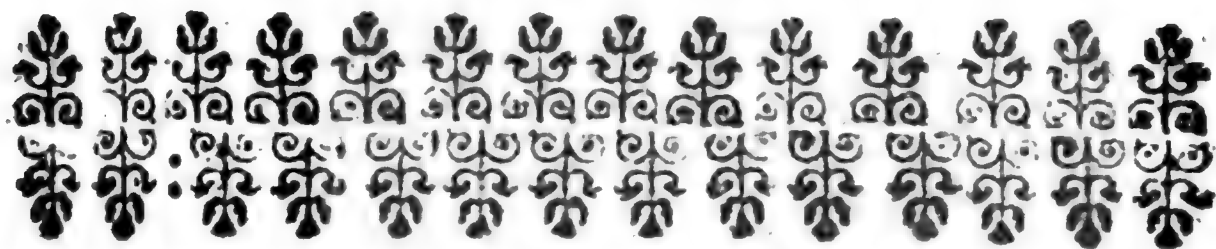
Le 5. dist, que s'agissant de trouuer vn ordre de premier & de second, ce n'est pas répondre que d'en vouloir faire deux premiers, ce qui repugne à la nature du mot & des choses mesmes. Car s'il faut passer par vne porte qui n'en puisse admettre qu'vn à la fois, qui est-ce qui passeroit le premier? Le mesme se peut dire pour les autres prerogatiues qui ne se peuuent ny doiuent partager, comme seroit vne Monarchie, dont la diuision est la ruine certaine. C'est pourquoy lors que l'on ignore qui est nay le premier, il vaudroit mieux s'en remettre au hazard, comme firent Romulus & Remus, lesquels estans iumeaux & ayans esté allaitez par vne louue, qui ne leur auoit pû donner aucun indice pour reconnoistre celuy qui estoit le premier nay, vuiderent la question par le nombre des vautours que chacun d'eux verroit, adiugeans l'auantage à celuy qui en verroit le plus, tant il est necessaire de vuider cette emulation & ialousie perpetuelle de primauté. Mais quãd il est constant lequel des deux iumeaux est venu le dernier, c'est à celuy-cy auquel appartient le droit d'aisnesse, non seulement par les raisons naturelles cy-dessus, que l'on peut fortifier de quelques Arrests de Cours souueraines donnez en leur faueur; mais

ſſi de ce que l'experience a fait voir aux dernier
nus, bien que par l'erreur populaire ils fuſſent
:imez les cadets, qu'ils eſtoient veritablement les
ìnez, comme il ſe verifie entr'autres en l'hiſtoire
Iacob & Eſaü, cettuy-cy qui eſtoit le premier
nu au monde, ayant eſté contraint de vendre ſa
imogeniture à Iacob, & Iſaac leur pere ayant eſté
rté contre ſon intention à luy donner la benedi-
on des aiſnez, ſelon la maxime qui veut que les
oſes violentes & contre nature ne ſoient pas de
rée.

Le 6. diſt, que les incommoditez qui ſe rencon-
:nt en la deciſion du droit d'aiſneſſe, ſont des ac-
lens inſeparables du droit des gens, mais que
lle qui a eſté alleguée de deux enfans beſſons
i viendroient au monde, par l'affection qu'on ap-
lle Ceſarienne, ne s'eſt poſſible iamais rencontrée;
r ſi vn ſeul enfant court grand danger de ſa vie en
tte operation, mal-aiſément deux en réchape-
ient: ce qui ſeroit neantmoins neceſſaire, afin que
nconuenient euſt lieu, & en ce cas meſme il n'y
roit rien d'abſurde que l'art, qui corrige ſouuent
; defauts de la Nature, changeaſt icy ſon ordre, en
iſant naiſtre le premier celuy qui fut venu le der-
er au monde. Pourquoy non, puis que le meſme
t qui eſt celuy de la Medecine, diſpoſant bien les
incipes de la generation, s'en peut quelquefois di-
la cauſe. Auſſi ne faut-il pas confondre les diſpoſi-
ons diuines & ſurnaturelles, auec celles de la na-
re. Par cette-cy Eſaü eſtoit l'aiſné, & eſt appellé
l par l'Eſcriture, meſme apres ſa primogeniture
:nduë à Iacob, par celles-là Iacob eſt l'aiſné de la
:ace, & par vne fraude qui ſeroit puniſſable en vne
ıtre rencontre, remporte la benediction deuë à ſon
ſné. Mais pour faire voir que cette grace ne dé-
ıiſoit pas la nature, Iacob appelle encor apres cela
aü ſon Seigneur, & luy fait ſon hommage. De
it, la foibleſſe & humeur cazaniere de Iacob qui

gardoit la maison, comparée à la vigueur & chasses continuelles d'Esaü, plein de poil, fort & robuste, est le tableau des iumeaux, dont celuy qui sort le premier est tousiours le plus fort & vigoureux, & l'autre plus foible, signe que le premier venu est aussi le premier fait : D'où vient que par vne prouidence qui n'abandonne point la nature en tous ses ouurages, le plus robuste des iumeaux est celuy qui se fait passage, & à son compagnon, qui ne l'eust pû faire pour sa foiblesse.





DEVX CENT VIII.

CONFERENCE

Quelle secte des Philosophes est la plus à suiure.

VN Ancien, pour détourner vn jeune homme de l'estude de la Philosophie, n'aportoit point d'autre raison, sinō qu'estant toute diuine, elle n'appartenoit pas aux hommes. Vn autre pour le mesme effet disoit que cette science estoit trop difficile à acquerir, puis qu'elle comprenoit ou surpassoit toutes les autres. En effet, la Theologie en tire ses raisonnemens: L'Eloquence est vne Logique estenduë, & il ne faudroit apprendre la Rhetorique qu'apres auoir appris la Philosophie. La Iurisprudence estant toute fondée sur la Morale, n'est que l'effet de la science dont nous parlons; & celle-cy nous fait faire volontairement le bien que les Loix nous font pratiquer par force. La Medecine suppose vne excellente connoissance de la Physique, puis que le Physicien finit où le Medecin commence. Pour sçauoir donc la Philosophie il faut auoir ce cercle imaginaire des sciences, & qu'vn seul homme sçache tout, ce qui est impossible. Mais ce qui est plus difficile, c'est qu'il faut choisir vne escole entre plusieurs. Il y a tant de sectes de Philosophes, que de les suiure toutes, c'est tomber en

de manifestes contradictions ; & d'en suiure vne seule, c'est se mettrre en grand danger de faillir & de prendre le pire : outre que, pour faire vn choix legitime, les Iurisconsultes disent qu'il faut auoir de la raison aussi bien que la liberté. Or cet entendement n'estant point formellement libre, quel moyen y a-t'il de luy faire faire vne élection ? Puis qu'il s'attache naturellement à ses objets, les peut-il quitter auec vne indifference dont il ne semble pas capable, ains la seule volonté, qui est vne faculté de nostre ame toute separée de luy ? Dauantage, la Philosophie n'estant autre chose que la connoissance des veritez & la verité des choses consistant en vn indiuisible, ainsi que parlent les Dialecticiens, on peut asseurer que cette science est aussi indiuisible. De sorte que si vne opiniõ de quelques Philosophes est bonne, il faut que l'autre opposite soit mauuaise ; & ainsi il n'y peut auoir de choix raisonnable entre le bien & le mal, la sagesse & la folie. Mais d'autant que ce qui empesche que nous ne puissions pas bien choisir est le peu de connoissance que nous auons des sectes, & la vraye sẽblance que chacune nous paroist auoir, il faut les examiner en particulier pour en tirer vne conclusion generale. Et pource S. Augustin cotte pres de 300. opinions sur la nature du souuerain bien, & qu'on en peut autant apporter sur les autres poincts des sciences : Ie m'arresteray seulement aux plus fameuses sectes, veu qu'elles semblent plus raisonnables, comme elles sont plus suiuies. Et dautant qu'il y a eu toujours beaucoup de contentions entre les Peripateticiens & les Stoiciens, comparons les les vns aux autres pour en bien iuger. La fin des premiers estoit de contempler & reconnoistre les choses : les seconds visoient plus à faire le bien qu'à le sçauoir ; & en vn mot, ceux-là n'auoient pour objet que la simple speculation, & les autres ne se proposoient que la pratique. Ie me range du costé des premiers, car

la science qui embellit la plus haute partie de nous mesmes, à sçauoir l'intelligence, est la plus releuée, & par consequent la plus considerable de toutes. Et comme l'entendement est plus excellãt que la volonté, la theorie est en matiere de science plus excellente que l'exercice, les actes de vertu dépendans des actes de la raison, & ceux de la raison ne dépendans pas de ceux de la liberté. Or la puissance la plus indépendante est superieure à toutes les autres. D'ailleurs nous deuons plus estimer ce qui nous doit rendre bien-heureux; & c'est la connoissance de Dieu, & des creatures en Dieu, & en elles-mesmes, qui doit faire la vision beatifique. C'est pourquoy Aristote, qu'on appelle le Philosophe par excellence, ayant esté de ce party, auec l'applaudissement de tout le monde, on n'en peut prendre vn autre sans renoncer à la sagesse.

Le 2. dist. que les hommes ne doiuent pas acquerir la science pour sçauoir seulemẽt, mais pour operer conformément à leur connoissance. La verité seroit inutile ou dangereuse, si elle ne nous portoit à la pratique. Et bien que la volonté soit en vn sens subordonnée à l'entendement, neantmoins elle luy commende en vn autre. C'est pourquoy la puissance, dont les actes sont meritoires, est plus digne que celle dont tous les actes semblent estre indifferens ou necessaires. Sçauoir faire le bien & faire le mal, c'est doubler la malice, & abuser de la theriaque pour en faire du poison. Et si le seul sçauoir nous deuoit rendre bien-heureux, les Demons seroient bien-tost dans le Ciel, veu que la Theologie nous apprend que le moindre d'eux a plus de connoissance naturelle que tous les hommes. Enfin ce qui nous donne plus de moyens pour arriuer à nostre derniere beatitude nous oblige dauantage. Or l'opinion des Stoïciens reglant les actes de nos volontez, & composant nos mœurs conformément à la raison, semble faire des de

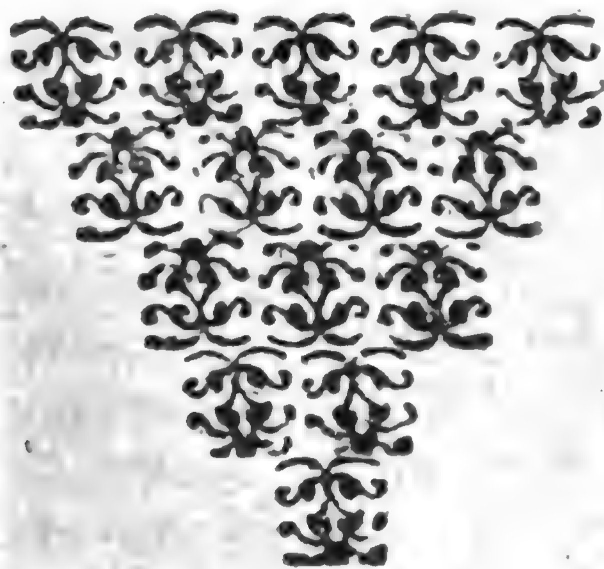
grez qui nous doiuent éleuer à vn comble de la derniere felicité. C'est pourquoy il conclud que les curieux doiuent suiure la premiere de ces deux sectes, à sçauoir celle des Peripateticiens ; mais les gens de bien doiuent necessairement s'attacher à la seconde, à sçauoir à celle des Stoïques.

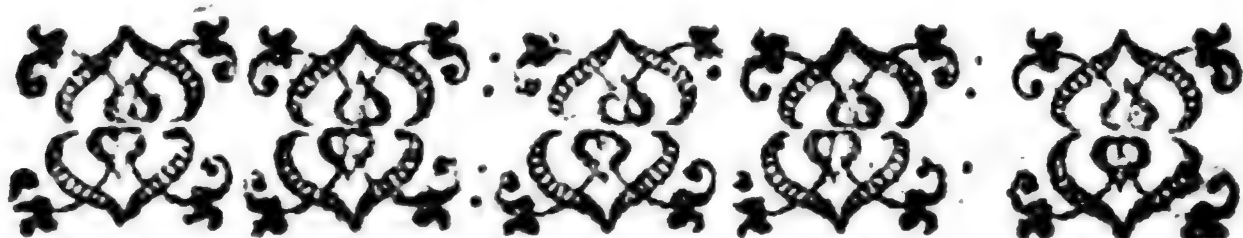
Le 3. dist, Qu'il y a encore trois autres sectes fort celebres qui semblent embrasser tout le reste, & qui par consequent nous peuuent ouurir le chemin à vne conclusion generale. C'est pourquoy elles ne sont pas à oublier en cet important choix ; l'vne est des Pyrrhoniens, qui doutent de toutes choses, & qui disent qu'il n'y a science de rien ; l'autre est de ceux qui ne doutent de rien, & qui croyent sçauoir tout ; la troisiesme est de ceux qui ne sont ny dans le doute ny dans la parfaite certitude, mais dans la recherche de la verité qu'ils croient trouuer. Les premiers fondent leur opinion sur cette maxime receuë : Qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait esté passé par les sens, & que les sens estans trompeurs, toutes nos connoissances sont necessairement telles. que comme nous n'apperceuons que l'essence des choses, qui encore nous est bien souuent cachée, nous pouuons dire que nous ne connoissons rien, & que n'ayans que des truchemens ruineux, nous n'auons point d'asseurance. Mais on peut dire à ces gens-là, que n'ayans pas mesme science de leurs doutes, ils ne les doiuent pas faire passer pour maxime demonstratiue, ou biẽ s'ils en pensent auoir, il faut qu'ils auoüent qu'il y a science de quelque chose. S'il y a science des doutes, pourquoy n'y aura-t'il pas science des certitudes, veu mesme que la certitude est plutost matiere de science que le doute. Dauantage si les sens sont tousiours trompeurs, il faut dire qu'il y a des puissances qui agissans sans empeschement, n'arriuent iamais à leur fin ; qu'il n'y ait point d'objet particulier à chaque sens, veu

qu'il prend tousiours l'vn pour l'autre. Et si nostre entendement est tousiours abusé, il est de pire cõdition que les facultez des brutes, qui se reposent en embrassant leurs objets. Enfin ces resveurs ne peuuent pas ignorer qu'ils existent reéllement, veu qu'ils agissent, & que l'estre est le fondement de toute action S'ils connoissent donc qu'ils existent, pourquoy ne connoistront-ils pas par quelque sorte de proportion l'existence des autres choses? Ceux qui croyent tout sçauoir ne sont pas gueres plus intelligens, que ceux dont nous venons de parler, Les autres offensent la verité en la niant; ceux-cy l'offensent aussi en croyant qu il n'appartient qu'à eux de la courtiser, & que du puits de Democrite elle leur est montée dans le cerueau, Ils se fondent sur ce que nostre entendement estant le sujet des especes intelligibles qui contiennent, disent-ils, en effet ou en puissance les impressions de tous les objets, il faut dire que si tost que nous formons vne connoissance, nous connoissons toutes choses. De plus, il n'est pas vray semblable que les sens ayent leurs objets determinez & infaillibles, & que l'intellect soit tousiours à la recherche des sciences, & qu'il ne se repose que dans son inquietude. Enfin la sagesse & la verité sont si amoureuses de nostre esprit, que ne trouuant point où loger honnorablement, elles s'y viennent concentrer. Voila certes de belles idées, mais pour auoir de l'apparence elles n'ont plus de solidité. Ie demande a ces sçauãs qu'elles veritez ils connoissent si facilement, bien que les autres esprits les tiennent si difficiles à connoistre; ou c'est la verité creée qui est leur objet, ou l'increée qui est le terme de leur parfaite intelligence. Pour l'increée, elle n'est proprement connoissable qu'à elle-mesme; nous ne la voyons icy qu'en enigme; nous pouuons bien démontrer ce qu'elle est, mais non pas ce qu'elle est en sa nature;

Celuy qui a fait nostre raison est tousiours par dessus elle. Combien a-t'on demeuré à connoistre cet ouurage diuin? combien y a-t'il eu d'erreurs sur la nature de cet estre qui est le seul necessaire & veritable, & la premiere verité originaire? Si nous regardons le vray qu'on nomme creé pour estre de nostre condition, il ne laisse pas de nous estre bien caché. Nous ne connoissons pas la verité des essences que par celles des accidens, & ceux-cy que par des especes qui se corrompent bien souuent, ou dans le milieu, ou dans nostre organe. qui peut sçauoir combien vne fourmy a de parties? Mais comment connoistrions nous parfaitement les autres choses, veu que nous ne nous connoissons pas nous-mesmes? Nous nous sommes intimes, & nous nous semblons inconnus. Nous sentons bien que nous agissons, mais nous ne sçauons pas comment, & neantmoins la substance & la mode des actions sont enfermées dedans nous-mesmes. L'opinion de ceux qui recherchent la verité, me semble donc la meilleure comme la plus asseurée. Ce n'est pas qu'elle ne soit difficile, veu qu'elle nous engage dans vn trauail continuel, & que c'est le supplice que l'Escriture dit auoir esté donné aux hommes pour satisfaire & punir tout ensemble leur curiosité naturelle. Mais il faut regarder que le trauail est l'element des grandes ames, que l'action est vne marque d'immortalité, & que nous ne cessons d'estre que quand nous cessons d'agir. Vne science qui tient tousiours l'esprit éueillé est preferable à celle qui rend vn si bon agent oiseux, & qui l'appauurit en luy persuadant qu'il a assez de richesses. Dauantage, on ne peut nier qu'vne opinion qui a le plus de sectateurs, & qui est plus éloignée de l'erreur, ne soit la plus proche de la verité, ou du moins de la ressemblance. Or est-il que la plusspart des hommes sont dans la recherche des choses. Ceux-là mesme qui sont d'vn aduis different, cherchent tous les iours des

raisons pour l'establir. Les Astrologues s'attachent à découurir de nouueaux astres,les Chymiques recherchent de nouueaux secrets, comme les Medecins de nouueaux remedes; les Philosophes trouuent tous les iours de nouuelles opinions;enfin chacun songe à rencontrer ce qui est encore caché. C'est pour cela que la science est appellée vn thresor, pource qu'il est bien enfouy. Enfin ceux qui recherchent la verité en sont plus proches que ceux qui la nient, ou qui croyent l'auoir trouuée; car ils ne desesperent pas de la rencontrer, & ne manquent pas par vn excés de presomption à trouuer cette riche mine. Et apres beaucoup de recherches, ou ils trouuent la verité, ou ils ne la rencontreront pas: S'ils la trouuent, ils auront plus de plaisir à posseder ce qui leur a le plus donné de peine: s'ils ne la peuuent pas trouuer, ils auront l'honneur de mourir en cette belle recherche; & cette Déesse qui ne se montre pas icy à leur veuë, s'y manifestera ailleurs. Ils ont encore cet auantage, qu'il n'a pas tenu à eux qu'ils ne l'ayent trouuée, & que si elle ne s'est pas presentée à leur esprit, ils ne l'ont pas aussi prise pour vne autre. Ils ont demeuré dans ce difficile & agreable entre-deux de l'erreur & de la verité.





DEVX CENT IX.

CONFERENCE

Si l'esprit humain est borné en ses operations, & pourquoy?

PVis qu'il faut demeurer d'accord qu'vne chose soit auant que d'en chercher la raison, i'estime que nous ne serons point en peine de ce faire, pource que l'esprit humain n'est non plus borné en ses operations qu'en sa durée. Car tout ainsi que l'Estat s'appelleroit mal à propos borné, dont le Roy seroit Monarque de tout le monde, non plus que le Parlement qui connoistroit en dernier ressort de toutes les affaires d'vn Estat, de mesme il n'y a point d'apparence de croire que l'esprit de l'homme soit borné, lequel se promene librement depuis le centre de la terre iusqu'au firmament, dequoy ne se contentant pas, il se porte sur les aisles de la foy iusques dans le Ciel empyrée; voire à l'aide de sa memoire, il fait vne reueuë par l'infinité des momens de tous les siecles passez, dans chacun desquels il n'en obserue pas moins qu'il fait au temps present. Ce n'est pas tout, son imagination le guinde au dela des cieux & de leur vuide imaginaire, voire il s'en forge vne infinité d'autres. Apres quoy se reflechissant sur soy-mesme, il fait vn nombre infiny de rapports

du monde corporel auec l'intelligible, produit des termes, & d'iceux des propositions & raisonnemẽs sans nombre, donne l'estre a vne infinité de conceptiõs de toute sorte, & par des inuentions de méme étenduë, imite en son genre les operatiõs du Createur. qui plus est, lors qu'il semble auoir tout épuisé, son pouuoir n'est pas moins capable d'infinies autres productions. Ce qui se prouue aysement par l'induction de toutes les operations de nostre ame; car il a beau apprendre, il n'en est iamais rassasié, ny si sçauant qu'il ne prenne tousiours plaisir à sçauoir quelque chose de nouueau. Nostre volonté a beau estre obeïe & contentée en tout ce qu'elle choisit, elle veut tousiours vouloir, & ne s'en lasse iamais, moins encor l'imagination, les réveries de laquelle nous plongent en de nouuelles fantaisies, comme vn abisme en appelle vn autre. Cela se void aussi dans ses operations externes; car vn Theologien peut il faire tant de sermons qu'il ne luy reste plus rien à dire? vn Medecin fera-t'il tant d'ordonnances qu'il n'ẽ puisse plus faire? Et pource que les Mathematiques sont les plus certaines, feignez-vous, ou marquez en effet tant de chiffres que vous voudrez vous n'y en sçauriez tant mettre qu'on n'y en puisse encor adjouster vne vnité, voire cent mille & cent millions de fois cent mille; aprés lesquels tout ce que vous aurez fait a aussi peu remply la puissance de l'ame, & borné son esprit, comme s'il n'y auoit point encor pensé; les especes immaterielles, cõme elles sont, n'occupans point de place dans les sens internes, qui different des externes en ce point que ceux-cy se lassent de leurs obiets; l'oreille d'entendre les plus belles choses du monde; le palais & la langue, des meilleures saueurs, comme l'odorat, le toucher, & l'œil mesme à la longue de voir les plus belles choses; mais les sens internes s'en perfectionnent, & ne s'en lassent point. Plus nostre entendement sçait, plus il veut sçauoir

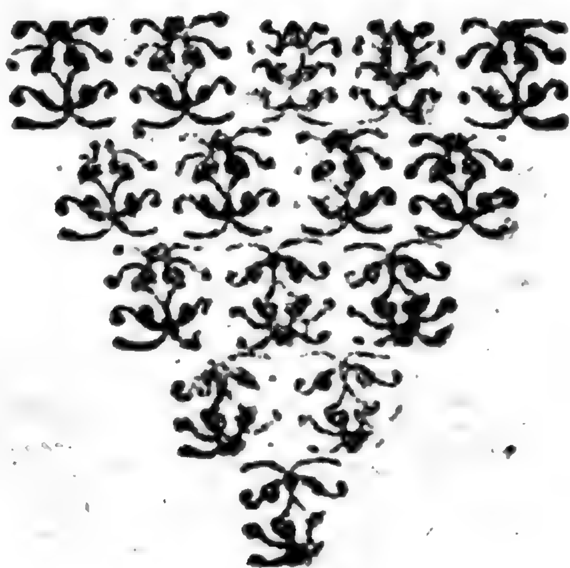
& se plaist en la sciẽce. La raisõ en est, que les especes intelligibles agissent sur nostre intellect, & les images sur nôtre memoire d'vne maniere tout à fait épurée de la crasse de la matiere, faisant abstraction de la premiere qu'ont fait nos sens des especes sensibles tirées des corps mesmes qu'elles representent. De sorte que ces especes sensibles sont bien l'extrait du corps mais les intelligences sont encor extraites de ce premier extrait, & par ce moyen entierement spiritualisées; D'où vient que l'esprit les souhaite sans fin, comme chaque chose sa perfection, & par ainsi ne trouue iamais de borne à ses fonctions; la fatigue qui suruient à ses organes ne luy deuant non plus estre imputée que la vieillesse à l'ame; & lors que ie me lasse d'vn beau discours, ce n'est pas mon esprit, & c'est mon oreille qui se lasse. Ainsi l'image qui represente vn obiet infiny ne doit pas estre bornée, & les Theologiens & Metaphysiciens s'accordent que l'homme est l'image de Dieu. Ce qui ne se peut dire du corps, mais de l'ame, & particulierement de son intelligence, qui approche de la diuine, dont nostre esprit estant estimé comme vne portion, il faut qu'vn tout infiny en essence ait des parties infinies en mesme genre. D'ailleurs, nostre esprit estant creé pour connoistre le Createur, & le Createur estãt infiny, ce qui peut cõnoistre doit auoir vne puissãce infinie autremẽt il y auroit quelque proportiõ du finy à l'infiny, ce qui n'est point. De plus l'esprit humain qui peut parler de la nature de l'infiny, & de ses proprietez, doit estre d'vne nature infinie, puis que ce qui comprend est toûjours plus grand que ce qui est cõpris; car auec ce qu'il contient vn autre; Il se cõtiẽt soy-méme. Et cette belle inquietude de nostre esprit, à sçauoir de tout, montre quil les peut sçauoir, n'ayãt point de puissãce naturelle qui ne se puisse reduire à l'acte; & la science de toutes choses estant vn obiet infiny, la puissance qui l'ẽbrasse doit estre infinie. Fi-

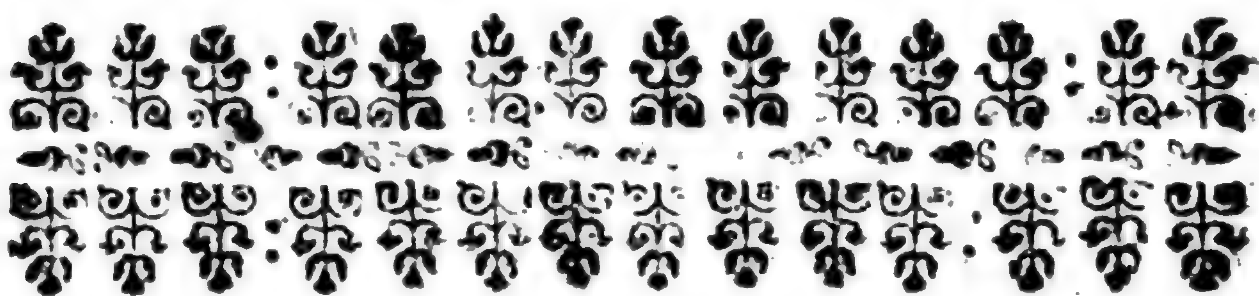
nalement, puis qu'il ne paroist point à nostre esprit d'autre distinction entre le finy & infiny que celle qu'il y met, il doit estre capable d'infinité, veu qu'il la conçoit ; car dire qu'il ne la peut conceuoir qu'imparfaitement, n'empeche pas qu'il ne la conçoiue suffisamment, puis qu'il comprend cette infinité de la mesme façon que nous l'entēdons. Voire si l'on définit l'infiny par ce qui ne se peut conceuoir nostre esprit sera tel, son essence n'estant pas conceuable, ains seulement connoissable de mesme façon que la diuinité par ses seuls effets qui sont aussi infinis, non seulement dans ses productions interieures, mais aussi en ses ouurages, telles que sont ses inuentions qui sont infiniee.

Le 2. dist, que l'esprit de l'homme tandis qu'il est attaché au corps, auec lequel il ne fait qu'vn & méme induidu, est obligé d'agir à sa maniere, & s'y accommoder, non seulement dans les operations des sens externes qui bornent & limitent tellement l'ame, qu'elle cesse de voir si-tost que le corps n'a plus d'yeux, mais dans celle des sens internes, qui dépendent si fort de la disposition du mesme corps, que les membranes du cerueau enflamées apporte necessairement le délire: vn vieillard décrepite, bien que par sa science & longue experience il dût mieux raisōner que le ieune hōme, dit des sornettes, & paroist derechef enfant. Ce n'est donc pas mal à propos qu'on demande pourquoy l'esprit humain est borné ; car douter qu'il le soit, c'est ne se souuenir pas qu'il est circonscrit dans ce corps là, dont la circōferēce exterieure le borne en telle sorte, qu'elle ne peut exercer aucune fonctiō hors d'iceluy. Aussi l'esprit humain cherchant s'il est borné, montre bien par là qu'il n'a pas vne connoissance absoluë de son estre, & partant que son intelligēce est limitée. Nostre esprit est bien l'image de Dieu, mais non Dieu mesme ; ce qu'il deuroit estre pour estre infiny, puis qu'il n'y en peut auoir

qu'vn. Le signe est moins excellent que la chose signifiée, & le pouuoir des Rois bien plus grand que celuy de leurs portraits. Puis qu'on ne peut sans dõner des parties à Dieu, nostre esprit ne peut estre vne partie de la diuinité, laquelles est étenduë par tout, ce dit Lessius, par vne amplitude eminenté de son estre, non par parties, mais par totalitez, & est informée en chaque chose sans estre excluse d'ailleurs, est au dehors sans cesser d'estre au dedãs, & n'estãt qu'vne seule & indiuisible en sa nature, répond à toutes les choses multipliées & diuisibles; d'où vient que nostre esprit ne se peut autrement dire partie de Dieu, sinon comme l'effet est partie de sa cause. La connoissance qu'il a de Dieu naturellement est fort imparfaite, & celle qu'il a surnaturellement vient d'vn principe externe, qui est la grace. Quant aux sciences, n'ayãs pas esté inuentées toutes à la fois, c'est bien signe que les cõnoissances des inuenteurs estoient bornées; & de fait, à peine pouuons-nous conceuoir l'essence d'vn papillon. Si nostre esprit cherche toûiours à sçauoir, il sçait à mesure qu'il l'apprend sa connoissance a plus de defaut que de perfection. Pour vouloir tout sçauoir, il ne s'ensuit pas qu'on sçache toutes choses, cõme Lucifer ne fut pas Dieu pour auoir desiré de l'estre, & ce desir presuppose plustost vn defaut qu'vne abondance, moins vne infinité Maintenant pour sçauoir d'où vient que nostre esprit est limité cela peut proceder de la part de l'objets qui ne luy, est pas representé, comme ie ne voy pas à Paris ce qui est à Tolose, bien qu'il soit visible à mon œil, ou bien du defaut particulier de l'esprit qui ne connoist pas méme les objets qui luy sont representez; car il est intime à luy-mesme, & il ne penetre pas le fond de son estre. De fait, la faculté d'vne forme absolument limitée, ne peut pas estre infinie: or l'esprit n'est qu'vne puissance de la forme raisonnable; & cette forme estant jointe à vne ma-

tiere finie, auec laquelle elle fait vn estre complet, ne peut pas estre illimitée, la partie estant tousiours moins parfaite que son tout, puis qu'il la contient auec d'autres. D'ailleurs, vne puissance dont les operations dépendent de quelque faculté bornée, ne peut pas auoir vne capacité infinie : l'esprit donc dépendant de l'imagination & des sens externes qui sont limitez en nombre & en essence, ne peut pas estre infiny. Aussi est-il de la nature des choses creées que d'estre bornées, pource qu'eelles sont produites, n'appartenant qu'à la premiere cause d'estre tout ce qui est possible d'estre, pource qu'elle est d'elle-mesme : Toutes les autres causes, aussi bien que les effets estans essentiellemẽt défectueuses. Enfin le propre de l'infiny estant que riẽ ne luy puisse estre adiousté, nostre esprit ne peut estre tel, veu qu'il reçoit tous les iours de nouuelles cõnoissances, & cõme vn fonds qui se peint de couleurs estrangeres. Il n'y a donc point de difficulté qu'il ne soit borné, veu mesme que tous ces ouurages sont terminez, non seulement en leur circonscription, mais aussi en leur durée.





DEVX CENT X.
CONFERENCE

S'il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait esté dans les sens.

CEux qui ont comparé nostre entendement à vn Souuerain logé dans son fort qu'il ne quitte iamais, dautant que les assauts continuels des ennemis y rendent sa presence entierement necessaire pour la conseruation de la place, sur les murailles de laquelle il tient ses sentinelles qui luy font raport de tout ce qui se passe, n'ont pas mal rencontré ; car l'entendement est-ce souuerain, les sens externes sont ses échauguettes, par le seul raport desquelles il est informé de tout. Ce qui se prouue parce que les enfans n'acquierent aucune science ny capacité, sinon à mesure que les organes de leurs sens estans dessechez de l'humidité excessiue qu'ils ont apporté du ventre de leur mere, ils se trouuent capables d'exercer quelque sensation, & lors qu'ils ont les organes des sens externes bien disposez, & ceux destinez aux disciplines, qui sont la veuë & l'ouye, ils apprennent beaucoup mieux & plus promptement : comme au contraire ceux qui naissent sourds & aueugles ne sont pas seulement muets, mais plus

ignorans que les bestes brutes, voire la surdité seule apporte cette brutalité ; car il y a mesme proportion entre les sens & leurs objets, qu'entre les parties qui doiuent estre nourries, & les alimens. Tout ainsi dõc que le pain appliqué à la main ne le sçauroit nourrir ; mais il doit estre premieremẽ chilifié dans l'estomach, puis sanguifié au foye; ainsi l'obiet appliqué à l'entendement, s'il se pouroit faire ne le sçauroit instruire ny estre cõnu de luy; il doit estre prealablement specifié par les sens externes, & imaginé par la fantaisie. Alors, & non plustost il est du gibier de l'intellect, lequel autrement estant tout spirituel, ne se peut accõmoder au corps & à la matiere. D'ailleurs s'il arriuoit quelque connoissance à nostre entendement, elle luy viendroit naturellement ou surnaturellement ; non le premier, pource que toute action naturelle se fait par quelque moyen, & il n'y en a point entre le corps & l'esprit d'autres que les sens externes: Ce seroit dõc le dernier, auquel cas il s'ensuiuroit que la nature n'en seroit pas capable, veu que riẽ ne se fait en vain, & que l'õ n'a point de recours aux voyes extraordinaires, sinon lors que les ordinaires manquent. Bref, si l'intellect auoit quelque connoissance de soy & autrement que par les sens, elle seroit conforme ou differente des autres ; non differente, car l'intellect ne la connoistroit point, veu qu'estant simple il n'agit que d'vne mesme façon ; non conforme, puis que les autres connoissances viennent par les sens, & celle-cy n'en seroit pas venuẽ. Finalement en ce cas l'intellect d'vn enfant ne seroit pas vne table raze, & par consequent ne seroit pas capable, comme il l'est, de toutes connoissances ; comme si l'œil estoit coloré, il ne seroit pas bon juge des couleurs, non plus que la langue chargée de bile, des saueurs.

Le 2. dist, qu'vn Philosophe disoit auec grande raison qu'il n'y a point d'animal si amphibie que

l'homme, veu qu'il tient non seulemẽt de toutes les vies des choses animées, mais aussi de celle de Dieu comme il est d'vn costé sensible, de l'autre il est raisonnable. Il est composé des quatre elemens, & neantmoins il y a vne moitié de son essence toute immaterielle. D'vne part il est terrestre, & de l'autre il est plus pur que le Ciel ; il tient de l'ange & de la beste ; ses operations mesmes les plus delicates sont meslées de la matiere ; son intelligence est accompagnée des fantosmes, & son esprit n'est iamais si éparé, qu'il ne semble vn peu materile. C'est ce qui a fait dire à Aristote, qu'il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait passé par les sens, & qu'ils seruent de truchemens & d'interpretes de basse condition à vne si haute puissance. I'estime au contraire qu'il n'y a rien dans nostre esprit qui ait eu cõmerce auec les sens, pour ce qu'estant vne puissance spirituelle, il ne doit pas estre attaché à cette lourde masse ; car si on le rẽd materiel, on luy oste la qualité d'esprit & d'intelligence ; & il n'y a point en l'hõme de ressemblance à Dieu que par vne faculté qui semble estre toute diuine, pource qu'elle viẽt immediatemẽt de Dieu, n'y ayant aucun agent creé qui puisse produire vn esprit ; & par cõsequent c'est par vne parfaite spiritualité seule que nous approchõs de la premiere intelligence ; ce qui cesseroit, si elle estoit materialisée: autrement ce qui nous rendroit semblables au Createur, nous égaleroit pareillement aux plus basses creatures, & nous feroit representer Dieu & la bouë tout ensẽble. Aussi ne peut on distinguer la raison d'auec l'instinct des bestes, qu'en anoüant que celuy cy est sensible, & que l'ame est par dessus les sentimẽs. Enfin s'il est vray que la raison & la liberté ne soiẽt pas des principes organiques, elles ne dépendent point des organes ; & c'est choquer notablemẽt l'immortalité de l'ame que d'vnir toutes ses operations auec celles du corps, luy faisant vn cõpagnon de son esclaue. De fait, s'il est vray que l'a-

me n'agiſſe dans le corps ſinon par le corps, on ne peut iuger que hors du corps elle puiſſe agir ſans corps, ny qu'elle puiſſe ſubſiſter reſtant ſeparée d'iceluy, puis qu'elle ne pourra rien faire eſtant vnie: Mais en la mettant comme forme ſeparée, ſuiuant l'opinion de Platon, ou comme forme vnie legerement, ou comme principe vniuerſel des actions du corps, & ſeule cauſe de pluſieurs effets qui luy ſont particuliers, ſelon l'auis de pluſieurs, on prouue que l'ame agit bien plus noblement en liberté que dans la priſon; & que cette aigle vole plus librement, plus elle eſt éloignée de la terre.

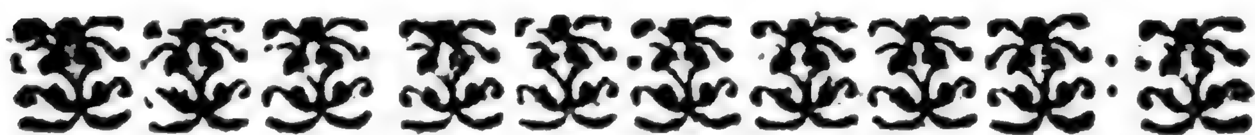
Le 3. diſt, Qu'vn enfant n'ayant point de raiſon, ſinon apres que l'imagination luy a ſeruy d'inſtrument, l'intelligence n opere que par le moyen des ſentimens, & que lors que ceux cy n'agiſſent point, l'autre eſt neceſſairement oiſeuſe. L'experience encore nous mõtre que dãs nos plus delicates penſées, y ayãt des images materielles, elles ne ſont pas tout à fait ſpirituelles. Les plus ſubtils ont conceu Dieu comme vne lumiere, & communemẽt on donne des aiſles aux Anges, bien qu'ils n'ayent non plus de corps que Dieu meſme. Et ſi l'ame entant que raiſonnable informe le corps, comme tiennent la pluſpart des Philoſophes il faut que tous les actes de la raiſon dépendẽt auſſi bien de la maſſe que d'vn principe ſpirituel: autrement on tomberoit dans l'erreur de ceux qui croyẽt que nôtre ame n'eſt attachée au corps que par aſſiſtance, comme vn Marinier eſt vny à ſon vaiſſeau; qu'vn homme n'eſt eſſentiellement composé que d'vne partie, & que l'animal raiſonnable n'emporte point de corps dans ſa premiere conſtitution. Auſſi la freneſie, ou quelque autre ſemblable accident, ayant corrompu le ſens interne, l'intelligence gaſtée auec eux, ou pour le moins ſuſpenduë, ny plus ny moins que la faculté de voir en l'œil creué.

Le 4. diſt, Que ceux qui veulent que les ſens ne

contribuēnt rien à l'ame, sont trop spirituels, comme ceux qui veulent que toutes ses operations en dépendent trop grossiers. Il faut vn milieu entre ces deux extremitez : Bien qu'il soit vray que la plus-part de nos intelligences sont jointes aux operations de la fantaisie, il s'en trouue neātmoins qui sont purement raisonnables, ie veux dire indépendantes des sens. Les pensées grossieres de quelques-vns iustifient le premier ; le second chef se prouue par ce qu'il y a des notions dās l'entendement, dont les objets non seulement n'ont point passé pas les sens, mais encore n'y peuuent passer,& n'y ont aucun rapport méme de biēseance, & par cōsequent y ont encor moins de raport necessaire. Nous comprenons les choses purement possibles, & neantmoins elles n'ont pas touché les sens ; n'ayant point esté dans la nature, elles ne peuuent pas auoir esté l'objet d'vne puissance qui n'agit que sur ce qui luy a esté presenté réellement & dans l'excistance effectiue. En second lieu, les collections vrayes ou feintes comme les comparaisōs, relations, les secondes & troisiémes operations de nostre entendement n'ont iamais passé par les sens. En troisiéme lieu, nous auons des connoissances de Dieu & des Anges, qui estans par dessus toute sorte de matiere, sont purement spirituelles ; & par ainsi ne dépendent pas de nos sentimens. D'ailleurs ? nous connoissons les vniuersels, & toutefois les sens n'agissēt que par des connoissances particuliers ; les generales n'appartiennēt qu'à l'esprit. Mais les separations des Platoniciens, qui pour estre ordinaires ne laissent pas d'estre merueilleuses, seruent de preuue euidente à cette conclusion. Comme il y a des extases surnaturelles, il y en a d'autres qui viennent du fonds mémes de la nature, & qui détachent nostre ame de toutes ses operatiōs exterieures, pour ne s'attacher qu'à l'objet de l'intelligēce. Or ces éleuations d'esprit, telles qu'auoit Socrate de temps en temps,

ne rendroient pas les ſens perclus, s'ils auoiẽt quelque pouuoir ſur elles ; & l'ame lors ne les excluroit pas de ſes myſteres, s'ils y deuoient touſiours eſtre neceſſairement appellez. Puis donc que les reſultats de ces transports ſont immateriels, & qu'ils ne ſe font que lors que l'ame eſt par deſſus toute matiere, il faut conclure qu'il y a des actes dans noſtre entendement qui ne releuent point des ſens.

Le 5. diſt, que les choſes poſſibles, comme la roſe en hyuer, les collections, meſmes feintes, comme combattre vne chimere, & tous les rapports ont tiré leur fondement des eſpeces ſenſibles que l'eſprit accommode à ſa maniere, comme les notions des choſes ſurnaturelles, & toutes les operations qu'il forme des vnes & des autres. . Les vniuerſelles ſont abſtraits par luy des objets ſinguliers, & ſi vous oſtez le vin, la melancholie, & quelquefois la folie pure des extaſes, vous n'y trouuerez rien de naturel, ny par conſequent qui faſſe à la queſtion; noſtre deſſein n'eſtant de toucher aux choſes de la Religion, à laquelle tous les ſens internes & externes ſe doiuent aſſuiettir.



DEVX CENT XI.

CONFERENCE.

Si le Sage doit eſtre exempt de paſſion.

OVy ; car la ſageſſe & le trouble ne peuuent loger enſemble. Or la paſſion eſt vn trou-

ble d'eſprit ; c'eſt pourquoy le cerueau, où l'ame a fait éléction de domicile, afin de luy pouuoir donner plus de facilité & d'acheminement à la ſageſſe, a eſte d'vne compoſition froide & humide, conforme au repos, & contraire au mouuement & à l'action, qui eſt du chaud & du ſec, & à cette meſme fin a fait quartier à part au deſſus des parties dediées aux facultez iraſcible & concupiſcible, qui ſont la vitale & la naturelle. Ce qui a porté les Stoïciens à mettre le ſouuerain bien en l'apathie ou ataraxie, c'eſt à dire à n'auoir point de paſſion ny de trouble : autrement l'ame ne ſeroit pas capable de bien iuger de ſon propre repos, ſi elle en eſtoit priuée, n'y ayant pas iuſques aux moindres Iuges qui ne rendent leur iugement aſſis, qui eſt la poſture que l'ame demande pour eſtre plus auiſée ; & il luy arriueroit le meſme qu'aux organes de nos ſens imbus de quelque eſpece, leſquels iugent tous les autres objets pareils à ceux dont ils ſont teints, comme l'œil de l'icterique trouue tout jaune. Ainſi le colere iugera de tout bruſquement & auec precipitation, l'amoureux interpretera le tout ſelon ſa paſſion, & chacun des autres ſelon leurs iugemens, qui ne ſe trouueront pas conformes les vns aux autres ; & ainſi diuerſes perſonnes toutes ſages ne ſe rencontreroient pas de meſme auis : ce qui eſt impoſſible.

Le 2. diſt, que tant s'en faut que le ſage ſe doiue dépoüiller des paſſions, qu'au contraire la ſageſſe ne peut ſubſiſter ſans elles ; car n'eſtant autre choſe, ſuiuant l'opinion de pluſieurs, qu'vne forte reſolution de viure conformément à la nature, on ne peut mieux s'accommoder aux loix de cette commune mere, qu'en ſuiuant les inclinations qu'elle nous a données. En ſecond lieu, les paſſions eſtant enracinées dans le fonds de noſtre nature, n'en peuuent eſtre arrachées qu'en détruiſant le tout, dont elles font parties, qui feroit ceſſer d'eſtre homme

pour sembler raisonnable. Ce n'est donc pas estre sage d'agir contre la nature pour se ranger du côté de la raison, & se rendre insensible pour estre estimé retenu. Aussi Dieu n'auroit-il pas donné à l'homme vn appetit inferieur, s'il n'en deuoit ressentir aucune impression; & si cet appetit ne deuoit iamais auoir d'effet dans les sages, il leur seroit du tout inutile. Voire si ses mouuemens deuoient tous estre irreguliers, nostre peché sembleroit excusable, puis que nous aurions naturellement des transports qui nous y entraineroient par force. De vray, ces gens qui ont esté si peu passionnez en public, l'ont tous esté en secret; & il y a eu plus d'apparēce & de montre exterieure en leurs actions que de veritable solidité, leur sagesse n'estant qu'vne folie masquée d'hypocrisie. Il vaut donc mieux parlant naturellement, se laisser regenter aux mouuemens bien ordonnez de la nature, plus sage que tous les Philosophes ensemble, & estre triste ou ioyeux selon que les diuers accidens de la vie humaine nous en donnent le sujet. Aussi les afflictions s'enuoyent-elles de Dieu aux hommes pour leur faire sentir, & ses benedictions pour s'en réioüir & les reconnoistre: ce qui ne se sçauroit faire dignement par vn insensible. Et celuy lequel oyant blasphemer le nom de Dieu, ou voyant commettre quelque autre mal, n'en receuroit point de tristesse, seroit à blasmer, Dieu mesme nous faisant souuent entendre qu'il est en colere; ce qui ne se pourroit conceuoir sans offense, si cette passion repugnoit à la sagesse.

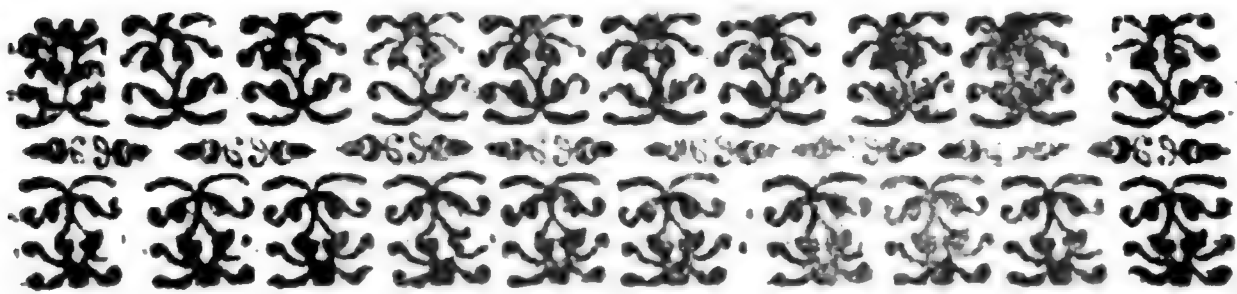
Le 3 dist, que le sage ne peut auoir de passions qu'il ne perde son nom: car soit qu'on prenne cette vertu pour vne connoissance des choses diuines & humaines, comme le Philosophe la définit, l'appetit inferieur ne sert point à l'intelligence, veu qu'il ne fait que la troubler. Ainsi lors que l'amour ou la colere s'échauffent, la chaleur de l'esprit se

refroidit peu à peu, & lors que nous commençons d'estre passionnez, nous cessons d'estre raisonnables. Soit que l'on prenne la sagesse pour vne assiete d'esprit par tout vniforme, & qui nous met dans vne constitution telle que les prosperitez ne nous enflent pas plus que les aduersitez, il faut necessairement en chasser les passions qui le tirent de cette paix. Aussi l'Escriture tesmoigne que c'est de nos concupiscences que viennent tous les desordres qu'on remarque dans le monde; & s'il n'y auoit point de passions, il n'y auroit point de troubles ny de dissentions. que si la sagesse se définit vn train perpetuel dans vne vie entiere & irreprochable, il est bien aisé à iuger que ce qui nous y fait faire les détours les plus dangereux, ne nous sert pas à marquer droit dans vne si belle carriere. La sagesse dit d'elle-mesme, qu'elle n'habitera point en vn corps sujet aux pechez, ny par consequent en vn qui soit suiet aux passions, veu que se sont les allumetes du peché, ainsi que parle l'Apostre, & les truchemens du vice, comme dist saint Chrysostome. De fait, pour malicieux qu'vn homme soit, il ne fait gueres de pechez purement spirituels; l'ame se corrompt le plus souuent par la contagion du corps, & il peche ordinairement ou par haine, ou par amour, par desespoir, ou par excez de confiance. Aussi Dieu qui est la sagesse mesme, estant éloigné des passions, comme d'vne extreme foiblesse, tous les sages doiuent s'efforcer de luy ressembler; ce que l'Escriture luy en attribuë, n'estant qu'vn langage figuré, & pour s'accommoder à nostre mode. Et Nostre Sauueur, en qui estoient cachez tous les tresors de sagesse, n'auoit pas proprement de passions, comme nous apprend la Theologie. Enfin la renonciation de ses appetits que les Payens ont pratiquée aussi bien que les Chrestiens, ne peut pas s'accommoder auec vne resolution & inclination à les suiure en toutes choses.

Le 4. dist, que douter si le sage doit auoir des passions, c'est reuoquer en doute s'il doit estre homme, & si sans auoir nostre essence il peut estre de nostre espece. Comme par le degré de raison l'homme s'approche des Anges, il a celuy d'animal commun auec les bestes. Or l'homme est animal, & partant capable des mouuemens de l'appetit inferieur, dont les passions sont des rejettons, & par consequent le sage aussi bien comme le fol en doit auoir; mais l'vn les conduit, & l'autre s'y laisse conduire; car les déreglemens qui offusquent la raison ne viennent pas du simple vsage des passions, mais de leur desordre. L'enthousiasme des Poëtes montre bien qu'il y a vn certain degré de chaleur qui fait plus produire de belles choses à l'esprit, qu'vne morne froideur; & les passions se trouueront la cause des plus belles actions qui se soient iamais faites. Aussi, moyennant qu'vn homme reprime son appetit, ne s'échapera pas hors des bornes de la raison, il ne sera pas insensible, mais aussi ne sera-t'il pas trop violent, car si pour ne s'emouuoir de rien l'homme estoit sage, les pierres le seroient plus que luy. Et comme nous deuons nous seruir de la haine pour euiter ce qu'il faut haïr, nous pouuons employer l'amour pour agir sur des objets que nous ne pouuons fuir sans peché. C'est la liberté qui peche, non pas l'appetit inferieur: les premieres mouuemens ne sont pas à nous, mais aussi ne sont-ils pas tousiours illicites. Ce n'est pas le sensitif qui nous rend coupables, c'est le consentement, ainsi que parle saint Bernard. Si Dieu n'a pas de passions, il ne s'ensuit pas que nous en deuions auoir, comme nous ne laissons pas d'auoir vn corps, bien que Dieu soit purement spirituel. Si Iesus-Christ n'a eu que ce qu'on appelle des propassions, qu'il n'ait aimé, & qu'il n'ait hay, qu'il n'ait esperé, & qu'il n'ait craint (dont le contraire paroist dans l'Escriture) c'est pource qu'il estoit

Dieu & homme tout ensemble : mais ses passions ont toûjours esté raisonnables, & il les émouuoit à sa volonté, au lieu qu'elles nous émouuent bien souuent contre la nostre. Cette renonciation dont ils se vantent, n'est pas vne pure insensibilité, mais vn reglement des passions. Nous cessons d'estre hommes lors que nous cesserons d'estre desordonnez. Il faut donc suiure les loix de la Nature, quand elles ne sont point contraires aux loix de son autheur : & ce n'est pas étouffer absolument les passions, que de les regler : mais pour agir suiuant la raison, on n'agit pas contre le bien estre de l'homme : & encor que les passions soient des causes naturelles, elles sont en nos sens subordonnez à la raison. Bref il y a eu des gens moderez en leurs appetits, s'il y a eu des hypocrites.

Le 5. dist, que le Comique disant qu'il estoit homme, auoit adjousté auec grande raison, qu'il n'estimoit rien éloigné de soy qui fust de la nature humaine : Aussi les passions sont-elles à l'ame ce que sont les maladies au corps ; l'vn & l'autre ne pouuans estre toûjours en santé. Et Caton le Stoïque pour n'auoir iamais ry, ne s'est pû empescher d'estre triste lors que les affaires de la Republique n'alloient pas à son gré. Aristote dit donc mieux, n'exemptant point le sage des passions, mais le mettant au dessus d'icelles pour se moderer par la Philosophie, & mesme à l'imitation des bons Medecins qui tirent des remedes des choses plus nuisibles, pour en tirer des semences & aiguillons à la vertu. Ainsi l'amour ciuilise les plus rustiques ; la colere aiguise la vaillance ; l'enuie se tourne par les gens de bien en vne loüable émulation ; & lors qu'ils se sont ainsi surmontez eux-mesmes, comme l'amour de l'honneur & de la patrie en Scipion surmonta celuy de sa captiue, & il en merita vn plus grand triomphe que s'il auoit simplement surmonté ses ennemis.



DEVX CENT XII.

CONFERENCE

Pourquoy les mulets ne peuuent engendrer.

LE premiere dist, que la mule & le mulet sont steriles, pource que chaque animal parfait ne peut produire que son semblable par vne generation vniuoque, comme il se prouue par la definition de la generation, qui est la production d'vn viuant descendant d'vn autre viuant par vn principe conioint pour la ressemblance de l'espece. Ce qui ne peut étre sinon en s'accouplant de la mesme façon que l'animal a esté produit: Or ces conditions sont impossibles au mulet; car il a esté produit par le cheual & l'asne, & il n'est ny l'vn ny l'autre, ny tous les deux ensemble; mais vne troisiesme espece qui tiẽt quelque chose de tous les deux. Tellement qu'en quelque façon qu'il se vient à ioindre, il ne sçauroit faire son semblable de la mesme façon qu'il a esté fait, qui sont les conditions inseparables en la nature, laquelle ne vient iamais par deux diuerses voyes à vne mesme fin, n'ayant point d'effet dont les causes ne luy soient determinées, pource qu'elle agit necessairement; au contraire des hommes qui agissent librement & par deliberation. De sorte, que le

mulet ne pouuant engendrer que son semblable, pource que les choses se conseruent par les mesmes principes qui les produisent, ainsi qu'vne seule espece n'a pas esté capable de produire celle du mulet, vne seule espece ne la peut aussi conseruer, & le mé-me accouplement d'animaux de diuerses natures qui l'a produit vne fois, est necessaire à le reproduire. Si le mulet engendroit il faudroit donc qu'il en vint quelque animal qui ne fust pas mulet; puisque s'accouplant auec le mulet ce ne seroit pas vne espece differente de la sienne, comme il est requis pour faire vn mulet, & se mélant auec l'anesse ou la mule; cette-cy auec l'asne ou le cheual, ils produiroient vne infinité d'especes differentes qui participeroient plus ou moins de la nature de cheual ou de l'asne, c'est à dire, se trouueroient plus ou moins asnes ou cheuaux, diuisans par ce moyen, augmentans & diminuans les formes: qui seroit faire receuoir plus ou moins à la substance, contre la maxime des Philosophes. C'est pourquoy les mulets n'engendrent point: La sagesse & preuoyance de la nature estant si admirable, qu'elle se priue plustost de son action, que de souffrir qu'il en vienne quelque inconuenient. Ainsi, durant les plus grands froids l'eau ne gele point dans vn fort vaisseau bien clos, pource qu'elle ne le sçauroit sans receuoir de l'air qui vienne occuper la place de l'eau resserrée par le froid, & elle ne sçauroit admettre d'air sans rompre le vaisseau, lequel ne se pouuant rompre empéche par ce moyen l'eau de geler. Ainsi le feu si actif par tout ailleurs, ne brûle point en vn lieu enfermé, pource qu'il ne se trouueroit point de place pour l'air qu'il doit rarefier. Si nous ne voulons dire auec Platon, qu'il ne suffit pas que la matiere soit disposée à la generation de l'animal, si l'idée qui est en l'entendement diuin ne luy fournit de forme. Ce qui ne se peut en ce qui seroit produit par le mulet; pource que cette Idée, qui est l'ori-

ginal sur lequel sont façonnez tous les indiuidus de son espece, se trouuant broüillée & confonduë dans cette race bastarde du mulet, ne peut reflechir son image sur cette matiere pour l'informer, comme vne eau troublée ne peut reflechir l'espece, méme paesente.

Le 2. dist, que la sterilité ayant vn nombre presque infiny de causes, comme il a autresfois icy esté dit, outre les generales, desquelles le mulet peut participer comme animal, il en a encore de particulieres comme mulet. Dans lequel ne se trouuant point les conditions requises à la generation, ce n'est pas de merueille s'il n'en est pas capable. La principale de ces conditions est la difference de sexe, & il n'y a point en ce genre d'animal, lequel comme il ne constituë pas proprement vne nouuelle espece, ainsi la difference de sexe qui se troune entre luy & la mule n'est que similitudinaire, & les parties qu'ils ont respondantes à celles dont les autres animaux engendrent, en ont bien la figure exterieure, mais non pas la forme interieure & moins l'effet: comme les œufs que les Latins appellent *subuentanea*, ont bien la figure des autres, mais ne peuuent éclorre de poulet, & comme les mammelons ou bouts des tetins des hommes ont bien de la figure exterieure, mais non la forme & l'vsage des tetons des femmes, ceux-cy estans donnez aux meres pour allaiter leurs enfans, & aux hommes seulement pour ornement. Car la nature n'ayant que deux patrons ou exemplaires, qui sont l'vn & l'autre sexe, lors qu'elle doit produire vn animal, ne le peut former qu'au modelle de l'vn ou de l'autre ou de tous les deux sexes ensemble, comme il arriue aux hermaphrodites, qui ont aussi pour la mesme raison l'vne des parties qui leur donnent ce nom inutile à la generation, & souuent tous les deux. De sorte qu'il ne se faut pas en ce regard, non plus qu'en beaucoup d'autres, amuser à la montre, le plus souuent trompeuse.

Le 3. dist, La generation le plus parfait ouurage de la nature, ne se fait pas seulement, comme toutes ses autres œuures, par nombre, poids & mesure; mais dépend de tant d'autres conditions, que souuent rien ne semble manquer à la perfection du masle & de la femelle, qu'il y manque toutefois cette proportiõ qui doit resulter de l'assemblage des deux, pour faire quelque production. Neantmoins la generation est tellement necessaire pour la perpetuité de chaque espece, & la nature l'affecte tant, voire le desir qu'elle a donné à l'animal de produire est si grand, que s'il se trouue chargé d'vne semence fort feconde, qu'elle soit receuë en vn vaisseau capable & aucunement proportionné, bien que d'autre espece, & que le temps du part soit égal, il s'y fait vne production qui tient du pere & de la mere: comme toutes les autres, ainsi qu'il se void au mulet engendré du mélange de l'asne & cauale, & quelquesfois du taureau auec l'vne & l'autre, aux leopards engendrez du pard & de la lionne, aux metis produits des chiens de plusieurs sortes, lesquels s'accouplent aussi auec les loups, d'où viennent les dogues, & auec les renards. Ce qui arriue à plusieurs autres bestes par tout, mais principalement dans l'Affrique: pource qu'y ayant fort peu d'eau, toutes sortes d'animaux sont obligez de se rencontrer en mesme lieu pour boire; & ainsi le plus souuent ils se ioignent confusément & engendrent des Monstres, d'où est venu le prouerbe, que l'Affrique porte toûjours quelque chose de nouueau. Entre les volatiles les perdrix couurent les poules, & les oiseaux de proye, bien que de differentes especes se meslent aussi mesme parmy les poissons il s'en trouue d'engendrez par vn fray extraordinaire, tel qu'est celuy qui se nomme Rhinobate. Lesquels animaux ainsi composez de deux natures, s'accouplant derechef, font cette grande bigarure, qui sert d'embellissement à l'vniuers. Il n'y a que

les seules mules & mulets qui sont infeconds, & ne produisent point leur semblable: Ce qui partant ne vient point de ce que les especes multiplieroient à l'infiny; puisque cette consideration n'empesche pas, au dire d'Aristote, que les leopards ni les autres animaux hybrides & venus de diuerses especes n'engendrent: ny pareillement que les plantes entées sur d'autres de differente espece, ne produisent & portent du fruit. La cause s'en doit donc rechercher dans la diuerse temperature & complexion de l'asne & du cheual: le premier estant fort mélancholique, c'est à dire froid & sec, ce qu'il témoigne par sa pesanteur, comme cettuy-cy fort chaud & sec, ce qu'il montre par sa promptitude: Il arriue que ces deux semences mélées ensemble font vn troisiéme composé des deux extremes: lequel trouue à la verité assez de chaleur naturelle & humidité radicale pour faire vn animal; mais la nature ayant conduit son ouurage iusques à ce point, ne peut passer outre: pource qu'elle a consumé tout ce qu'elle auoit de cette humidité radicale & chaleur naturelle, en sa production: le faisant bien fort & vigoureux, comme ayant le courage du cheual ou de la cauale, & l'assiduité & tolerance du trauail propre à l'asne ou asnesse. Mais cet animal n'ayant de cette chaleur & humidité radicale que ce qu'il luy en faut pour soy, & non iusqu'au point requis à la productiõ d'vn autre, il ne se peut reproduire, non pas faute d'auoir les mesmes appetits d'engendrer que ceux qui en ont la puissance: l'acrimonie d'vne chaleur & humidité accidẽtelle ayant pris la place des premieres qui l'y prouoquent; mais sans que le masle puisse ietter aucune semence prolifique, ou que la femelle la puisse faire produire en soy-méme: pource que cette chaleur est estrangere, & cette humidité purement excrementeuse. Car il n'y a point de qualité plus nuisible à la generation que la froideur & secheresse; d'où vient que les vieilles gens cessent



d'engendrer, dautant que ces deux qualitez abondent en eux, leur humidité estant superfluë. qui est aussi volontiers la cause pourquoy la mule est ombrageuse, & moins docile que les autres animaux: cette acrimonie mordante, qui domine en elle, la rendant pleine de fougues & la secheresse resistant à la memoire, qui rend l'animal docile & disciplinable. Où il faut bien distinguer le temperament requis à la vigueur & solidité des parties, voire à la longue vie, d'auec celuy necessaire à la generation, le premier se trouuant au mulet, & y estant d'autant mieux conserué, que ne iettant point de semence prolifique, l'humide radicale destiné à son indiuidu, ne se dissipe pas si-tost: non plus que la chaleur & ses esprits. C'est pourquoy les chastrez sont volontiers plus grands & plus gras, témoins nos chapons; voire estans moins suiets à plusieurs maladies, sont de plus longue vie: D'où Aristote & Pline rapportent auoir veu vne mule âgée de 80. ans, telle qu'estoit possible celle qui auoit seruy aux Atheniens pour bastir leur Temple de Minerue. Si l'on ne veut dire que cette secheresse qui empéche la generation est la mesme qui endurcit les parties, & les rend plus solides, notamment les os qui donnent la forme au reste du corps: D'où vient que les ieunes gens se trouuent extraordinairement accreus apres les fiéures, pource qu'en dessechant leurs humeurs, elles les ont renduës plus propres à la nourriture des os, dont les autres parties sont forcées de suiure l'accroissement. Ce qui rend les mules & mulets communement plus grands, plus forts & robustes que le cheual ny l'asne qui les ont produits.

Le 4. dist, que sans recourir au mystere des nombres de Pythagore, qui appelle le binaire generatif, & le ternaire parfait, d'où il ne se faudroit pas ébahir si les productions extraordinaires s'y arrestent.

Le nombre des formes ou especes estant limité, il n'est pas au pouuoir de l'art & de la nature de les surpasser. Et bien qu'il soit plus aisé de les multiplier en la famille des plantes qui estans moins parfaites, engendrent toutes seules leur semblable, & n'ont qu'vn mesme sexe ; ce qu'on leur attribuë le nom de masle & de femelle, n'estant que figurément & pour seruir de difference. Toutesfois, il n'est pas au pouuoir des Iardiniers d'enter toute sorte de fruits les vns sur les autres. Car en premier lieu, (excepté le chou sur lequel on peut enter quelques arbrisseaux lors que son pied est endurcy & deuenu ligneux) les plantes de diuers genres ne se meslent point les vnes auec les autres comme les arbres auec les herbes, ny les arbruisseaux, & ceux-cy auec les arbres. En second lieu, les fruits à pepin ne s'entent point du tout sur ceux à noyau, ny au contraire. Autrement il n'y auroit rien de determiné dans la nature, laquelle neantmoins differe en cela principalement de l'art, que cettui-cy feint ce qu'il plait à l'artizan, au lieu que celle-là a son ouurage borné. D'où il arriue que le Peintre fait souuent de beaux tableaux & de laids enfans. Car vne plus grande proportion est requise à la production de quelque plante, & encore de quelque animal, qu'à celle de la composition d'vn medicament, d'vn parfum ou d'vne saulce, & toutefois, si vous venez à mesler deux medicamens differens, souuent ils ne feront plus aucun effet, l'vn détruisant l'autre, ou le rendant inutile. Toute sorte de parfums ne conserue pas sa bonne odeur en se meslant auec autre chose ; & iusques aux saulces ne contentent pas toutes nostre goust estans meslées auec d'autres, comme elles faisoient auparauant. Ce qui se void aussi en deux graines differentes, lesquelles meslées ensemble ne produiront rien, pource que la nature a temperé les semences en tel degré qu'on n'y sçauroit adiouster

ny diminuer sans la priuer de son effet. Que si ce meslange contre nature vient à quelque productiõ, elle est prodigieuse, & entre les animaux, s'appelle monstre, que la seule coustume nous familiarise. Mais comme c'est vn erreur de la nature, elle retourne à son premier chemin si tost qu'elle peut ; & ne le pouuant par les organes de ces parts monstrueux, elle cesse plustost d'ẽgẽdrer que de faire de secõds mõstres de ces premiers. Ce qu'elle fait encore plustost aux mules & mulets qu'aux autres espéces, pource que la nature cheualine & l'asinine ne sont pes moins contraires que le feu & l'eau. De sorte que si par necessité ils viennent à se joindre & faire vn composé, vertus generatiues qui se trouuẽt lors dans leurs semences, font bien vn animal ; mais en le produisant elles s'esteignent l'vne l'autre cõme l'eau fait le feu. D'où vient que ce qui en est engendré n'a plus de vertu generatiue.

Le 5. dist, que cette sterilité estant supposée (sans nous arrester à ce qu'Aristote rapporte qu'en Syrie les mules & mulets engendrent communément, ce que Theophraste, Varron & autres confirment des mules de Cappadoce & d'Affrique :) Démocrite dans Ælian en attribue la cause à la mauuaise conformation de leurs parties genitales, particulieremẽt de leur matrice qui n'est propre à retenir non plus qu'à viuifier la semence, principalement peut estre que les cõduits de ses parties seruent à l'vne & à l'autre sexe, trop dilatez : ce qui procede de ce que le cheual son progeniteur communique vne chaleur excessiue (dont le propre est de dilater) aux conduits desdites parties seruãtes à la generation, que la mule & le mulet ont desia eu fort laches & dilatées du costé de l'anesse leur mere, laquelle à cette fin, par l'auis de plusieurs Naturalistes, & experience de nos païsans, ne conceuroit point si on ne la frappoit à grands coups de baston, aprés qu'elle a esté

saillie, afin que la douleur la fasse resserrer & retenir la semence, qu'autrement elle laisseroit écouler. Cette dilatation trop grande des parties genitales de la mule & du mulet se connoist aussi par leur dissection, & encore par l'enormité de leur voix, dont les organes ont vne telle sympathie auec ceux de la generation qu'elle muë au mesme instant que les ieunes garçons en deuiennent capables: ce qui les fait chastrer en quelque païs pour conseruer leur voix. La lõgueur des mémes parties genitales cõtribuë aussi grandement à cette sterilité; pource que la semence venant à distiler par ces longs canaux & y estre receuë perd tous ses esprits, veu mesme qu'Aristote nous enseigne que les hommes qui ont la verge bien longue sont steriles. D'ailleurs, cet animal semble n'estre pas vn ouurage de la nature, mais plustost vn accouplement furtif & illegitime fait par l'inuention des hommes; & de fait, les iumens ne permettent gueres d'estre emplies par les asnes qu'elles ne soient liées & contraintes: & il y a des païs où l'õ est obligé à nourrir les asnes du laict des iumens pour les leur faire saillir, encore les faut il couurir d'vne toile de couleur de poil d'asnesse, tant il y a de façons à forcer les loix de la nature, pour lesquelles conseruer les corps pesans montent en haut, les legers descendent en bas, & les plus forts se rompent. Il y a donc aussi peu à s'estonner dequoy vn mulet ayant esté engendré contre nature ne cõtinuë pas d'en engẽdrer d'autres, comme pourquoy vne pierre iettée du bas en haut, ne poursuit pas aussi-tost son mouuement violent cõme il reprend le sien naturel, ou si elle est arrestée en l'air, s'y repose plustost que de poursuiure cette premiere violence. La raison de cette sterilité se trouue aussi dans la vertu seminale & reproductiue qui est en chaque viuant, principalement en chacun animal, distingué pour cet effet par le sexe; le masle donnãt

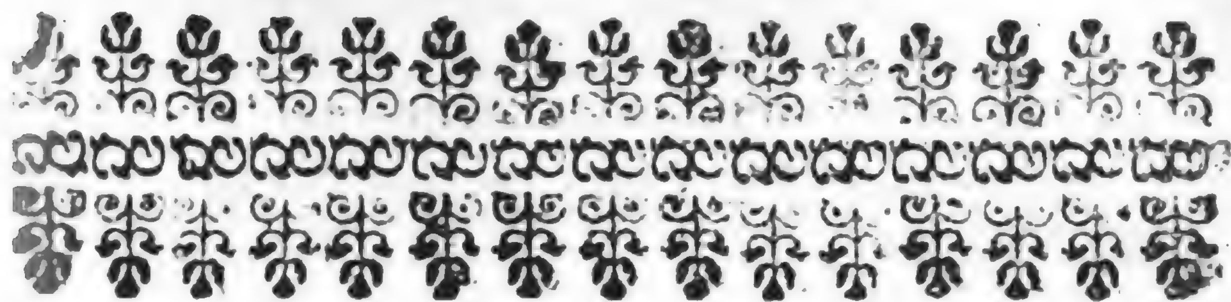
la vertu ; & la femelle la matiere laquelle estant empreinte de la faculté seminale, si les animaux sont de mesme espece, éclost de son sein vn animal tout sẽblable à celuy dõt elle est extraite, mais lors qu'il arriue que les deux semences differẽtes se rencontrent dans vne matrice, elles sont bien animées par la vertu generatiue qui est en elles ; & ont assez de force pour produire vn animal qui tient quelque chose de ceux dont elle est emanée: mais ce troisiéme là n'en peut faire autant, faute de faculté generatiue qui luy soit particuliere, comme n'ayant point eu de participation de ses geniteurs, à cause que leurs vertus seminales estoient dissemblables & non concurrentes comme les autres à vn mesme ouurage, de laquelle seule cõcurrence à vne mesme fin, se determine l'espece. C'est pourquoy ce qui en vient estant vn ouurage du hazard, & non de la nature, elle luy dénie les principes de generation, dont la puissance se perd en luy. Mais les mules & mulets sont particulierement steriles ; pource que l'vn & l'autre de leurs geniteurs est fort suiet à la sterilité. Car l'asne est d'vn temperament froid, & particulierement sa semance si froide, que s'il ne cõmẽce à engẽdrer dés le premier chãgemẽt de ses dents, il est toûjours sterile. Iusques-là mesme qu'vn asne venant à s'accoupler auec vne iument desia pleine d'vn cheual, il la fait auorter par cette froideur de sa semence. Le cheual aussi au rapport d'Aristote, est fort peu fecond, d'où vient que sa semence estant encore refroidie par celle de l'asne, il se fait bien vn animal, mais entierement sterile.

Le 6. dist, qu'il y a dequoy s'ébahir de ce que les femmes, pour opiniastres & capricieuses qu'elles soient & du rang de celles que le vulgaire appelle testes de mules, n'engendrent pas moins, pas que leurs original est sterile. Ce qui vient possible de ce que l'vn & l'autre de ces animaux est

bien suiet à la Lune ; mais la femme perd sa quinte & l'autre la continuë en cette action : laquelle fougue rauissant ses esprits & les emportãt des parties inferieures à la teste ; en priue sa semence, & la laisse par ce moyen inutile à la generation. Mais la principale cause m'en semble estre que la premiere production du mulet est accidentelle & artificielle, & non par institution de la nature, & l'estre accidentel ne se peut reproduire non plus que les matieres facturées, & qui ont passé par les mains de l'ouurier ne sont plus propres à en produire d'autres, estans abandonnées par la nature si tost que l'air s'en est saisi. La seconde, que la semence du cheual & de l'asne meslez ensemble acquierẽt vne telle densité & dureté que la puissãce de la nature va bien jusques à en produire au cõmãcement vn animal, lequel pour ce suiet est dense, & participe de cette dureté & vigueur, mais il ne luy est plus possible d'en exprimer aucune autre humidité ny semence assez flexible, molle & spiritueuse pour en reproduire vn autre, ne plus ny moins que le fer est la derniere humidité de la nature & que le fer nouuellement sorty de sa maine se peut bien fondre vne fois, mais n'est plus susceptible de fusion commune, seruant luy-mesme de vaisseau & de receptacle à la fusion des autres métaux. Et de vray la comparaison des métaux dont les especes sont limitées, nous peut cõduire à celle de la questiõ dõt il s'agit. Tout ainsi donc que des sept métaux, les vns s'allient & compatissent auec les autres, & sont ductibles & propres à estre mis en œuure, comme le plomb & l'estain, l'argent & l'or, le fer & le cuiure, le vif-argent & tous les six autres. Au contraire, comme l'estain & l'argent sont entierement infusibles, de mesme les semences de quelques animaux de differẽtes especes symbolisent bien ensemble, & sont capables de faire production, comme

celle du cheual & de l'asne, du chien, & du renard, mais quelques autres non, comme celle de la mule & du mulet entre-elles & auec celles autre animaux, dautant qu'elles détruisent & corrompent la temperie de autres.





DEVX CENT XIII.

CONFERENCE.

Pourquoy plus on a, & plus on veut auoir.

IL faut préalablement sçauoir si le vulgaire a eu raison en ce prouerbe, ou si ce n'est point l'enuie que les pauures portent aux incommodez, qui fait mal interpreter la continuation de leur trauail à se parer contre cet horrible monstre de la necessité. Il semble que cette derniere en soit la principale cause: car la raison ny l'experience ne permettent pas que l'estomach qui est plein, desire aussi ardemment l'aliment que celuy qui est vuide, la vacuité & inanition estant la principale cause de l'appetit. Aussi voyez vous les pauures & menuës gens s'abandonner pour le gain à des ouurages bien plus seruiles & deshonnestes que les riches, en quelque reputation d'auaricieux qu'ils soient tenus du peuple. Mais parce que celuy qui est en indigence n'a pas moyen d'estre ménager, comme ceux qui font prouision des choses en gros, lesquels en ont meilleur marché, les pauures considerans cela, les estiment plus grands œconomes qu'il ne faudroit, & arguent de là en eux vn desir insatiable d'en amasser, qu'ils confondent mal à propos auec le bon ménage, lequel est vne vertu, comme l'auarice vn des plus

grands vices de la societé humaine, & la source de la plufpart des maux publics & particuliers.

Le second dist, qu'il ne faut point reuoquer en doute la verité des prouerbes que la voix publique fait éclore & que les siecles ont continué iusques à nous, tesmoignage infaillible de leur omologation. Or celuy-cy est fondé sur ce que la plufpar des autres vices reçoiuent guerison auec l'âge, l'auarice au contraire auec peu d'autres, va tousiours en augmentant, pource que les vieilles gens deuiennẽt de plus en plus resserrez & illiberaux: Dont la raison est commune à toutes les personnes foibles & debiles, telle qu'est aussi la femme, à ce suiet naturellement moins liberale que l'homme, fondé sur ce que ce sexe a plus de crainte d'auoir besoin que les hommes qui ont plus de moyen d'en gagner honnestement. Ioint l'experience que les vieillars ont euë durant leur vie de plusieurs choses qui leur ont máqué, sans en excepter les amis, & n'ayans rien troué qui leur ait moins failly au besoin que leur argent, auec lequel ils ont tousiours trouué des amis & non pas tousiours de l'argent auec ces amis là. C'est ce qui leur augmente si fort la recõmãdation des facultez, qui ont pris de là le nom de moyens, voire absolument celuy de bien. Et pource que ceux qui ont amassé quelque bien par leur épargne (qui ne se peut pas tousiours appeller auarice, ny aucun auaricieux, à parler absolument, mais seulement au respect de la condition, ce que l'on croit blasmable estans quelquefois vn effet de prudence) ont esté bien souuent obligez à commencer ce gain par le trafic ou autre negoce que les plus releuez appellent sordide, se portẽt a beaucoup de petits soins: comme faisoient ceux que les Grecs appelloient coupeurs de cumin, possible pource que cette herbe estant d'elle-mesme petite, il n'appartient qu'aux auaricieux de la couper. Ce qui degenere souuent en la recherche d'vn gain sordide, auquel

eſt ordinairement conioint le vice qui fait grand cas de peu de choſe : Toutes ces actions oſtans aux pauures & menu peuple pluſieurs occaſions de profiter, leur y fait donner vne ſiniſtre interpretation, meſme lors que ceux qui par tels moyens ſe ſont tirez de la neceſſité par la crainte qu'ils ont d'y retomber n'en demeurent pas là: mais trouuans beaucoup plus de facilité à multiplier leur leuain qu'à le produire, laiſsent tourner d'elle meſme la rouë, à laquelle ils ont autrefois donné le branle; & s'ils ſe ſont faits de Colporteurs Marchands en gros, de ſeruiteurs maiſtres, font faire par leurs facteurs & commis ce qu'ils faiſoient auparauant eux-meſmes, auec d'autant plus de ſoin & d'aſſiduité, qu'outre les raiſons qui les auoient portez à entreprendre la profeſſion où ils ſe ſont adonnez, l'experience leur a fait voir que l'exercice n'en eſt point infructueux, Ce qui, bien loin d'eſtre blâmable en ceux qui le pratiquant, meriteroit cenſure aux autres qui ne le font pas, pource que par le mépris qu'ils font de cultiuer les arts & profeſſions qui leur ont donné du bien, les particuliers ſont contraints de recourir à de nouueaux venus inexperimentez & pauures, auec leſquels partant ils ne trouuent pas ſi bien leur compte, ny la facilité qu'ils auoient auec les precedens: outre que les arts vont en decadence par ce mépris, Mais ces raiſons n'empeſchent pas que ce prouerbe ne ſoit veritable, Plus on a & plus on veut auoir ; cette accedie & laſcheté qui ſe trouue dans les perſonnes entierement accablées de miſere, reſſemblant à la pituite qui enduit les parois de l'eſtomach de quelques perſonnes à jeun, laquelle s'abat par les premiers morceaux, & fait dire que l'apétit leur vient en mangeant.

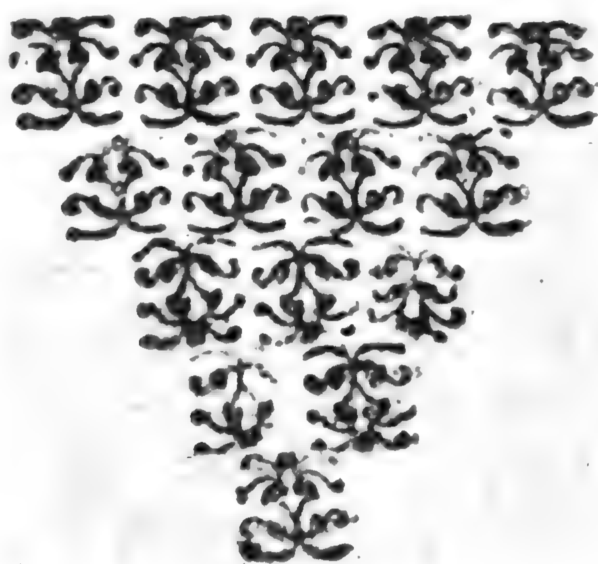
Le 3. diſt, Qu'il n'eſt que trop vray que plus on a & plus on veut auoir, ſoit pour la foibleſſe generale de l'eſprit humain qui ne ſçait pas moderer ſes conuoitiſes, ſoit pource que l'auarice particuliere

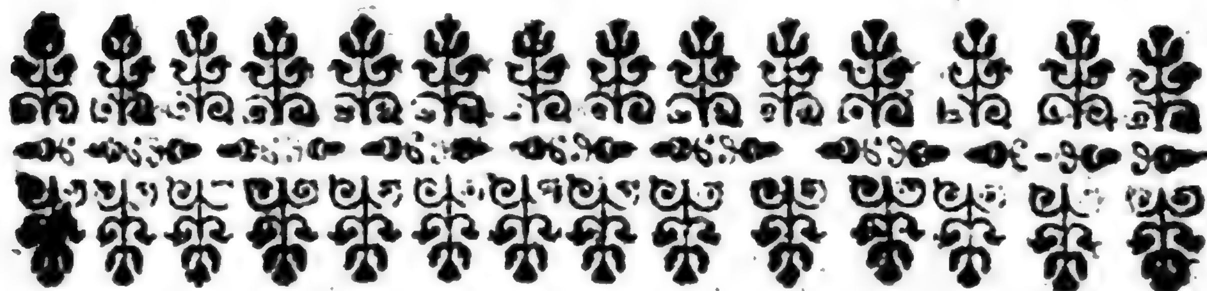
ment est vn gouffre insatiable, lequel ne dit iamais c'est assez, uoire vn feu dans lequel plus vous iettez de matiere combustible, & plus vous l'augmentez Ce qui ne se peut que trop aisément prouuer par tous les auares, lesquels sont à bon droict comparez aux hydropiques tousiours alterez, & possible pour la mesme cause, dautant que comme le boire & le mãger sont conuertis en des serositez acres dans l'estomach de l'hydropique, ainsi les biens acquis par l'auaricieux luy seruent de moyen pour irriter son desir à en acquerir de nouueaux. Il est plus possedé par ses richesses qu'il ne les possede: par ce moyen, plus pauure que le disetteux & mendiant, en ce qui ne manque à cettui-cy que ses necessitez qui ne consistent pas en beaucop de choses, la nature estant contente de peu, mais à l'autre ce qu'il a défaut aussi bien que ce qu'il n'a pas, se reconnoissant par là le dépositaire & non le seigneur de son bien, & s'accusant tacitement de ce que ses biens ont esté acquis iniustement, pource qu'il ne peut luy-mesme croire qu'ils luy appartiennent: c'est pourquoy il en recherche d'autres. Et comme les magnificences de la Cour seruent d'alumettes à l'ambition, ainsi l'auaricieux qui est au milieu des richesses en accroit par là son enuie. Aussi est il impossible que celuy là trouue son repos, lequel est maistrisé d'vne passion dont le mouuement est perpetuel: les autres n'ayans ordinairement qu'vn seul objet. Ainsi l'amour a le seul delectable, l'ambition, seulement l'honneur: mais toutes les facultez & actions de l'auaricieux ne tendent qu'à auoir du bien, dont la seule idée luy oste le repos & le repas, ne luy laissant gueres moins de peine à conseruer l'acquis, qu'il en a eu à l'acquerir. Dequoy S. Augustin rapporte la cause à la iustice diuine, qui ordonne que ceux qui ont acquis du bien contre la raison, ayent tousiours des desirs déraisonnables qui seruent de supplice à leur esprit desordonné, lequel de-

ſire,comme il feroit ſon repos, des choſes qui doiuent accroiſtre ſon inquietude. Et de fait, pource qu'il n'y a rien qui donne plus d'empreſſement & d'angoiſſe à l'ame que le deſir violent qui n'eſt iamais rempli, lequel à ce ſujet s'accompare à vne ſoif ardente; l'eſprit de l'auaricieux ne pouuoit receuoir vne plus grande punition de ſon appetit deſordonné, que de deſirer touſiours ſans pouuoir iouyr de ce qu'il deſire; & les Theologiens aſſeurent que le ſupplice des damnez conſiſtera principalement en vn deſir extréme de la viſion de Dieu, qui leur ſera impoſſible. Ce que les Poëtes repreſentoient ſous la fable de Tantale, alteré au millieu des eaux. Nul ne doit donc douter de la verité de ce dire commun, Plus on a & plus on veut auoir: Dont la cauſe eſt en partie dans la choſe qui n'eſt jamais ſuffiſante de contenter noſtre eſprit, lequel ſurpaſſe de bien loin toutes les poſſeſſions du monde, en partie dans la deprauation de noſtre appetit, pareil à celuy des perſonnes indiſposées & qui ne ſçauent pas ce qu'il leur faut, voulans eſſayer toutes les viandes, pource qu'ils ne ſont contens d'aucune, & particulierement de cette maladie appellée boulimie ou faim canine, en laquelle l'eſtomach a beau eſtre plein & iuſques à la nausée, il appete touſiours d'autres viandes.

Le 4. diſt, qu'il ne faut pas comprendre ſous vn meſme chapitre tous ceux qui ne ſe peuuent aſſouuir en ce monde. Car autant que les auaricieux & ambitieux ſont à blaſmer, & pour ce ſujet ces deux vices appellez idolatrie, pource qu'ils nous eſloignent entierement de Dieu; il y a d'autres deſirs indifferens comme la curioſité, voire meſme loüables, comme le deſir de ſçauoir, duquel il eſt vray de dire que plus on a plus on veut auoir. Auſſi l'ame raiſonnable eſtant faite pour vn bien increé, ne peut eſtre remplie que par luy, car tous les biens creez eſtans finis, ne ſçauroient contenter vn deſir infiny.

qui ne fait que s'allumer & acroistre par l'acquisition. Mais il n'y a aucun desir auquel on deust auec moins de raison appliquer cette insatiabilité, qu'à l'auarice, puis qu'à parler exactement celuy qui a desia receu vne partie de ce qu'il esperoit, en attend moins qu'il ne faisoit auant l'auoir receuë, & il implique contradiction, que ce qui est finy, comme nostre esprit, ait des facultez infinies. Voire feignez vous vn auaricieux composé de tous ceux qui le sont, & qui l'ont iamais esté, ou que les fables nous ont pû feindre, tousiours leur pouuons nous aussi presupposer la possession de tant de biẽs, qu'ils n'auront plus suiet d'en souhaiter; mais au contraire elle luy fera comme à Midas changer son souhait en vn autre contraire, & le plus insatiable qui auroit la pierre philosophale, laquelle n'est gueres esloignée de ces fables, ayant (si les enfans de la Science disent vray) moyen de conuertir promptement tous les metaux en or, si elle ne contentoit absolument vn auaricieux, luy donneroit tousiours suiet de souhaiter moins d'or de qu'elle luy en auroit produit, & par ainsi cette proposition ne doit pas passer pour maxime, mais pour vne phrase hyperbolique, mesme dans des esprits plus auares, que plus on a & plus on veut auoir.





DEVX CENT XIV.

CONFERENCE

Si la Nature contribuë plus à faire les Poëtes que les Orateurs.

LA Nature est bien vne mere commune, sans laquelle l'art ne peut rien non plus qu'vn ouurier sans son sujet. C'est elle qui sert de fondement à tout, sans quoy riẽ ne pourroit subsister vn momẽt. Mais pource qu'il y a des conditiõs necessaires à la pratique de quelques arts qui ne se rencontrent pas en tous les hommes indifferemment, comme la souplesse & agilité du corps à sauter ; la bonté de la voix, à la musiqeu, volubilité de langue, à l'art oratoire; la pointe & la viuacité d'esprit, l'inuention des sujets & la cadence des syllabes, à la Poesie : cette derniere s'estant trouuée plus rare, a fait chercher à ceux qui n'y ont pas reussi, leur excuse sur la pauure nature, bien qu'elle en fust innocente, comme n'ayant denié à aucune de ses causes leurs effets, qui est le seul cas auquel on se pourroit plaindre d'icelle auec quelque apparence de raison. Et tout ainsi que sur vn fondement ruineux il ne se peut rien bastir de solide, de là cette sentence erronée a esté receuë de plusieurs pour maxime, *Nous naissons Poëtes & nous deuenons Orateurs* : Difference

de l'art & de la nature appuié sur les exemples des grands Poëtes, qui n'ont pas esté volontiers grands Orateurs, Ce qui se void parce que la pluspart se sont appliquez à faire des vers apres que la plaidoyrie & actions forenses ne leur ont pas succedé. Comme il s'infere aussi de ce que nous lisons en la vie de Virgile qu'il estoit de fort peu de discours, s'excusant sur ce qu'il s'estoit plus souuent repenty d'auoir parlé que de s'estre teu. Silence qui n'arriue gueres aux hommes éloquens, lesquels au contraire n'ont pas esté communément bons Poëtes, tesmoin Ciceron auec son rude vers:

O fortunatam natam me Consule Romam!

Nous n'en lisons point aussi de Demosthene, la vanité duquel ne les eut pas teus; veu qu'il se voulut bien faire Capitaine, encore qu'il ne sçeut rien de la guerre, sinon faire vne retraite plus viste que le pas. Mais i'estime que cette difference est purement imaginaire; pource que les principes de l'éloquence & de la poësie sont tous pareils, leurs fleurs communes, leurs pointes, figures & autres moyens de persuader & d'émouuoir les passions, toutes semblables. Aussi le suiet de l'vne est-il celuy de l'autre, & il n'y eut iamais de bon esprit lequel fut également instruit en temps & lieu dans ces deux disciplines qui n'y profitast également. S'il s'y rencontre de la difference, elle procede de ce que les vns se sont dauantage pleus à quelqu'vn de ces deux exercices, ayans meprisé l'autre, laquelle comme vne maistresse veut estre courtisée, & ne se donne iamais sans peine.

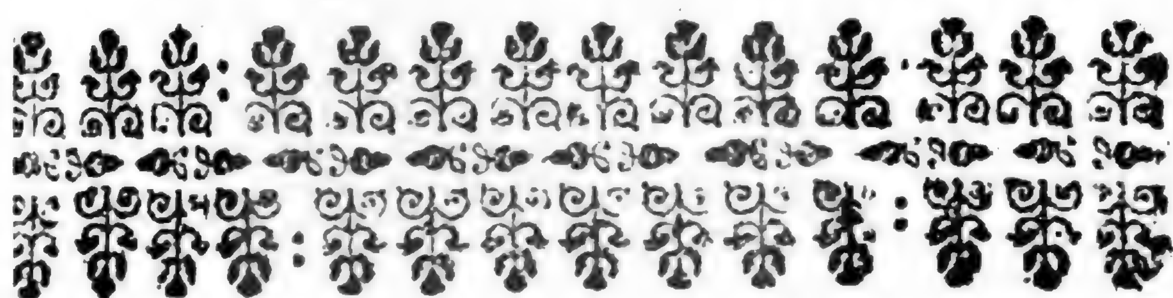
Le 2. dist, qu'apres l'exemple & l'authorité de deux plus grands entre les Poëtes & Orateurs, Ouide & Ciceron, il y a peu dequoy douter que la nature ne contribuë beaucoup plus à la poësie qu'à l'art oratoire. La raison s'en tire de la difficulté; Car plus vne chose est difficile, & plus de condi-

tions sont requises pour l'accomplir. Tout ainsi donc que le baladin pour se rendre excellent en la danse doit bien auoir les pieds naturellement plus dispos, que celuy qui ne les veut employer qu'à marcher: Ainsi celuy qui doit faire vn discours libre & non contraint, a bien moins besoin de l'aide de nature, que celuy qui ne doit parler que par pieds, par mesures & paroles nombreuses. D'ailleurs les siecles passez & le nostre ont fait voir plusieurs Orateurs destituez des dons de la nature, comme il se lit de Demosthene, lesquels par l'assiduité de leur trauail à cultiuer les preceptes de l'art de bien dire, en ont acquis la perfection: Ce qui ne sçauroit arriuer en la Poësie, dont les diuines fureurs & les enthousiasmes ne se peuuent rapporter qu'à des mouuemens internes & naturels opposez à l'art, soit qu'on fasse consister la vigueur de l'imagination dans vn certain degré de chaleur qui ne se peut suppléer par artifice, & de laquelle imagination le Poëte aussi bien que le Peintre ont plus de besoin pour leurs inuentions, que non pas l'Orateur, soit que cette facilité ou difficulté d'imaginer vienne de la diuerse conformation des organes, l'vn & l'autre procedant de la nature ne peut estre attribué à l'art. Ioignez à cela l'histoire de plusieurs, lesquels aussi bien qu'Ouide composent des vers naturellement; & si l'on en croit quelques Autheurs de la vie de ce Poëte, en estant chastié par son pere, qui le destinoit à la robe, il luy promettoit en vers qu'il n'en feroit iamais, tant estoit puissant en luy ce genie de la Poësie, qu'il luy en faisoit faire sous la verge, & malgré luy-mesme; pareil à ces esprits qui font parler ceux qu'ils possedent autrement qu'ils ne voudroient, & il écrit de soy, *Quidquid conabar scribere versus erat.* Aussi se trouue-t'il vne si grande difference entre ces deux disciplines, l'art oratoire & la poësie, que bien loin de s'entr'aider, elles se destruisent l'vne l'autre; & ce qui sert d'ornement en

ré sa principale source de la differente constitution des organes des hommes ; les peuples qui ont eu la poitrine ferme, & la respiration plus forte & vigoureuse, comme ceux du Nord, ayans fait l'Alemand; ceux qui l'ont eüe plus foibles, comme les Meridionaux, ayans ietté les fondemens de l'Italien, Grec vulgaire, & langues Asiatiques; ceux qui ont eu les organes de la voix d'vne conformation moyenne entre ces deux extrémes, ayans produit des langues de mesme, comme la Françoise. Ainsi les hommes qui se trouuent auoir les instrumens du parler propres à mesurer leur parole, ont eu de l'inclination à la poësie & à la musique, qui se tiennent par la main. Comme aussi les autres qui se sont rencontrez auoir les organes bien disposez à faire de plus longues periodes, ainsi qu'elles sont prescrites par l'art oratoire, s'y sont adonnez ; & par ainsi tant les vns que les autres, doiuent également leur inclination à la nature, malgré laquelle il est à bon droict deffendu de rien dire, ny de rien faire de bien.



CENT



DEVX CENT XV.

CONFERENCE

Du secret, & où il se doit garder.

BIen que ce soit vouloir peindre d'vn charbon le Soleil, que loüer le silence & le secret en si rande compagnie: Toutefois ne pouuans autre-ent exprimer, & l'escriture & les gestes mesmes estans pas moins significatifs que la parole: il la ut icy employer pour la faire combattre contre y, que la langue se fasse elle-mesme son procez, prononce sentence à son preiudice. Car de toutes s vertus requises à la conuersation ciuile, il n'y en point au dessus de la retenuë & du silence: comme contraire il n'y a point de vie qui trouble plus la cieté humaine que l'intemperance de la langue, r laquelle depuis les grands Estats iusques aux oindres familles sont souuent ruinées. C'est ce si-ice qui supplée au defaut du sçauoir. faisant passer n seulement pour capable, mais aussi pour hom-: graue & de consideration, l'ignorant qui se sçait re bien à propos: le babil & grand langage estant plus ordinaire signe d'vn esprit leger: telles gens ıployãs toute leur industrie à caqueter, au lieu de re. Ce qui obligeoit les Lacedemoniẽs à instruire

leurs enfans à ce silence : dans lequel Pythagore contenoit ses disciples cinq ans, l'estimant la seule porte de la science, puis que c'est par la meditation qu'on la cultiue. Ce qui a tousiours fait dire que la recompense du silence estoit seure, & particulierement au Poëte Simonides, qu'il s'estoit souuent repenti d'auoir parlé, mais non iamais de s'estre teu. D'où le Peintre Zeuxis prit suiet de dire au Prince Megabisus, que tandis qu'il n'auoit rien dit à ses apprentifs, ils l'auoient eu en bonne estime; mais dessiora qu'il voulut contester contr'eux sur le suiet des couleurs qu'ils broyoient, ils se prirent à rire de ses discours : comme fit Hannibal de ce causeur de Philosophe qui pensoit auoir dit des merueilles de la guerre:& a rendu memorable le dire de Zenō, lequel répondit aux Ambassadeurs qui luy demandoient à table ce qu'ils rapporteroient à leur maistre : que vous auez veu, dist-il, vn vieillard qui s'est sceu taire à Athenes en vn festin. Aussi le secret n'est-il ordinairement commis qu'aux personnes bien éprouuées, & dont la fidelité & les autres vertus nous sont cōnuës de lōgue main; voire plusieurs ne s'en fient pas mémes à leurs femmes, à cause de l'intemperance de la langue dont elles sont tachées. D'où vient que quelques Religieuses ayans remontré, dit-on, à vn Prelat, qu'elles auoient plusieurs secrets, que leur sexe ne peut honnestement declarer aux hommes, & à ce suiet luy demandoient pouuoir de se confesser les vnes aux autres : ce Prelat leur enferma vn petit oyseau dans vne boëte qu'il leur deffendit d'ouurir, leur commandant de le venir trouuer le lendemain: Mais il leur tardoit beaucoup qu'elles ne fussent hors de sa presence pour ouurir la boëte, comme elles firent, & l'oyseau s'estant enuolé, elles n'eurent pas l'asseurance de faire plus aucune mention de leur requeste. Cette vertu du silence & du secret est si fort recommandable, qu'elle cache mesme les vices. Témoin la statuë qu'elle

procura à l'amie d'Harmodius & Aristogiton, desquels elle ne voulut iamais découurir la coniuration dans les tourmens, & l'honneur que le mesme silence procura à ce ieune Romain, qui sceut refuser le decret du Senat aux instances de sa mere. I'estime donc tellement cette vertu qu'elle doit assaisonner toutes nos actions, & qu'il faut non seulement tenir secret tout ce que l'on commet à nostre silence, mais les choses mesmes, qui de leur nature doiuent estre secrettes, quand on ne l'auroit point requis de nous.

Le second dist, que si le silence estoit vne si haute vertu; les poissons, la pluspart muets, l'emporteroient au dessus des autres animaux, contre la plus commune opinion des Philosophes, qui reconnoissent ceux-cy plus sages & plus disciplinables. Aussi, tout ce qui se dit en faueur du silence, se peut tourner à son desauantage. Car y a-il aucun meilleur moyen de paroistre qu'en parlant? l'ame ne se rendant visible que par la parole Y a il rien de plus iniuste que de laisser perir l'innocent à faute de prendre sa cause en main pour le deffendre? que deuiendroit la Religion sans les instructions que nous donnent les Theologiens dans leurs sermons? & y auroit-il aucun plaisir dans les festins si on n'y parloit point? ce qui fait qu'on se defie des personnes mornes. Voire que seroit ce de la conuersation si elle estoit sans discours? Sans luy il faudroit que l'homme renonçast à ce beau titre de raisonnable, qui seul le distingue d'auec les bestes. Il ne faut donc estimer le silence que comme on fait l'intermede aux actes d'vne Comedie ou les interualles en la Musique, le repos au regard du mouuement, la nuict à l'égard du iour, & la priuation à comparaison de l'habitude. que s'il falloit choisir quelqu'vn des deux extremes, i'aymerois mieux vn compagnon parlant trop, que ne disant rien du tout, & vne femme babillarde que muette: le si-

lence n'estant d'ordinaire, cōme il a esté dit, qu'vne honneste couuerture de l'ignorance. Ce qui se void assez souuent en cette cōpagnie ; ou ceux qui n'ont iamais essayé de parler, ni es autres lieux publics, se pensent volontiers quelque chose de plus qu'ils ne sont ; mais lors qu'ils ont reconnu par leur experience la difficulté qu'il y a de se bien exprimer, ils demeurent iuges plus équitables du merite des autres. Enfin, Philipides me sembloit auoir bien connu la nature du silence & du secret, le quel interrogé par Lysimachus ce qu'il vouloit de lui : Tout ce qu'il vous plaira, luy dit-il, moyennant que ce ne soit point vostre secret. Car les Grands estans souvent mesme ialoux de leur chemise, que quelques vns ont menacé de mettre au feu s'ils croyoient qu'elle sceust leur secret : que peuuent esperer ceux ausquels en ayans fait part, ils se trouuent decelez par quelqu'vn de la nature de ce valet comique qui se disoit tout plein de trous, & de ceux qui garderoient plustost vn charbon qu'vn secret dans leur bouche. Il ne leur reste que de suiure la resolution de Fuluius & de sa femme qui se tuerent : le mary pour auoir receu vn mauuais vsage d'Auguste soupçonnant qu'il auoit éuenté son secret ; & sa femme, le voyant resolu à la mort pour ce sujet Tant la garde du secret est perilleuse. Mais s'il arriue non obstant toutes ces précautions, qu'on vous en charge, i'estime que les loix de l'amitié qui sont des cōuentions particulieres, doiuent ceder aux loix generales de la morale : la premiere desquelles est de ne faire à autruy ce que nous voudrions nous estre fait : comme aussi à cette maxime de la Iurisprudence qui veut qu'on n'offense aucun. De sorte que si l'on me reuele vn secret qui aille non seulement au preiudice de l'Estat, mais mesme contre la vie de quelque particulier : plustost que de violer ces maximes, i'en aduertiray ceux contre lesquels le dessein sera for-

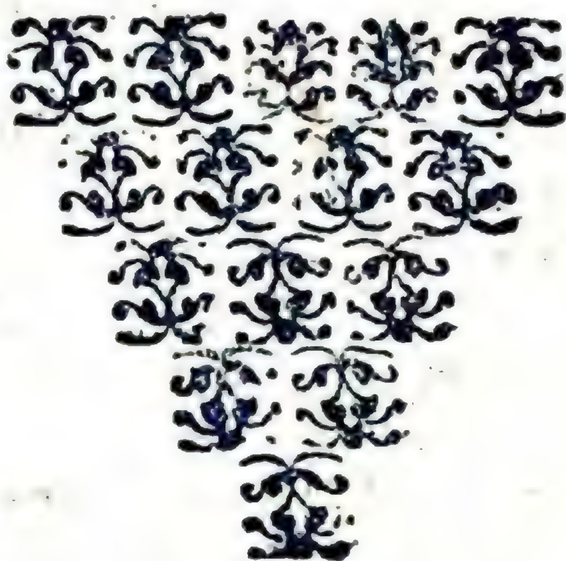
mé, au cas que ie n'aye pû dissuader l'entreprise, cõme ayant esté faite contre l'authorité des loix diuines & humaines, qui ont droict de punir les complices & adherans comme les coupables, & particulierement encore contre les regles de l'amitié, qui sont faussées par celuy qui enuelope son amy dans vn crime. Vray est que si celuy qui veut exiger de moy la promesse de ne réueler point vne action pernicieuse qu'il veut executer, n'est point le plus fort; & que ie puisse sans courir risque de la vie m'exempter de luy promettre la foy du silence, ie dois tascher, & en tout cas espargner s'il se peut son nom, pour ne le mettre point en la peine d'où ie veux tirer l'autre: ce que i'estime neantmoins deuoir estre fait enfin s'il ne se peut éuiter, & que c'est là iusques où le secret se doit garder, & non par delà les Autels.

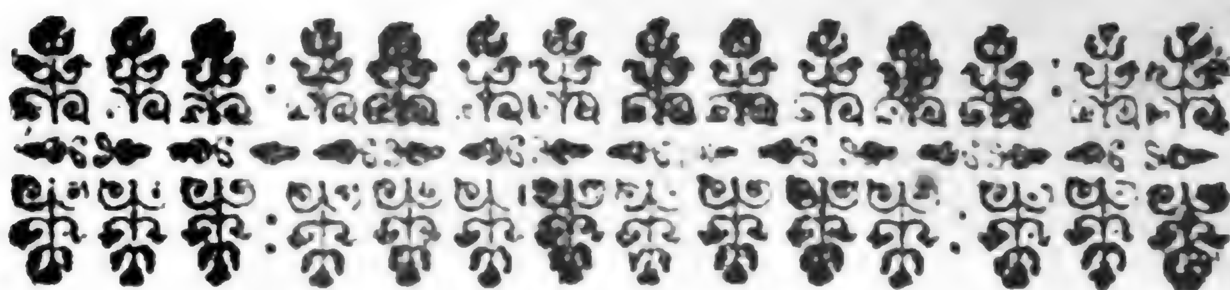
Le 3. dist, que les choses confiées sont licites ou illicites: Les premieres ne reçoiuent aucune difficulté: Les secondes, (si vous en exceptez, comme il le faut tousiours faire, le salut du Prince & de l'Estat) ce seroit en vain que le Prophete Roy nous enseigneroit de garder la foy promise, mémes à nostre dam, s'il ne la falloit point garder où il va du dommage d'vn autre que la raison nous rend moins cher que nous mesmes, & que le sommaire de la Loy diuine se contente de requerir que nous aymiõs autant que nous. Partant il ne seroit pas iuste de nous obliger à faire en sa consideration ce que nous pouuons faire en la nostre. Aussi, par la mesme maxime de ne faire à autruy ce que nous ne voudrions pas nous estre fait, & de ne nuire à aucun, s'ensuit que ne voulans pas qu'õ découurit nostre secret, & ne pouuans deceler celuy d'autruy sans luy nuire, il ne le faut pas faire. Ioint que la pratique de l'opinion, qui veut qu'on réuele les secrets d'autruy, empescheroit qu'il ne s'ensuiuist aucun effet. Car chacun ne communiquant son secret qu'en in-

tention & sur l'opinion qu'il demeurera ici dehors qu'on sera asseuré du contraire, aucun ne communiquera plus son secret: & par ainsi, le remede qu'on pense apporter pour empescher l'execution d'vne mauuaise resolution, sera inutile. Enfin, si l'amy doit estre vn autre soy-mesme, il ne doit faire sinon ce que feroit son amy, lequel n'éuenteroit pas son propre secret, & par consequent il ne le doit faire, ains destourner s'il peut sõ amy de ce qu'il ne trouuera pas iuste: Mais s'il y acquiesce & promet le silence, il ne luy est plus libre de l'enfreindre sous quelque pretexte que ce soit, s'il n'y est contraint par le serment que prendra de luy legitimement le Magistrat, sans son dol & fraude: Non plus que nous ne deuons iamais mentir, bien qu'en disans la verité nous laissions faire, voire fissions visiblement tort à quelqu'vn; fondez sur cette regle; qu'il ne faut iamais faire de mal afin que bien en auienne. Aussi, donnant vne fois cette licence de reueler ce qu'on auroit cõmis pour le taire, sous pretexte que nous croirions nostre silence nuisible, cette restrinction feroit dépendre du caprice des particuliers ce sacré & indissoluble lien de l'amitié.

Le 4. dist, qu'en toutes conditions & sortes d'affaires il y a des choses communicables, & d'autres secretes. En la Theologie il y a des mysteres qui ne sont que pour les doctes & plus auancez, tels qu'estoient les Cantiques de Salomon aux Iuifs en leur ieunesse: & entre les Chrestiens, Sainct Paul compare la doctrine commune au laict des enfans, comme les mysteres plus releuez à la viande solide. Sur tout est incommunicable le secret de la confession. Au gouuernement des peuples il y a des secrets qui s'appellent mesmes l'ame de l'Estat, particulierement en la guerre, dont les conseils vne fois éuentez sont rendus inutiles. Il y a aussi des choses qu'il importe de rendre communes, comme tout ce qui sert à l'exemple & à contenir les

hommes dans le deuoir. L'vne des conditions les plus requises au Medecin & à l'Auocat est la religió du secret de leurs malades & parties. Bref, il n'y a aucun art ou science dont les artisans ne se vantent d'auoir trouué des secrets inconnus aux autres. Mais particulierement en la Medecine, comme l'ignorance de quelques-vns les a portez à nier absolument qu'il y eust aucun secret entre les remedes qu'elle employe à la guerison des maladies : ainsi, l'humeur charlatane de quelques autres a voulu faire passer tous leurs remedes pour secrets. Le milieu entre ces deux extremes est, que les choses ou nouuellement découuertes en chaque profession, ou laissées par tradition des vns aux autres commancent par estre secretes: Mais puisqu'vn bien est d'autant meilleur qu'il est plus commun, les honnestes gens doiuent trauailler en tous arts à la mode de nos anciens, à faire en sorte que ce qui reste encore secret ne le soit plus, par la communication qu'ils en feront au public. Et ainsi ie conclu qu'il ne faut rien tenir secret de ce qui peut seruir à la societé des hommes : restant encore trop de difficultez au droit vsage & application des preceptes & instrumens de chacun art.





DEVX CENT XVI.

CONFERENCE

De la curiosité.

ENcore que l'intentiõ & la fin determinẽt toutes nos actions, & que par cette raison il y ait des curiositez loüables, comme d'autres à blasmer : Si est ce que pour parler en general de cette habitude de l'intellect, elle encline plus du costé du vice que de la vertu : estant vne vicieuse demangeaison de l'entendement qui veut estre informé des choses le plus souuent inutiles, voire mesmes nuisibles & dommageables. Les curieux ressemblans volontiers à cette Lamie qui ne voyoit que chez les autres, desquels ils encourent à ce sujet la haine : recherchans d'autant plus curieusement vn secret qu'on le leur desire cacher. Ce qui fit répondre bien à propos vn Egyptien à celuy qui luy demandoit ce qu'il portoit enueloppé : Ie l'ai, dit-il, enueloppé afin que tu ne le sceusses pas. Aussi la curiosité ne sétend elle guéres à sçavoir le bien & l'auancemẽt d'autruy : ou si elle en parle, c'est seulement en passant : mais elle prend plaisir à ouïr parler d'vn bouleuersement d'vn Estat ou d'vne bataille; encore le recit ne luy en sera il pas agreable si elle n'a esté bien sanglante, & s'il n'y est mort plusieurs milliers de personnes. Ce qui fait que le curieux pour se mettre mieux aux bonnes graces de ceux pour lesquels ils

ont affaire, emprantent cette partie de l'art oratoire qui fait les petites choses grandes. On a mis des portes aux maisons & des battans aux portes, autant pour brider cette importune curiosité que contre les larrons, & pour avertir les domestiques de l'arriuée des vns & des autres; les empeschant, sans y estre appellez, de jetter les mains ni les yeux en chacune maison, qui est aussi vne espece de larcin, & souuent non moins dommageable que celuy des mains, puisque par celuy la l'hõneur, le premier des biens, est quelques fois taché; bien ou mal à propos, il n'importe au curieux pourueu qu'il satisfaise sa passion. De fait, considerez la mauuaise chere que reçoiuent les curieux des affaires d'autruy, vous verrez que leur importunité qui se fait de teste & s'introduit dans les conseils sans y estre appellée, les separe à leur abbord cõme si c'estoient autant de pestiferez ou de delateurs & mouchards, chacun ayant dans la pensée que la peine du curieux n'aboutit sinon à aller faire ailleurs des cõtes de tout ce qu'il aura veu & entendu mal-fait ou dit chez celuy qui luy donne accez: semblable à ces insectes qui s'attachent à ce qu'ils rencontrent d'inégal: ne trouuans point de prise ailleurs. Tellement que n'y ayant rien qui fasche plus que descouurir nos maux & imperfections cachées, fust ce pour les guerir: il ne se faut pas ébahir si les curieux qui n'ont autre mestier que de les descouurir pour nous nuire, sont haïs d'vn chacun. C'est pourquoy le Legislateur des Turiens, au dire de Plutarque, defẽdit de se mocquer d'aucũ aux jeux publics & aux comedies sinon des adulteres & des curieux: mettant ces deux vices en parallele; qui estoit aussi l'avis du sage Bellerophon, lequel s'estant abstenu de coucher auec vne Reine, & elle indignee de son refus, l'ayant fait porteur d'vne lettre à son mary, qui luy destinoit à la mort, bien qu'il en fut aduerti, ne voulut non plus ouurir cette lettre, qu'il

n'auoit voulu commettre cet insigne adultere, n'estimant pas l'vn moins criminel que l'autre. Outre tous ces maux qui accompagnent les curieux, ils sont ordinairement volages, se portans comme l'oiseau de branche en branche, d'vn sujet à vn autre sans s'y arrester, ny par consequent acquerir la solide science, qui requiert vn temps suffizant à vne parfaite instruction. menteurs, pource qu'ils n'ont pas le temps de s'informer des choses auant que les dire, & en vne perpetuelle inquiétude de corps & d'esprit, courans apres vne nouueauté auant qu'ils ayent acheué d'entendre l'autre. Ce qui se void encore mieux dans le détail de chacune profession. Car il leur arriue comme à Thales regardant le Ciel, de tomber en vne fosse: pareils à cét Ollus, dont parle Martial, qui s'entretenoit des dettes d'autrui sans penser aux siennes; & il n'y a point de curieux lequel n'en ait à la fin mauuaise issuë. En la Theologie, cette qualité fait les Heretiques. En la Médecine, son excez fait les Alchymistes elle, les gueux, & souuent les faux monnoyeurs auec la fin qui leur est ordinaire: En la Iustice, les chercheurs de subtilitez, chicaneurs & acheteurs d'actiõs: Aux finances, les donneurs d'auis injustes & preiudiciables au peuple: Aux Mathematiques, ceux qui cerchent la quadrature du Cercle, le mouuement perpetuel, la fontaine sans fin, & telles autres propositions qui jusques icy passent pour impossibles. Aux arts méchaniques, elle fait porter la chemise noüée sur l'espaule, Dans les affaires domestiques, on n'en est pas meilleur marchand. Elle fait trouuer à plusieurs ce qu'ils voudroient enfin ne sçauoir point. Témoin Oedippus, lequel pouuoit viure heureux, & mourir innocent s'il eust eu moins de curiosité. par laquelle il sceut enfin qu'il auoit tué son pere & espouzé sa mere. Tels sont aussi ceux qui ayans fait faire leur horoscope, ou s'estans autremẽt enquis de l'avenir, apres auoir troué qu'ils

de voient atendre quelque funeste fin, & y adjoustans plus de foy qu'ils ne deuoient, ont passé le reste de leur vie en angoisses, & sont morts plusieurs fois pour vne, remportans le fruit pernicieux d'vn si mauuais arbre qu'est la curiosité : laquelle ayant perdu nos premiers parens par celle qu'ils eurent de sçauoir le bien & le mal, ce seroit grand merueille si toutes choses ayans empiré par le temps, elle auoit amandé depuis le commencement du monde.

Le 2. dist, que blâmer la curiosité est vouloir abatardir toutes les sciences, arts & inuentions. Car en quelque profession que vous la placiez, vous la trouuerez la mere de toutes les belles saillies des esprits qui se sont retirez de la presse & de la lie des autres. Nous n'aurions pas pour ornemēt la Theologie, les belles pensées de tant de Peres s'ils ne se fussent éleuez par de curieuses recherches au dessus des conceptions vulgaires. La Medecine seroit bornée dās quelques receptes que le hazard auroit fait experimenter aux malades : ce qu'ils n'auroient pas mesme fait, s'ils n'eussent esté curieux de leur santé. La science des Loix n'en auroit point, si les premiers Legislateurs n'eussent esté curieux de chercher les remedes aux mauuaises mœurs de leurs temps, & si ceux qui leur ont succedé n'eussent esté curieux d'obseruer les polices estrangeres pour s'y former, en les accommodant à leur vsage. La guerre se decideroit à coups de poing ou de machoires d'asnes, si les premiers Capitaines ne se fussent estudiez à l'inuention des armes offensiues & defēsiues, & si la curiosité se portant par degrez iusques au plus haut estage qu'elle a pû, ne nous auoit appris l'usage des canons, des fortifications pour leur opposer des mines & autres artifices pour rendre ces fortificatiōs inutiles: nos soldats passeroient encore une partie de leur campagne à rouler des beliers, tortuës, balistes & autres machines du temps passé. Le pilote n'oseroit s'écarter du riuage, faute de

bouſſole : bref, nous n'aurions, ni eſcriture, ni liures, ni habits non pas meſme des maiſons, ains ſeulement des grottes, dans leſquelles nous ne viuions que de gland & autres fruicts ſauuages : encore ſans la curioſité d'en faire prouiſion pour l'hyver, y faudroit il mourir de faim. Paſſons à la ſocieté ciuile : il n'y en auroit point, ou elle n'auroit riẽ d'agreable, c'eſt à dire que nous viurions en beſtes Voire entre les beſtes meſmes s'en trouuera-t'il qui ſont curieuſes : témoin le chien de trouuer la piſte de ſon maiſtre, & de la venaiſon qu'il pourſuit : le renard, de ſçauoir en appliquant l'oreille à la glace ſur laqulle il doit paſſer ; ſi elle eſt aſſez ferme pour le ſupporter. Que ſera ce de toutes ces beautez que tout le mõde admire, ſi vous bãniſſez la curioſité qu'elles apportẽt à ſe tenir en eſtat de nous plaire ? Tant s'en faut donc que je ſois de l'auis de Plutarque, qui loüe Ruſticus de ce qu'il ne fut pas curieux de lire vne lettre de l'Empereur ; qui luy fut apportée au milieu de la harangue, que le meſme Plutarque faiſoit en ſa preſence, mais eut la patience d'attendre la fin de l'action, de peur de la troubler : qu au contraire j'eſtime auec Montagne, qu'il eſtoit à blaſmer de la nonchalance qu'il faiſoit voir en ſi grande compagnie à l'execution des commandemens de ſon maiſtre : Negligence qui a couſté la vie à Archias tyran de Thebes : lequel ayant eſté auerti que Pélopidas auoit entrepris de le tuer, & le paquet luy ayant eſté rendu pendant ſon ſouper, il differa de l'ouurir, diſant à demain les affaires, mais il ne ſeuruécut pas ; ayant eſté tué la nuict meſme. Ce qui arriua auſſi à Iules Ceſar, qui fut aſſaſſiné pour n'auoir pas eſté curieux de lire le billet d'auis qu'on luy en donna par le chemin. Ce n'eſtoit pas celuy de l'Empereur Leon V. lequel ſe défiant de ſes gardes ſe traueſtit, & aprés en auoir fait corrompre deux par argent, fut arreſté & maltraité par le troiſieſme ; ayant par là reconnu la fi-

élité ou infidelité des siens, qu'il recompensa di-
ersement: les deux premiers, du chastiment, &
dernier, de ses bienfaits qu'il meritoit. Et les
ons Chefs de guerre ne blasmeront pas la curiosi-
é de s'informer si les sentinelles qu'ils ont fait po-
r font leur deuoir, puis qu'ils ne s'en fient souuent
u'à eux-mesmes. Cette curiosité a sauué la vie à
vn de nos Roys. Car vn Barbier ayant accoustumé
e chercher curieusement par tout, & jusques sous
lict, y trouua vn assassin caché. Et on dit des
oys de la Chine, qu'ils y font obseruer vne estroi-
Iustice par la curiosité qu'ils ont de se promener
ıx mesmes déguisez pour entēdre les plaintes des
rticuliers. Ce qu'on attribuë aussi à Aripert II.
oy des Lombards : à Louys I. Roy de Hongrie, &
Iacques I. Roy d'Escosse : Mais sur tout à l'vn de
os Roys, François premier auquel cette curiosité
ruoit souuent à se diuertir de ses affaires plus é-
neuses. Bref, si Christophe Colomb n'eust esté cu-
eux d'aller voir les Isles Canaries, & les bien pla-
r en ses cartes marines, & depuis par ce moyen
ant eu par vn Pilote mourant la connoissance de
Amerique, & de la route pour y aller, s'il n'eust
é curieux de faire entendre son secret à la plus
rt des Roys de l'Europe: ce seroit encore aujour-
uy une heresie de croire des Antipodes, comme
e l'estoit il y a sept cens ans, que l'Euesque de
lsbourg fut condamné, pour auoir creu qu'il y en
oit, & ne s'en estre pas voulu dédire. Le peché
nos premiers parens se deuant plustost attribuer
a faute qu'à l'excez de la curiosité; pour n'auoir
esté assez curieux de distinguer le mauuais con-
l du serpent cauteleux, d'auec celuy que leur eust
nné vn Ange de lumiere: qui eust esté d'estre fur-
it curieux d'obeïr aux commandemens de leur
eateur.



DEVX CENT XVII.

CONFERENCE

Lequel est le plus requis à la conuersation, le iugement, ou la memoire.

ENcore que chacun ait fort commune dans la bouche cette façon de parler ; Celuy-là a beaucoup de memoire, mais peu de jugement, ou au contraire : distinguer par là les facultez de l'ame raisonnable en ces deux parties : si est-ce qu'vne telle diuision n'est pas seulement suspecte d'erreur, mais tout à fait vicieuse. Car l'ame raisonnable, comme dit fort bien Scaliger en plusieurs lieux de ses Exercitations, n'est pas vn ame de diuerses choses, mais vne seule & indiuisible en soy, mesme en ses facultez, bien que ses operations soient differentes ; de sorte qu'il y a aussi peu d'apparence aux diuisions qu'on y apporte, que si on vouloit faire distinction du Soleil d'Esté ou du Midy d'auec celuy de l'Hyuer, ou du Leuant, pource que l'vn auroit d'autres effets que l'autre. Toutefois pour ne nous amuzer point à contester des mots : on demande ici lequel est le plus agreable en compagnie, d'auoir vn grand jugement ou vne grande memoire ; Ie suis pour le premier, s'il est

vray dans le mesme vulgaire que ces deux puissances ne sōt jamais égales, mais l'vne se trouue foible à mesure que l'autrre est vigoureuse. Car ce qu'il y a de plus charmant dans les discours est sa suite, & descente d'vn propos à l'autre : la continuation d'vn mesme sujet estant ennu euse aux plus serieux qui tiennent cela de la nature qu'ils se plaisent à la varieté, laquelle doit aussi auoir cela de cōmun auec les tōs de la Musique, qui se tiennent les vne aux autres par d'autres tons moyens, & de la peinture, laquelle doit aller en adoucissāt si elle veut plaire à la veuë Ainsi, faut-il qu'vn discours pour agréer n'aille pas comme vn coq à l'asne tomber d'vne matiere en vne autre entierement éloignée: ce que font les hommes sans jugement, laissans leurs auditeurs aussi mal satisfaits de leurs discours, comme le merite leur ceruelle éuentée & ayant de commun auec les fols, veulent dire leur auis de tout : n'estans propres à diuertir la compagnie qu'à force de s'y rendre ridicules. Tel estoit celuy qui oyant parler de Pline, prit la parole, & dist, Tel parle de Pline qui n'y fust iamais : Ou cét autre qui oyant parler du Cōcile de Latran, dist qu'il l'auoit connu autrefois. Au lieu que les judicieux donnans audience à vn chacun, plustost que l'employer & la consumer luy seul, se reserue les occasions de parler à propos, confirmant les auis qui l'ont precedé, ou les corrigeant auec la douceur requise en vne honneste conuersation : & lors qu'il reconnoist à la foiblesse des raisons que les autres mettent en auant, qu'vn discours a assez occupé le tapis, il en change, mais par degrez, & auec telle temperature que comme le crepuscule sert à faire ceder la nuict au Soleil, dont la clarté nous seroit autrement insupportable en sortant des tenebres, & elles derechef au sortir des rayons du Soleil : ainsi le changement d'vne matiere à vne autre n'offense point les oreilles des auditeurs leur faisant demander à quel propos à

Vray est, que cette chaisne & liaisõ imperceptible de discours d'vne honneste conuersation n'est pas sans difficulté ; mais ceux qni voudront y manquer le moins, le doiuent tirer & faire pancher du costé qu'ils jugeront deuoir estre le plus agreable & vtile aux auditeurs Car l'vne de ces deux conditions se rend aizémẽt l'audiãce fauorable. Du genre du premier seront les discours qui porteront quelques-vns des auditeurs au récit des choses qu'ils sçauent ou pensent sçauoir en perfection, ou qu'il leur est honneste de raconter ; ce qu'ils ne feroient pas volontiers par quelque respect, s'ils n'y estoient induits par occasion. Mais l'vtilité que chacun rapporte en son particulier d'vne nouuelle où il a interest, en rend le discours toûjours agréable. Toutes lesquelles distinctions, non plus que le choix des paroles, tantost familieres, tontost respectueuses, dont il faut vser discretement, sont des effets du jugement, & non de la memoire: qui se rend aussi ridicule, alléguant des choses bien que tres-bonnes & tres-fideles hors de tẽps & de propos & les appliquant autrement qu'il ne faut, que le Peintre qui sçauoit à la verité peindre vn cypres en perfection, mais en vouloit mettre par toutes ses peintures, & en vn naufrage mesme. Voire l'application des reigles de chacun air & profession ne se peut faire que par le jugement.

Le second dist, Pour bien terminer cette question il ne se faut pas representer vn homme orné de memoire, & destitué de tout jugement ; car la partie seroit trop inégale mais presupposant du jugement & de la memoire en tous les deux considerer en l'vn plus de jugement & en l'autre plus de memoire ; j'estime que la memoire le rendra plus agréable en conuersation que l'autre. Car de tous les entretiens il n'y en a point de plus charmant ny de plus propre à persuader que les exemples, lesquels nous fournit l'histoire, dont la mémoire est l'instrument. C'est

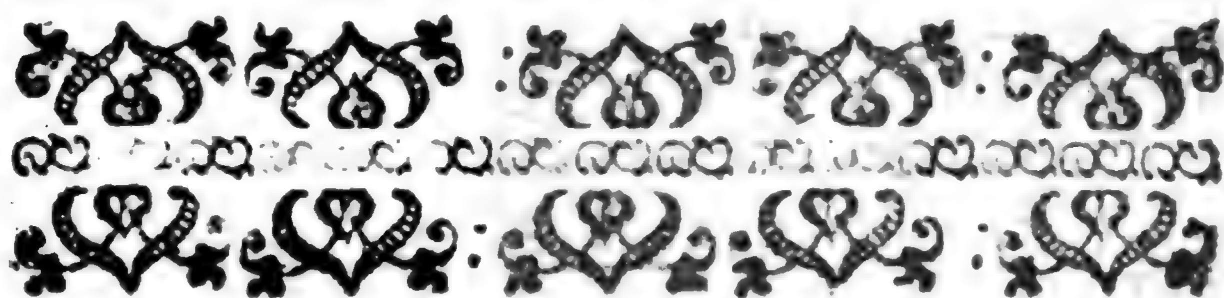
par le recit des belles actiōs que les ames vertueuses sont échauffées à les imiter, & que les trophées de Miltiades seruent de reveille matin à plusieurs pour en gagner d'autres. Par les récits amoureux les plus durs courages sont amolis : la mémoire rafraichie d'vn fait genereux où nous ne pensions plus nous rend tous autres que nous n'estions, & nous transporte : comme autrefois les Romains de Iuges d uinrent suiuans Scipion, quād il les fit ressouuenir de la victoire qu'il avoit autressois remportée à pareil jour dessus leurs ennemis. Aussi, quelque jugement que nous ayons, si la memoire nous manque aurecit des noms propres des jours & des autres circonstances, il n'y a rien de plus desagreables cōme il se void en quelque vieil lards, dont le jugement estant accreu, & la memoire debilitée par l'âge, ont vne conuersation beaucoup moins agréable, qu'ils n'auoient en vn âge moins auancé : auquel ils n'auoient pas d'experience, & par consequent moins de jugement : mais en recompense auoient plus de memoire, leur cerueau n'estant pas encore détrempé de trop d'humiditez, dont l'excez empesche en la vieillesse, comme en l'enfance, qu'il ne retienne les especes qui luy sont imprimées par les sens. Ie n'entend pas icy toutefois louër ces grands parleurs dont les productions sont soudaines, mais toutes mauuaises cōme celles des terres à champignons. Aussi, nous souuenans plus aizément d'vne chose qu'on ne la cōnoist & qu'on n'en juge, la mémoire vient-elle bien plus souuét au secours de ceux qui parlēt que leur jugemēt. C'est possible la raisō pour laquelle Demosthene voyant tous ses auditeurs endormis, les réueilla & les rendit plus attentifs par la seule fable de l'ombre d'vn asne, qu'ils ne l'estoient à force de son raisonnement. Bref, la memoire est la faculté la plus necessaire au discours qui est l'ame de la conuersation : les gestes & bonne grace auec tous les autres appasts ne meritans point d'entrer en compa-

raison auec luy, comme estant de beaucoup moindre efficace ; voire la beauté le plus puissant leurre de cette conuersation, se trouue désarmée de sa plus grand force, si elle n'est animée par le discours comme luy par la memoire, laquelle sert plus que le jugement à fournir diuersité de choses & de matieres qui rendent la conuersation agreable & diuertissante. Et bien qu'il degenere quelquesfois en vn babil importun, si est-ce que son excez est plus aizément reduit que son defaut à la médiocrité conuenable : & en l'entretien des sciences, les Mathematiques & la Logique, où le jugement trauaille le plus, sont les moins diuertissantes.

Le troisiéme dist, que si la mémoire l'emporte au dessus du jugement, la plus agreable conuersation seroit celle que nous feriõs auec les liures: n'y ayãt point de si heureuse memoire qui puisse faire vn rapport, aussi que celuy que nous appprend la lecture de l'histoire dãs sa source. Au cõtraire, si vous faites comparaison d'vne compagnie toute composée de gens judicieux ; celuy qui ne parlera que par memoire y sera contemptible, & non celuy parlera du iugement ; lequel parlant aussi en vne compagnie de personnes qui aimeront les longues narrations, ne plaira pas tant à la verité, mais du moins ne sera point importun comme le precedent : & ainsi les actiõs de iugemẽt se trouuerõt moins déplaisantes en toute sorte de compagnie que celles de memoire Ainsi, ne sçay-je pas bien quel fait le sentiment de nos anciens sur cette matiere : mais aujourd'huy, si vous en exceptez les chaires & le bureau, il n'y a riẽ que les François (les courtizãs entr'autres) affectent tãt que la brieueté: en laquelle le seul iugemẽt jouë son ieu : encore les plus briéves actions forensses, & les sermons bornez en vn moindre espace, pourueu que rien ne leur manque, sont les plus estimées : & non seulement dans l'occasion d'vne ba-

faille peu de paroles bien assizes ont plus d'efficace que les grandes harangues: mais vne viue repartie & vn mot pour rire en compagnie, delecte beaucoup plus que les longs discours: lesquels par vn injuste larcin dérobent aux autres le moyen de dire leur auis, & font réputer vne espéce de supplice lors que par respect ou quelqu'autre consideration l'on est obligé d'écouter vn homme qui parle beaucoup auec peu de jugemẽt. Ce qui fit qu'vne Damoiselle s'estant rencontrée aller à pied le mesme chemin que tenoit vn cauailier, dont la courtoisie l obligea à accepter l'offre qu'il luy fit de la mettre en trousse, aprés auoir eu la patience de luy entendre faire la moitié d'vn mauuais conte, elle le pria de la laisser descendre: aimant mieux acheuer son voyage à pied, que d'entendre plus long-temps vn si fascheux discours, comme estant sans jugement qui sert à assaisonner toutes nos actions & nos paroles.





DEVX CENT XVIII.

CONFERENCE

Comme se font la mixtion & generation, & en quoy elles different.

Les corps sont ou simples, comme le Ciel & les quatre élemens, ou composez de ces premiers. Cette composition est imparfaite, comme dans les meteores, ou parfaite, dans les autres mixtes : au meslange desquels seruent les corps simples par le moyen de l'estroite vnion qu'a le monde sublunaire au celeste ; afin qu'il fust plus aisément gouuerné par cettuy-cy : lequel gouuernement se fait par le mouuement & par la lumiere. C'est par le moyen de cette lumiere que la chaleur celeste, qui est la cause efficiente de la mixtion, ne se meslãt point, mesle neantmoins les élemens pour la generation dex mixtes : dont la terre est la baze, détrempée par l'eau, comme le boulanger détrempe auec elle sa farine & en fait vne paste. Alors, l'air, qni penetre tout, se mesle iusques dans les moindres parties de cette masse, dans laquelle enfin le feu s'insinuë, qui acheue de faire la mixtion. Et ce meslange se fait, de telle sorte qu'il n'y a

ucune partie du mixte, tãt petit soit elle, qui ne soit aite par ce meslange des quatres élemens. Mais il y de trois sortes de mixtiõ, l'vne impropre & métahorique, cõme a la guerre on se mesle auec l'enneıy, & vn monceau de bled est composé de froıent, d'orge & seigle : l'autre mixtion est plus prore, qui se fait des corps liquides, lesquels perdent hacun leurs termes & se confondent, cõme l'eau & : vin meslez ensemble, qui se peuuent neantmoins :parer par filtration & par le moyen d'vn vaisseau .it de bois de lierre, la troisiéme sorte de mixon est tres-propre, & se fait quand les corps ne confondent pas seulement : mais les formes mes.es se meslent & s'vnissent en sorte que de plusieurs ne s'en fait qu'vne, qui est la forme du composé, qui luy donne son nom. Pour faire cette mixtion faut que les qualitez soient contraires ; pource ıe san sans cela il n'y auroit point d'action, ni r consequent d'alteration : mais cette contrarieté doit pas estre égale ; pource qu'il ne s'ensuiuroit ›int d'action entre deux égaux : l'vn ne pouuant porter de chãgement à l'autre. Il ne pas faut aussi e cette domination soit entiere, car les autres quaez periroient : & ainsi s'ensuiuroit corruption, & n mixtion. Il est donc requis que ces qualitez en rtie dominent, & en partie soient dominées. aliger ajouste trois autres conditions : sçauoir, e les corps durs se puissent agglutiner : les liqui; , resserrer, & qu'il y ait proportion entre les vns les autres l'aggultination se faisant par l'eau ; circonscription & resserrement, par la ter; & la proportion, par l'air & le feu : mais ıcipalement par la chaleur celeste, qui mesle ıt jusques dans les entrailles de la terre. Tous quels mouuemens sont des dispositions à la gearion, qui differe aussi d'auec la mixtion par definition. Car la mixtion, comme il se peut

recueillir de ce que dessus, est l'vnion de plusieurs corps differens en espece, & tellement alterez qu'il en resulte vn autre tout à fait different des precedens : & la generation prise generalement, est vn progrez du non estre à l'estre.

Le second dist, Que selon la doctrine d'Aristote la mixtion differoit de la generation, mais non selon celle de tous les anciens Philosophes ; & de Salomon en son Ecclesiaste, qui ne veut pas qu'il arriue ny se fasse rien de nouueau. Ce qui seroit si la doctrine des Peripateticiens auoit lieu, qui veulent que le meslange ne soit qu'vne preparation à l'introduction des formes qui la suiuent par necessité. En quoy ils contredisent à leur maxime, qui veut qu'õ ne multiplie point les choses sans besoin. De sorte que le meslange suffisant à conceuoir la generation, qui n'a rien de different que le nom : c'est en vain qu'on fait vn nouueau principe de cette-cy. Ils détruisent encore par là cette autre de leurs maximes, que nul ne donne ce qu'il n'a pas. Car en la generation des insectes faite sans l'accouplement du masle & de la femelle, il faut qu'ils fassent le Ciel cause efficiente de la forme de la grenoüille venuë de la seule corruption, lequel n'ayant pas cette forme ne la sçauroit donc donner, estant ridicule la distinction qu'ils apportent entre auoir quelque chose en acte, ou l'auoir en puissance, qui feroit resoudre cette maxime à ces termes : Rien ne peut donner ce qu'il ne peut donner. Il est donc bien plus conforme à la verité de dire que les formes se tirent d'elles mesmes du sein de la matiere : les naturelles ayans cela de commun auec les artificielles, que les vnes & les autres sont dans la matiere comme la forme de Cesar dans le marbre : où elle paroist apres que le superflu en a esté osté. Tout ainsi donc qu'il n'y a rien de moyen entre l'ablation de ce qu'il y auoit d'inutile en la pierre & la forme de la statuë qui paroist en mesme temps, il n'y a aussi rien en-

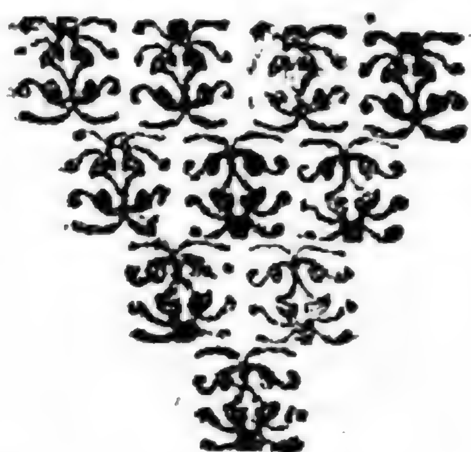
re la mixtion & la generation, & par consequent 'vn ne differe de l'autre que par la seule operation le l'intellect. Ce qui paroist encore en ce que la orme donne le nom, & les matieres qui entrent ans la mixtion perdent le leur si tost qu'elles sont neslées, comme il se void dans l'eau & le vinaigre, esquels meslez s'appellent oxycrat, comme l'eau & e miel, Hydromel, & ainsi du reste : & est d'autant lus vray, que la matiere ne pouuant subsister sans orme, si tost que celle de chaque partie du mixte t detruite, comme elle le doit estre par le meslane proprement pris, il leur en doit succeder vne aure, or l'introduction d'vne nouuelle forme est ce ue l'on appelle generation. Autrement, & si la forie n'est introduite en la mixtion, le mouuement ui se feroit dans cette mixtion là, n'auroit point de rmes; c'est à dire, il ne se feroit point de mouuement, & par consequent point de mixtion, puis qu'il : se fait point de mouuement sans termes, voire il trouueroit quelque matiere sans forme actuellement subsistente, contre les fondemens de la Physie. Car les eslemens dépouillez de leur qualitez seroient plus élemens: Le composé d'iceux n'auit point aussi encore de forme, & par consequent composé seroit vne matiere sans forme. Il est nc bien plus vray-semblable que la mixtion & la neration ne different que de nom, l'vn presupsant tousiours l'autre.

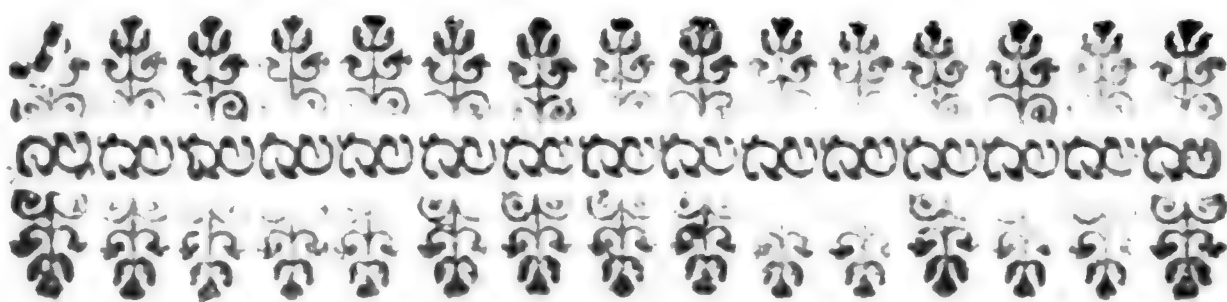
Le troisiesme dist, La mixtion est l'vnion des orps qui se peuuent ioindre les vns aux autres. ette vnion est des qualitez, des matieres ou des rmes: Celle des qualitez fait le temperament: lle des matieres fait le corps du composé; & celdes formes, la proprieté qu'on appelle occulte, de toute la substance. La generation est la protion d'vn viuant venant d'vn autre viuant par vn ncipe conioint en ressemblance de nature. De te que la mixtion differe de la generation com-

me la disposition de l'habitude. D'ailleurs, la mixtion est des choses tant inanimées qu'animées: mais, la generation proprement prise est des choses animées seulement. Toutefois, on pourroit douter si la production des choses inanimées, comme la pierre, seroit autre que la mixtion des elemens qui conçourent à cette production; à sçauoir, la terre & l'eau. Car les formes des corps qui entrent en la composition ou mixtion deuans estre destruites afin qu'il se fasse vne vraye mixtiõ; & la matiere n'estant iamais sans forme, il sẽble d'abord que la mixtion ne differe point là de la generation, puisque la corruptiõ de l'vn est tousiours la generatiõ de l'autre. Toutefois, cette opinion a plus de subtilité que de verité. Car toute matiere n'estant pas propre à receuoir toute forme, il s'ensuit qu'elle a besoin de dispositions precedentes, lesquelles ne peuuent estre la forme, comme le moyen ne peut estre la fin à laquelle il tend. Ainsi, les elemens, non pas mesmes les corps imparfaitement meslez, ne pouuans seruir d'aliment aux animaux, mais seulement les choses qui ont eu vie: il est éuident que la semence de l'animal, laquelle est le plus pur de cette nourriture, a besoin de la preparation qui s'acquiert par la mixtion, & que la generation du mesme animal est autre que la mixtion de ces semences, puisqu'il se fait bien quelquefois meslange d'icelles sans generation, à laquelle le meslange mesme nuit le plus souuent, la semence en la generation se déueloppant de tout ce qui luy est heterogene, & prenant accroissement par l'attraction des homogénes. Or les choses semblables ne sont pas dites proprement se mesler comme le vin auec le vin, l'eau auec l'eau. Neantmoins, la contrarieté, qui est l'vne des conditions de cette mixtion, ne se doit entendre que des qualitez, les substances n'ayans point de contrarieté entr'elles. Elles doiuent aussi estre liquides: les choses seches ne se pouuans mesler ny alterer parfaite-

ment.

ment. Elles doiuent estre en proportion conuenable. Car vne goutte de vin jettée dans la riuiere ne peut estre dite meslée auec l'eau, & vne goutte d'eau n'estre pas bien dite se mesler dans vn muid de vin; pource que tous les deux seroient conuertis en autre nature par la vertu prédominante de leur contraire. Ces qualitez doiuent aussi estre alterables: Car si elles demeuroient en leur nature, il ne se feroit point de meslange. D'où s'ensuit que les elemens ne demeurent point actuellement dans le composé, mais seulement en puissance, Autrement, il y auroit plusieurs formes en vne mesme matiere. Ioint que les formes naturelles ne sçauroient demeurer en vn sujet sans leurs proprietez: Par exemple, le feu ne sçauroit y estre sans vne chaleur extréme & secheresse vn peu moindre: l'eau, sans vne extréme froideur, & ainsi des autres. Mais ces conditions posées, il n'y a point d'apparence de confondre la mixtion auec la generation, qui ne se peuent mesmes conceuoir ensemble. Car l'acte de la mixtion est vne confusion de plusieurs choses, & la generation est l'establissement d'vne seule: la mixtion est vn discord & vne guerre, la generation est vn symbole & accord des qualitez en vne complexion & temperament: la mixtion se fait en temps, la generation en vn instant: & par ainsi elles different entierement l'vne de l'autre.





DEVX CENT XIX.

CONFERENCE

Si la verité est dans le vin.

POurce qu'il se trouue des yurongnes qui disent tout ce qu'ils sçauent, ils ont donné lieu au prouerbe, duquel recherchans la verité en cette compagnie hors de la table & ailleurs que dans les pots: il semble d'abord que nous ne soyons pas d'auis qu'elle s'y trouue. De fait, sans nous amuser icy à la difference des beuueurs, dont les vns s'endorment, les autres s'entrebatent, rient ou font d'autres actions, toutes dereglées, ce qui a donné lieu aux vins de porc, de lyon, de singe, & autres telles appellations tirées de l'effet qu'il produit aux yvrongnes, selon la diuersité de leur temperament, qui ne permet pas qu'on puisse assigner au vin vn effet asseuré: qu'elle apparence y a il de le vouloir establir pour moyen d'vne recherche qui luy est entierement opposée? Car le vin offusque & trouble les esprits, dont la pureté est requise à cette recherche: il precipite le iugement & toutes les autres operations de l'ame, qui ne paruient iamais à distinguer le vray du faux, que dans vne tranquillité & patience necessaire à discerner les raisons contraires, qui a fait croire la verité fille du temps. C'est pourquoy les procez criminels ne se iugent point en France apres disner: & dans quelques au-

ses Estats il ne faut point obtenir d'autre requeste ciuile contre vn Arrest, que de soustenir qu'il n'a pas esté donné à jeun. Aussi Aristote definissant la verité, la met entre la dissimulation & l'arrogance: disant que le veritable reconnoistra ingenuemẽt ce qu'il sçait. le dissimulé, le taira mais l'arrogant se vantera de sçauoir ce qu'il ignore, s'attribuant ce qu'il n'a pas fait: comme, en parlant de l'agreable, il met la facetie entre la rusticité & bouffonnerie. Or on void d'ordinaire que le vin cause plustost la iactance, donnant la hardiesse au timide, & fait les hommes plustost boufons que de les rendre ingenus & facetieux, qui sont des mediocritez qui ne s'éloignent point de l'honneste: Ce que le mesme vin oste la dissimulation & la rusticité prouenant de ce qu'il priue de la raison: laquelle regissoit auparauant l'homme de temperament froid qu'il échauffe à la verité, mais d'vne chaleur estrangere, & non pas naturelle, telle qu'elle est requise au droit exercice des actions de l'entendement. C'est possible le suiet pour lequel les mesmes instituteurs de la ieunesse qui veulent qu'on les instruise en la verité, chastians le mensonge en eux plus que tous les autres vices, veulent aussi qu'on leur fasse éuiter l'vsage du vin. D'ailleurs, la verité est vne æquation des notions qui sont en nostre intellect auec les choses: laquelle æquation est vne reflexion qui est vne de ses plus difficiles operations, & par consequent ne se peut faire par vn yvrongne: lequel au contraire laisse aller confuzément toutes ses conceptions sans les regler, comme il se void en celuy qui parle en dormant: lequel selon le diuers meslange des especes qui roulent en son imagination, exprime les mots qui les signifient, sans en discerner la verité ou fausseté, voire souuent l'vn & l'autre profereront des paroles qui n'auront aucune liaison auec leurs notions: la langue s'appellant lors à bon droit effrenée, pource qu'elle semble à vn cheual

échapé, qui n'est plus conduit par sa bride. Car si celuy qui dit vray ou faux, ne sçait pas s'il dit vray ou faux en le disant, mais seulement par la comparaison qu'il fait de son discours auec la chose, il s'ensuit que l'yvrogne n'est pas capable de faire cette comparaison-là, & s'il ne sçait pas luy-mesme s'il dit vray ou non, comment d'autres le pourrōt ils sçauoir? Voila pourquoy l'excuse de ce débauché qui fut appellé deuant Auguste pour auoir mal parlé de luy, fut trouué admissible en ce temps-là; Disant que si le vin ne luy eust manqué, il en alloit bien conter d'autres: comme presupposant qu'aucun n'adiousteroit foy aux paroles d'vn yvrogne, lesquelles ne font aussi aucune foy en témoignage: estant assez infirmer vne déposition & mesmes la confession d'vn crime, que de prouuer que le déposant ou criminel estoit yvre: Chacun presupposant par là, qu'au lieu de la verité qu'on cherche dans le vin, il n'y a que du trouble, de la legereté & du mensonge. Adioustez à cela que la plus delicate chose qui soit au monde est la recherche de cette verité, si difficile qu'Asinius Pollio trouue que Cesar ne l'a pas quelquefois dite en ses Commentaires, pour s'estre fié au recit de ses Lieutenans, en des choses qu'ils auoient conduites en son absence: (Doù se peut voir auec quelle raison l'on blasme ceux qui sont necessitez d'escrire tant seulement sur les memoires d'autruy.) Et on attendroit cette verité de la bouche d'vn yvrogne? Tellement que Démocrite auoit plus de raison de chercher la verité dans vn puits, que nous dans la caue.

Le second dist, que la verité estant ingenuë & simple, ceux qui approchent le plus de l'ingenuité & simplicité y sont les plus propres. Tels sont les enfans & les yvrognes, qui ont cela de commun qu'ils pleurent les vns & les autres, ont tous deux leurs pas mal asseurez, & sont éclairez de moins

qu'il ne faut de raison pour dissimuler la verité. Ce qui faisoit representer Bacchus sous la forme d'vn enfant. Car le mensonge estant vn déguisement de la verité, qui ne se peut faire sans artifice, duquel les yvrognes ne sont pas capables, ils laissent aller la verité toute nuë, telle qu'elle doit aussi estre, & non premeditée. Ce qui fit qu'vn Iuge examinant vn témoin sur vn mariage clandestin; lors que le témoin au lieu de luy dire ouy, ou non, luy eut répondu en ces termes: Monsieur, vous me demandez si i'ay assisté à ce mariage; à cela ie vous pourrois respondre. Le Iuge voyant qu'il prenoit ce temps de parler pour mediter quelque défaite, l'interrompit: luy disant, ie ne te demande plus rien. Aussi, nostre entendement en la recherche de la verité se portant par vne droite ligne, comme la plus courte, a en horreur tous circuits, ornemens de langage & belles apparences, qui nont pas plus de rapport avec la verité, que les viandes peintes exposées à vn estomach affamé avec de veritables mets & vne solide nourriture: laquelle verité nostre intellect ne reçoit pas moins avidement que l'estomach vuide fait l'aliment. D'où vient que non seulement dans les affaires plus espineuses les bons Iuges sont rauis quand ils viennent à découurir la verité d'vn fait qui estoit caché, mais iusques aux affaires qui ne nous touchent en rien, ny à nos charges, sont par nous recherchées tant que l'on en sçache la verité, laquelle vne fois découuerte, nostre esprit s'y repose comme vne pierre en son centre, ou vn corps leger en sa circonference: De sorte qu'il ne faut pour obtenir cette verité sinon oster tous les obstacles qui empeschent nostre esprit d'y paruenir. le plus grãd desquels est l'interest particulier, qui n'a point de lieu dãs vn yvrogne: qui parlera aussitost cõtre soy & sõ amy que pour l'vn & l'autre. Ce qui faisoit appeller le méme Bacchus, Lyeus; pource qu'il délie la langue que les respects tenoiẽt

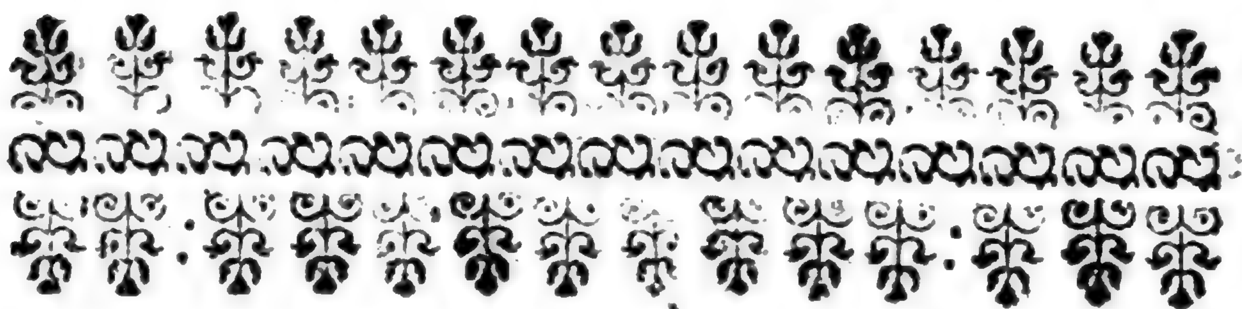
comme garottée. Sur tout, s'y voyent les passions exposées à nud l'yvrongne descouurant son amour, sa haine, son esperance & les autres troubles de son ame, que la sobrieté tenoit auparauant cachées.

Le 3. dist, que la liberté est le meilleur assaisonnement des repas: d'où vient que ceux de Lacedemone estoient les leçons de leur ieunesse, & les plus beaux preceptes sont contenus dans les propos de la table de plusieurs autheurs. Pource que nostre esprit desirant naturellement de communiquer ce qu'il sçait, n'en est empesché que par vne contrainte qui vient de la masse du corps, & des considerations mondaines, que la vapeur du vin aneantit, ou par vn nuage d'ignorance que les esprits du vin dissipent en s'vnissant à nos esprits, & les fortifiant de sorte qu'ils s'en rendent les maistres. Si on ne s'en veut plustost rapporter à la doctrine de Pythagore, qui vouloit que nostre ame dés qu'elle entre dans le corps eust vne connoissance entiere de toutes choses, estant seulement empeschée d'en faire voir effets par la distraction qu'elle trouue dans les actions du mesme corps: dans lequel elle employe tous ses soins aux fonctions vegetatiues & sensuelles, comme plus necessaires à la conseruation de l'animal. D'où vient que lors qu'elle en est detachée ou preste à l'estre, comme dans la meditation, les extases, le sommeil & l'estat des moribonds, elle void les choses auec beaucoup plus de clarté & de certitude, qui est comme se doit entendre la reminiscence de Platon. Car tout ainsi que ie sçay ce que i'ay au logis, & neantmoins lors que ie n'y songe pas, ie n'en ay point la pensée dans l'esprit, bien que venant à y penser, ie n'aquereray point de nouuelle connoissance, mais ne feray que me ressouuenir de ce que ie sçauois desia, à cause de l'attention que i'y preste. De mesme dans l'opinion de ces anciens Philosophes, l'ame ayãt connoissance de toutes choses, afin de les sçauoir, n'a besoin que de re-

flexion sur soy-mesme, & en faire la reueuë. C'est pourquoy le vin détachant en quelque façon l'ame du corps, auquel elle tient par le moyen des esprits, qu'il multiplie en l'yvrongnerie, de sorte qu'ils s'empeschent les vns les autres, comme vne trop grande lumiere nous aueugle, ou les fait défaillir & aneantir en les subtilisant & euaporant, comme fait l'eau de vie iettée en l'air: il oste ce lien de l'ame auec le corps, la rendant par ce moyen plus capable de sçauoir la verité des choses.

Le 4. dist, que la verité est dans le vin surnaturellement & naturellement. En la premiere façon, pource que la Verité mesme a dit, parlant du breuuage du vin, que son sang estoit vrayement breuuage; & naturellement, pource que le mystere des Philosophes se trouue dans le vin; lequel comme il est le Roy des vegetaux, dissout aussi le Roy des mineraux, qui est l'or: non pas entre les mains du vulgaire, mais de ceux qui en sçauront la vraye preparation, lesquels trouueront par experience que la verité est dans le vin.





DEVX CENT XX.

CONFERENCE

Si Momus n'estoit pas plus à reprendre que la Nature, qu'il reprenoit de n'auoir pas fait vne fenestre au cœur.

VNe ancienne fable conte que Neptune & Vulcain firent chacun leur chef-d'œuure : le premier, par la fabrique du taureau : le second, par celle de l'homme. Momus fut appellé pour en dire son auis: par lequel il blâma Vulcain de ce qu'il n'auoit pas fait vn guichet au cœur de l'homme, par où l'on pust voir ses conceptions. Socrate estoit aussi de cette opinion ; & Ciceron ne s'en éloigne pas : se plaignant de ce que nous esteignons tellement les estincelles & feux de la vertu, allumez en nous par la Nature, qu'il ne restoit plus gueres en l'homme de cette lumiere naturelle qui nous faisoit connoistre les vns autres tels que nous deuions, & (comme dit Seneque) plusieurs ont la forme de l'homme, & les mœurs de la beste, qui les fait estre loups les vns aux autres. Ce qui a possible fait dire à Aristote, au 7. des mœurs, que l'homme meschant estoit mille fois pire que la beste : & ce

d'autant plus que l'on ne se peut apperceuoir des fraudes & machinations qu'il exerce ; ne retenant rien de ce diuin animal que l'apparence : Laquelle fenestre ne fut pas trouuée necessaire par Momus en la fabrique du taureau, non plus qu'en celle de tous les autres animaux que nous appellons déraisonnables; pource que leurs mœurs suiuẽt tousiours le temperament de leurs humeurs & la forme de leur corps: comme il se void au chat, tousiours traistre: au lion, tousiours genereux, au coq, tousiours superbe: au passereau, tousiours lascif: au renard, tousiours fin, & ainsi en tous les autres animaux : la physionomie desquels demontre si necessairement leur nature & inclinations, voire leurs actions, que les plus certains signes que l'on puisse auoir de celle de l'homme sont tirées de sa conformité auec les animaux. Ainsi, le front estroit, comme celuy du chat, est né à la trahison: les espaules larges, comme celles du lion, rendent l'homme genereux. Mais pource que toutes ces dispositions sont ordinairement suspenduës, ou mesme changées par l'éducation & les diuerses considerations, on n'en peut tirer aucune consequence certaine. Ce qui a fait desirer à bon droit cette fenestre des pensées: afin que les hommes traitans ensemble ne fussent en vne garde & inquiétude perpetuelle, ne sçachans à quoy s'asseurer : Car la parole, qu'ils employent le plus souuent pour signe de leurs conceptions, est si trompeuse que les moins fins prennent auiourd'huy les mots tout à rebours de leur signification. Ainsi, celuy qui a vn mauuais cheual, l'estimera pour s'en défaire : Celuy qui voudra acheter de la marchandise la déprisera ; & celuy qui se voudra faire loüer de meilleure grace & y prendre le plus de plaisir, feindra de s'en offenser: que fera l'homme ingenu dans cette troupe de gens masquez ? Combien seroit-il plus à desirer, puisque les choses ne peuuent parler elles mesmes,

comme aucuns ont souhaité, & que les hommes ne peuuent dire la verité, du moins qu'on ne sçauroit là distinguer du mensonge, qu'on pust aller chercher cette verité iusques dans leurs conceptions? Alors les hommes s'entrecommuniqueroient à la façon des Anges & autres intelligences, qui n'ayans que faire des organes des corps, dont ils sont dépoüillez, se donnent à entendre les vns aux autres sans circuit, & par de seules demonstrations qui ne laissent aucune matiere de douter. Vne science s'apprendroit en peu de leçons, lors qu'elle seroit déuoilée de tous termes obscurs & ambigus, à la distinction desquels s'employe tout le temps des estudes, qui n'y suffit pas encore. Il ne seroit plus besoin d'esclaircissemens, non pas mesme de procez, ny de Iuges; la verité & la iustice, qui marchent d'vn mesme pas, paroissans toutes nuës. que si leurs paroles sont trompeuses, combien plus les gestes, suiets à tant de diuerses interpretations? De sorte qu'encore que cette question ait esté faite sur vne fable: il n'est point fabuleux, mais tres-vray de dire, qu'il seroit à souhaiter que les conceptions d'vn chacun pussent paroistre dans leur source par la mesme raison qui nous fait plustost recourir à l'original qu'à la copie: car la parole, les gestes & les actions ne sont que les copies de nos pensées.

Le 2. dist, que ce pretendu Dieu Momus a esté tourné à bon droit en prouerbe contre ceux qui ont voulu reprendre mal à propos les meilleurs ouurages. Car, outre ce qu'il y a de l'impieté à syndiquer ceux de l'Autheur de la Nature: il seroit impossible de donner, voire d'imaginer vne fenestre au cœur d'vn animal viuant, veu que cette partie ne peut admettre d'autre air que celuy qui est alteré par les poulmons, & porté dans ses ventricules par les arteres. Tant s'en faut qu'elle pust estre exposée à nos yeux lesquels, cette absurdité mesmes cessant ne seroient pas capables d'en rien puiser qui seruist

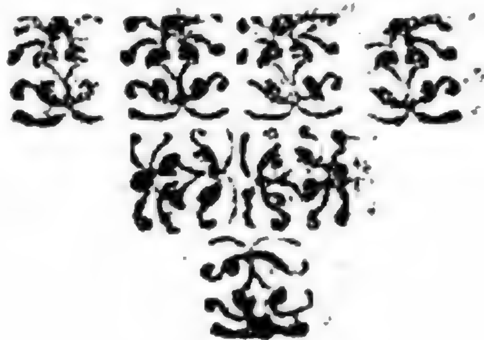
à nostre instruction, les pensées n'estans pas visibles, & ne logeans pas mesmes dans le cœur: Ce que l'Escriture les y met estant vn discours figuré. Mais donnons leur que cette fenestre fust innocemment ouuerte dans la teste, le plus apparent siege de l'ame, comme le Ciel l'est de la Diuinité: voire que ses imaginations fussent visibles ou l'objet de quelqu'autre sens, de sorte qu'vn homme peust sçauoir la pensée d'vn autre. Ie nie que cette connoissance apportast autant de bien à la societé humaine, comme elle y causeroit de mal. Car non seulement tous les arts, mais toutes les sciences cesseroient, & par consequent tout le plaisir qu'il y a d'apprendre. Et tout ainsi que celuy qui n'exerceroit aucune fonctiõ de l'ame vegetatiue & sensitiue, & ne boiroit ny ne mangeroit, pource qu'il n'auroit ny faim ny soif, n'aurois pas le mesme contentement que ceux qui font vn bon repas, de mesme celuy qui ne trouueroit point de difficulté à sçauoir, mais se verroit instruit sans peine, & sans auoir desiré la science par la difficulté qu'il y aura trouuée, n'en sçaura pas gouster le prix. Et le discours, qui est l'ame de la conuersation, n'y auroit plus de lieu: puisque les raisonnemens, dont il est composé, seroient inutiles, ce qu'vn homme voudroit dire paroissant à l'autre auant qu'il eust ouuert la bouche pour parler, ensuite dequoy l'autre luy répondant de mesme, aussi sans desserrer les dents ny les levres, ce seroit vne estrange conference en laquelle les resueurs excelleroient au dessus du meilleur Orateur, les premiers ayans ordinairement plus grand nombre de conceptions & plus grotesques que les autres, lesquelles, si elles n'estoient en bon ordre, à quoy ils manquent le plus, ce ne seroit pas leur faute, mais celle de leur collegue qui les puiseroit mal dans leur source. Et toutefois, chacun sçait que ce n'est pas tant les conceptions que l'ordonnance en laquelle on les range, qui donnent le prix aux pensées. D'ailleurs,

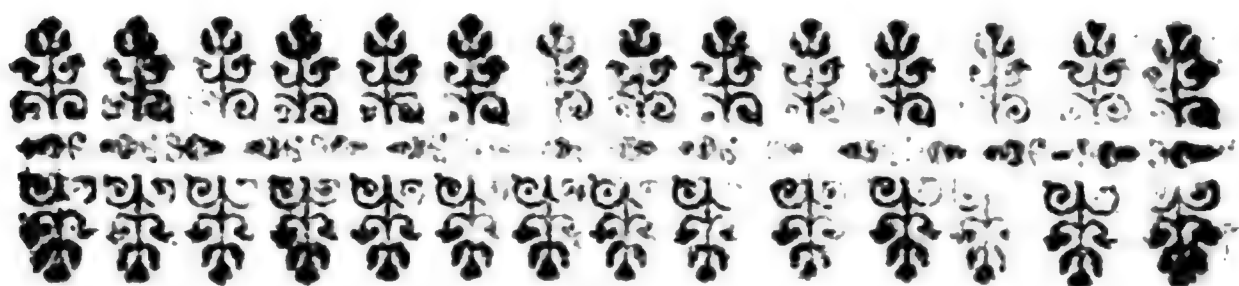
ce seroit rendre les coupables innocens : & Dieu ne punissant pas les premiers mouuemens des pensées, vn mary qui verroit dans celle de sa femme quelque chose qui ne luy plairoit pas, la croiroit coupable: & toutefois elle ne le seroit point, n'ayant pas presté de consentement à sa pensée, & l'ayant encore moins reduite en acte. Il vaut donc mieux laisser le monde comme il est que de fonder de veritables maux sur de simples imaginations : Aussi est-ce poser l'impossible que de vouloir faire l'homme scrutateur des pensées, qui est le titre que Dieu s'est reserué en propre : Ceux qui ont examiné de plus prés la puissance des Démons, demeurans d'accord qu'ils ne les peuuent sçauoir si les hommes ne les ont exprimées par quelque geste, escriture, parole ou autre signe bien, qu'il ne fust intelligible à aucun qu'à celuy qui l'auroit fait, Momus est donc plus à reprendre que la Nature qu'il reprenoit en la fabrique de l'homme : laquelle en cette partie du cœur, comme en toutes les autres, ne se pouuoit autrement faire : estant certain que la Nature, ou plustost que l'Autheur d'icelle, comme n'ignorant rien, a pris en tout la plus courte voye, sans auoir rien oublié ni employé de superflu à la fabrique de son ouurage.

Le troisiéme dist, que ce n'est point blasmer la Nature & moins son Autheur, mais plustost exalter sa puissance, de croire qu'il pouuoit faire vne creature plus parfaite que l'homme : luy ajoustant cette perfection qu'il y eust vne fenestre à trauers laquelle on pust cõnoistre les passions de son corps & de son ame : Car pour les premieres, cette decouuerte rendroit demonstratiues les conjectures des Medecins, dont les plus capables prennent souuent vne maladie pour l'autre : trompez par la ressemblance des signes. Et quant aux secondes, l'amitié estant le fondement de la société ciuille, & présupposant toutes les autres vertus, elle seroit

desormais aizée à contracter ; n'y ayant rien qui la retarde & empesche plus que le defaut de cõnoissance qui seroit entiére des le premier abord, la nature racourcissant par ce moyen aux hommes le temps qu'ils employent à deuenir sages & prudens pour faite tous les discernemens requis.

Le 4. dist, que l'animal qui seroit autrement construit que l'homme, ne l'estant point, c'est changer la question que de s'ẽquerir de la toute puissance de Dieu à creer vn nouuel animal raisonnable: Aussi n'a esté inuentée cette fable de Momus, que pour montrer que les ouurages plus parfaits ne laissent d'estre syndiquez ; comme le fut aussi par luy-mesme le taureau, en ce que la Nature n'auoit pas attaché ses yeux à la pointe de ses cornes, afin qu'en passant il ne laissast pas de voir les perils qui luy pouuoiẽt arriuer par derrier. Cette fenestre imaginaire n'est pas requise pour la connoissance des maladies : la nature ayant si necessairement attaché les causes aux effets, & ceux-cy aux signes, que les vns sont inseparables des autres: & le Medecin qui ne pourra voir les affections contre nature par la consideration des choses naturelles & non naturelles, ne les verroit pas mesmes au trauers d'vne fenestre. Ioint que les yeux sont les vrayes fenestres de l'ame, autant pour la connoissance des maladies du corps comme de celle de l'esprit : & au trauers desquelles les plus dissimulez sont contraints de donner à connoistre leurs passions.





DEVX CENT XXI.

CONFERENCE

Pourquoy la familiarité engendre le mépris.

LEs hommes se trompent souuent au discernement des causes, en attribuant aux vnes l'effet des autres. Ainsi se plaignoit la Fortune dans la fable, éueillant le petit garçon qui dormoit sur vn puits : qu'on l'eust accusée de sa cheute, au lieu qu'il s'en faudroit prendre à l'imprudence de l'enfant. Ainsi, le dernier remede est plus estimé où s'acquiert plus de blâme que les premiers : pource que la foiblesse de l'esprit du commun attribuë tout l'action à ce qui se touche, l'ostant à ce qui est éloigné, bien que les effets tiennet souuent à leurs causes par des moyens imperceptibles au vulgaire. Ainsi, pource qu'il se rencontre des esprits mal faits, lesquels abuzent de la familiarité qu'on leur laisse prendre : non à cause d'elle, mais de quelques autres defauts, voyans ce mépris suiure la familiarité, ils l'en estiment la cause. Ce qui semble d'autant plus impossible, que le mépris est incompatible auec l'amitié; laquelle estant fondée sur la connoissance, plus elle est grande (telle que la familiarité la presupposé) plus l'amitié est estroite; Et la raison des contraires l'estant aussi

puisque l'on ne peut aimer ny estimer ce qu'on ne connoist point, il faut que le plus de connoissance fasse le plus d'amitié & d'estime, Car l'estime, l'hõneur & la reuerence estant fondez sur la certitude que nous auons que ceux à qui nous rendons ces deuoirs, les meritent : & n'en pouuans estre mieux informez que par la familiarité, elle doit allumer en nous d'autãt plus de respect que la démonstratiõ, laquelle cette familiarité nous fait acquerir, destruizant l'ignorance ou l'opinion, surpasse l'vne & l'autre. De là viẽt cette difference notable du traitement que font les personnes de merite de ceux qui font connoistre au monde leurs vertus, d'auec celuy que reçoiuent les mesmes gens de neant ou vicieux: les vns les prizans & ayans en estime, & les autres les meprizans. Car les personnes doüées des hautes vertus n'ont point de plus grand ennemy que l'oubly & l'ignorance de ce qu'ils valent, qui fait cacher leur vie. Au lieu que sa connoissance les fait reuerer & estimer d'vn chacun : comme aussi les méchãs ou gens de neant ne doiuẽt rien tant craindre sinon qu'on les connoisse tels qu'ils sont. Ne disons donc point que la familiarité, mais notre propre vice, ou celuy des personnes que nous fréquentons assez familierement pour les recõnoistre, engendre le mépris & y donne lieu : Comme ce qui fait mepriser le vin n'est pas pource qu'on l'a trop bien gousté, mais pource qu'il n'est pas bon : puis que le mesme moyen d'exactement gouster celuy qui est excellent, le fait estimer.

Le second dist, que le fondement de nostre conuersation est, que nous viuons auec des personnes imparfaites ; de sorte qu'estans aussi tels nous mesmes, plus nous auons de connoissance des choses & plus nous y reconnoissons de défauts. Ce qui fait que nous estimons plus les choses éloignées, & les auons en d'autant plus grande admiration, que nous les ignorons : Laquelle ignorance

toutefois ne doit pas estre entiere, mais telle qu'en voyant les effets nous n'en connoissions pas la cause. C'est elle qui fait halcter les petits enfans apres les contes de vieilles, & desirer aux plus grands les autres choses accommodées à leur portée : lesquelles ils n'ont pas plustost apprises, qu'ils les méprisent. Ce qui a lieu en toutes professions, dont les préceptes estans connus de nous & nous estans tournez en habitude, qui est comme vne autre nature, ce nous est chose grieue que des les entendre mesme nommer. Témoin les régles de Despautére & autres tels rudimens que nous auons autrefois receu auec tant de reuerence, tandis que nous ne les entendions point. Il ne se faut dõc pas ébahir si lors qu'on nous parle de quelque grand homme, nous écoutons auec admiration le recit de ses loüanges, qui alument en nous vn desir de le connoistre : lequel suiuans, si nous l'approchons, cette grande reputation se trouue ordinairement obscurcie de quelque tache, & venant à conuerser auec luy, nous trouuons que le recit qu'on nous en auoit fait estoit partial & en sa faueur, comme il s'en fait d'autre par haine, Et pource que plus cette cõuersatiõ sera familiére, plus elle découurira de defaux, elle rabatra aussi dauãtage de cette premiere admiratiõ & nous fera trouuer ce grãd personnage fust-ce le plus celebre Empereur & conquerant le plus renommé, auoir des passions pareilles à celles du reste des hommes : De mesme, si c'est vne personne recommandée par sa sainteté, on y trouuera des actiõs qui tiẽdrõt du libertinage ou de l'hypocrisie : & en vn mot nous verrons par tout son foible, qui donnera sujet de le mepriser. Voire quand il se trouuera tel qu'on nous l'a proposé : cette grande admiration cessera en nous, lors que nous connoistrons les moyens dont il se sera serui pour acquerir cette haute réputation : comme les secrets de la

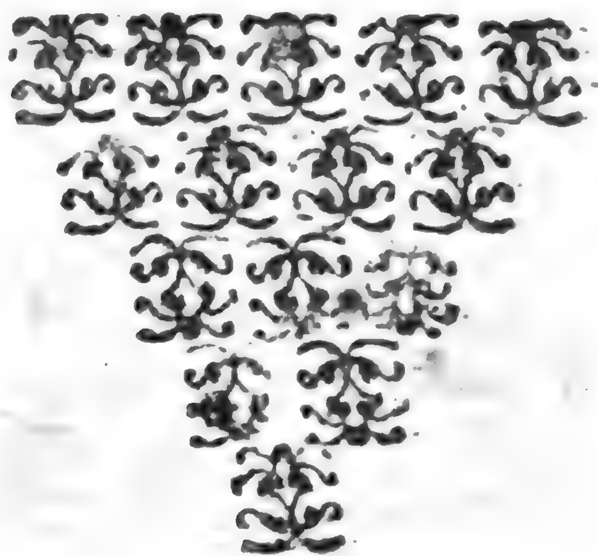
nature que nous estimons le plus, nous deuiennent cõtemptibles quand on nous les a découuerts. Possible aussi que ce mépris qu'apporte la familiarité, vient de ce qu'ordinairement les premiers abords des personnes sont pleins de respect, l'vn déferant à l'autre par des consideratiõs tirées de l'interest particulier: celuy qui se voit estimé & loué par vn autre, s'efforçant de luy rendre le reciproque, & continuant en ces bons offices & déferences mutuelles, tant que le rideau des ces complimens & ceremonies estant tiré, on se découure à nud: & lors nostre esprit qui se laissoit abuzer aux feintes, ausquelles il se plaist tellement, qu'il préfere les Romans agréables aux veritables histoires, & vn langage affecté, à la naïueté d'vn païzan, voyant les choses en leur naturel, & par consequent moins parfaite, qu'elles ne sembloient n'y trouue plus son compte &ce charme qui luy plaisoit. C'est pourquoy nostre esprit ne pouuant tenir de mesure, & demeurer en l'indifference, il paye son hoste de mépris: qui n'est autre chose qu'vn abaissement du prix auquel d'autres ou nous, auront mis quelque chose.

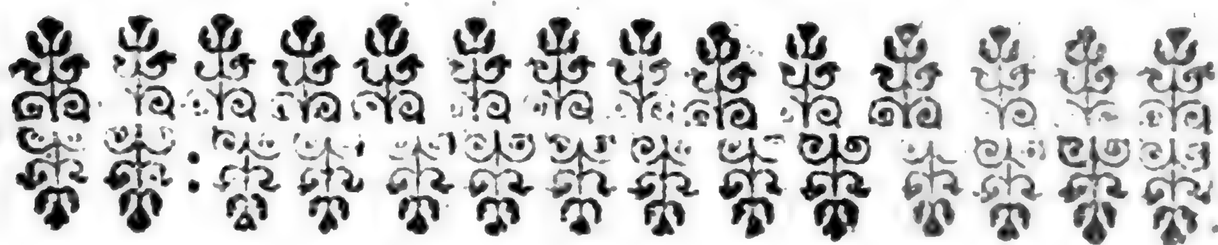
Le troisieme dist, que la familiarité engendre autant d'estime que de mépris: comme il s'est veu non seulement dans lesSaints, (pour ne parler point de l'original de Sainte, la conuersation duquel faisoit des adorateurs) mais jusques à vn Socrates & autres ignorans du vray seruice diuin. Voire, si descendant plus bas vous considerez les familiarité des amans, c'est de ces seules priuautés, tandis qu'elles demeurent dans les bornes de l'honnesteté, le parsus n'ayant rien que de brutal ou de rustique, que naissent ces grands respects que porte vn seruiteur à sa maistresse, & qui retient cette-cy de faire beaucoup de choses deuant son seruiteur, qui luy seroient ailleurs indifferentes. C'est pourquoy la Reyne de Saba aprés auoir conferé auec Salomon, entre les autres complimẽs qu'elle luy fit, luy dist qu'elle auoit

appris par sa conuersation à estimer sa sagesse beaucoup plus grande que sa reputation ne luy auoit donné à entendre. Aussi la familiarité est elle à la vertu la mesme chose que l'épreuue à l'or: lequel comme d'abord il paroist beau, encore qu'il soit allié auec quelque peu d'autre metal, ainsi les hommes auec lesquels on n'a jamais rien eu à demesler, mais se font seulement connoistre par leurs discours & dans les conuersations communes, nous paroissent tous fort honnestes gens, encore qu'il y ait souuent de faux alliages auec ce qui paroist de fin: Mais ayez quelques affaires à demesler auec eux, où il soit question de leur interest, cette épreuue separera le pur de l'impur, & ceux qui meritent d'estre estimez comme vertueux, d'auec les autres qui n'en auoient que l'apparence: la familiarité seruant de lunette d'approche pour faire apparoistre iusques aux moindres circonstances, dont la connoissance est requise pour ietter les fondemens d'vne veritable estime. C'est pourquoy le Citoyen Romain Drusus sentant sa maison nette de tout vice, offroit autant d'argent à l'Architecte pour se faire voir à tous, que les autres en donnent pour empescher les veuës de leurs voisins.

Le 4. dist, que les prouerbes estans ordinairement veritables, cettuy-cy est particulierement dont la raison vient de ce que nous ne prisons veritablement que ce que nous desirons posseder: la familiarité au contraire nous mettant comme en la iouyssance & possession de la chose. Il ne se faut donc non plus ébayr de ce que ie n'estime pas tant celuy auec lequel ie suis familier, que de ce qu'vn homme sain estime moins la santé qu'vn malade, ou vn riche au sortir de la table fait moins d'estat d'vn morceau de pain que ne feroit vn pauure affamé. Car ce n'est pas en ce fait seulement, mais en tout autre égard, que l'abondance ou la rareté mettent le prix aux choses. C'est pourquoy nos anciens Roys

ne se montroient qu'vne fois l'an à leurs peuples, qui les en auoient en beaucoup plus grande reuerence: & plusieurs Theologiens estiment auec quelque raisō que la trop grāde frequētatiō & familiarité des plus hauts mysteres de la Religion empesche que l'esprit n'y face la reflexion conuenable, & n'y apporte la reuerence deuë. Ce que la nature mesme met en pratique lors qu'elle se familiarise tellement vn remede par le trop frequent vsage qu'il demeure sans operation, ou du moins elle s'en trouue beaucoup diminuée. Ainsi, les reprehensions trop frequentes en émoussent la pointe : & bien que la mort soit la plus terrible chose du monde, ceux qui à force d'enterrer les autres l'enuisagent le plus souuent & de plus prés dans ses objets funestes, montrent assés frequemment dans leurs actions qu'ils y pensent le moins: tant il est vray qu'en toutes choses, sans y mesler mesme les deffauts qui peuuent proceder de la part de l'obiet ou de l'esprit qui le considere, la familiarité engendre le mépris.





DEVX CENT XXII.

CONFERENCE

De la Mandragore.

PVis que des trois conditions de guerir assauoir agreablement, promptement & seurement, cette derniere appartient principalement aux plantes: il seroit raisonnable qu'on recherchast vn peu plus curieusement les thresors cachez dans cette planturеuse famille des remedes, dont la nature a fourny plus de trois mil especes differentes, qui est beaucoup plus que d'aucune des autres, à sçauoir des animaux & des mineraux. Et puisque cette nature ayant destitué de l'homme l'instinct qu'elle a donné aux autres animaux de se porter à leur bien, luy ayant substitué ce que nous appellons la raison, qui des choses connuës se portent à celles qu'elle ne connoist point, elle a imprimé, outre les qualitez manifestes & occultes des plantes, par lesquelles on peut inferer leurs vsages, des marques ou caracteres & signatures en celles qui nous deuoient estre les plus vtiles. Entre lesquelles la Mandragore est des plus fameuses, representant non l'œil comme l'eufraze: non le poulmon, comme la pulmonaire: le foye, comme l'hépatique. la hernie, comme le sigillum Salomonis: les hémorrhoïdes, comme la *crassula*: vn vlcere, comme la *persicaria maculata*:

mais la figure de l'hôme entier : les effets de laquel se sont esté trouuez si admirables, que comme il est arriué de ces grands Heros de l'antiquité, que leurs éminantes vertu n'ayant peu estre comprises par les esprits de leur siecle, ont donné lieu aux fables des Romans : ainsi les esprits des Botanistes qui ont bien esté capables d'escrire les vertus des autres simples, ne l'ont pas esté assez pour parler de celle de la Mandragore laissant au vulgaire la liberté de luy attribuer des vertus surnaturelles. Ce qui fait dire à quelques Rabins que les Teraphins de Laban beau-pere de Iacob estoient des racines de Mandragores qui lui rendoient response, & desquels se voyant priué il se mit en telle colere qu'il les alla chercher par tout, & a fait attribuer par Pline à la Mandragore le nom d'Ozyris, qui estoit celui d'vne Idole Egyptienne. Et nostre Histoire rapporte qu'en l'an 1420. vn certain Cordelier nommé frere Richard, fut si persuasif en ses sermons, qu'en deux iours les Parisiens brulerent publiquement tous les instrumens des voluptez & de débauche, & particulierement les femmes leurs atrifets, & les Mandragores qu'elles conseruoient enuelopées en leurs layettes, sur la creance que tant qu'elles auroient des Mandragores, iamais rien ne leur manqueroit pour deuenir riches : lesquelles Mandragores leur répondoient en branlant la teste, ou mesme en parlant, & non seulement les vrayes mais les contrefaites, telles que les faisoit le Charlatán Italien, dont parle Mathiole, lequel tailloit la racine de bryoine, ou celle de grosses cannes en forme d'homme, & faisant entrer des graines de mil ou de lin aux endroits qui doiuent estre couuerts de poil ; les tenoit en terre vingt iours : au bout desquels se trouuoient des petits filamens en ces endroits-là, & vne peau par tout le reste, qui representoit & faisoit prendre cette racine pour vne veritable Mandragore : De la quelle imposture

Baptiste ports auoit fait mention avant luy. Belleforest rapporte aussi que la Pucelle d'Orleans fut calomniée d'auoir acquis la valeur & conduite que elle témoigna contre les Anglois par la vertu magique d'vne Mandragore. Vn autheur moderne nommé Henry Bouquet, au chapitre vingt-huictiéme de son liure, asseure encore que quelques voleurs emportent les meubles des maisons, & rauissent jusques aux enfās entre les mammelles de leurs meres, sās que ceux qui les voyent ayent moyen de s'en garantir: la presence de cette plante engourdissant leurs mains : & Leuinus Lemnius dit qu'elle est employée auec grand effet aux philtres & potions amatoires. Ce qui a fait dire à Noël le Comte au liure 9. ch. 12. que Circe s'en seruit, faisant boire du suc de cette plante à Scylla; ce qui la rendit si éperduëment amoureuse du Prince Glaucus, que n'en pouuant jouyr, elle s'alla précipiter dedans le détroit de Messine, où vn endroit a depuis retenu son nom, & fait appeller, la Mandragore Circea; que plusieurs ainsi estiment estre celle que Iosephe, au 7. l. ch. 25. de la guerre Iudaïque, appelle Baaras, du nom de la vallée où elle croist: plante qui luit au soir comme le feu, & laquelle s'arrache par le moyen d'vn chien affamé que l'on attache auec vne corde au haut de sa racine, aprés en auoir découuert la plus grande partie, & ramollie l'autre tout autour auec de l'vrine d'vne femme: pour ce que cette plante estant arrachée par le chien qui suit son maistre, le quel luy presente vn morceau de chair, jette (ce dit on) vn cri lequel est mortel à celuy qui l'oit, comme le chien, le quelle meurt épargnant par sa mort la vie de son maistre. Pline parlant aussi de cette racine au liure vingt cinquiesme chap. 11. dit, que ceux qui la voudront arracher doivent se garder du vent qui soufle de ce costé là, faire trois cercles autour d'icelle, regardant vers le couchant. Theophraste

adjouste, qu'il faut faire en l'arrachant trois gambades en l'air, pour éuiter qu'en se tenant en mesme lieu, l'odeur qui en sort ne soit nuisible. Quelques-vns estiment qu'on ne peut trouuer cette racine qu'vn peu auant le leuer des Pleyades; qui est enuiron le cõmencement de Septembre. Ce qui a fait croire à d'autres que non seulemẽt vn endroit du pais de la haute Hongrie est particulierement dedié à la generation de cette plante; mais aussi qu'il n'y a que certaines sorciéres dont le païs abõde, qu'ils appellent là des femmes volantes, qui les puissent arracher, & ce de nuict tant seulement: comme aussi il n'y a qu'elles qui les debitent en secret de peur d'estre chastiées par Iustice: comme il avint l'an 1630. en la ville de Hambourg, où le Sénat fit foüetter trois femmes qui faisoient ce trafic. Aussi tiennent-ils que cette plante (dite Mandragore du nom Alemã, qui signifie porter la figure d'vn hõme, car *Man* signifie homme, & *dragen*, porter) vien de la semence des hommes pendus aux gibets ou écrazez sur les roües; qui se liquefiant & coulant auec la graisse & tombant goutte à goutte dans la terre déja grasse & vnctueuse par la frecuẽce des corps pendus, produit cette plante anthropomorphite, ainsi l'appelle Pythagore, s'en servant d'vne pressante experiénce à prouuer sa metempsycose: le sperme masculin faisant l'office & l'effet de graine, par la mesme raison que Paracelse, en son liure de la nature humaine, s'est vanté d'auoir fait naistre de la seule semence humaine, mise dans vne phiole & enfermée neuf mois, arroouzée par vn canal d'vn aliment conuenable vn homuncule viuant: lequel a esté jugé de plusieurs plus vray-semblablement vn effet du Demon. Cette production de Madragore estant encor fortifiée par la production des feves, que le mesme Pythagore & plusieurs autres tiennent estre produites des corps morts: ce qui l'en faisoit non seulement

abstenir, mais les auoir en telle reuerance, qu'il se laissa massacrer dans vn chãp semé de féues dont il se pouuoit sauuer, ne le voulant faire de peur de les gaster: Aussi se trouue il dans leur fleur vn marque noire semblable à la teste d'vn mort; & cette opinion est encor induite par la naissance de l'ache produite du sang humain, qu'Arnobe croid pour ce sujet auoir esté défendu anciennement au festins. Bref, de l'vrine du chien s'engendre *l'átriplex*: & du sang de l'elefant succé par le dragon & reuomi par luy, naist l'arbre qui porte la gomme, dit, *sanguis draconis*, & son fruit au dessous de sa premiere peau porte la figure d'vn dragon naïuement dépeinte, comme du corps des serpens naist la serpentaire, & de la semence des cerfs, les champignons appellez à ce sujet *Boleti ceruini*: De sorte pour ne voir pas cette plante, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit point: n'estant pas plus absurd de déferer en cette matiere à la voix du peuple qu'en beaucoup d'autres.

Le second dist, qu'il y a trois sortes de plantes qui ont le nom de Mandragore, appellée par les Grecs *antimalon*; des Latins, *malûs canina aut terrestris*; des Arabes *jaborose yabroach*: des Alemans *Alraun*: des Espagnols, *Mandracola*: duquel mot l'etymologie se peut tirer du mot Latin *Mandra*, qui signifie vne grotte & lieu sombre, pource que cette plante croist & s'aime à l'ombre, ne pouuant supporter long temps la chaleur du Soleil. La premiere espece dite *Mandragoras mas*, ou blanc, porte dés le haut de sa racine de grandes feüilles couchées sur terre, semblables à celle de la laituë à larges feüilles, toutefois vn peu plus longuettes, lissés & vnies pareilles en couleur à celles de la béte ou poirée à sçauoir d'vn verd pâle: d'entre lesquelles sort vne queuë auec sa fleur aussi pâle; à laquelle est attachee vne pomme ronde de la grosseur de petits limons, de couleur de saffran détrempé

de beau-

de beaucoup d'eau, pleine d'vne chair succulente, dans laquelle sont des semences pâles & bleuës: semblables à celles d'vne poiré, sinon qu'elles sont sans pointe, mais d'vn coste applanie comme vn roignon. Sa racine est de durée, & ne meurt pas tous les ans comme plusieurs autres, longue & de telle grosseur qu'à peine se peut-elle empoigner auec vne main. Elle est ordinairement diuisée en deux. Au dehors & en son escorce qui est époisse elle est pâle, ou d'vne couleur entre le blanc & le roux: au dedans blanche, charnuë, succulente & d'vn goust doux amer. Toute la plante jette vne odeur forte, & principalement ses pommes, le suc desquels est aucunement vineux, mais vn peû amer & chargeât la teste tant en le flairant qu'en le goustant. La 2. espece, dite *Mandragora: niger*, ou femelle, a les feüilles pareilles à celles du masle épâduës sur terre, moindres toutesfois & plus estroites, semblables à celles de la laictuë à petites feüilles, voire moindres encore, d'vn verd obscur portant des pommes de la grosseur de nos cormes ou petites nefles, plus pâles que les premiers: Sa racine moindre, mais d'ailleurs en odeur, saueur & figure semblable à la précedente, noire en dehors, blanche en dedans, & diuisée quelques fois en trois. La troisiesme espece est appellée de quelques Herboristes *Morion* ou Mandragore de Theophraste sur le sujet de laquelle, encore que tous ne conuiennent pas: neantmoins l'opinion de Codrus, que nous suiurons ici, pour éuiter l'ennuyeuse dispute en telles matiéres est, qu'elle a de grandes racines, vne haute tige, des feüilles moyennes entre le *Solanum* & la Mandragore femelle, les fleurs noires, & en suite des fruits de mesme couleur, pareils à vn gros grain de raisin, d'où sort pareillement vn suc vineux: laquelle plante quelques vns appellent *solanum* des forests ou mortifere: les Italiens *Bella donna*, qui croist aussi dâs les lieu ombrageux & sôbres, côme

les premieres eſpeces dans pluſieurs endroits d'Italie, & principalemẽt dans la Pouille, & ſe cultiuent dans les jardins : leurs pommes ſont meures au mois d'Aouſt : Galien les eſtime froides au troiſiéme degré : & tous les autheurs, tres-humides : toutes leurs parties ſomniferes : auſquelles Dioſcoride attribuë de grands vſages en la medecine. La plus actiue de ſes parties eſt l'écorce de ſa racine. L'ancien vſage eſtoit de piler cette racine, en exprimer le ſuc & l'époiſſir au Soleil, ou cuire les meſmes racines dans vn vin nouveau juſques à la conſomption du tiers, ou l'infuſer meſme ſans coction : puis en donner vn ou deux verres, plus ou moins, à ceux qui ne pouuoient dormir, & juſque à trois verres à ceux deſquels ont alloit extirper quelque membre, pour leur en dérober le ſentiment. Ils s'en ſervoient auſſi pour les inflammations des yeux, quelques maladies des femmes, & à ſupputer les phlegmons : ayant vne telle vertu de ramollir, que faiſant, diſent ils, boüillir ſix heures la racine auec de l'yvoire, il le rend traitable & propre à receuoir l'impreſſion de telle figure qu'on voudra. Aujourd'huy il n'y aguéres que ſes feüilles & racines ſont en vſage, & ſi l'on ſe ſert de ſes pommes, ce n'eſt que de l'huile dans lequel elles ont boüilli, & tout par le dehors ſeulement & non par la bouche. Et pource que la priuation de douleur que le ſommeil apporte, eſt l'vn des plus grands biens que l'homme puiſſe receuoir, cét effet admiré par les anciens auec les autres cy-deſſus, auſquels on ajouſte vne vertu alexitere contre les ſerpens & vne proprieté de guerir les dertres eſtant broyée & appliquée auec du vinaigre, leur ont fait grandement eſtimer cette plante : bien que ſon excez apporte auſſi de grands maux ; rendant les perſonnes muëttes & ſtupides. Toute fois, comme la nature humaine eſt d'elle meſme adonnée à ſuperſtition, il eſt ariué que cette plante, bien qu'elle

n'ait que des vertus vulgaires & qui se rencontrent en d'autres simples : comme la qualité somnifere, dans la laictuë, le pauot & la jusquiame, voire plus eminemment dans l'opium, & celle d'estre propre aux femmes, aux aristoloches pource que la racine de cette plante s'est trouvée ressembler aux cuisses d'vn homme, & son tronc representer aucunement son corps sans bras : les charlatans, desquels le monde n'a jamais eu faute ont secrettement taillé cette racine en figure d'homme, comme il a esté dit, & abuzans de la credulité des femmelettes, en ont fait des contes estranges, comme ceux qui ont esté ouïs & plusieurs autres, jusques à leur faire croire que ces hommes de raue mangeoient & faisoient leurs autres fonctions naturelles. Laquelle imposture, bien qu'elle ne soit pas capable d'elle mesme d'entrer en des esprits forts, se rend encore moins croyable par les prodigieux moyens que l'on veut employer à sa production : estant impossible de s'imaginer aucune generation d'vne semence destituée de ses esprits, & hors du sujet propre & naturellement destiné à la receuoir. C'est pourquoy ceux qui ont les premiers parlé de cette production des Mandragores ayans la forme humaine, qu'ils ont voulu faire passer pour entierement sur naturelle, n'auoient ozé dire qu'elles vinssent de la semence ; mais seulement de l'vrine des pendus & des roüez : la foiblesse de l'esprit humain ne pouuant à moins que cela estre induite à croire tout ce qu'on en dit : qui est possible la cause pour laquelle les Magiciens exercent ordinairement leurs arts damnables, ou leurs piperies dans les lieux affreux.

Le troisiesme dist, que de vrai aucune generation vniuoque ne se sçauroit faire aprés la perte des esprits de la semence ; mais il n'en est pas de mesme d'vne generation équiuoque telle qui est celle-cy. A laquelle le titre contribuant beaucoup, & de

sel ne se perdant point en la mort, rien n'empesche qu'vne terre bien feconde, laquelle ne demande qu'à produire, venant à estre déterminée par quelque forme que ce soit, il n'en sorte vne plante, à la generation de laquelle sont requises de beaucoup moindres conditions qu'à celle d'vn animal: la nature pouuant aussi bien arriver en sa forme, comme l'art qui taille & façonne sa matiére en telle sorte qu'elle luy donne la forme d'vne plante; attendu mesme qu'il ne s'agit que d'vne figure externe, & non pas d'vne forme essentielle. Ce qui se trouue encore moins difficile à croire dans les experiences asseurées par quelques-vns, que les sels de romarin, de sauge, de menthe & de quelques autres telles herbes fortes & de haute odeur, estans tirez artistement & congelez dans vne terrine, on n'y remarque pas seulement le pourtrait de la plante de laquelle ils ont esté extraits, mais encore si l'on vient à semer chacun de ces sels en vne terre bien preparée, il en croistra vne plante de mesme espece que celle dont le sel aura esté extrait.

Le 4. dist, que non seulement les moyens de la production de cette plante imaginaire sont de mesme, mais aussi les vertus surnaturelles qu'on luy attribuë, sõt ridicules: voire celles qu'on luy dit estre naturelles sont tres difficiles à soustenir en ce qu'on la présuppose estre somnifere & propre à la generation de l'homme & de la femme, de temperament fort diuers, dont les causes de sterilité sont tres differentes, & pourtant leur guérison a besoin de differens moyens. D'ailleurs il ne semble pas fondé en grande raison qu'vne meseme plante puisse endormir & réveiller l'acte de la generation, qui sont deux effets incompatibles. Cet erreur estant procedé d'vne fausse présupposition tirée du Geneze, où il est dit que Ruben fils de Lia, l'vne des femmes de Iacob, ayant apporté des Mandragores à sa mere; & Rachel sa sœur luy en ayant demandé, elle n'en

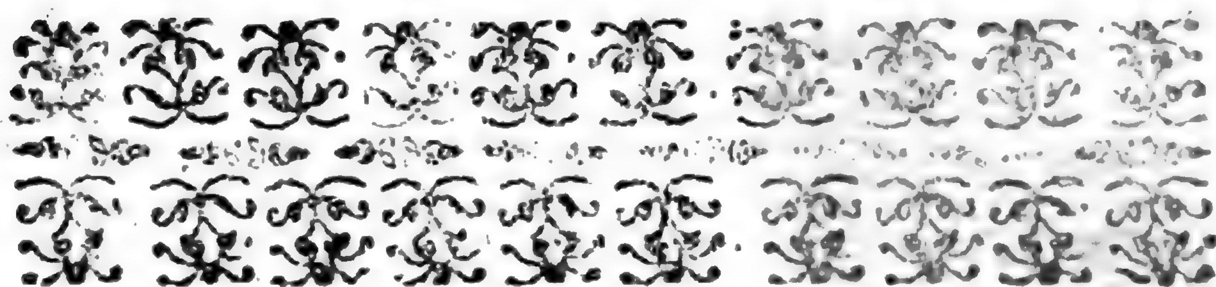
put obtenir ſinon à condition qu'elle luy laiſſeroit cette nuict là ſon mari qui la mépriſoit pour careſſer Rachel, pource qu'elle eſtoit la plus belle, mais ſterile: lequel marché fut fait entr'elles. D'où quelques interprétes ont induit, pour ce qu'il eſt dit en ſuite que Rachel eut des enfans, qu'elle auoit mangé de ces Mandragores qui l'auoient renduë fertile. Ce qui n'eſt point dans l'Ecriture: la fertilité luy pouuant eſtre pluſtoſt prouenuë de la pure grace de Dieu, ou aidée par quelqu'autre moyen plus propre que cette herbe: n'eſtant point meſmes dit que Rachel mangeaſt de ces Mandragores qu'elle pouuoit auoir deſirées pour leur ſeule beauté. auſſi n'eſt-ce pas vn fruict qui ſe mange: & toutes les femmes qui de ſteriles ont eſté renduës fertiles dans l'Eſcriture, n'ont pas mangé des Mandragores. Il eſt donc plus vray ſemblable que cette plante n'a ni la forme ni les proprietez que le vulgaire & la vaine antiquité luy attribuent. Noſtre hiſtoire il y a deux ou trois cens ans du rang deſquelles eſt celle du Cordelier dont eſt queſtion, eſtant remplie d'erreurs palpables & groſſieres: qui tiennent de l'ignorance du ſiecle auquel elle a eſté écrite.

Le 5. diſt, qu'il eſt plus aizé de deſtruire vne verité que de l'eſtablir, lors qu'il s'agit des choſes qui choquẽt apparẽment la raiſon, laquelle ne compatit pas meſmes ſouuent auec noſtre propre experience, qui nous fait voir pluſieurs effets contraires d'vne plante. Ainſi le dedans de l'orange refroidit, ſon ecorce échauffe & l'huile de ſa graine eſt temperée, Le meſme ſe peut dire de la Mandragore; laquelle, ſelon la diuerſité de ſes eſpeces & de ſes parties, peut produire des effets differents: recõnus par l'antiquité; puis-qu'Apulée en ſa métamorphoze rapporte qu'vn Medecin s'en ſeruit pour tromper la malice d'vn valet & d'vne maraſtre, qui luy demandans du poiſon pour faire mourir vn

jeune homme, il leur donna du suc de Mandragore qui le fit tenir pour mort, bien qu'il ne fust qu'endormi. Et cette constante renommée des effets admirables de cette plante animal qui a persé tant de siecles, n'est pas seulement appuyée de leur commune authorité, mais particulierement de celles des plus grands personnages de l'antiquité: le poids desquels a fait écrire à Columella, parlant de la terre où elle croist:

Quam vis semihominis vesano gramixe foeta
Mandragora pariat flores.

Aussi, la nature ayant rempli toutes ses puissances dedans les Cieux, les arts & les eaux, on ne deuoit rien desirer en terre sur ce sujet. Ce qui se verifie par vne belle gradation depuis le neant jusques à celuy qui en a tiré toutes choses. Car entre ce neant & l'estant est la matiere premiere qui participe de tous les deux : entre cét estre & la substance, sont les accidens : entre la substance & les corps, sont les intelligences : entre les corps simples & meslez, sont les méteores : entre les mixtes & les animez, sont les mineraux: entre les plantes & les animaux sont les zoophytes, comme l'esponge & le coral : entre les brutes & l'hõme, est le singe : entre l'ame & le corps de l'homme, sont ses esprits. Pourquoy donc n'y auroit-il pas quelque chose de moyen entre le mesme homme & la plante, qui ne peut estre autre chose que la Mandragore, homme en sa figure exterieure, & plante en effet & en sa forme interieure ? Bref, nous croyons qu'il y a vne licorne, bien qu'aucun homme de ce siecle n'en ait veu: pourquoy donc ne croirons nous pas qu'il y ait vne Mandragore telle que nous la dépeignent plusieurs, qui asseurent l'auoir veuë comme j'ay fait ? sans vous pouvoir neantmoins asseurer si elle estoit veritable ou feinte.



DEVX CENT XXIII.

CONFERENCE

Pourquoy on se porte plus ardemment aux choses deffenduës.

DEs deux facultez princesses de l'ame, l'intellect & la volonté, celle-là se paist du vray, celle-cy, du bon, soit tel en effet, soit en apparence, & ce auec la mesme ardeur & impetuosité que la pesanteur se porte à son centre. Tout ainsi donc que la pierre ne peut estre suspenduë en l'air sinon par force, l'vne ny l'autre de ces facultez ne peut estre empeschée de se porter vers son objet sans violence. L'erreur que quelques Magistrats ont autresfois commise en cette matiere, ayans voulu empescher les peuples de sçauoir la verité des choses qui se passoient, a produit aux precedens âges, & mesmes en celuy de nos peres, vne plus grande curiosité de lire tous les libelles & manuscrits que faisoient courir les mécontens du gouuernement, comme il n'y en a tousiours que trop, & si passant jusqu'aux affaires de la religion, l'on veut sçauoir d'où est venuë la curiosité des nouueautez qui s'y sont introduites, on trouuera que les supplices employez pour épouuanter les esprits & les en écarter, ont allumé en eux vn desir de s'en informer, à quoy autrement ils n'eussent jamais pensé. Mais ce

aux choses deffenduës : comme i'ay appris en mon enfance, qu'ayant esté rapporté au Roy François premier qu'vn Bourgeois de cette ville de Paris âgé de soixante ans, n'estoit iamais sorti de ses portes, il luy enuoya faire defense d'en sortir de quinze iours : Ce qui obligea le bourgeois d'aller tous les iours iusques à la porte : & le terme estant venu, il loua vn cheval & s'alla promener à vne iournée d'icy. Cette obseruation & infinies autres dont les histoires sont pleines, ont donné sujet d'en rechercher la cause : qui me semble estre que l'hõme ne differant d'auec les autres animaux que par la raison, il ne fait rien volontiers qui n'en ait quelque apparence. D'où vient que la premiere question que fait le vulgaire apres auoir sçeu si vne chose est & quelle elle est, aboutit à demãder pourquoy. Or comme celuy qui nous paye d'vne meilleure raison à nostre gré, nous contente, le contraire arriue à ceux qui veulent que leur volonté nous serue de raison. Car cette façon de parler étant odieuse à nostre volonté, qui est accoustumée de dépendre du raisonnement de son intellect, ne trouue pas dequoy acquiescer à cettuy-cy, pource qu'il n'y a pas aussi de raison qu'il la contente. C'est pourquoy elle se porte incontinent tout à l'opposite. Dailleurs, la longue habitude que tous les hommes se sont acquise de voir chacun porté à son bien propre, plutost qu'à celuy d'autruy, fait que mesme sans aucun raisonnement, nous croyons d'abord, quand on nous commande ou qu'on nous defend quelque chose, que c'est plustost pour le bien de celuy qui nous le prescrit ainsi, que pour le nostre : ce qui fait que nous l'auons à suspect. De sorte que nostre volonté se portant pareillement plustost à nostre bien qu'à celuy d'autruy, elle prefere ses ses sentimẽs à ceux des autres. A quoy sert aussi l'amour de nous-mesmes ; qui nous fait preferer nos auis à ceux d'autruy, & croire que ce que

nous voulōs vaut mieux que ce que d'autres veulēt.

Le 3. dist, Que de vray cette proposition n'est pas vniuerselle, que l'on se porte plus ardemment aux choses defenduës. Aussi la defense ne contraint pas nostre volonté, mais luy laisse au contraire plus de choix qu'elle n'auoit auparauant & lors qu'elle n'auoit rien à choisir : mais estoit simplement portée à suiure son inclination estant tousiours libre à nostre esprit d'acquiescer à la deffense ou ne luy acquiescer pas. Car de dire que la crainte de desobeyr au Legislateur est vne passion qui tyranise nostre esprit, & le force à l'obeyssance au preiudice de nostre inclination, n'est pas plus vray qu'il l'est que les raisons bien deduites de l'vn ou l'autre des Aduocats contraignent le Iuge à prononcer en sa faueur. Estant également libre aux vns & aux autres de se porter où ils veulent, tant depuis qu'apres le plaidoyer & la defense. Mais il arriue que les contrauentions que nous faisons aux loix ne sont pas remarquées ny reconnuës pour telles auant cette deffense-là. Comme celuy qui porte auiourd'huy de la dantelle & du passement d'or ou d'argent est plus remarqué depuis la defense exacte qui en a esté faite au commencement de cette année : mais cette defense ne me donne pas plus d'enuie d'en porter. Moins est il vray semblable que l'orgüeil soit cause de ce desir en quelques-vns comme pretendans que ce seroit reconnoistre quelqu'autre superieur à soy que de luy obeyr. Car Salomon demeure d'accord que les eaux dérobées (ainsi appelle-t'il les plaisirs illicites) sont trouuées meilleures. Ce qui fait voir que la defense faite de tels plaisirs les augmente en ceux dont il parle. Et toutesfois, il n'y eust iamais de profane venu à vn si haut degré d'impieté qu'il ne voulut reconnoistre la Diuinité au dessus de luy. Doncques, ou cette enuie de transgresser les commandemens est imaginaire, ou elle a vne autre cause que l'orgueil & la

présomption que nous soyons plus que le Legislateur. Voire posé que la deffense de manger du fruit de l'arbre de science de bien & de mal en ait alumé le desir de nos premiers parens : si est-ce que la principale raison fut qu'ils trouuerent le fruit bel à voir & qu'il leur sembla bon à manger, & la plus forte raison du seducteur fut tirée du bien qui leur en reuiendroit. De sorte que l'on ne se porte à desirer vne chose que pour le bien qu'on en espere : & si la défense vous fait connoistre le mal qui la doit suiure, il en étouffe le desir au lieu de l'allumer : comme on voit en ceux ausquels on monstre du sublimé ou quelque plante veneneuse : car au lieu que l'ignorant en pourroit gouster, celuy qui en reçoit l'avertissement & la defense, s'en abstient ; Tant il est faux de dire absolument que la défense excite le desir.

Le 4. dist, que l'on experimente trop souuent la verité de ce prouerbe pour en douter ; n'estant pas jusques aux propositions qui se font en cette compagnie, desquelles si quelqu'vn prend l'affirmatire & la defend, vn autre se sent aussi-tost porté à luy opposer des raisons contraires, & ce par vne antiperistaze aussi bien naturelle aux humeurs contraires des hommes, desquels dependent leur temperament & leurs mœurs, comme aux premieres qualitez des élemens, d'où ces humeurs sont composées. Voire il se trouue dans la seule nature lumineuse & ignée de l'esprit humain assez dequoy rendre raison du mouuement auquel il se porte, tousiours opposé à la contrainte : Car tout ainsi que les rayons du Soleil augmentant leur chaleur par la reflexion d'vn corps opposé, jusqu'à brusler dans la rencontre des rayons reflechis par le miroir d'acier : & qu'en la flamme materielle, son actiuité redouble par la reflexion & l'opposition de quelque autre corps : d'où viennent les inuentions du feu de lampe qui fondent le verre par la refle-

xion de leur flame & des fours de reuerbere, dont la chaleur est triple, voire quadruple aux autres feux: De mesme les desirs & autres passions de l'esprit, qui sont des excez & intemperies de sa chaleur naturelle qui font la fievre au corps, se rendent plus vehementes par l'oppositiõ d'vne défense: Si nous n'aymons mieux rapporter cette augmentation à l'action de l'entendement: lequel cõme vn torrent se renforce à la rencontre de l'obstacle & se reflechissant sur la considération de la chose quil ne peut posseder; la contemple cõme meilleure que celle dont il joüyt: par vn vice ordinaire de croire plus belles & meilleures les choses que nous n'auons pas goustées, qui ne sont pas en sa puissance. comme les deffenduës, vers lesquelles partant il émeut plus puissamment la volonté.





DEVX CENT XXIV. CONFERENCE

Si les grosses testes ont plus d'esprit que les autres.

LA necesité imposée à l'ame de ne pouuoir agir que par les organes du corps, tandis qu'elle est vnie auec luy, fait qu'elle suit la conformation de ses parties, & le tempérament de ses humeurs, qui régle celuy de ses esprits : mais la premiere beaucoup plus necessairement que l'autre, qui reçoit souuent du changement selon la diverse administration des six choses nonnaturelles : lequel changement arriue tres rarement en la conformatiō accidentelle, & jamais en celle qui vient de nature & dés la naissance. Mais comme l'ame raisonnable, bien qu'elle informe également tout le corps, a choisie la teste pour sa métropolitaine : aussi est-ce de cette partie-là que se peuuent tirer les signes plus visibles de la qualité de l'esprit, son hoste inuisible. Or entre les signes n'y en ayant point sur lequel nostre esprit fasse plustost reflexion que sur la grandeur ou petitesse, comme estant vn objet commun à plusieurs sens : De là vient cette question, en la determination de laquelle ceux qui sont logez à la grosse teste me le pardonneront, si n'estant in-

teressé en l'vn ni en l'autre de ces deux partis, ie suis à ce coup pour les petites. En quoy ie ne feray que suiure le proverbe, *grosse teste & peu de sens*. De fait l'esprit de l'homme estant vne lumiere, vn feu ou vne quinte-essence qui participe le plus de la nature ignée d'aucune autre, & les grosses testes estans abondantes en cerueau, par consequent en humidité, ce feu est comme plongé dans l'eau, & par ainsi son actiuité, est grandement émoussée. Ainsi voyez vous les grosses testes pesátes en toutes leurs actions, & les autres auoir mis leurs desseins en execution auant que celles-ci y ayent pensé. Car si le cerueau est trop ample, les esprits vitaux ont vn plus long chemin à faire s'insinuer dans les rets admirable où ils sont élabourez: lequel selon la proportion qui s'obserue entre toutes les parties du corps, est aussi plus grand & plus d'anfractuositez, & ces esprits là rendus animaux, ont de rechef vne plus longue route à tenir du cerueau dans les nerfs, qui tirent leur origine de sa partie posterieure, & ne se faisant aucun mouuemẽt ni sensatiõ que par les espritspottez dás ces nerfs il leur en prend de méme qu'à vn courier qui a vne plus longue traite à faire: lequel pour ce sujet, bien qu'il parte en mesme temps, est le dernier arrivé. La petite teste au contraire non contente d'auoir plustost expedié tous ses couriers qui sont les esprits, montre par sa vivacité & promptitude de son mouuement, qu'il luy reste encor assez de vigueur pour s'y porter à vn besoin elle-mesme. Aussi Aristote au ch. 6. de sa Physionomie, dit que les grosses testes sont peu sensées & se rapportent entre les bestes à celles des asnes, dont la pesanteur se communique à tout le reste du corps & des fonctions de leurs parties: Et au liure du sommeil & des veilles, il dit qu'elles sont presque toûjours endormies. Le mesme en ses Physionomiques, dit qu'elle montrent plustost l'abondance de matiere, que l'excellence du sujet: Et vuidant

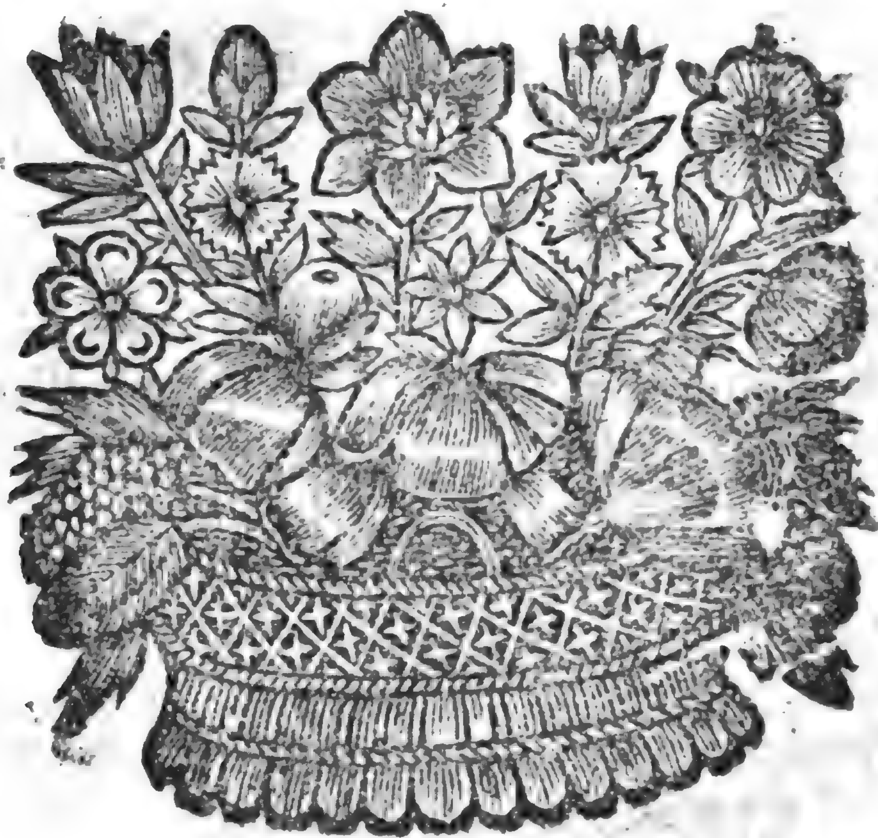
la questiō en la 30. section, probleme 3. cōclud que les microcephales ou petites testes sōt les plus prudens, & que la cause pour laquelle l'homme est le plus auisé d'entre tous les animaux, est pource qu'il a la teste plus petite qu'aucun d'eux à proportion du reste & de son corps. Avicenne aussi louë la petite teste, où se rencontre vne force & vigueur de la vertu formatrice, cette vertu vnie & ramassée se trouuant bien plus grande en vn moindre suiet, que lors qu'elle-mesme est estenduë en vn autre plus vaste, puis que la pluspart des Theologiens demeure d'accord que toutes les ames sont égales en leur origine, & que leurs fonctions ne different que selon la varieté de leurs organes. Ioignez à cela que la principale cause pourquoy les enfans ne sont pas si capables de raison que les ieunes hommes, est l'humidité de leur cerueau, nostre viure n'estant que se desecher: De sorte que les grands cerueaux estans tousiours humides, tiennent aussi tousiours de l'enfance, comme les petits de la virilité & vigueur qui suit la secheresse, & qui rend communement les petites testes plus courageuses que les grosses, qui sōt d'ordinaire stupides, & se rapportent aussi aux hiboux & chathuans, oyseaux de nuict, laquelle entretient l'humidité superfluë naturelle à leur teste enorme, eu égard au reste du corps, enormité & irregularité qui n'aide pas peu à les rendre odieux à tous les autres oyseaux. Tel estoit l'Empereur Vitellius. Polemon & Adamantius sont de mesme auis, asseurans que la grosse teste est indice d'vn esprit lourd, indocile, & dont la pointe est rebouchée. Albert au liure des animaux, dit que l'homme qui la porte, est priué de sens & de vertu. Ce qui se void aux nains; lesquels ayans la teste plus grosse que le reste du corps, elle leur sert comme d'vne ventouze qui attire en haut auec la nourriture les excremens en plus grande quantité qu'il ne faut, lesquels seruent de notable empeschement aux fon-

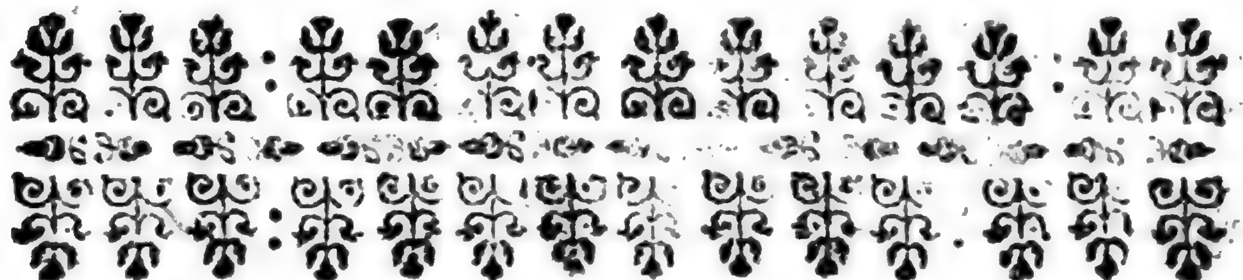
ctions de l'esprit, les arteres se trouuans aussi plus estroites aux grands cerueaux, comme elles le sont aux autres parties plus grasses & charnuës, estans au contraire,& tous les autres vaisseaux, plus amples és corps maigres.

Le 2. dit, que la nature, qui ne fait rien en vain & abhorre le vuide, n'a pas seulement pourueu les grosses testes d'esprits suffisans aux fonctions des facultez de l'ame & du corps, mais leur en a laissé de reste: la vertu ramassée ne se trouuant acreuë que dans les agens corporels & non dans les ames, non plus que dans les intelligences; celles là n'ayans ny plus ny moins de peine à informer le corps d'vn geant ou d'vn nain, que celles cy à mouuoir le plus grand des Cieux, ou celuy de la Lune. Aussi le sommeil, plus frequent aux grosses testes, aidant à élabourer & perfectionner les esprits, en fait plus grande quantité, d'où la nuict est appellée sage par les Grecs, & est dite donner bon conseil. Et encore qu'on puisse soustenir que toute grosseur de teste est à preferer à sa petitesse, à cause que l'épaisseur des tegumens & mesme celle du crane, empesche l'euaporation & transpiration de ses esprits & chaleur naturelle: Toutefois lors que cette grosseur procede d'vne grande quantité de cerueau, elle est inseparable de la bonté de l'esprit & de celle de toutes les fonctions de l'ame. Comme il se void en ce que l'homme, le plus sage des animaux, a plus de cerueau qu'aucun d'iceux, sans en excepter le beuf. Et quand Aristote louë la petite teste, il l'entend maigre & non chargée de muscles & d'os trop épois. Aussi Platon, dont la force d'esprit est connuë, est representé auec vne grosse teste. Et Galien blasme incessamment les petites; pource que l'homme ayant tousiours vn grand cerueau, si l'espace est petit, il ne suffira pas à la generation des esprits: & quand ils s'engendreroient, ils seroient suffoquez,

ce dit Hali Rhodan, & la liberté de leur mouuement empeschée par faute de place. C'est pourquoy Albert le Grand dit, que la grosse teste est vn témoignage de grand sens, de vertu & de magnanimité. Et pour cét effet, les Egyptiens representoient leur Dieu Anubis auec vne teste de chien d'vne grosseur extraordinaire : & plusieurs rapportent le pouuoir que les perroquets ont de parler, voire mesme mediter, à leur grosse teste : Celle de l'asne ne se pouuant appeller grosse sinon improprement, pource qu'elle contient moins de ceruelle qu'aucun autre animal de sa grandeur Sainct Thomas sur Aristote, dit pour confirmer cét auis, que la teste a esté opposée au cœur, afin que la chaleur de cettuy-cy fust temperée par la froideur de celle-là. D'où vient, ce dit-il, que ceux qui ont petite teste sont impetueux & violens : la chaleur du cœur n'estant pas assez reprimée par cette froideur du cerueau: & ces petites testes se rapportent par Baptiste Porta en sa Physionomie à celle des autruches, oyseau qui a la plus petite teste de tous les animaux à comparaison de la grosseur du reste de son corps; aussi est-il tellement hebeté qu'il pense estre bien caché aux yeux des chasseurs lors qu'il s'est mis la teste entre quelques feüillages. A quoy Iob s'accordant, dit que Dieu a priué l'autruche de sagesse: encore que les oyseaux en general puissent seruir de preuue suffisante à cette opinion, lesquels ayans tous la teste plus petite qu aucun animal terrestre ou aquatique, leur esprit n'a point aussi esté mis en balance auec celuy des autres par Plutarque, au traité qu'il a fait des plus auizez. Et Aristote décriuant la forme exterieure de la femme, luy attribué vne plus petite teste qu'à l'homme, qui la surpasse notoirement en vigueur & force d'esprit, comme en celle du corps. Bref la teste estant la racine de cette plante diuine, toutes ses autres parties en tirent leur proportion; estant accompagnée d'vne grosse

moelle de l'eſpine, l'origine des gros nerfs. De ſorte que chercher beaucoup d'eſprits en vne petite teſte, eſt vouloir chercher vn grand treſor dans vne petite boete. C'eſt pourquoy les anciens pour honorer Iupiter l'appelloient teſte d'oignon, n'y ayant point de plante qui ait vne ſi groſſe teſte à proportion du reſte. Auſſi falloit il qu'il fuſt gros par la teſte, puis qu'il accoucha par là, de Pallas Deeſſe de ſageſſe. Celuy toutefois qui diſtingueroit la promptitude des conceptions, voire des actions, d'auec la bonté de l'eſprit, pourroit poſſible mieux accorder la premiere en partage aux petites teſtes comme la ſeconde aux autres. Tellement que le vulgaire a ſujet de s'étonner s'il void par extraordinaire quelque action ou parole mal digerée ſortir d'vne groſſe teſte, comment il ſe peut trouver, contre toute raiſon, en vne groſſe teſte peu de ſens.





DEVX CENT XXV.

CONFERENCE

S'il est plus mal-aizé de garder son honneur en la necessité qu'en l'abondance.

LE Sage priant Dieu qu'il ne luy donnast ny pauureté ny abondãce, semble auoir bien reconnu la difficulté qu'il y a de tenir bonne bride en ces deux extremitez: mais n'ayant pas vuidé la question, laquelle des deux est la plus panchante au vice, nous laisse icy la liberté d'en opiner. Toutefois considerant tous les honneurs, vous les trouuerez bien en plus grand hazard dans la pauureté que dans la richesse. Le plus constamment reconnu tel, est celuy des femmes, sur le sujet duquel a esté inuentée la fable de Danaé & de Iupiter, qui eut accez à elle par sa pluye d'or: dont les pauures estans plus alterez que les riches, leur chasteté sera aussi plustost ébranlée. Car tout ainsi qu'vn estomach affamé reçoit bien plus auidement la viande dont il a besoin, que celuy qui en est rassasié, ainsi les dons sont bien plus efficacieux enuers les pauures, qu'ils ne le sont à l'endroit des riches, qui vous pensent assez obliger en les receuant, voire s'offensent-ils s'ils ne se trouuent proportionnez à leur qualité, au-

lieu que les pauures estiment tout, & ne pouuans payer les presens qu'on leur fait en autre monnoye, s'abaudonnent tous entiers, & non seulement leurs corps, mais aussi leurs ames. Le mesme se trouuerra en l'honneur des hommes, si les pauures en sont capables. ce que n'ont pas jugé la pluspart de Estats & Republiques: qui excluent de tous honneurs ceux que la fortune en a jugé indignes, Car vn Iuge pauure vendra bien plus aizement le droit d'vne partie, & rendra son jugement venal, que ne fera pas celuy qui se voyant accommodé de biens n'aura besoin que de conseruer son honneur: s'il est corruptible, du moins ne le sera-il que par des sommes immenses, & par consequent plus difficiles à trouuer: doù s'ẽsuit toûjours qu'il est plus mal aize de conseruer son honneur en la necessité que dans l'abondance.

Le second dist, Que la temperance estant beaucoup plus difficile à acquerir que la continence, & bien plus aizé de ne gouster jamais de vin que d'en boire ordinairement sans s'enyvrer, il est bien plus aizé de garder son honneur dans la pauurete que dans l'abondanc.e Car il n'y a rien plus capable de nous porter aux vices que la facilité de les commettre; qui se rencontre ordinairement dans la prosperité & parmi l'abondance de toutes choses. Et la bonne fortune est biẽ plus à redouter que la mauuaise: puis que celle cy incite nos ennemis mesme à la compassion; au lieu que l'autre donne de la jalousie à nos meilleurs amis. De fait la prosperité n'a pas seulement à se garder des jaloux, mais encore des flateurs, ennemis d'autant plus dangereux qu'ils sont plus difficiles à découurir. La necessité combat la vertu ouuertement & comme en pleine campagne: au lieu que l'abondance n'vse contr'elle que de surprise, d'embuscades & de trahison. Et puisque la vie humaine, destinée à vne guerre perpetuelle, ne doit iamais estre en si grãd peril que lors qu'elle

méprise ses ennemis, ou plustost qu'elle s'imagine n'en auoir point, la pauureté nous excite ordinairement au courage ou à la vigilance, au lieu que les richesses font naistre chez nous la nonchalance ou la timidité, les plus communes sources du deshonneur & de la honte. Aussi, ceux qui ne peuuent plus rien esperer de la fortune en doiuēt tout craindre; au lieu que ceux qui n'en peuuent plus plus rien craindre en doiuent tout esperer: & par ainsi, l'honneur de ceux-cy se défend bien mieux que celuy des autres, puisque l'esperance fait naistre les genereuses actions; au lieu que la crainte n'en produit que de lasches. supposé mesme que les personnes soient égales en vertu & ne different que de condition; la fortune qui en veut continuellement à la sagesse, luy liure de plus rudes assauts qu'à celuy qui est en misere: les grands arbres estans bien plustost frapez du foudre que les petits buissons: comme dans vne bataille, vn nain se cache presque tout entier sous vne targue, au lieu qu'vn geant y demeure découuert de toutes parts.

Le 3. dist, que l'exemple de Fabritius qui sçeut refuser l'or des Samnites, montre bien que la pauureté n'est pas tousiours corruptible: Ce que les Peintres nous representent l'honneur auec les ornemens de la richesse n'estant qu'vne fiction, accommodée de l'erreur du vulgaire, qui porte plus de respect à ceux qui sont les mieux accommodez: l'honneur de soy ne consistant dans l'opulence ny dans la disette, & n'estant pas seur que celuy qui luy fait banqueroute en sa necessité, le conseruast mieux dans son abondance: laquelle n'estant iamois si accomplie qu'elle ne nous laisse tousiours plus de choses à desirer que nous n'en possedons; ie ne voy point de raison pourquoy celuy qui vendra la cause de sa partie pour vn bidet dans vn petit sie-

ge, n'en peut bien faire autant pour vn carrosse attellé de ses cheuaux dans vne Cour Souueraine. Voire representez-vous vne telle opulence, qu'elle ne laissast manquer d'aucun bien de la fortune : le vice a bien d'autres allegemens que l'or & l'argent. Il y en a mesme plusieurs dont les pauures ne sont pas capables & ne les sçauroient gouster. Et la plus part des conditions estant tellement coniointes auec l'honneur, que sans luy on n'y peut acquerir du bien, duquel plus vn homme est pauvre & plus il a besoin ; il s'ensuit aussi que la pauureté sert d'vne queux à l'honneur : duquel par consequent ceux qui sont à leur ayse se soucient le moins pour en auoir moins affaire.

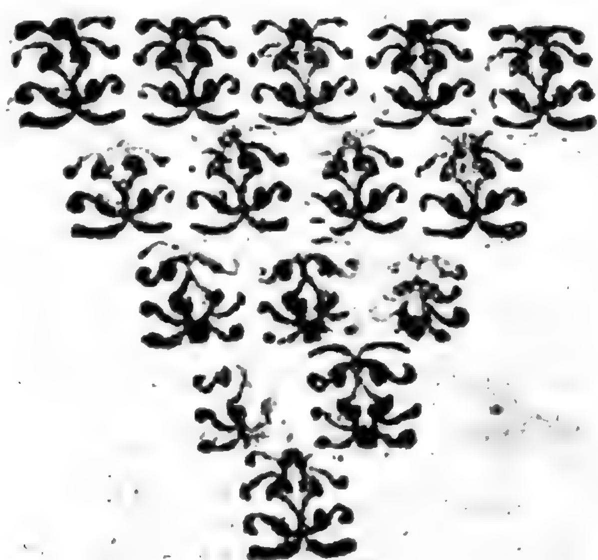
Le 4. dist, que comme la balance est estimée la plus juste qu'vn seul demi grain fait trébucher : ainsi l'honneur des Dames trebuchant à la moindre faute qu'elles y font ; il doit seruir de regle à tous les autres. Or j'estime que cet honneur, qui n'est autre chose que leur chasteté, est beaucoup moins seur en la pauvreté qui ne leur permet pas de receuoir vne bonne education, par laquelle au preiudice des inclinations de la nature elles s'acquierent cette forte impressiõ de prix inestimable de leur honneur, & que la perte en est irreparable ; mais les oblige à frequenter auec toute sorte de personnes qui se trouuent le plus souuent vicieuses, ce qui leur en fait aysement contracter l'habitude. Et si la necessité n'a point de loy, ce qui rend excusables beaucoup d'autres crimes aux personnes disetteuses : à grãde peine donnera-elle ce qu'elle n'a point ? Aussi conseruons nous vn bien auec d'autant plus de soin qu'il se trouue grand. Ce qui fait qu'vn Seigneur issu d'illustre maison, ou qui s'est déia acquis beaucoup d'honneur par les armes, sera bien plus soigneux de se le conseruer qu'vn miserable goujat, ou quelque pauvre soldat de fortune. D'où vient que les Dames de condition plus elles se voyent honnorées,

& plus ont elles en recommendation le maintien de leur honneur : nignorans pas mesmes que plus elles sont opulentes & plus leur fortune, & par cõsequent leur honneur qu'il en fait la principale partie, est regardé de diverses personnes, comme vn flambeau posé sur vn lieu éminent : & partant, cõme il faut vne plus grande violence à abatre vn arbre bien enraciné, qu'vn autre, vn plus grand honneur se perd plus mal-aisement qu'vn moindre.

Le 5. dist, que de vray c'est vn erreur pareil à celuy qui nous fait haut loüer toutes les choses absentes, de croire que la chasteté soit plus grande entre les bergeres que dans les Cours: les pastourelles pleines d'amour nous apprenans qu'il s'y traitte auec beaucoup plus de liberté que parmy les Grãds, dont les actions sont pleines de contraintes, pour estre obseruées de tout le monde. Ioint que les pauures ayans plus de plaisirs, sont comme obligez de s'adonner à ceux qui se presentent à eux, licites ou non : la où les Grands ayans vne infinité de diuertissemens innocens, & qu'ils peuuent prendre sans honte aux yeux d'vn chacun, sont beaucoup moins portez aux plaisirs honteux & illicites, desquels ils sont mesmes détournez par la diuersité des affaires ausquelles leur condition les oblige de vacquer. La raison qu'on peut tirer de la delicatesse & superfluité du viure quandelle seroit vniuerselle, comme elle ne l'est pas en toutes les personnes riches, ne faisant pas plus pour en induire la volupté que les maladies qui en prouiennent, lesquelles y sont vn mauuais acheminement aussi bien que les remedes à l'vsage desquels les maladies obligent.

Le 6. dist, que l'abondance ny la pauureté n'estans pas des causes necessaires pour faire banqueroute à l'honneur, puis qu'il s'en trouue en l'vn & en l'autre de ces conditions qui le perdent & qui le conseruent : on ne sçauroit rien conclurre d'affirmatif sur le suiet proposé, dont la decision ne se

peut faire que dans les hypothezes & exemples des particuliers. Le pauure lâche ou ignorant se portant aysement au deshonneur pour se mettre à couuert de la pauureté, pource qu'il n'a pas la force de resister à ses atteintes, ou pource qu'il la troue encor plus difforme que l'ignominie, pour n'auoir pas vne assez exacte connoissance de l'vne & de l'autre. La courageux au contraire, ou celuy qui sera bien informé, quelque pauure qu'il soit, aimera mieux supporter toute sorte de necessité, que de perdre son honneur, pource qu'il est persuadé qu'il n'y a point de prix qui l'égale, puis qu'entre ceux qui le connoissent mesmes à trauers des nuages épais, la perte de la vie est encore trop peu de chose pour le conseruer, De mesme le riche mal instruit du prix de l'honneur, ou dépourueu de vigueur requise pour resister aux allechemens du vice s'y laissera emporter par les flateurs que les biẽs de la fortune assemblent au tour de luy. Mais celuy ou celle qui sçaura que tous ses biens ensemble ne sont pas capables de restablir son honneur vne fois perdu, & qui aura la force de s'opposer aux assauts que les méchans donnent à la vertu, au lieu de se ramolir dans l'abondance, y trouuera dequoy se fortifier; mesme par la consideration de ce qu'il seroit plus coupable que le pauvre.



CENT



DEVX CENT XXVI.

CONFERENCE

De la terreur Panique.

QVand les especes conceuës en la phantaisie representent à l'intellect vn bien à venir, il fait naistre l'esperance ; comme les especes qui luy representent le mal, produisent la crainte. Il n'y a pas beaucoup de difficulté à cõprendre ces moyẽs-là, ni comment celuy qui se void poursuiui par vn plus puissant se porte à la suite, suiuant le mouuement de la nature qui éuite tout ce qu'il la peut détruire. Mais l'esprit de l'homme se trouue toûjours empesché à rechercher la cause qui ne void point, telle qu'est la crainte qui n'a aucun fondement, & laquelle neantmoins se remarque quelquefois dans les personnes qui sembloiẽt plus resoluës, voire dans les armées entieres, qui fuyent sans qu'aucun les poursuiue. De laquelle terreur la cause naturelle estant ignorée ; le vulgaire des anciens de tout temps enclin à superstition & qui se feint des Diuinitez de toutes choses : mais sur tout de celle dont il ignore les motifs, a creu que Pan le Dieu des Bergers enuoyoit cette subite passion dans les esptirs des hommes, fondez sur ce qu'elle arriue souuent aux troupeaux, sur lesquels il est dit presider : qui preunant assez ordinairement leur course & se retirent en foule auec grande frayeur, d'vn lieu

en vn autre, ſans eſtre pourſuiuis du loup, ni ſans l'auoir meſmes apperceu ; d'où cette terreur a eſté par eux appelée Panique. Si nous ne voulons attribuer ce nom de Pan, qui ſignifie tout, à la diuinité ſupreme: laquelle donnant le ſuccez des batailles, deſquelles Dieu prend ſouuent le nom dans le texte ſacré: cette terreur ſe prendroit pour celle que Dieu enuoye aux cœurs des hommes qu'il veut liurer en la puiſſance de leurs ennemis.

Le ſecond diſt, que Pan a eſté vn ancien Chef de guerre, lequel inuenta, comme on dit, la façon de ranger les ſoldats en ordre de bataille, & au lieu que l'on combatoit auparauant teſte à teſte oppoſant vne foule de ſoldats à vne autre, les diſtingua en deux ailes, appellées des anciens cornes, l'vne poſée à droite & l'autre à gauche ; d'où vient qu'on le peint auec des cornes. Il s'auiſa auſſi des ſtratagemes, au lieu qu'on ne combatoit ſinon à force ouuerte. De ſorte qu'ayant vn iour enuoyé ſes eſpions pour apprendre nouuelles des ennemis, & ſçeu par leur rapport qu'ils eſtoient logez dans vn endroit de foreſt pleine de cauernes reſonnante ; il adjouſta aux autres ordres qu'il auoit donnez à ſes ſoldats, ſitoſt qu'ils ſeroient approchez de l'ennemi, qu'ils jettaſſent chacun vn grand cri: lequel multiplié par l'Echo de ces cauernes voiſines, les effroya tellement, qu'auant qu'ils ſe peuſſent reconnoiſtre ils ſe mirent en fuite, croyans auoir affaire à vne multitude d'ennemis beaucoup plus grande qu'ils' n'eſtoient. D'où la fable de ce Dieu Pan feint que la Déeſſe Echo eſtoit ſon amie. Et pource que cette épouuante eſtoit mal fondée, elle donna lieu à toutes les autres de meſme, qui ont eſté depuis nommées terreurs Paniques du nom de ce Pan leur autheur. Telle fut la terreur qui ſaiſit les ſoldats de Marc Anthoine en la guerre contre Mithridates, celle des Gaulois qui eſtoit ſous le Duc Brennus, preſts d'aller piller le temple de Delphes; celle dont

Annibal fut atteint lors qu'il s'approcha des murs de Rome pour l'assieger ; & des Macedoniens du temps de la guerre du Roy Perseus ; lesquels voyans vne éclypse de Lune, eurent tellement leurs courages abatus, qu'il fut aisé aux Romains de les vaincre.

Le 3. dist, que Plutarque rapporte vne autre cause de cette appellation, qui se lit en son traité d'Isis & Ozyris: à sçauoir que cettuy cy regnant en Egypte, Typhon luy dressa vne embusche, l'enfermant en vn coffre qu'il jetta dans le Nil; dont la nouuelle estant arriuée premierement aux Pans & Satyres, il en murmurerent, & elle causa de l'étonnement, qui a donné le nom à toutes les autres épouuantes soudaines. Mais laissant à part les coniectures qui se tirent des mots, considerons la chose; & si l'on ne se trompe point de croire qu'il y puisse auoir des terreurs sans aucune cause. Ce que je tiens entierement faux, rien ne produisant rien en la Philosophie morale non plus qu'en la naturelle; Ou si ce n'est point que cõme en vne balance fort juste il ne faut qu'vn petit souffle ou vn brulement de main pour faire encliner le tribuchet d'vn costé ou d'autre, laquelle cause pour estre imperceptible, fait croire que la balance panche d'elle-mesme ; Ainsi, lors que nostre esprit est en vne grande attention, telle qu'on la remarque lors que les armées sont prestes à combatre, où chacun pense à soy au douteux euenement de la bataille; la moindre cause externe venant à faire quelque tant legere impression que vous voudrez sur les esprits qui sont en cette balance, est capable de la faire mouuoir & l'emporter d'vn ou d'autre costé ; le premier objet qui se rencontre, voire la moindre parole, estant d'vn grand efficace. Et pource que la peur se trouue vniuersellement plus empreinte dans les esprits que le courage ; de là vient qu'il faut aussi moins de sujet pour l'exciter que pour encourager. Ainsi, à la bataille de Mont-

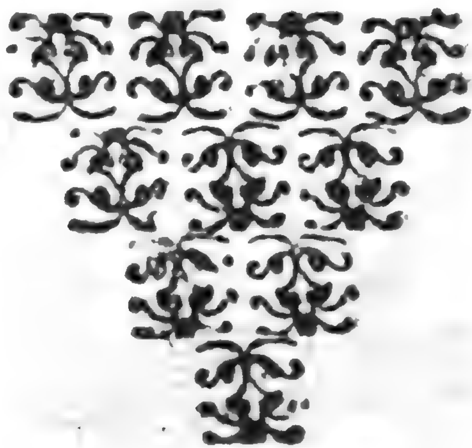
contour cette seule parole, *sauuez les Princes*, ou dite par hazard ou par dessein, leur fit perdre la journée. Ainsi, des chardons ayans esté autrefois pris pour des lances, ont apporté vne grande frayeur a toute vne armée; & vn asne ou vne vache dans des fossez a donné maintes fois l'allarme à de bonnes places.

Le 4. dist, que la peur causée à son ennemy estant vn des plus asseurez moyens de la victoire, les peuples n'ont pas esté plus soucieux d'animer leurs soldats que d'effroyer leurs ennemis, mesme par des vaines terreurs; telle que sont les cris, les armes & les habits extrauagans. Ce qui auoit donné suiet aux Alemans de se peindre le visage de diuerses couleurs pour se rendre plus terribles; & quelques-vns estiment que nos Poictevins eurent de cette coustume leur nom de Pictons. C'est pourquoy Gédeon par le commandement de Dieu employa le son des trompettes contre les Amalecites, & les épouuanta par des pots de terre, desquels il sortoit du feu quand ils furent brisez; d'où les Ingenieurs de ce temps ont possible tiré l'inuention de leurs grenades & bombes. Toutefois, aucune de ces inuentions, non plus que celle des elephans, chariots de fer & autres machines, ne peut causer vne terreur Panique, puis qu'elle perd ce nom si tost qu'elle se trouue auoir quelque cause manifeste. De sorte que demander d'où vient la terreur Panique, semble impliquer la mesme contradiction que si on demandoit quelle est la cause de ce qui n'en a point. Neantmoins, pource que le vulgaire tient cela des Iurisconsultes, qu'il fait mesme iugement des choses qui ne sont point & qui ne luy paroissent point, nous pouuōs biē auoir autre sentimēt que luy: trouuant des causes occultes aux choses qui sembloient n'en point auoir. Ainsi, ie trouuerois deux causes dans cette terreur: l'vne, naturelle; & l'autre morale. La premiere vient des phantosmes affreux, com-

ceus dans le cerueau de quelques particuliers par le mesme erreur de la faculté qui deuoit produire des esprits bien épurez, que celuy de la matrice, qui produit des moles & des monstres, au lieu d'vn enfant bien formé, lesquels phantosmes venans d'vne humeur noire causent de la tristesse & de la peur, passiō qui se communique fort aisément pour estre conforme à la nature de l'homme : lequel estant composé d'vn corps materiel & pesant, a plus de rapport aux passions qui l'abbattent & appezantissēt comme la crainte, qu'à celles qui l'éleuent comme l'esperance & l'ambition. Ioint la constitution du cerueau froide & humide, conforme à la mesme peur, qui rend les femmes & enfans aussi plus craintifs : comme les cerueaux échauffez par la phrenesie ou par le vin font les hommes hardis iusques à temerité. La cause morale de la terreur Panique est l'ignorance, qui voile & obscurcit la lumiere de l'ame, laquelle n'abandonnant point la conduite de nos actions dans toutes les bourrasques des autres passions, est contrainte de la quiter, & en laisse tomber le gouuernail en vne surprise dont elle ignore la cause, d'où vient que les plus ignorans, comme mesme les enfans & les femmes sont plus suiets à cette peur, de laquelle les soldats, ordinairement des plus ignares, comme la plus part tirez de la lie du peuple & des champs, s'en trouue aisément surpris. Et pour peu de commencement qu'on luy donne, elle trouue vn grand accez & familiarité en la nature humaine, qui est fort portée à l'imitation, comme il se void non seulement au ris d'autruy qui nous fait rire, comme les lamentations nous affligent, mais au bailler qui nous en fait faire autant. Sur tout, lors que la passion qu'on nous veut imprimer trouue la conformité en nous comme fait la peur, en laquelle nous nous rapportons plus volontiers à autruy qu'à nous-mesmes, comme s'ils estoient plus clair voyans que nous : ainsi, l'on con-

fie souuent le salut d'vne armée à vne ou deux sentinelles ou vedettes, dont les beueuës luy communiquent ces erreurs.

Le 5. dist, que la cause de cette terreur peut estre vne presciẽce naturelle à nos ames du mal qui nous doit arriuer: laquelle se manifeste bien plus en quelques-vns que non pas aux autres : comme il parut en Socrate auerti de tout ce qui luy deuoit avenir d'important par son esprit familier ou bon ange. Or s'il y a aucun temps auquel ces ames parlantes, ou se faisans entendre par quelqu'autre signe, ont la liberté de ce faire, c'est lors que nous sommes proches de nostre fin : où les ames qui se trouuent à demi-détachées de leurs corps, comme il arriue sur le point d'vne meslée & choc de quelque bataille par le trãsport que souffre vn chacun se voyant prest de perir ou de vaincre, exercent en ce moment leur plus grande puissance de présagir la dissolution d'auec les corps qu'elles animent. De sorte qu'il est facile qu'entre plusieurs milliers de personnes il s'en trouue quelqu'vne qui sans autre cause externe se laisse emporter à cette erreur, qui prend le nom de Panique lors qu'elle se rend vniuerselle. Ce qui luy est aussi aizé, comme à la vague d'en pousser vn autre, & cette-cy vn troisiéme.





DEVX CENT XXVII.

CONFERENCE

Si toutes choses ont du sentiment.

SI les innouations ont esté de tout temps jugées tellement perilleuses, qu'vne Republique fut loüée pour n'auoir pas voulu changer l'épée roüillée dont elle faisoit faire Iustice des mal-faicteurs: c'est particulierement aux fondemens des disciplines que cette nouueauté est à reietter; y ayant toûjours plus de mal en l'ébranlement que cette mutation apporte, que de profit en la nouuelle doctrine. Telle est l'opinion erronée & neantmoins publiée par le Pere Campanella, mort l'année passée en cette ville: Ce personnage, d'ailleurs de grand esprit & rare doctrine, ayãt estably vne nouuelle Physique sur les ruines de celle d'Aristote: lequel a diuisé les corps en simples & composez: ceux-cy, en animez & inanimez; & les animez derechef en sensibles & raisonnables. Au lieu dequoy ce Pere veut qu'il n'y ait point de corps insensibles: mais que les élemens mesmes & tout ce qui est composé, ait du sentiment & vne ame sensitiue, laquelle n'enferme pas la vegetatiue, comme chez les Peripateticiens: bref, que tout agisse auec connoissance, par laquelle la pierre se porte à son centre, & que ce sentiment soit le principe de toutes les autres actions & passiõs des corps tant simples que composez: que c'est

par cette ame & ce sentiment que l'eau crie quand on y plonge vn fer chaud : que la chaux abreuuée d'eau, petille : que la feüille de laurier iettée dans le feu, fait du bruit : que l'aimant attire le fer : l'ambre, la paille ; & que ce sont enfin toutes les operations merueilleuses de la nature, que l'on attribuë tantost à la fuite du vuide, tantost à l'antiperistase. Le premier desquels ne peut agir, puisque ce qui n'est point ne peut auoir d'action non plus que de passion ; & le dernier aussi peu, puisque l'antiperistase n'est qu'vne relation ou rapport, qui n'a point de fondement en la chose, mais en nostre seule imagination ; les cauernes de la terre estans plus chaudes en Esté qu'en Hyuer ; non pour autre cause sinon pource que la froideur condensant la surface de la terre bouche ses pores à trauers lesquels sa chaleur exhaloit, pource que nous les iugeons telles par cōparaison. Desquelles actiōs, des electriques & autres admirées par le vulgaire, il prétend par ce moyen pouuoir bien mieux & plus aisément rendre la raison, que ne font les Philosophes par leurs proprietez de toute la substance & qualitez occultes ; appellées à bon droit des escoliers le pont aux asnes, pource qu'elles ne seruent qu'à les conuaincre d'ignorance. Laquelle opinion se peut combattre par la seule definition du sentiment ; qui est vne action de la faculté perceuant vn obiet sensible par ses organes, & partant qui presuppose vne faculté : elle, vne ame, vne perception de l'obiet, des esprits & des organes : aucune desquelles conditiōs se trouue ailleurs qu'aux corps des animaux : les sens desquels estans internes ou externes ; ceux-là diuizez és brutes, au sens commun, en l'imagination & la mémoire : & ceux-cy, en la veuës, l'oüye, l'odorat, le goust & le toucher : il ne s'en rencontre aucun ailleurs qu'aux animaux, Aussi n'y a-il point de sens que là où se trouue vne ame sensitiue : & Aristote met ces deux marques pour la

reconnoistre, hors des choses incorporelles qui ne peuuët subsister sans estre animées; à sçauoir la sensibilité & le mouuement local fait lateralement & non de haut en bas, ou de bas en haut, tel qu'est celuy des elemens: Or il ne se trouue pas vn de ces signes hors des animaux. De fait, le sentiment ne leur a esté donné que pour chercher leur bien, & fuir leur mal par vn mouuement local: ce que fait le seul animal. Car d'appeller sentiment l'appetit transcendental de sa conseruation que l'on s'imagine en toutes les choses du monde, & qui est d'aussi grande estenduë que l'vn, le bon, le vray, & l'estant, c'est recourir aux genres souuerains de la Metaphysique afin de pouuoir estre conuaincu; pource que n'ayans d'autres genres au dessus d'eux, ils ne peuvent estre definis, ni par consequent cõnus par science de monstratiue, qu'ils appellent *à priori*: resteroit dõc de le pouvoir estre par ses effets, c'est à dire de faire voir que les choses que nous appellons communément insensibles, donnassent quelques signes de leurs sentimens, tels que cette herbe viue d'Acusta qui abaisse & recule ses feuilles à l'aproche d'vn corps estrange. Mais l'instance qu'on peut faire pour son regard & celuy de l'aimant, ne semble pas concluante, puisque cette proprieté estant particuliere à fort peu de corps, & tous les autres en estans priuez, la denomination se fait de la plus grande partie. Il vaut donc beaucoup mieux demeurer dans le grand chemin de nos Escoles, que de s'en écarter, sans autre profit sinon de changer de signification aux mots; & par ainsi non seulement ne parler plus, comme il se doit, auec le vulgaire, mais n'estre pas mesme de l'auis des sages: & qui pis est, d'enuelopper dans vne confusion ce qui auoit esté si bien distingué par nos anciens, c'est à dire, nous faire retomber dans l'ignorance, Puisque c'est la seule distinction qui nous en tire: Comme il se void par les degrez de connoissance

que nous acquerons. Car celuy qui voit vn sien amy de tant loing que sa veuë se peut estendre, ne le connoist d'abord que comme vn corps, puis le voyant mouuoir, il le connoist comme animal, puis s'approchant de luy, il distingue si c'est vn homme ou vne femme, & enfin vient à discerner son amy. S'il est donc vray que celuy qui distingue le mieux, sçait le plus, celuy qui confondra d'auantage de chose en vne, comme icy tous les corps tant animez qu'inanimez sous vne mesme espece de sensible, se trouuera le plus ignorant.

Le 2. dist, que tant s'en faut que cette doctrine du sentiment de toutes choses soit nouuelle, qu'elle est plus ancienne que celle d'Epicure, Democrite & Aristote, lequel l'a destruite ou plustost confonduë dans ses œuures. Et d'entre ses disciples mesmes plusieurs ont creu que le monde estoit vn animal, dont par ce moyen chaque piece auoit son sentiment: qui estoit l'auis de toutes les vieilles sectes des Philosophes, comme des Pythagoriciens, Platoniciens & Stoïques: & Saint Augustin a creu qu'il estoit loisible de douter si le monde estoit animé. Ce que supposant, il s'ensuit que chacune de ses parties l'est aussi, puisque la partie doit non seulement composer le tout & y estre attachée, mais aussi iouyr de mesme vie que luy. Et de fait, estant vn principe receu que rien ne nourrit qui n'ait eu vie, il faut que la terre & l'eau qui nourrissent la plante, notoirement animée, le soient aussi. Ioint que rien ne donne ce qu'il n'a pas: De sorte que les elemens & particulierement la terre produisant tant de corps viuans, ce qui nous l'a fait appeller mere commune, doit estre viuante & animée, autrement d'où pourroient éclorre ces ames qui informent les corps sublunaires irraisonnables? (car jusqu'aux Payës ont tousiours bien sçeu distinguer nos ames, & les appeller vne partie de la Diuinité, Non du Ciel seul, pource que son mouuement estant reglé, les generations le seroient aussi, &

la substance ne bougeant de sa place, sa lumiere & sa chaleur ne differant point des qualitez élementaires qu'elles produisent & entretiennent, il seroit tousiours vray de dire que les ames mortelles viennent des élemens, & partant qu'eux mesmes ont vne ame non seulement vegetatiue, mais aussi sensitiue, de laquelle le mouuement estant vn indice asseuré, & ce mouuement se remarquant continuel dans toutes les parties de l'Vniuers: celuy du feu, toujours en haut: de la terre, en bas: de l'air & de l'eau, latéralement, comme nous font sentir ces elemens agitez par les vents qui en font partie, par la rapidité des eaux, le flux & reflux de la mer; sans parler du mouuement que plusieurs Mathematiciens ont donné à la terre, & encore des conuulsions particulieres qu'elle souffre dans ses terre-trembles, ils doiuent auoir vne ame. Aussi ne seroit-il pas possible que chaque membre du monde répondit si bien en proportion & harmonie à son tout, & suiuit si regulierement ses cadences, si ce mouuement n'estoit causé par vne ame commune qui communiquast ses facultez par ses esprits à tous les corps particuliers: & c'est la principale raison pour laquelle l'homme est appellé vn petit monde, à sçauoir à cause de son rapport en toutes choses auec le grand. Vray est que le sentiment de certains corps est plus manifeste que celuy des autres: ce qui les a fait distinguer par le vulgaire des Philosophes en sensibles & insensibles, & ceux-cy en plantes & en mineraux, & autres mixtes, desquels toutefois ceux qui recherchent la nature de plus pres, trouvent dans eux des mouuemens & actions qui ne peuuent dépendre que d'vne ame sensitive. Car, sans parler des fleurs, lesquelles se dilatent & se resserrent à l'approche ou éloignemẽt du Soleil, voire quelques-vnes tournẽt comme luy: ce qui a dõné le nom de *sol sequium* au soulci & celuy de tournesol: Les arbres qui sont a l'ombre se

courbent & épandent leur branches devers luy, comme pour emplorer ses rayons : La pierre stellaire se promeine sur le vinaigre, la pierre d'aigle a vne telle vertu attractiue du fœtus iusques dans le ventre de la mere, qu'attachée au bras elle empeche les avortemens, comme liée à la cuisse elle aide l'enfentement. L'aimant blanc a le mesme effet envers la chair humine, que l'autre à l'endroit du fer. Il se trouve des pierres representans des paizages, des animaux & autres choses viuantes, qui montrent leur communication mutuelle. La rheubarbe attire & purge la bille : l'agaric, la pituite : le sené, la melancolie : les bonnes odeurs attirẽt la marrice, les mauvaises la repoussent. Bref, la pluspart des actiõs de tous les corps sublunaires ne sont qu'attractions, rejets & autres tels mouuemens indices de sentiment : lequel par consequent il ne faut pas restreindre aux seuls animaux, sous ombre qu'il est en eux plus manifeste : comme, selon qu'elques-vns, la taupe ne laisse pas de voire, bien que plus obscurement que le reste des animaux.





CONFERENCE DEVX CENT XXVIII.

Qu'il n'y a si sage qui n'ait sa folie.

CE n'est pas tousiours sans raison que l'on dispute des noms, puis qu'ayans esté imposez pour signifier des choses, elles ne peuuent estre bien cõnues que par eux. Il nous faudroit donc préalablement demeurer d'accord de la signification du mot de sage auant que de pouuoir résoudre s'il n'y en a aucun qui n'ait sa marote, & cõme dit le vulgaire, d'où ce proverbe est tiré, quelque grain de folie. Où, sans nous arrester aux anciennes acceptiõs des sages; qui passoient pour mages:maistres, disciples ou sectateurs de quelques enseignemens nõ vulgaires: le nom fastueux desquels fut converti per Socrate en celuy d'amateurs de sagesse ou Philosophes, qui est demeuré jusques à ce jour: I'estime que ce n'est pas de cette sorte de sages que la question se doit ici entendre: ouy bien plustost de ceux que leur moderation, attrempance & égalité de mœurs fait appeller tels; comme estoient ces sept sages de Grece qui en refuzerent le nom. Car la sagesse est vne bonne cõduite de la vie & regle des passions de l'ame. Autrement, si vous définissez le sage à la mode des Philosophes, chaque

secte nous le represente diversement. Le Stoïque veut qu'il soit impassible : l'Epicurien, qu'il prenne le plus de contentement qu'il pourra ; mais les vns d'eux, blâmez de la pluspart, aux voluptez du corps : les autres, en celle de l'ame : les Peripateticiens, qu'il s'exerce seulement aux actions vertueuses : les Pyrrhoniens, à ne s'affectionner à aucun parti, mais qu'il se reserve le jugement libre & qu'il doute de tout : bref, autant de sectes, autant d'auis. Toutefois, en quelque sorte qu'on le prenne, il n'y a poiut d'homme si sage qui le soite par tout : & la vie des plus grands personnages & des plus saints, le témoigne. Car si nous n'auons des tesmoignages exprez de leur foible, comme on en a de celuy de Moïse, Dauid & de Salomon : il est croyable neantmoins, qu'ils n'en ont pas esté exempts puisque l'Escriture n'en excepte qu'vn seul ; à sçauoir, le Fils de Dieu. Si nous n'aimõs mieux dire qu'il n'y a jamais eu aucun sage que luy. Mais pource que ce seroit trop restraindre ce terme, il vaut mieux faire comme les medecins qui prennent largement le mot de santé & de tẽperé, encore qu õ encline vers l'vne des extrémes. Ainsi permettez-moy d'appeller sage celuy qui passe pour tel, bien qu'il ne le soit point autrement que par la comparaison auec d'autres, qui ne sont pas, je dis qu'il ne s'en treuve aucun qui n'ait quelque espece de folie : soit que vous appelliez ainsi l'erreur de son jugement aux choses divines, soit le mesme aux affaires humaines, & sur tout au déreglement de ses passions ; dont la plus forte estant celle de l'amour, tous souffrent quelque defaut en cette passion : n'y ayant celuy qui n'aime trop ardẽment quelque chose. Ainsi, tel est fol apres les femmes : tel l est des fleurs, de la peinture, des poules, des pigeons, des médailles, des bastimens ; voire ce qu'on trouuera possible estrange, des liures & de l'estude ; & plus encore des honneurs & des ri-

chesses. De sorte que nul n'estant parfait, il s'ensuit bien qu'il n'y a si sage qui n'ait sa folie,

Le second dist, qu'il est de la constitution des esprits comme de celle des corps qui ne sont iamais en vne parfaite santé : vne humeur dominant toûjours l'autre : selon le diuers empire desquels les hommes sont diuersement affectez : mais tous par vn excez qui tire l'ame de son assiette, qui est la sagesse, & fait incliner vers la colere, l'amour, la paresse & le chagrin, qui sont les effets de la bile, du sang, de la pituite & mélancolie : cette humeur, notãment, lors qu'elle occupe les hypochondres, envoyant des especes dans l'imagination, qui entrainent le iugement & la volonté iusques à des choses ridicules, qui s'appellent plus proprement & comunement folie, que non pas les déreglemens des autres humeurs : entre lesquels la bile venant à enflammer les membranes du cerveau, fait la frenaizie, & non la veritable folie qui doit estre sans fiéure. Cet excez se verifie dans l'antiquité payenne par Socrate, que Platon, pour n'auoir point connu d'autre saint, appelle le meilleur & le plus sage de tous les hommes : Car nonobstant cette grande sagesse qui a fait dire de luy qu'il l'auoit ramenée du Ciel en terre, il n'en s'est peu garantir d'aimer par excez, quelque peine qu'il ait prise a repriner cette passion, mesmes d'auoir deux femmes, bien qu'il s'en trouue plusieurs assez empechez d'vne. Mais puisqu'Apollon fut reconnu le plus sage par le dernier des sept ausquels fut addressé le trepied d'or, & qu'il commençoit à inspiriter ses prestresse par vne folie ; c'est bien signe qu'elle & la sagesse ne sont guére l'vne sans l'autre. Aussi s'ensuit-il que comme il n'est si fol qui ne dit ou fasse quelque de bon, ainsi n'y a il si sage qui n'ait sa folie : qui est d'autant plus grande qu'on ne la reconnoist pas si bien, que celuy dont parle Montagne, qui auoit accoustumé de s'escrier au commencement de cha-

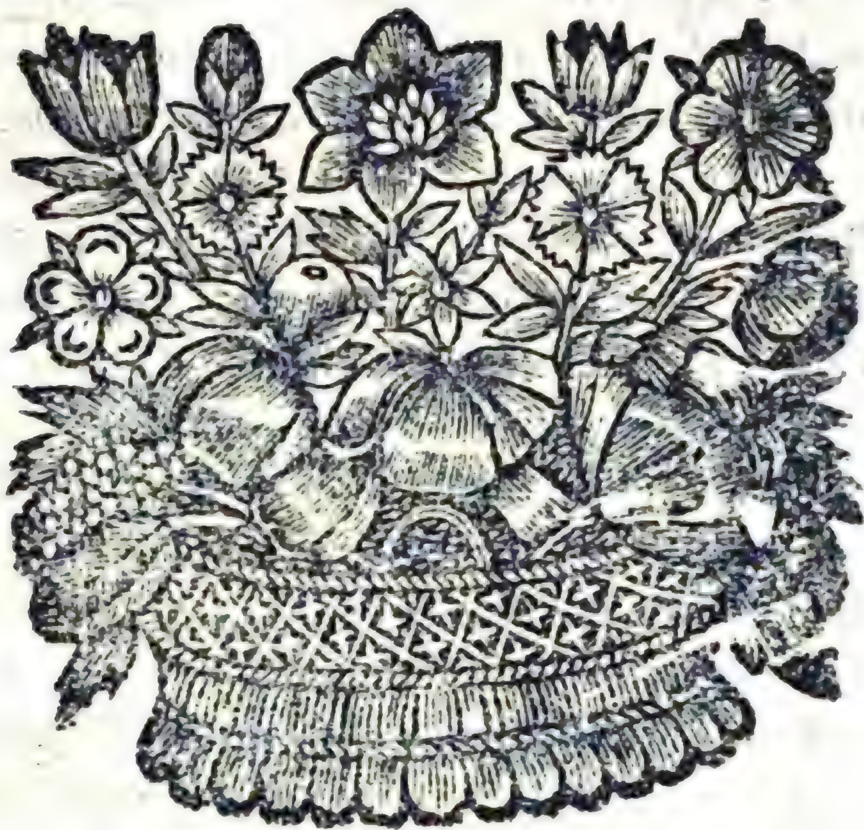
cune année ! *O qu'il y a vn an que j'estois fou.* Car il se trouue en tous vn meslage de ces deux qualitez qui dénomment leur suiet selon qu'il en participe plus ou moins & comme l'or ou l'argent n'en perdent pas le nom pour y auoir vn peu d'alliage d'autres métaux ; mais s'il n'y a qu'vn peu de fin sur beaucoup de billon, on ne les appelle plus ni or ni argent : ainsi le sage pour auoir quelques petites saillies de folie, n'en merite pas moins le nom de sage, comme le fol pour auoir quelques actions posées & montrer quelque trait de sagesse, ne perd pas celuy de fol : Ou plustost comme les affineurs tiennent que le carat n'est qu'vn terme imaginaire : au dernier point duquel, qui est le 24. degré, le plus fin or ne parvient iamais aussi le sage est vne idée dont il ne se trouve point d'exemple en terre, non plus que d'Orateur parfait, & par consequent il n'y a aucun si sage qui n'ait sa marotte.

Le 3. dist, que le sage est celui qui met ses passions à la raison,& regle par là ses plus fortes inclinations : Mais le mot de folie se prend en trois façons : premierement, pour ce que les Medecins appellent ainsi & qu'ils traitent par leurs remedes : 2. pour vn action précipitée & peu conforme à la raison, & c'est en ce sens que nous avoüons souuent auoir fait des folies : 3. le mot de folie se prend pour vne forte inclination & vne habitude déraisonnable qui est le vray sens auquel il me semble devoir estre pris en cette question estant certain que la premiere significatiou en exclud tous les honnestes gens : comme au contraire la seconde les y enuelope tous sans aucune difficulté Car il n'y a point d'homme si moderé en ses passions, que la violence d'vn objet & d'vn ressentiment ne porte quelquesfois à des actions violentes : mesme il n'y a point de sage qui n'ait passé par l'enfance, & n'ait par consequent esté sujet aux sottises de cet aage. De sorte qu'il s'agit ici seulement de sçauoir si tous les hô-

mes ont vne forte habitude en l'ame qui les incline à des actions vicieuses, ou à tout le moins defectueuses, & blâmables dont l'affirmative ne se peut prouver que par l'authorité du peuple qui se vange par de sots proverbes du mépris raisonnable que les sages font de ses opinions. L'authorité de Diogéne, qui cherchoit vn homme sage auec sa lanterne en plein midi, montre bien qu'il y en a peu; mais aussi fait voir qu'il n'eust pas cherché des sages s'il n'eust creu qu'il y en avoit. Les comparaisons qu'on tire du corps nous sont aussi fauorables, estant certain que plusieurs hommes se portent si bien qu'ils ne ressentent aucune incomodité. L'autre comparaison pris du temperament, n'est pas plus forte. Car encores qu'il soit vray que pas vn homme n'a ce temperament où les qualitez sont également partagées, ils ne laissent pas d'estre parfaitement sains tant qu'ils ont le temperament de justice : par le moyen duquel toutes les actions réussissent mieux qu'elles ne feroient dans ce temperament imaginaire ; qui bien loin d'estre propre à nos actions, est incomparable auec nostre vie : La chaleur surpassant tousjours le froid aux personnes viuantes, mesme les plus vieilles. Tous les hommes n'ont pas aussi des amours trop violẽtes pour quelque objet : s'en rencontrant qui n'ont autre inclination vehemente que de reussir parfaitement en leur profession, ce qui n'est point folie ; veu qu'on ne s'y peut porter auec trop d'ardeur. Aussi y a-il des humeurs fort indifferentes & qui n'iment rien que eux mesmes, & des peuples entiers en l'Amerique, qui n'õt des desirs que pour des choses necessaires. Ainsi n'y a-il point de raison qui empeche qu'il ne se puisse rencontrer des sages sans aucune forte inclinatiõ; & beaucoup se jugent tels qui semblẽt devoir estre crus en leur propre cause; pource que cette maxime, où il enseigne qu'il est plus difficile de se connoistre que de bien connoistre les autres, n'est

point faite pour les sages ni pour les bons esprits. Et c'est cette difficulté de juger d'autrui qui nous fait accuzer de folie les actions des autres, lors que leurs inclinations se portent à des objets que nous n'auons pas, encores qu'elles soient tres raisonnables. Ce qui pourtant n'a pas empéché que l'oracle apres auoir recueilli toutes les voix de la Grece, n'ayt prononcé que Socrate estoit sage. Et toutes les sectes differétes des Philosophes se sont accordées en ce seul point que Socrate n'auoit aucun defaut: n'estant que par raillerie qui s'accuzoit de trop d'amour; qu'il feignoit, comme il se void dans le banquet de Platon, afin d'auoir de l'accez auec les principaux de la ieunesse, & en faire vn iour des bons citoyens: La pluralité des femmes n'ayant serui que de preuve à sa constance. Caton aussi, selon le iugement de Sêneque a esté exempt de folie ayant plus qu'il ne faloit de sagesse pour faire vn sage à la mode de l'école la plus rigoureuse en cette matiere. Et nous voyons des personnes auec tant de bonnes inclinations, qu'il leur en reste peu de mauuaises: desquels aussi leurs plus grands ennemis disent, Si ce n'estoit ce defaut, on n'y sçauroit trouuer rien à redire: Et toutefois nul ne niera que ces personnes si parfaites ne se puissent bien corriger de ce defaut: & entre plusieurs, il n'est pas que quelqu'vn ne le fasse Car puisque des hommes de peu d'esprit se corrigent souuent de plusieurs tres mauuaises habitudes, il est plus aizé aux sages de se défaire de quelque petit defaut; & s'ils ne le font tous, c'est qu'ils le négligent, méprizans trop le jugement du peuple pour se contraindre: s'imaginans que leurs vertus éblouyssët les yeux de tout le mõde & l'ẽpeschent de connoistre leurs défauts ou les obligent à les excuzer, plusqu'ils sont recompensez par des vertus si hautes. D'ailleurs, si l'enchaisnement des vertus est veritable, il semble que les hommes qui les

possédant en vn degré de perfection les doiuent auoir toutes & n'auoir aucune folie : ce que les rasons de la Physique fortifient beaucoup : estant certain que l'inclination à toutes les vertus procede d'vn seul & mesme temperament, qui est celuy qu'on appelle temperé : la vertu estant vne mediocrité & en dépendant : au lieu que toute intemperie porte l'homme dans vn excez incompatible auec la vertu : & par tout où la temperance & la modération se rencontrent, elles ont toutes les vertus pour compagnes, & ne peuvent souffrir aucune inclination trop violente, qui est-ce qu'on appelle folie.





DEVX CENT XXIX.

CONFERENCE

Du Beuueur d'eau de la foire Sainct Germain.

PVisque la pluralité des voix de cette compagnie nous a donné pour tasche à traiter de ce celebre beuueur d'eau qui s'est fait admirer des grands & petits presque par toute la Chrestienté, & n'agueres en nostre Cour & durant tout le cours de la foire Saint Germain. Il est à propos de commancer par le fait auant que d'en rechercher les causes. Ce personnage, de mediocre stature, ayant la poitrine fort large, comme aussi le visage, & particulierement le front, les yeux fort grands, se dit estre âgé de soixante ans, bien qu'il n'en paroisse auoir qu'enuiron quarante; natif de la ville de Note, au territoire de Malthe; & se fait nommer Blaise Manfredé. Ceux qui l'ont obserué dans les maisons particulieres, & sur le theatre, ont remarqué qu'il fait son experience, non seulement tous les iours, mais souuent deux fois en vne apresdinée. Aussi vomissant si librement comme il fait, il est tousiours à jeun quand il veut. Sa pratique est fort éloignée de ses affiches; par lesquelles il promet de boire cent pintes d'eau & il n'ē boit pas quatre sans la rendre: ce qu'il fait en cette sorte. Il se fait apporter vn

seau presque plein d'eau tiede, & quinze ou vingt petits verres ou fioles ayans l'ouuerture fort large & en forme de ventouses applanies en sorte qu'elles se peuuent tenir renuersées. Il boit ordinairement d'abord deux ou trois de ces verres pleins d'eau, qu'il puise dans ce seau, s'estant laué la bouche pour monstrer qu'il n'a rien entre les dents; puis se met à discourir en Italien quelque demy quart-d'heure, lequel temps passé, il boit vingt-trois ou vingt-quatre de ces verres, qu'il puise encore dans le mesme seau. Apres quoy il reiette impetueusement vne eau rouge, & qui semble du vin, mais n'en a que la couleur. Cette eau paroist rouge au sortir de sa bouche, & neantmoins la soufflant en deux de ses bouteilles, elle se trouue rouge en vne & rousse en l'autre: & changeant la situation de ses bouteilles du costé gauche de sa bouche au droit, & du droit au gauche, ces couleurs paroissent tousiours differentes dans la bouteille; à sçauoir, l'vne rouge & l'autre citrine ou rousse. Il s'en trouue aussi à couleur de vin paillé & d'œil de perdrix; & plus il vomit, plus aussi l'eau qu'il reiette se trouue claire & moins colorée. Il a promis plusieurs fois de rendre de l'huile & du lait, mais ie n'ay rien veu de pareil, ny entendu dire à aucun qu'il l'eust veu. Il met en suite sur vn banc ses bouteilles exposées à la veuë d'vn chacun, au nombre de 15. ou 16. Ce fait, il plonge d'autres bouteilles dans son seau, en boit quelques-vns & les rend en eau claire, en eau de fleur d'orange, eau roze, & enfin, en eau de vie; qui se manifestent par leurs odeurs & par le feu que l'eau de vie conçoit apres en auoir mouillé vn mouchoir, ayant esté remarqué auoir tousiours gardé cet ordre dans l'effusion de ses liqueurs que l'eau rouge sort la premiere, & l'eau de vie la derniere. Il ferme cette action par trente ou quarante demy-verres d'eau qu'il puise dans le mesme seau, & qui ne peuuent reuenir qu'à trois ou quatre pintes au

plus : puis, ayant fait entendre au peuple que son estomach, bien que ce ne soit pas vn muscle qui est l'instrument du mouuement volontaire, luy obeyt, iette cette eau en l'air auec sa couleur naturelle, de telle impetuosité, qu'il imite le iect d'eau des fontaines qui saillent contre haut ; Ce qui rauit encore en plus grãde admiratiõ que tout le reste, le peuple lequel y est accouru en telle foule qu'il ne s'est passé iour depuis six semaines qu'il ne s'y soit trouué plus de quatre cens personnes. Cela posé, qui doit seruir de fondement à nostre discours : de peur que, comme il arriue souuent, vne fausse presupposition ne fasse tirer des consequences de mesme: Ce grand abord iustifie en passant combien les hommes sont naturellement amateurs des choses extraordinaires ; puisqu'vne des plus sales & vilaines actions (tel qu'est le vomissement lequel fait horreur de soy à vn chacun) pource qu'il se trouue auoir quelque chose de nouueau, attire tant de peuples à le voir. Quant à moy, qui ayme fort de suiure les opinions communes, ie trouue beaucoup dequoy admirer en cecy: Car, soit que vous consideriez la capacité naturelle de l'estomach, encore qu'il s'y voye vne grãde varieté & telle que l'vn se trouuera surchargé d'vn repas mediocre, vn autre mangeant & beuuant plus que quatre, elle rapporte toutefois necessairement à la grãdeur du ventre inferieur & moyẽ, dans lesquels en outre doiuent estre contenus les autres visceres. De sorte, que ie ne voy pas comme tant d'eau s'y puisse loger. La seconde merueille est en la prompte introduction de cette eau, qu'il semble plustost jetter en vn tonneau que l'aualler ; bien que la structure de l'œsophage y repugne. La troisiesme est en l'exclusion: Car le vomissement se faisant par vne approche du fonds de l'estomach à son orifice n'auient iamais sans violence. Ce qui ne paroist point en ce beuueur & vomisseur infatigable ; si vous n'aimez mieux rapporter cette action à

quelque autre espece de mouuement qu'à vn vomissement. La quatriéme merueille se trouue en l'otdre de cette évacuation, pource que toutes les choses mises dans l'estomach s'y confondent de sorte que la concoction commence par la mixtion: & cependant, cettuy-cy semble en tirer comme de diuerses boëtes tout ce qu'il veut; iusques à promettre de manger vne salade de plusieurs sortes d'herbes & de fleurs. qu'il tirera toutes par ordre. La cinquiesme est cette tant prodigieuse mutation de couleurs, odeurs & substances, qu'elle semble nous auoir transportez au pays & au siecle des métamorphoses: où qu'il y ayt quelque chose de l'enchantement: pour lequel mesmes il dit auoir esté quelque fois en peine. Mais la sixiéme merueille & qui surpasse à mon auis toutes les autres, est la grande roideur & impetuosité auec laquelle il lance cette eau de son estomach, non lateralement, qui est le cours ordinaire des vomissemens, mais en haut; qui est vn mouuement contraire aux corps pezans comme l'eau & qu'elle ne suit iamais naturellement, mais seulement lors qu'elle est contrainte par vne violence sousterraine. De sorte qu'en la veuë de ce beuveur d'eau, i'ay rencontré plus de sujet d'estonuement qu'il ne s'en trouue en la plus part des choses merueilleuses, dont l'admrration se diminuë par l'aspect, lequel au contraire ne me l'a fait qu'augméter; enqnoy ie ne me trouue pas seul de mon avis; puis que plusieurs l'ayans déja veu ne se sont point lassez d'y retourner. Dont quelque speculatif pourroit rapporter la cause à la force de l'imagination, s'il auoit leu dans Saint Augustin, que cette faculté auroit eu le pouvoir de changer vn homme en vne jument. Aussi que produisant tous les iours de nouuelles formes sur les corps des enfans au ventre de leur mere, il y a moins de merueille à luy faire changer vne liqueur en vn autre. Et quant à

la facilité qu'il y a de reietter ce qu'il a pris, ie n'en trouue point de plus forte raison que l'accoustumance qui luy a tourné en nature.

Le 2 dist, que l'ignorance estant la mere de l'admiration, l'on commence à moins admirer à mesure que l'on connoist dauantage : Ce qui se verifie par la cōparaison des sçauans auec les ignorans. C'est ce qui nous rend si curieux en la recherche des causes : car l'ambition estant la plus forte de nos passiōs (& telle que l'auarice n'est estimée par plusieurs si puissante, sinon pource qu'elle est cruë pouuoir seruir d'vn puissant moyen à l'autre) voyans que la connoissance des causes nous tire de la presse du vulgaire ignare, cette consideration nous en fait rechercher la science si ardemment, veu que leur ignorance nous laisse dans la foule des admirateurs. Tachons d'en faire autant en ce rencontre, distinguant les esprits de cette assemblée d'auec ceux qui admirent tant ce celebre beuveur d'eau. Si le Masthois estoit Magicien cōme le peuple s'imagine, il feroit des choses plus merueilleuses, & des merueilles de plus d'vne sorte, au lieu que tout son pouuoir est restraint à rēdre les liqueurs qu'il a beuës auparauant, & la faculté de son estomach estant determinée à cette seule sorte d'action, elle doit estre naturelle : puis que c'est par là qu'on definit les puissances de la nature. Aussi aucune action ne doit elle estre accusée de Magie sinon apres que de bonnes raisons auront fait voir qu'elle surpasse toutes les forces naturelles, ce qui est bien difficile à prouuer : pource que nous ne sçauons pas iusques où elles peuuent aller : quand nous voulons nous mêler de luy prescrire des bornes, elles se trouuent tousiours trop estroites. Outre que s'il falloit accuser de Magie tout ce dont nous ne sçauons pas les causes, on changeroit presque toute la Physique en superstition. Enfin vn homme qui promet plus qu'il ne peut faire,

faire, ne beuvant que la vingtiéme partie de l'eau dont il se vante, & qui ne peut faire sortir de sa bouche que d'vne sorte de couleur, bien qu'il en expose plusieurs autres aux yeux de ses spectateurs, ne doit passer pour grand sorcier ny pour auoir fort rafiné la Magie. La premiere chose qu'on admire en luy est la facilité & la violence auec laquelle il jette l'eau de son estomach à sa volonté: ce qui ne sçauroit venir de l'artifice ny de la coustume toute seule, qui ne peuuent mettre de facultez motrices libres & volõtaires aux parties où il n'y en a point, ny leur arracher les organes necessaires pour cette sorte d'action, n'y ayant point d'homme qui puisse s'accoustumer à remüer les oreilles à sa volonté s'il n'y a vne disposition de naissance, tout ainsi que Manfrede en a vne dans l'estomach Or les dispositions naturelles ne sont que de deux sortes: les vnes dependent du temperament, qui n'est point capable de cet effet, les autres conuiennent à l'estomach entant qu'il est partie organique: à sçauoir vne conformation particuliere laquelle on peut aisement conjecturer par l'exemple des animaux qui ruminent & renuoyent selon leur desir ce qu'ils ont dans leur estomach iusques à leur bouche: Action qui n'est pas impossible aux hommes, puisque la nature imprime souuent par erreur vne espece ce qui doit estre particulier en vne autre & se plaist de donner aux hommes des figures & proprietez des bestes, celle de ruminer s'est déja rencontrée en plusieurs hommes. Aquapendenté en a veu deux ausquels cette action estoit plus volontaire que celle par laquelle nous retenons nos excremens lors qu'ils nous sollicitent auec importunité: remarquant expressement qu'ils n'y estoient cõtraints que par le plaisir qu'ils y prenoient. Prevost Medecin de Padouë en a fait vne troisiesme histoire: Sennert en a aussi escrit, & sans la paresse des au-

theurs ces narrations seroient plus communes, puis qu'ẽ diuerses prouinces de ce Royaume il y a encore des personnes qui ont cette mesme faculté, aussi bien que certains animaux, ausquels cette action dépend de ce que l'estomach à ses fibres plus charnuës & plus renforcées que celles du nostre. Le mesme Aquapendenté ayant remarqué en l'ouuerture du corps d'vn homme qui ruminoit, qu'vne membraue de son estomach estoit plus fibreuse & plus forte que de coustume, Ce qui est aussi vray semblablement dans l'estomach du Maltois, puisque c'est de là seulement que peut dépendre ce mouuement volontaire: estant assez ordinaire de remarquer en certains corps des muscles qui leur sont tous particuliers. Il suffit donc que son estomach ait vne membrane charnuë, estant le propre de cette sorte de membranes de faire les actions des muscles & des mouuemens fort libres, lors qu'elles se renforcent, & acquierent dauantage d'époisseur, comme cela est évident au pannicule charneux: lequel estant plus charnu aux bestes, qu'il n'est aux hommes, ils froncent leur peau & la remuent selon leur desir, au lieu qu'aux hommes il ne sert que d'enuelope, si ce n'est à l'endroit du visage: où se renforçant il en fait presque tous les mouuemens volontaires. Les petites chairs qui se trouuent derriere les oreilles, se remuent en quelques vns: c'est à dire lors qu'elles s'époississent & prennent vn nouuel accroissement. Par cette méme raison il y a des hommes qui ferment & ouurẽt leurs narines à leur gré: & par là encores se doit exprimer ce que vist S. Augustin en vn homme qui mouuoit lors qu'il vouloit toute la peau du derriere de sa teste. Ce qui se confirme beaucoup mieux par l'exemple de la vessie, dont la composition est toute semblable à celle de l'estomach, mais dont l'expression volontaire est faite par les muscles pyramidaux, lesquelles manquent souuent, leur actiõ

estât suppleée par la membrane charnuë qui se renforce & fait les mouuemens d'vn muscle, selon l'opinion des plus grands Anatomistes de ce siecle. Ainsi ne faut il point tant admirer en l'estomach ce qui est si ordinaire en la vessie, ayans l'vne & l'autre vne membrane charnuë qui peut seruir aux mouuemens volontaires & faire dans l'estomach du Malthois cette action violente par laquelle il reiette l'eau fort haut : la coustume ayant aussi pû croistre la force de cette faculté & l'euidence de cette action : encore qu'elle n'ait pas esté capable de la moindre partie de cet effet, si elle n'eust eu vne disposition naturelle pour fondement. Car de dire que si cette faculté estoit naturelle en cet homme, quelqu'autre l'auroit euë auparauant : il n'est pas necessaire: parce qu'il faut distinguer les fautes que fait la nature d'auec ses actions ordinaires qui doiuent auoir esté dés le commencement, au lieu que les monstres n'ont point de cause reglée & dependent d'vn rencontre hazardeux. Ioint que tous ceux qui ont ruminé ont eu la mesme disposition naturelle, laquelle ils ont negligé d'accroistre par l'accoustumance, ou s'ils l'ont fait, la memoire s'en est perduë. Quant à la diuersité des couleurs & des odeurs elles dependent de l'artifice.

Le 3. dist, que ce que l'on trouue icy de plus admirable, qui est de boire cette grande quantité d'eau, se void tous les iours à Pougues & à Forges; où tel en boit plus de soixante verres: & ceux qui ont veu dans le theatre anatomique de Leiden : vn estomach suspendu, que sa grande capacité, qui est de sept pintes, a fait reseruer en ce lieu-là, auec vn escriteau qui en marque la mesure, ne trouueront pas estrange que le Malthois en boiue beaucoup moins. Quant à la diuersité des liqueurs qu'il rend recounuë par leurs differentes couleurs, odeurs & inflammabilité de l'eau de vie, je l'attribuë à la perfection de l'ame raisonnable:

laquelle aussi bien que toutes les autres formes, imprime les dispositions en la matiere, sans qu'il soit besoin qu'elle les y trouue, cela estant vniuersel, qu'outre les proprietez communes à toute l'espece il y en a vne particuliere dans chacun indiuidu, qui le distingue des autres, & vient du dernier charactere, de la forme. Celle du Malthois est de chãger l'eau commune en ces liqueurs qu'il rend de vin, d'eau d'ange, d'eau roze, & d'eau de vie. Car la diuersité de la matiere & de ses dispositions ne sert de rien aux actions & changemens que les formes y introduisent : encore que l'on puisse dire dans l'eau commune, & principalement en celle du puits, se rencontrent tous les élemens, & particulierement les trois principes de Chymie; tirant son sel de la terre, des veines de laquelle elle a coulé : son souffre du bitume & naphthe dõt les cauernes de la terre & notamment les puits abondent, & quant au mercure, ce n'est autre chose que l'eau mesme. Il ne se faut donc pas ébahir si tout pouuant se faire de tout païla maxime des plus anciens Philosophes, nostre Malthois tire de son estomach tout ce qu'il veut.

Le 4. dist, qu'il s'estonnoit, si cette maxime étoit veritable, que tout se fit ainsi de tout chez le Malthois, mesme sans aucune distinction & preparation de matiere, pourquoy ce beuveur d'eau prenoit vn si grand circuit pour gagner de l'argent, veu qu'il luy seroit bien plus court d'en faire, voire mesme de l'or par identité de raison : du moins que sans permettre aux parfumeurs d'enuoyer ou d'aller si loin querir des eaux de senteurs, il ne leur en vendoit. Et pource qu'il s'excusera possible sur le debit qui ne pourroit pas suffire à la dépense d'vn estomach si glouton, pourquoy s'il n'y a point de fourbe en son fait, ne se sert-il de l'occasion de la cherté du vin qui est survenuë en Frãce cette année pour vendre le vin qu'il feroit dans Paris sans en

payer d'entrée. Mais l'experience a fait voir que le vin qu'il promet n'est que l'eau, & par consequent il peut beaucoup moins faire de l'eau de vie dont la nature est éloignée de plus de degrez de celle de l'eau : de laquelle ne se peut faire l'eau de vie sans qu'elle passe premierement par la nature du vin, Autrement il s'ensuiuroit que l'esprit de vin qu'il rend veritablement par la bouche, ne seroit pas de l'esprit de vin, mais de l'esprit d'eau: ou il faudroit encore qu'il fut plus abondant que dans le vin, veu qu'il faut beaucoup plus de vin pour tirer autant d'eau de vie que le Maltois en rend, qu'il ne boit d'eau immediatement auant que de la rendre. Outre que l'experience de la Chymie montre que l'eau de vie ne se fait pas, mais se separe seulement: Ce changement d'ailleurs ne pouuant estre vne proprieté à l'estomach du Malthois, pource que toutes les proprietez sont specifiques, & conuiennent à tous les corps des indiuidus d'vne mesme espece, n'y ayant rien de particulier en chaque homme qu'vn certain degré de temperament indiuisible, qu'on appelle idiopathie, laquelle ne peut estre en cet homme proportionnée à cet effet : veu que depuis qu'il se mesle de ce mestier l'aage & le grand deluge des eaux qu'il a beu, luy ont bien changé le temperament de son estomach. Et si ce temperament est si chaud que changer en vn instant l'eau commune en eau de vie, il est impossible qu'il soit en mesme temps assez froid pour faire l'eau rose qui est froide, & si son action est veritable il devroit changer tout en vne sorte de liqueur, pource que le mesme agent ne fait iamais que le mesme effet si le suiet n'en est diuersifié par la diuersité de la matiere: ce qui n'est point icy, puisque ce n'est qu'vne méme eau homogéne, puisé en mesme source. Aussi ne pourroit ce beuveur boire d'eau de puits sãs s'ényvrer, pource que cette eau se chãgãt en eau de vie, les vapeurs luy en monteroient au cerueau, & ainsi

ce ne luy seroit pas plus ordonner de rafraichissement quand il auroit la fiévre, de luy prescrire de l'eau, que si on luy donnoit de l'eau de vie, autant d'absurditez que de paroles.

Le 5. dist. que la diuersité des couleurs & des odeurs de la liqueur qu'il reiette prouient de la teinture de quelque masse d'essence tirée des mémes corps que ces liqueurs representent: lesquelles masses il tient entre les dents incorporées auec quelque gomme qui les y tiennent attachées, d'où vient que l'eau qu'il a beuë passant entre ses dents auec impetuosité, elle en tire les couleurs & les odeurs. Ce qui est cause que la premiere eau qu'il iette est plus colorée, au lieu que si cette teinture prouenoit de son estomach, la derniere le seroit dauantage, comme y ayant acquis plus de digestion, & l'infusion s'y estant faite par vn plus long-temps.

Le 6. dist: que les histoires sont pleines de plusieurs constitutions particulieres des parties naturelles, témoin l'exemple de cette fille dont parle Cardan, laquelle ne beuuant que deux pintes d'eau par iour en rendoit vingt par les vrines & celuy de l'Empereur Maximin qui mangeoit ordinairement quarante liures de viande & du dessert à l'equipollent, suoit en telle abondance qu'il en emplissoit des cruches. On dit que Theagenes le Thasien mãgeoit vn veau à son disner, auquel Milon ce fameux Athlete de Crotone deuoroit cent liures de viande, vn muid de vin, & mangeoit du pain à l'équipollent. Tel estoit cet écornifleur qui mangea vn iour à la table de l'Empereur Aurelius vn sanglier, vn mouton, vn cochon & cent pains, sur lesquels il beut vn moyen tonneau de vin. Ce qui nous rend moins admirable la quantité de breuuage que prend le Maltois dont il peut en suite déguiser la couleur, soit par les poudres qu'il cache dans ce mouchoir qu'il manie si souuent, soit

par l'ayde du verre double dont ses bouteilles sont composees, soit par quelqu'autre trait de souplesse à laquelle il s'exerce depuis tant d'années. Que s'il prend en cachette les choses qu'il vomit, encore n'est-il pas le premier qui a fait cet essay, puisque Cœlius Rhodiginus rapporte vn passage de S. Augustin auquel il dit qu'il s'en estoit trouué quelques-vns lesquels en se serrans le ventre, comme luy, tendoient & faisoient à leur gré sortir de leur estomach, comme d'vn sac, tout ce qu'ils y auoient mis.

Le 7. dist, que la grande quantité que l'on prēd des eaux de Pougues & autres minerales, a sa raison dans leur propre subtilité qui la fait penetrer dans toute l'habitude du corps; au respect de toutes les cauitez duquel elles sont beaucoup moins considerables que n'y seroit leur moitié dans vn estomach duquel il n'en descēd point par les vrines comme aux autres. Mais, s'il est permis d'apporter la comparaison des choses artificielles pour éclaircir les ouurages de la nature: ces vaisseaux à quatre fons & à trois chambres, dans lesquels on tient par curiosité le vin, le verjus & le vin-aigre, que l'on fait passer par vn mesme robinet percé en trois diuers sens, chacun desquels répond à autant de canaux, nous en peut icy seruir: encore nous resteroit tousiours la difficulté comment pourroit le dessein du beuveur d'eau se rencontrer si iustement auec l'estage ou département de son estomach; qu'il ne vomit que la liqueur qu'il voudroit, & non pas l'autre: à quoy il auroit besoin d'vn muscle, instrument du mouuement volontaire, & encore seroit il difficile de comprendre comme ces liqueurs qu'il rend ainsi par ordre y auroient esté mises, assauoir si elles y seroient creuës ou produites d'elle-mesme, ou bien si elles y auroient esté introduites & comment. Mais il vaut mieux conduire nostre raisonnement, non par des paradoxes

& opinions aussi difficiles à conceuoir comme la chose mesme qui est icy en question, qui feroit prouuer vne obscurité par vne autre pareille ou plus grande, ains passer par tous les degrez de ce qu'il fait deuant le peuple: presupposans qu'à l'ordinaire de ceux de son exercice, il n'obmet aucun tour de souplesse, soit en deuant ou en derriere, pour abuser les yeux & esprits des spectateurs. Et par ce moyen considerant qu'il ne boit que dans cette forme de vaisseaux qui contiennent peu, lesquels mesme il n'emplit pas toujours, la promptitude auec laquelle il les plõge & retire de l'eau, & leur bouche plus estroite que leurs corps ne leur en donnant pas souuent le temps il faut d'abord rabattre beaucoup de l'opinion qu'il boiue tant comme il se le persuade. Aussi voyez-vous qu'il ne se fait apporter qu'vn seau d'vne moyenne grandeur encore non tout plein, duquel il en fait remporter vne bonne partie, bien qu'il s'en perde beaucoup à lauer sa bouche, rinser ses vaisseaux, aucuns dedans & dehors, autres dehors seulement. En second lieu, ce qu'il boit tousiours d'entrée deux ou trois de ces vases pleins d'eau, mettant quelqu'interualle entr'eux & le breuuage plus copieux qu'il doit prendre en suitte: imite entierement la façon dont les Peintres se seruent à détremper leurs couleurs: Car il n'y a point d'inconuenient de supposer qu'auant que se presenter il ait aualé en forme de bol ou autrement (ce bel entonnoir de gorge luy en facilitant le moyen) du brezil, de la racine d'orcanette ou de fougere, du sandal rouge, du bois d'Inde, ou quelqu'autre telle matiere en poudre, propre à empreindre d'vne couleur rouge l'eau qu'elle touchera, & pour laquelle détremper il boit ces deux ou trois verres d'eau, mettant cet interuale suffisant à leur détrempe auant que faire son jeu: & ce temps passé il boit enuiron deux pintes d'eau qu'il rend aussi-tost apres rouge, paroissant

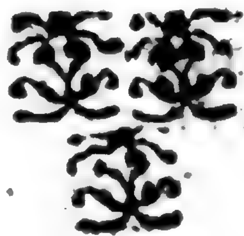
telle en l'air & dans les vaisseaux nets; mais encore qu'il fasse semblant de les rinser & passer tous par l'eau, n'en laue qu'vne partie dedans & dehors : il se contente de passer l'autre partie desdits vaisseaux sur l'eau, n'en laissant point entrer dedans, ce qui ne se peut distinguer par les spectateurs, que les bords du seau dont l'eau se trouue abbaissée, empeschent de connoistre sa fourbe. Car cette teinture rouge estant foible, pour n'auoir eu le temps de s'imprimer plenement dans son sujet, elle se perd entierement, estant introduite en vn vaisseau où il y ait eu du verius, vinaigre, jus de citron, esprit de vitriol ou autre telle acidité, dont la proprieté est de consumer telle couleur, comme il se void lors qu'il tombe du jus de citro sur vn papier & estoffe rougie de teinture commune. Voila pourquoy soit qu'il porte la bouteille qui ne doit point paroistre teinte a gauche ou à droite, elle ne semblera point rouge, encor qu'vne mesme matiere soit introduite en l'vn & en l'autre, mais l'eau qui sera receuë dãs la bouteille nette & rinsée d'eau commune ou celle qu'il vomit alors sur terre, est tousiours rouge : iusques à ce que la force & teinture de sa poudre estant aneantie par la quantité du breuuage venant à prendre de nouuelle liqueur, il la rend blanche: n'y ayant dequoy s'estonner de ce que pour oster le soubçon de son artifice, il verse quelque fois son eau citrine dans la fiole où il en auoit mis de rouge, pource qu'elle ne peut lors chãger de couleur, mais retient celle que le verjus luy a donnée : faisant le mesme de l'autre fiole qui a seruy à jaunir son eau pour en mettre dedans de la rouge : pource que la premiere eau a déja emporté toute l'acidité qui pouuoit faire changer de couleur à celle-cy : outre que pour plus grande seureté, il lave cette seconde fiole & il ne luy arrive iamais de faire sortir cette eau citrine de son corps sans boire quelque liqueur aigre qui fait dans son estomach la mé-

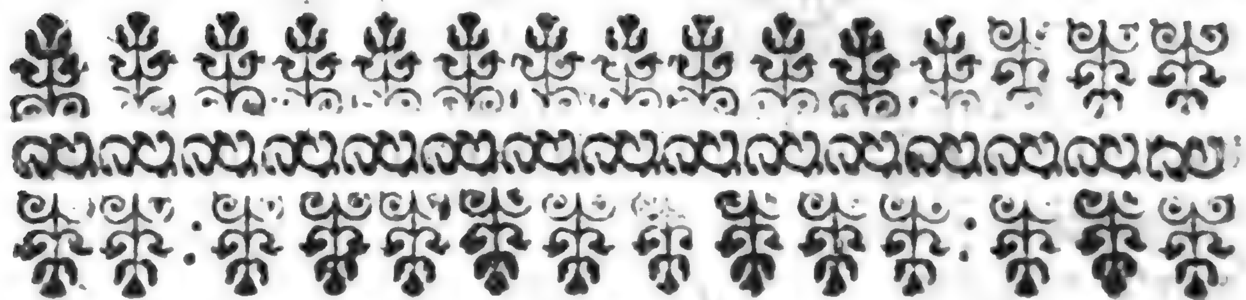
me precipitation que dans ses fioles : Mais lors il ne sçauroit plus rendre d'eau rouge : & c'est aussi lors que prenant de nouuelles bouteilles pleines d'eaux de senteurs, dont la transparence ne fait pas discerner aux spectateurs qu'elles sont pleines, luy ou son homme feignant de les lauer & plonger dās l'eau, au lieu qu'ils s'approchent leurs fonds de l'eau, ou s'ils l'y plongent, s'empeschent de la mettre si auant qu'il y en entre. Il boit donc ces eaux qu'il boit ensuitte auec la mesme facilité, faignant les auoir transmuées en eaux de senteurs, au lieu qu'il les rend seulement telles qu'il'a prises. Il fait le mesme de l'eau de vie. Ce qui est cause que quand il est à l'eau de vie, il refuse de parfumer les gands & mouchoirs que la populace luy iette : comme il fait refus de ietter du vin (puis qu'il appelle ainsi son eau colorée, bien qu'elle n'en ait l'odeur ny le goust) lors qu'il en est à ses eaux claires : Ce qui ne seroit point, s'il n'estoit obligé à garder cet ordre. Et quant à son jet d'eau il faut advoüer que cet homme a vne grande propension naturelle au vomissement, laquelle il a cultiuée par vne continuelle repetition que luy a produit cette habitude, & a fortifié les membranes de son estomach, par la mesme raison que la matrice se renforce à mesure que le fœtus estant accreu, l'oblige par son poids à se multiplier pour resister à son effort. La coustume se trouuant si capable de produire tels efforts, que i'ay veu vn gueux aagé d'enuiron quinze ans, pour s'y estre exercé, pisser plus d'vne pique de haut, en se serrant les flancs comme fait le Malthois, quand il veut faire son iet d'eau.

Le 8. dist, que s'il est vray ce que quelques vns soustiennent luy auoir veu rendre de l'eau rose immediatement apres auoir rendu de l'eau d'ange & sans qu'il prist aucune chose entre-deux, & ont remarqué ensuitte qu'il rendoit sans comparaison

plus d'eau rose qu'il n'en prenoit sur le theatre apres auoir ietté ses eaux rouges & citrines a jeu-stans qu'il n'est pas possible d'aualler de l'eau de vie en presence de tant de monde, sans que l'odeur la découure, puis qu'on la sent de si loin lors qu'il la rēd, outre qu'elle sort tres-obscure & fort broüillée, qui est vn témoignage qu'elle a demeuré long temps en son estomach, & y a suby quelque coctiō y ayant esté pendant tout le temps qu'il a employé à ioüer vne grande partie de son ieu: Ces obseruations, si elles sont veritables, rendent à la verité cette recherche beaucoup plus difficile, mais non pas à tel point que les naturalistes n'en puissent rendre raison. Ils iugeront neantmoins tousiours impossible qu'on puisse mettre deux sortes d'eaux dans vn seul & mesme estomach, sans qu'elles se meslent, comme on peut en faire l'essay dans vn bassin. De sorte que si le Malthois fait en cette diuersité d'obiet ce qu'on luy attribuë : il faudroit dire qu'il a plus d'vn estomach, & qu'il y met plusieurs liqueurs, les rendant selon l'ordre qu'il les a prises: c'est à dire rendant au dernier rang celle qu'il a prise la premiere, qui est d'ordinaire l'eau de vie, ne luy estant pas possible de renverser son ordre au gré de ceux qui le demandent. Laquelle diversité d'estomacs n'est pas impossible, encore qu'elle surpasse l'intelligēce du peuple, qui ne sçait pas que la nature l'a fait quelque fois & bien souuent des choses plus estranges: se plaisant à imprimer aux hōmes la figure des bestes: donnāt a quelques vns des groins de pourceau, à d'autres des testes de chien; choses aussi difficiles que de faire nostre estomach semblable à celuy des bestes: & ie ne doute point que l'imaginatiō d'vne mere ne puisse aller iusques là: au pis aller cette diuersité n'est pas plus impossible en l'estomach que la faculté de ruminer, laquelle s'est remarquée, comme il a esté dit, en plusieurs, & qui est en ce Malthois, auquel

on peut fort probablement attribuer autant d'estomachs qu'aux bestes qui ruminẽt, puisque pour vne mesme sorte d'action la nature se sert d'vne mesme sorte d'organes: & il n'y a point de nombre pour les parties de nostre corps si absolument determiné que la nature ne la puisse changer: Ainsi s'est il veu quantité d'hommes dont les vns auoient deux vessies, trois rates, trois reins, & les autres trois quatre & cinq testicules. On a veu deux testes bien formées sur vn mesme corps: ce qui est plus difficile que d'auoir plus d'vn estomach, comme il s'est veu en vne femme du bourg la Reyne, dissequée en cette ville, qui auoit deux estomacs: Que si la nature en peut faire deux, elle en peut bien faire trois & dauantage. Ce n'est pas que cette constitution ne soit fort extraordinaire, & qu'elle ne tienne de la nature des monstres: aussi ne l'emploray-ie que pour rendre raison d'vn effet fort prodigieux. Car supposant ce que de sçauans hommes disent avoir veu, on ne doit rien reietter qui puisse seruir à expliquer cette rareté: si ce n'est qu'il y ait plus de miracle en la cause que dans l'effet: ce qui n'est point icy, puis que c'est vne raison fort possible d'vne action qui semble impossible, estant plus aisé à croire qu'vn homme s'est trouué auec vn estomach semblable à celuy des animaux qui ruminent, que de croire qu'il puisse sortir de son corps deux ou trois differentes eaux qui y ont demeuré quelque temps sans se mesler, Dequoy la verité se sçauroit en l'enfermant quelques iours en lieu où il n'eust dequoy déguiser l'eau qu'il prend, & on verroit sans doute qu'il la rendroit telle qu'il l'auroit prisé.





DEVX CENT XL.

CONFERENCE

Lequel est le plus fort de l'honneur ou de l'amour.

POur bien terminer cette question, il se faut separer de la façon commune d'opiner dans les grandes assemblées comme cette-cy : suivant laquelle on a accoustumé de donner l'aduis, non tel qu'on croid, mais qui doit le plus faire estimer celuy qui le donne. Autrement y ayant plus d'honneur à maintenir la cause de l'honneur, l'amour y perdroit infailliblement la sienne. Il faut aussi distinguer l'affection que nous portons aux choses inanimées & qui ne nous peuuent aimer reciproquement d'auec celuy dont nous parlons, qui est l'amour des femmes, ou à leur esgard celuy des hommes, qui seul semble pouvoir estre opposé à honneur : & enfin faire combatre ces deux champions auec mesme auantages & armes pareilles : ne considerant pas l'amour en vn vieillard dont tous les feux sont esteints, & l'honneur en ceux qui le rafinent & se picquent d'éclaircissemens:ou au contraire l'amour en vn ieune éventé, & l'honneur en vne femme de ioye. A laquelle égalité ne repugne point la Theologie qui semble nous préparer également au mespris de l'vn & de l'autre : ne nous loüent pas moins

la continence contre la volupté, que l'humilité pour nous faire mépriser l'honneur. Toutefois considerant que l'amour ne peut estre écouté en ses pretentions au préiudice de l'honneur, sans presenter requeste civile contre les Arrests de la Iurisprudence, qui appelle mort civilement ceux qui ont perdu leur honneur, insinuans assez par là qu'ils tiennent l'honneur pour la vie de la vie : Ie ne puis souffrir sa comparaison avec l'amour, qui est souvent le chemin de l'infamie ; & par la confusion des plus versez en cette matiere, tirer l'amour hors de l'amant pour l'attacher à la chose aimée. Aussi est-ce cet honneur qui sert de pivot, à l'entourduquel roule toute la societé humaine. Car la nature ne s'estant trouvée assez riche pour assouvir la cupidité des hommes, & l'abondance de la pluspart des Estats quelques grands qu'ils soient, ne pouvant suffire à la recompense de la vertu de ses Citoyens, laquelle ne doit pas toutefois demeurer sans estre guerdonnée : Les Legislateurs ont estabi l'honneur pour seruir de seconde recompense a cette vertu pource que sa premiere satisfaction se trouve dans elle-mesme : le prix duquel l'honneur est d'autant plus grand qu'il s'éloigue des deux autres genres de bien, de l'vtile & du delectable. De sorte que l'honneste estant reconnu de tous pour le premier bien, & les autres deux n'estans que ses cadets, il ne leur appartient pas de debattre auec luy l'auantage & le droit d'ainesse. Ce qui se reconnoist par l'opposition de son contraire, le deshonneur & l'infamie : laquelle fait les plus griefues & rigoureuses peines dans les mesmes Estats : n'y ayant aucune difference entre la mort naturelle & plusieurs de celles qui sõt ordõnées par les Loix aux coulpables, sinon que la premiere n'est point deshonneste, au lieu que l'autre souvent beaucoup plus douce & moins douloureuse, tâche non seulemẽt le supplicié, mais s'estend au posteritez non suivantes &

aux familles entieres : qui tesmoignent assez leur sentiment sur ce sujet, quittans tous leur plaisirs, & employent leurs moyẽs pour vacquer aux sollicitatiõs de ceux qui leur touchẽt, & se racheter de cette ignominie. Aussi l'approbation d'vn chacun lors qu'il entend parler de Scipion, qui a preferé l'hõneur à sa convoitise, au contraire l'aversion que nous auons au raissemens, & les maux que celuy d'Helene produisit à la plus fameuse ville de Grece, montrent assez que la force estant vne vertu, son nom appartient aussi raisonnablement au premier, comme il doit estre refusé à la violence du second. Et bien que les exemples ne prouuent pas il se trouve beaucoup plus de personnes qui resistent à l'amour deshonneste, donnant par ce moyen gain de cause à l'honneur, qu'il n'y en a qui se laissent honteusement emporter à cette lasche passion, qui ne se peut dire forte qu'au regard des esprits foibles: Au lieu que l'honneur ayant à conseruer vne place qui a intelligence auec ses annemis, fait voir d'autant plus sa vigueur qu'elle la sçait mesme alors garantir de surprise. Car l'amour estant dans l'appetit concupiscible, il prend l'homme dans son foible : là où l'honneur estant dans l'irascible, l'attaque dans son fort. D'aileurs cette passion est la plus forte qui regente la principale partie de l'homme : Or l'ambition regente l'ame raisonnable : l'amour n'a son empire que sur le corps & ses organes corporels : la raison n'y est point écoutée, d'où quelques vns estiment que les parties destinées à cette passion, ne sont appellées honteuses pour autre sujet, sinon pource que nous devõs auoir honte de ce qu'elles ne veulẽt pas obeir à la raison. Enfin l'amour est vne passion passagere, & qui n'occupe gueres plus du tiers de la vie de l'homme : l'enfance & la puérilité n'en estant pas encore capables, & la vieillesse ne l'estant plus : l'ambition ne trouve point d'âge depuis le sortir du berceau iusques à la

mort qui ne la connoiſſe: les enfans eſtans plus glorieux d'vne belle robbe que d'vne autre, & ne ſe diſciplinant point mieux que par cette paſſion : teſmoin leurs Royautez d'eſcole & autres dignitez imaginaires des claſſes, & les vieillards ne ſont inſupportables que par là, eſtãt en vne cõtinuelle apprehenſion d'eſtre mépriſez par la ieuneſſe, ſe repreſentant continuellement cette ſentence d'Ariſtote, que l'honneur eſt le plus grand de tous les biens externes; Tant il eſt par tout plus fort que l'amour, à bon droit appellé enfant pour ſa foibleſſe, comme aueugle pour ſon imprudence.

Le ſecond diſt, Que ceux qui ont prononcé Arreſt contre l'Amour ne ſe peuuent excuſer d'ingratitude, veu qu'il leur a donné l'eſtre. C'eſt pourquoy la iuſtice perdroit ſon nom ſi elle luy refuſoit vn curateur en cauſe, puiſqu'il eſt encore enfant, mais tant s'en faut que cette enfance ſoit en luy vn argument de foibleſſe, qu'au contraire comme Hercule teſmoigna ſa force ayant eſtrangé deux ſerpens dés le berceau, ainſi l'amour paroiſt en cela tres-fort de ce qu'il obtient de ſi grandes victoires eſtant encore enfant; & comme Samſon pour eſtre aueugle n'abatit pas moins la maiſon des Philiſtins, ainſi l'amour pour l'eſtre auſſi n'en obtient pas de moindres auantages; mais cet aueuglement montre d'autant plus ſon pouuoir, cõme vn bon ioüeur de paume, lors qu'il gagne la partie les yeux bandez, teſmoigne d'autant plus par là l'auantage qu'il a ſur celuy qu'il gagne en cet eſtat. Car ce n'eſt pas vne fiction purement poëtique, ce que l'antiquité a eſtably dans l'hierarchie de ſes Dieux, que l'amour en eſtoit le maiſtre, leur faiſant faire, depuis le plus grand iuſqu'au moindre, tout ce qui luy plaiſoit, & les obligeant meſmes à deuenir beſtes pour ſon ſujet, metamorphoſant leur Iupiter en taureau, en cigne & en tous les autres corps que luy en fourniſſoit l'occaſion: Ils vouloient dire que l'amour eſt la

plus puissante de toutes les passions,& à laquelle se rapportent toutes les autres. Aussi la colere ne se vange sinon de peur que l'homme en soit méprisé, & par ce moyen moins aymé : l'ambitieux ne desire de l'honneur que pour la mesme fin, sçachant que l'honneur excite l'amour:d'où vient que la fin ordinaire de toutes les courses de bagues & autres tels exercices est de paroistre adroits aux armes, & gagner par là leurs bõnes gracesOn ne craint,on n'espere, on ne desire que pour se mettre en estat de pouuoir estre plus aimé. C'est possible mesme la fin de la pluspart des auares, sçachant la puissance qu'à l'or de se faire aimer. Ce qui a fait à bon droit reputer pour vn monstre ce mal-heureux Timon, qui hayssant les hommes, témoignoit par là qu'il ne s'en soucioit pas aussi d'estre aymé d'eux : & que dans Ciceron celuy passe pour tres meschant qui ne se soucie pas qu'on le haysse:cette parole ayant esté mesme blâmée des plus grands Tyrans, qu'ils me hayssent,pourueu qu'ils me craignent. C'est pourquoy Aristote dit aussi bien de l'amour comme de l'honneur que l'aymer & l'estre aymé est le plus grand de tous les biens externes. Tellement qu'on ne peut tirer aucune consequence de son authorité à l'auantage de l'vn qui se puisse aussi employer au profit de l'autre. Et defait l'amour a de plus puissans efforts qu'aucune autre passion, & il les surmonte toutes. Il fait vn temeraire d'vn lasche & effeminé, délie la langue & asseure les pas & les mains des plus timides, ne se trouuant aucun animal craintif tandis qu'il est en ruth:Il enseigne les ignorans, apprenant â danser,chanter, & tous les autres exercices aux plus lourds:fait vn liberal,voire vn prodigue d'vn auaricieux, vn ioyeux, d'vn mélancholique: donne de l'esprit & de l'inuention aux idiots, change toutes les autres humeurs & temperamens : De sorte, que forçant la nature rien ne luy peut estre impossible, iusques à nous faire mespriser la mort:

puis qu'il fait que Leander fend les mers à la nage, & qu'estant mort en ce trajet, sa Hero s'y precipite, Pirame se tuë pour sa Thisbée, comme elle sur luy: & tant d'autres, qu'il n'y auroit pas assez de temps en cette Conference pour en reciter seulement les noms. D'où vient que les plus intriguées pieces de l'histoire sont tirées de l'amour, qui est le sel & la grace de toutes les tragedies, comedies & pastorelles: nulle condition ne s'en trouuant exempte. Car l'animal n'aimant rien tant que son plaisir, pour lequel & pour éuiter la douleur son contraire, il entreprend & fait toutes choses, & l'amour estant, ou en effet, ou en idée qui luy est le mesme, la plus agreable chose du monde, il ne se faut pas ébahir s'il tire tout à soy, iusques à auoir esté creu des premiers Philosophes le principe de tout. Et si l'amour n'estoit plus fort que l'honneur, plusieurs de l'vn & de l'autre sexe, mais principalement de celuy qui est le plus deshonnoré par l'amour, ne feroient pas bâqueroute à l'honneur pour s'adóner à cet amour. Aussi y a-t'il bien de la difference entre vn estre reel, tel qu'est l'amour & le plaisir qu'il apporte, & vn estre imaginaire, telle qu'est l'idole de l'honneur: que chacun se represente à sa guise, si diuersement, que ce qui est honneur en vn pays & en vn siecle, comme anciennement à Rome d'estre bruslé apres sa mort, est en vn autre comme en cettuy-cy, le dernier degré d'ignominie. Les autres raisons qui semblent militer pour l'honneur cótre l'amour, establissent dauantage son empire, qui ne peut subsister auec l'autre, l'amour presupposát de l'égalité, & l'honneur vn degré de superiorité, auquel tous hommes hayssent naturellement de s'assujettir, estás nez & s'estimans tous dignes d'estre égaux. La societé humaine ne se peut dire fondée ailleurs que sur l'amour, puis qu'il est le ciment des familles, comme d'elles sont composées les villes, & de celles-cy, les Estats. Ce que les Legislateurs ont tant

trauaillé à faire embrasser & cultiuer l'honneur à leurs Citoyens, n'ayans eu que faire d'apporter le mesme soin à les dresser à l'amour, sert encore à montrer la force de cettuy-cy, & la foiblesse de celuy là; puisque lors qu'il faut adjouster quelque poids à vne balance, c'est reconnoistre que celuy de l'autre coupe l'emporte. Ainsi les loix n'ordonnent point aux peres & meres d'aimer leurs enfans, pource qu'ils les aiment assez naturellement: mais bien aux enfans d'honorer leurs peres & meres, pour ce que souuent ils y manquent. Aussi est-ce vne fausse presupposition que l'amour ne soit pas dans l'ame raisonnable autãt, & méme plus, que l'hõneur, puisqu'il n'y a rien si libre que d'aimer ou n'aimer pas; & la volonté ne veut iamais rien, que la raison, soit vraye, soit fausse, ne luy ait dicté. Et bien que les organes du corps ne respondent pas tousiours aux facultez & appetits de l'ame, ceux cy ne laissent pas de se faire sentir. Ainsi, l'ame ne laisse point d'aymer, encore que le corps ne puisse satisfaire à son desir; Tesmoins les Eunuques qui sont estimez aymer plus ardemment, bien que plus impuissamment qu'aucun autre; & comme vn bon cheual ne deuient iamais rosse, ceux qui se sont trouuez en leur ieunesse de complexion amoureuse, n'en perdent iamais l'appetit, qui est le vray amour, & non l'acte du corps; comme il arriue que ceux qui ont fort aymé la danse en leur ieunesse, ne pouuans plus en leur vieillesse danser des pieds, dansent des espaules. De sorte, que l'amour n'est pas seulement la plus belle, mais aussi la plus forte des passions, & par consequent l'emporte au dessus de l'honneur: qui d'ailleurs ayant besoin de plusieurs preceptes pour estre enseigné, ce qui n'est point necessaire à l'amour, a la nature pour guide, celuy-cy est necessairement plus puissant que l'autre, par l'induction tirée de tous les mouuemens naturels, beaucoup plus forts, comme plus du-

rables & plus certains, que ceux qui sont introduits par l'artifice.

Le 3. dit, que si tous les hommes ensemble ne mettent pas l'honneur en mesme chose; tel estimant honneste ce qu'vn autre iugera deshonneste, il en est de mesme de la beauté, l'objet ordinaire de l'amour; laquelle les vns iugeront telle en vn objet qui déplaira aux autres: encore qu'en la pluspart de tous ces objets on demeure d'accord de quelque verité: y ayant de si parfaites beautez qu'elles sont reconnuës pour belles d'vn chacun, comme il y a des actions vniuersellement iugées honnestes de tous Mais l'honneur a cet avantage au dessus de l'amour, que cettuy-cy ayāt pour fondemēt la bōté, qui est ordinairemēt ternie de beaucoup d'imperfections, l'amour en participe; au lieu que la vertu, qui est le sujet de l'honneur, qui la présuppose toûjours, est la perfection mesme, C'est pourquoy nous nous détachons bien plus aizément de l'amour que de l'ambition; de laquelle l'estenduë est si grande qu'elle se trouve mesme entre les animaux irraisonnables; Tesmoin les cheuaux, dont la generosité se reconnoist, entre autres signes, par l'emulation qu'ils montrent à devancer les autres, sans y estre provoquez. Aussi ne faut il pas croire que tous les Philosophes & Legislateurs se soient si lourdement trompez que d'auoir authorizé le pire contre le meilleur, en donnent le prix à l'honneur, s'il ne l'avoit merité. Il est encore tellement reconnu le plus fort par l'amour mesme, que cettuy-cy ne l'attaque iamais ouvertement, mais en renard, & se couurant des armes de son ennemy; Iusqu'aux plus effrontées se parent de ce mot d'honneur, & n'en pouvant retenir le corps, se debattent de l'ombre. L'honneur aucontraire se porte manifestement à tout ce qu'il entreprend, & abat en lyon tous ses ennemis à ses pieds; la connoissance qu'il en donne à tout le monde, faisant vn bonne partie de son

avantage & de soy mesme. D'ailleurs les effets de l'amour sont en cela inferieurs à ceux de l'honneur, que les forces que l'amour inspire ne sont pas de durée, mais ressemblent à celles que nostre bras imprime en la pierre qu'il iette, laquelle n'est pas plustost destituée du mouvement qui luy venoit de dehors, qu'elle retourne à son immobilité naturelle. De mesme, le courage que l'amour excite au cœur du poltron, s'évanoüit hors des yeux de sa maistresse, & il retourne bien-tost apres à sa lascheté naturelle: comme celuy qu'il aura fait prodigue retourne à sa premiere avarice aussi tost qu'il n'est plus amoureux. Et s'en peut dire autant du contentement, qui naist de l'amour, comparé à celuy de l'honneur. Le premier tient de la nature du songe, durant lequel on se trouve quelquesfois assis à la table des Rois, & participant des plus grands delices; le sommeil estant passé, il se faut ranger à sa condition premiere. Ainsi, les amans trouvent bien-tost la fin de leurs secrets plaisirs, le plus souuent suivis de repentance, & tousiours de degoust: au lieu que l'honneur laisse ceux qu'il honore en vne libre & paisible possession qui en augmente le contentement C'est pourquoy Hercule a bien pû estre porté par l'amour à filer à la Cour de la Reine Omphale: mais il n'eut iamais la volonté d'y retourner depuis qu'il eut gousté l'honneur qu'il s'acqueroit en purgeant la terre de monstres par les labeurs qui le desierent: au lieu que l'amour est capable d'abrutir les Dieux, Dequoy toutesfois on ne peut pas plus raisonnablement inferer sa force, que celle de l'honneur; puisque l'ambition a fait faire vn plus grand chemin à Lucifer, l'ayant precipité du ciel empirée dans les enfers. Aussi, l'amour se fait volontiers en ieunesse lors qu'on a faute de iugement & d'experience & que l'on est moins capable d'honneur. Mais si tost qu'on a pris vn veritable sentiment de l'honneur, & qu'on en peut iuger

l'amour ne trouve plus d'accez ; & tandis qu'on est également capable des deux, on ne l'est veritablement de l'vn ny de l'autre : C'est aussi pourquoy le Cyd, vengeant son pere, préfera l'honneur de Ghimene.

Le 4. dist, que n'estant point icy question de ce qui se doit, mais de ce qui se pratique, on trouvera par l'exemple des plus forts de l'histoire sacrée & profane, que l'amour des femmes a esté le plus fort, non seulement comparé auec l'honneur auquel il se trouve ordinairement opposé, mais à tous les autres biens. Et pource que le montrer dans la vie particuliere de toutes conditions, que l'amour porte à la pluspart des autres actions, seroit donner lieu à la répôse, qu'il s'agit icy de la force qui ne se trouve pas dans les ames communes : Voyons dans celles des Heros que l'antiquité nous a proposez pour autant de patrons & modelles de la plus haute vertu que cette passion de l'amour y a pû faire. Il n'y a point eû de genre plus desireux d'honneur que Hercule & Achille ; & cependant, l'amour a triomphé de leurs courages ; le premier, bien loin de ce qui a esté mis en fait, ayant cessé la poursuite des mõstres pour servir de fille de châbre à la belle Iole ; l'autre, laissé presque perir l'armée de Gréce, tandis qu'il s'amuzoit à souspirer pour Brizeide ; Voire les premiers exploits du premier n'eurent autre but que l'amour de Megare, comme il fit les autres en faveur d'Omphale & de Dejaneire. De sorte que la fin estant plus forte que ses moyens : puis qu'elle les tire a soy & les met en œuvre, son amour estoit plus forte que son honneur, puisqu'il n'acqueroit l'honneur que pour mieux faire l'amour. Et pour fortifier ces exemples par ceux de l'histoire sacrée ; qui est-ce qui domta le fort Samson que l'amour de Dalila ; & la force de ce domteur de lions & d'ours, Dauid, voire de son zele au seruice de Dieu, ne succomba-elle pas à l'amour

de Bersabée ? Et les premiers exploits qu'il fit au seruice de Saül en tuant cent Philistins pour l'amour de sa maitresse, & les amours de Salomon son fils, qui triompherent de l'hōneur qu'il auoir acquis par sa sagesse, ne mourent-ils pas bien que l'amour est le plus fort ? C'est pourquoy Chimene, épouzant le Cyd, prefera l'amour à l'honneur.

Le 5. dist, que la raison cōtinūant l'hōme & le faisant differer de l'animal & du sensitif, duquel dépēd l'amour cōme l'honneur de la raison. Seneque dit à bō droit que la nature ayāt donné plusieurs instincts aux animaux : comme aux lions, la cholere : aux renards, la finesse : aux chiens la sagacité ; elle auoit donné à l'homme celuy de la gloire & de l'honneur le quel luy seruant de difference & entrant par ce moyen comme dans l'essence de l'homme, il luy est propre ; ce que n'est pas l'amour, qu'il a commun auec les bestes, & partant, l'homme entant qu'homme se porte auec plus de vigeur à l'honneur qu'à l'amour. Comme il se remarque en ce que nostre jeunesse, qui est presque le seul aage capable de l'amour se porte neantmoins si allegrement à la guerre, qui est le plus ordinaire champ de l'honneur, bien qu'entieremēt opposé aux delices de l'amour; lequel ne pouvoit mieux marquer son imprudence que de n'avoir pas attendu la paix ou la tréve, que la voix du peuple nous promet, pour plaider sa cause auec plus d'auantage.





DEVX CENT LXI.

CONFERENCE

Pourquoy les corps morts saignent en la presence de leurs meurtriers.

LA bonne antiquité a esté si desireuse de sçauoir la verité, que toutefois & quātes que les preuues naturelles & ordinaires luy en ont manqué, elle a eu recours aux surnaturelles & extraordinaires. Telle estoit entre les Iuifs l'eau de jalousie, de laquelle l'adultere ne buuoit iamais sans découurir son crime, le faisant creuer. Telle fut l'espreuue du crible dans lequel la Vestale innocente, mais accusée d'inceste, porta de l'eau du Tibre, sans qu'elle se respandist. Tels les sermens faits sur le bras de Saint Anthoine, & de si grande reuerence, que les pariures estoient creus deuoir brusler dans l'an du feu de ce Saint, & encore de nostre temps l'excommunication de Saincte Geneviefue, laquelle ceux qui encourent sont communement estimez ne passer pas le bout de l'an. Et pource qu'il n'y a rien qui se cele comme le meurtre à la iustice, elle ajouste aux tourmens du corps la gehenne de l'ame, que ses passions luy liurent, dont la crainte estant celle qui se découure le plus : les

Iuges

Iuges n'ont rien oublié de ce qui peut intimider les criminels : ayans outre les interrogatoires, confrontations de témoins, les offres ou representatiōs des outils propres à donner la question, comme si on estoit prest à leur faire sentir, invente tous les autres moyens pour surprendre leur resolution & rompre leur silence, mesme lors qu'il s'en trouue déia quelques indices & coniectures. On leur persuade donc que le cadavre saigne deuant ses meurtriers: pource que les corps mort estans remuez saignent souuent, & lors celuy dont la conscience est atteinte de la syndereſe de ses fautes, ses premiers mouuemens n'estans pas en sa puissance, se trouble en telle sorte que de bouche ou de geste il accuse souuent son forfait. Or la cause de cette effusion de sang en presence du coupable, est que le sang venāt à s'époissir dans les veines apres la mort, par la froideur qui la suit, il luy arriue apres quelques iours la méme liquefaction qui vient au sang sorty des veines, receu dans les palettes où il s'est caillé & depuis liquefié; la chaleur de la corruption suppleant à la naturelle, qui tenoit ce sang liquide durant la vie : tellement que le cadavre estant remué par le coupable, ce n'est pas de merueilles il saigne. Et pource que l'on ne découure gueres les meurtriers, non pas mesme par soubçon, qu'il ne se soit écoulé quelques iours qui se rencontrans environ le temps de cette liquation du sang, pource que cet accident s'est souuēt trouué en la presence du meurtrier : de là vient qu'on attribuë l'vn à l'autre. Bien que cette cause & cet effet soient de la nature de ceux qui sont mal à propos estimez dépendre les vns des autres, sur ce qu'ils se rencontrent en méme temps : & pource que cette persuasion, bien que fausse ne laisse pas d'auoir son effet, & tirer la verité, de là vient que les Legislateurs l'ont authorisée & apporte le mesme soin à découurir la verité que les parties à la cacher & obscurcir par leur

mauuaiſe foy & leurs artifices. Mais il ſe faut bien garder d'aſſigner à cèt épanchement de ſang quelque cauſe qui la face dépendre de la preſence du meurtrier, comme s'il n'arriuoit point hors de là.

Le 2. diſt, qu'il n'eſt pas croyable que les Cours Souueraines qui ont pratiqué cette preuue, & s'en ſont vtilement ſeruies, euſſent ſi fort manqué à la connoiſſance des cauſes naturelles, qu'elles n'euſſẽt pas ſçeu diſcerner l'effuſion de ſang qui ſe fait par la putrefaction dans les veines, où il ne ſe congele iamais par vne vertu qui leur eſt propre, d'auec l'épanchement du méme ſang qui ſe remarque à l'abord du coupable & lors qu'il luy eſt confronté. Il en vaut donc mieux rechercher la cauſe, que reuoquer en doute ſon effet, ſous pretexte qu'il tiẽt beaucoup du merveilleux; Quelques-vns la rapportant à la vertu magnetique ou electrique du ſãg, lequel par la communication qu'ont euë enſemble ceux qui ſe ſont battus, les querelles ne ſe trouuans gueres entre les inconnus, ayant acquis vne ſocieté, s'attire l'vn l'autre: & pource que le viuãt eſt le plus actif, il attire celuy du mort. Mais comme cette attraction a quelque ſubtilité imperceptible, auſſi eſt elle pas aisée à conceuoir ſi elle n'eſt aydée de quelques moyẽs qui attachent cet effet à leur cauſe. Ie trouue plus d'apparence en l'opinion de Leuinus Lemneus, lequel preſuppoſe que deux ennemis qui ſe veulent mal de mort, ſe lancent des eſprits de part & d'autre, comme ils ſont les meſſagers de l'ame auec leſquels elle void & exerce tous ſes autres ſens externes: que ces eſprits recherchans la deſtructiõ les vns des autres & rendus actifs par la pointe de la cholere, s'inſinuent & ſe confondent reciproquement dans les corps oppoſez, & trouuans vne porte ouuerte dans la playe s'y portent plus notablement que par aucun autre conduit, & ſe meſlent auec le ſang du bleſſé: lequel venant à mourir, ils ſe figent & demeurent

auec ses esprits : jusques à ce que le meutrier venant à se presenter au corps du meurtri, ces esprits qui s'estoient separez de leur tout prennent l'occasion de s'y aller rejoindre, par la raison qui rēd chaque chose desireuse de retourner à son principe : & pource qu'ils ne le peuvent qu'en se déméslant & separant de la masse du sang où ils s'estoient confondus : de la vient qu'il troublent cette masse, & luy font faire l'effusion du sang, lequel au parauāt estoit retenuë dās ses veines. A quoy ne sert pas peu la confusion en laquelle se trouve le coupable, à qui on represente le corps par lui meurtri les esprits duquel par ce moyen vagabons & abandonnās leur centre, font la moitié du chemin, comme l'aimant & le fer le partagent.

Le 3. fut de l'avis de Campanelle qui attribuë la cause de cette épanchement au sentiment qui est dans toutes les choses, & qui reste en ces corps morts : de sorte qu'ayās vn sentimēt de leurs meurtriers, & les sentans proche d'eux ils souffrent deux mouvemens fort differens, le tremblement & la colere, qui donnent des secousses à ce corps, & remuent le sang dans ses veines assez violemment pour le faire sortir par les ouuertures de leur playes. Car ces esprits qui durant la vie auoient des connoissances qui leur sont necessaires pour sentir les commandemens de l'ame & y obeïr, en retiennent encore aprés la mort, & sont capables de discerner leurs amis & leurs ennemis. Et comme au point de nostre naissance tous les obiets qui sont presens nous impriment leurs qualitez dans ce changement vniuersel qui se fait en ce moment au dire des Astrologues, d'où vient le chois importāt qu'ils nous prescriuent de faire des sages femmes & des parrains, voire à ceux qui le voudront considerer de plus prés, quelles personnes se trouuent autour de l'acchouchée. Ainsi lors que nous mourons & que nous quittons nos qualitez naturelles pour en emprunter

de nouuelles des corps qui nous enuirõnẽt, nous acquerõs de la cõformité auec tousceux quisõt presde nous, & auec le meurtrier plus qu'auec tout autre.

Le 4. dist, que cette opinion ne peut estre veritable; pource qu'il s'ẽsuiuroit que ceux qui auroiẽt tué quelqu'vn d'vne arquebuse ne pourroient estre reconnus par ce signe; & que si vn hõme estoit tué entre les bras de sa femme & dãs vne troupe de ses amis qui auroient defendu sa vie, il saigneroit plûtost en presence de ses amis que du meurtrier: duquel les esprits sont d'ordinaire retenus au dedans par les sentimens de la conscience & l'apprehension du chastiment: Au lieu, que les amis animez d'vne colere, font sortir tous leurs esprits pour vne défense necessaire. Mesme si le meurtrier qu'on presente au mort, auoit esté blessé en ce rencontre, il deuroit plustost saigner que le mort, à cause que son sang est plus bouillant, & qu'il doit auoir plus receu d'esprits d'vn sujet qui les a tous perdus à sa mort, les euaporãt sur les corps qui l'enuirõnoient: outre que ce mouuement violent des esprits qui sortent auec le sang par lesplayes de celuy qui meurt, ne souffre point vn mouuement contraire en mesme tẽps, ny l'entrée aux esprits du meurtrier: & quand ils seroient entrez, ils acquerroient de la sympathie auec le mort, dans le sang duquel ils se cailleroiẽt, & perdroient celle qu'ils auoiẽt auec le corps d'où ils estoient sortis; comme il arriue à ceux qui mãgent le sang: ou mesme le cœur de quelque animal, qu'ils ne retiennent pas les esprits de cet animal-là, mais ils en forment les leurs. Voire quand ils retiẽdroient cette sympathie, ils ne pourroient recõnoistre le meurtrier, manque de sentiment, lequel ils n'ont iamais eu, pource que les esprits qui sont dãs le sang n'en meritent presque pas le nom; estãs purement naturels & destituez de tout sentiment, méme durant nostre vie, nous estans cõmuns auec les plantes, & differens d'vne difference specifique de

ceux qui sont animaux : comme on peut mõtrer par les diuerses actions où la nature les employe. Les esprits vitaux qui sont éleuez d'vn degré au dessus des naturels s'évanoüissent auec la vie qu'ils entretiennent, d'où vient que les arteres qui les contiẽnent se trouuent vuides. Et ceux qui seruent au sẽtiment ne peuuent rester en vn mot ; pource qu'ils se dissipent aysement & ont besoin d'vne reparatiõ continuelle, cõme nous voyõs que le sentiment se perd aussi tost que dans les defaillances le cœur ne fournit plus dequoy entretenir la continuité de leur generatiõ : outre que quand ils resteroient dans le corps apres la mort, ils n'y feroient aucune action faute des dispositions necessaires aux organes : cõme il se void dã les aveugles, sourds, paralytiques & autres. Mais pource que refuser les raisons qu'õ donne de cet effet est chose fort aysée & qui se peut pratiquer en beaucoup d'autres matieres ; il vaut mieux montrer que cet épanchement ne peut prouenir d'aucune chose naturelle, mesme qui nous soit inconnuë : Ce qni est facile, en presupposant que toutes les causes naturelles sont necessaires, & agissent sans liberté toutes les fois qu'on leur presente leur objet. Ce qui ne se fait point icy, pource qu'on a veu bien souuent des meurtriers, de peur d'estre accusez de l'homicide, faire les empressez à lentour du corps mort plus que personne;ce qui a seruy de prejugé contre quelques-vns, sans que ce corps rendist de sang en leur presence, & il arriue souuent aux nourrices d'étouffer des enfans qui ne saignent point apres leur mort, encore qu'elles les tiennent entre leurs bras pour marque d'vne grande affection & de leur innocence. Ioint que si tel signe estoit naturel, Salomon qui sçauoit bien sa Physique s'en fut seruy sans employer vne raison morale où il y a beaucoup moins de certitude : mesme Moïse ne l'eust point oublié. Outre que nous voyons tous les iours que les mesmes executeurs

qui ont fait mourir les criminels, vont le lendemain les dépendre, où les retirer de la rouë, sans qu'il sorte vne goutte de sang de leurs playes : encore que toutes les causes de l'écoulement se rencontrẽt en cét exemple, & devroient produire leur effet, si elles ne sont empeschées par quelque raisõ morale, comme seroit la consideration que c'est par ordre de Iustice que cette execution est faite ; de laquelle consideration les bestes n'estans pas capables, & n'ayans point cette sagesse devroient saigner en presence des bouchers qui ne sont pas bien exacts en ce mestier, comme les Iuifs leur reprochent tous les jours: & les chasseurs feroiẽt sortir des lievres & des perdris lors qu'il en approchẽt apres les auoir tuées. D'ailleurs, lors que l'on confronte vn assassin à vne personne viuante, elle se trouve bien souvent empéchée à le discerner, & si cet assassin s'approchoit d'vn homme blessé mortellement, qui seroit endormy ou fort au bas, il ne pourroit estre reconnu en témoignage, cependant il est bien difficile à s'imaginer que nous avons moins de sentiment & de cõnoissance durant les restes de nostre vie qu'aprés nostre mort, & qu'il faille qu'vn blessé meure pour devenir plus sensible. Enfin il est aisé de faire voir qu'il n'est pas de cet effet comme des autres merveilles, qui ont vne cause en la nature, pource qu'encore que plusieurs effets nous soiẽt si chachez que nous ne pouuons pas en assigner les causes particulieres, cependant ils se prouvent tous par quelques raisons sinon demonstratives, à tout le moins probables: jusques à la cure magnetique par la sympathie & par l'antipathie, qui sont les seuls principes de tous les mouuemens naturels, lesquels ne sont que de deux sortes, sçauoir l'approche & l'éloignement : estant naturel à chaque corps de se joindre à son semblable, & de fuir les objets pour lesquels il a de l'aversion. Et defait, si ce sang sortoit naturellement, ce seroit pour se

joindre à vn sang de mesme nature, comme seroit celuy des parens du mort: la sympathie n'estant qu'entre les corps qui sont joints d'amitié. L'antipathie ne peut non plus faire cet effet; pource que ce n'est pas son propre de joindre & d'approcher deux corps lesquels sont ennemis: au contraire elle devroit faire concentrer tout le sang en la presence du meurtrier, & le faire retirer aux parties interieures. C'est ce qui me fait conclure que non seulement on n'a pas trouvé les causes de ce miracle, mais que mesme il est impossible qu'il y en ait aucune qui soit naturelle.

Le cinquiesme dist, que selon l'opinion d'Auicenne qui veut que l'imagination agisse mesme hors de son sujet, elle peut causer cet épanchement de sang, la phantaisie du coupable à force de penser au sang qu'il a épandu en tuant celuy qu'on luy presente, dont l'objet émeut toutes les puissances, estant capable de causer cette hémoragie ou effusion de sang. Les vapeurs du nitre peuvent aussi aider l'ebulition qui se fait du sang au corps, quand on le déterre, & l'eau qui s'insinuë dans les veines des noyez le rend plus fluide lors qu'on le tire de l'eau. A quoy la chaleur de l'air plus grande que celle de la terre & de l'eau, peut contribuer, mesmes se trouvant échauffé par la multitude du peuple qui accourt à tels spectacles. La fermentation qui arriue lors au sang, sert aussi grandement à cette chaleur qui le fait boüillir dans les veines, comme les syrops boüillans au temps de leur fermentation, emplissent les vaisseaux qui n'en estoient pas pleins auparauant iusques à les faire vuider par dessus: de méme le sang fermenté dans les veines, qu'il ne remplissoit pas auparauant, aprés icelle s'enfle en sorte qu'il n'y peut plus loger: & pource qu'il a en outre acquis vn acrimonie qui ronge l'orifice des vaisseaux, il fait par ce moyen sortir le sang quelques jours apres la mort, comme il se void

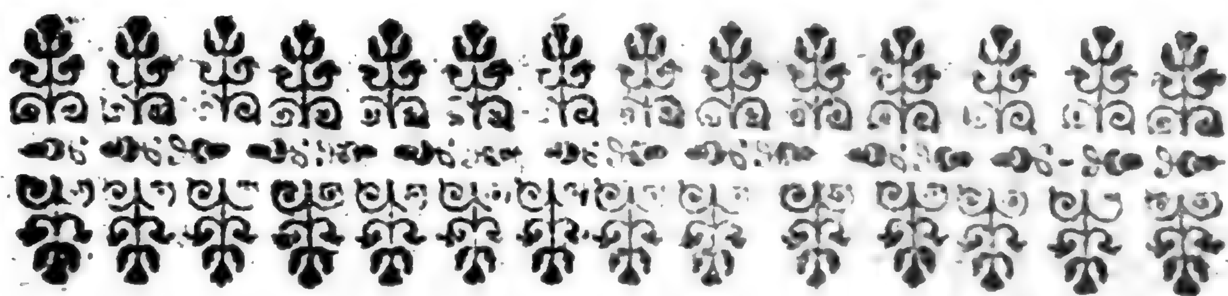
aux corps qu'on reserue pour les anatomies: où la corde ayant fait monter le sang au cerueau, & n'y pouuant estre contenu, il en sort par le nez. La simpathie des esprits autrefois amis & deuenus ennemis, peut aussi contribuer à cet effet: qu'il ne faut pas trouuer plus étrange que plusieurs autres pareils mouuemens: telle qu'est la douleur que la nourrice sent aux mamelles lors que son nourriçon crie: la fureur que la couleur rouge excite au Lyon & au cocq d'Inde, le hautmal dont la plante dite Virga sanguinea, ou celle de cornoüiller, augmente ou auance l'accez de ceux qui la tiennent en main cette espece de jaspe qui arreste le sang par vne raison contraire, la pierre nepretique qui l'a fait sortir des reins, l'onguēt armharium qui guerit la playe en pensant l'espée qui l'a faite à cent lieuës de là, & plusieurs autres effets Talismaniques, desquels nous ne voyons non plus la liaison auec leurs causes que celle des esprits du meurtrier & du meurtri, lesquels toutefois ne sont pas moins efficacieux en ce rencōtre que les esprits qui sortent d'vn œil chassieux, sont capables d'offenser l'œil qui les regarde, & les yeux des sorcieres d'enchanter les agneaux & produire tous les autres effets merueilleux.

Le 6. dist, qu'il seroit difficile de persuader à beaucoup de personnes qu'il y ait du sentiment dans tous les corps inanimez, & plus encore qu'il en reste aprez la mort; pource que le sentiment ne peut auoir esté donné a tous les corps que pour faire le discernement des objets, les porter vers leurs semblables, & leur faire fuir les suiets dignes de leur aversion. Ce qui ne peut estre tiré en consequence pour les corps morts, pour lesquels la nature n'a plus ny soin ny prouidence. De sorte qu'elle, qui ne fait rien en vain, & qui ne donne point aux corps des qualitez qui leur soient inutiles, n'auoit garde de mettre ou de conseruer dans les cadavres vne passion qui pourroit seruir à les main-

tenir en cet estat. Ce qui seroit contre le dessein de cette méme nature, laquelle s'efforce de ruiner les corps, & les dissoudre en leurs elemens afin d'en faire de nouueaux mixtes & en accroistre quelqu'vne de ses especes. Ioint que quand nous accorderions à Campanelle que les corps morts ont vn reste de sentiment, il ne s'ensuiuroit pas qu'ils en eussent assez pour les mouuemens de tremblement & de colere ; qui sont les principes ausquels il attribuë cette effusion de sang : pource que la colere requiert trop de sorte de mouuemens reciproques & trop mixtes pour estre compatible auec le froid qui glace les esprits des corps morts, quoy qu'en disent les Historiens, qui ont laissé par écrit qu'on a remarqué la colere sur les visages de plusieurs corps d'hommes qui auoient esté tuez en des batailles, ce qui n'est pas vray-semblable; méme en l'opinion de cet autheur, puisque les plantes qui ont beaucoup plus de sentimẽt que les morts (témoin les actions d'attraction & d'expulsion qu'elles font) ne sont neantmoins point capables de colere, outre qu'ayans veu des hommes assez stupides pour ne se fascher de rien durant leur vie, ie ne puis croire qu'ils deuiennent plus sensibles apres leur mort. Ces corps ne peuuent non plus trembler d'apprehension ny de memoire, laquelle s'en va auec la vie; & ils sont en estat de ne plus rien apprehender de leurs meurtriers, & s'ils devoient trembler de peur, c'est lors que les Anatomistes en approchent, qui les déchirent sans pitié en autant de pieces qu'ils se peuuent imaginer qu'il y en a de differentes : outre que le tremblement ne feroit pas écouler ce sang, puisque cette sorte de passion n'est causée que par le mouuement des esprits qui se concentrent, & abandonnent les parties exterieures pour se retirer au dedans. Et ces esprits separez de l'ame seroient plus capables de discerner vn meurtrier, que lors qu'ils y estoient en-

core ioints, auquel temps celuy qui auroit esté blessé la nuict ou par vn voleur masqué, & qui ne se seroit point fait connoistre par sa parole, ne le pourroit reconnoistre. Aussi les esprits sont-ils de la nature des rayons du Soleil qui échauffent & sont luysans tandis qu'ils sont continuez depuis le corps de l'astre iusques à l'objet sur lequel ils sont dardez: mais le Soleil n'est pas plustost caché que ces rayõs cessent d'estre: Ainsi tandis que le rets admirable du cerueau, qui est la source & la force des esprits animaux, seuls capables de connoissances, les influë dans les nerfs, & par eux dans les autres organes des sens, ils peuuent vser de discretion, mais non autrement ny ailleurs, quand ils y pourroient subsister. De sorte que cette opinion ne se peut pas mesmes sauuer dans l'auis de ces Philosophes Payens, qui vouloient que l'ame apres la mort ne quitast pas le corps, mais seulement les operations des sens internes & externes, suffisant pour monstrer qu'il n'y a plus d'esprits, de faire voir qu'il n'y a plus d'action dont ils sont les organes.

Le 7. dist, que ce mouuement extraordinaire, ne se peut rapporter qu'à vne lumiere que Dieu enuoye aux Iuges surnaturellement pour la découuerte des crimes les plus noirs qui demeureroient autrement impunis, que c'est aussi la cause pourquoy ce miracle, qui est arriué quelquefois, ne se remarque pas tousiours comme les effets des causes naturelles qui sont necessaires, & par là se distinguent des contingentes. N'estant pas moins impie de nier que la Iustice diuine vient quelquefois au secours de celle des hommes, qu'il tient de l'ignorance & rusticité de se contenter par tout des causes vniuerselles, sans recourir aux particulieres, que Dieu employe bien communement à la production des effets, mais n'enchaine pas son pouuoir à la necessité de leur suite, qu'il interrompt quand il luy plaist, iusques à donner de la bouë à la vertu, d'éclairer les yeux des aueugles.



DEVX CENT XLII.

CONFERENCE

Si la verité engendre haine, & pourquoy.

LA verité est vne affection ou qualité de l'Oraison conuenable à nostre pensée ou entendement D'où s'ensuit que pour dire la verité, il suffit d'exprimer les choses comme nous les pensons, soit que nous les ayons bien ou mal conceües : Ce qui a fait expliquer le mot de mentir en Latin par ceux-cy, *contra mentem ire*. Toutefois il y a deux sortes de veritez: l'vne simple, qui est la verité des termes, comme aussi il y a vn mensonge de mesme, tel qu'est la chimere qui n'est point & ne fut iamais, l'autre composé, qui est l'oraison enunciatiue, & par laquelle on asseure ou l'on nie quelque chose d'vne autre, laquelle oraison est seule capable de verité ou fausseté. Car la verité proprement prise est lors que non seulement le discours conuient à l'espece qui est dans nostre entendement, mais encore lors que cette espece s'accorde auec la chose. De sorte que la verité se peut appeller la mesure ou conuenance de la chose auec l'entendement & de l'entendement auec la parole. Cette verité se peut encore diuiser selon la difference de ses obiets, en naturelle qui

traite de la nature de chacune chose, & ciuile qui parle des actions & mœurs des hommes. Cela posé i'estime que la verité d'elle-mesme n'engendre point de haine, & partant qu'il n'en faut point chercher la cause, mais au contraire auec Aristote, que nous aymons tellement la verité que nous ne voulons pas mesme du mensonge qu'auec l'apparence du vray, qu'on appelle vray-semblable: Ce qui fait que les Romains cessent d'estre agreables lors qu'ils tiennent de l'impossible: & lors qu'on amuse les petits enfans à des contes, il faut les adapter en sorte à leurs sens qu'ils les puissent croire, & pour cet effet iuger veritables, ce qu'ils font aysement pour leur inexperience. Mais pource que la plus part des hommes sont imparfaits, autant qu'ils ayment à estre loüez, autant hayssent-ils ceux qui leur disent la verité de leurs defauts qui emportent ordinairement blâme: & pource que la mesme raison qui fait aymer à chacun ses loüanges, fait prendre plaisir à blâmer autruy, pour en paroistre eux-mesmes plus parfaits: De là vient que ce blasme estant fort bien receu de tout autre que de ceux à qui il touche, lesquels sont par là fort sensibles, le prouerbe de Terence a pris suiet de dire que verité engendre hayne, principalement lors qu'elle est opposée à la flaterie & obeyssance aux humeurs d'vn chacun, qui fait paroistre la verité d'autant plus austere: comme vn rustique aupres d'vn courtisan paroist d'autant plus lourdaut, & tous les autres contraires se font mieux paroistre estant approchez.

Le 2. dist, que ce prouerbe Verité engendre hayne, n'est point fondé sur la verité: de laquelle vn chacun ne fait pas seulement profession, mais encor témoigne de s'y plaire: aussi est-elle l'obiet de nostre entendement qui ne se repose iamais tant qu'il l'ait trouuée; comme la

recherchant auec la mesme passion que la volonté suit le bien. De sorte que posant la verité d'vn costé reconnuë pour telle, & le mensonge de l'autre, aussi reconnu tel : il est autant impossible à l'entendement de ne l'aymer point, comme à sa volonté de ne suiure pas le bien. De là se remarque vn tel amour de la verité en toutes personnes, que non seulement les Iuges par le deu de leurs charges recherchent auec tous les soins possibles la verité d'vn fait, mais encore tous ceux qui n'y sont aucunement interessez s'y plaisens si fort, que les oreilles plus lassées d'entendre vne cause, ne sçauroient refuser audience à celuy qui vient à la découurir, & si l'entendement ne la conçoit, il ne demeure iamais satisfait, non plus qu'vn estomach affamé qu'on a voulu repaistre de viandes peintes. Il n'appartient donc qu'à des esprits malades de hayr la verité, comme aux yeux chassieux de fuir la lumiere. Si bien que comme l'on ne definit pas les couleurs, les saueurs & les autres obiets des sens au jugement des organes indisposez, & qu'on n'appellera pas le sucre amer pource que la langue du fievreux chargée de bile, le juge ainsi : de mesme sous pretexte du iugement peruerti du vicieux, on ne doit pas dire que la verité engendre haine, ny par consequent rechercher la cause de ce qui n'est point.

Le 3. dist, que ce qui conuient à nostre nature & se trouue en tous, ne se peut appeller maladie, mais bien son contraire. Or non seulement l'entendement & les sens internes, mais aussi tous les sens externes de l'homme pris en general & en particulier, se plaisent au mensonge & a estre trompez : d'ou vient que de toutes les sectes des Philosophes il n'y en a point eu de plus estimées que celles qui se sont deffiées de la capacité de nostre esprit, & soustenu son erreur & incertitude, ny de plus ridicules que les plus presum-

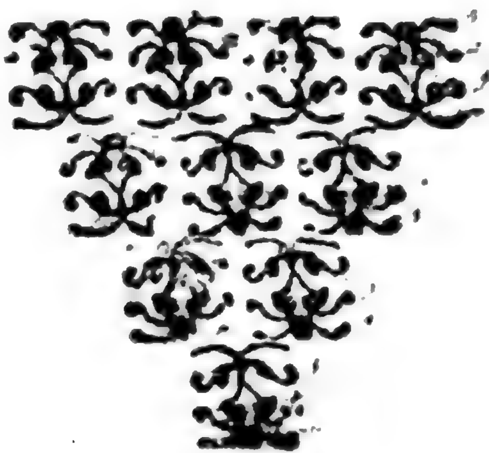
ptueux. Et pource que mesme reconnoistre qu'on ne peut sçauoir la verité est vne espece de verité, de laquelle nostre entendement n'est pas capable : c'est pourquoy la secte Pyrrhonienne l'a emporté au dessus des autres, selon l'auis de plusieurs, mais Democrite l'a logée dās vn puits, & d'autres disent qu'elle s'est enuolée au Ciel, voulans les vns & les autres la representer hors du commerce des hommes : Ioint que nostre entendement n'ayme pas moins sa liberté que nostre franc arbitre, & comme la volonté ne seroit plus libre si elle estoit necessairement portée à quelque objet, d'où sont procedées tant de diuerses opinions pour le souuerain bien, ainsi nostre entendement preuoyant que s'il connoissoit vne fois la verité, il cesseroit d'estre libre à se porter ailleurs, luy prefere le vray semblable & probable, d'où vient le plaisir que nous prenons aux disputes & altercations problematiques. Et la plus part des sciences & des arts ne sont fondez que sur l'erreur de nos facultez : La Logique, sur celle de nostre entendement à discerner cette verité, pour laquelle mieux déguiser & plaire par là dauantage, la Rethorique ou art oratoire a esté inuentée, la fin de laquelle n'est pas dire la verité, mais persuader tout ce qui luy plaist : La Poësie est l'Art de mentir adroittemēt en feignant ce qui n'est, ne fut, & ne sera iamais: comme la peinture, & notamment la Perspectiue, prend à tasche de nous tromper. Iusques aux arts les plus agreables, comme celuy des cuisiniers, sont les plus estimez lors que par leur déguisement ils abusent mieux nostre goust & nos autres sens. Entrez dans la conuersation ciuile, ce n'est que déguisement, & sans parler de cette maxime de l'vn de nos Roys, & à laquelle il restraignoit tout le latin de son successeur, la pluspart des ciuilitez des courtisans, voire celle des bourgeois, n'aboutissent que là : D'où vient qu'il ne se faut pas ébahir si les lourdauts qui veulent aller contre le

cours ordinaire du reste des hommes se rendent odieux à vn chacun.

Le 4. dist, que l'entendement ne se plaist aux doutes sinon comme les amoureux de Penelope se plaisoient à courtiser ses chambrieres, c'est à dire, à faute de pouuoir iouyr de la maistresse, & n'y a celuy qui lors qu'il met la main au plat pour manger, ne se faschast, si par des lunettes à plusieurs faces il le voyoit tellement multiplier & changer de situation, qu'il ne le pust rencontrer. Il est donc certain que nous aymons si fort la verité que le mensonge ne nous peut estre receuable s'il n'est couuert de ses ornemens, & tous ces arts de la déguiser montrent qu'elle estime nous en faisons, puis que pour se rendre agreable il en faut auoir l'apparence. Vray est que n'y ayant que Dieu qui puisse discerner cette espece de verité qui consiste au rapport de nos pensées auec nos paroles, & la tromperie estant fort frequente en cette matiere, la ciuilité & courtoisie enseigne à vser plustost de paroles de compliment que de rudes & mal polies, dont la rusticité est ordinairement excusée par les lourdauts du mot de verité, bien que cette-cy ne soit non plus incompatible auec la bonne grace, que la fueille d'or auec les pilules qu'elle rend moins desagreables au malade.

Le 5. dist, que la verité estant l'expression de l'espece de la chose, & prenans plaisir à voir vne copie bien contretirée sur son original, elle ne peut engendrer haine. Les choses ne nous déplaisent pas aussi d'elles mesmes, du moins y en a-il plus de plaisantes que de desagreables: Et de celles-cy vne bonne partie est adoucie par la façon de les dire, comme il se void aux railleries, n'y ayant rien qui empesche qu'on ne die la verité en riant. La reuerence du lieu, l'authorité des personnes, la discretion & autres circonstances que l'on apporte à dire la verité, contribuent aussi à la prendre en bonne

part. Tellement que la denomination ne se deuant tirer de la moindre & moins saine partie, la verité ne peut estre dite engendrer haine. Aussi la verité ne pouuant produire que son semblable par vne generation vniuoque, ce ne peut estre que par vne equiuoque qu'elle engendre la haine, le vulgaire ignorant prenant en cette matiere, cóme il fait souuent, la cause pour ce qui ne l'est point. D'ailleurs la difficulté qui se rencontre à trouuer la verité, en accroist l'amour, au lieu d'en produire la haine, lequel amour n'est pas moins vniuersellement aymé que le mensonge est hay de tous, comme le témoigne l'histoire de ces deux citoyens Romains, l'vn desquels fut banny par les suffrages du peuple, pour auoir esté reconnu tellement addonné au mensonge, qu'on ne luy auoit iamais ouy dire vray. L'autre fut grandement honoré du public, pource qu'on ne luy auoit iamais ouy mentir, non pas mesme en riant. Dequoy nous auons encore tous les iours des exemples par le mauuais accueil que trouuent les menteurs. Ce qu'ayans bien reconnu nos anciens Gaulois ils ont colloqué le dernier degré de l'offense au démentir.





DEVX CENT XLIII.

CONFERENCE

Du feu central.

PVIS qu'il y a vn Element du feu & qu'il le faut placer quelque part, qui ne peut estre la concauité de la Lunë pour les raisons ailleurs deduites en vne Conference, & entr'autres pour ce que la diuersité des moyens de la veüe romproit le rayon visuel : il reste de le colloquer au centre du monde. Car l'Escriture ayant posé l'estenduë des cieux entre les eaux d'enbas & celles d'enhaut qui est le ciel crystallin: & l'empyrée le plus haut des cieux & le siege des bien-heureux, ne retenant rien de la nature du feu que son nom & sa lumiere, on ne peut loger cet élement au dessus de ces cieux-là, au dessous desquels tout estant rempli d'air transparant iusques au globe composé de l'eau & de la terre, nostre veuë seruiroit d'vn suffisant tesmoin pour nous prouuer la subsistance du feu s'il estoit placé dans tout cét espace, puis que le moindre meteore ignée, sans en excepter les feux-follets qui ne brûlent point, se manifeste par sa lumiere, dont vouloir priuer le feu, c'est luy oster sa nature, sans laquelle il ne peut estre feu, non pas mesme estre conceu tel. Aussi, l'Element du feu estant destructif de tous les autres, il le falloit placer en la partie la plus esloignée de l'vniuers, qui ne pouuoit estre le Ciel,

puis qu'ẽ ce cas-là il eut environné tout le monde, & occupant vne si grande estenduë ; comme veulent les Philosophes, il eust, veu sa grande activeté, reduit tout cét vniuers en cendres. Il est donc bien plus conforme à la raison que l'element du feu soit au centre du monde pour influër de là sa chaleur à toutes ses parties, & estant mieux conserué par la terre, comme sous des cendres, en estre plus durable, & reboucher par ce moyen cette grande actiueté, tant par sa diminution de sa quantité, qu'en reprimant sa violence, (les cauitez & espaces vuides de la terre n'en recevans qu'vne partie.) Ce qui se prouue par la comparaison du grand monde auec le petit, dans lequel le cœur, qui est le siege de son feu, est en son centre, d'où il se communique à tout le corps par ses artéres. A laquelle opiniõ s'adjoignent aussi aucunement ceux qui placent l'element du feu dans le corps du Soleil: puis que selon l'auis de Copernic & de plusieurs Mathematiciens modernes, le Soleil est au centre du monde. Mais sans insister sur la remarque d'vn auteur de ce tẽps, lequel dit auoir trouué la mesme distinction dans les regions sousterraines que celle de l'air, voulant qu'il y ait vne basse region de la terre, qui est celle qui commence à sa surface, & va iusques à 25. brasses, la seconde enuiron cinq cens brasses de là: & la 3. jusques au centre: & asseure qu'en descendant il sentoit vne chaleur qui s'augmentoit jusques à vn certain degré: Il seroit impossible sans ce feu central de s'imaginer la generation des metaux mineraux & pierres precieuses. Dequoy la nature nous fournit vn bel exemplaire au Mont Vesuue, Montgibel, & plusieurs autres, lesquels ne sont pas entre l'air & la Lune, mais sous terre où ils s'entretiẽnent des exhalaisons vnctueuses & souffreuses de la méme chaleur qu'elles fomẽtent, preparẽt & rẽdre propres à seruir d'aliment à leur feu De fait, puis que les dégels arriuent souuent en des saisons où le

Soleil s'éloigne de plus en plus de nous, & où il ne se remarque aucun aspect ou conjonction notable de planete capable de produire ces effects: il ne faut rechercher la cause ailleurs, qui ne peut estre que ce feu central: lequel, selon la grandeur ou petitesse des flammes ou fumées qu'il insinuë dans les pores de la terre y cause de la chaleur & elle ce degel, en chassant le froid qu'vne cause contraire y auoit produit. Ce qui fait que la terre se dégele ordinairement par le bas, & les riuiéres par leur fond: duquel dégel & changement de temps les mauuaises odeurs qui s'éleuent des cloaques sont vn indice assez ordinaire: signe certain que les vapeurs eschauffées, que ce feu central éleue, viennent du profond de la terre, & que passant par ces lieux-là il en rapporte les odeurs susdites. On trouuera aussi dans cette opinion, plutost que dans la commune, la raison des froidures hors de saison, comme est celle qui nous a surpris au commancement de ce mois d'Auril auquel on auoit raison de n'en plus attẽdre au moins de si violentes pour l'éleuation du Soleil & production des iours: Car puis que ce froid si vehement vient contre l'ordinaire, & ne se peut attribüer au cours du Soleil pere de la chaleur & de la lumiere, il faut recourir à quelque autre cause qui est vray-semblablemẽt la retention des vapeurs & exhalaisons chaudes, qui sont quelquefois comme à present, si foibles & tellement enfermées dans le centre de la terre, qu'elles ne peuuent de là se produire jusques à la basse region de l'air.

Le second dist, qu'autant que l'estre de l'Element du feu est incertain autant l'est son vray siege. Lequel doute il est beaucoup plus aisé d'establir que de resoudre: Mais il n'a point de lieu moins probable que le centre du monde, lequel estant sa plus basse partie & comme telle moins capable de loger vn corps vaste, ainsi qu'on nous represente celuy du feu, qui la surpasse plusieurs fois en quantité,

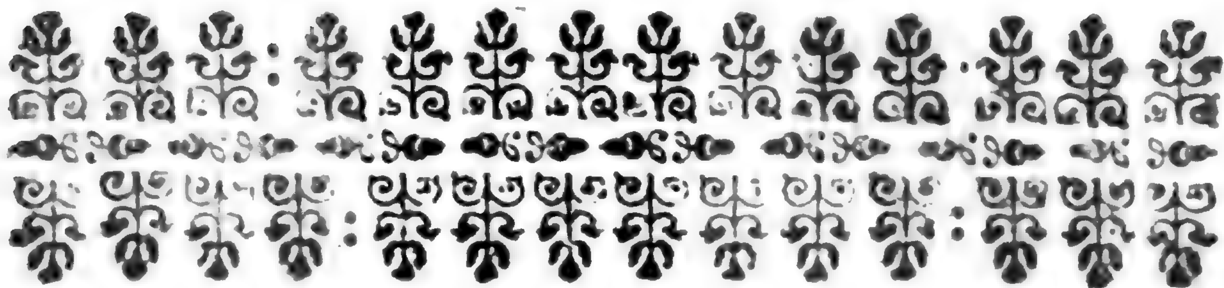
rend cette opinion plus absurde que ne seroit celle qui voudroit loger vn muid de vin dans vne chopine: y ayant, disent les Philosophes, dix fois autant d'eau que de terre, dix fois autant d'air que d'eau, & dix fois autant de feu que d'air, qui est à dire mille fois autant de feu que de terre, & par ainsi le plus grand ne peut loger dans le moindre. A quoy repugne autant que tout le reste, l'ordre & progrez de la nature, qui ne va pas d'vne extremité à l'autre sans quelque moyen, ce qu'elle feroit si elle n'auoit mit des corps moyens, assauoir l'eau & l'air entre la subtilité extreme du feu & la masse grossiere de la terre. Ce qui rendroit impossible à cét element sa subsistance sans pasture, comme on la suppose en le plaçant entre la Lune & la haute region de l'air. Car la terre estant pleine de houle, charbons de miniere, naphte, salpestre, souffre & autres matieres combustibles, le feu ne les pourroit toucher sans les embrazer, & ne les sçauroit embraser sans se nourrir d'eux. Ce qui n'arriue point en cette region epurée des exhalaisons. Aussi la raison qu'on donne pourquoy nostre feu ne peut subsister sans matiere, est qu'il est hors de sa sphere, où il est detenu par force, il luy en faudroit donc fournir au centre de la terre, & sans s'arrester à l'impossibilité qui se trouue dans le mot de centre, lequel pris à la lettre, n'estant qu'vn poinct ne peut rien contenir, tousiours faudroit-il que la matiere combustible qui est autour de ce centre seruant de pasture au feu, il s'augmentast & par cet embrasement consumast tout ce qu'il y auroit de combustible dans la terre, & agiroit de telle sorte sur tous les autres corps, que l'on tireroit de la chaux viue des minieres au lieu de tufe, & des pieces de brique au lieu d'argile, voire nos manœuures n'auroient plus la peine de cuire le plastre, & ce d'autant plutost que le feu seroit grand, tant s'en faut qu'il pust durer depuis le commencement iusques

à la fin du monde, comme il le faudroit presuppo-ser pour l'appuy de cette opinion. Laquelle toute-fois ne peut subsister dans l'esprit de ceux qui con-noistront la nature du feu, qui n'a pas moins be-soin de respiration que l'animal, comme l'expe-rimentent ceux qui veulent conseruer de la lumiere & du feu dans les lieux sousterrains, où ils sont contraints à cette fin de faire transpirer de l'air, par des canaux, sans lesquels l'vn & l'autre s'éteindroit, comme le pratiquent vtilement ceux qui veulent esteindre le feu qui se prend dans les caues: Car le plus grand buscher y estant embrazé, ils n'ont qu'à boucher exactement les veuës & souspiraux, le feu s'esteint incontinent. Ce qui montre qu'il seroit impossible, non seulement que le feu s'allumast, mais qu'il se conseruast au centre de la terre, y estant al-lumé, veu qu'il n'est pas possible de s'imaginer vne communication d'air qui descende contre sa natu-re deux mille cinq cens lieuës en terre, qui est sa profondeur ou mesure de son demy-diamettre, mesme au trauers des rochers & des bancs de mar-bres, cailloux & autres sortes de pierres solides & impenetrables à l'air, encore que la seule argile, sa-blon, voire toute autre espece de terre, ne soit que trop suffisante à l'exclusion de cét air. D'ailleurs le feu & l'eau sont incompatibles. Or l'experience monstre qu'on ne sçauroit creuser en aucun lieu sous terre qu'il ne s'y rencontre de l'eau, laquelle par sa pente naturelle se porte à remplir tous les lieux vuides de la terre: Le feu n'y peut donc pas loger. Veu mesme qu'on ne le peut conceuoir non plus que peindre, sinon la pointe en haut, signe que c'est son lieu naturel, opposé au centre, partant il n'est point le lieu du feu, mais de la terre & de l'eau sur laquelle l'Escriture dit que Dieu a fondé la terre.

Le troisiesme dist, que le feu n'est pas dans le centre de la terre comme dans son lieu naturel,

ny aussi par cõtrainte, mais cõme vne ame dedãs son corps, ou vne forme dans sa matiere. Car tout ce qui est au monde estant animé & la chaleur estant le premier effet de l'ame, on n'en sçauroit priuer la terre, mere des viuans, sans la rendre sterile, veu que nul ne donne ce qu'il n'a pas: & n'est point plus absurd que le feu subsiste dans le fond de la terre, nonobstant sa legereté, que d'y voir descendre l'air pour empescher le vuide: dequoy tant de bains & d'eaux minerales chaudes sont des tesmoins irreprochables: ioint l'authorité de l'Eglise qui est de cét auis. Car encore que quelques docteurs d'icelle ayent mis en auant que l'enfer estoit par tout où Dieu suspendoit cette vertu de laquelle il remplit tout le monde: Si est-ce que la plus commune opiniõ place l'enfer aux parties inferieures de la terre, qui luy donne le nom d'enfer: Plusieurs ayant mesme creu que le petit espace dans lequel sera pressée la multitude innombrable des damnez, fera partie de leur peine, & accroistra leur supplice.





DEVX CENT XLIV.

CONFERENCE

De l'ecstase.

BIen que l'vnion de l'ame auec le corps soit si étroite, qu'elle serue de modelle à toutes les autres qui se remarquent dans la Nature, elle n'est pas neantmoins si forte qu'elle ne souffre quelquefois vne dissolution que les Philosophes ont creuë possible, l'vne & l'autre de ces parties demeurant en son entier. Cette separation s'appelle ecstase, dans laquelle les Platoniciens, qui l'ont le plus mise en vogue, ont estably le souuerain bon-heur : Pource que par ce moyen ils pretendoient détacher leurs esprits de toutes les choses materielles, & de leur propre corps, des nuages & humiditez duquel ils estimoient que l'esprit estoit empesché dans ses fonctions, lesquelles estans pareillement spirituelles, se font d'autant plus parfaitement que l'intellect qui les produit est dégagé de cette masse corporelle. D'où les vieillards, & ceux qui sont proches de la mort, ou qui sommeillent ont des visions plus claires & des predictions plus certaines que les ieunes hommes, que ceux qui sont en parfaite santé, d'vne trempe humide, & qui veillent & font leurs autres fonctions : Et comme entre la plus haute sagesse & la plus fine folie, il n'y a pas vn grand chemin, de là vient aussi que ceux qui sont d'vn tempe-

rament plus sec, qui est le propre des fous aussi bien que des sages, ont de telles visions & extases fort frequentes & pour n'estre pas biẽ fort attachez à leurs propres pensées, reçoiuent facilement les impressions externes, & des premiers objets qui se presentent. De sorte qu'on peut faire de deux sortes d'extases. La premiere est propre aux grands personnages & contemplatifs, & n'est rien autre chose qu'vn détachement de l'esprit, lequel est tellement collé à la connoissance d'vn obiet, qu'il en oublie toutes les autres fonctions. Car il en est de mesme de l'entendement à l'égard de son obiet le vray, comme de la volonté à l'égard du sien qui est vn bien, qu'elle aime auec telle passion, qu'elle n'est pas tant là où elle anime que là où elle aime. Ainsi l'intellecte estant attaché fortement à vn bel obiet dont il remarque toutes les differences il se transforme tellement en luy, qu'il cesse d'agir autre part. Dont la cause est que la connoissance aussi bien que toutes les autres fonctions, se fait par vn concours d'esprits, lesquels par ce moyen estans employez presque tous en cette action réleuée, il n'en reste pas assez pour les autres actions, ce peu qui demeure estant appliqué à la respiration nourriture & autre action necessaire à la conseruation de la vie. De fait, cette extase ou cessation des fonctions ne se remarque pas arriuer seulement dans cette contention de l'esprit bandé pour examiner quelque obiet, mais dans toutes les autres actions qui se font auec excés, comme sont les passions dont les extrêmes violences causent l'extase : la profonde tristesse rendant vn homme tellement déconfit, qu'il en deuient tout stupide & insensible. Ce que la ioye fait pareillemẽt par vn effet cõtraire: aussi biẽ que la colere, la crainte, l'audace & les autres perturbations des deux appetits irascible & concupiscible, par la grande dissipation ou concentration des esprits. Il est donc aussi peu estrãge de voir vn homme

homme rauy & extasié hors de soy-mesme dans la contemplation d'vn obiet, que d'en voir rauis d'aise iusque à morir de ioye. Car la connoissance estant vne action de l'entendement par laquelle il sublime & esleue à vn estre spirituel & incorporel les choses les lus materielles qui acquierent dans l'intellect vn estre nouueau & plus parfait que celuy qu'elles ont de leur nature, l'entendement se les rend semblable & s'vnit tellement avec elles, qu'il n'y a rien de plus conforme que l'obiet auec sa puissance qui le connoist. Lors donc que cét obiet est de sa nature spirituel & immateriel, l'entendement se détachant de tout autre sujet est tellement raui dans sa connoissance, qu'il en oublie toutes les autre actions de moindre consequence. L'autre ecstase est propre aux insensez, & est mise par les Medecins entre les plus hauts déreglemens que cause l'atre bile dans les esprits des melancoliques, ausquels elle cause vne alienation d'esprit, qui les porte à penser, dire ou faire des choses ridicules & extrauagantes, tantost auec furie & rage lors que cette humeur s'est enflamé & conuerti en bile noire, tantost auec vne tristesse morne, lors qu'il demeure froid & sec.

Le second dist, que le mot Grec d'ecstase se prend ordinairement pour tout changement de condition quel qu'il soit : souvent pour transport & élevemẽt de l'esprit qui luy fait cõnoistre des chosesabsẽtes, comme il vient d'estre expliqué. Tel estoit possible le rauissement de Sainct Paul de son viuant dans le ciel des bienheureux, qu'il appelle le troisiesme ciel, en prenant l'air, pour vn, & le ciel estoilé pour l'autre : celuy de S. Iean l'Evangeliste dont il parle en son Apocalypse, voire devant eux des Prophetes, & apres eux de plusieurs, si l'on en croid les Historiens, Tel fut l'Abbé Romualdus, lequel ayant beaucoup de peine à lire les pseaumes de Dauid en vne ecstase qu'il eut disant la Messe, devint si sçauant qu'il se trouva capable d'interpreter leur

passages difficiles : S. François qui dans son rauissement receut en son corps les stigmates de la Passion de nostre Seigneur : S. Thomas d'Aquin, lequel tomboit si souvent en cet ecstase qu'il sembloit mort aux assistans : Iean Scot le Docteur Subtil, auquel il arrivoit si frequemment mesme chose, que ses plus familiers le voyant assis & lire ou écrire, le trouuoient souvent immobile & sans sentiment, iusques à auoir esté quelquefois emporté pour mort, & ce pendant l'vn & l'autre retournoit si sçavant de cette mort Philosophique, qu'ils ont laissé peu d'imitateurs de leur grande doctrine. Il se rapporte le mesme d'vne vierge nommée Elizabeth, dont les sens se trouuoient quelquesfois tellement stupefiez qu'elle demeuroit long-temps comme morte, duquel assoupissement reuenuë à soy elle predisoit des choses dont le succez a verifié la certitude. Bref, il y a peu de Convents de l'vn & de l'autre sexe qui n'en publie autant de ses fondateurs. Et afin qu'on ne pense pas attribuer cette separation du corps & de l'ame, avenuë durant la vie au seul enthouziasme ou profonde meditation des choses diuines, qui est neantmoins la plus commune chose : Il se lit d'Epimenides de Crete & d'Aristeas Proconesien Poëtes & Philosophies renommez, qui laissoient quelquesfois leurs corps sans ames, tandies qu'ils l'envoyoient promener librement par le monde, d'où elle retournoit dans leurs corps quand elle auoit fait sa course : Et particulierement Pline raconte que l'ame de cette Aristeas estoit souvent apperceuë sortir de son corps en forme de corbeau : Ce que ses annemis ayans remarqué & rencontré vn iour son corps en cét estat, le brulérent, & par ce moyen ostérent à l'oiseau le moyen de retourner en son nid. Apolonius fait vn conte bien plus prodigieux de Hermotimus Clazomenien à sçauoir que son ame faisoit des voyages plusieurs années hors de son corps qu'elle laissoit couché

ſans aucun ſentiment, tandis qu'elle alloit prédiſant en pluſieurs endroits du monde les tremblemens de terre, ſechereſſe, inondations, & tels autres accidens notables. Ce qui lui eſtant ſouuent arriué, il auoit defendu à ſa femme de ne laiſſer toucher â aucun ſon corps pendant ſes erremens: Mais queſques ſiens enuieux ayans par importunité obtenu d'elle qu'ils puiſſent voir ce corps immobile & gizant à terre, ils le firent brûler pour empecher que ſon ame n'y puſt rentrer: ceque ne pouvant auſſi faire, & les Clazomeniens auertis de cette iniure faite à Hermotimus, luy baſtirent vn temple où il eſtoit defendu aux femmes d'entrer: & Plutarque au livre qu'il a fait du Genie de Socrate, confirmant cette narration, & la tenant pour vraye, dit que ceux qui ont commis ce crime en eſtoient encor alors punis dans les enfers. S. Auguſtin 14. l. de la Cité de Dieu, rapporte qu'vn Preſtre nommé Reſtitutus, toutefois & quantes qu'on l'en ſolicitoit, au ton lugubre de quelques voix plaintiues, deuenoit tellement inſenſible, qu'il demeuroit eſtèndu comme mort ſans pouvoir eſtre éueillé par ceux qui le pinçoient ou piquoient, non pas meſme par le feu, pource qu'il ne le ſentoit tandis que ſon extaſe luy duroit, mais ſeulement s'aperceuoit d'auoir eſté brûlé par la brulure qui luy en reſtoit apres qu'il eſtoit reuenu a luy: auparauant quoy il ne reſpiroit meſme point, & toutefois diſoit auoir oüy les voix de ceux qui crioient à ſes oreilles, ſe ſouuenant qu'il les auoit ouy parler de loin. Le le meſme autheur au 19. l. du meme ouurage, aſſure que le pere d'vn Preſtantius auoit eſté tellement ecſtaſié qu'il ſouſtenoit auoir eſté changé en jumēt, & porté des viures ſur ſon dos dans le camp auec les cheuaux, cependant que ſon corps eſtoit demeuré immobile à la maiſon. Entre autres exemples de cette ecſtaſe, Bodin au liv. 2. de ſa Demonomanie ch. 5. raconte qu'vne ſeruante du Daufiné ayant

esté trouuée couchée le long du foyer & sans pouuoir estre eveillée quelque bruit qu'on fit à l'appeller, ny mesme estant foüettée de verges par son maistre, il approcha du feu à ses parties les plus sensibles pour voir si elle estoit morte : Ce que croyant, elle fut là laissée iusques au matin qu'on la trouua dans son lit se portant bien. Lors le maistre luy ayant demandé ce qu'elle auoit fait la nuit passée:Ha, s'escria-t'elle, mon maistre que vous m'auez battuë ; En suitte dequoy elle fut accusée d'estre sorciere, ce qu'elle confessa. Bref Cardan dit en son liu. 8. de la varieté des choses qu'il se faisoit ecstasier quand il vouloit : en telle sorte qu'il oyoit bien legerement les voix de ceux qui parloiẽt à luy, mais sans les entendre, & sans auoir aussi aucun sentiment de ceux qui le pinçoient, non pas mesme de la plus violente douleur de ses gouttes, ne sentant lors autre chose sinon qu'il estoit hors de soy. Il exqlique ensuitte la façon comme se fait cette ecstase : disant qu'il la sent prendre son origine de la teste, principalement du ceruelet, & de là s'estendre par toute l'espine du dos. Il dit aussi sentir dez le commencement quelque separation au tour du cœur, comme si l'ame se retiroit par vn guichet, tout le corps y prenant part, & adiouste qu'il void lors tout ce qu'il veut des yeux & non pas de la force de l'entendement, & que ces images qu'il voit se remuent incessamment, en forme de forests, d'animaux & autres telles choses: dont il attribuë la cause à la force de l'Imagination & subtilité de la veuë. Il dit encore de son pere des choses plus merueilleuses, & qui l'ont fait soubçõner de Magie. De toutes lesquelles histoires saintes & profanes se peut voir qu'il y a des ecstases miraculeuses & d'autres naturelles : les premieres ne reconnoissant non plus de causes ordinaires que toutes les autres choses de la religion, qui se plaist à estre au dessus de la raison. Les secondes vien-

nent d'vne grande disproportion qui se trouue entre le corps & l'esprit, l'vn estant extremement vigoureux, & l'autre grandement foible D'où s'ensuit que deux sortes de personnes sont suiets à ces ecstases naturelles : assauoir les esprits transcendans qui sont dans les corps debiles, & les esprits foibles, en des corps robustes : pource que la liaison ne se faisant point parfaitement, l'ame n'a pas à faire vn grand effort pour se dépestrer du corps, ou le corps de l'ame, qui demeure par ce moyen libre en ses operations, supposé qu'elles ne dépendent pas toutes l'vne de l'autre, comme il se void en la formation du fœtus, en laquelle l'ame se fabriquant son domicile, montre bien qu'elle peut agir sans luy, & aux lipothymies & defaillances où le corps demeure quelque temps sans qu'il y reluise aucune faculté, du moins aucune operation de l'ame.

Le 3. dist, que l'ame vegetatiue qui est sans mouuement, estant la premiere de laquelle nous viuõs, il ne se faut pas ébahir si les autres deux ames, assauoir la sensitiue & la raisonnable se separent quelque fois d'elle, qni est ce qu'on appelle ecstase : dequoy nous auons quelque exemple dans toutes les facultez : qui se separent aussi les vnes des autres sans la perte de leurs organes. Ainsi, celuy qui a la meilleure veuë de l'entendement, a souuent le sens de la veuë corporelle plus emoussé, le corps le plus robuste a l'ordinaire, l'esprit le plus foible : Les sõnambules & ceux qui parlent en dormant, montrẽt aussi que l'ame raisonnable quitte quelque fois le gouuernement du corps, la sensitiue demeurant la maistresse : ce qui n'est pas moins possible à la vegetatiue à l'exclusion des deux autres. De fait l'experience en produit encore auiourd'huy quelques vns qui demeurent long-temps ecstasiez & non seulement en des matieres d'importance, mais en de mediocres qu'ils ne peuuent comprẽdre, voire s'il

s'en trouue qui s'extasient quand ils veulent : ce qu'on m'a asseuré que pouuoit vn certain personnage sans autre façon, sinon qu'il faisoit peindre contre le paroy vne grande blancheur en rond, au centre duquel il mettoit vne marque noire & à force de la considerer les esprits visuels venans à se dissiper, jettoient son ame en vn vertige qui mettoit en ecstase.

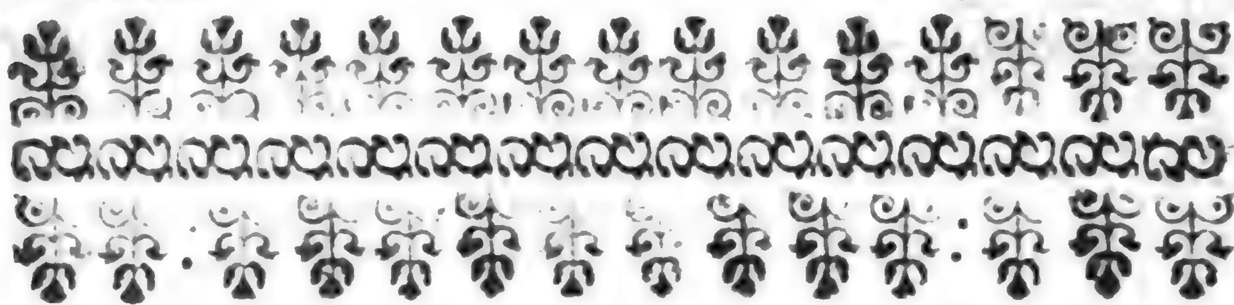
Le 4. dist, Que l'opinion de Bodin qui pose la separation de l'ame d'auec le corps des sorciers n'ayant esté inuentée, que pour rendre raison de ce qu'ils disent auoir veu pendant que leurs corps restoient immobiles, ne doit pas estre creuë sans autre preuue, puis qu'il est impossible d'expliquer mesme par là, les recits qu'ils font des lieux où ils disent auoir esté, & des choses qu'ils y ont faites : veu qu'ils asseurent d'auoir fait voyage auec leurs corps & tous leurs membres, & s'en estre seruis à boire, à manger & à faire d'autres actions purement corporelles, lesquelles ne peuuent estre expliquées par la separation, ne conuenans point à des esprits separez, qui estans immateriels ont besoin du corps pour en emprunter les affections corporelles, & pratiquer les sales actions dont se vantent les sorciers.

Ioint que cette separation ne se peut faire sans la mort, & ensuite les ames n'y pourroient rentrer que par vne resurrection veritable, qui est vne action que Dieu s'est reseruée sans que le diable en soit capable, Et quand il le pourroit il n'auroit garde de tirer les ames des corps & de les dépoüiller de leurs inclinations sensuelles, puis qu'il fait tout ce qu'il peut pour plonger l'ame des hommes plus auant dans les corps, & la sensualité, & rendre toutes leurs affections corporelles. De fait les grandes ames & qui sont le plus détachées du corps n'y sont pas propres ; puis qu'Agrippa & tous les autres maistres de ce detestable me-

ſtier requierent la ſimplicité dans ceux qui veulent eſtre ſorciers comme vne diſpoſition neceſſaire & preuenante. De ſorte que ſi les ames des ſorciers qui ne ſe ſont engagées au ſeruice du diable, & n'y ſont retenuës que par les intereſts du corps, venoient à eſtre déveIopées de la maſſe groſſiere qui les enuironne, & des inclinations du corps, elles abandonneroient ſans doute vn party ſi deſavantageux, au moins elles ne trouueroient aucun gouſt aux diuertiſſemens dont le diable les amuſe. Ainſi eſt il plus probable que le diable aſſoupit quelque fois les ſorciers, & leur lie tout à fait le ſens commun, le rendant incapable de receuoir les impreſſions externes, & que cependant il conioint les differentes eſpeces de la memoire, & en fait en l'imagination des repreſentations toutes ſemblables aux veritez qui ſe font effectiuement ailleurs: de ſorte que l entendement ne receuant rien de l'exterieur qui le puiſſe détromper, il s'occupe tout entier ſous les eſpeces qu'il a au dedans: l'eſprit des ſorciers eſtant fort ſemblable à celuy de ces perſonnes qui ayans le cerueau naturellemẽt foible ou affoibli par des maladies, les ſonges font vne ſi forte impreſſion ſur eux qu'à leur réveil elles ont de la peine à les diſtinguer d'avec les choſes qu'elles ont veuës. Ainſi ce qu'on appelle ecſtaſe diabolique, n'en merite pas le nom, puis que ce n'eſt qu'vn aſſoupiſſement. Les maladies que les Medecins appellent ecſtaſes, comme le catalepſis & la manie, ne le ſont qu'improprement, non plus que l'évanoüiſſement qui a ſouuent paſſé pour ecſtaſe en des perſonnes qui ayans continué leurs meditations au deſſus des forces de leurs corps, & s'eſtans évanoüies de foibleſſe, à leur réveil elles ſe ſont imaginées que l'eſprit s'eſtoit laiſſé emporter iuſques à de veritables ecſtaſes, n'ayans aucune connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé pendant leur défaillance. Les hiſtoires precedentes & celles qu'on

peut adjouster de Socratte, Archimede, & de quelques autres, ne prouuent point que naturellement il puisse y auoir d'ecstase : car ou ces histoires paroissent éuidemment fabuleuses, ou bien elles monstrent que les ames de ces personnes ecstasiées n'auoient point abandonné le commerce du corps ny l'ayde des sens, & de leurs organes, pour se rendre tout en elles mesmes, afin de vacquer aux meditatiōs purement intellectuelles. Car qui examinera l'exemple de Socratte, ainsi qu'il est rapporté dans Platō, prendra plustost cette actiō pour vne épreuue que Socrate faisoit de sa patience, que pour vne veritable ecstase, sur tout puisqu'il se tenoit de bout ce qui ne se peut faire sans vn mouuement de muscles qu'on appelle tonique, qui presuppose vn sentimēt dans ces parties exterieures. De fait les corps morts & ceux où l'ame est empéchée d'agir ne se tiennent point debout, encore que les Atheniens ayent meslé parmy leurs histoires le conte d'vn des leurs qui demeura debout apres auoir esté tué. Les autres exemples sont d'hōmes qui meditoient auec tant d'affection sur leurs pensées, & portoient leurs esprits auec tant de violence vers celuy des sens dont ils auoient le plus d'affaire, que les autres sens demeuroient dénuez d'esprits, & sans actiō, ne discernans point leurs objets s'ils n'estoient extremement violens, qui n'est pas vne veritable ecstase, autremēt il faudroit appeller tous les sommeils des ecstases : Aussi les meditations les plus subtiles qui nous soient reuenuës de ces ecstases sentent si fort le corps & la matiere, qu'il y a apparence que l'ame ne les a point produites toute seule sans y estre trauersée par les empeschemēs du corps & des sens internes desquels elle depend obiectiuement, mesmes dans ses actions inorganiques qu'elle fait : ne luy estant pas possible de mediter toute seule, puis qu'en ses actions directes elle a besoin de l'imagination, & d'estre excitée par les phantosmes, mais

principalement elle ne sçauroit se passer de la memoire qui luy fournit touiours la matiere des speculatiõs, & en reserve les especes. Outre que ceux qui croyẽt que toutes les facultez de l'ame tãt qu'elle est dãs le corps sõt organiques, ne peuuẽt s'imaginer aucune extase en laquelle l'ame medite a part soy sans le cõmerce du corps & de ses sentimẽs, & ceux qui croyẽt que les facultez de l'entendemẽt & de la volõté n'empruntent rien des organes que les obiets de leurs actiõs, ne laissẽt pas d'inferer de cette creance que l'ame a besoin de sens pour faire ses actiõs ne s'y empressãt point que lors qu'elle est excitée par les phantomes, pour le remuëment desquels les esprits animaux sõt absolumẽt necessaires ce qui empéche qu'il ne puisse y auoir d'extases, & ceux qui croient que dans l'extase l'ame se retire de leur cõmerce, & ne sen sert point en ses actiõs, détruisent par ce moyen l'extase au lieu de l'establir : parce qu'il s'ensuit que l'ame durant ces meditatiõs separées laisse les esprits dãs les organes qui cepẽdãt devroiẽt receuoir les impressiõs des obiets externes, & les porter dãs le sens cõmun, de là en l'imaginatiõ & la memoire : au lieu qu'on veut que l'extase laisse le corps sãs actiõ. C'est ce qui me fait cõclure qu'il n'y en a point, parce que l'extase signifiãt vn estat de l'ame hors celuy qui luy est naturel, & hors la suite naturelle qui est entre les actiõs des sẽs, & celles qui sõt propres à l'ame raisõnable, cet estat ne se rencõtre iamais, & ce ne sera qu'apres la mort que l'ame se trouuera tout à fait déliurée des empeschemens du corps: Ce que Socrate a bien recõnu dans le Phœdon, nonobstãt toutes les extases qu'on luy attribuë, & Aristote, de qui les pensées ont esté plus abstraites & plus releuées que du reste des hõmes ne veut point neantmoins recõnoistre d'extases qui viennent de cause naturelle : mais les attribuë toutes à Dieu en ses endemies. Ce qui a esté approuué de Saliger & de plusieurs autres.



DEVX CENT XLV.

CONFERENCE

Du coq, & si son chant espouuante les Lions.

LEs Alemans allans à la guerre auoient raison de mener vn coq auec eux pour leur seruir d'éguillon & d'exemple à la vigilance: D'où vient encore la coustume de quelques muletiers d'en attacher vn sur leur premiere charge, & ce que d'autres ne s'en voulans charger, la parent seulement d'vn bouquet de ses plumes. C'est à ce suiet que la Minerue de Phidias portoit vn coq sur son casque: Si on ne veut le rapporter à ce que cette Deesse presidé aussi à la guerre, où s'il n'est pas moins besoin de vigilance qu'à l'estude. Bien que cét oyseau luy appartienne assez d'ailleurs, & par ses autres qualitez, comme estant si belliqueux & courageux qu'il ne quitte souuent le desir de vaincre qu'auec la vie: Lequel combat il accompagne de telle furie que Cælius Aurelian rapporte vn homme estre deuenu enragé pour auoir esté mordu par vn coq tandis qu'il se battoit. Car la passion de la cholere estant vne courte fureur, elle est capable de hausser grandement le degré de chaleur en vn temperament déja si fort bilieux, qu'auec le temps le corps du coq deuient nitreux, & en cette consideration est ordonné

aux malades pour leur lascher le ventre, mesme lors qu'il a esté bien foüeté & plumé vif, auant qu'on le mette boüillir, & ce courage du coq est la cause pour laquelle Artaxerxes Roy de Perse accorda pour vne singuliere marque de sa valeur à celuy qui tua le Prince Cyrus, de porter sur son iauelot vn petit coq d'or: En suite dequoy les soldats de la Prouince de Carie, de laquelle estoit natif celuy qui eut ce priuilege du coq, à son imitation en porterent au lieu de halecrets sur leurs pots de teste: d'où leur vint le nom d'Alectryons ou de Coqs, en Latin *Galli* : qui est possible la raison qui a donné ce mesme nom à nostre nation: Et pour ce que le coq chante quand il a vaincu, c'estoit l'Hieroglyphe de la victoire. Ce qui donnoit suiet aux Lacedemoniens de sacrifier vn coq quand ils auoient surmonté leurs ennemis. Aussi estoit-il dedié à Mars: & les Poëtes feignent que ç'a esté vn ieune soldat que ce Dieu de la guerre mettoit en sentinelle lors qu'il alloit coucher auec Venus, pour l'auertir quand Vulcian reuiendroit au logis, mais que s'estant endormi jusques apres le leuer du Soleil, & par ce moyen Mars ayant esté surpris auec elle, il se courrouça tellement de sa negligence qu'il le changea en coq, d'où vient, disent-ils, qu'estant memoratif du suiet de sa metamorphose, il chante quand le Soleil s'approche de nostre horizon. Laquelle fable est aussi supportable que celle de l'Alcoran, qui attribuë le chant de nos coqs à celuy qu'il dit estre dans le ciel, d'vne grandeur si immense, qu'il a ses pieds sur le premier des Cieux & sa teste dans le second: lequel coq venant à chanter là haut, reueille & incite a en faire autant tous ceux de la terre, de mesme qu'ils s'y prouoquent les vns les autres, comme s'ils chantoient tous en vn mesme instant par toute la terre: Le coq estoit aussi dedié au Soleil & à la Lune, à la deésse Latone, à Cerés & à Proserpine, ce qui estoit cause que les nouices ou

initiez en leurs mysteres n'en mangeoient point: Comme aussi à Mercure, pource que la vigilance & le leuer matin est necessaire aux marchands: C'est pourquoy on le peignoit en forme d'vn homme assis, ayant vne creste sur la teste, des pieds d'aigle & tenant vn coq sur le poing. Mais il estoit particulierement consacré a Æsculape: Ce qui obligea Socrate en mourant de recommander à ses amis de luy sacrifier vn coq, puis que sa cigüe auoit bien operé, & Pirrhus guerissant les rateleux leur faisoit immoler vn coq blanc, de la vie & nourriture duquel Pythagoras faisoit abstenir ses sectateurs. Ceux de Calecuth le sacrifient à leur diuinité en forme de bouc. Et Acosta, apres Lucian, asseure que l'on adoroit anciennement le coq comme vn Dieu: Ce que le Christianisme ne pouuant souffrir, les a mis sur ses Eglises, & sur la pointe de ses clochers & plus hants edifices, afin d'y seruir de giroüetes pour montrer d'où vient le vent: Si l'on n'en veut rapporter la cause à la repentance qa'eut S. Pierre à son second chant. La cause duquel on attribue communement à la chaleur de cet oyseau, qui se réjouyt à l'approche de l'astre de son temperament: Et pour ce qu'il reçoit plus aisément qu'aucun autre les impressions de l'air (d'où procede que venant à estre humecté par les vapeurs, il chante d'vne voix plus enroüée qui sert ordinairement aux laboureurs à leur predire la pluye) voila pourquoy il ressent aussi des premiers la venuë du Soleil. Et dautant que cet animal est solaire, tel qu'est aussi le lion, mais en moindre degré que luy, l'espece des oyseaux estant plus chaude & seche comme plus legere que celle des animaux à quatre pieds: de là vient que le coq a vn ascendant sur le lion, lequel ne l'entend pas plustost que sa voix réueille en son imagination des especes qui luy causent de la terreur: Si l'on n'aime mieux dire que les esprits du coq se communiquent au lion par cette voix plus

capable d'agir, que les esprits qui sortent des yeux malades, lesquels neantmoins infectent ceux qui sont sains, & qui les regardent, voire, au dire du Poëte, ensorcellent mesme les agneaux.

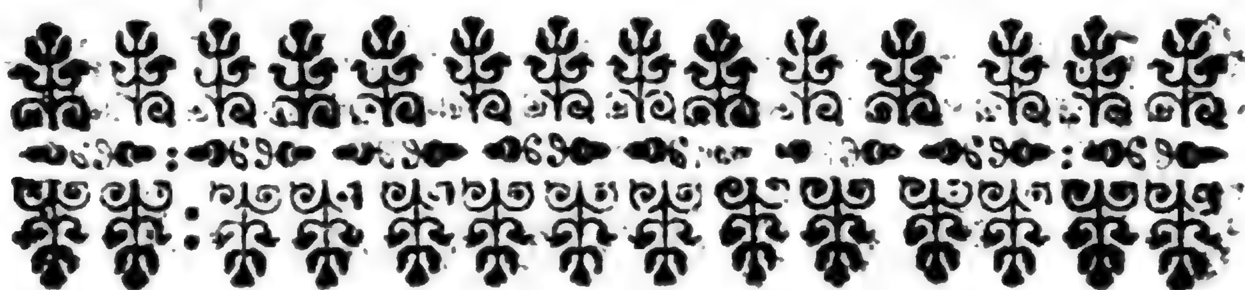
Le 2. dist, qu'il falloit adiouster cette erreur du coq qui espouuante les lions de son chant aux autres populaires, qui font souuent resonner les chaires & les pulpites de maximes qui se trouuent toutes fausses dans la pratique, s'estant pû faire que quelque lion appriuoisé,& par la nourriture deuenu coüard ; ait esté épouuanté par la surprise de ce chant aigu du coq, frapant inopinément & de pres ses oreilles. Ce qui ne se trouuera pas estrange par ceux qui auront assisté au commencement du mois de Mars dernier au combat qu'on auoit destiné d'vn tel lion auec vn taureau, dans vn jeu de paume de la Rochelle, à la veuë duquel le lion fut tellement effrayé, qu'il se lança dans les retz, en precipitant les spectateurs, qui s'y estoient placez en grand nõbre, comme l'estimans vn lieu de plus grande seureté, puis s'alla cacher, sans qu'on le pust iamais faire rentrer en la lice. Il se peut faire aussi que la nouueauté de ce chant ait surpris quelque lion qui n'en auoit iamais entendu, pour demeurer loing des villes & villages où ils se nourrissent, & que par ce moyen le lion ait tressailli à ce premier mouuement : Possible aussi, ce qui est plus vray semblable, qu'on a pris le tressaillement de cholere, où le lion se met d'abord lors que quelque chose luy desplaist, pour vn signe de sa peur, au lieu que c'estoit vn tesmoignage de son indignation : Car de s'imaginer vne veritable & vniuerselle crainte en ce genereux animal pour si peu de chose qu'est la voix du coq, ie n'y voy aucune apparence, veu que cette conuenance qu'on leur attribuë, leur deuoit plustost donner de la sympahtie que de l'auersion, laquelle estant mesme aussi grande que celle qu'a la brebis du loup, ne deuroit non plus espouuanter le lion que

le beellement de la brebis espouuante le loup. Aussi est-ce plutost par l'amitié que le loup se veut à soy-mesme, que pour haine & antipathie qu'il porte à la brebis, qu'il la mange & l'assimile en sa substance, & l'on void ordinairement des coqs & poules dans les cours des maisons où se montrent les lions, qui ne tesmoignent point d'étonnement de leur chant: Voire il me souuient d'auoir veu déuorer vn coq par vn ieune lion, lequel veritablement ne châta pas non plus que ceux de Nibas village de la prouince de Thessalonique en Macedoine où les coqs ne chantent point. Mais s'il y auoit vne telle antipathie entr'eux qu'on se veut figurer, le lion se fust contenté de deschirer le coq sans le manger, comme il fit, & ce qui a donné lieu à cet erreur est le sens moral qu'on en a voulu tirer pour montrer que les plus forts ne sont pas exempts de la peur, qui leur vient souuent des choses d'où elle se deuroit le moins attendre. De sorte que c'est chercher la cause de ce qui n'est point, que demander pourquoy le chant du coq espouuante les lions.

Le 3. dist, qu'il ne faut pas si peu déferer à l'authorité de nos majeurs, que de nier absolument ce qu'ils nous ont asseuré, dont la preuue semble desormais entiere par la suite de tant de siecles, sous pretexte que nous ne le pouuons resoudre, qui seroit imiter Alexandre coupant le nœud gordien, pource qu'il ne le peut délier. Il vaut mieux rechercher dans la nature du coq & dans sa voix la cause de cette frayeur du lion, qui estant vn animal tousiours en fiévre par son excessiue intemperie bilieuse, de laquelle son poil & sa violence sont indices, il luy arriue le mesme qu'aux malades & fiévreux, ausquels le bruit est insupportable, notamment à ceux à qui vn humeur bilieux enflammé excite des douleurs de teste, voire il y a certaine sorte de son que quelques personnes ne sçauroient souffrir, sans en pouuoir neantmoins rendre la

cause, que l'on est contraint d'expliquer par des proprietez specifiques & antipathies, telles qu'on se les peut proposer entre le chant du coq & l'oreille du lion, beaucoup plus vray-semblable que l'arrest que la remore apporte aus vaisseaux voguant à pleines voiles, & mille autres effets imperceptibles à la raison, dont la seule experience iuge: Aussi cét estonnement que le coq apporte au lion par son chant n'est pas fort déraisonnable: Ce Roy des animaux ayant sujet d'admirer comment d'vn si petit corps peut venir vne si forte voix, & qui se fait entendre de si loin, veu que quant à luy il fait de si grands carnages à si petit bruit, lequel épouuantement du lion croist si le coq est blanc, pource que cette couleur aide encore à dissiper ses esprits déja égarez par le premier mouuement de son apprehension.





DEVX CENT XLVI.

CONFERENCE

S'il est permis de mourir pour son amy.

L'Amy est vn autre nous mesmes : Dieu nous commandant donc d'aimer nostre prochain autant que nous, à plus forte raison nostre amy, lequel outre le titre de prochain, a encore celuy-là, il semble par la mesme raison; puis que nous exposons nostre vie pour la conseruation de nostre honneur, qui n'est qu'vne partie de ce qui est à nous, que nostre vie se peut à bon droit exposer pour vn amy, qui est autant que nous. Aussi, la Philosophie morale ayant esté inuentée pour corriger les defauts de nos moeurs & les excez de nos passions, l'amour de nous mesmes & le mespris d'autruy estant des plus communs, il est bien plus à propos de redresser la trop grande inclination que cette philautie nous donne enuers nous, & la faire pancher deuers nos amis, notamment en vn siecle d'interests tel qu'est cettui-cy, & tous demeurent d'accord qu'il n'est pas seulement permis, mais que c'est chose des plus honorables, quand le cas y eschet, de mourir pour sa patrie : Or ce qui nous rend la patrie la plus chere & la plus considerable, sont nos amis : comme nous appellons ennemies les terres qui logent nos

ennemis, & simplement estrangeres celles où demeurent les estrangers : Autrement, celuy dont la terre natale seroit occupée par vne autre nation, combatant pour cette nation là, seroit estimé combatant pour son pays, ce qui seroit absurd. Il s'ensuit donc bien par la maxime qui veut que ce qui est cause de quelque effet, n'en soit pas luy mesme priué, que les amis estans cause de ce que nous aimons nostre pays, nous ne les aimions pas moins que luy, & par consequent qu'il n'est pas moins honorable & necessaire de mourir pour son amy que pour sa patrie. Ioint que la vraye amitié estant fondée sur l'honnesteté & la vertu, qui sont des biens beaucoup plus à estimer que l'vtile & l'agreable, qui dependent de la vie, l'amitié le doit emporter par raison au dessus de la vie, auec laquelle l'amitié méme auroit grand sujet de debatre ces deux autres biens, assauoir l'agreable & l'vtile, le vray amy, duquel seul nous parlons, estant souuent plus profitable à son amy que cettuy-cy à luy-méme, & la vie sans amis n'estant point trouuée agreable d'aucun: du moins l'amitié estant la plus agreable chose de la vie. En vn mot, plusieurs biens sont preferables à vn seul, nostre vie n'est qu'vn bien naturel, lors que nous mourons pour nostre amy, nous ne perdons que ce bien là, au lieu duquel nous en acquerons vn moral qui est l'honneur, à preferer à la vie, encore que ce ne soit pas perdre la vie que de la conseruer à vn second soy-mesme. C'estoit l'auis de Seneque, lequel parle ainsi : Vous demandez vn amy, vous voulez donc mourir pour vn autre. C'est ainsi que le pere des Graeques mourut volontairement pour sauuer la vie à sa femme Cornelia, laquelle action luy acquit tant d'honneur & en fit acquerir à sa femme & à ses enfans par le digne chois qu'il auoit fait d'vne si vertueuse Dame. Et s'il nous estoit permis, mais pourquoy ne le sera-il pas ? de mettre en auant le parangon du vray amour qui est celuy de

Dieu, sa plus admirable action a esté celle par laquelle il a voulu mourir pour ceux qu'il a honorez du titre de ses amis. Tellement que douter si cette action est licite, c'est reuoquer en doute la Iustice de la Iustice mesme.

Le second dist: que la nature & l'art tendent le plus qu'ils peuvent à la perfection, jamais à la destruction de leur ouvrage: n'y ayant que des transpotrs procedans d'vne cause diviune & surnaturelle, relle qu'on l'a remarquée aux martyrs, ou vne foiblesse d'esprit telle qu'aux desesperez, qui puissent inciter à chercher vne mort volontaire. Car la vie estant le fondement de tous les biens, comme sont la santé, la force, la beauté, les richesses, les amis: tous ces biens qui sont entez dans la vie, cessent ainsi que des branches, lors que l'arbre est coupé par le pied ou plustost arraché & sans espoir de plus produire ny rejetter: voires la vie estant vn don du Ciel & que nous ne nous sommes pas donnez, nous ne pouvons aussi nous l'oster qu'auec vn crime de desertion: il faut attendre que celuy qui l'a donnée la demande. Nous avons affaire d'amis pour vivre plus doucement, & non pas pour en vivre moins & mourir plutost: autrement l'amitié qui est estimée le plus grand bien de la societé des hommes, seroit son plus grand mal. Et de fait que seruiroit à vn homme mort l'amitié, l'honneur, & le contentement que l'on se veut figurer, ou bien qui se peut trouver reellemẽt durant cette vie, puis qu'apres cette mort il ne les sçauroit plus gouster: C'est vne chose inouye qu'aucun indiuidu estende ses actions à vn autre, non pas mesme à la conseruation de son espece, qui est la plus violente des passions que la nature luy a imprimées, sinon apres qu'il a acquis sa perfection: Ainsi la semence n'est que le superflu de la nourriture, & ne se trouve qu'ẽ l'animal ou en la plante parfaite, & entre les hommes la charité bien ordonnée commence par soy-

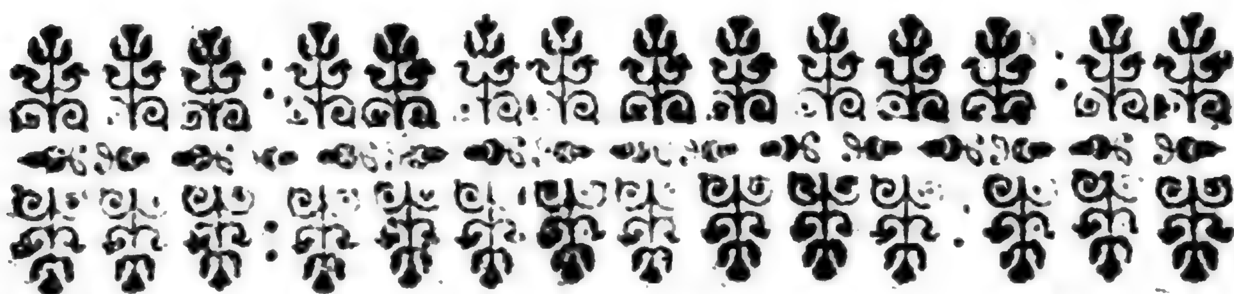
mesme : La difference estant fort grande entre les offices envers vn particulier, & les devoirs & les loix publiques obligent vn chacun : pour la manutention des Estats, de rendre à la patotie, qui enveloppe non vn seul ami, mais nos pere, & mere & parens, & souvent nos autels (qui doivent borner les amitiez bien reglées & empescher qu'il ne se face rien contre la pieté, comme seroit vn homicide de soy-mesme) nos Magistrats & sur tout nostre Prince, pour le soustien & defense duquel nous devons non seulement nos biens, mais aussi exposer nostre honneur & nostre vie. C'est pourquoy les duelistes, qui se peuvent mieux qu'aucuns autres vanter de prodiguer leur vie pour leurs amis, sont ceux d'vn commun consentement qui meritent le moins du public, & tandis qu'ils se vantent de rechercher vn honneur apparent, demeurent souuent enueloppez en vne veritable infamie naturelle & ciuile, temporelle & eternelle Encore qu'on les puisse plutost appeller ambitieux que non pas amis, puis que la pluspart estant priez de seruir de second à quelqu'vn qui leut sera moins ami, ou mesmes inconnu, acceptent volontiers le combat en sa faueur, & se battant contre celuy qui ne cede en rien à l'antre sinon qu'il ne les aura pas employé le premier.

Le troisiesme dist, que la difficulté qu'on fait d'accorder qu'il est permis de mourir pour son ami ne procede d'ailleurs, sinon qu'on ne sçait pas la force de l'amitié, laquelle ne permet point à vn ami de rien refuser à son ami de ce qui est en sa puissance. Dequoy nous voyons quelque espece d'ombre dans la passion amoureuse, laquelle a fait souvent precipiter les amans, pour la seule opinion qu'ils déplaisoient à leurs maistresses, & les histoires sont pleines des desespoirs, qui ont causé la mort aux amans & amantes. De sorte que si cette passion déreglée a de tels effets, qui tirent tous de

l'admiration & plusieurs de la loüange des plus rudes censeurs, quels doivent estre les rauissemens de cette vray amitié, dont la seule idée & le nom sont demeurez entre les hommes? parmy lesquels il n'y a rien si commun que le nom d'ami & les protestations d'amitié, rien si rare que la chose. Comme le verifia vn jeune homme, lequel ne pouuoit croire ce que son pere luy auoit dit de la rareté des amis, luy soustenant en auoir plusieurs, tant que sur vn meurtre qu'il supposa luy estre arriué de faire, il ne trouua point de support en aucun de ceux ausquels il s'attendoit, mais seulement en vn qui estoit ancien amy de son pere, ce qui luy fit changer d'auis. Cette rareté procede du grand amas des vertus qui se doiuent rencõtrer entre deux vrais amis, lequel ne se trouuant pas parmy ceux qui contreuiennent aux loix de leur Prince de gayeté de cœur, comme les düelistes; il ne faut pas craindre qu'vn tel amy employe iamais le sien pour luy seruir de second, & partant on ne sera iamais en peine de le refuser. Mais posé qu'il se trouuast vne paire de vrais amis (car ils ne se peuuent conter que deux à deux, parce que si l'vn auoit requis de l'autre vn secret qu'vn troisiesme luy auroit confié, il ne pourroit satisfaire à celuy-là sans offenser cettui-cy) tant s'en faut qu'ils estimeroient supplice de ne le pouuoir faire: & le deuroient, puis qu'estans iustes & innocens, tels que sont les hommes vertueux, ce ne pourroit estre qu'iniustement, que l'vn des deux amis seroit condamné, & il y auroit de la iustice à sauuer vn innocent. que si on me dit que l'autre estant aussi innocent, feroit donc mal de se faire mourir. Ie respons qu'il luy doit suffire de faire le bien, en laissant l'euenement à la fortune, laquelle possible le garantira de la mort, de la mesme façon que le furent Pithias & Damon, sinon il aura fait son deuoir. Ainsi, l'amy doit opposer son corps au trait & à la mousquetade qui va trãspercer le corps

de ſon amy. Le meſme ſe peut dire de tous les autres perils, auſquels ſon amy ſe trouue, & il ne faut pas craindre que cette doctrine faſſe perir le genre humain, ſe trouuant ſi peu d'amis, quoy que la flatterie veuille perſuader au contraire, que celuy qui feroit profeſſion ouuerte de vouloir mourir pour vn amy, ne ſe doit point haſter pour cela de faire ſon teſtament, veu qu'il ne rencontrera plus de matiere pour mettre cette belle maxime en pratique, & s'il en trouue, il ſera par cette rencontre aſſez heureux en tous les progrez de ſa vie, pour n'auoir point de regret à ſa fin.





DEVX CENT XLVII. CONFERENCE

Des Influences.

Le monde estant composé du ciel & des elemẽs, ceux-cy sont d'eux-mesmes immobiles, & s'ils ne reçoiuent le premier branle du ciel, comme les animaux font le leur du cœur, sans lequel ils cessetoient de viure, il ne se feroit aucune generation, corruption, ny autre mouuement quelconque; ils n'auroient pas mesme de qualité, du moins elle ne seroit point actiue: Car si la chaleur du ciel ne réueilloit celle d'enbas, elle ne pourroit eschauffer: laquelle chaleur venant de la lumiere & du mouuement des corps celestes, se communique diuersement aux sublunaires, les eschauffant plus ou moins selon leur diuerse situation. Et pource qu'outre cette lumiere & chaleur il paroist encor manifestement quelques effets du ciel en terre, qui ne se peuuent attribuer à l'vn ny à l'autre, on a donné à ces effets le nom d'Influences, pareilles à cette vertu qui sort de l'aimant & s'imprime dans le fer pour le rendre susceptible d'attraction: lesquelles influences pour estre celestes ne se meslent point dans l'air, à la façon des qualitez corporelles, qui de deux extrémes en composent vne moyenne, comme du chaud & du froid la tepidité: autrement les cieux inferieurs seroient alterez, & leurs effets

empeschez par les influences des orbes superieurs. Ce qui supposeroit quelque alteration & changement en eux, semblable à celuy qui se trouue dans les elemens : dequoy l'exẽple se void dans les rayons visuels de plusieurs personnes differentes, qui verront vn mesme objet, sans que la diuerse rencontre de leurs rayons rapporte aucune confusion à leur veuë : comme elle se trouue dans les sons & les odeurs ; la diuersité desquels épanduë par vn mesme moyen n'en laisse aucun en son entier, mais en compose vn de plusieurs ; laquelle proprieté de ne se mesler point, procede de la nature de leur principe le Ciel, qui n'est pas seulement ingenerable & incorruptible, mais participe aussi de toutes les autres vertus dépendantes de ces premieres, auec lesquelles la mixtion ne peut compatir. De là vient que les rayons du Soleil, comme tenans aussi de cette mesme nature celeste, ne se meslent & ne se confondent pas auec les corps sublunaires, mais agissent d'vne façon toute particuliere, transperçans tous les corps diafanes, & leur chaleur ne tenant rien de l'elementaire, non pas mesme en leur façon d'agir puis que le rayon n'eschauffe pas, pource qu'il touche tel corps de telle ou telle façon. C'est par la force de ces influences que le signe d'Orion est pluvieux, que la canicule rend les purgations difficiles & tels autres effets des astres dont les causes ne sont pas manifestes : C'est d'elles que dépendent tous les grands changemens d'icy bas : lesquels attribuer au simple concours des quatre qualitez, c'est destituer tous les corps sublunaires de vie, puis que les moindres plantes ne sçauroiẽt subsister sans ces influences. Aussi est-ce sur leur fondement qu'est appuyée toute l'Astrologie.

Le second dist, que le Physicien estant Philosophe sensible, & n'estant point necessaire de recourir au ciel tandis qu'il se trouue des causes suffisantes en terre, il n'y a point d'autres influences des

Astres que la chaleur & la lumiere qui part des leurs rayons, ainsi appellez par la ressemblance qu'ils ont aux rayons d'vne rouë. Car il faut considerer en chacun estre son corps ou disque, dans lequel se trouue ce qui est nommé des Latins *lux*, & que nous pouuōs auec le vulgaire appeller lueur, laquelle ne sort point de son corps : Ses rayons qui en sortant & portent au loing ce que les mesmes Latins appellent *lumen*, nous lumiere, de laquelle ils ne different point. Et pource que cette lumiere n'est point sans chaleur, laquelle viuifie & anime les elemens: de là vient qu'on s'est maginé quelque autre cause qui deust produire ce qu'on a appellé influence, mais de laquelle on ne sçauroit marquer aucun effet, qui ne se puisse rapporter à la lumiere: de sorte que le nombre des choses n'estant point à multiplier sans necessité, il vaut mieux s'en abstenir. De fait, ce que les cieux influeroient icy bas autre que cette chaleur seroit de nature celeste ou elementaire : Non le premier, puis que les Cieux n'estans point sujets à corruption ne peuuent rien communiquer de leur snbstance qui en paesupposeroit quelque déperdition : Non le second : puis que n'y ayant rien d'elementaire là haut, il u'en sçauroit rien venir. Aussi, l'opiniou de Ptolomée, qui veut que les froidures & humiditez de la Lune viennent de la proximité qu'elle a auec l'eau & la terre, la secheresse de Saturne de son éloignement d'elle & du Soleil, & ainsi des autres planettes, montrent qu'il ne renconnoist point d'autre: influences que les premieres qualitez, puis qu'il les fait causes de la complexion mesme des planettes, & n'y ayant point d'action en la nature qui n'ait sa passion, il semble que les cieux ne sçauroient agir& s'écouler ainsi incessamment sans patir & receuoir alteration, qui est la voye de la corruption, dont ils ne sont pas susceptibles.

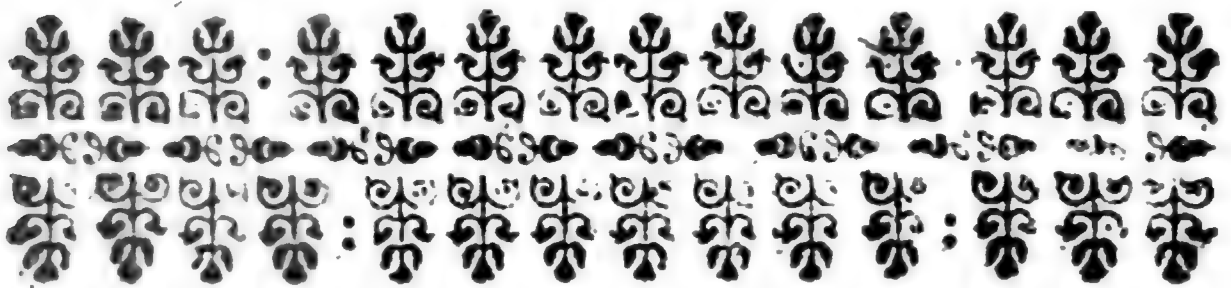
Le 3. dist, qu'il ne sçauroit approuuer cette façon de traitter

de traiter de choses, en obligeant d'abord à prouuer leur existence par la denegation que l'on en fait : Ce procedé ayant esté trouué de tout temps si mauuais, qu'Aristote ne veut pas qu'on dispute contre celuy qui nie les principes, telle qu'est l'existence de la chose dont il s'agit, dont les sens mesmes sont iuges· Ainsi, ne fallut il point d'autres argumens à prouuer qu'il y auoit vn mouuement contre celuy qui le nioit, sinon se promener: Ainsi le mesme Philosophe cōdamne au feu ceux qui reuoquent en doute s'il brule Ainsi sont indignes de la veuë du Soleil & des autres astres ceux qui nient qu'ils ayent de la clarté, de la chaleur & des effets, ou influences sur les corps inferieurs. Ausquelles influences seules, il faut rapporter les déreglemens des saisons & les causes pourquoy nous n'auons pas tousiours mesme temperature d'air lors que le Soleil est égalemẽt esleué ou abbaissé sur nostre Horizon, voire pourquoy il n'y a pas mesme toûjours des pluyes vents, ou autre constitution d'air sous mesmes éleuations des Planettes. Car c'est assez prouuer qu'il ya des influences que de motrer que l'ō ne sçauroit assigner tous les effets des corps celestes à leur chaleur & lumiere. Ce qui est tres-facile ; dautant que si les pluyes procedoient toûjours des vapeurs éleuées iusques a la moyenne region de l'air par vn degré de chaleur assez puissant pour en faire l'éleuation, mais non assez pour les dissiper ou resoudre, & si les vents venoient toûjours de ces vapeurs, ou des exhalaisons, la generation d'icelles suiuant necessairement la mesme disposition des causes, & principalement le mesme degré de chaleur qui se rencontreroit tousiours par necessité au mesme degré du Soleil, les pluyes & les vents, voire tous les autres meteores arriueroiẽt tousiours aux mesmes iours & de mesme façon. Ce qui est entierement contre l'experience, laquelle nous fait voir rarement deux jours, à plus forte

raison deux mois & deux années pareilles : Il faut donc que ce changement vienne d'vne autre cause que de la chaleur & de la lumiere, lesquels receuãs augmentation & diminution par le concours de quelques autres causes, ne peuuent estre dites les seuls principes des action d'icy bas, & puis qu'il y a des années où la chaleur est plus grande qu'aux autres, nul ne pourra dire que ce soit de la chaleur qui en soit cause : autrement elle se produiroit elle mesme, ce qui est impossible: joint que sans la concurrence des autres causes differentes d'auec la chaleur & la lumiere, il se trouueroit vne identité & conformite ennuyeuse, non seulement aux constitutions de l'air, comme il a esté dit, mais aussi en toutes les autres actions des corps sublunaires dont les mouuemens dépendent de celuy des corps superieurs. Il leur arriueroit comme au cheual lequel manié de mesme sorte respond aussi tuosiours de mesme : les elemens estant de soy immobiles, s'ils ne sont meus par les cieux, comme ceux-cy par leurs intelligences : par lequel mouuemẽt les astres qui sont les plus solides parties de leur sphere, & comme telles seules capables de reflechir quelque vertu vers la terre, influẽt vers icelle leur puissãce : laquelle cõme il n'y a point d'apparẽce de borner à la seule petite splẽdeur qu'elles rendent la nuit, qui seroit vn effet entieremẽt disproportionne à de si grãds corpts: Ainsi n'estil pas mal-aisé de cõiecturer que si enormes & prodigieuses masses ne sçauroient toutes ensemble reflechir & inefluer si peu de chose chacune sur vn point qui est la terre & ce qui en est composé, que cette influence ne se trouue grandement efficacieuse sua chaque corps, & non moins considerable que les qualitez qui entrent en sa cõposition. D'ailleurs ceux qui nient les influences doiuẽt attribuer à quelque autre cause les proprietez qui se trouuent en chacun compose lesquelles ne se peuuent rapportee aux elemens ou à leurs qualitez

non plus que les formes des choses, & en rendre quelque meilleure raison que celle qui se retire de ces influences, ce qui ne leur sera pas aisé. Or pour bien édifier, il ne faut pas destruire vn fondement sans en supposer vn autre.





DEVX CENT XLVII.

CONFERENCE

De la Licorne,

TOute la terre estant pleine d'erreur, la Medecine en a pris bonne part, & comme il n'y a rien plus cher que sa vie, les hômes se sont laissez aisément porter à croire l'effect des choses qui la deuoient conseruer & defendre des venins qui l'attaquent plus dangereusement qu'aucun autre ennemy, C'est pourquoy il ne se fait point en cet art de plus grandes impostures que sur le sujet des alexitéres, telle qu'on a voulu rendre la Licorne. Mais ie suis trompé si cette creance ne doit passer pour vne des erreurs populaires. La premiere raison se tire de la contrarieté d'auis qui se trouue dans tous les autheurs. Philostrate en la vie d'Apollonius de Thiane dit, que l'animal de ce nom est vn asne qui se trouue dans les marais des Colques, ayant vne seule corne au front, auec laquelle il se bat furieusement contre l'Elephant. Cardan apres Pline dit que c'est vn cheual, & c'est la forme sous laquelle on le peint plus communément, ayant toutesfois la teste d'vn cerf, le poil d'vne fouyne, le col court, le crin petit, le pied fourchu, & qu'il naist dans les deserts d'Æthiopie parmi les serpens, au venin desquels resiste cette corne, qu'il dit estre plantée au milieu de son front, & de trois coudées de haut,

large à sa baze, & finissant en pointe, Garsias ab horto dit que c'est vn animal amphibie qui n'aist bië en terre pres le Cap de bonne esperance, mais se plaist à la mer, qui a la teste & le crin de cheual, vne corne de deux coudées de long, mais il est seul de tous les autheurs qui l'a dit mobile, & pancher à droit & à gauche en haut & en bas : ceux-cy asseurent qu'elle ne se peut priuoiser & Louys Vartoman dit en auoir veu deux enfermées en des cages à la Meque, qui auoient esté enuoyées à Sultan Solyman, lesquelles estoient priuées. Presque tous l'estiment fort rare ; & Marc Scherer Aleman renegat, depuis nommé Idaith Aga, Ambassadeur du mesme Soliman pres de l'Empereur Maximilian, asseure en auoir veu des troupeaux entiers dans l'Arabie deserte, & Paulus Venetus dit aussi qu'au Royaume de Basman il y en a des troupeaux, & qu'ils sont presqu'aussi grãds qu'Elephans, ayant les pieds de mesme qu'eux, le poil de chameau, la teste de Sanglier, & qu'ils s'aiment dans la fange comme nos pourceavx. Les autheurs ne sont pas moins diuers sur sa façon de viure que l'on represente telle que cet animal ne pouuant paistre à cause de sa corne il ne vit que de rameaux & fruits d'arbres ou de la main des hommes, & sur tout des belles filles dont ils le feignent estre amoureux: ce que d'autres estiment fabuleux. quelques-vns croyent que cet animal a bien esté, mais ne se trouue plus, estant peri dans le déluge & que ces cornes que l'on en trouue, la pluspart en terre, se sont conseruées depuis ce temps-la, cemme l'iuoire fossile, & les autres parties des animaux qui se rẽcontreut sous terre par les diuerses mutations de ces elemens. Et s'il se trouue de la varieté en la description de cet animal. Il n'y en a pas moins aux cornes que l'on nous veut faire passer pour estre de Licorne. Celle qu'on monstre à Sainct Denys en France a enuiront sept pieds de haut, peze treize liures quatre onces, &

finit en pointe d'vne baze plus large en forme de vis ou enuironnée d'vne ligne spirale, estant de trois diuerses façons: ce qui a fait soupçonner mal à propos qu'elle est artificielle: Toutesfois elle ne se rapporte aucunement à celle dont parle Ælian, de telle grosseur qu'on en peut faire des vases. Celle de Strasbourg a bien quelque conformité auec celle de S. Denis, mais celles de Venise different de toutes les deux, comme celle descrite par Albert le Grand est diverse de toutes : Car elle est, ce dit-il, solide comme celle du cerf, est de dix pieds de haut, & fort large en sa baze. Les Suisses en ont aussi vne, autresfois trouuée au riuage d'vn fleuue pres de Bruges, longue de deux coudées, jaunastre en sa surface, blanche en dedans, & odorante, mesmes estant allumée. Celle qu'on garde à Rome n'a pas vn pied de haut, de quoy le gardien rapporte la cause au frequent vsage auquel on l'a mise, se seruant de sa raclure contre les poisons ; & d'ailleurs est vnie & luisante cõme l'iuoire. Aldroüandus qui a complilé vn traité fort ample de cette matiere comme de tout ce qui cõcerne les autres animaux, dit en auoir veu vne à Niclas bourg si grande qu'elle ressembloit plustost à vn os de balaine qu'à vne corne. Becanus Medecin de la Reine d'Hongrie parle d'vne qui estoit à Anuers de sept pieds de haut tellement attachée au crane de son animal, qu'elle se courboit le long de l'espine du dos, & qu'il ne s'ẽ pouuoit seruir à troubler l'eau pour l'empescher d'estre veneneuse, comme disent les autheurs, non pas mesme à s'en defendre, qui est l'vsage des cornes, sinon en se rẽployant le col, & amenant sa teste entre ses jambes de deuant, comme font les taureaux dans leurs combats Elle estoit aussi de couleur blanche : & toutesfois Ælian dit qu'elle doit estre noire & Cresias Medecin du Roy Artaxerxes: ne la represente que d'vne coudée de haut, mais de couleur de pourpre à sa pointe, noire en sa partie inferieure. Laquelle varieté a fait croire à quelques-

vns que toutes ces cornes estoient de poissons monstres marins, n'y ayant aucun element susceptible de plus de varietez. A quoy se doit rapporter ce poisson qu'Albert le grand appelle *Monoceros*, pource qu'il a vne corne sur le front, l'opinion de ceux qui ont creu que la Licorne estoit le Rhinoceros, estant la moins vray semblable. Pline asseure aussi apres Cresias qu'il se trouue des cornes seules en quelques bœufs des Indes, & qu'ils n'ont point aussi l'ongle diuisé : Ce qu'Ælian & Oppian rapportent de quelques taureaux d'Aonie, & Cæsar asseure le mesme des bœufs de la forest Hercinienne. Louys Barthema dit auoir veu des vaches en Æthiopie qui n'ont qu'vne corne. Bref, comme on demeure d'accord qu'il y a des animaux à vne corne : ainsi est-il impossible de sçauoir quel est celuy à qui l'antiquité a donné ce nom par excellence, qui est la Licorne dont nous parlons : laquelle incertitude les Roys & Republiques qui les ont, témoignent bien. Car, s'ils croyoient que ces cornes eussent ces proprietez qu'on leur attribuë, ils ne les laisseroient pas inutiles en leurs thresors, où elles ne seruent que de montre & d'aparat, non plus que les autres ornemens de leurs couronnes, mais ils s'en feroient faire des vases, & à force de s'en seruir, ne se trouueroient pas toutes entieres comme font la pluspart, veu qu'Ælian, duquel semble auoir esté tiré le témoignage de ses grandes vertus, dit que le venin que l'on boiroit dedans tels vaisseaux, ne seroit point nuisible, portant auec soy l'antidote, & que si l'on auoit beu mesme du poison auparauant, il le feroit vomir, & toutefois n'en parle que par ouy dire, & comme les grands menteurs s'ostent toute creance Philostrate y adiouste que les Indiens asseurent que le iour qu'on aura beu dans vn vaisseau fait de cette corne, non seulement on ne sera point malade tout ce iour là, mais que celuy qui sera blessé ne sentira point

de douleur, & ne sera pas seulement garanti du poison pris par luy, mais pourra passer au trauers du feu sans qu'il luy nuise. C'est pourquoy la chasse de cét animal, qu'il appelle asne sauuage, est permise à leur Roy seulement. Ce qui fit respondre à Apollonius estant interrogé s'il croyoit toutes ces vertus, qu'il y auiseroit quand il auroit veu que les Roys d'Inde qui s'en seruent seroient immortels. Adioustez à cela qu'il n'est pas croyable que les Romains s'estans rendus tout le monde accessible par leurs armes, & l'vn de leurs plus grands soins ayant esté de réiouyr leur peuple par des spectacles de bestes les plus rares, n'eussent plustost oublié de leur faire voir des Licornes s'il y en eust eu, que tant d'autres iusques alors inouys. Mais quand il y auroit vne Licorne, ie n'estime pas que ses vertus fussent telles qu'on les décrit, n'estãs appuyées d'aucune authorité, non seulement d'Hipocrate & de Galien : mais des autheurs anciens. Ce qui faisoit dire au Medecin du Roy Charles 9. qu'il eust osté cette coustume de tremper dans la coupe du Roy vn morceau de cette corne, sinon qu'il profite de laisser quelque semblable opinion dans les esprits du vulgaire. Aussi, les marques qu'õ luy donne sont-elles de mesme nature que tout le reste, æquiuoques incroyables & ridicules ; Car ils veulent qu'on discerne les vrayes cornes de Licorne d'auec les supposées, par les bouillons que la veritable excite en l'eau lors qu'elle y est iettée: ce qui est toutefois commun à tous les corps poreux, tels que sont les os notamment ceux qui ont passé par le feu, comme aussi la chaux, la brique, & telles autres choses, où il a laissé des cauitez. D'autres en font le discernemẽt, donnans de l'arsenic à vn coq, ou petit chien, ils font aualler en suite de la poudre de cette corne qui doit non seulement les en garantir, mais presque les ressusciter estans morts, & cependant tout ce qui s'en recuille est que l'on void mourir plus tard les animaux qui ont pris cet anti-

dote que les autres. Ce qu'estant supposé, arriue, de l'attriction que toute corne apporte à l'orifice de l'estomach & des autres vaisseaux qui differe l'exhalatiō des esprits. L'espreuue de quelques Empiriques est encore plus ridicule, lesquels se vantent qu'ayant descrit vn cercle sur vne table & mis au milieu vn scorpion ou vne araigne, iamais l'vne ny l'autre ne peuuent sortir du cercle, & les tenant vn quart d'heure à l'ombre de cette corne les y font mourir sans l'aide d'aucune autre chose: Ce qui n'est point ou doit venir d'ailleurs que de leur corne. Quelques vns y adioustent que cette corne mesme sue en presence du venin. Ce qui semble absurd: car le venin deuroit patir du contrepoison, & en ce cas le contrepoison souffriroit du venin, qui seroit par ce moyen le plus actif, & par consequent le plus fort. Bref, tant de contradictions, d'impossibilitez & d'incertitudes me font conclure que ce conte de la Licorne est vne fiction pareille à celle de la fontaine de Iouuence: & autres choses impossibles que l'esprit humain s'est proposé pour auoir dequoy cōtenter son imagination, bien qu'elles n'ayēt esté ny ne puissent iamais estre reduites en acte.

Le 2. dist, que la foiblesse de l'esprit humain estant telle qu'à peine connoist il les plus proches objets de ses sens: & ne paruient iamais aux differences des choses, ce n'est pas de merueille s'il doute des plus esloignées, telles que sont le Phœnix, la Salemandre, le Basilisc, le Satyre, la Licorne, & autres choses de cette nature, & si la verité des choses estoit ébranlée par les fausses creances que d'autres en auroient eu, il n'y auroit point de Medecins, pource qu'il s'y est trouué souuent des ignorans, point de droit, pource que beaucoup ne le sçauent pas, point de veritable déluge, pource que les Poëtes ont feint celuy de Deucalion & de Pirrha: point de vraye Religion, pource que les Payens & tant d'autres en ont eu vne fausse. Au contraire, disons

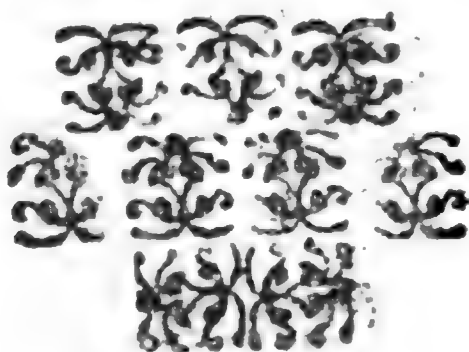
que comme les Romans de Charlemagne ont esté bastis sur la verité de ses admirables exploits : ainsi est-il croyable que les merueilleux effets de la corne de Licorne ont donné suiet à grands & petits d'en parler, & n'en sçachans pas la verité, d'en feindre plus qu'il n'y en auoit. Encore que l'objection qu'on tire de la varieté des descriptions de la Licorne, & méme de celle qui se rencontre en ses cornes, bien qu'on demeure d'accord que d'enuiron vne vingtaine qui se trouue dans les tresors des Princes & Estats de l'Europe, il n'y en ait pas deux entierement semblables, ne soit pas concluante: puis que le méme se pourroit dire de la pluspart des autres animaux, lesquels selon la diuersité des climats changent de couleur, & souuent de forme, & en vn méme lieu se trouuent differens selon leurs âges : Ainsi celuy qui ne connoistroit vn barbet de manchon que par la description qu'on luy en auroit faite ne le croiroit iamais estre de mesme espece qu'vn mastin ou vn dogue, & cependant l'vn & l'autre est chien. L'erreur est aussi fort excusable aux Autheurs qui ont traité de la Licorne, tant pource que plusieurs d'entr'eux, comme Aristote, ont pris le mot de *Monoceros* qui est son nom Grec comme celuy d'*Vnicornis* en Latin, pour vn nom adiectif qu'ils ont attribué à toute sorte d'animaux qui n'ont qu'vne corne, comme il s'en trouue plusieurs : Ainsi qu'ils ont appellé bicornes & tricornes, tous ceux qui en portent deux ou trois, comme il s'en trouue de l'vne & de l'autre sorte entre les animaux à quatre pieds, entre les volatiles (tel qu'est cét insecte qu'on appelle Cerf-volant, & duquel on dit que la corne tenuë en la main guerit la conuulsion) & mesmes entre les serpens, tel qu'est le ceraste, qui en a pris son nom, le cenchris & vne sorte d'aspic. quelques-vns ont aussi confondu le rhinoceros auec monoceros pour la conformité de leur cadence: Lequel rhinoceros les Romains ont

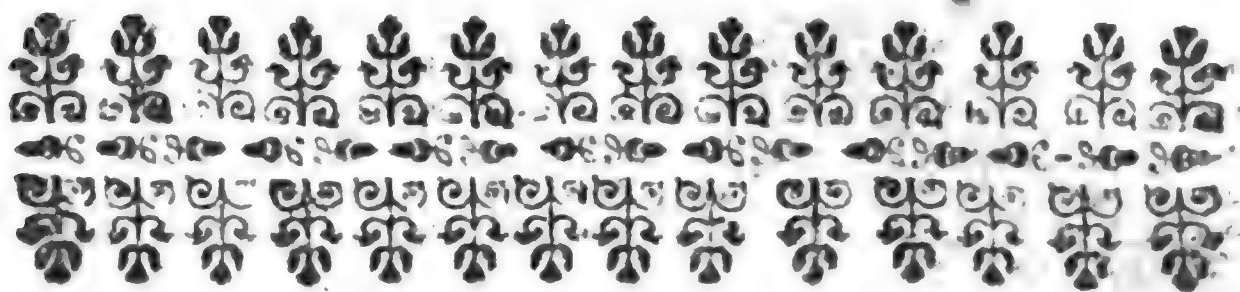
ru en leurs spectacles, & est descrit si furieux par Martial qu'il iettoit vn Ours en l'air comme on feroit vn ballon. Mais pour n'auoir point de tesmoignage qu'ils ayent veu de Licorne dans leurs amphiteatres, il ne s'ensuit pas ou qu'ils n'en ayẽt point eu : l'argument tiré de l'authorité negatiue n'estant pas demonstratif : & posé qu'il leur ait esté inconnu, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit point en nature, non seulement pource qu'ils ne connoissoient pas la plus grande partie du monde, meis aussi parce qu'on represente cét animal si furieux qu'il ne peut estre pris vif, notamment en son âge parfait, estant farouche mesmes à ceux de son espece de l'vn & l'autre sexe, & seulement accostable au temps de leur accouplement, lequel cessé ils retournent à leur premiere fureur & solitude. Car c'est ainsi que Philes apres Ælian en par c, disant que les Brachmanes l'appellent Cartazonon, qu'il est de la grandeur d'vn cheual, de crin & poil roux, tres-leger de tout le corps, & sur tout des iambes, bien que sans iointure, qu'il a la queuë d'vn sanglier, vne corne entre les deux yeux, noir, rayée en limaçon, & finissant en pointe tres-aiguë, haute de deux coudées, qu'il a vne voix rauque, est moins furieux aux autres bestes qu'à celles de son espece, auec lesquelles il combat incessamment, se poursuiuans iusques à la mort, sinon lors qu'ils sont en ruth : que le Roy des Prasiens où il se chasse, prend son passe temps à voir entrebattre les fans de Licorne : car on n'en prit iamais, dit-il, de paruenus à leur âge de maturité. Il se trouue aussi de vieilles medalles qui representent cet animal de la sorte, plongeãt sa corne dans vne pinte : lesquels on estime estre d'Alexandre le grand. Æneas Silvius, qui depuis fut Pape, & Paulus Venetus asseurent qu'il se trouue des Licornes entre les mõts d'Inde & le Catay, & dans le Royaume de Basmã, encore que les marques attribuée à ce dernier conuiennent plus au rhinocerot qu'à la

Licorne. Mais cette authorité & toutes les susdites ne sont pas considerables à l'égard de celle de l'Escriture Sainte : en laquelle il est dit, au Deuteronome 28. *Ses cornes seront comme celle de la Licorne*. Et Dauid au Pseaume 21. parle ainsi : *Delivrez-moy Seigneur, de la gueule des Lyons, & mon humilité des cornes des Licornes*, Et au Pseaume 29. *Aymé*, dit-il, *comme le fan des Licornes*. Et au Pseaum 92. *Ma corne sera exaltée comme la Licorne*. Isaye au chapitre 34. *Les Licornes seront auec eux, & les Taureaux auec les puissãt*, Et au Cap. 39. *les Licornes descendront comme des homme preux*. Iob en parle aussi au chap. 19. de son liure. Ce que Saint Hierosme interprete quelquefois le mot Hebreu de *Rheem*, *Rhinocerot*, estãt excusable: pource qu'en ce lieu là il est parlé des cornes en plurier, lesquelles attribuer à la Licorne, eut esté impliquer cõtradictiõ. Ioignez à ces authoritez l'experience & l'exemple de tant de Roys & de Republiques qui n'estimeroient pas leur tresor bien fourny s'il n'y auoit de la corne de Licorne. La raison y est aussi : Car la matiere qui fait les dents estãt trãsferée à la generation des cornes, & par cette matastase ayant acquis comme vne sublimation qui la purifie : Il est certain que toutes les cornes ont vne vertu alexitére, par laquelle elles combatent le fiéures, guerissent le flux de ventre, tuent les vers, & seruent d'vne infinité d'autres remedes à l'homme. Cette vertu desja grande lors qu'elle vient à estre vnie & resserrée en vn seul canal, comme il arriue en la Licorne, se trouue donc grandement accreuë. Ioint que laissant la confusion auec laquelle la plus part des Autheurs en ont escrit pource qu'ils n'en auoient rien appris que par le bruit commun, qui est vn maistre fort incertain, & ce qu'en ont crû ceux qui n'en ont iamais veu que dans les Tapisseries ou dans les Liures, c'est par trop douter des forces de la nature animée & sensible, que luy vouloir desnier la vertu qui se trouue dans

Les corps inanimez, tels que sont ces langues serpentines qui se trouuent dans les grottes de Malte, les terres scellées, & les mineraux, tels que ceux qu'on appelle à ce sujet Licorne minerale, non pource qu'elle prouient des Licornes enterrées du temps du deluge, non plus que l'yuoire mineral de l'elephant aussi enseuely sous la terre dés ce temps-là ou depuis, mais à cause de leur semblance, de leur vertu & proprietez, & mesme de leur figure externe, dont il se faut moins esbahir que de la diuersité qui se rencontre aux indiuidus de chacune espece: Car les matieres & les formes estans bornées, vne chose se rencontre aisément ressembler à l'autre, ou par hazard, ou par vn ieu de la nature, comme le verifient tant de coquillages & autres parties des animaux & des plantes qui se rencontent sous terre, & enfermez en des pierres, aussi se trouue-t'il tant de cét yuoire fossile qu'il n'est pas croyable qu'il ne soit creu dans sa matiere. A cette veriténe nuisent point les fourbes & les tromperies dont les impostures se seruent à falsifier ces cornes de Licorne, en prenans de l'yuoire, ou des cornes, ou mesmes des os d'elephans, ou d'autres animaux gardez long-temps sous terre, où ils s'acquierent plus de solidité & quelque transparence par le moye du sel de la terre, lequel s'y insinuë, comme il arriue à la porcellaine, que l'on y tient pour ce sujet vn siecle entier, ny ce qu'il y a d'autres corps naturels ou artificiels qui boüillent dans l'eau, & méme quelques pierres qui suent à l'approche du venin, ce qui procede de ce que le venin époissit l'air qui s'attache au corps prochain qui est solide. La couleur n'y fait rien pareillement, veu que la suitte des années la peut alterer, ioint que les anciens n'ont attribué cette noirceur qu'à la corne de l'asne Indien & à celle du Rhinoceros. Et quant à l'odeur qui se trouue en la corne de Licorne qui est en Suisse, c'est vn indice qu'elle est

falsifiée, ou du genre des minerales, la composition des cornes estant trop ferme & solide pour rien éuaporer, & ceux qui les ont distillées par le feu ayans appris qu'elles abondent en vn sel qui n'a point d'odeur, & en vn souffre puant. Aussi doiuent estre les excremens de cét animal, comme est son poil & sa corne, de mauuaise odeur, si ce qu'on nous allegue est veritable qu'il s'appriuoise par les bonnes odeurs, puis qu'il ne peut aymer les bonnes qu'en chassant les mauuaises au dehors. Bref, il n'est pas croyable que Clement septiesme, Paul troisiesme, & plusieurs autres eussent pris cét animal pour leur armes s'il n'eust point esté, & les Papes ne manquent point tant d'hommes entendus que Iules troisiesme en eust acheté vn fragment douze mille escus, duquel son Medecin s'est seruy vtilement à la guerison des maladies qui auoient quelque chose de veneneux: Car Marcile Ficin, Brassauole, Mathiole, Aloysius Mundela, & plusieurs autres Medecins les recommandent à ces maladies-là, particulierement à la peste, à la morsure du chien enragé, aux vers, au mal caduc, & autres telles maladies extremes. Pour la fin i'estime que les effets qui dépendent des proprietez ocultes, comme celuy-cy, ne se doiuent pas condamner temerairement, se souuenant que nostre sçauoir est borné, & partant qu'il faut deferer aux authoritez, raisons & experiences qui establissent la corne de Licorne, & ses merueilleux effets, sauf à se garantir d'imposture.





DEVX CENT XLIX.

CONFERENCE

Lequel est le plus porté au vice, de l'ignorant ou du sçauant.

LA science de l'homme estant tousiours imparfaite est plus capable de luy former des doutes que de les résoudre. Ce qui se void dans chaque discipline, où il se trouue tousiours plus grand nombre d'ignorans que de sçauans : & de ceux cy il n'y en a aucun qui s'ose dire tel, non seulement par modestie, mais en effet : pource que plus nous sçauons & plus nous reconnoissons nostre foiblesse. Il est aisé d'inferer de là que nous ne deuons pas attendre tãt de secours de la sçience que de l'ignorance, laquelle se défiant d'elle mesme vse volontiers du conseil d'autruy, bien éloignée de la vaine presomption de ceux qu'on appelle sçavans, dont le plus haut point de la science consiste à se défier de leur sçauoir, comme les plus grands experimentez Capitaines sont les plus circőspects & ennemis des jeunes estourdis. Ainsi, l'ignorance est-elle la mere nourrice de la simplicité : Ce qui a esmeu quelques Religieux a en faire profession, & à grand' peine se trouuera capable d'vn vice celuy qui en ignorant mesme le nom : au lieu que plusieurs sont portez au mal par la connoissance qu'ils en ont, au-

quel ils n'eussent point pensé autrement, puis qu'on ne souhaitte point ce qui est inconnu. C'est la raison pour laquelle on deffend à la ieunesse les Poëtes & autres Autheurs vicieux, comme n'estans pas moins capables de corrompre les bõnes mœurs que les mauuaises conuersations : D'où quelques-vns ont pris sujet de retrancher des liures tout ce qu'ils y ont trouué qui tendoit a enseigner le vice. Et nos premiers parens demeurerent innocens tant qu'ils n'eurent point la science du bien ou du mal. Leurs descendans du premier aage ne furent point addonnez au luxe tandis qu'ils ignorerent l'art de faire des habits & de bastir : ny à la gourmandise, tandis qu'ils ne vescurent que d'herbes & de fruicts. Noé ne se fust iamais enyvré, s'il n'eust point veu, & connu le vin. Mais dautant que le luxe est vn vice qui entraine le plus de personnes apres soy, il semble que par luy on peut iuger de tous les autres. Or il est notoire que dans les villages & hameaux, où l'ignorance regne, la chasteté se conserue mieux que dans les Cours où la science est raffinée : Et comme il faut connoistre les premisses pour entendre la conclusion : d'où vient celuy qui ne connoistroit pas les termes d'vne proposition n'en sçauroit iamais rien inferer; Ainsi, les discours charmans du courtizan n'ont point d'efficace sur la chaste païsane, pource qu'elle ne les entend point, comme fait la fille ou femme qui frequente la Cour : La premiere participant, en ce regard, de la nature du serpent, qui se bouche l'oreille de sa queuë à l'abord de l'enchanteur : car il importe peu que l'oreille soit fermée aux paroles, ou qu'on ne les entende point, qui est-ce que fait l'ignorant : lequel estant moins capable d'estre seduit, est aussi moins propre à seduire autruy. De sorte, que l'ignorant se trouue beaucoup moins porté au vice tant actiuement que passiuement. Voire, quand nous prendrõs le vice à la mode des Theologiens pour le pe-

ché, l'ignorance en excuse : puis que S. Paul mesme reconnoist, que s'il eust ignoré la Loy, il n'eust pas crû que la conuoitise eust esté peché. Et entre les hommes les Loix & les Ordonnances ne sont publiées, sinon afin qu'aucun ne les ignore: la Iustice ne pouuant souffrir qu'on punisse ce qui n'a point esté deffendu. C'est pourquoy l'Ecclesiaste & tant d'autres autheurs sacrez déclament incessamment contre la science, & S. Paul contre la Philosophie, qu'il appelle vaine & toutesfois c'est elle qui embrasse toutes ses disciplines qui font appeller vn homme sçauant, du mot de science. de laquelle le vulgaire a raison de dire qu'elle enfle, pource qu'elle remplit l'esprit de presomption. De là vient que les gẽs de lettres ne sõt plus capables de l'exercice des Arts qu'ils appellent méchaniques par derision, mais en effet qui sont les plus vtiles à la vie, tels que sont le labourage, manufacture & la marchandise.

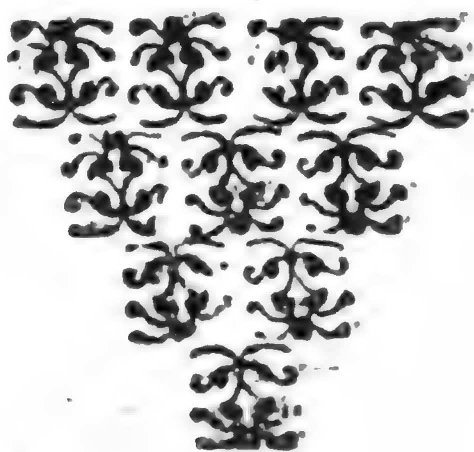
Le second dit, Que soit que l'on prenne le vice pour les pechez contre Dieu, soit pour les defauts en la conuersation ciuile, c'est a dire, diuinement ou moralement, l'ignorant est toûjours vicieux : Car en l'Escriture Sainte le mesme mot signifie ignorance & peché, & elle dit expressément que l'ignorant perira auec sont ignorance : Et le sçauant mesme faisant mal se confesse ignorant en ce point qu'il ne sçait pas que ce soit du mal autrrement, sa volonté ne s'y fût iamais portée: Mais quand il fait bien, c'est entant qu'il le sçait c'est à dire entant que sçauant. La où au contraire, l'ignorant faisant le bien ne peut non plus estre dit le faire que la beste brute, & à cette cause est dit semblable au cheual & à la mule, qui n'ont aucune intelligence. De fait l'intellect estant le guide de la volonté, il n'y a point dequoy douter qu'vn guide sçauant & bien informé conduit bien mieux & plûtost qu'vn ignorant. C'est ce qui a donné lieu en

tous les Estats aux priuiléges des lettres. Ioignez à cela que les sçauans ont assez d'occupation dans leur cerueau pour se déliurer des tantations du peché, auquel la conuersation des menuës gens donne volontiers lieu : & ce seroit en vain, non seulement que tant d'Escoles, Academies & Vniuersitez auroient esté établies par les plus grands Rois & Empereurs, mais que les prédicateurs mesmes se trauailleroient par leurs doctes sermons, á nous mieux informer, si la sçience ne nous rendoit point meilleurs. Ce qui luy est d'autant plus propre qu'elle nous rend plus conformes à Dieu qui n'ignore rien. Car la science estant la connoissance de la chose par sa cause, & la chaisnes des causes nous portant de degré en degré à la souueraine qui est Dieu, non seulement la Theologie qui est la science de Dieu, mais tous les autres nous y conduisent, autant que l'ignorance nous en détourne : n'estant pas à croire que les méchans commisseut le moindre mal, s'ils le connoissoirnt tel. Ainsi, dans l'histoire profane Oedippe n'eust pas tué son pere & couché auec la mere s'il les eut connus, & dans la sacrée Iuifs les pour meschans qu'ils fussent n'eussent iamais crucifié nostre Seigneur s'ils l'eussent connu : & les loix humaines n'excusent point le meurtre fait par vn yurogne sous pretexte qu'il ne sçauoit lors, ce qu'il faisoit, mais au contraire le punissent doublement, assauoir cóme yurongne & comme meurtrier. Bref, c'est accuser la nature de n'auoir pas eu assez de preuoyance, & la frustrer de la fin dans le desir de scauoir qu'elle a imprimé à vn chacun, puis qu'il ne luy deuoit apporter aucun bien : mais au contraire, vn nouueau mal : & si la science est cause du vice venant comme elle fait des connoissances particulieres de nos sens, il faudroit aussi conclure à l'auantage de celuy qui seroit priué de l'vsage d'iceux, puis qu'il y a rapport entr'eux, & par ainsi dire, que l'aueugle pource

qu'il ne void goute, le fiéureux pource qu'il n'a point de goust, & le sourd pource qu'il n'entend point, sont plus enclins à la vertu que les autres, qui ont tous leurs sens entiers, qui seroit vne proposition tres-absurde.

Le 3. dist, que l'ignorance estant la grand'mere de la Philosophie, comme l'admiration est sa mere la science au contraire engendrant le mépris & la securité, qualitez qui sont ennemies de l'humilité & simplicité, qui tiennent plus de la vertu que du vice, la science encline plus notoirement au vice qu'à la vertu. Aussi, a-t'elle plus de vanité que de solidité, plus de langage que d'effet. Car si vous parcourez toutes les inuentions & commodités de la vie humaine, vous en trouuerez peu ou point qui doiuent leur commencement à la science, oü y bien plusieurs aux hazards. Et quelle science eust peu jamais deuenir la faculté qu'a l'aimant de se tourner ver le pole, ou la force de la poudre a canon. Mais quand ces choses ont esté trouuées, la science est venuë seulement apres en dire son auis & en rechercher les causes : Où chacun peut voir si elle reussit ou si ce n'est pas seulement vn caquet trompeur. Ce qui se prouue, & son incertitude par la contrarieté d'auis qui se trouue entre les sçauans presque sur toutes matieres: indice certain que lez uns ou les autres ou tous ensemble s'abusent. D'ailleurs, y a t'il gens plus capables de mal faire que les sçauans: laquelle capacité est vn degré à l'inclination comme l'incapacité en excuse. D'où viennent les chicaneries, les tromperies, les faussetez & autres crimes noirs, que de ceux qui en sçauent le plus ? D'où viennent les heresies, d'où l'impieté & l'atheisme, que de ceux que l'on estime les plus sçauans? & lesquels pour se conseruer & accroistre cette reputation auancent ordinairemẽt des opiniõs extrauagantes & pleines de paradoxe : au lieu que le vulgaire ignorant se tient à la voix du peuple,

qui est celle de Dieu, & le mouuement de la nature qui ne trompent pas sitost que le droit des gens, comme cettuy-cy est moins fautif que le droit ciuil, lequel est connu des sçauans comme le premier des ignorans, & le second des mediocres. Bref, les galeres ny le gibet ne voyent gueres d'ignorans: plusieurs gueux & faineans demandent la passade en latin, & ce langage n'est point inconnu aux petites maisons. Ioint que les choses bonnes & vtiles le sont par tout & en tous sexes & conditions, & toutefois il n'y a celuy qui n'estime plus vne simple ignorance dans le sexe feminin du vulgaire, & ne la trouue plus sortable à sa condition qu'vne grande science, laquelle ou les rend maistresses de leurs maris, ou les entretient en des noises & riotes perpetuelles, qui se remarquent d'ordinaire entre les personnes sçauantes, lesquels trouuent à redire par tout, tandis que les simples & ignorants passent gayement le temps ensemble en quelque diuertissement de leur portée. Enfin il se void par vne induction de la pluspart des vices, que les sçauants y sont plus portez, tels que sont l'orgueil & l'ambition, voulant maistriser les autres par leur sçauoir, l'auarice à laquelle les porte la connoissance plus exacte des accidens de la vie humaine, & du peu d'assistance que les vns experimentent des autres en leurs necessitez, sur tout la dissimulation, le plus dangereux de tous les vices, duquel l'ignorant n'est pas capable.





DEVX CENT L.

CONFERENCE

Des Satyres.

LA nouueauté & les choſes extraordinaires, comme tiennent ceux qui enſeignent l'art de memoire, ont vn tel pouuoir ſur noſtre eſprit qu'elles ne le rendent pas ſeulement attentif lors que leurs objets ſont preſens, mais en réueillent & conſeruent bien mieux les eſpeces que ne font les choſes ordinaires. C'eſt ce qui a obligé pluſieurs Poëtes & Hiſtoriens à parler de hydres, de chimeres, de baſilics, de Satyres, de Centaures & d'autres telles matieres inuentées à plaiſir, comme vne infinité d'autres propoſitions auſſi peu fondées en la verité, & pures fictions poëtiques. Car ceux qui ont recherché plus exactement le pouuoir de la nature ont trouué le meſlange de ces eſpeces impoſſible, non ſeulement au regard de la matiere qui doit receuoir l'ame à laquelle elle eſt determinée par vne certaine proportion, mais auſſi au regard de la forme qui eſt indiuiſible, ſur tout l'ame raiſonnable. Dequoy le Poëte Lucrece parle fort doctement, & ſouſtient qu'il ne peut y auoir de Centaures, dont la raiſon eſt pareille à celle des Satyres, voire la generation des Satyres, par la raiſon qu'il en allegue, eſt encore plus impoſſible que celle des Centaures.

Parce, dit-il, que si cette mixtion de nature humaine & cheualine auoit lieu, les cheuaux estans en leur force à trois ans, auquel temps les enfans quittent encore à peine les mammelles de leur nourrice, comment cét animal monstrueux seroit-il en son commencement & en sa vigueur tout ensemble ? Puis derechef le cheual estant vieil alors que l'homme entre en sa ieunesse, cõment l'vn se mourroit-il, lors que l'autre se trouueroit en l'estat de sa plus grande vigueur ? Or les chevres viuans moins que les cheuaux, il y a auroit encore moins d'apparence de se feindre vn animal viuant composé de sa nature & de celle de l'homme. C'est pourquoy Pline au septiesme liure de son Histoire naturelle dit qu'vn Hippocentaure estant né dans la Thessalie, mourut le mesme iour, & pour en conseruer la merueille, fut gardé dans du miel, (reconnu pour vn baume excellent) & qu'il fut exposé aux yeux d'vn chacun. Virgile les place aussi à l'entrée des enfers, pource que les choses qui sont contre nature ne peuuent subsister. Et Sainct Hierosme en la vie de Sainct Paul Hermite, racontant qu'vn Centaure auoit paru à Sainct Antoine, doute si ce fut vn vray Centaure, ou l'esprit malin sous cette forme : & de fait, semble induire vne pure illusion des Demons, puis qu'il le chassoit par le signe de la Croix. De sorte, qu'il ne nous faut rapporter ces Satyres à autre chose qu'à la liberté que les Poëtes se sont de tout temps donnée, aussi bien que les peintres, d'oser & d'entreprendre tout, sans y garder mesme la reigle qu'Horace leur prescrit, de ne mesler point les natures entierement estranges & opposées : & qu'il faut placer entre les hydres & les chimeres, les Satyres demy-hommes & demy-boucs ; par lesquels ils ont voulu representer des hommes fort agiles, lascifs, rustiques & possible mocqueurs: D'où pourroit estre aussi-tost intitulé le Poëme Satyrique, comme d'vn pasté ou de la farce d'vne cui-

ſine, d'où quelques-vns la font deſcendre. Laquelle fiction ſe iuſtifie aſſez par la nature Diuine qu'ils attribuent à ces animaux Satyres, & par les autres narrations fabuleuſes de Pan, qu'ils diſent eſtre le Dieu de ces Satyres, & celuy des Bergers. Il ne ſe faut donc non plus s'arreſter à cette inuention qu'à toutes les autres productions de leur eſprit, quelque racine qu'elles ayent pris dans ceux de l'antiquité, veu qu'eſtant bien examinée elle ſe trouue tenir des contes de demi-hômes, deſquels on amuſe les petits enfans. Si l'on n'ayme mieux rapporter ces Satyres à l'illuſion des diables, qui empruntent leur forme pour abuſer des femmes. Auſſi ſont-ils appellez par quelques-vns, incubes.

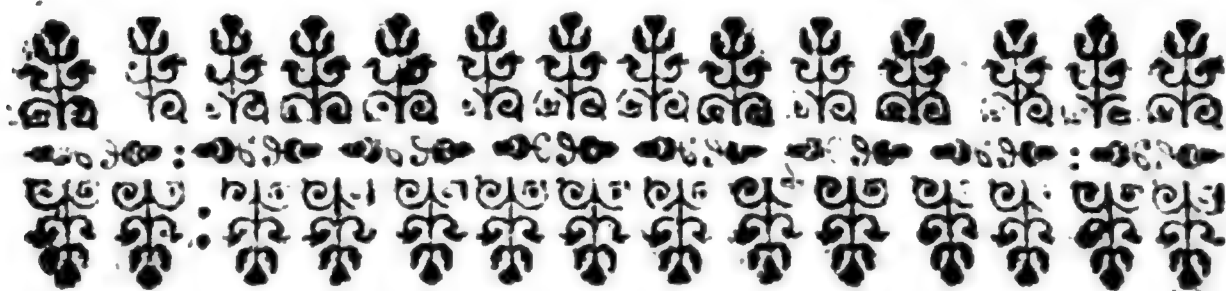
Le ſecond diſt, qu'il eſt auſſi dangereux d'enuelopper dans l'impoſſible tout ce que nous n'auons pas veu, comme de ſe rendre credule à tout. Mais lors que la raiſon & l'authorité qui emporte l'experience auec ſoy & nous en aſſeure, ſont de quelque coſté, noſtre incredulité n'a point d'excuſe. Comme il ſe rencontre au fait des Satyres, que le meſlange des ſemences des deux eſpeces qui les compoſent peuuent auſſi bien produire comme le mulet eſt engendré de l'aſne & de la cauale. Ioint, qu'on demeure d'accord que la nature n'a rien obmis de ce qui pouuoit emplir ſa puiſſance, ayant produit, depuis le neant iuſqu'aux eſtres plus excellens, tout ce qu'il y auoit de moyen entre deux. D'ailleurs, quand l'imagination des meres ne ſeroit point capable de tout, & d'imprimer cette figure & changement au corps de l'enfant, voire tout ce que bon luy ſemble, dont les exemples ſe preſentent tous les iours, la nourriture champeſtre, & que les enfans peuuent auoir priſe de chévres auſſi bien que Remus & Romulus d'vne louue, a pû par ſucceſſion de temps faire pencher leur forme de ce coſté là, A quoy ne ſert gueres d'oppoſer la raiſon de Lucrece, puis qu'elle paroiſt erronée aux arbres

qui sont entez non seulement d'vne espece en l'autre mais aussi d'vn genre en l'autre comme le pommier dans le choux : par lequel meslange les pommes qui en viennent ne sentent pas seulement les choux : mais le pire l'emportant touiours au dessus du meilleur, au lieu que le pommier deuroit durer plusieurs années, pource que le chou où il estoit enté ne dure qu'vn an, de ces deux extremitez s'en fait vn moyen ; à sçauoir vn arbre qui vit plus que le chou, & moins que le pommier : Le méme se void dans les greffes entez sur differentes especes d'arbres. C'est pourquoy Saint Hierosme en la vie de Saint Paul Hermite, parlant du Centaure qui apparut à Saint Anthoine. (car il est vray que l'vn de ces mõstres sert à prouuer la subsistãce de l'autre qui ne peut subsister) ne dit pas que ce soit vne pure illusion, mais doute si c'estoit vn vray Centaure, tel que ceux dont l'antiquité a parlé, ou si c'estoit vn Demon qui eust emprunté cette forme. Et Sainct Antoine le prist pour vn homme, & non pas pour vn diable, lequel il sçait estre menteur, puis qu'il luy demanda où logeoit le seruiteur de Dieu qu'il cherchoit: A quoy le Centaure respondist, mais d'vne parole sauuage & laquelle à ce suiet n'estant point entenduë, il s'approcha de Sainct Antoine, & luy montra du doigt le chemin qu'il deuoit tenir, puis se sauua à la course. D'où S. Hierosme conclud qu'il est mal aisé de sçauoir si le diable n'auoit point paru en cette figure pour épouuanter ce Sainct personnage, ou si le desert fertile en monstres auoit produit cette beste. Et Platon au banquet des Sages, rapporte qu'vn berger ayant presenté à Periander vn enfant né chez luy d'vne cauale, qui auoit la teste, le col & les mains d'vn homme, le reste d'vn cheual, & la voix d'vn enfant: Diocles, mit en auant que par ce prodige estoient predites des seditions & diuisions d'esprits : A quoy Thales repliqua que c'estoit vne chose naturelle, pour à laquelle obuier à l'auenir,

à l'auenir, il luy conseilloit de n'auoir plus de palefreniers qui ne fussent mariez. C'est l'aduis de Pline, lequel dit au liu. 7. de son Histoire naturelle, que dans le pays des Cartadulons entre les montagnes des Indes, il se trouue des Satyres, animaux tres vistes, courans tantost à deux pieds, tantost à 4. ayans la forme humaine, lesquels à cause de leur grande legereté ne sont iamais pris qu'en vieillesse ou estans malades. Plutarque dit aussi en la vie de Sylla, que retournant en Italie, on luy amena vn Satyre semblable à ceux qui sont depeints par les anciens autheurs, demy-homme, & demy-bouc, qui auoit esté pris endormy, auquel ayant demandé qui il estoit, il ne respondist rien qui sentist sa parole humaine, mais seulement vne voix de beste, & mélée de celle des chevres & du hannissement des cheuaux: Dequoy Silla ayant eu compassion, luy donna des gardes pour le renuoyer. Le mesme autheur fait mention de la mort du Dieu Pan qui estoit vn Satyre. S. Hierosme au lieu cy-dessus allegué, dit, qu'vn autre Satyre a parlé, lequel il dépeint de medioere stature, le nez crochu, le front cornu, & ayant les pieds de chévre, qui apporta des dattes encore attachées à la branche du Palmier à S. Paul Hermite. Ce qui obligea ce Sainct à luy demander qui il estoit: Aquoy il respondit, Ie suis mortel, & l'vn des habitans de cét hermitage, que les payens abusez adorent pour Faunes Satyres & Incubes, Ie viens à vous comme député de nostre troupeau, vous supplier de prier pour nous vostre Dieu & le nostre, que nous connoissons estre venu au monde pour le salut commun. En suitte desquels mots cét animal leger prit sa course & s'enfuit. Et afin que ce recit ne semble estrange, sous Constantin il en fut amené vn viuant à Alexandrie, qui fut produit au peuple en plein spectacle, lequel estant mort, son corps fut salé & porté en Antioche pour estre monstré à l'Empereur. Pausanias rapporte aussi

auoir appris d'vn certain Enfemius, qu'il dit estre homme digne de foy, que nauigeant en Espagne, il fut emporté par la tempeste en quelques Isles remplies d'hommes sauuages, ayans le corps velu, de longues queuës, semblables à celles de cheual & le poil roux, lesquels ils ne pouuoient chasser d'alentour d'eux qu'à force de coups, & vne femme des sauuages ayant esté exposée sur le riuage par les mariniers, ces Satyres abuserent d'elle auec toutes les violences imaginables. De sorte que douter qu'il y ait des Satyres apres tant de tesmoignages, c'est trop deferer à ces sens, & trop peu au tesmoignage des anciens.





DEVX CENT LI.

CONFERENCE

De l'Apathie des Stoïques.

PVis que les passions sont les orages qui troublent nostre vie, il n'y a point moyen de mener vne vie tranquille, telle que chacun la desire, & que le sage se propose, sans renoncer aux passions, estant impossible que celuy qui ayme, qui hayt, qui craint, qui espere, qui est en colere, ou qui est troublé de quelqu'autre passion, puisse philosopher, & moins exercer aucune action vertueuse, non plus qu'vn peintre tracer ses portraits sur vne toile agitée des vents. C'est pourquoy les Stoïques auoient raison de poser l'Apathie ou Ataraxie, c'est à dire, la priuation des passions & des troubles, pour vne condition, sans laquelle on ne pouuoit estre heureux. Ce qui se rend clair par vne induction de toutes les passions : Car puis que tous les maux de la vie y sont introduits par ces passions là, qui sont les maladies de l'ame, il est notoire que l'ame ne peut estre saine, tandis qu'elle sera esmeuë par la fiévre qu'elles excitent dans toutes nos puissances. Entre lesquelles la volonté tenant le premier lieu

est plus tyranniquement maistrisée par elles, & ce precieux joyau de la liberté rauy de telle sorte qu'il ne nous en reste plus, chacun suiuant le branle de sa passion, & les mouuemens qu'elle luy dicte. D'où vient que c'est assez conuaincre vn Iuge d'iniustice, le plus odieux de tous les vices, que faire voir qu'il est passionné, & n'y en a aucun qui ne se veüille faire croire sans passion lors qu'il traitte de quelque affaire : nostre iugement ayant cela de commun auec les sens externes qu'il iuge selon qu'il est affecté. Si bien que les Stoïciens cherchans à guerir les vices dans leur source, ont eu raison de les retrancher dans les passions qui en sont la racine, si elles ne sont elles-mesmes vicieuses, ainsi que le tiennent quelques-vns. Aussi, cõme celuy-là est sage qui a ses passions accroisées, celuy-là est plus sage qui a ses passions plus appaisées, & tres-sage qui ne les ressent plus du tout : & comme celuy-là est entierement brutal qui n'a point de raison, celuy-là est entierement sage qui n'a plus de passion. En quoy il est semblables à Dieu qui n'en a point aussi: Bien que pour s'accommoder à nostre sens, il se die quelquefois courroucé & esmeu des autres passions, desquelles en effect il n'est pas susceptible, non plus que le Ciel des meteores de la basse ou moyenne region de l'air, ausquels se peuuent bien accomparer les passions, que nous auons presque toutes communes auec les bestes, puis que l'ambition se trouue entr'elles à leur mode : laquelle aussi ne peut estre dite moins corporelle que les autres : veu qu'elles sont, aussi bien que toutes les autres passions, occupées autour des choses corporelles : l'ambitieux demandant des gestes & inclinations du corps qui ne peuuent appartenir aux esprits : encore que cette consideration ne rende pas les passions moins nuisibles, mais au contraire ; car les choses spirituelles et aue

plus actiues, elles sont aussi plus difficiles à surmonter.

Le deuxiesme dist, que laisser vn mal sans remede & luy en ordonner vn impossible & qui ne se peut trouuer, ne different en rien. Ainsi, est-ce laisser des hommes dans les maux qui les trauaillent, que de leur proposer pour remede d'estre sans passion; c'est à dire, de n'estre point hommes: car posé qu'il s'en trouuast quelqu'vn qui fust tel, il cesseroit bien-tost d'estre, puis que ne desirant ou apperant plus rien, il perdroit l'appetit du boire & du manger, actions que la nature a iugées tellement inseparables du desir, qu'elle fait cesser l'vn, aussi-tost que l'autre n'est plus necessaire; comme il se void aux fiévreux, ausquels pour ce que l'vsage des viandes solides apporteroit de l'incommodité, elle leur en a osté l appetit, Du moins, si ces hommes sans passion vouloient viure, il leur faudroit destiner des officiers qui les vinssẽt aduertir quand il seroit temps de boire, manger, ou exercer les autres fonctions naturelles; mesmement quand il faudroit perpetuer leur espece, puis qu'à lors le desir & l'amour que la nature a inuentez à cette fin seroient morts en eux; c'est à dire, qu'ils seroient deuenus souches & stupides, & plus semblables à vne pierre qu'à vn homme. Où il y auroit bien à douter si l'appetit en estant separé on se voudroit assuiettir aux trauaux d'esprit & de corps qui s'en ensuiuent; Voire ceux qui desirent cette imaginaire apathie en l'homme, le voulant raualer au dessous des bestes, par cette insensibilité le rendroit incapable de tout bien, car le contentement n'estant autre chose que l'accomplissement de ce que nous desirions nous cesserions de pouuoir estre contens, lors que nous commencerions à ne plus desirer: Et en quoy se pourroit imaginer quelque bien celuy qui n'aimeroit & ne haïroit? A quoy,

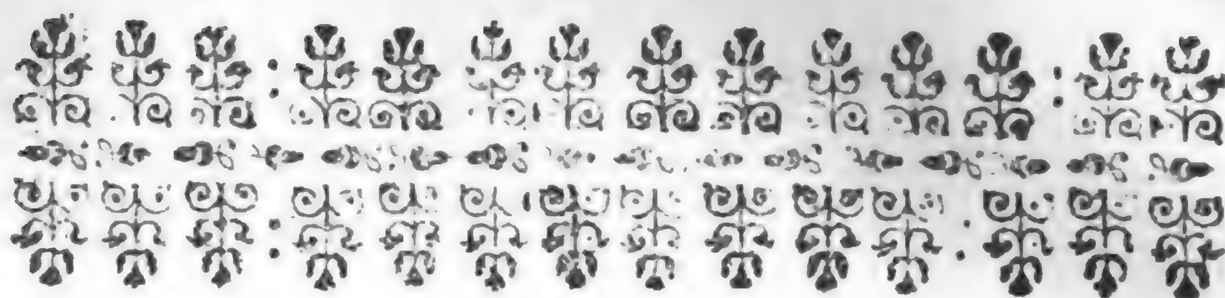
faire se leueroit matin pour trauailler, celuy qui ne trouueroit plus rien qu'esperer ou que craindre? Passions qui ont esté mal à propos iugées estre les deux piuots de la societé humaine, si sans elles le monde ne laissoit pas de rouler, voire de mieux rouler, comme nous le veulent persuader ces disciples de Zenon : dont le maistre eust beaucoup de peine à se contraindre pendant sa colique, pour ne confesser pas qu'elle fust du mal, la soustenant tousiours indifferentes, mais n'en ayant pas pour cela moins de douleur. Voire, les passions ne sont pas seulement à souffrir & tolerer dans le commerce des hommes, elles y sont entierement necessaires, & s'il se trouuoit vn enfant de si mauuais naturel qu'il ne fust point esmeu de la crainte du foüet, & de l'espoir d'estre preferé à ses compagnons en bien faisant, il se trouueroit incorrigible, & deuenu grand, se seroit vne peste dans l'Estat. Dieu mesme veut que nous craignions sa Iustice, & que nous esperions en sa Misericorde, que nous l'aymions & nostre prochain, que nous hayssions le vice. C'est donc, non seulement requerir l'impossible, mais la ruine & destruction de la nature humaine, que de luy vouloir imprimer vne apathie ou priuation de passions, qui ne luy sont pas moins naturelles que ses parties, ses humeurs & ses facultez, dans lesquelles elles resident. En fin, ostez la passion, & ferez de l'homme vne beste farouche ; que ny ses accidens, ny ceux d'autruy ne toucheront point. Aussi, voyons-nous que Nostre Sauueur, le patron des hommes & le premier sage, n'a pas esté vuide de passions, puis qu'il s'est mis en telle cholere contre les marchands du Temple, qu'il les a frappez, & qu'il a pleuré le Lazare mort, auec beaucoup moindre suiet que nous ne pleurons nos morts, veu qu'il l'alloit ressusciter ; ce qui n'arriue pas aux autres. Et entre les plus sages que les

Stoïques nous ayent proposez : Caton, que Seneque ne se lasse point de loüer, ne se fust iamais tué sans la crainte qu'il eut de tomber vif entre les mains de Cesar son ennemy, & de luy voir la Republique assuiettie. Le mesme Seneque en mourant tesmoignoit son amour enuers sa femme. Et à la verité ce seroit estre Philosophe à d'estranges conditions, si on ne le pouuoit autrement, qu'à ne tesmoigner point d'affection aux siens, mesmes en mourant, & en cas que la nature humaine se pust abaisser iusques à ce point, i'estime qu'au lieu de rendre l'homme bien-heureux, elle le reudroit mal-heureux au dernier degré. Ce sont des passions, pour lesquelles dompter les Vertus Morales s'exercent, comme quelques Senateurs disoient de la ville de Carthage : qu'elle seruoit de queux pour aiguiser le courage de la ieunesse Romaine, & il en prend aux vertus comme aux qualitez qui se r'allentissent hors l'opposition de leurs contraires ou anteperistaze qui rend les vnes & les autres plus actiues.

Le troisiesme dist, que la loy de Zenon est veritablement trop dure, de vouloir desraciner entierement nos passions, comme si elles estoient vicieuses, ce qui n'est pas : puis que le plaisir qu'elles ont pour but, n'est pas opposé à la vertu, y ayant quelque plaisir licite, & par consequent se pouuant appeller indifferent en general: C'est pourquoy Aristote adoucit cette austerité, en requerant seulement du sage qu'il tienne bride à ses passions & qu'il les regle : comme celuy-là ne seroit pas temperant qui ne mangeroit ny ne boiroit, le défaut en cette matiere, n'estant pas moins vicieux que l'excez, Aussi, seroit-ce faire tort à l'empire de la volonté de luy soustraire ses suiets, qui sont les passions, ce que font ceux qui les

veulent arracher de nostre ame. Ceux qui les policent & rangent à la raison, seruent bien mieux l'Estat de cette Souueraine Dame, qui est le but des Peripateticiens.





DEVX CENT LII. CONFERENCE

S'il est mal sain de dormir apres le repas.

CE sommeil est vn lien de la faculté animale; c'est à dire, le repos du sentiment & du mouuement, car le cerueau, premier instrument de cette faculté, ne pouuant supporter son trauail assidu à fournir d'esprits à tous les organes des sens qui sont autour de luy, se desseicheroit s'il n'estoit humecté des vapeurs benignes qui s'esleuent par les veines & arteres, de la basse & moyenne region dans la supreme: Lesquelles vapeurs venans à boucher les conduits par où les esprits estoient portez à tous les sens, ils demeurent incapables de les exercer, & pource qu'il s'en dissipe plus par la veuë que par aucun autre, de là vient que les yeux sont les premiers appesantis, & leurs paupieres fermées par le sommeil. L'oreille demeure en suite plus tardiue à ouyr, & tous les autres sens n'exercent plus leurs fonctions ordinaires. Toutesfois cette cessation n'est pas entiere; pour ce que l'animal eust encouru le peril de sa vie, & le dormir n'eust plus esté le frere de la mort, mais la mort mesme, qui n'est autre

chose que la priuation entiere du sentiment & du mouvement en l'animal, telle qu'on la void en l'apoplexie forte, qui pour ce sujet est estimée par Hypocrate impossible à guerir : Car, outre le mouuement de sa respiration, qui estoit necessaire pour donner vn air frais à nostre chaleur, & la temperer par ce moyen, plusieurs remüent quelques parties de leurs corps parlent & mesme se promenent en dormant : preuve certaine que le mouuement n'est pas lié par le sommeil, mais bien selon qu'il afflué ou plus ou moins d'esprits & que les vaisseaux sont plus ou moins amples, le dormir est plus ou moins profond : Ceux qui ont les vaisseaux petits, tels que sont les personnes grasses & charnuës, les ayans aussi plus aysez à remplir, & dormans par consequent plus profondement, que ceux qui ayans les veines & arteres grosses & les conduits des nerfs plus ouuerts, ne sõt pas sitost ny si fort rẽplis & occupez des vapeurs qui fermẽt le passage aux esprits & font le sommeil : dans lequel, cependant que la faculté animale repose, les facultez vitale & naturelle s'augmentent ; la chaleur, par le moyen de laquelle elles se font, estant r'appellée au centre : lequel mouuemẽt, & de la chaleur au dedãs, est estimé par Hypocrate & Galien la cause efficiente du sommeil, comme son retour au dehors, est dit par eux la cause des veilles qui sont plus propres à la digestion & distribution de l'aliment par toutes ses parties du corps, comme le sommeil à la coction. De sorte, que l'on peut assigner pour la vraye cause efficiente du sommeil l'absence de la chaleur hors les organes des sens. Cette chaleur est attirée des sens organes au dedans par l'aliment pris, & par les humeurs cruds & indigestes : pour la coctiõ desquels la faculté naturelle a besoin de chaleur : & par les moyens qui rendent la chaleur mal-propre au mouuement, comme sont les medicaments narcotiques & refrigerants pris par la bouche : ou par

ceux qui la dissipent, comme le trauail, la lassitude, la douleur, les veilles, la tristesse, la saignée, la purgation, par lesquelles cette chaleur est affoiblie & retirée à sa source : ou pour ceux qui la repoussent de la teste & des organes comme les applications froides & astringentes faites sur les arteres: ou par ceux qui l'attirent contre bas, comme les laue-pieds, frictions & chatouillemens des extremitez. ou finalement par quelques objects externes qui font abstraction de ces esprits-là, comme la Musique, le murmure des eaux, & les tenebres. A quoy se peut adjouster l'oisiueté & la volonté de dormir. D'où il arriue que la chaleur naturelle ne trouuant rien sur quoy agir, elle se tourne au dedans, où elle trouue tousjours quelque chose a faire. La cause materielle du sommeil est vne benigne & agreable eleuation des vapeurs de l'aliment, par laquelle le cerueau desseché par les veilles, est humecté, recreé & remply : tellement que la chaleur naturelle trouue le chemin fermé pour aller aux organes des sens: Par ainsi, la fin du sommeil est la refection de la faculté naturelle & des esprits, vne meilleure nouriture & la santé des animaux. Ce que estant ainsi posé, ainsi il faut encore remarquer que trois conditions sont requises a la coction ; à sçavoir, vne chaleur moderée, d'où vient que celle de la fiéure y est inutile; vne preparation de la matiere qui doit estre cuite & vn temps suffisant. D'où s'ensuit que le sommeil hastant la coction, se doit dispenser en temps & lieu, comme le feu aux matieres, qui doiuent receuoir cuisson & estre alterées, Non, trop à coup, qui seroit vne assation, mais peu à peu. De sorte, que ne plus ne moins que celuy qui aualeroit le pain ou la viande solide sans la briser auec les dents, qui est la premiere preparation, troubleroit la coction qui se doit faire dans l'estomac : Ainsi, celuy qui ne donne pas loisir aux viandes de descendre dans le fond de l'esto

mac, pous y estre embrassées & serrées par son orifice y & demeurer le temps suffisant à estre conuerties en chyle, premier que d'estre attirées par les veines mezeraïques & sanguifiées par l'irradiation de la vertu du foye, & qu'il communique aux veines, comme le Soleil fait sa chaleur sans sortir de sa sphere, ny attirer iusques à soy les corps qu'il doit eschauffer, celuy-là precipite la seconde coction, & fait la mesme faute que le potier qui exposeroit ses pots, ou autres ouvrages de terre, au feu de la fournaise, auant que les auoir sechez à l'air, & separé par l'exhalation insensible d'vne moindre chaleur, à l'humidité superflue de l'eau qui auoit serui à les détrempet. Ainsi, tandis que cette chaleur naturelle est partagée par toutes nos facultez & nos sens internes & externes, elle se trouue mediocre, & comme telle proportionée à la premiere coction, qui ne se fait gueres en moins de quatre ou cinq heures aux hõmes sains, mais souuent a besoin de plus long-temps à sçavoir aux estomacs debiles, où dont l'ouurage est souuent retardé par le vice des humeurs, le sien propre ou celuy des parties voisines; mesmes par l'apposition & mixtion d'vn nouuel aliment: Ainsi, agissant peu à peu, elle vient heureusement au bout de sa tasche, separant les excremens de toutes ses coctions; & assimulant par ce moien l'aliment pur & net à la partie qui doit estre nourrie. Mais, si préoccupant ce temps là, on ressemble trop tost en vn centre tous les rayons ce cette chaleur escartée; ce qui fait le sommeil à l'imitation des miroirs ardans: alors cette chaleur intempestiue, rotist & assimile l'impur auec le pur, & pource que les vapeurs se portent plus promptement en haut, elles se font sentir au cerueau par vne pesanteur de teste, qui suit d'ordinaire immediatement le sommeil d'apres Midy: ce qui l'a fait auec raison deffendre par l'Echole de Salerne, & par

tous les autres Medecins rationels.

Le deuxiesme dist, que la nature est la meilleure & pluseure de toutes les guides, bien souuent dans les maladies, mais tousiours durant la santé, par la mesme raison, qui fait dire à l'Hypocrate qu'vne nourriture vn peu pire qu'vne autre est meilleure à celuy qui souhaitte. Ainsi, lors que l'on a faim ou soif il faut manger & boire, lors qu'apres le repas on se sent appesanti par le sommeil, il n'est rien tel que de s'y laisser emporter, & faire consumer ces vapeurs à la chaleur naturelle qui se multiplie par son moyen: Autrement elles demeureroient sans resolution, molesteroient le cerueau & y causeroient de facheux symptomes, si elles n'estoient chassées par le baaillement, l'esternuëment ou autre effort de la nature. A faute dequoy ceux qui la veulent forcer imitent les matelots qui veulent voguer cõtre le vent & marée, ou ceux qui tirent vne corde par les deux bouts opposez : ils ne font bien, ny ce qu'ils veulent ny ce que veut la nature; cõme il paroist aux actions de corps ou d'esprit, que font les personnes à demy assoupies ; & qui s'opposent aux mouuements & appetits de la sage & prouidẽte nature. De vray puis que la coction se fait par la chaleur naturelle : laquelle ne sçauroit iamais estre trop forte & trop vigoureuse, tãdis qu'elle demeure dãs ses bornes de naturelle, entieremẽt cõtraire à la fiévreuse elementaire e artificielle : c'est par trop ignorer les actiõs de la nature, de dire qu'elles puissent estre trop fortes, qu'vn estomach digere, qu'vn foye sanguifie, & que chacune partie assimile trop tost: ne pouuant y auoir d'excez aux operations de cette maistresse ouuriere. Et par ainsi tous demeurans d'accord que la chaleur naturelle est augmentée par le sommeil, qui la fait retirer du dehors au dedans, & cette chaleur estant l'instrument de toutes les fonctions de nos facultez, particulierement de la coction à laquelle est telle-

ment necessaire qu'elle se trouue deteriorée à mesure que cette chaleur diminuë par l'aage, qui est la seule cause de la vieillesse, & en suite de la mort: il n'y a point d'apparence de vouloir differer le sommeil pour vne coction meilleure. Il ne faut point craindre que cét Archée ou feu naturel brusle son aliment au lieu de le cuire: veu qu'il est tousjours accompagné de l'humide, qui rebouche son actiuité, laquelle peche bien plus communément au deffaut qu'en l'excez; mesme lors que nous nous esloignons des principes de nostre naissance: & neantmoins nous voyons non seulemens le profit, mais aussi la necessité de dormir qu'ont les petits enfans: à plus forte raison les vieillards & ceux dont la chaleur estant moindre, & par consequent les esprits en plus petite quantité, ont besoin de les reparer par vn plus frequent sommeil: estant vne chose constante qu'il n'y a rien qui repare les esprits à l'égal du dormir, non seulemēt pource qu'il les espargne ne s'en faisant point de deperdition par les sens exterieurs quand nous dormons, mais aussi pource qu'il s'en engendre plus grande quantité durant iceluy qu'en aucun autre temps; d'autant qu'alors il se fait beaucoup de sang, qui est le magazin des esprits. D'ailleurs, nul ne pouuant deffinir au vray le temps de la coction, que les vns font plustost & les autres plus tard, il semble plus à propos d'en remettre la decision à la mesme nature, laquelle ne faut iamais comme nous en nos iugemens, & laquelle par cette raison, nous conuie au sommeil lors qu'il est necessaire. Et quand le temps s'en pourroit iustement limiter, pourquoy ne veut-on pas qu'il puisse aussi bien conuenir à l'apres-diné, comme à la nuict? veu que nous disnons aussi bien que nous soppons, & que nous y pouuons faire consentir toutes les autres conditions & choses externes requises à faciliter ce sommeil: comme l'obscurité, en fermant les fenestres: la tranquilité

dormant en vn lieu esloigné du bruit : le froid & humidité de l'air, en le rafraischissant & humectāt: encore que quelques peuples Meridionaux, sans toutes ces façons, trouuent de la commodité à dormir le iour, pendant le quel il fait plus grand chaud, & de faire leur comerce & autres negoces la nuit. Ioignez à cela l'experience de plusieurs personnes qui s'en trouuent bien : appuyée d'abondant sur ce que l'humeur bilieux, dominant vers le midy & l'apresdinée, & le sommeil humectant puissāmēt le corps & temperant l'acrimonie des humeurs & particulierement de celuy-là, par la rosée agreable qu'il fait tomber du cerueau sur le reste du corps, dont l'effet parroist en ce qu'il apaise la soif : c'est le vray moien de le corriger & reduire à vne moderation requise : Au lieu que la pituite abondante la nuit & le dormir nous venant encore à humecter, c'est ce qui nous remplit de tant de superfluitez, cōme il en paroist le matin, qui ne serencōtreroient pas en plus grād nombre au réueil du sommeil que l'on prend sur iour s'il estoit aussi long que celuy de la nuict : & par ainsi, il n'en faut pas accuser le iour, mais la durée.

Le troisiesme dit, que la Medecine comme toutes les autres disciplines, traittant icy ses questions dans sa these generale : selon elle, il est mal sain de dormir l'apresdinée. Car, en prenant chacune chose comme on doit, en sa constitution naturelle la nuict est plus froide, plus tranquille & obscure que le iour; la plus chaude partie duquel est l'apresdisnée : dont la chaleur faisant en nous vne attractiō du centre à la surface, & le sommeil vn autre mouuement contraire, rappellant la chaleur naturelle & les esprits de la serface au centre du corps ; ce que tesmoigne la froideur des extremitez de ceux qui dorment : ce cōbat & cōtrarieté de mouuemens trauaille la nature, d'où viennent les sueurs, étourdissemens & lassitudes frequentes a ceux qui

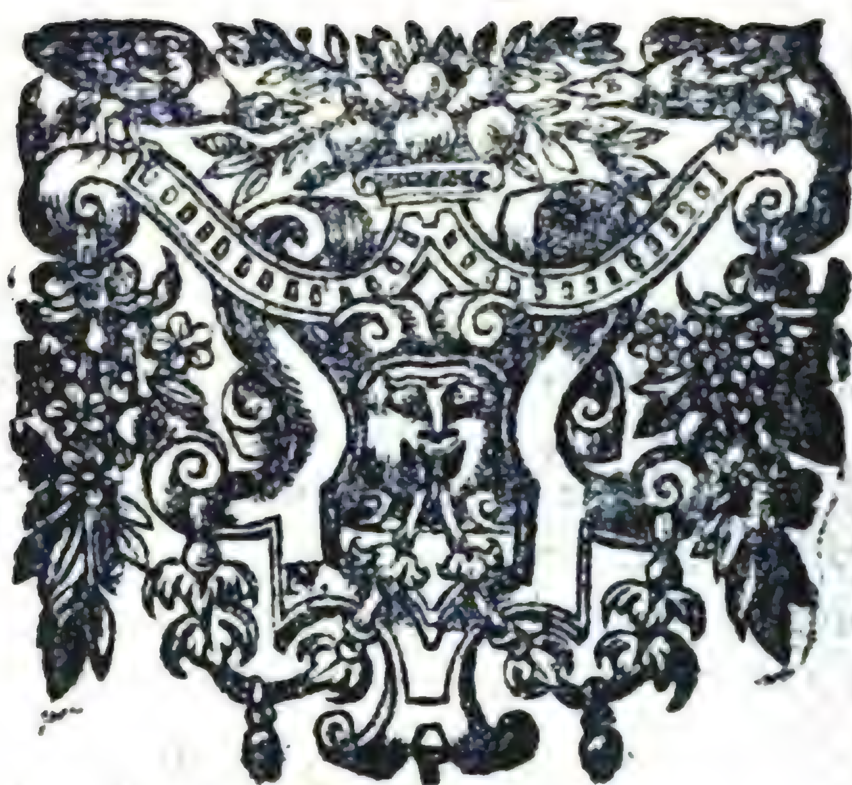
dorment en ces temps-là, accompagnée de pesanteur de teste, causée par les excrements vaporeux & grossiers qui se leuent de la premiere coction ou chilification de l'estomach, lequel est alors ordinairement plein, & pource que ces excremens trouuans les pores & conduits, non seulement ceux qui sont manifestes, mais aussi ceux qui sont insensibles du corps bouchez, & non pas ouuers, comme ils sont durant le veilles, de là vient qu'ils se portent à la teste, qu'ils remplissent & tout le corps en suitte, particulierement les interstices des muscles & qui sont causes des pandiculations ou tournoyemens & alongemens muscles: mouuements de la nature inuentez pour en exprimer les vētositez qui ne s'insinuent pas seulement dans le corps des muscles, mais aussi dans la rate, & en suitte des indigestions d'estomach, que les aigreurs d'iceluy & dégousts tesmoigné; D'où vient qu'il est aussi mal sain de s'ēdormir incōtinant apres le souper qu'apres le disner. Mais pource que ce seroit combatre auec trop d'auantage que d'en demeurer là : n'y ayant celuy qui ait iamais approuué le dormir incontinent apres le repas sinon aux veilles immoderées & qui ne peu-veut estre aucunement appaisées : Il s'agit de sçauoir si sept heures apres le repas qui est le plus long terme que les Medecins definissēt à la premiere coction, il n'est pas sain de dormir l'apres-disner. Il me semble encore que la nuit doit estre preferée a ce temps-là: Car outre toutes les raison cy-dessus tirées de la froideur, humidité, tranquillité & obscurité de la nuict, propre à concentrer la chaleur naturelle: il arriue à la chaleur en ce rencontre le mesme qu'à tous les autres le plus foible: La grande lumiere du Soleil attire au dehors les esprits qui sont dans chaque corps viuant, & ne sont autre chose que des corps lumineux; comme les esprits des pareilles de cette plus grande lumiere : laquelle faisant attraction de ces esprits au dehors, tandis

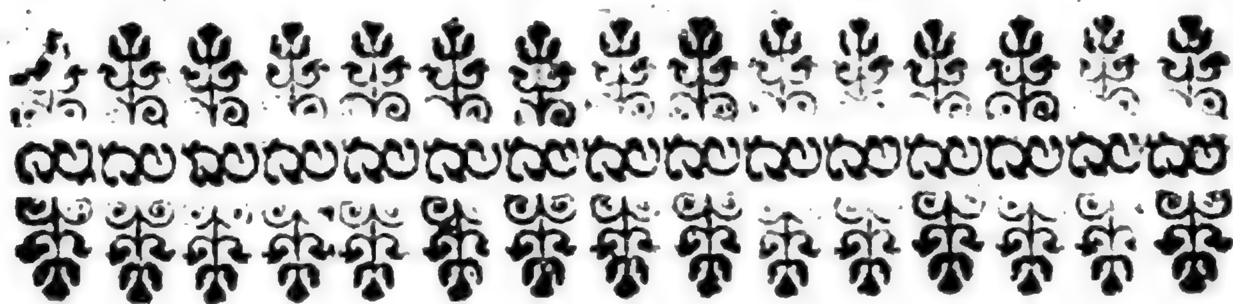
que le sommeil les attire au dedans, cause par ce moyen dãs le corps de celuy qui dort sur le iour, ce tiraillement & combat intestin, qui tourmente la nature & la fraude de sa fin, pour laquelle elle a inventé le sõmeil. Aussi, se remarque vne grand difference entre le sommeil du iour & celuy de la nuict, cettui-cy estant ordinairement tranquille & agreable, d'autant plus mesme qu'il s'esloigne de la premiere coction : celuy-là turbulent & souuent interrompu de ronflement qui vient de la pituite grossiere arrestée autour des canaux dediez à la respiration des songes fascheux, causez par des vapeurs grossieres, noires, acres ou qui ont quelque intemperie & malignité. C'est pourquoy l'Hypocrate ordonne de dormir la nuict & de veiller le iour. Et Paul & Auiccenne disent que le sommeil de iour prouoque les fluxions, fait les fiéures & rend la personne paresseuse, quand bien il ne la trouueroit pas telle.

Le quatriesme dist, qu'il falloit distinguer les pays, les saisons, les âges, les temps & constitutions particulieres, ausquelles circonstances se peut aussi adjouster la coustume. Aux pays chauds & en Esté où il se fait vne plus grande resolution d'esprits. en l'enfance où la foiblesse des parties ne peut pas encore suffire à exercer plusieurs actions de suite sans repos, que l'humidité excessiue de leur cerueau conuertir aisément en sommeil, en la veillesse où les esprits se trouuent diminuez par faute de chaleur naturelle, & où l'acrimonie des humeurs rend le sommeil plus court & fait réueiller plus matin, aux temperamens chauds & bilieux dans l'excez en ceux dont les vaisseaux sont fort amples, le dormir sur iour semble moins nuisible : Aux autres cas, méme à ceux qui ont les vaisseaux petets, & à moins que de connoistre bien son temperament & estre authorisé par le profit euident qu'on en reçoit, il est tres dõmageable ; Voire, n'est permis que dans les

grandes lassitudes,ou lors que la nuict a esté inquiete & nous a priuez du sommeil : ou bien, ce que dit Hypocrate, en la vingt-troisiesme sentence du second liure des maladies aiguës, lors qu'on a disné extraordinairement : pource que telles personnes peuuent faire du iour la nuict, & peuuent mesmes dormir incontinent apres souper, en se gardant d'auoir froid en Hyuer, comme apres le disner en gardans d'auoir chaud en Esté : principalement est-il permis aux plus longs iours, a la charge d'auoir durant iceluy la teste droite, & que le sommeil ne soit, ny trop long ny trop promptement interrompu, auec la distinction, toutefois, qu'on doit apporter aux sexes, âges & temperaments : Car les grands mangeurs, les maigres, les enfans, les femmes, les gens d'estude & generalement ceux qui ont l'estomac foible, doiuent dormir plus long-temps; les sobres, les gras & replets & ceux qui digerent promptement, beaucoup moins & mediocrement, les temperez : & soit nuict ou iour le dormir sur le dos est nuisible, car il se doit faire premierement sur le costé droit, puis sur le gauche Mais pour en parler en general il y a moins de danger à quelque personne que ce soit de s'abstenir du dormir apres disner, & ie trouue plus à propos de demeurer haute heure au lict, veu mesme que la cause materielle du dormir s'y rencontre, qui est vne benigne vapeur du sang loüable, telle qu'on la sent au matin apres qu'il a esté repurgé de tous ses excremens, qui est la cause de cette grande tranquillité qu'vn chacun ressent au dormir du matin, auquel à ce sujet ceux qui ont escrit des songes attribuent le pouuoir d'en produire de veritables, & d'autant plus proches de leurs effets qu'ils sont esloignez du soir, comme au contraire, ils veulent qu'on n'adiouste aucune foy aux songes qui se font incontinent apres le repas, pource qu'ils procedent notoirement des fumées de la premie-

re coction pour le trouble desquelles nostre esprit n'y peut representer aucune espece digne de consideration.





DEVX CENT LIII.

CONFERENCE

Du Phœnix.

S'Il y eut iamais suiet d'admirer la simplicité & credulité des anciens, c'est au conte du Phœnix, qu'ils ont feint estre vn oyseau qui vit plusieurs siecles, & enfin se va rendre dans l'Ægypte, où il bastit son nid, ou plûtost son tombeau de bois odorant, sur lequel se couchant il meurt & en fait renaistre vn autre en mesme temp ; la nature ne pouuant non plus estre sans Phœnix, que le Phœnix auoir de compagnon. En quoy les Historiens ont imité les Poetes qui s'amusent plus au recit des choses merueilleuses que des veritables. Car, si vous considerez la naissance de ce phantastique oyseau, vous y trouuerez vne impossibilité notoire, en quelque façon qu'on le veüille faire naistre de son pere deffunct. Lequel, au cas qu'il se voulust venir exposer à vne mort volontaire, que par ce moyen on démentiroit le Philosophe, lequel l'a fait l'horreur de tous les animaux, à quel propos la nature, qui ne sort iamais de son ordre, ne luy eust-elle point plûtost donné vne femelle, comme à tous les autres, que de produire à son suiet autant de miracles que l'on nous en fait de discours ? faisant naistre, selon quelquesvns le nouueau Phœnix du sang

de son pere, qui se blesse, disent-ils, en se precipitant dans son nid, duquel sang il s'engendre vn ver; & de luy vn oyseau, car selon les autres il meurt de vieillesse, puis apres ils veulent que la moelle de ses os se change en ce ver, cettui-cy en poussin: & selon les autres encore, qui est la plus commune opinion; apres qu'il a fait san nid de branches de casse, de nard, de canelle & de myrrhe, dans la ville d'Antiphane ou Heliopolis, en vn lieu tellement exposé aux rayons du Soleil, que cette matiere conçoit le feu, il est reduit en cendres, desquelles naist le nouuel oiseau, appellé des Grecs Phœnix, du Palmier où il fait son nid; d'où vient nostre Diaphœnic, dont la baze sont des dattes ou fruit du mesme palmier: ou possible de la rougeur du plumage qu'ils luy attribuent: les Grecs appellans aussi le rouge phœnix, Tellement qu'ils veulent rendre la cendre feconde, combien qu'il n'y ait rien plus contraire à la generation des animaux comme estant tresseche, & la secheresse entierement opposée à la vie & à la corruption qui doit preceder toute generation; voila pour sa nrissance. Son progrez n'est pas plus soûtenable; car ils veulent que ce petit oiseau n'ait pas plûtost atteint sa iuste grandeur, qui est celle d'vn aigle, qui a la teste panachée de diverses couleurs, le col dor, éle reste du plumage de couleur de pourpre, excepté la queuë, meslée de plumes bleuës & à couleor de roze, qu'il se prepare à rendre les derniers deuoirs aux os de son pere. Où il faut demeurer d'accord que nos autheurs s'abusent, quand ils le reduisent en cēdre, car elles ne s'accommoderoient pas à ce qui suit de l'histoire. L'oiseau, disent-ils, ayant destiné de reporter ces os dans l'Arabie, d'où son pere estoit venu mourir en Ægypte, les charge sur ses espaules & les va poser sur vn autel dedié au Soleil: auquel aussi le mesme oyseau auāt que de mourir auoit fait offrande du nid qui deuoit estre son tombeau. Apres

ces funerailles il vole vers le Ciel : de la rosée duquel il se repaist, de larmes d'encens & du suc d'amome, se desalterant aussi des vapeurs qui sortent de la mer, & abhorrant toute sorte de grain & d'alimens ordinaires aux autres oiseaux. Il passe, ainsi selon Ælian 500. ans, selon d'autres 660. & encore selon d'autres dauantage, dans les lieux écartez du commerce des hommes : mais si fort reueré de tous les autres oyseaux qu'ils le suiuent auec grand respect & admiration, qui oste le souuenir aux oiseaux de rapine de prendre leur proye, & aux autres la peur d'estre pris : & meurt en fin, comme ie viens de dire, pour en faire renaistre vn autre. Autant de fictions que de mots, mesme si l'opinion de Lucrece est veritable, qui ne veut pas qu'aucun animal vnique puisse engendrer. De sort que ce n'est pas sans raison que pour s'exempter de rendre conte de tant d'absurditez qui naissent de ces fausses presuppositions, on le fait cacher tant du siecle à nostre veuë, prévoyans que s'il ne se trouue qu'vne seule femme qui ait iamais dansé deux fois à Rome aux jeux qui s'y celébroient tous les cent ans, il ne se trouueroit point de témoins pour deposer de la naissance, vie & mort de cét animal.

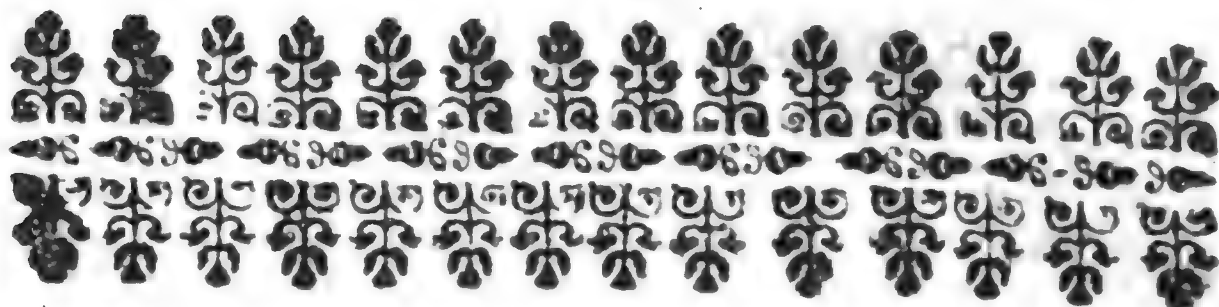
Le deuxiesme dist, qu'il ne faut pas condamner les absens, sous pretexte qu'ils nous sont inconnus; car la naissance de cét oiseau se défend par celle du Bernicle, oyseau qui vient de la pourriture d'vn vaisseau : & d'vn autre nommé Ephemeron, au dire d'Aristote, qui est produit d'vne feüille d'arbre aupres du fleuue Hippanis. Si le cours de sa vie est incertain, si est bien celuy de tous les animaux qui ne sont en nostre commerce. Et quand l'authorité de Belon ; qui l'a confondu auec le Manucodiata, seroit suspecte, celle de Tacite au 14. liure de ses Annales est authentique. Paul Fabius & Lucius Vitellus, ce dit-il, estans Consuls, apres plusieurs siecles vint en Ægypte l'oiseau nommé Phoenix, &

donna suiet à plusieurs Grecs & autres personnages du païs de discourir de ce miracle, sur ce qu'on en rapporte plusieurs choses douteuses, mais dignes d'estre sceuës. Ils disent, que cet animal est sacré au Soleil, que de son bec & varieté de plumage il est entierement different des autres animaux. La pluspart asseurent qu'il vit 500. ans, autres qu'il en atteint iusques à 1461. & que les premiers furent veus sous Sezostris & sous Amazis Roys d'Ægypte puis sous Ptolomée, qui regna le troisiesme des Macedoniens. Il vint lors en la ville de Heliopolis, accompagné de grand nombre d'autres oiseaux, qui sembloient aussi bien que les hommes ébuhis de la nouueauté de celuy là: Mais parce, dit-il, que depuis ce Ptolomée iusqu'à Tibere, sous lequel a paru cettuy-cy, il ne s'est pas passé 250. ans: cela a donné suiet à quelques-vns de douter que ce ne fust pas le vray Phœnix, & qu'il ne vint pas de l'Arabie d'où il ne deuoit venir, sinon apres son temps acheué, & sentant la mort approcher, pour bastir son nid en Ægypte; dans lequel il laissoit vne vertu genitale, d'où estoit produit son successeur, qui n'estoit pas plûtost venu en sa vigueur, qu'il pensoit à rendre a son pere, le deuoir funebre: ce qu'il n'entreprenoit pas legerement; mais apres auoir porté vn poids égal de myrrhe, & essayé par vn long chemin s'il pourroit supporter le faix pareil de os paternels lesquels enfin il transporte, Et apres tout, c'est chose constante, dit-il, que cét oiseau se voit quelquefois en Ægypte. De fait, son existence se prouue, entr'autres par l'authorité d'Orus Apollo en ses Hieroglyphiques, Manilius le Senateur, Pline, Oude Athenée, Albert le Grand, voire par la voix publique qui se sert de ce mot pour signifier vne chose rare & vnique en son espece: ce qui seroit encor peu: si L'actance, Tertulien & plusieurs autres Peres ne l'eussent fort souuent employé pour conuaincre les Payens qui reuoquoinnt en doute la resurre-

ction. Aussi Ælian dans l'histoire des animaux, pre-supposant cestuy-cy trop connu pour le descrire par le menu, s'arreste seulement à blasmer les chicaneurs de son temps, qui preferent leurs affaires à la merueille de cet oyseau, qui sçait si bien calculer qu'il ne manque point de se venir rendre en son nid de la mort iustement au temps prefix. Bref, on peut douter de quelques circonstances: mais non de la verité de son existence: sa renouation se void possible dans vne mouche noyée, laquelle se r'anime au Soleil: & les generations communes ne se pouuans prouuer, il est mal-aisé de reprouuer cette cy, biẽ que du tout extraordinaire mais qui se pourroit soûtenir par les Chymistes, qui posent le fondement de generation dans le sel, seul principe permanent & non volatille: comme les deux autres.

Le troisiesme dist, que les Peres se seruans de la comparaison de cet oyseau ont eu égard à la creance commune, comme Dieu, s'accommode au langage des hommes, s'attribuant les passions qu'il n'a point. Et quant aux autheurs qui en parlent, c'est tousjours sur la foy d'autruy Herodote mesme & Pline, le premier desquels, si on l'en croit, à presque tout veu, tant estrange, & inouy puisse-t'il estre, & le second asseure presque tout: iusques à dire, que certains oyseaux pondent leurs œufs dans la peau d'vn lieure, qu'ils vont en suitte accrocher au haut d'vn arbre, & que d'autres transportent les leurs, les attachans deux à deux au bout d'vn baston qu'ils portent sur leurs espaules, & infinies autres choses non moins incroyables & ridicules, ne parlent neantmoins que douteusement de cet oyseau: Ce qui nous donne grand suiet d'en faire autant: voire, de l'estimer vne fiction.

CENT



DEVX CENT LIV.

CONFERENCE

Des Plantes sensitiues.

LE sentiment & mouuement se remarquent bien en quelque façon dans toutes les plantes qui se portent vers le Soleil & la lumiere, & võt chercher leur aliment éloigné : mais ils paroissent particulierement en la vigne ; laquelle semble agir mesme auec election, s'entortillant à l'entour du corps voisin qui la peut affermir, non vne fois, comme il se pourroit possible par hazard, mais trois & quatre. Or les causes par accident ne répugne gueres: ouy bien celles qui ont l'entendement pour leur principe. Mais auec beaucoup plus de raison peut-on attribuer le sentiment à l'heliotropium & au soucy: cõme aux tulipes, qui se ferment la nuict & s'ouurent le iour : & se remarque encore mieux dans l'arbre que Theophraste dit sembler au rozier: & croistre dans l'Arabie, en l'Isle de Tylos, lequel se ferme & resserre la nuict, commence à s'ouurir au leuer du Soleil, & à midi s'épand & eslargit du tout iusqu'à ce que le soir il retourne à se fermer, ce que les habitans lieu des appellent dormir en cet arbre. Pline attribué vne vertu encore plus admirable au Lotus, disant qu'il se plonge & cache entierement le soir dans le fleuue Euphrate, pres du quel il croist, en sorte qu'on ne le sçauroit atteindre de la

main, puis s'ē releue & sort de l'eau au leuer du soleil, & qu'aux lieux où il croist éloignez de l'eau, il enuelope le soir sa fleur & son fruit de ses füeilles, & les découure le lendemain. L'arbre triste tient aussi fort du sentiment: Ses feüilles ressemblent à celles du prunier: ses fleurs s'épanoüissent la nuit, & le iour sont toutes languides; bien qu'elles soient de si bonne odeur, que les habitans du païs de Malaca & de Goa, és Indes Orientales, où elles croissent en distillent de l'eau de senteur: comme ils se seruent des queües par où elles sont attachées à l'arbre, qui sont rougeastres, à colorer les viandes; ainsi que font les Europeans du saffran. Tels sont ces arbres des Isles Hebrides; les troncs ou bois desquels pourris dans la mer, se changent en oiseaux semblables à nos canes. Et celuy dont parle G. Roüille, au liure 12. chap. 38. de son Histoire des Plantes: qui porte des coquilles, lesquelles produisent aussi des oiseaux. Et ceux encore desquels fait mention Munster en sa Cosmographie, qu'il dit croistre en Pomonie prés d'Ecosse, vers l'Aquilon desquels le fruit tombant en l'eau, se change en vn oiseau appellé, oison d'arbre. Ce que Guadaguigue, autheur Italien, asseure arriuer pareillemēt aux feüilles d'vn autre arbre. Telles sont encore celles d'vn autre qui croist, selō Cardā au bord d'vn fleuue d'Irlande dont les feüilles qui tombent dans l'eau demeurent poissons; & celles qui tombent a terre oiseaux. Telles enfin, les feuilles que Pigafette dit auoir veuës dans l'isle de Cimbubon, apres celle de Burneo, vers l'Asie Orientale; lesquelles cheantes à terre cheminoient sur 4. petits pieds courts & pointus, dont il en a gardé vne 8. iours, qui se mouuoit quand on la touchoit, & viuoit a son aduis, de l'air seul. De ce genre sont aussi tous les vegetaux marins, tels que l'estoile, l'ortie de mer, les huistres, qui ont vn sentiment fort obtuz sont immobiles & souuent attachez aux rochers, voire

au milieu desquels & d'entre leurs coquilles sort quelquefois vn arbrisseau,nômé chesne, ou pin de mer, qui naist aussi sur des pierres & tests de pots, sans racine, ayant la feüille espoisse de couleur de pourpre, duquel parlent aussi Theophraste & Pline. Mais tout cela est peu au prix de ce que dit Scaliger, apres plusieurs autres, de l'agneau Scitique, appellé Borametz. Ils asseurent que dans Zauolha, terre de la Tartarie, les habitans du lieu sement vne graine semblable à celle du melon, sinon qu'elle est vn peu moins longue : d'où il sort vne plante haute enuiron 5. palmes : qui des pieds, des ongles des oreilles ; voire de toute la teste, excepté des cornes represente la forme d'vn agneau au lieu desquelles cornes il a quelques poils qui en represente vne : qu'il est couuert d'vne peau veluë & subtile : sa chair est fort douce & semblable à celle des escreuisses : ce qui est le plus merueilleux, il saigne quand on le blesse : & est fort desiré des loups non toutefois des autres animaux qui viuent de chair : Il est attaché à la terre par le nombril, voire il ne sçauroit viure si on ne seme des herbages autour de luy, lesquels tandis qu'ils sont verdoyans, la plante-agneau vit : mais sitost qu'ils viennent a se secher, soit d'eux mémes, soit qu'on les vienne à faucher par dessein, pour experimenter cette merueille, la plante meurt : ceque les Rabins encherissent à leur mode, disans, que la deffense faite au Deuter. ch. 18. de consulter *Idonei*, s'entend de cet agneau, animal furieux : lequel, ce dit vn certain Moyse, Chusensis, tient à la terre par vne corde attachée à son nombril comme vne citroüille, deuorante tout ce qui s'aproche de la longueur de sa corde, laquelle coupée à coups de flesches par les chasseurs l'animal meurt, & les os seruent aux deuinations : laquelle plante animal, Sigismond Liber Polonois, dit s'appeller aussi Smarcandeos, des Musulmans qui se seruent de sa peau sur leur poitrine & teste

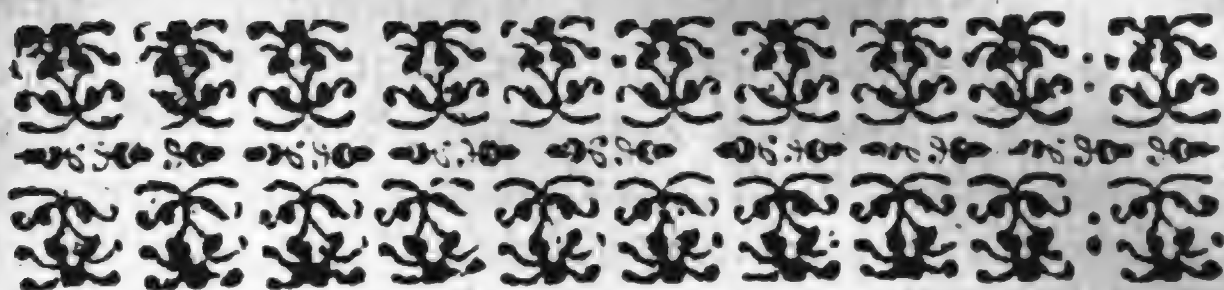
raze, pour la tenir chaudement Et il se void aujourd'huy dans le jardin du Roy, qui est au Fauxbourg S. Victor de cette ville, trois sortes de plantes, ausquelles on ne sçauroit refuser le nom de sensitiues, puis qu'estant touchées elles abaissent leurs feüilles, l'vne plustost, l'autre plus tard, & la troisiesme fort tardiuement; lesquelles feüilles retournent en leur place aprés que le soleil les a eu éclairées de ses rayons. Garsias *ab Horto*, en dit autant de certaines plantes anonymes, qui croissent en la prouince de Malabar, lesquelles si tost qu'on les touche retirent & retraignent leurs branches par vn mouuement contraire a celle dont nous venons de parler, & dit que leurs feüilles ressemblent à celles du polypode, & les fleurs en sont iaunes. Theophraste au 4. liv. ch. 3. de son histoire des plantes, attribuë la mesme vertu à vne plãte espineuse, semblable à la fougere, selon la version de Gaza, ou à des plumes, suiuant celle de Pline; de laquelle plante lors qu'on vient a toucher les rameaux ou feüilles, elles deviennent arides & languissantes, se resserrent & compriment, & quelque temps apres reuerdissent & retournent en leur premiere vigueur. Il dit que cét arbre croist au grand Caire, & est si gros que trois hommes à peine le peuuent embrasser Apollodore disciple de Democrite, attribuë aussi le sentiment à vn herbe qu'il apelle Æschinomene ou publique, pource qu'elle suit la main de celuy qui la veut manier, resserrant ses feüilles & les rassemblant en vn morceau, au lieu qu'elle étoient au parauant estenduë. Pline parle d'vne autre plante des Isles des Troglodites, semblable au Corail; nommé Charito-Blepharon qui semble sentir & connoistre ceux qui la veulent cueillir, s'endurcissante alors comme corne, voire si l'on attend quelque temps, en pierre tres dure. Les Portugais rapportẽt de leurs nauigatiõs, l'histoire d'vne herbe à petites racines, qui croist aux lieux chauds & hu-

mides, & iette hors de terre 8. petits rameaux longs de 2. doigts, garnis par ordre de feüille des 2. costez ressemblantes, à l'ers ou aux premieres feüilles du polypode, mais de la verdeur du Tamarix. Du milieu de ses racines procedent quatre petites queuës; chacune desquelles a vne fleur iaune, semblable à celle de giroflées, mais sans odeur, lesquelles si quelqu'vn touche tant soit peu, on void languir & flestrir, & si tost qu'on retire sa main de dessus, elles reprennent leur premiere vigueur, & ce autant de fois qu'on les touche ou qu'on s'en retire, de quoy vn certain Philosophe de Malabar ne pouuant trouver la cause, en devint fol. Monardes medecin de Seuille, apres auoir descrit vne espece d'orge, nommée en la nouuelle Espagne Gayatene ou Ceuadilla (laquelle estant en sa plus grande force & vertu si quelqu'vn la veut cueillir, elle se flestrit & couche incontinent) fait mention d'vne autre espece de la mesme herbe, laquelle estant éparse par terre, si quelqu'vn la touche pour la recueillir, soudain elle se retire & se replie dans soi-mesme comme vn choux crespé : Enfin, Nicolas de Conti, dans Poge Florentain, rapporte qu'aux Indes Orientales situées en l'Asie entre la cité de Bisnagar & celle de Malepur, dans vne prouince proche de la mer nommée Pudéfetan, il croist vn arbre sans fruit, haut de trois brasses, appellé arbre vergongneux, qui restraint ses branches & rameaux quand l'homme s'en aproche. Ce qui fait voir qu'il y a des plantes sensitiues.

Le 2. dist, que ne se pouuant imaginer de vie sensitiue sans organes, ces mouvemens ne se doiuēt pas attribuer au sentiment, se pouvans mieux rapporter à d'autres causes, telles que sont en toutes les plantes la chaleur attractiue, compagne de la lumiere, aux filamens de la vigne & herbes rempantes, leur delication : laquelle les contraignant à se replier, ils le font suiuant la figure du corps, pres

duquel ils se trouvent. quelques animaux, comme les huistres, ont bien le sentiment plus stupide, mais ne sont pas pour cela plantes & celles qui ont vn mouvement local en leurs parties, l'empruntent d'ailleurs: telles qu'est possible la secousse que la terre leur communique estant ébranlée, l'aproche de l homme ou l'air agité: lequel, bien qu'imperceptiblement, fait mouvoir les feux follets. Aussi ces fleurs & herbes sont elles d'vne texture fort rare & subtile. Si l'on n'aime mieux recourir à l'antipathie qui se trouve entre ces plantes & l'homme, qui fait rompre les chordes & peaux de brebis au bruit & au son qu'excitẽt celles du loup auec lequel elles ne font iamais d'harmonie; Car il vaut encor mieux recourir-là que de multiplier les especes sans necessité comme fõt ceux qui en establissẽt vne moyenne entre la plante & l'animal. Et quant à celles qui se remuẽt d'vn lieu à vn autre, il en pourroit bien arriuer autant à ceux qui s'en informeront de plus pres qu'à Æneas Silvius: qui s'estant (ce dit-il, en sa description de l'Europe ch. 46.) enquis de Iacques VI. Roy d'Escosse, touchant ces oisons d'arbres que l'on disoit y croistre, apprist de la bouche de ce sçauant Roy, que ce n'estoit pas là où croissoit cét arbre tant renommé, mais aux Isles Orcades: Ce qui fit dire à Æneas Silvius cette belle & veritable sentence: *Miracula fugiunt.*





DEVX CENT LV.

CONFERENCE

Lequel est plus à estimer de l'esprit du iugement ou du courage.

LA vie de l'homme est meslée de tant d'accidens, qu'il est mal aisé de les préuoir; & quand la prudence le pourroit, c'est à l'esprit à y pouruoir; sans lequel la iudicatiue demeure oyseuse: Comme vn Iuge ne peut prononcer sans Aduocats ou Procureurs qui luy donnent à entendre les moyens & conclusions des parties, pour sçauoir de quel costé il doit encliner, qui est en nous la tasche de l'esprit: Sans luy aussi, le courage n'est qu'vne fureur brutale, qui nous fait précipiter mal à propos dans le peril, & en perd mesmes le nom, s'appellant témerité. C'est le bon esprit qui fait dire & faire les choses dans le point de leur necessité; à faute dequoy elles sont aussi intēpestiues; comme la consolation des Troyens, enuoyée de la mort de son fils à cét Empereur Romain vn an apres qu'elle fut arriuée, lequel aussi les consola en suite de la perte qu'ils auoient faite d'Hector leur Concitoyen tué par Achilles au temps de la guerre de Troye contre les Grecs. C'est l'esprit qui assaisonne tous

les discours & actions des hommes, lesquels ne font autre distinction de bien & du mal, de la sagesse & de la folie que par l'occasiõ de dire ou faire les choses à propos, qui est vne action de l'esprit & non du iugement ny du courage, bien que les vertus se trouuent inseparablement enchaisnées dans les grãdes& heroïques actiõs: Tesmoins toutes les belles saillies d'esprit, oraisons & reparties faites sur le champ, lesquelles ont tousiours acquis plus d'honneur & de faueur à leurs autheurs, que les paroles & actions prémeditées où le iugement contribue dauantage. C'est l'esprit qui par ses inuentions nous a tiré des cauernes & de la vie des bestes, pour nous rendre les palais, les vestemens, la nourriture la cõuersation & en vn mot toutes les commoditez de la vie dont nous ioüissons à present, Pour en mieux decider, voyez en vne cõpagnie trois hommes doüez l'vn de bon esprit, l'autre d'vn iugement bien meur, & le troiziesme d'vn grand courage: Cettuy-cy ne pourra rien endurer, le iudicieux se taira ou ne dira mot qu'il n'ait bien pezé, le troisiesme diuertira les autres par ses inuentions, & si les deux prennent querelle ensemble le plus spirituel de la compagnie trouuera moyen de les accorder, à quoy le iudicieux apportera souuent tant de circonspections que la querelle s'enuieillira & se mettra hors de l'estat d'accommodement où elle estoit sur l'heure, lors qu'il commencera de chercher les voyes d'accord: mais l'homme d'esprit trouuera remede à toutes ces difficultez, & luy mesme en montrera le chemin par son exemple: n'y ayant point de gens plus mal-aisez à reconcilier que ceux qui n'ont point d'esprit. A la guerre, le courageux se precipitera bien plus volontiers dans le peril, le iudicieux retardera bien vne entreprise & employera souuent au conseil le temps qu'il falloit mettre a l'execution, mais l'Ingenieux à la façon d'vn Archimede défendra tout seul vne ville

on l'attaquera & subjuguera mieux par la force de ses inuentions que mille hômes ne feroient à coups de main; Comme font voir les stratagémes, ausquels se doiuent plus de succez qu'à la force ouverte, qui a donné lieu au prouerbe, *engin vaut mieux que force*. Antigonus auoit semé des billets par lesquels il auoit proscrit Eumenes, & promettoit vne grande somme a celuy qui le tüeroit. Ce que plusieurs des propres soldats d'Eumenes déliberoient de faire, lors qu'à la premiere nouvelle qu'il en eut, il assembla ses gens pour les remercier de ce que l'avis qu'on luy auoit donné qu'aucuns des siens vouloient atttenter à sa personne, luy ayant fait semer des billets sous le nom d'Antigonus, pour descouvrir ceux qui auoient ce pernicieux dessein, il ne s'en estoit trouué aucun assez meschant pour le faire. Ce trait d'esprit arresta les desseins de son ennemy, & les rendit inutiles. Dans le negoce vn coup de vent sur mer, vne guerre suruenuë entre deux Estats voisins & vn changement de mode sur terre, ont besoin de plus d'esprit que de jugemēt & courage pour se garantir de naufrage & de perte. Au palais les répliques sont des pieces d'esprit: Voire l'esprit est tant estimé d'vn chacun, que toutes perfections de l'ame sont comprises en ce mot; nostre locution exprimant assez tout ce qui se peut dire hors les graces du corps, quand on dit de quelqu'vn il est homme desprit: lequel par consequent jestime mieux deuoir estre preferé au jugement, qui n'a lieu qu'aux matieres où il faut vser de discretion, comme le courage seulement dans les hazards.

Le 2. dist, qu'vn homme aura de l'esprit en vain s'il n'a point de jugement pour le conduire; cōme il arriue le plus souvent. Ce qui fait dordinaire opposer l'vn à l'autre. Aussi les fols ne manquent pas de cette pointe d'esprits qui fait l'inuention; elle est au contraire aiguisée & renduë plus actiue par la

chaleur de la frenaisie, comme aussi le courage : ce qui leur defaut est le jugement, dont la perte les fait apeller fols. Ce qui se remarquera dans la mesme compagnie dont il a esté parlé : où l'ingenieur, & qui se pique d'esprit, laissera aller de fort belles choses, mais comme vn torrent sans le dispenser auec discretion : comme fera le judicieux, lequel plaira beaucoup dauatange, disant moins de choses à propos que luy ni que le courageux, qui passe ordinairemẽt par dessus les bornes du respect d'vne honneste pudeur;le iugement procédant d'vne froideur de tempérament opposée à la chaleur, qui donne la promptitude & le courage. A la guerre les inuentiõs & le courage susdit sont aussi d'ordinaire, non seulement inutiles, mais préjudiciables sans le jugement : & dans le trafic, c'est cettuy-cy qui fait faire le chois des desseins que le marchand se propose, & des moyens pour y paruenir, sans quoy l'on ne vient à bout de rien en guerre ny en marchandise.

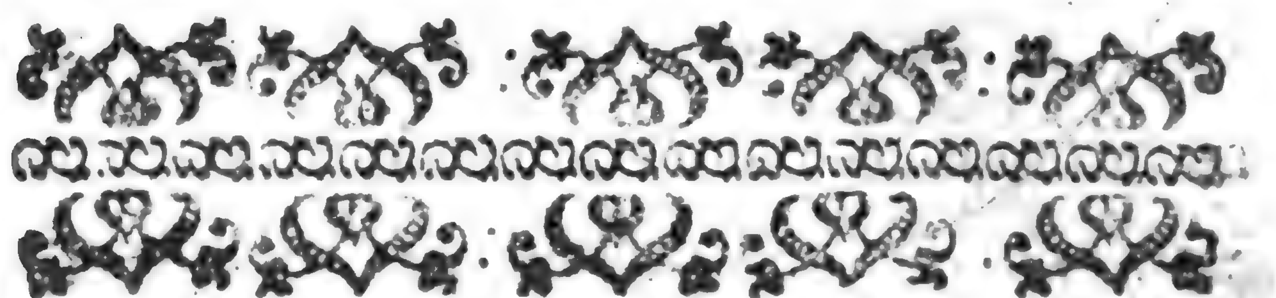
Le 3. dist, que que les plus courageux font par tout la loy aux autres & par ainsi se font estimer au dessus d'eux. Car en premier lieu, si la compagnie de laquelle on a parlé est d'hommes sçauans deuant lesquels il faut parler,l'inuention & la disposition ne vous seruiront de rien, qui sont effets de l'esprit & du jugemẽt,si vous n'auez pas le courage de pronõcer vostre oraison non plus que Ciceron celle qu'il auoit faite pour Milon ; voire est-il impossible d'inuenter les belles choses sans hardiesse : Ce qui fait appeller non seulement dans le barreau, mais par tout ailleurs les belles actions & qui ont eu l'approbation d'vn chacun, vne hardie action. Et si le courage est de mise par tout il est dans son plus haut poinct à la guerre : aussi les loix punissant la lascheté, & non le défaut d'esprit & de iugement, montrent bien qu'elles estiment plus le courage que les deux autres,

Le 4. dist, Que ceux qui parlent en faueur de l'esprit & du courage, employans leur iugement au chois des raisons qu'ils déduisent, monstrent assez qu'il l'emporte au dessus des autres, puis qu'il est cause qu'ils sont estimez, & que par la maxime des Philosophes, la course de quelque effet participe bien plus de ce qu'elle luy a communiqué, que non pas l'effet mesme. Aussi le Iuge est plus que les Aduocats, ausquels l'esprit se peut comparer, puis que c'est luy qui propose les moyens dont le iugement fait le chois; & quant au courage s'il est sans iugement il n'en merite pas le nom Sans luy l'esprit & l'inuention ne sont que des chasteaux en Espagne & phantaisies creuses, semblables à vn logis qui seroit tout descaliers, sans chambres ny autres appartemens, les inuentions sans iugemens, ne s'arrestans iamais à rien, mais voltigeans tousiours de branche en branche & d'inuention en inuention ; lesquelles aussi à ce suiet ne sont pas d'ordinaire tant vtiles à leurs inuenteurs qu'aux iudicieux qui les sçauent bien mettre en œuure. De fait, vous trouuerez plus d'ingeniositez dans ceux qui ont le moins de pratique, l'inexperience rendant beaucoup de choses faciles qui se trouuent impossibles dans l'vsage, & partant qu'vn praticien ne logeroit iamais en sa phantaisie. Il se trouue aussi plus de courage dans les bestes que dans les hommes, & d'entre ceux-cy il se void souuent que les plus courageux ne sont pas les plus iudicieux, lesquels à mesure que le vif argent se fixe par l'âge en demeurent moins inuentifs & moins resolus à s'exposer aux perils, que sa folle ieunesse & inexperience leur faisoit mépriser. Et à vray dire, le iudicieux à tout l'esprit & le courage qu'il faut auoir ; car celuy qui inuente ou propose des choses contraires a vn bon iugement passe pour fol, comme celuy qui a bon iugement ne sçauroit manquer de courage, puis qu'il est incompatible qu'vn homme soit iudicieux & qu'il ne preuoye

pas qu'il faut estre courageux dans les perils pour les euiter & surmonter, & par ainsi que celuy qui dit vn homme iudicieux presuppose l'esprit & le courage, mais non au contraire, y ayant beaucoup d'hommes courageux qui n'ont ny iugement ny esprit, & plusieurs qui ont de l'esprit sans iugement.

Le 5. dist, que toutes nos actions estant du composé, toutes les facultez y contribuent, lesquelles ne peuuent estre que vicieuses, si elles ne sont assaisonnées d'esprit, de iugement & de courage; mais en les comparant ensemble, l'esprit est plus agreable, le iugement plus vtile & le courage plus estimé.





DEVX CENT LVI.

CONFERENCE

Du Bezoard.

CE mot est estimé de quelques-vns tiré des Hebreux, chez lesquels Bel signifie Roy & zaars poizons, comme qui diroit Roy où maistre des poizons, que cette pierre est creuë dompter plus puissamment qu'aucun autre remede. Selon Scaliger Bezohard est pris par les Arabes pour ce qui conserue la vie, ainsi cette pierre auroit emprunté son nom de cet effet. Cardan dit qu'il y a vne racine veneneuse de ce nom, dont le fruit sert d'antidote, & s'appelle Nirabri. On diuise cette pierre en naturelle & artificielle ou contrefaite. La naturelle est de deux sortes, à sçauoir, animale ou minerale, & ce nom s'estend mesme aux plantes, lesquelles, voire toute autre chose, s'appelle bezoardique, lors qu'elle a vne vertu contre les venins, qui est le mesme qu'alexitere, ce qui la fait appeller d'aucuns pierre theriacale. Mais cette appellation de Bezoard appartient premierement à vne pierre qui se trouue dans vn animal que les Perses appellent Pasan : d'où quelques autheurs la nomment Pazar, lequel animal Monard dit estre de la grandeur & presque de la figure d'vn cerf, ayant deux cornes larges en leur baze, pointuës en haut & recourbées sur le dos, comme celles de chévre, dont il a les pieds & quel-

que chose aussi de sa forme : qui la fait apeller de quelques vns *Tragelaphos*, c'est à dire, chéure cerf qui est neantmoins vn animal different de cettuy-cy le quel a le poil court, au commencement de couleur moyenne entre le gris & le roux : bien qu'il s'en trouue aussi d'autres couleurs : que les Indiens les prennnent aux rets, pour auoir cette pierre & la vendre aux marchands : Car encore que cet auimal soit si furieux qu'il rompt tout autre lien que ceux de fer : le prix de cette pierre est si grand qu'il leur fait mespriser le peril. Il adiouste qu'il est d'vne telle agilité qu'il se precipite du haut d'vne tour en bas, & tombe sur ses cornes sans se faire mal ; n'allant qu à sauts & à bonds comme vn ballon enflé de de vent. Tous ne conuiennent pas de la partie de l'animal en laquelle croist cette pierre. Les Arabes escriuēt que cette espece de cerf, voire tous les autres cerfs, se sentans vieux ou malades attirent par leur haleine les serpent de leurs creux, les déuorent pour se renouveller & guerir. puis se sētās eschauffez par cette pasture de serpens, qu'ils courent se plonger dans l'eau, où il demeurent sans boire taut que leur chaleur se soit éuaporée : pendant lequel séjour dans l'eau, s'engendre dans leurs yeux cette pierre qu'on en tire pour les vsages susdits : Mais, auec plus d'apparence, le mesme Monard cy-dessus allegué, dit auoir apris des habitans de quelques montagnes de la Chine, qu'aux Indes pres du fleuve Gange, ces chéures-cerfs ainsi repeus de serpens s'en vont broutant aux coupeaux des montagnes les arbres, que la nature leur a apris à resister aux venins : de la quintessence desquelles meslée auec celle des venins susdits, par vne vertu qui leur est particuliere, ils produisent cette pierre de bézoard dans quelque cauité de leurs corps : que les vns, du nombre desquels sont Garsias ab Horto & Acosta, disent estre leur estomach, & particulierement cette replication d'iceluy en la-

quelle se fait la rumination : d'autres, comme Fragose, que c'est dans le rein, produisant à cette fin de ces pierres qui ont la figure d'vn rein, la plus lapidifique partie de nostre corps : d'autres encore, comme Rabi Moyses Espagnol dit l'Ægyptien, que cette generation se fait dans la vescu e ou bourse du fiel ; de laquelle opinion est aussi Monard mais asseure qu'il s'en est trouvé dans le ventricule, les intestins & autres cauitez du corps de cét animal: Comme en effet il n'y a point d'espace dans le corps des animaux, où ne se puisse engendrer vne pierre. Tant y a que cette-cy est vniuersellement reconnuë si vtile, que les chasseurs ont commandement expres de les porter toutes à leur Roy, qui les achete vn grand prix & ne sont transportées ailleurs que clandestinement. Et Amatus Medecin Portugais dit que l'vn des plus riches presens que Cochain, Roy du lieu où se fait cette chasse envoya de son tẽps au Roy de Portugal, fut vne de ces pierres qui estoit vn peu plus grosse qu'vne auelaine: de laquelle les grands effets ayant esté remarquez, en obtint d'en faire venir d'autres de ce païs-là. Ces effets sont la guerison des fiévres pestilentielles, de la lepre verole, épilepsie, vers des enfans, morsures des animaux veneneux, & generalement contre tout venin : particulierement est-il fort propre contre les syncopes, angoisses & autres effets de l'humeur melancolique. Ce qui fait que l'on s'en sert aux fiévres quartes, pour en apaiser les symptomes, & que l'Empereur Charles Quint en prenoit souvent: voire il s'est re marqué en quelques hospitaux que la seule poudre de cette pierre trempée dans de l'eau y communique sa vertu, de sorte qu'elle guerissoit ceux qui estoient malades de pourpre & autres affections epidémiques.

Le 2. dit, que ceux qui se sont voulu acquerir de la reputation en la Medecine, voyans plusieurs

maladies indomptables aux remedes cõmuns, pour ne demeurer pas oysifs, & ne laisser imputer à leur art ou à leur ignorance le défaut de guerison des maladies incurables ou rebelles, ont eu recours à la peau de renard proposant l'vsage des remedes si rares & difficiles à trouuer, qu'on ne peut découvrir leur imposture. Telles ont esté les grandes recommandations que quelques vns ont donné aux pierres précieuses, & mesme à l'or; lequel il n'y a pas 50. ans que l'on persuadoit aux pauures qu'il les gueriroit, en le faisant boüillir dans des restaurans bien que les plus riches, qui s'amusoiẽt à cette fourbe, retirassent leurs chaisnes d'or aussi des saines comme ils les auoient mises, s'ils auoient tousiours eu l'œil dessus, & par consequent que l'õ n'en tirast aucune vertu: ce qui a fait promettre à d'autres plus hardis de le rendre potable. De ce genre est la pierre de Bezoard: De l'origine de laquelle quand on seroit aussi bien d'accord, comme on ne l'est pas, puis qu'outre les diuersitez d'auis qui ont esté rapportés, nous auons eu depuis peu de mois en cette ville vn animal, tout different de celuy-cy dessus décrit, lequel ceux qui le montroient nommoient Pacos, qu'ils asseuroient estre l'animal du Bezoard. Toûiours la difficulté qu'il y auroit à discerner le vray bezoard du supposé, qui est vray semblablement en plus grande quantité que l'autre, en deuroit rẽdre l'vsage suspect. Puis que dés le temps de Serapion il s'en vendoit de falsifié, qu'il dit estre inutile, & qui à mon auis est plustost malfaisant: Et que Clusius sur Garsias se plaint que les marchands de Lisbonne ne vouloient pas permettre que l'on fit les épreuues accoustumées, pour distinguer les vrays bezoards des adulterins. Desquelles épreuues les autheurs ne demeurẽt pas méme d'accord, les vns posans pour marque de bonté en cette pierre, qu'elle n'ait rien qu'vn peu de poudre dans son centre, au lieu, disẽt ils, que les falsifiées ont

quelque grain au autre corps sollide qui leur sert de cētre, sur lequel on a basty leurs feüilles & enuelopes ; & les autres, qu'il y a tousiours vn festu au milieu de cette pierre, qui a seruy de fondement à tout le reste, Où est à remarquer que la structure à escailles ou feüilles disposées les vnes sur les autres, comme les pellures de l'oygnon ou comme les pierres de la vessie qui se fōt par nouuelle apposition de matiere ne s'accordent pas auec la façon cy-dessus remarquée en sa generation, que l'ō veut se faire tout à la fois ; car ses diuerses enuelopes montrent diuersité de temps. Mais en quelque facō de quelque matiere & en quelque lieu que cette pierre se produise, elle me semble ne pouuoir agir que par ses qualitez manifestes, qui ont seules de l'action ; les occultes, comme elles sont cachées, ayans des effets de mesme. D'ailleurs, comment se pourroit-il faire que ses tresors & presens des Roys fussent aujourd'huy si communs : mesme s'ils auoient de si grands effets, qu'on leur attribuë, & que l'on en trouuast aujourd'huy par toutes les boutiques? Il est bien plus croyable que c'est l'auarice des hommes qui a encore augmenté les erreurs populaire de cettuy-cy.

Le 3. dist, que tout ainsi que de toutes les sectes il n'y en a point de plus facile que la Pyrrhonienne, qui doutoit de tout. Ainsi ç'a esté vne inuention fort aysée à ceux qui se sont voulu racheter de la peine qui accompagne les recherches de cette vaste estenduë de remedes, qui sont depuis le creux de la Lune iusques au centre de la terre & des experiences qui se peuuent tirer de leurs preparations & mixtions presqu'infinies que de renuoyer tout cela par fin de non receuoir. Mais pour estre la plus courte voye, ie doute fort que ce soit la meilleure, puis que l'experience a fait voir en plusieurs choses des effets qui ne dependent pas des qualitez, & que ceux qui blasment le Bezoard, pource qu'il n'agit

pas ses qualitez manifestes, reçoiuent d'autres remedes qui n'agissent non plus par elles, cõme sont les purgatifs par élection, les remedes splenitiques, hysteriques & autres dediez à quelque partie ou vsage particuliers, qui ne dépendent pas, voire méme ne s'accordent pas quelques fois auec le temperament du remede. Lequel erreur vient de ce que l'on veut tousiours faire les qualitez causes, au lieu qu'elles sont souuent effets & souuent au lieu de preceder. Aussi est-ce vne trop grande ambition à l'esprit humain de vouloir nier tout ce qu'il ne sçait pas; veu que les plus sçauans demeurent d'accord qu'ils ne voyent qu'à trauers vn nuage, & que le principal effet de la beatitude sera de n'ignorer rien, encore que la raison voudroit que la nature du venin n'estant pas dans les premieres qualitez; celle des antidotes n'en dépendit pas aussi: puis qu'ils luy doiuent estre contraires & que les contraires doiuent estre sous vn mesme genre. De sorte qu'il suffit en cette matierede recourir aux authoritez & experiences. Nous ne pouuons chercher cette authorité dans les premiers autheurs de la medecine, pource qu'ils ne connoissoient point le bezoard, qui n'est non plus à rejetter pour ce suiet que le séné, lequel Hypocrate & Galien ne connurent jamais, & qui est neantmoins le plus vulgaire & l'vn des meilleurs de tous nos remedes. Mais tous les Medecins Arabes concourent en ce point & Serapion particulierement asseure que cette pierre est vn puissant antidote contre tout venin & morsure d'animal veneneux, & si efficace, que non seulement pris du poids de trois, quatre ou cinq grains, & quelque fois moins, tenu seulement dans la bouche, il rend inutile les venins; mais aussi asseurement que sa poudre appliquée sur l'animal veneneux, l'engourdit & luy oste la puissance de nuire; si bien que quelques parties qui commençoient à se corrompre par cette morsure, par sa seule ap-

plication, ont esté promptement restablies en leur premier estat. Avicenne au Chapitre quatre de son second Canon, le met auec la theriaque au rang des remedes alexiteres, qui conseruent la santé & fortifient les esprits. Rhasis, en son Continent, asseure auoir trouué au Bezoard des facultez plus admirables qu'en tous les autres antidotes; & dans son liure à l'Almanzor, il dit qu'en vain l'on prepare des remedes pour resister aux venins qui attaquent le cœur, & offensent de toute leur substance si l'on y oublie le Bezoard: lequel seul ce dit-il, resiste au venin du napel, le plus pernicieux de tous. Auenzoar en son Theyser, escrit qu'vn homme déploré pour auoir pris du poison, fut guery par trois grains du Bezoard. Pierre de Abano dit le Conciliateur, asseure qu'Edoüard Roy d'Angleterre, ayant esté blessé d'vne espée empoisonnée en la guerre contre le Sultan, estant prest à expirer fut guery par cette pierre que luy donna le General des Templiers, & que la porter mesme resiste au venin. Monard asseure auoir guery deux fois par cette pierre en moins d'vn quart d'heure vn certain Licentié, qui auoit déja le corps tout enflé pour auoir vne fois beû, & l'autre fois mangé du poison. Il asseure le mesme d'vne fille empoisonnée qui auoit desia inutilement essayé tous les autres contrepoisons, & toutefois fut promptement guerie par cettuy-cy. Le mesme Autheur produit grand nombre d'exemples de syncopes, fiévres pestilentielles, vertiges, epilepsies, & autres maladies gueries par ce remede, dautant plus excellent qu'il est insipide, & dénué du mauuais goust qui accompagne la plusspart des autres remedes, & ces exemples sont encore authorisez par la voix publique: laquelle ne se peut pas démentir aisément par si peu de personnes qui entreprennent de faire la guerre à l'antiquité, & l'accuser d'ignorance ou de malice, enco-

re qu'elle ne soit pas entierement destitué de raison : Car, puisque l'on demeure bien d'accord que la chair de vipere est necessaire dans le theriaque pour la rendre efficace contre les morsures de cet animal, estant de besoin qu'il interuienne quelque chose de moyen entre nostre nature & le vipere, telle qu'est la chair dénuée de son venin, mais neantmoins susceptible d'iceluy : Pourquoy ne veut on pas que la pierre de bezoard produite de ce qui a du venin & de ce qui y resiste, serue d'vn moyen pour le dompter en nostre corps? Les objections proposées à l'encontre se peuuent resoudre en generales & particulieres : Les generales ne regardent que les charletans, ausquels il appartient d'y resoudre, n'estant pas croyable qu'vn homme, non seulement d'honneur, mais Chrestien, voulut tromper en vne matiere de telle importance qui est la vie de l'homme : laquelle toutefois on peut mettre aussi souuent en peril, en luy déniant les remedes que l'on combat possible par vanité, pour ne dire pis, comme en luy en ordonnant d'inutiles ; quand le Bezoard seroit de ce nombre, veu que son insipidité le doit au moins faire considerer comme tel, de ceux qui ne iugent que par la qualité. Ce qu'on oppose de l'or & des pierres precieuses, s'il estoit vray, feroit le procez à ceux qui ordonnent les confections d'hyacinte & autres où ils entrent: mais ceux qui ont bien consideré ces riches corps, ont trouué qu'il ne laisse pas de couler d'eux des proprietez qui ne diminuent point leur poids, cóme il se marque au vif argent, duquel la decoction tuë les vers sans diminution de son poids, & au regule d'antimoine, duquel vn vaisseau rend la liqueur purgatiue à l'infiny, sans diminuer, non plus que plusieurs autres mineraux. Quant à la diuersité des opinions, touchant la generation de cette pierre, cette difficulté se trouue presque dans tous les remedes estranges, & pour ne sçauoir pas d'où vient

l'ambre; on ne laisse pas d'en trouuer le parfum excellent, comme son vsage en la medecine. La supposition des fausses pierres de Bezoard ne leur est point particuliere, elle est commune au baume, à la ciuette, austorax, à la rhubarbe, en vn mot tous les autres remedes, & l'abus n'en doit pas empecher l'vsage, puis que les mesmes autheurs qui ont remarqué ces impostures, nous apprennent à nous en garantir. Clusius dit qu'on en fait le discernement en passant vn fil empoisonnné par le moyen d'vne aiguille au trauers de la jambe d'vn chien, dans laquelle on laisse le fiel, & lors que les symptomes du poison l'ont fait tomber comme mort, on luy met vn peu de la poudre raclée de cette pierre, & s'il ne reuient point elle est supposée, si elle est veritable, il en guerit. L'espreuue de Monard est d'entamer la pierre, laquelle se doit trouuer faite de plusieurs escailles & enuelopées, plus ferme ou plus espailles selō la petitesse ou grosseur de la piere qui est d'ordinaire pareille à vne olive, & presque de sa couleur, bien qu'il s'en trouue peser iusqu'à deux onces, dont les plus grosses sont les plus grosses sont les plus estimées, mais que ses surfaces sont toutes tres-polies, voire les internes plus que les externes, au milieu desquelles est, ou vne poudre plus efficace encore que le dehors, ou vn festu ou petite portion d'herbe desseichée, & non vn grain, comme aux fictices & supposées, & ceux qui y sont versez ne s'y laissent point abuser, voire mesmes reconnoissent les Orientales meilleures que les Occidentales, qui sont les plus obscures & moins puissantes: n'important pas pour la verité de l'effet, comme la generation de cette pierre se fasse: encores qu'il ne soit pas impossible que plusieurs tuniques s'engendrent à la fois, comme font celles de l'oignon. Enfin la rareté du Bezoard a bien pû estre autrefois si grande qu'il n'y eust que les

grands qui s'en seruissent : mais rien n'empeche que les admirables effets qu'on a veu, n'ayent donné la curiosité aux hommes de s'en fournir, ce qui leur est d'autant plus aisé que ceux qui le décreditent, font que l'on n'en vse gueres à present, & partant les Apotiquaires n'en sçauroient auoir si peu qu'il ne leur dure long-temps, & n'en ayent toûjours de reste.

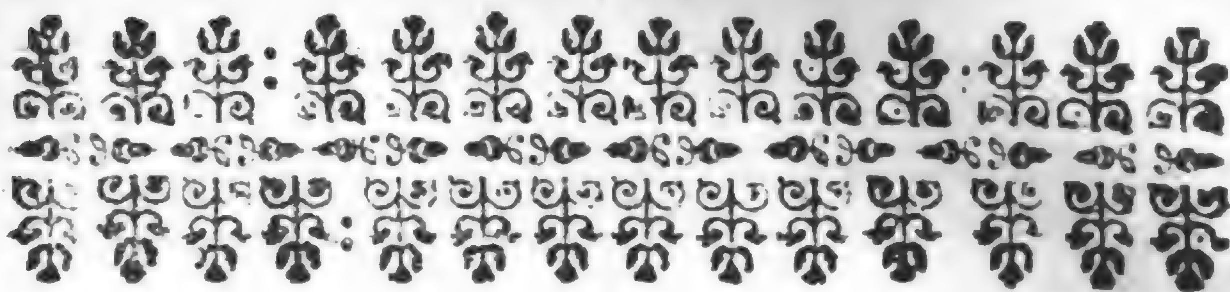
Le 4. dist, que pour bien sçauoir les vtilitez du Bézoard, il faudroit demeurer d'accord de ce que c'est ; lequel differend n'est pas encore terminé. Scribonius Largus estime que ce sont les larmes endurcies du cerf, qui se trouuent seulement aux cerfs qui ont plus de cent ans. Des autres Autheurs cy-dessus alleguez, les vns disent, que c'est vn mineral, & les autres vne pierre qui croist dans vn animal tellement contre nature, que celuy qui le porte en est tourmenté, notamment des plus grosses : ce que les chasseurs reconnoissent a les voir marcher à peine, comme ceux qui ont la pierre dans la vessie : Voire n'est-on pas d accord de la partie en laquelle on la trouue, bien que cette indication soit necessaire pour en reconnoistre la vertu, puis que les pierres qui se trouuent dans le cyste du fiel, sont d'autre nature, & ont d'autres proprietez que celles des reins, ou de la vessie, comme il se trouue aussi vne grande diuersité de couleurs entre ces pierres du Bezoard, sans parler de la difference qui procede de celle des climats, les occidentales estās reconnuës presque sans vertu au prix des Orientales. D'où s'ensuit qu'on ne peut assigner à cette pierre aucune proprieté certaine & indubitable, comme aux autres remedes, qui agissent tousiours en mesme façon, autrement il n'y en auroit point de science. Mais que le Bezoard auroit quelque vertu alexitere, tousiours ne pourroit elle estre que pareille à celle des autres corps naturels,

lesquels agissent proportionnement à leur volonté. Or quelle proportion y a-t'il entre trois grains d'vne poudre insipide qui ne fait aucune euacuation ny autre action sensible, & vn venin mortel, dont les cruels symptomes se découurent aussi promptement que le feu mis en vne matiere susceptible d'ébrasement? Aussi imploray-ie en cette occurrence le tesmoignage de tous ceux de nostre âge qui s'en sont seruis, s'ils y ont iamais trouué les effets qu'on luy impute. D'où s'ensuit qu'il est doublement à rejetter : Premierement, pource qu'il est de grand coust au patient ; secondement, pource qu'il tient lieu de quelqu'autre bon remede, faisant perdre le temps qui s'employeroit vtilement à secourir le malade par autres remedes.

Le 5. dist, que les venins & les maladies épidemiques ne nuisent pas par leurs qualités manifestes, ny par la quantité de leur matiere ; comme il se void en la piqueure du scorpion, lequel iette vne si petite quantité de venin qu'elle est impossible. Leurs remedes ne doiuent pas aussi agir par ces qualitez là, non plus que par leur quantité : Et par ainsi il ne faut point douter de l'effet du Bezoard, sous pretexte qu'on en donne peu de grains ; bien que d'aucuns l'ayent donné iusques à vingt & trente grains, & que la doze ordinaire, lors qu'on veut prouoquer de grandes sueurs, soit de neuf à dix grains. Nous deuant au reste peu importer si le Bezoard est vne pierre de reins du chéure-cerf, ou vne larme du cerf, pourueu qu'il ait cette proprieté qu'on luy attribue, qui n'est non plus incroyable que celle que Scaliger asseure auoir experimentée en cette larme de cerf ; qu'il dit exciter tant de sueurs aux pestiferez & empoisonnez, qu'il semble que tout le corps fonde en eau auec la guerison des malades, A laquelle experience il y a peu de Medecins bien employez qui n'en puissent adiouster

beaucoup d'autre ; & il ne se dit rien contre le Bezoard qui ne se puisse objecter à tous les autres antidotes, comme est la terre sellée, la licorne, & tous les remedes cordiaux, de la vertu desquels on peut aussi bien douter comme de celle du Bezoard.





DEVX CENT LVII.

CONFERENCE

S'il le courage vient de nature ou d'institution.

I'Ay leu quelque part qu'vne pauure femme ayant laissé dormir dans vne forest vn sien fils âgé d'enuiron deux ans, & ne l'ayant pû retrouuer, pour s'y estre esgarée, & estant morte en suite, cét enfant fut apporté par vne louue à ses pieds, pour leur seruir de pasture, mais eux, au lieu de le dévorer, s'estans mis à le lecher, & l'enfant à les caresser, la louue le traita desormais comme ses louueteaux, luy apportant de sa chasse, & l'y menant, l'enfant marchant tantost sur ses deux pieds & allant tantost à quatre. Ce qui dura iusques à ce que cette louue, pour le degast qu'elle faisoit, ayant esté couruë par les villages voisins en vne hüée generale, elle tomba entre les mains des chasseurs; contre lesquels, tant elle que ses ieunes loups, se deffendirent long-temps, & plus qu'aucun d'eux l'enfant-louueteau; lequel bien qu'il se lançast sans crainte entre les fourches & autres armes des paysans, eux neantmoins estonnez de la merueille du cas, l'espargnerent si bien qu'il fust pris vif. Instruit à parler & à la conuersation ciuile, il fut fort recherché de tous les bergers d'alentour, qui luy amenoient leurs

moutõs ou autres bestes qu'il garãtissoit des loups, en leur passant seulement la main sur le corps. Mais cette vertu s'esvanoüit en luy apres quelques années aussi bien que ce grand courage qu'il auoit acquis par la freqẽtatiõ auec ces animaux qui viuẽt de proye; biẽ qu'il luy en demeurast, toutefois plus qu'aucun autre de son âge & de sa conditiõ; lequel le porta à la guerre, où il mourut en faisant vaillamment. Or il n'auroit pas eu ce courage, non plus que les autres enfans de son aage, sans cette habitude qu'il auoit prise auec les loups. Desquels venant aux chiens, nous verrons ceux que Licurgue Legislateur des Lacedemoniens leur exposa, qui venans d'vne mesme ventrée, auoient neantmoins esté tellement appris, que l'un n'aimoit que la chasse, & l'autre que la souppe. Dequoy les mesmes Lacedemoniens nous seruent aussi de preuue suffisante: puis qu'ils ont esté courageux, tandis qu'ils se sont seruis des preceptes de ce Legislateur, s'exerçans, & mangeans en public, recompensans les actions courageuses, & punissans les lasches: & en vn mot euitans tout ce qui amollit le courage, comme l'amour de l'or & de largent: se priuans de son vsage, & interdisans l'accez en leur estat à tous les marchands estrangers, dont la frequentatiõ les pouuoit corrompre: Dont ils ne se sont pas plustost départis qu'ils ont esté assuietis aux nations, ausquelles ils dominoient auparauant la loy. Ce que n'ignoroient pas les Romains, lors que voyans des peuples indomtable, par la grandeur de leur courage qui les faisoit incessament rebeller, ils les obligerent à apprendre la Musique leur interdisant les exercices de la guerre & des autres arts qui entretiennent les hommes a la vertu. Aussi sommes nous hardis à faire & dire ce que nous sçauons: comme au contraire l'ignorance nous rend timides; de sorte que celuy qui n'a point esté instruit aux actions vertueuses, qui ne se peuuent pratiquer sans vne gran-

deur de courage, ne peut se porter que laschement à tout ce qu'il entreprendra.

Le second dist, Que l'art & industrie peut bien polir & bien parfaire, mais non reformer la nature: laquelle, bien que chassée auec toutes les rudesses imaginables, retourne tousiours à soy: & pour l'entendre mieux, il faut presupposer ce qui est veritable, que les actions viennent du temperament, & de diuers meslange des humeurs, qui rendent le sanguin volage & amoureux: le pituiteux paresseux; le melancholique, craintif, triste & resueur, & le bilieux prompt & hardy. Lors que vous donnez à quelqu'vn des preceptes & des instructions conformes à son humeur, ce trauail reüssit, & c'est de là que se forment les hommes excellents en chacun art & profession. Mais si vous appliquez des reigles tans bonnes soient-elles, à vne pierre ou à vn bois, qui ne sont pas capables d'estre formeées, il en prédra le mesme qu'à l'Orfeure, qui voudroit faire passer le cuiure par les espreuues de l'or, & en forger des ouurages aussi beaux, il ne perdroit pas moins sa peine que celuy qui voudroit faire changer de couleur à vne brique, à force de la lauer sous pretexte que l'on blãchiroit le linge en le lauãt Pour ce que l'art ne peut pas auoir des priuileges plus grands que ceux de la nature, laquelle ne forme iamais vne matiere qu'elle n'ait eu ses dispositions precedentes, requises a l'introductiõ de cette forme. Il est donc impossible de changer la nature, & lors qu'on l'entreprend on ne fait bien ny ce que la nature auoit intention de faire, ny ce que l'art vouloit aussi imprimer en elle: l'vn & l'autre se fait imparfaitement.

Le troisiesme dit, Que cette question fait tort a la noblesse, qui n'est fondée que sur la creance que les hommes courageux engendrent des enfans qui ont du courage; comme les Aigles ne font iamais

des pigeons ; lequel courage à la verité est continué mais non iamais produit par l'éducation ; Car soit que nos ames different seulement par leurs qualitez indiuiduelles, soit enfin qu'elles ayent esté creées toutes semblables, mais que la diuersité de leurs actiōs depende de celle de leurs organes : Il est cercertain que dés les premieres années d'vn enfant, il donee des indices de ses inclinatiō, & notammẽt de sa lascheté ou de son courage : d'où vient que vous verrez tel petit enfant en battre & faire fuir d'autres plus forts & plus robustesque luy, & sitost qu'ils ont ateint l'aage de discretion, les vns se portent aux hazars & sauts perilleux, qui sont horreur aux autres. Ainsi voyez-vous les danseurs sur la corde produire des enfans qui ont beaucoup plus de propension à ces exercices que d'autres, entre lesquels il s'en trouue de si poltrons qu'il n'y a institution qui les puisse corriger.

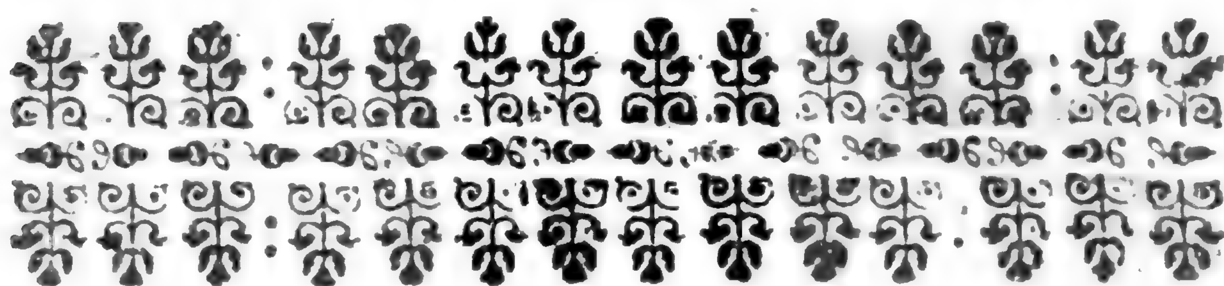
Le 4. dist, que si le courage estoit naturel, on auroit grand tort de punir la lascheté, laquelle se deuroit pardonner comme vn defaut naturel : Comme on ne chastie pas vn homme pour estre plus laid ou plus petit qu'vn autre : mais bien les loix, toutes fondées sur la raison, ont ordonné des peines aux vices seulement qui se peuuent corriger. Ce seroit aussi en vain que les generaux d'armes, estant prests de donner bataille, harangueroient leurs soldats : qui est neantmoins la condition la plus requise en vn bon Chef, & remarquée auoir eu le plus grand effet. Voir mesme peut on dire que ceux qui veulent que le courage, comme les autres qualitez de l'ame, suiue le temperament du corps, demeurent par d'accord qu'il se peut changer auec ce temperament : Estant vne chose constante entre tous les Medecins, que les complexions se changẽt les vnes aux autres, selon l'vsage des six choses qu'ils appellent non naturelles : Ainsi, le pituiteux

de pesant, lasche & endormy qu'il estoit de sa nature, s'il vient à receuoir vne education opposée à ce temperament: le faisant dormir peu, respirer vn vn air chaud & sec, le nourrissant sobrement auec des viandes de mesme, & luy faisant vser de saleures, espiceries & vins forts, d'exercices violents, & obseruant le mesme en toutes les autres choses susdites, il ne quittera pas seulement son temperament phlegmatique, mais deuiendra bilieux, & comme tel se trouuera autant courageux qu'il estoit poltron. Ce qui sera deû non a la nature, mais à son institution.

Le cinquiesme dist, que la nourriture peut bien changer le temperament acquis, mais non iamais le naturel: comme il se void, en ce que par quelques rafraischissements, repos & tel autre regime, humectant & refroidissant qu'on voudra, vn rousseau ne fera iamais venir son poil blond ou noir. Ce qui neantmoins deuroit estre, puis que le poil est la plus certaine marque du temperament. C'est ce qu'a voulu dire le prouerbe, que le singe est tousiours singe, & la fable de la chatte deuenuë en fēme, qui couroit tousiours apres les souris. Ce qui fait qu'vn naturel lasche ne deuient iamais courageux, ce n'est par desespoir: comme il se raconte de ce soldat qui fut vaillant iusques a ce qu'il fust guery d'vn mal qu'il iugeoit incurable; Ce qui ne fust pas arriué si son courage eust esté naturel: tesmoin celuy qui ayant esté relegué aux mines, pource qu'il auoit dit trop librement vn auis d'vn mauuais Poëme, estāt relasché & en entendāt reciter vn pareil, ne fit que dire à celuy qui le tenoit enchainé, que nous pouuons appeller son Comite: Remene moy aux mines. Bref, si le courage se pouuoit acquerir, ce ne seroit pas par l'institution qui est vne sorte d'estude, laquelle ramollit le courage plus que chose du monde: & il n'y a celuy qui le re-

connoiſſant pour vne qualité des plus recommandables & eſtimées, ne vouluſt deuenir courageux, & le voulant, ne deuint tel.





DEVX CENT LVIII.

CONFERENCE

S'il n'y a rien de Nouueau.

LE desir d'apprendre est naturel & autant agreable à l'esprit de l'homme que celuy d'acquerir : Aussi est-ce vne espece d'acquisition: & comme on reçoit plus de contentemẽt d'vn nouuel acquest, que de representer à ceux qu'on a cy-deuant faits; Ainsi nostre entendement prend bien plus de plaisir à se repaistre de nouueaux alimens qu'à ruminer ceux qu'il a desia pris ; voire , entre ces alimens , s'il en trouue quelqu'vn qu'il n'ait point encore gousté , il le reçoit , comme fait nostre palais, auec d'autant plus de volupté que la nature se plaist dauantage au changement qu'à la continuation de l'vsage de quelque chose , & elle s'y plaist, pource que cherchant le souuerain bien, & ne le trouuant point en tout ce qu'elle a gousté, elle croit tousiours le trouuer ailleurs. C'est cette douceur qui tempere l'amertume de l'estude des enfans,rauis d'aise d'apprendre toutes ces histoires & rencontres pedantesques qui nous font tant de peine à supporter quand nous sommes plus auancez en âge : qui est possible ce qui rend les vieillards cha-

grins, pource qu'on ne leur peut gueres rien dire qu'ils ne ſçachent, & partant qui ne les importune: au lieu que la ieuneſſe ignorante admire tout & y prend plaiſir. Or cette nouueauté, qui nous delecte tant qu'il n'y a point de ſi laid animal qui ne ſoit beau eſtant ieune: teſmoin l'aſnon; ny plante ſi peu agreable qui ne ſoit recommendable par ſa nouueauté, comme il ſe void au houblon & en la prime vere, ſe diſtingue en Phyſique, ou naturelle, morale, & artificielle. La premiere ſe diuiſe en nouuelles productions, ſoit de ſubſtances, ſoit d'accidens, comme ſeroient les maladies inconnuës aux anciens. La ſeconde, fait les nouuelletez & actions inuſitées. La 3. les inuentions. Selon laquelle diuiſion l'on peut auſſi diſtinguer cette queſtion, laquelle i'eſtime ſe deuoir reſoudre en cette façon: qu'il n'y a point de nouuelles productions ſubſtancielles, la nature ayant déployé toutes ſes puiſſances depuis tantoſt ſix mil ans, ſelon la verité, ou plus, ſelon les Ægyptiens & Chinois, & ayant parcouru par les diuerſes combinations de toutes ſes matieres, les eſpeces imaginables; comme auſſi tous les meſlanges des qualitez & autres accidens, qui ne permettent pas que l'on ſe puiſſe impoſer aucune maladie nouuelle & inconnuë aux ſiecles precedens. Autre choſe eſt des actions, leſquelles dependantes de la liberté de l'homme, le nombre n'en peut eſtre déterminé: autrement ce ne ſeroit plus liberté, puis que noſtre volonté ne ſeroit pas libre de paſſer ce nombre. Moins encore les inuentions ſe peuuent-elles dire determinées & reduites à vn nombre certain, puiſque l'eſprit de l'homme, duquel elles dépendent, en ſes productions, eſt infiny en ſa durée & en ſes conceptions, ne les pouuant meſmes borner pour le vuide, que quelques-vns ſe ſont imaginez au delà des Cieux: Dequoy toutes nos inuentions ſont des preuues ſuffiſantes.

Le 2. diſt, que cette exception n'eſtoit point

necessaire : n'y ayant rien de nouueau en aucune des classes susdites, selon le témoignage qu'en a rendu le plus capable d'en iuger, comme le plus sage & qui en auoit le plus experimenté ; I'entends parler de Salomon, lequel prononçoit hardiment de son temps, qu'il n'y auoit lors, & qu'il n'y deuoit auoir à l'aduenir aucune chose nouuelle. Combien dōc plus est il vray auiourd'huy qu'il s'en est tant passé depuis. Car, pour commencer par les formes qu'on appelle substancielles, il n'y en a aucune non seulement nouuelle en son espece, mais mesmes en ses qualitez indiuiduelles, qui paroissẽt bien de nouueau à nos sens, mais ne sont pas pour cela nouuelles, comme la forme de la statue de marbre estoit dans la pierre, non seulement en puissance, mais aussi en acte, auant que le Sculpteur l'eust fait paroistre à nos yeux, en ostant le superflu qui nous empeschoit de la voir. Et si nous croyons auoir vn si bon cheual qu'il ne s'en soit iamais trouué vn pareil, ce n'est pas qu'il soit ainsi, mais il nous le semble : les autres cheuaux, aussi bons ou meilleurs que luy, n'estans pas venus à nos mains, moins y-a-t-il d'apparence qu'il se puisse produire de nouuelles maladies, comme ont crû quelques-vns, sous pretexte que les anciens n'ont pas esté assez curieux de nous déduire toutes celles de leur siecle, ou leurs successeurs assez soigneux de bien examiner leurs esprits pour les y trouuer. Quant aux actions humaines, quelles voyons nous auiourd'huy qui ne soient pratiquées au temps passé, soit en bonté, soit en malice, soit en vaillance, soit en lascheté, soit en conseil, soit en l'execution. Et ce qu'on appelle inuention, le plus souuent ne l'est pas, mais vne simple imitation en faits ou en paroles. Ainsi, l'Imprimerie, & le Canon, que nous croyōs auoir esté inuentez depuis deux ou trois cens ans, se trouuent auoir esté pratiquez par les Chinois, il y en a plus de douze cens. Ainsi dit Terence, Ni-

hil est iam dictum quod non dictum sit prius. Nos pensées mémes, quoy qu'infinies à qui en tiendroit registre, se trouueroient toutes anciennes.

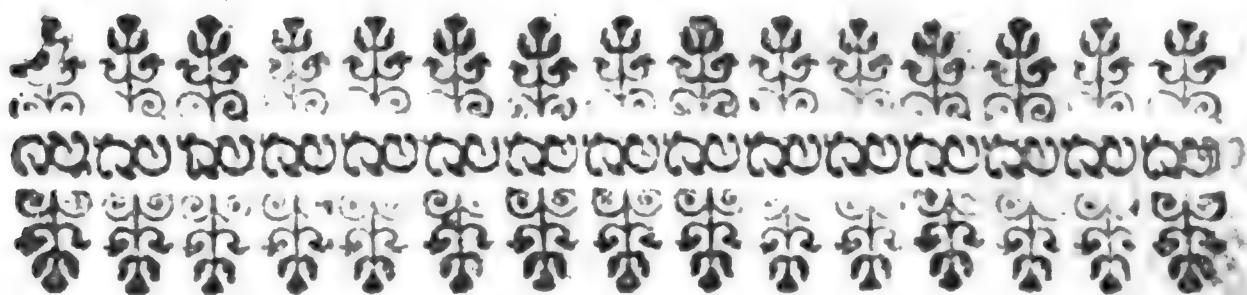
Le troisiesme dist, que la nature se plaist tant à la diuersité, qui n'est autre chose qu'vne espece de nouuauté, qu'elle en a imprimé le desir en toutes les choses d'icy bas, & possible mesme en celles d'en haut : puis que l'on se plaist en son ouvrage, & que les causes supremes & vniuerselles nous produisent les nouueautez. Ainsi les differentes periodes des Cieux font non seulement tous les ans, mais tous les mois & tous les iours, voire tous les moments, de nouueaux aspects & nouuelles influences; La Lune à chaque quartier prend des faces differentes, & celle particulierement où elle porte toute la lumiere vers le Soleil est appellée nouuelle. Ce Soleil en son orient est nouueau & paroist tel incessamment à quelque peuple de la terre, à chacun desquels il fait de nouuelles saisons. & entre celles le Printemps, parce qu'il est le plus agreable, est appellé vulgairement tenouueau, pource qu'il renouuelle toutes choses, l'air se parant d'vne gaye lumiere, les arbres se couvrans de fueillages, la terre de la verdure, le prez d'émail, & d'vne bigareure de fleurs nouuelles. Le ieune homme qui sent son menton cotoner, reconnoist que ce poil folet est nouueau, le iour qu'il se marie, il est nouueau marié : c'est vn cas bien nouueau à la fille qu'il espouse de se trouuer femme : sa grossesse & son accouchement sont aussi nouueaux. Le petit enfant qui en vient leur est vn fruit nouveau. Son premier laict vn laict nouueau ; les dents qui luy viennent sont nouuelles : telles sont toutes les autres conditions de Clericature & de Prestrise, celuy de vefvage, & autres presque infinies. Voire plusieurs choses qui ne semblent pas nou-

velles, le sont. comme vne riuiere semble estre fort ancienne, & toutefois elle se renouuelle de moment à autre, de sorte que l'eau qui estoit sous le Pont neuf, n'est pas celle qui y coule auiourd'huy:& est tellemẽt vne mesme de nom, qu'elle est toute autre en effet. Nous mesmes nous renouuellons de temps en temps par la restauration continuelle que font les alimens de nostre triple substance perduë. Nul ne peut aussi douter qu'il n'y ait des maladies nouuelles, puis-qu'il n'en est point parlé aux liu.es des Anciens, ny des remedes pour les guerir: qu'il se peut faire vn meslange presque infiny des qualitez qui les produisent, & que l'vne & l'autre verole n'estoit point connuë des anciens. Mois cette nouueauté paroist encor mieux dans les actions & diuers euenemens des hommes, qui les appellent à ce suiet particulierement nouuelles: Telles que sont les relations des batailles, sieges, prises de ville, & autres accidens de la vie, d'autant plus considerables qu'on s'y attend le moins. Il y auroit aussi trop d'iniquité de vouloir priuer tous les inuenteurs de l'honneur qui leur est deub, sostenant qu'ils ne nous ont rien appris de nouueau. Les Sectaires & heresiarques ne font-ils pas de religions nouuelles? D'ailleurs, qui doutera que l'on n'eust pas raison de demander, ce que l'Affrique auoit apporté de nouueau, puis qu'elle est fertile en monstres qui sont de corps entieremẽt nouueaux, cõme produits contre les loix de la nature. Et quand le Roy décrie la monnoye, change son prix, ordonne de son poids, est-ce pas vne ordonnance nouuelle? Bref, c'est vouloir peruertir, non seulement la signification des mots, mais aussi le sens commun, de soustenir qu'il n'y a rien de nouueau, & serois d'auis que le Regent qui imprimeroit tels paradoxes en l'esprit de la ieunesse, ne fut iamais seruy d'œufs frais, & ne changeast point ses vieux habits, &

s'il s'en plaignoit qu'on luy dist, Il n'y a rien de nouueau.

Le 4. dist, qu'il n'y a point de nouuelle substance, ny par consequent de nouuelles formes substancielles, mais seulement accidentelles, veu que rien n'est fait de rien, & ne retourne en rien, & dans toutes les autres classes des choses, il n'y a point de nouuelles especes, mais seulement de nouueaux indiuidus, ausquels les Monstres se doiuent rapporter. Voire iusqu'aux mysteres de nostre salut sont de tout temps en l'entendement Diuin. Ce qui fit dire à nostre Seigneur, qu'Abraham l'auoit veu : & les Arts & inuentions fleurissoient en vn Estat, & cependant qu'elles estoient inconnues en vn autre, où elles paroissoient derechef en leur temps : Et c'est en ce sens là qu'il n'y a rien de nouueau.





DEVX CENT LIX.

CONFERENCE

S'il y a de l'heure ou du mal-heur.

COmme les choses exprimées par les termes plus communs sont volontiers les plus cachées; il n'y a rien de plus frequent en la bouche du vulgaire, que l'heur & le mal-heur, & rien de plus difficile à entendre. Car on veut establir par cette locution la fortune pour cause des actions humaines, laquelle n'estant & ne pouuant estre cause de quelque chose, puis que l'on attribuë à la fortune ce qui n'a point de cause; il s'ensuit que l'vne de ces propositions destruit l'autre, & par ainsi que ces termes d'heur & de mal-heur sont inuentez à plaisir par les hommes qui se veulent excuser, rejettans leurs disgraces, non sur leur imprudence ou autre defaut, aucun ne se donnant iamais le tort, mais sur leur mal-heur: bien qu'auec aussi peu de raison que celuy qui accuse vn autre du mal qu'il a fait luy-mesme. A quoy le naturel enuieux de l'hõme contribuë aussi grandement, aymant mieux rapporter l'auancement d'autruy à vne cause feinte & supposée, tel qu'est le bon-heur, qu'à son industrie, pource que la premiere emporte auec soy moins de louange, dont nous sommes naturelle-

ment fort peu liberaux, pour nous la conseruer toute entiere. Cette verité paroistra mieux en l'application de ce qu'on appelle heur & mal-heur en ce monde: Car il ne faut pas estendre ce discours iusqu'à la felicité eternelle ou à son contraire, veu que ce sont matieres purement Theologiques, desquelles il n'est pas icy question. De fait, les histoires que l'on nous raconte sur ce sujet prouuent presque tout le contraire de ce qu'on en veut inferer, puis qu'il n'arriue gueres de bon-heur à quelqu'vn qui ne soit mal-heur à vn autre; comme il se voit en celuy qui est pourueu d'vn benefice vacant par le decez d'vn titulaire. Où l'on attribuë ordinairement au bon-heur ce qui vient du pur bien-fait des Collateurs. Et on n'est pas tousiours bien mesme d'accord de ce que merite l'vn ou l'autre de ces noms: tesmoin le succez de cette mere qui ayant prié si deuotement qu'elle fut exaucée en sa demande, qu'il aduint à ses deux enfans la plus grande felicité qui se pourroit, les trouua tous deux morts. Ainsi l'Escolier appellera mal-heur, quand il sera chastié par son Regent, pour vne faute dont l'impunité luy seroit preiudiciable. Voire, il n'y a bon heur ny mal-heur en ce monde, mais celuy qui a semé le bien & le mal, le recueille.

Le 2. dist, que ce n'est pas seulement l'antiquité Payenne, qui apres auoir consideré les puissans effets de la prudence, a tenu la fortune pour vne Deesse, mais qu'il n'y a celuy duquel le langage puisse estre si correct qu'il ne luy eschappe de dire, parlant de toutes sortes de conditions, celuy-cy est heureux, & cettui-là mal-heureux. Ce qui marque bien la difference de ces deux conditions. Et à vray dire, il est mal-aisé de lire dans la vie de Polycrates, vne si constante felicité, que voulant par le conseil d'Amasis Roy d'Ægypte son amy, se causer quelque perte sensible par celle d'vn anneau de

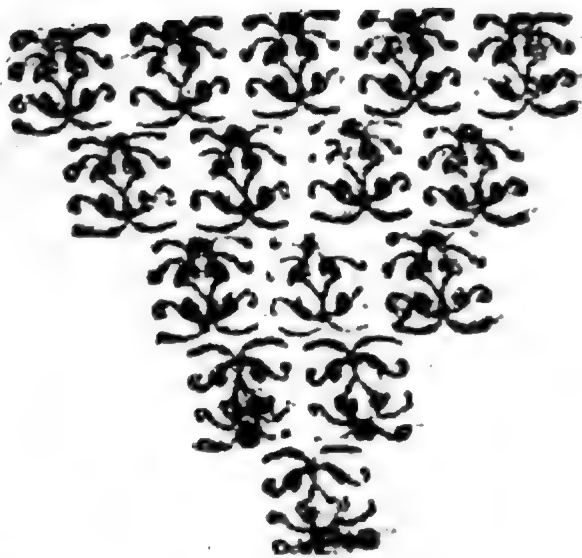
grand prix, il le ietta bien dans la mer à cette intention, mais qu'vn poisson qui l'auoit deuoré luy rapporta, sans y reconnoistre l'effet d'vn heur extraordinaire, comme aussi celuy d'vn mal-heur encore plus grand, lors qu'il fut pendu en suite par vn Lieutenant de Darius. Le mesme bon-heur s'est veu en Crœsus, & en Philippe Roy de Macedoine, apprenant en mesme temps la naissance d'Alexandre son fils, le gain d'vne grande bataille, & qu'il avoit esté vainqueur aux jeux Olympiques. En cet Eutymus, dont parle Pline, qui pour ses continuelles victoires & autres prosperitez fut deïfie & on sacrifia à ses statuës dés son vivant: En Lucius Metellus Romain, reconnu pour homme vaillant, grand Orateur, grand Capitaine, qui auoit toûjours vaincu les ennemis, le premier des Senateurs le plus honoré de son pays, fort sage, fort riche de moyens bien acquis, & qui auoit laissé plusieurs beaux & honnestes enfans. Et sans aller plus auant dans les siecles passez, n'en voyons nous pas en cettuy cy d'heureux & de mal-heureux? Les premiers ausquels tout seccede, & à qui l'entrependre & l'executer est vne mesme chose au contraire des autres, ausquels tout vient à rebours? Voire, afin qu'on ne die point que cét heur est vn effet de l'industrie, comme le malheur vient de la negligence: Charon auec grande raison oppose la fortune a l'industrie, & dit qu'elle luy fait tousiours la guerre & rend souuent la diligence vaine De-quoy Montagne attribuë la cause à ce que la plus-part des hommes ne dressent pas leur vie en gros à quelque certaine fin; d'où vient qu'il leur est mal aisé de donner vn bonne disposition à toutes ses parties & à leurs action singulieres. Tellement que il leur en prend comme à ceux qui ne se proposent point de port asseuré; il ne se peut que le vent ne les porte par hazard en quelque lieu: mais quelle qu'en puisse estre la disposition, il est certain que le

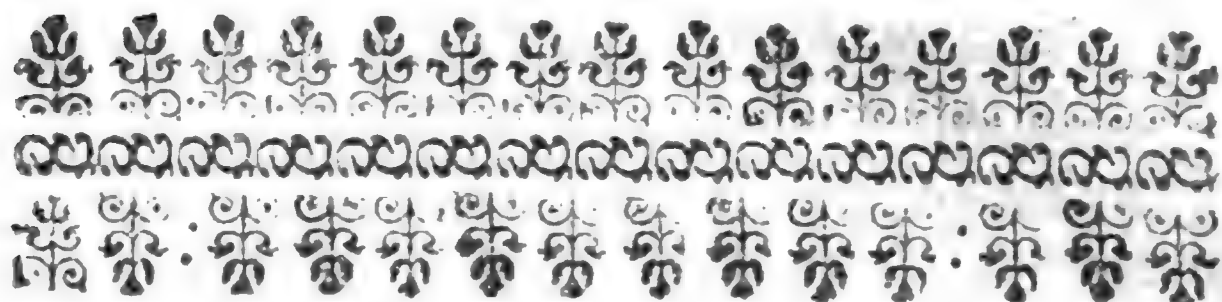
bon-heur ou mal-heur du hazard fait la plus grande partie des actes de nostre vie. Et qui est celuy qui entendant parler qu'vn General d'armée est heureux en toutes ses entreprises, comme de tout temps il s'en est trouué de tels, ne se range plustost sous sa conduite que sous celle d'vn autre qui sera estimé malheureux? N'appellerōs nous pas plustost vn Medecin qui a la reputatiō d'estre heureux en ses cures, que non pas vn autre fameux par ses mauuais succez bien qu'à l'auenture aussi docte que le premier? Disons-en autāt d'vn Aduocat qui gagneroit ou perderoit ordinairement toutes ses causes. Il est certain que cete opinion qui se glisse & fait impression en nous, n'est pas vne pure imagination: autrement elle ne seroit pas si vniuerselle. Voire, sans s'amuser aux iours heureux de nos Almanachs, ny aux presages des Anciens, entre lesquels Auguste remarqua, que le iour qu'il faillit à estre oppressé par vne sedition de ses soldats, son valet de chambre l'auoit chaussé à rebours, luy mettāt le soulier du pied droit au gauche: il n'y a possible aucun de nous qui n'ait remarqué quelques iours ausquels tout luy succede, au contraire d'autres, où il trouue obstacle & difficulté par tout. Ce qui fait bien voir qu'il y a heur & mal-heur en ce monde: mais d'en sçauoir la cause, c'est la difficulté; car de la rapporter aux astres encore que ce soit vne opinion fort vieille, comme si Dieu auoit attaché au poinct de la naissance d'vn chacun le destin du bien ou du mal, qui luy doit arriuer en tout le cours de sa vie, c'est rendre raison d'vne chose douteuse par vne autre qui ne l'est pas moins: puis qu'il n'y a point de raisons pourquoy certains astres agiroient plustost seuls que tout le reste de l'estat du Ciel: lequel ne se trouuant iamais pareil en deux momens, ne sçauroi auoir dōné lieu aux hōmes de faire de regles de ses effets: veu que les preceptes ne sont que des actes repetez, & qui se doiuent appliquer à d'autres

choses pareilles, lesquelles ne se rencontrẽt iamais, du moins iusqu'au grand an de Platon, s'il y en auoit vn.

Le 3. dist, qu'il employoit ce qui a esté dit en la Conference, où certe question a desia esté traitée d'autre façon qu'icy, & en celle où il est parlé de la Fortune, pour monstrer que c'est vne pure imagination. Ce qui a donné lieu à l'Apologue qui la represente comme elle éueilloit vn enfant qui dormoit sur le bord d'vn puits; luy disant, Oste-toy de là petit: car si par ton imprudence tu venois à tomber là dedans, on m'en accuseroit, bien que i'en sois innocente. Et à qui se considerera de prés, on ne void point de Capitaine heureux qui ne soit vigilant ou d'autres pour luy. Il en faut dire autant de toutes les autres professions: Ce qu'on dit que la fortune fait la guerre à l'industrie, estant vne maxime tirée des Colleges, où il arriue souuent qu'vn Pedant s'amusera à ses liures, mesprisant de faire les sollicitations requises pour paruenir à son dessein, Ce que ne font ceux qui l'entendẽt: mais se seruent ensemble de tous les moyens requis pour arriuer à leur fin. Et alors le bonheur ne leur manque non plus que l'ame à informer le corps de l'animal, lors que toutes les dispositiõs necessaires à son instruction s'y trouuent. Ioint aussi que la disposition diuine repugne à ce prétendu bon-heur & mal-heur: Car n'y ayant rien qui n'ait esté connu de Dieu dés le commencement, & ne pouuant arriuer autrement qu'il a esté connu de luy, rien n'arriue par hazard, ny consequemment par bon-heur ou par mal-heur, qui sont les effets du hazard. Mais tout ainsi que les ignorans attribuent à la Magie les effets naturels dont ils ne voyent pas les causes: comme les ioüeurs grossiers & inexperimentez en la tromperie attribuent au hazard le gain que font les pipeurs par leur dez chargez, bien que ceux-cy les fassent tomber du costé qu'ils veulent. Ainsi le vulgai-

re ne pouuant penetrer iusques aux causes des effets qu'il admire, l'attribuë au bonheur ou au mal-heur, bien qu'il n'appartienne à l'vn ny à l'autre.





DEVX CENT LX.

CONFERENCE

Des Principes de Chymie.

LA Chymie, si vous regardez son étymologie, est le moyen d'extraire les sucs ou liqueurs; en effect, c'est l'art de tirer de toute sorte de corps les principes & parties dont ils sont composez, afin d'en preparer des medicaments, qui est sa fin principale, Et comme ces mariniers qui vinrent au port de Maillorque faire marquer en leur carte à Americ Vespuce l'éleuation du nouueau monde, ayant fait voile pour aller moüiller l'anchre en vn cap, où ils n'auoient autre dessein que d'y trafiquer, furent emportez par quelque bourasque en vn autre, à sçauoir en l'Amerique, fertile en mines d'or: Il est arriué à quelques Chymistes ou Alchymistes (car les Arabes les appellent ainsi) qu'en preparant des remedes pour la santé de l'homme, qui est le bien qu'il recherche le plus communément, ils ont rencontré en leur chemin des moyens de faire de l'or, auparauant inconnus, ou tellement secrets qu'ils n'estoient pas venus à nostre connoissance; Or tout ainsi que pour bastir il faut destruire, pour composer, il faut diuiser & resoudre chaque chose en ses principes, non seulement en nostre esprit, pour y former vne science & connoissance certaine, telle que la Physique nous

la donne, mais aussi dans la pratique & pour mettre queque chose en œuure. Les principes qui constituent le corps naturel sont connus, à sçauoir la matiere & la forme, desquels procedent les elemens, comme premiers & plus simples corps qui entrent en la composition de tout ce qui est au dessous de la Lune. Mais les Alchimistes non contents d'innouer en leurs preparations des corps composez, se sont aussi voulu mesler d'ébranler les fondemens de la Physique, soustenans qu'il n'y a point d'autres principes que les leurs, lesquels ils disent estre le mercure, le souffre & le sel; fondez sur ce que les corps sont composez des mesmes choses ausquelles ils se resoluent. Or tous corps se resoluent en ces trois matieres là, comme ils prouuent par l'experience du bois, lequel estant bruslé iette l'eau, qui est vne humidité aqueuse & incombustible, par l'vn de ses bouts, si elle se treuue en assez grande quantité pour s'en aller par-là, comme au bois verd, ou s'il y en a moins, cette humidité fait la fumée dans laquelle elle s'exhale: le souffre ou huile, qui est vne humidité combustible seruant d'aliment au feu, & qui l'entretient iusqu'à ce qu'elle soit entierement consumée, & la cendre ou sel qui se tire d'icelle où finit le feu, & tout ce qui reste apres l'embrasement. De fait puis que les Physiciens ne nous prouuent point mieux que l'homme est composé de terre que par l'experience qui nous fait voir qu'il retourne en terre, selon l'Escriture, puis qu'il est composé de cette humidité sereuse & mercuriale, de graisse & de parties terrestres & salées, nous auons grande raison de croire qu'il est composé de ces trois corps-la, qu'on peut appeller principes, puis qu'il n'y en a point de premiers qu'eux. Car il n'y a point d'apparence que le sel soit composé de quelque autre corps, puis qu'il ne se peut resoudre

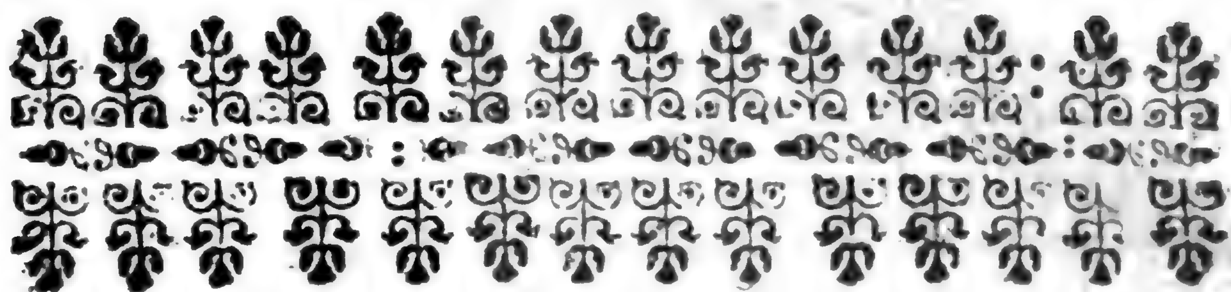
en autre chose, à quelque feu qu'on le mette ; Le Verre qui est le dernier effet du feu sur la cendre, n'estant autre chose qu'elle mesme purifiée & nettoyée de la crasse qui empeschoit sa transperence: ny que le mercure soit composé d'autre chose, puis que c'est vn corps simple, & duquel on ne peut rien extraire que son humidité seule destituée de tout autre corps. Il en faut dire autant du souffre ou huile chimique, laquelle estant bruslée ne laisse rien apres elle & partant n'estoit composée de rien, qui est propre du principe: lequel ne doit estre fait d'aucune chose, mais toutes choses doiuent estre faites de luy, comme sont tous les corps, de trois principes susdits, n'y ayant aucun suiet au dessous des cieux (lesquels seuls sont exempts de mélange, & appellez à ce suiet quintessence) qui n'ait ses parties compactes & attachées ensemble par quelque humidité, laquelle se pouuant brusler est le souffre ou l'huile dont il s'agit, sinon, c'est le mercure: Ces deux humiditez se trouuans ordinairement jointes, en sorte que l'vne n'est point sans l'autre, auant leur derniere separation. D'où vient que nos lampes & chandelles fument: Car, s'il n'y auoit point dedãs de mercure ou humidité aqueuse, elles n'auroient point de fumée: toute l'humidité onctueuse seruant de pasture à la flame, ou charbon allumé. Il n'y a point aussi de corps duquel il ne reste quelque matiere apres l'action du feu: soit qu'elle demeure visiblement en cendre ou verre; soit qu'elle s'épande & se mesle tellement par le menu dans l'air, qu'elle fuye nostre veuë: or de cette matiere lors qu'elle est bien ramassée dans vn lieu où il ne se peut rien perdre, comme dans vn alembic bien bouché, vne partie apres que la chaleur qui l'auoit éleuée est passée, retumbe en bas de laquelle le corps est le sel, & l'humidité, le mercure & ce qui s'est diminué par le feu est le souffre.

Le 2. dist, qu'il n'est pas toujours vray qu'vn corps soit composé des choses que l'on tire d'iceluy par le moyen du feu : Car tout ainsi que les choses qui se corrompent dans l'eau en tirent vne humidité qu'elles n'auoient pas auparauant, ainsi le feu leur adiouste vne empireume ou adustion auec les qualitez premieres & secondes qui l'accompagnent. Ainsi du miel distillé vous tirerez une eau acre & mordicante, & vne residence amere, bien qu'il ne tienne rien auparauant de ces qualitez là. Ce qui se void dans le bois verd ; lequel n'ayant aucune humidité propre à brusler, mais seulement aqueuse, cette humidité-là est renduë combustible apres la disposition laquelle y est introduite par le feu, qui en altere toutes les qualitez. Et pource que les Alchymistes ont veu que la plus part des corps fumoient, brusloient, & se reduisoient en cendres, ils ont assigné vn corps à chacune de ses actions là. Ce qu'ils pouuoient faire auec beaucoup plus de raison à l'égard de plusieurs autres corps qui se trouuent dans la resolution par le feu: duquel tous suiets n'estans pas susceptibles, comme il se voit au marbre, & en toutes les autres sortes de pierres qui ne peuuent brusler : il s'ensuit bien que le souffre ne se rencontre pas en tout corps, & partant n'est pas vn principe, duquel tous les corps deuans estre faits, il suffit d'en montrer vn qui ne le soit pas, pour faire voir la foiblesse de ces principes ; qui d'ailleurs n'en sçauroient meriter le nom, non pas mesme celuy d'element, puis que l'element ne doit auoir que des qualitez premieres ; les secondes, procedant seulement du meslange des premiers : au lieu que ceux-cy ont iusqu'aux quatriesmes qui ne se trouuent que dans les corps composez. Et comme ces principes sont erronez, il ne se faut pas éba-

hir si tout ce qu'on bastit dessus est ruineux, & notamment ce qu'ils nous mettent en fait de cette pierre Philosophale, autant imaginaire que le reste : Se pouuant dire qu'il leur arriue le mesme qu'aux enfans de ce paysan : lequel en mourant considera qu'ils estoient si paresseux, que ne leur laissant pour tout bien que des vignes, ils estoient en danger de mourir de faim, pource qu'ils ne les bescheroient iamais ; C'est pourquoy il leur dist qu'il auoit caché vn grand thresor dans ses vignes à trois pieds de terre seulement. Il ne fut pas plustost mort qu'ils se mirent tous à chercher le tresor, & ne le trouuans point en vn lieu, allerent remuer la terre en tous les autres, où ils ne trouuerent rien : Mais comme ils estoient desesperez : voicy les vandanges qui viennent, lesquelles leur apportent force vin, dont ils firent de l'argent, qui tint lieu du thresor, dont leur pere auoit parlé. Ainsi, les Alchymistes cherchans la pierre Philosisophale dans tous les vegetaux, animaux & mineraux, & les preparans à cette fin en plusieurs sortes, y trouuent d'excellents remedes, lesquels bien administrez sont grandement vtiles à la santé de l'homme, qui est le plus grand thresor, & qui sert mesme à en amasser d'autres. Au fonds il faut rejetter toutes les doctrines, lesquelles apportent de la confusion par leur nouueauté. Or il y a plus de confusion à placer les deux elemens d'air & de feu sous le mot de souffre ou d'huyle, que de les laisser au méme nombre où les Philosophes les ont placez ; la confusion estant la mere d'ignorance, & la distinction celle de l'ordre, pere de la science. Aussi, qu'en toute extremité il importe peu, soit que ie me tienne aux élemens de Physique, ou que ie recoure à ceux-cy ; veu que le mouue-

ment de la nature est tousiours vn : Ne plus ny moins qu'il doit importer peu à ceux qui se seruent des tables d'Astrologie, si elles ont esté faites sur la presupposition d'Alphonce, ou sur celle de Copernic, pourveu qu'elles soient bien regulieres.





DEVX CENT LXI.

CONFERENCE

Qu'est-ce qui donne le prix aux choses?

LA valeur des choses est réele ou imaginaire: celle-là dépend de la bonté du suiet, laquelle selon les trois diuers genres de bien estant honneste, vtile ou agreable, plus il se trouue de degrez de biens en la chose & plus elle est estimée: celle-cy gist en l'opinion: Ainsi les Turcs estimt grandement la charge de Mophti ou Souuerain Pontife, contre lequel en France vn Sergent de village ne voudroit pas auoir troqué son office: Ainsi le chapeau bas & à large bord qui estoit estimé il y a trente-ans, est auiourd'huy ridicule & de nul prix. Tandis que Sejan estoit estimé de l'Empereur son maistre, il estoit adoré du peuple, qui l'eut en horreur aussi-tost qn'il eut encouru sa disgrace. Mais le vray & solide fondement du prix des choses en leur bonté, qui est differente suiuant la diuerse nature de chaque chose, lesquelles nous considerons selon qu'elles peuuent conuenir à nostre vsage. Et partant, comme elles sont de plusieurs classes, leur prix vient aussi de differentes causes, car dans le genre des choses honnestes, celle qui se trouue la plus honorable l'emporte au dessus de toutes les au-

tres. Ainsi le commandement estant plus honorable que l'obeissance, l'Officien d'vne Armée qui commande à plus de gens est le plus estimé : le Caporal, plus que l'Anspessade : le Sergent, plus que le Caporal : l'Enseigne plus que le Sergent : le Lieutenant plus que l'Enseigne : le Capitaine d'vne compagnie, plus que le Lieutenant : le Colonel ou Mestre de camp, plus que le Capitaine : le Mareschal de camp, plus que le Colonel : le General, plus que le Mareschal de camp, le Roy plus que le General. Dás la robbe l'Escolier est moins estimé que le Bachelier : celuy-cy, moins que le Licencié, & cettuy-cy, encor moins que le Docteur : le simple Docteur, moins que le Conseiller ; luy que les Presidés : ceux-cy moins que le Premier, luy, moins que Monsieur le Chancelier ; dont les charges sont estimées au prix du pouuoir qu'elles communiquent à ceux qui en sont pourueus. D'où vient que les arts mechaniques empruntent leur noblesse & dignité de celle de leur objet : si bien que la Peinture & l'Orfeurerie seruant à recréer la veuë, & cette-cy trauaillant sur vne matiere estimée de chacun fort precieuse ; l'Imprimerie estant employée à conseruer la memoire des belles actions & les sciences ; l'Architecture, à bastir des temples & palais consacrez à l'immortalité, ces arts entre les mechaniques sont estimez les plus nobles ; C'est le mesme objet qui met la difference entre les Arts liberaux & sciences. Celles qui ont à regler l'intellect & la volonté l'emportent au dessus de celles qui reglent les autres facultez inferieures & de celles qui sont occupees à l'entour des sens externes : l'optique employée au contentement de la veuë, le plus d'iceux est aussi la plus prisée. Vray est que le partage de l'honneur est bien plus difficile à faire que celuy des deux autres sortes de biens. car estans plus réels & sensibles, leur prix en est bien plus asseuré. Ainsi, vne terre seigneuriale est bien quelque peu plus es-

timée pour la Iustice haute, moyenne & basse qui s'y exerce & pour les fiefs qui en releuent, mais sa vraye estimation & son prix le plus certain se prēd au pied de son reuenu : qui est aussi en nostre siecle l'vne des plus communes causes du prix des Offices, depuis que l'experience, maistresse des choses, a fait voir qu'il estoit expedient de les ietter dans le commerce des hommes. Et pour dire aussi quelque chose des inuentions & establissemens ; il est certain que la nouueauté leur donne quelque courage & augmente leur prix : mais c'est la fin qui le determine plus certainement : d'où vient que ceux qui proposent des inuentions dommageables au public ne sçauroient estre estimez, ouy bien ceux qui establissent des choses vtiles & pieuses.

Le 2. dist, que la seule opinion donne le prix aux choses, comme il se void en celuy des Offices, dont il a esté parlé; mesmes l'or & l'argent qui seruent à acquerir tout le reste changent de valeur, comme il plaist aux Souuerains, voire souuent contre leur gré, ainsi qu'il plaist aux marchands : & l'or n'est pas tousiours plus estimé que l'argent, comme il se void dans la Chine, où il est plus rare. Aussi ne sçauroit-on dire pourquoy il le surpasse, veu que l'vn & l'autre sont également parfaits en leur genre; & quand on voudroit trouuer quelque vtilité plus grande en ces deux metaux qu'en tous les autres, contre ce que l'experience nous apprend du fer qui est plus vtile qu'eux à tous les arts & manufactures des hommes, si faudroit-il donner les mains en vne infinité d'autres choses : telles que sont les pierreries, les perles & autres superfluitez des hommes, que leur seule phantaisie a tirez du mespris, auquel la nature les auoit laissez, les cachant dans les cauernes de la terre & dans le fonds de la mer pour les soustraire à nostre vaine curiosité.

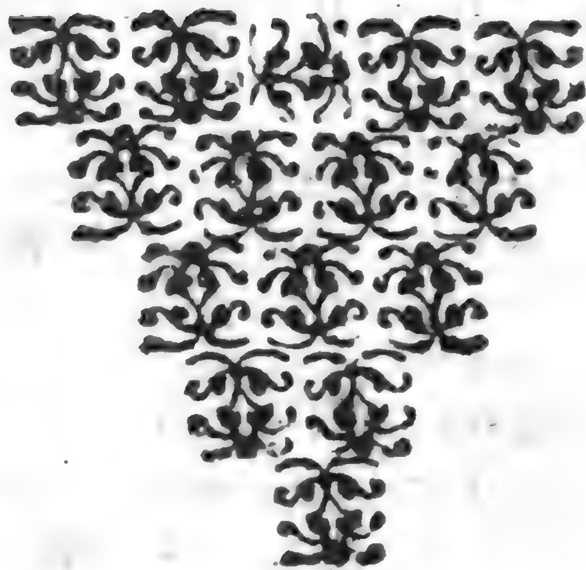
Le 3. dist, que l'imagination donne en effet le

prix aux choses en ce monde ; Car encore que chacune ait sa bonté & perfection independante & dans soy-mesme; toutefois il semble qu'elles n'ayent pas plus de prix qu'il nous plaist leur en donner, puis qu'elles passent pour bonnes ou mauuaises, pour viles ou excellentes, selon que nous les approuuons ou rejettons. Cela se void par vne induction de la part de choses de ce bas monde: Les perles & pierreries surpassent en valeur tout le reste, encore qu'elles n'ayent pas plus de beauté & de perfection, voire bien moins que les plãtes qui nous produisent de si admirables effets ou que les fleurs seules que Pline appelle les chef-d'œuures de la nature : Mais elles sont telles pource qu'elles ont gagné le credit & l'opinion des hommes, qui se plaisent à estimer ou mespriser vne chose, selon les diuerses apparences qu'elle aura, ou selon la varieté des temps, & inclinations des pays. Or cette diuersité de iugemens prouient de ce que la pluspart des choses de ce monde ont deux visages ; si bien que les considerant d'vne façon, vous les trouuerez bonnes; & les regardant d'vn autre biais, elles paroistront mauuaises. C'est de là d'où sont venuës tant de diuerses loix & coustumes, & qu'vne mesme action sera receuë de tout vn pays, & condamnée par vn autre. Les Scytes croyoient faire vne action de pieté de manger leurs peres, & neantmoins il n'y a rien icy de plus affreux. Lycurgue approuuoit le larcin ; que nous tenons pour le plus lâche des vices. Nostre anciẽne noblesse portoit des pendans d'oreilles, qui estoit parmy les Grecs la seule marque de seruitude. Les Abyssins estiment autant leur cuiure, & luy donnent le mesme prix que nous à l'or, & les Scytes au fer, qu'ils estiment le premier des metaux Bref, il en est de mesme de la pluspart des autres choses, comme de la beauté du corps, de laquelle chacun iuge à sa façon & des diuersitez d'habits, n'y ayant nation si grotesquement vestuë, qui ne soustienne sa mode estre

la plus belle. Il en est ainsi des langues, estimées selon les temps où elles regnent ; voire du succez des affaires humaines, sont bonnes ou mauuaises ; heureuses ou malheureuses, selon que nous les voulons iuger telles : il s'est trouué des hommes qui ont pleuré parmy l'esclat des pompes & des triomphes; d'autres qui ont ry au milieu des gesnes & des supplices : Les vns fuyent la mort comme la chose la plus terrible, que d'autres recherchent, comme les Cannibales, qui se iettoient dans les flammes apres la mort de leurs maris. Ainsi vn Roy aimant la chasse ou la Musique, l'vn ou l'autre de ces exercices sera estimé le premier diuertissement de cette vie ; chacun porte la cheuelure, & se fait faire la barbe à son imitation : Les Perses mesmes, qui prisoient par dessus toutes choses la beauté de la taille, ont tasché pour vn temps à se faire petits, pour auoir rencontré vn Roy nain. De sorte que les choses de ce monde ne sont bonnes ou mauuaises, belles ou laides, plaisantes ou ennuyeuses que tandis que nous nous les imaginons telles.

Le 4. dist, Qu'entre tous les points qui donnent le prix aux choses : Le premier est leur bonté, qui est la veritable cause de l'estime qu'ō en fait, pource qu'estant le seul objet de la volonté, tout le reste n'est que par dependāce & apparence de bonté. La 2. est leur rareté ou difficulté de les posseder : Ainsi nous n'estimōs pas tant la lumiere pource qu'elle se rend trop commune ; & plus les sciences sont difficiles, plus nous les prisons. Le 3. est la deffense dautant qu'elle excite nostre curiosité, & nous présumons la chose deffenduë estre de grand prix. Le 4. est le iugement d'vn grand, d'vn sage ou d'vne autre personne de merite, qui semble attacher quelque qualité aimable à l'objet, & estre vn effet certain de sa bonté. Le cinquiesme, nostre inclination à priser plûtost vne chose qu'vne autre, laquelle vient du temperament, & est opposée à l'acte de considera-

tion & de raison. La sixiesme, la necessité : pource que le prix de chaque chose vient de sa fin, à laquel le necessité s'attache de plus prés. Finalement, la priuation d'vne chose nous en fait augmenter le prix : pource qu'estans plus sensibles au mal qu'au bien, nous avons plus de douleur d'en estre privez que nous n'avions de plaisir lors que nous la possedions en paix : & de la n'aist vne plus grande enuie de l'auoir qu'auparavant.





DEVX CENT LXII.

CONFERENCE

Si les maladies se guerissent par leurs contraires, ou par leurs semblables.

DEs trois sectes de Medecins rationels qui sont les Methodiques, Paracelsites & Dogmatiques, ainsi appellez à l'exclusion des Empiriques, fondez sur la seule experience : les premiers faisoient trop-tost des Docteurs en leur art pour se faire estimer, rapportans leur science à resserrer ce qui estoit dilaté, élargir ce qui estoit resserré, & quand le mal estoit compliqué, ils vouloient que l'on courust au plus vrgent. Les seconds, pour renuerser les conclusions des Dogmatistes establissent d'autres principes qu'eux, & combatent cettui-cy receu par tout le monde ; soient des substance engendrées dans nous par le sel, le souffre & le mercure, leurs trois principes: pour la guérison desquelles ils employét les mesmes choses qu'ils disent par leur similitude, attirer le mal à eux ou l'aller joindre, & le chasser de nostre corps. Ainsi veulēt ils que la maladie Veneriēne soit mercuriale, & ne se puisse guerir que par le mercure que les vlceres corrosifs soiēt produits par le nitre ou le sel, & pour cét effets em-

yent a leur guérisõdes medicaments nitreux, & que les affections du poulmõ soient causées par le souffre qui sert aussi a leur guerison. Ils adjoutent que la nature mesme pour preuue de cela a rendué semblables aux parties, maladies & humeurs qu'il faut purger, les plantes & autres medicamens propres a leur guerison & éuacuation. Ainsi, le sigillum Salomonis propre aux hernies, les represente : la racine de scrofularia & l'hemorhoïdale, l'vne & l'autre de ces maladies : l'eufraize, l'hepatique, la pulmonaire & la persicaire tachée ressemblent à l'œil, au foye, au poulmon malades, & aux vlceres qu'ils guerissent : la rheubarbe & l'agaric, à la bile & à la pituite qu'ils purgent. La brulure legere se guerit en aprochant son doigt au feu ; la lassitude, en se promenant ; le vomissement, selon Hypocrate, & la verité, fait cesser le vomissement; l'eau froyde, selon le mesme, guerit la convultion. Et ceux qui soûtiennẽt cette opinion que les contraires guerissent, veulent que le mesme remede qui produit cét effet en ait vn autre entierement opposé au premier, qui est de conseruer le sujet, & la partie, les esprits, ou l'humeur du malade. Or la conseruatiõ n'appattient qu'aux semblables, & il est aussi mal-aisé d'estre contraire au mal & conseruer la partie où il est, comme de bruler des annemis dans vn village & en conseruer les maisons. Aussi la plûpart des maladies sont-elles dans les parties solides, humeurs ou esprits ; comme il se voit au bubon ; en la fiéure hectique, humorale & ephemere : tellement que destruire les Maladies de cette sorte, c'est aussi détruire son sujet, puisque l'vn ne peut estre conserué qu'auec l'autre.

Le 2. dist, Puisque les remede doit violenter le mal & le chasser, & que les semblables ne se chassent point l'vn l'autre, mais bien les contraires, lesquels sont dit tels, non seulement au regard de leur qualité, mais aussi de leur quantité, nõbre situation

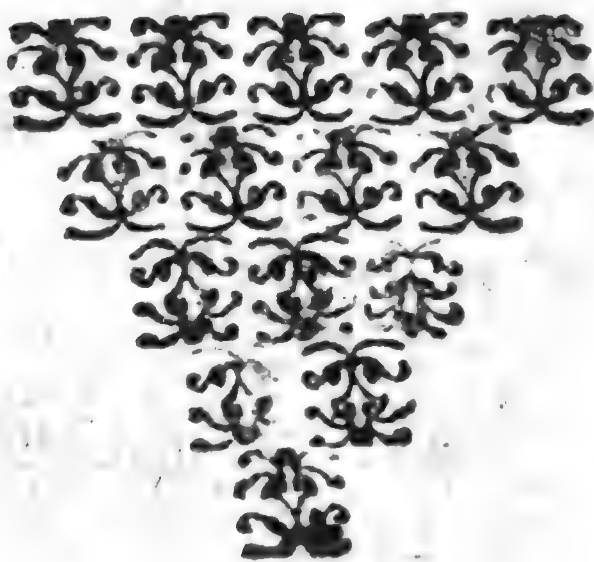
figure & de toute autre sorte d'opposition : cõme le chaud & le froid, l'humide & le sec, le dur & le mol, le grand & le petit, le haut & le bas. Il y a aussi d'autres contraires priuatifs comme plein & vuide, sain & corrompu ou malade, continu & diuisé D'où s'ensuit que rien de mediocre ne peut tenir lieu de remede : car la maladie estant vn extremité, ce qui ne sera pas extreme ne la pourra porter à son opposite ; voire mesme s'il arriue que ce qui estoit extreme, souffrir par quelque meslange ou action de son contraire d'estre reduit à la mediocrité, il cesse d'estre ce qu'il estoit & demeure neutre. Ainsi, le froid ne peut reduire à temperie que le chaud par excés : car s'il agissoit sur le temperé, il le rendroit trop froid. Les objections au contraire, sont fallacieuses. Car posé que la rheubarbe soit semblable à la bile & l'agaric à la pituite, ce qui est grandement reuoqué en doute, la couleur & quelque peu d'autres accidens ne faisans pas la similitude : il est encore plus douteux que ce soit à cause de cette ressemblance que l'vne attire l'autre, veu que l'aimant n'atire pas l'aimant, & le fer n'atire pas le fer, & toutesfois vne chose est plus semblable à elle mesme qu'à aucune autre. Et tout cela cessant, la rheubarbe pour estre semblable à la maladie, ne laisse pas d'estre contraire à sa cause, en éuacuant sa matiere : Ainsi, la mesme rheubarbe, bien que chaude, guerit la fiévre aussi chaude, en purgeant la bile qui l'entretenoit. L'exercice dimiṅuë la lassitude, pour ce qu'il dissipe l'humeur sereux épandu par les muscles qui causoit cette lassitude. Le vomissement fait cesser le vomissement, par la decharge qu'il apporte de l'humeur malin qui irritoit les membranes de l'estomac & le provoquoit à vomir : la purgation soulage la dyssenterie par la mesme raison. Comme aussi l'eau froide jettée en a bondance sur le corps de celuy qui est en convulsion, la fait cesser par l'anti-

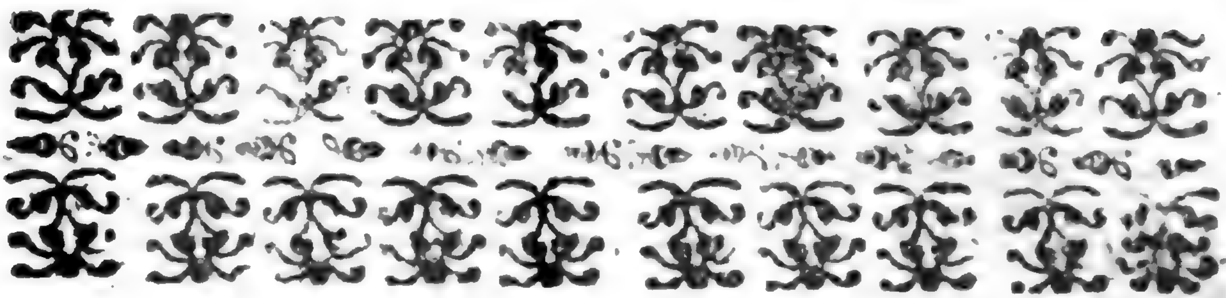
peristaze qui redouble la chaleur ; laquelle estant auparauant languissante, n'estoit pas capable de dissiper la pituite qui bouchoit les conduits les nerfs, & empechoit que les esprits n'y eussent leur cõmerce libre cõme auparauent: de sorte que le remede doit estre contraire au mal de soy ou par accident. Auquel accidient faut raporter ce que le mesme Hipocrate conseille à celuy qui auoit mal à la teste & aux yeux, pour auoir trop beu le soir precedent, de boire encore le matin : pour-ce que ce breuuage repeté sert à dissiper les vapeurs qui s'estoient éleués de l'excez du iour precedent, & n'auoient pû estre resoutes.

Le 3. dist, que le remede doit estre en partie semblable & en partie contraire ; comme il se void aux contrepoisons, lesquels doiuent auoir quelque affinité & ressemblance auec le venin, afin de s'vnir à luy, & luy estre ensuite opposez pour le destruire, puisque l'action est tousiours des contraires & iamais des semblables : Ce que la lumiere du Soleil obscurcit celle d'vne chandelle, n'estant qu'vne diminutiõ apparente & nõ veritable. Aussi quelle action veut-on qu'exerce l'humide sur l'humide ; l'eau, par exemple, sur l'eau, & comment peut-on conceuoir que la repletion pût guerir la repletion; c'est à dire qu'vn homme estant malade d'auoir trop beu ou trop mangé, deust lors retourner à table boire & manger de plus belle. Ce qui fait voir qu'il faut quelquesfois guerir vn mal par son contraire, puisque la sobrieté est contraire à la crapule. Comme d'ailleurs il y auroit de l'impertinence à vouloir obseruer de la contrarieté par tout, comme faisoit celuy qui pour guerir le mal d'vne cheute de haut en bas, renguindoit son malade de bas en haut. Mais la droite interpretation de cette maxime semble estre, que chaque maladie a vn remede qui luy est contraire, & pource qui la doctrine des con-

traires est vne mesme : il faut qu'il y ait autant de sortes de remedes : comme il y a d'especes de maladies. Et selon cette doctrine, comme il n'y a quelquesfois qu'vne maladie qui est simple ou composée & quelquesfois il y en a plusiaurs, tantost compliquées, tantost separées & disjointes : ainsi le remede doit estre soit simple, soit composé, ou plusieurs compliquez & disjoints. Suiuans cét ordre, l'intemperie chaude veut vn medicament froid, la froide vn remede chaud : l'humide vn sec & le sec vn humide, l'agitation de humeurs veut des remedes qui la repriment, la defluxion des repercussifs. à la redundance doit estre opposée l'éuacuation par les premieres voyes & les secondes : à l'espoisseur trop grande des matieres l'attenüation à sa tenüité, l'espoississement : à la crudité, la coction : a la dureté, le ramolissement, a la trop grande mollesse, l'affermissement : a l'impureté, le remede detersif : a l'acrimonie, le glutineux : a la lascheté des parties, le corroborant : a la corruption, l'alexitere : a la pourriture, le digerant, supurant & repurgeanr : a l'aspreté des conduits, le lenissant : a leur trop grande lubricité, l'exasperant : a leur coarctation, ce qui dilate : a la dilatation, l'astringeant, a la densité, le rarefiant : a la rereté, le condensant : a l'obstruction, l'aperitif : Bref, a l'ouuerture, il faut boucher : a la solution de continu, agglutiner & incarner, qui est la vraye methode de guerir : par l'experience de laquelle aussi-bien que par les raisons cy-dessus deduites appuyées de l'authorité des fondateurs de la Medecine, il apert que c'est esbranler les fondemens, que de nier que les contraires se guerissent par leurs contraires. Cette maxime estant tellement vniuerselle qui est le propre des principes connus d'eux-mesmes a nostre entendement, qu'elle a lieu en toute autre discipline. Ainsi en la politique les bonnes loix repriment les mauuaises mœurs, & entr'elles sa licence effrenée

du bourgois & du soldat se corriger par la seuerité du chastiment & de la discipline militaire. Dans la Theologie mesme lors que la trop grande confiance en la misericorde de Dieu donne plus de liberté qu'il ne faut de pecher, elle est remise a la raison par les considerations de sa iustice : dont les apprehensions derechef venans a desesperer le coupable, il est remis par l'asseurance de sa misericorde. Bref, il n'y a pas iusques aux choses plus communes qui ne nous en seruent d'exemple, puisqu'vn baston tortu ne peut estre redressé qu'en le flechissant a la partie opposée.





DEVX CENT LXIII.

CONFERENCE

s'il faut punir les ingrats.

LA reconnoissance est vne action naturelle, comme nous l'apprennent non seulement le chien, & le plusPart de nos animaux domestiques ; mais encor les bestes plus farouches que se laissent gouverner à l'appetit de leurs maistres renonçans à leur prepre, en échange de la nouriture qu'ils leur fournissent & du soin qu'ils prennent apres eux: De sorte qu'ils ne nous est point besoin de recourir aux exemples singulieres du lion & de l'aigle: le premier desquels conserua la vie à vne esclaue qui luy auoit esté exposé, se resouvenant d'vne espine que cét esclaue luy auoit tirée du pied: L'autre ayant esté nouri de la main d'vne fille, ne voulut plus viure apres elle, mais bien que chassé plusieurs fois, se lança dans les flammes qui consomoient son corps mort, à la mode de ce temps-là, & mesla ainsi ses cendres auec celles de sa bien-factrice. Ce qui fait voir que les hommes, qui se piquent de raison, ne sçauroiẽt assez auoir en horreur le vice de l'ingratitude: le quel ils se trouuent inferieurs aux bestes: & pour ce que les ingrats ne sont pas capables d'estre incitez à la vertu de gratitude par les bien-faits, il reste qu'ils soient detournez du crime

d'ingratitude par la peine : laquelle ayant esté inuentée contre les maux qui troublent societé ciuile, ne doit pas estre espargnée a celuy qui la retrranche par la racine : puis qu'elle est fondée sur des preceptes de faire à autrui ce qu'on voudroit qui nous fut fait, & rendre à chacun ce qui luy appartient. Or l'ingrat reçoit vouloutiers la reconnoissance du bien qu'il a fait à quelqu'vn, & le bien-fait qu'on a receu appartient au bien-faicteur: pourquoy ne la rend il donc pas ? Aussi ne sçauroit-on assez punir ceux qui sont cause de la rareté des biensfaits, que ce defaut cessant, ce seroit parmy les hommes, qui n'ont pas moins d'interest au chastiment des ingrats, que ceux qui se trouvent à vn mesme festin, où quelque vase precieux ayant esté derobé par vn seul, laisse le soupçon sur tous les autres : n'y ayant rien qui retarde & supprime la munificence à l'égal du soupçon que le bienfait ne tombe en des mains ingrats. Là où s'il estoit autrement & que chacun fust persuade que son bienfait seroit reconu, ou feroit du bien à l'enuis les vns des autres ; voire il y auroit plus de presse à donner qu'a receuoir, puis que celuy qui rend vn bien-fait n'en est pas quitte pour cela : se reconnoissant tousiours inferieur en ceque le bien faicteur l'a preuenu & a esté la cause, qu'il est reconnoissant & pource que la peine doit estre proportionée au mal, voir qu'vn crime est d'autant plus puni que la consequence s'en estend sur plusieurs : on ne sçauroit assez exemplairement chastier l'ingrat qui est caule de quoy tant de personnes sont miserables N'y ayant siecle si mal-heureur auquel il ne se trouve touiours assez de gens qui auroient le moien de suruenir aux autres, & la volonté ne leur manqueroit iamais, s'ils estoient persuadez de joüir de la fin & du contentement qu'ils ont esperé de leurs bien-faits ; qui est la reconnoissance. Laquelle ne doit pas estre interpretée, comme si chacun deuoit

attendre & receuoir autant comme il a donné: la bonne voulonté estant suffisant pour empescher que vn homme ne merite le nom d'ingrat, & le poids du bien-fait ne consistant pas seulement en son prix.

Le 2. dist, que la magnificence estant vne vertu qui trouue tousiours sa satisfaction dans elle-mesme, ne s'augmentant point par la reconnoissance, & ne se diminuë point par l'ingratitude: C'est pourquoy Seneque qui en a le plus diligēment parlé, le desinit. *Vne actition bien-veillante qui donne de la ioye & en reçoit en donnant, estant encline & preste d'elle-mesme à tout ce qu'elle fait.* Autrement, si le bieu-faicteur se proposoit pour fin la retribution, son bien-fait en perdroit le nom pour prendre celuy de commerce: dans lequel la corruption ayant fait tomber presque tout ce qui s'attribuoit autrefois au meritte ou au bon-heur, si l'on y met encore les bien-faits, tout le monde ne sera plus que trafic, & les hōmes ne traiterons plus ensēble que par cette espece que contract, qui porte, *Ie vous donne afin que vous me donniez, & ce que ie fais c'est afin que vous en fassiez autant.* Où la beneficence ne reconnoistra plus rien du sien: & d'où il apert que l'ingratitude ne luy fait point de tort, puis qu'elle ne luy oste rien. Car l'ingrat ne possede rien malgré celuy qui a fait le bien, puis que cettuy-cy n'a plus rien en ce qu'il a donné, non pas mesme l'hommage: comme faisoient les maistres dans l'ancienne Rome, qui n'afranchissoient leurs esclaues sinō à la charge qu'ils demeureroiēt leurs cliēs, & les maistres leurs patrons: en faueur desquels il y auoit aussi vne loy fort seuere, qui rappelloit à la seruitude, l'affranchy ingrat enuers son patron comme nostre vsage veut que celuy qui a receu quelque chose à la charge d'vne reconnoissance, en soit priuée en cas qu'il n'accomplisse la condition & est reputé ingrat, mais d'vn nom abusif: pour ce

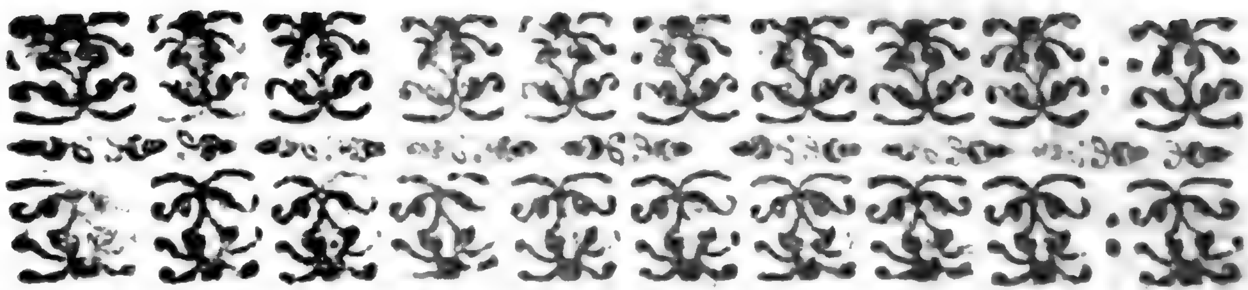
que telles donations conditionnées ne tiennent rien de la nature du biẽ-fait, qui doit estre puremẽt gratuit & sans aucune autre consideration que pour bien faire. Autrement celuy qui paye son Medecin & son Aduocat, seroit son bien-faicteur: Ce qui n'est point; non plus que celuy qui preste de l'argent à rente constituée: laquelle differe du bien-fait en ce qu'elle se peut demander en justice & l'autre non pas mesme par le droit de bienseance: veu qu'vn bien fait redemandé perd son merite, voire se tourne en iniure. Tel estoit le reproche de celuy qui ayant sauué vn des proscripts par les Triumuirs, luy remettoit si souuent ce bien-fait deuant les yeux, que le sauué fut contraint de luy dire: Rend moy à Cesar, plustost que me reprocher si souuent mon salut. Comment voudroit-on donc chastier, non pas mesme reprendre en justice celuy auquel on ne sçauroit rien demander sans in injustice & contre les loix de la ciuilité. On peut dire de ceux qui reprochent vn bien fait, ce que l'Ecriture dit des deserteurs de la foy; Ils ne l'ont iamais euë. Ainsi, le bien-fait n'a iamais esté veritablement tel si l'on se repent de l'auoir fait, & c'est s'en repentir que le reprocher. Au contraire, il se fait cultiuer auec la mesme gayeté qu'il a esté commencé: à la mode des laboureurs, qui n'abandonnent jamais leur semence depuis qu'ils l'ont mise en terre, & les biẽ-faits se cultiuẽt par la continuation de bien-veillance qui requiert que le bien-facteur ne s'en souuienne plus: bien-loing de l'exalter & publier, non pas mesme en le donnant, beaucoup moins apres, & lors que le temps en a effacé la memoire, qui nous sert tousiours plus fidellement en matiere d'iniures que de biens receus pour l'amour que nous nous portons & estime que nous faisons de nous mesmes qui nous persuadent aysément que nous meritons le bien fait qu'on nous

 fait mais nō pas l'injure que nous auōs receuē. De sorte que c'est ordinairemēt la faute de ceux qui fōt le bien, s'il y a des ingrats. Aussi plusieurs semblent ne faire du bien que pour auoir matiere de le reprocher, & au lieu de reconōistre la nature du bienfait consiste qu'en la bonne volonté de celuy qui le donne, ne se contentent pas de la simple reconnoissance & actions de graces : mais comme les vsuriers, outre l'interest journalier qui est cette reconnoissance voudroient retirer le principal des mains de ceux qui n'en ont pas le pouuoir. Tellement qu'il ne faut pas s'estōner de leurs plaintes si freq̄uētes, lesquelles ils supprimeroient, & traitteroient moins rigoureusement ceux à qu'ils ont fait du bien, s'ils venoient à considerer qu'eux mesmes sont continuellement ingrats envers Dieu des biens qu'ils ont receus de luy : qu'il n'y a celuy qui ne soit ingrat envers ses superieurs, voire enuers ses égaux ; & par consequent que comme l'on ne punit point les fautes qui sont faites par tout le monde, lesquelles mesmes ne s'appellent plus fautes ; ingratitude estant de ce nombre ne peut receuoir de chastiment raisonnable. Outre qu'il seroit bien mal-aysé de discerner l'ingrat d'auec celuy qu'on accuseroit mal à propos de l'estre, puis que la connoissance estant dans l'esprit ; qui est vne piece secrete ; il est malaysé de la contredire.

Le 3. dist, que puisque nous viuons auec des hommes imparfaits, estant aussi nous mesmes tels, il faut que les loix s'accommodent a nos defauts, & partant ne considerer pas les bien-facteurs tels que ils doiuent estre, mais tels qu'ils sont ; à sçauoir, desireux qu'on n'vse point de méconnoissance vers eux ; Laquelle mesme on nous represente offenser la Diuinité pour parler à nostre mode ; Ce qui fait que les hommes viuans d'exemple, & chacun desirant que ses bien-faits ne soient point

enseuelis dans l'oubly, voit d'vn mauuais œil les ingrats ; voire ceux qui le sont d'auantage tesmoignent plus d'auertiõ contre contre eux ; comme vne femme de mauuaise vie criant volontiers le plus haut contre celles qui se gouuernent mal. C'est pourquoy si les iuges ordinaires ne doiuent pas cõnoistre de ce vice & le chastier, du moins il est digne d'estre noté infamie par les censeurs en vn Estat bien ordonné.





DEVX CENT LXVI.

CONFERENCE

Des Négres.

LA nature ayme tant la diuersité qu'elle ne s'est pas eontentée de faire vn tres-grand nombre d'especes, de toutes sortes d'animaux differents principalement selon les climats qui les produisent, elle a voulu encore s'égayer daos l'innombrable varieté des indiuidus, procedant plus notablement de la couleur, qui ne se peut appeller accident aux Mores, mais vne proprieté inseparable qui les distingue des autres hommes, & constituë la nature du Négres: auquel la chaleur du Soleil produit vn effet tout contraire à celuy de sa lumiere: cette-cy éclairant & l'autre obscurcissant le sujet sur lequel elle agit. Ce qui n'a pas lieu en tout sujet, puisque le mesme estre qui noircit l'Æthiopien, blanchit la toile & la cire: mais arriue en ces Négres de ce que l'humidité vient à surmonter la chaleur & comme l'esteindre: ainsi qu'il se void au charbon: en la gangréne & aux parties du corps humain qui sont frapées du foudre. Car si les premieres qualitez pouuoient prendre des couleurs, le froid sans doute, seroit blanc, comme il se void en l'eau, en la glace en la nége, aux cheveux blancs, & aux animaux qui viuent sous les poles, du moins sous l'arctiques qui sont tous blancs, bien qu'ils soient de la mesme

espece que les nostres qui sont d'autre couleur, cõme les ours & les lieures. Ce qui se prouue aussi par les herbes qui se blanchissent sous terre, & lesquelles perdent d'autãt plus de leur chaleur & amertume qu'elles participent de cette blancheur: tesmoin les cardes d'artichaut & la chicorée : Le chaud seroit rouge & à couleur de feu, comme nous voyons qu'il donne cette couleur aux visages qui estoient auparavant passes: au fer & au bois enflammés tandis qu'ils y demeurent: Mais rencontrant vne humidite superfluë, elle suffoque cette chaleur, & la tuant luy laisse la couleur de la corruption qui est la noirceur: Comme il se void en ce que la peau la plus blanche se noircit par la chaleur en voyageant vers le Midy, le contraire arriuant à ceux qui tirent vers le Septentrion, les climats duquel produisent des hommes & femmes aussi blanches comme les peuples du Midy sont noirs.

Le 2. dist, que si la seule chaleur faisoit les Mores, ceux qui sont les plus exposez aux rayons du Soleil seroient les plus noirs, ce qui n'est pas, y ayant plusieurs oliuastres, tels que sont les peuples de plusieurs climats du nouueau monde, bien qu'il y fasse si chaud qu'ils sont ordinairement tous nuds, ce qui n'est pas dans la Guinée, Æthiopie & autres lieux habitez par les Mores, qui sont vestus & sentent plus de froid. Et pource qu'on pourroit rapporter cette couleur à la reciprocation du chaud & du froid, plus capable d'alterer les corps en toutes leurs qualitez que non pas à vne seule permanẽte: il se trouue des hommes noirs & des blancs sous mesmes parallelles & esleuation de pole: comme est l'isle de Sumatra, dont les habitans sont blancs. Il faut donc raporter cette couleur, non au ciel, mais à la terre laquelle produit toutes les autres diversitez d'animaux, & notamment celle des hommes. telle qu'on la remarque en celle des Paragons, qui sont des geans: Ausquels sont opposez les Nains que

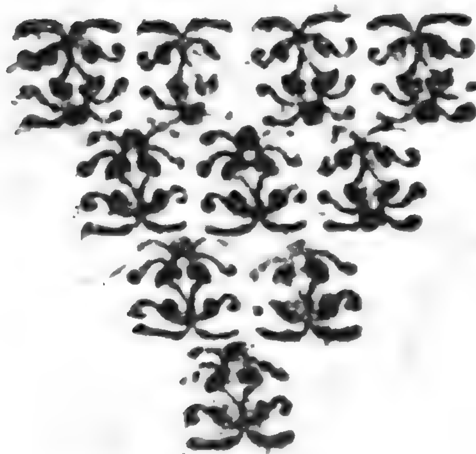
leur terre produit pareillement. Et pour le montrer, les Négres n'ont pas la seule teinture de leur peau particuliere, ils ont beaucoup d'autres proprietez qui les font distinguer des autres peuples, telles que sont les grosses lévres, le nez enfoncé, les cheueux cotonnez, la tunique conjonctiue de l'œil & les dents plus blanches que le reste des hommes. D'ailleurs ils ne sont pas seulement exempts de la verole & des autres maladies veneriennes, mais leur climat seul les guerit : Sans parler des qualitez de leur esprit, qui est si ignorant, qu'ayans abondance de lin ils manquent de toile, pour ne la pouuoir mettre en œuure, des canes de sucre & ils ne s'en seruent point pour le trafic, ny pour leur vsage, & estiment le cuiure plus que l'or, au poids duquel ils achetent le sel, abondent en gibier & ne vont point à la chasse, & sont du tout ignorans des loix & de la Medecine : Laquelle ignorance rend les mesmes esprits plus bas & seruiles que celuy des autres peuples & tellement nez à l'esclauage, que les personnes libres d'entre les Abyssins les plus considerables de toute l'Æthiopie, s'employans pour quelqu'vn, ne trouuent point estrange qu'on les foüete à coups de nerfs de bœuf pourueu qu'on les paye, & leurs Prestres exhortans le peuple le fouette iusqu'au sang, pour mieux imprimer leurs remonstrances, ayans en plus grande reuerēce ceux qui les foüettent plus vigoureusement bien qu'ils soient les premiers du Paganisme conuertis à la foy par l'Eunuque de la Reine Candace, instruit par S. Philipe : & comme les courages lasches sont volontiers infideles, l'vn & l'autre de ces vices ayans mesme principe, & presupposant vne ignorance du point auquel consiste le veritable honneur ; de la vient que les Mores sont ordinairement lasches & infideles à leurs maistres, comme le verifient vne infinité d'histoires : laquelle las-

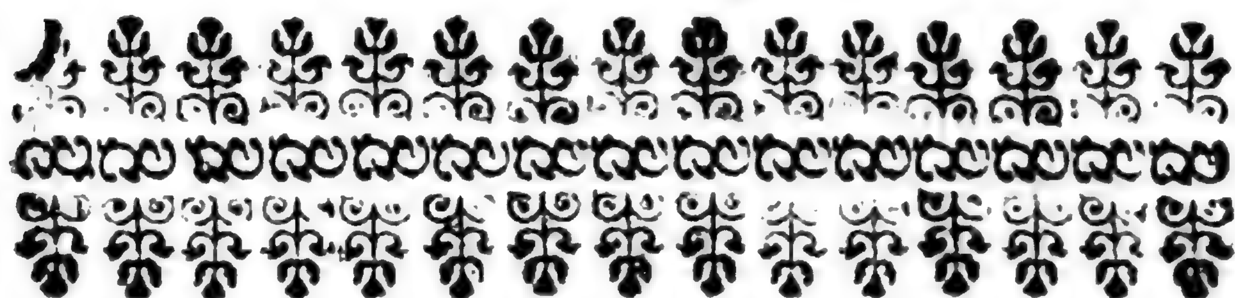
cheté & bassesse de courage s'estend depuis le second, apres la personne du Roy, iusques au moindre d'eux; tous ses baisans & touchans la terre auec la main, en oyant le nom de leur Roy, le Prete-Iean; deuant la tente duquel ils font la reuerence, encor qu'il n'y soit pas, & le flattent si excessiuement que si quelqu'vn de leurs Roys vient à perdre vn œil ou autre partie de son corps, ils s'ē priuent comme luy. Aussi sont ils de si facile creance qu'ils se persuadent que ce Roy est descendu en droite ligne de Salomon & de la Reine de Saba, (qu'ils disent auoir eu nom Maqueda) quand elle l'alla voir, à ce conte, non pour autre suiet que pour admirer sa patience.

Le 3. dit, qu'il arriue le mesme aux Négres, pour le regard de la couleur de leur peau, & autres remarques faites cy-dessus; comme aux testes longues des enfans de Paris, que la nature produit d'elle mesme, apres que les sages femmes ont formé les premiéres de la façon, sur la creance que cette figure estoit plus seante & plus conuenable aux fonctions de l'ame, que la rondeur. Ainsi la chaleur du Soleil a premierement noircy peu a peu la peau des Mores de l'vn & de l'autre sexe; parmy lesquels les plus noirs, les nez les plus enfoncez & les plus grosses leures & mieux renuersées estans en estime, chaque mere s'est efforcée à donner telle figure aux levres & auz nez de leurs enfant, puis la nature aydée par leur imagination émeuë par la rencontre de semblables obiets, les a produits tels en suitte: que s'il se rencontre quelques pays, biē que sous mesmes parallelles & latitudes, qui soit descendu de l'ardeur du Soleil par des montagnes opposées, il ne se faut pas ébahir s'ils sont exempts de l'effet de cette chaleur: comme il se trouue en nostre France, par la mesme raison, des endroits où les fruits ne meurissēt qu'vn mois ou deux apres ceux de leur voisinage. Ce que les Négres ont le

poil frisé & cottonné est vn effet de la mesme chaleur, comme aussi ce qu'ils sont exempts de la verole; laquelle consistant en la pituite & estant vn venin froid, comme il se void parce qu'il s'attaque aux parties spermatiques, & que les douleurs trauaillent plus la nuit que le iour. Il est raisonnable que les temperamens qui luy sont opposez, tels que sont ceux dont les chairs sont tres-seiches & vuides de ce phelgme, en soient exempts. Or que les Negres n'abondent point en phlegme & humidité, il appert en ce qu'ils ne crachent point dans leurs Eglises, non seulement par coustume, mais aussi par loy expresse, qui n'auroit iamais esté establie, sinon qu'elle leur est aysé à executer, estant vne des plus necessaires conditions à laquelle doit regarder vn Legislateur, de ne faire point d'ordonnance qui ne se puisse mettre en pratique. Car c'est l'opposition de leur noirceur qui redouble la blancheur de leurs dents. Aussi Scaliger ne les tient pas pour lourdauts en effet; bien qu'ils paroissent tels à dessein par vne ruse qui n'appartient qu'aux esprits rafinez. C'est pourquoy les Geographes qui mettēt les Meridioneaux entre les plus ingenieux, disent qu'on ne les a iamais pu ranger à leur deuoir par la raison: mais qu'ils se sont seulemēt laissez gouuerner par la religion: pource que n'y ayant pas de raisonnement humain en matiere de foy, les plus grāds esprits sont obligez à s'assujettir aux plus petits lors qu'ils leurs parlent de la part de Dieu. Aussi ont-ils de fort beaux caracteres & plus agreables que les Arabiques ou Turquesques. Ils s'abandonnent à la nauigation: & ont vne religion militaire sous la protection de sainct Anthoine, à laquelle chaque Gentil-homme doit destiner l'vn de ses trois enfans masles, excepté l'aisné, laquelle sert à la garde de leur Roy, & se monte à douze mille hommes de cheual. Et s'il n'y a pas

d'autre raison pour les estimer ignorans que de n'a-uoir point de chicane, beaucoup d'autres peuples se sentiroient bien-heureux s'ils estoient moins sçauans en cette matiere: Comme la Medecine pour n'estre pas reduite en art ny enseignée par methode, n'a pas laissé de fournir à nos premiers Peres, ainsi qu'elle fait auiourd'huy à ces peuples, beaucoup de remedes vtiles à leur santé. Leur defaut de toiles de lin vient de ce qu'ils trouuent plus de commodité & de facilité à filer & mettre en œuure le cotton dont ils abondent. La comparaison de l'or & du cuiure dépend de la phantaisie, & le peu d'habitans qu'il y a dans leur pays, faisant qu'il suffit à leur nourriture, les exempte de trauailler les animaux à la campagne.





DEVX CENT LXV.

CONFERENCE

Si la Mort est vn mal reel?

COmme il y a vn si grand rapport entre le biẽ & l'estre, que les Philosophes les font conuertir ensemble ; ainsi le mal & le non estre se suiuent d'vue telle necessité, que la mesme puissance qui nous fait fuir le mal, nous donne aussi des puissantes auersions de tout ce qui peut destruire nostre estre : pource qu'estant le fondement de tous les autres biens, tout ce qui tend à sa destruction va pareillement à la ruïne des biens, non seulement du corps & de la fortune, mais aussi ce ceux de l'esprit, les sciences & les vertus, lesquelles cessent auec la mort, qui n'est autre chose qu'vne priuation de l'estre, tellement affreuse, que non seulement les plantes & les animaux par vn principe naturel l'ont en horreur & fuyent tout ce qui les y peut conduire, mais aussi les hommes les plus resolus & raisonnables l'apprehendent, comme le plus terrible de tous les maux : Ces beaux preceptes de la Philosophie Stoïque, qui faisoit mine de mepriser tout, n'ayant pû empescher Aristipe de paslir dans le naufrege. Aussi la mort est-elle la seule chose à craindre dans le monde, tous les autres maux n'ayans rien d'afreux, que pource qu'ils sont des moyens qui conduisent à cette fin derniere, en la-



quelle pource sujet le Philosophe permet à l'homme courageux de trembler, sans que pour cela il en soit moins vertueux : tant la crainte de ce mal est naturelle, & si bien fondée sur la raison, qu'à moins que de dépoüiller les sentimens de l'homme & de la nature, on ne peut enuisager la mort sans la craindre. Crainte laquelle, bien qu'elle soit vne passion de l'appetit sensitif qui vient de l'imaginatiō n'est pas pour cela phantastique & imaginaire, puis qu'elle est fondée dans la verite d'vn mal reel & sensible: à la suitte duquel il semble que toute la nature s'interesse, Car, soit qu'on la considere dans son tout ou dans ses parties, elle ne se conserue que dans l'vniō des pieces differentes qui la composent: qui fait cette agreable harmonie dans tous les mixtes, mais particulierement dans les viuans, qui ne sont tels que par l'vnion d'vne ame auec vn corps, comme les autres composez ne subsistent que par l'entretien de leur forme auec la matiere qui la soustient. Tellement que la mort n'estant autre chose que la separation de l'ame d'avec le corps, & la resolution de chaque chose en ses premiers principes qui la composent, il ne faut pas s'ébahir si elle est si vniversellement haie dans la nature, laquelle d'ailleurs estant plus le principe du mouuement que du repos, pource que l'vn sert à la generation & conseruatiou des choses, & l'autre à leur corruption & destruction, la mort qui est la cessation de toute sorte de mouuement & d'action, & à bon droit autant en horreur à tout le monde que la vie est douce & agreable.

Le 2. dist, que la mort estant vne priuation ne peut auoir rien de reel : Aussi, la difference qu'il y a entre les realitez & les imaginations, est, que les premiers sont toûjours de mesme, & celle-cy changent selon la diuerse opinion des hommes. Ainsi, la douleur est vne chose reelle, pource qu'elle apporte vn sentiment triste à tous ceux qui la souf-

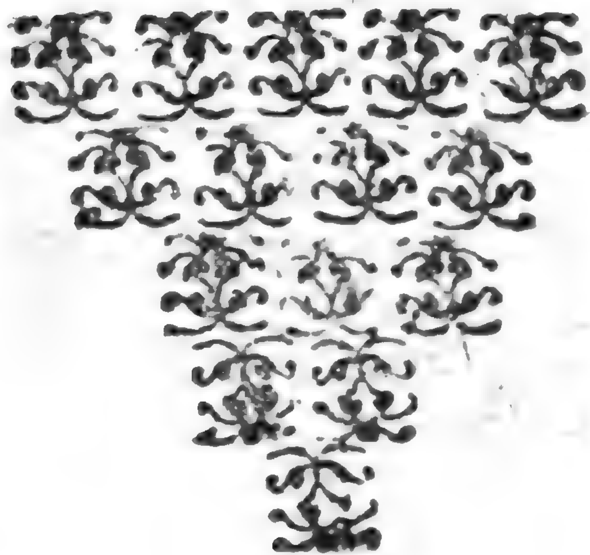
frent, mais la mort d'vn voisin ne se peut dire vn mal reel, puisque les vns en seront faschez, les autres resjoüis, & les troisiéme, la tiendrout pour indifferente. Ce qui se void encore dans la mort des ennemis, laquelle affligea Cesar en la personne morte de Pompée, qui tira de luy des larmes, encor que la nouuelle de la mort d'vn enuemy soit le plus commun objet de la réjoüissance d'vn chacun. Mais pource que la question se doit principalement entendre, si la mort est vn mal reel à celuy qui la reçoit: Bien que cette mort soit à craindre des animaux, ne s'ensuit pas qu'elle soit à craindre, non plus que la piéce de bois ou la pierre qui se trouue dans le chemin du cheval ombrageux Et encore tous ne la craignent-ils pas, & de ceux qui la craignent quelques-vns la redoutent bien plus puissamment que les autres : veu que tel ne trouuera rien d'impossible, fust-il des honneste pour l'éviter, & tel autre prefere la mort au deshonneur: lequel n'a rien du tout de reel, puis qu'il ne consiste qu'en l'opinion de tierces personnes ont de nous & en celle que nous conceuons de l'honneur qu'on nous fait. Tellement que tout ainsi qu'vne mesme chose estant estimée honneste en vn lieu, qui est trouuée deshonneste en l'autre, est cause que l'on ne sçauroit définir ce qui est vniuersellemẽt honneste: Il en faut dire autant de la mort, laquelle comme la pluspart des hommes redoutẽt, ainsi y en a-t'il quelquesvns ausquels elle est indifference, & quelques autres encore qui la desirent cóme ces filles Millesiennes qui s'estrangloient communement au discours d'vn Orateur, & qui ne purent estre persuadées de viure, sinon par la crainte du deshonneur qu'on leur faisoit en trainant leurs cadavres par les ruës. En quoy la mort se voit de moindre consequence que les autres maux. puis que ces filles la recherchoiẽt pour les éviter &

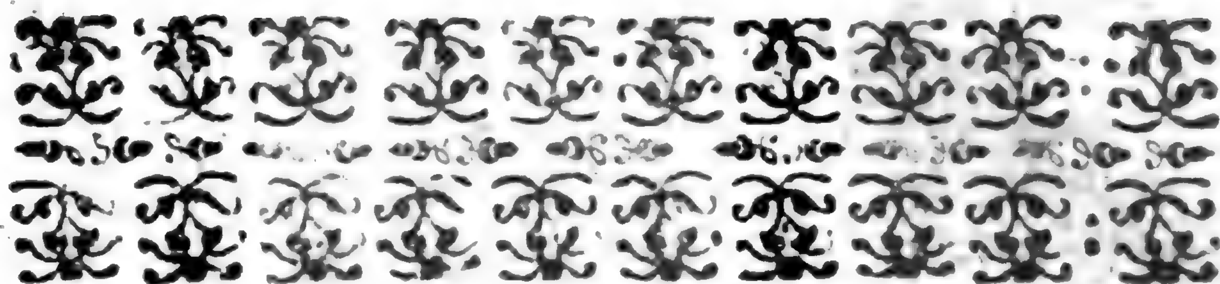
que derechef l'ayans iugée estre à rechercher, elles s'en abstenoiẽt de peur d'estre priuees d'vn honeur qu'elles n'estoient plus capables de gouster, à sçavoir celuy de la sepulture.

Le 3. dist, L'esprit de l'homme est tellement ingenieux à sa propre ruïne, que non content des maux veritables, qui ne sont qu'en trop grand nombre, il s'en forge infinis autres, qui n'ont autre subsistance que dans son imagination erronée, & qui ne iugeant des choses que suiuant les apparences grossiers en estime aucunes mauvaises qui ne le sont point. Telles sont l'infamie, la pauureté, la laideur, la mort mesme creuë du vulgaire le souverain dẽ tous les maux, là où les plus sages l'estiment tout autrement. Le mesme nous arriuant qu'aux enfans, ausquels on oste la chandelle, ou lors que leur nourrisse prend vn masque; ce qui les fait crier, non qu'il y ait plus de mal qu'au parauãt, mais pource qu'ils apprehendent ce qu'ils ne voyẽt point, & s'imaginent des perils où il n'y a que du contentement De fait, si l'on peut iuger d'vne sœur par son frere, le sommeil, reconnu de tous pour frere de la mort & que l'Ecriture trouue si conforme que elle appelle le mourir vn dormir, n'est-il pas le calme de nos trauaux & le plus doux charme de la vie? qui egale les forçats & plus miserables personnes, aux Rois & aux Empereurs, & est inuoqué par les pauures malades & affligez, qui le restaure & recrée de telle sorte qu'il laisse mesme d'ordinaire apres soy quelque allegement à leurs maux. C'est pourquoy les Medecins modernes, non sans grande raison, apellent leurs somniferes de ces beaux noms de Laudanum & de Nepenthe: cettuy-cy tiré de la cessation de leurs douleurs, & celuy-là de la louange que les malades leur donnent. Voire, passans plus outre, nous obseruons que ceux qui souffrent des défaillances & lipothymies, en raportent vn si visible raffraichissement dans leurs corps, & vne

si grande consolation dans leurs ames, que plusieurs se plaignent d'en auoir esté rapellés. Telles sont les diuines ecstases & morts Philosophiques qui sőt abstractiő de l'ame d'auec le corps, & luy apportent vne petite mort, pendant laquelle les facultez de l'ame sont tellement rauies de la beauté des obiets qui les entretiennent, qu'elles ne se souuiennent plus d'exercer dans le corps leurs fonctions accoustumées. De là vient que lors que nous sommes attaché à quelque beau spectacle ou à quelque lecture agreable, nous oublions l'heure du repas, voire que les esprits animaux occupez à la meditation, mésprisent les ouurages plus bas de la cuisine tels que sont les coctions, sans se soucier si cela tourne au prejudice de son suiet, comme l'ame vne fois separée de son corps ne se soucie plus de ce qui luy peut arriuer, & tout ainsi qu'Alexandre le grand employé aux conquestes de la Perse & autres Estats de l'Orient, méprisoit les affaires de son petit Royaume de Macedoine. D'où s'ensuit que tant s'en faut que la mort soit vn mal reel, qu'elle n'est pas mesmes vn mal, voire qu'elle est vn bien & le plus grand bien qui puisse arriuer à l'homme, ce qui se prouue par l'ordre & la chaine des choses que la nature a tellement disposée que la fin est la plus noble de toutes. Ainsi la science est plus excellente que les liures : le commerce que la nauire : la victoire, que les armes : la mort, que la vie : & à laquelle elle arriue plus certainement qu'aucune de choses susdites ne fait à la sienne. Où ie ne veux point alleguer les ardens desirs de S. Paul, que son corps fut dissout d'auec son ame : pour ce que nous laissons ce discours à la Theologie : la seule Mataphysique y deuant suffiir, & tout ce que les sentimens vulgaires opposent au contraire tenant de la nature des mesmes petits enfans que l'on sevre : lesquels sentans de l'aloës au teton de leurs

nourrices, prennent ce dégoust en mauuaise part: au lieu que ce changement les dispose à vne nourriture plus solide, comme l'ame dégagée des sens du corps se va repaistre de demonstrations & de connoissances certaines, au lieu du doute & de l'ignorance à laquelle les sens l'obligeoient tandis qu'elle ne pouuoit rien apprendre que par leurs organes. De sorte que si l'ignorance est le plus grand mal de l'homme, comme il est le plus diametralement opposé à la lumiere de l'intellect, qui le fait homme, la science est son plus grand bien & tout ce qui nous y peut conduire. Or nul n'a iamais douté que l'ame détachée de la masse du corps ne soit plus propre a apprendre & a connoistre la verité; laquelle dissolution ne pouuant estre que par la mort, elle merite plutost le nom de bien que le mal.





DEVX CENT LXVI.

CONFERENCE

Si l'amitié est plus durable entre égaux ou inégaux.

LEs anciens ayans naitre l'amitié de l'abondance & de ia dizette, ont voulu dire par là que les amis devoient s'entre aider & seconrir l'vn l'autre, Or secourir & estre secouru suppose inegalité de forces, Aussi l'égalité est-elle volontiers toûjours accompagnée d'émulation : du moins la Philosophie y trouue plus de resistance qu'à nous faire cultiuer & accroistre les biens, les honneurs & le contentement-de quelqu'vn qui sera plus grand & plus puissant que nous : n'y ayant point d'amitié si parfaite qui nous face preferer vu amy à nous-mesmes, que Dieu nous a proposez pour regle de l'amitié laquelle nous deuons porter a nostre prochain : De sorte que demeurans en balance à qui nous deuons procurer du bien, à nous ou a vn autre, nous prononçons volontiers en nostre faueur, si nous sommes égaux & également susceptibles du biens & de l'auancement dont il s'agit. Ce qui n'a pas lieu en vn plus grand & en vn moindre que nous les auantages qui conuiennent à l'vn & à l'autre estans alors ordinairement dispro-

portionnez : & comme tels hors de nostre visée : Tellement que l'amy ne se trouue point partagé, mais se donne tout entier à la poursuitte du bien conuenable à son amy, sans estre retenu par ces considerations ; Pourquoy faut il que ce soit moy qui procure ce bien à mon amy, plustost que luy à moy ? Pourquoy pouuant obtenir aussi bien que luy cette charge, ce benefice ou épouser cette fille, s'est il fait mon competiteur ou mon coriual ? Ce qui n'a point lieu entre des personnes de condition fort éloignée l'vne de l'autre : lesquelles se rendent aussi des deuoirs tous differés & comme tels plus agreables : & l'amitié consiste en vne proportion & symmettrie ou harmonie : c'est pourquoy elle s'attache fort aysemēt à la beauté du corps ou de l'ame, qui n'est autre chose que cette proportion. Or la vraye symmetrie & proportion gist en la difference des obiets : n'y ayant point d'harmonie entre les choses semblables ou égales, mais seulement entre celles qui peuuent rendre vn son & effet different, comme font les grosses cordes & les menuës. Le mesme se iustifie par tous les fondemens sur lesquels se bastit l'amitié : & pource que l'honneur est celuy qui en merite mieux le nom : c'est chose notoire que deux hommes également ambitieux ne seront iamais bōs amis, non plus que ceux qui seront autāt auaricieux l'vn que l'autre & également portez à l'vtile ausquels il arriuera que chacun d'eux voulāt auoir tout le profit, par l'apetit insatiable de l'homme ils n'auanceront rien, mais destruiront le dessein l'vn de l'autre. Comme l'experience a fait voir en tous les commerces & negoces, dont les negotiateurs se trompent ordinairement les vns les autres. Et quant à l'amitié delectable, deux personnes également puissantes, n'yront pas boire ny manger si frequemment l'vn chez l'autre, que feroit vn petit cōpagnon d'ailleurs plus capable de supporter les

mauuaises humeurs de son amy que quel qu'autre qui auroit moyen de faire aussi bonne chere chez soy. Ce qui ne doit pas estre entendu comme si l'amitié se pouuoit faire à la table: mais pource que par le consentement vniversel c'est vn des plus ordinaires & plus puissans moyens de la cultiuer & de s'entre-communiquer ses plus secrettes pensées par la liberté qui luy est familiere. D'ailleurs, deux personnes qui sçauroiẽt les mémes histoires, ne tireroiẽt point d'avãtage l'vne l'autre de ce sçauoir là : & ce beau conte du songe du Scipion, où les merueilles des Cieux ne sont rien estiméessi on n'avoit personne à les raconter, seroit ennuyeux s'il estoit fait par vn amy a vn qui le sçauroit desja, Aussi en l'adversité qui rẽd les amis plus necessaires que la prosperité, deux pauures, tels que peuuent estre deux sages & deux hommes de bien & par consequent deux amis, ne se pourroient pas ayder: il faut que l'vn soit plus puissant que l'autre; lequel de son costé peut auoir plus d'industrie & estre plus laborieux que le plus riche, afin de recompenser par là le secours qu'il reçoit des moyens de son amy : qui ne se pouuant rendre agreableà son ami que par les bons offices qu'il luy rend, ils cesseroient si les amis estoient égaux de tout point : car s'ils estoient tous deux riches & accommodez en leurs affaires, la plus certaine des marques de l'amitié, qui est d'ayder son amy de ses biens, seroit inutils s'ils estoient tous deux également sçavans, ils n'apprendroient poins l'vn de l'autte, qui est le plus grand plaisir de la conuersation : si également prudens & auisez, ils n'auroient que faire du conseil l'vn de l'autre Bref, si chacun auoit autant que son compagnon de tout ce qui peut tomber dans le commerce & la société ciuile, qui seroit vne égalité entiere, il n'y auroit plus de société ni de commerce, par la mesme raisõ qui fait que le pauure n'est plus laborieux lors qu'il est enrichi, & qui rẽd la diuer-

X v

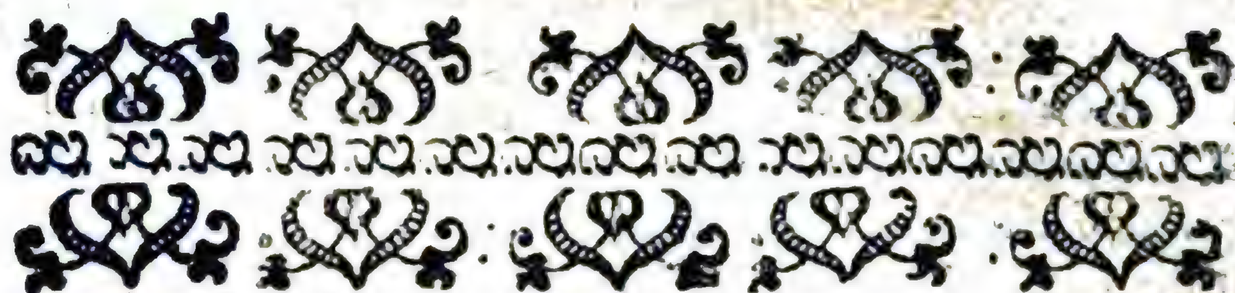
site des conditions necessaires à vn Estat. Car celuy qui n'auroit faute de rien ou seroit asseuré qu'il ne trouueroit rien dans son ami qu'il n'eust desja en soi-mesme, ne se porteroit iamais à la recherche de ce qu'il auroit desja : laquelle recherche n'est autre chose que l'amour : qui cesse à ce sujet, ou du moins se ralentit, par la joüissance. Enfin l'amitié estroite qui se trouue entre le mâle & la femelle : & entre la forme& la matiere sert de modelle à toutes les autres amitiez, comme leur separation est l'image du desordre & de la rupture qui est entre deux confederez. Or nul ne peut dire la matiere estre égale à la forme & la femelle au mâle ; voire les peuples & Estats confederez sont tousiours dissemblables, & il ne se peut imaginer d'vnion qu'entre deux choses qui auparauant n'estoient pas vne, mais diuerses. Aussi, la corruption & dissolution du mixte n'arriue iamais, sinon lors qu'vn élement ou vne qualité a dompté toutes les autres, & se les est assimilées : comme, au contraire, l'ornement de cét vniuers ne procede que du diuers assortiment des pieces differentes qui le composent comme le composé de la contrarieté des élemens, qui ne se trouvent iamais en poids ny en temperament égal.

Le 2. dist, que la ressemblance est plus ordinaire suiet de l'amitié & il n'y a point de plus prompt moyen de l'acquerir qu'en symbolisant auec celuy dont nous voulons gagner les bonnes graces & nous rendans entierement conformes à luy. Ce que le Poëte satyrique explique en representant vn ami qui suë si tost que son ami dit qu'il fait chaud, & de rechef, s'il dit qu'il fait froid, il demande sa robe fourrée. Or il est bien plus aisé de se rendre conformes d'égal à égal, qu'entre personnes de condition entierement éloignées. Aussi la premiere clause requises à l'amitié, est qu'elle soit entre gens de bien ; qui est la premiere conformité qui se trouve entre les hommes, com-

me il n'y a point de plus grande difference que celle de l'homme vertueux d'auec le vicieux & meſchant, Et l'amitié eſtant l'vnion des ames, il leur en prend de meſme qu'aux elemens qui eſtant entrez & retenus par force dans, la compoſition de mixtes trauaillent inceſſamment à s'en detacher, qui eſt la cauſe de leur corruptiou ; mais ſitoſt que l'élement eſt ſeparé du composé, il n'a pas beſoin de toutes ces diſpoſitions & preparations qui eſtoient requiſes à ſon meſlange auec les autres : Il retourne de ſoy-meſme à ſon centre ou à ſa ſphere & ſe rejoint à ſon tout. Ainſi, loiſque l'ame eſt comme forcée par la neceſſité de ſa naiſſance ou ſa conjonctare des affaires à ſe lier d'amitié auec d'autres diſſemblables& inégales elle n'y demeure qu'auſſi long-temps qu'elle ne s'en peut détacher : mais elle n'a pas pluſtoſt rompu ces liens qui la tenoient par force hors de ſon element & du lieu de ſon repos, qu'elle y retourne d'elle-meſme : Ce qui eſt auſſi cauſe qne l'on ne peut aymer les choſes inanimées & les animaux irraiſonnables pource qu'ils ne peuuent nous aimer reciproquement ; c'eſt à dire, s'égaler à nous : D'où il eſt auſſi procedée cette belle ſentence ; *Non bene conueniont & in vna ſede morantur Majeſtas & amor*. La bergere liera bien pluſtoſt & plus durablement amitié auec ſon berger qu'auec vn Courtiſan, eettuicy auec vne galante de la Cour qu'auec vne bergére. voire poſé qu'on voulut changer de nõ aux choſes & appeler amitié le reſpect que nous portons & les ſeruices que nous rendons aux ſuperieurs, nous ne le pourrons pas faire ſans les offencer : & quand celuy qui eſt plus grand que nous, dit, je ſuis, voſtre ami, nous ne luy en oſerions dire autant : Mais ſeulement, ce me ſera trop d'honneur de demeurer voſtre ſeruiteur. Qu'elle amitié vous pouuez-vous donc figurer auec celuy qui ne vous donne pas la liberté de le pou-

voir dire? De là vient aussi les vieillards & les jeunes gens ne sçauroiét iamais contracter, amitié ensemble, pource que leurs mœurs se rencontrent entierement dissociables. Ce que nous a voulu insinuer la fable du pot de terre auec le pot de cuire, qui s'estant associez en leur voyage ne continuerent pas long-temps sans que le plus fort brisat le plus frelle, & cette autre fable de la societé du lion, de l'asne & du renard put faire par sa finesse, fut d'échaper les griffes du lion, en luy laissant toute la proye. Comment, enfin vous representez-vous que celuy-la soit vn autre vous mesme, tel que doit estre l'amy, qui sera d'autre condition, d'autre humeur: se logera, se vestira, se nourrira d'vne façon toute autre que vous? & comment sera capable de vous consoler & secourir en adversité celuy qui n'en a point eu l'experience, & ne sçait que c'est, comme font deux vrais amis, qui se connoissent mieux aux remedes des maux que souffrent leurs amis, pource que leur condition leur en a fait ou pu faire souffrir des pareils.





DEVX CENT LXVII.

CONFERENCE

Des Sibyles.

AVtant qu'il eſt connu à tout le monde qu'il y a eu des Sibyles, autant leurs noms, leur nombre leur pays & leurs ouurages, voire tout le reſte de leur hiſtoire, ſont reuoquez en doute. L'etimologie de ce nom de Sibyle eſt tirée de ces mots Grecs *Sion*, que les Æoliens diſoient pour *Theou* & *Bouli*, qui s'ignifient le Conſeil de Dieu. Les Chaldeens les appelloient Sambetes. Elles ſont citées & partant reconnuës par Iuſtin Martin, Theophile d Antioche: Athe Negoras, Clement Alexandrin: Tatian, Lactance & autres anciens Autheurs. Varron & Diodore Sicilien les appellent des fēmes remplies de divinité, prediſans les choſes auenir: d'où on les appelloit auſſi Propheteſſes. Aucuns eſtiment qu'elles ont eſté deuant la guerre de Troye, & rapportent toutes leurs predictions à vne ſeule: eſtimans qu'il leur eſt arriué la meſme choſe qu'à Homere, lequel par ſa haute reputation a donné ſuiet à pluſieurs Villes de la Grece de s'attribuer ſa naiſſance: de meſme qu'vn grand nombre de villes & pays, comme l'Erythre, Cumes, Sardes, Troye, Rhodez, la Libie, la Phrigie, Samos & l'Egyte, s'eſtant voulu attribuer la naiſſance de cette Sibile, on fait croire qu'il y en auoit

plusieurs. Entre lesquelles Martianus Capella appuyé sur de tres grandes conjectures n'en reconnoist que deux, à sçauoir Erophile Troyenne, qu'il dit estre celle que d'autres appellent aussi Phrigienne & Cumee; & l'autre Symmagie dite aussi Erytrée, au lieu de sa naissance. Pline dit qu'il y auoit à Rome trois statuës de Sibyles: l'vne erigée par Pacuviux Taurus, Ædile du peuple: les deux autres, par Marcus Valèrieus Messala Augure. La premiere de ces trois, au rapport de Solinus en son Polyhistor, s'appelloit Cumane: laquelle prophetisa à Cumes en la 50. Olympiade, & auoit encore son temple à Pouzols il y a cent ans, lequel fut brulé par l'incendie general qui y auint l'an 1539. sous les ruines duquel embrasement il fut lors enseuely: de sorte qu'il n'en reste plus que des mazures soûterraines où l'on ne peut aller qu'à courbette, mais qui témoignent encor' quelque diuinité, mesme en ce que ces reliques d'vn vaste & spacieux édifice paroissent auoir esté toutes taillées dans vne seule pierre. La seconde s'appelloit Delphique, qui a vescu deuant la guerre de Troye. La troisiéme est cete Eriphyle d'Erither qui a prophetisé à Lesbos. Ælian en met 4. à sçauoir l'Erythrée; la Samienne, l'Ægyptienne & celle de Sardes. Autres y en adjoustent 2. la Iudaïque & la cumée: mais Varroles augmente encore de 4. qui est aussi l'aduis d'Onuphrius: tellement qu'ils en font dix, dōt voicy l'ordre. La premiere & plus ancien a esté la Delphique, de laquelle parle Crisippus dans son liure de la deuinatiō, appellée par aucuns Artemis, née à Delphe, de laquelle on tient qu'Homere a inseré plusieurs vers en ses œuures: Diodore Sicilien l'appelle Daphné, & dit qu'elle estoit fille de Tiresias: duquel elle n'auoit pas encore appris l'art de diuination lors que les Argiens aians vaincu la ville de Thebes, l'enuoyerent à Delphe rendre leurs vœux: où ayās appris à deuiner par l'in-

ſpiration d'Appollon, elle rendoit des oracles à ceux qui l'interrogoient. La ſeconde eſt l'Erichrée, comme l'aſſeure Apollodore de meſme nation: Bien que Strabon die qu'elle eſtoit Babylonienne, s'eſtāt donné elle meſme le nom d'Erythrée; laquelle Euſebe dit auoir veſcu au temps de Romulus, La troiſieſme eſt la Cumée ou Cimmerienne, ainſi nommée bourg Cimmeriē proche la ville de Cumes dans l'Italie: qu'aucuns appellent Deiphobe: à laquelle Ænée s'adreſſa ſe ſauuant de Troye. La quatriéme eſt la Samienne, autrement nommée Phyto, de laquelle Eratoſthenes dit qu'il eſtoit parlé dans les Annales des Samiens, d'Euſebe croit auoir eſtê du temps de Numa Pompilius & s'appeller auſſi Heriphile. La cinquiéme eſt la Cumane autrement Amalthée ou Demophile, & appellée par Suidas Hierophile, & c'eſt de celle-là que ſe rapporte l'hiſtoire des neuf liures, & ſelon d'autres des trois (& non de la Cumée qu'aucuns confondēt mal-à propos, biē qu'elles different) qu'elle preſenta à Tarquin le ſuperbe, ainſi, que le racontent Varron, Solin, Lectance, Seruius Su idas & pluſieurs autres. De laquelle Solin dit que le ſepulchre ſe montroit encore de ſon temps dans la Sicile. La ſixiéme eſt l'Helleſpontique: née au pays Troyen, au bourg Marmiſſus pres de la ville de Gergithium: laquelle Heraclide Pontique dit auoir veſcu au temps de Solon & de Cyrus, à ſçauoir en la ſoixantiéme Olympiade. La ſeptiéme eſt la Lybique: de laquelle parle Euripide au prologue de la Lamie, qu'il composa en la huitantiéme Olimpyade. La huitiéme eſt la Perſique de laquelle a parlé Nicanor en l'hiſtoire d'Alexandre le Grand. Iuſtin Martyr l'appelle auſſi Chaldaïque en ſon admonition aux Gentils, & tient-on qu'elle eſtoit fille de l'Hiſtorien Beroze & d'Erimanthe: elle a veſcu en la 120. Olympiade. La nefvieſme eſt la Phrigienne qui a

prophetizé à Ancyre. La dixiéme, la Tyburtine, appellée Albunea, qui estoit reverée comme vne Deesse aux riues du fleuue Aniéne, dans lequel sa statuë fut trouuée. Toutes ces dix Sibyles sont representées par vn Portrait éleué dans les nuës, & ayans le chef enuironné de lumiere, comme nos Saints : mais la premiere tient vn cor de la droite : la seconde, vne espée : la troisiesme vn flambeau : la quatriéme, vne croix : la cinquiéme vne paire de gans de la gauche : la sixiéme, a vn Berceau à sa droite : la septiéme, tient vne lanterne : la huitiéme, vne branche de rosier : la neufiéme, a vn pain à son costé : la dixiéme tient vn foüet. Les Peintres en adioustent bien deux autres, à sçauoir l'Europèenne tenant vne couronne d'espines, & & l'Agripine qui tient vne banniere attachée à vne croix : mais sans autre authorité que celle qui leur permet & aux Poetes de tout entreprendre. Suiuant lequel priuilege il s'en trouue encor plusieurs autres à sçauoir vne nommé Elissa, qui prophetisoit en vers. A laquelle on pourroit adioindre Cassandre fille de Priam, la Sibyle Epirotique, la Thesalique Manto, Carmenta la mere d'Euandre, Fatua femme du Roy Faunus, Sapho, & a meilleur titre que toutes les precedentes, Delbora, Mariamne sœur de Moïse & Olda la Prophetesse. Là plus fameuse de toutes & à laquelle les anciens ont le plus adiousté de foy est la Cumane, laquelle en forme d'vne vieille inconnuë vient trouuer Tarquin le superbe auquel elle presenta neuf volumes d'oracles, qu'elle luy dit vouloir vendre trois cẽs Philpus, Dequoy le Roy se prit à rire comme si la vieille estoit en enfance, de demander vne si grande somme, pour des liures de peu d'apparence. Ce qu'elle voyant en brula trois & luy vint offrir les six restans, luy en demandant le mesme prix qu'elle auoit fait des neuf, & luy s'en estant mocqué encore plus qu'auparauant, & s'estant confirmé en sa

premiere opinion qu'elle estoit folle, elle en brula encor trois autres, mais estant retournée & luy demandant la mesme somme de trois cens Philippus pour ses trois liures restans; Tarquin estonné de cette perseuerance, prit conseil des Augures, sur ce qu'il auoit à faire: qui luy respondirent que c'estoit vray semblablement quelque auis enuoyé des Dieux de la ville de Rome, pour son bien, qu'il ne falloit pas refuser plus long-temps: & de fait il luy bailla ce qu'elle demandoit, & l'ayant aduerty de garder soigneusement ces liures elle disparut & n'a point esté veuë depuis dans la Cour de ce Roy ny ailleurs: Ce qui accreut encore l'opinion déja conçeuë de sa diuinité, De sorte que Tarquin commit ces liures à la garde de deux personnages de probité, qui furent depuis multipliez iusques à dix tirez d'vne moitié du peuple & l'autre du Senat, & puis à 15, & iusques à soixante: mais tousiours sous le nom de *Quindecime viri*, qui finirent auec toutes autres ceremonies payennes au temps de Theodoze,: Ausquels personnages seuls estoit permise la lecture de ces liures des Sibyles, & leurs superstition s'accreut à tel point qu'il n'y auoit rien de si saint & sacré dans Rome, que ces liures-là; de sorte que lors qu'il suruenoit quelque cas important à l'estat Romain, comme peste ou guerre domestique ou estrangere auec moins de succez qu'ils ne s'estoient promis: leur recours estoit à ces liures de la Sibyle doù ils puisoiēt les remedes & conseils qu'ils auoient à donner au Senat & au peuple. Ce qui s'obserua iusques au temps de la guerre sociale ou des Marses: Auquel sous Cajus Norbanus & Publius Scipion Consuls, le Capitole fut brulé & auec luy toutes les choses sacrées & entr'elles ces liures des Sibyles: mais incontinent apres le rétablissemēt du Capitole, Scribonius Curio & Cneus Octauius Consuls, firent ordonner par le Senat que trois Deputez iroient, comme ils firent, à Erytre & aux

autres villes d'Italie, de Grece & d'Asie : d'où ils rapporterent à Rome jusques à mille vers d'écrits par des particuliers auec les noms des Sibyles ausquelles on les attribuoit; Et c'est de l'ignorance de tant de mains qui auoient transcrit ces vers qui procederent tant de fautes qui s'y trouuent, qui obligerent Tibere, pour corriger ces erreurs & distinguer les vers supposez des veritables, à ordonner que chacun raportast au Preuost de Rome tout ce qu'il en auroit, auec deffense d'en retenir copie par aucun autre que par ces quinze vints: l'office & le nom desquels prist fin par le dernier brulement des liures des Sibyles fait par le commandement de Stilico, beaupere de l'Empereur Honorius, pensant exciter par là vne sedition contre son gendre, pour transporter l'Empire a son fils Eucherio. Voila ce que nous auons de plus certain de l'Histoire des Sibyles: lesquelles il est croyable auoir prophetisé par vn enthouziasme & l'aspiration diuine qui leur a esté accordée, comme les Peres en conuiennent pour recompense de leur virginité n'estant pas croyable que tant de belles choses qu'elles ont predites, mesmes les principaux mysterec de nostre saut fussent preuenus de l'esprit malin, moins encor du seul mouuement de la nature, les forces de laquelle ne s'estendent pas iusques à la prediction.

Le second dist, que le vain desir qui a travaillé les hommes de tous temps de sçauoir les choses futures, leur ayant fait inutilement chercher dans le Ciel dans la terre, & dans les eaux, tout ce qu'il leur en pourroit dire des nouuelles : ils n'ont laissé écouler aucune autre occasion de s'en informer : leur superstitiō faisant consequence & presages de tout, & foüillant iusques dans les entrailles des animaux & tombeaux des morts; voire s'ils ont biē employé le gazoüillis des oyseaux, qui a donné le nom à leurs Augures ; il n'y a pas dequoy s'étonner s'ils ont ad-

iousté foy aux discours & chassans des filles & femmes ; Car entre celles qu'on appelle Sibyles, il s'en trouue qui ont esté mariées, notamment celle qui a escrit le premier liure des oracles qu'on leur attribuë : laquelle dit auoir esté en l'Arche de Noé auec son mary, son beau pere, sa belle mere, ses beau freres & belle sœurs : lesquelles par consequent n'ont pas eu le don de prophetie, en consideration de ce qu'elles estoient vierges, & par le témoignage d'Eusebe & de la pluspart des autres Autheurs Ecclesiastiques, il n'y a point de Sibyle plus ancienne que Moyse, & cependant la mesme predit la venuë de Moyse & le deluge ; auquel par ce moyen elle ne peut auoir esté presente : car on ne predit point le present : Mais ce qui rend la foy de leurs ouurages plus suspecte est que ces vers rapportent eux-mesmes qu'ils ont esté escrits quinze cens ans apres l'empire des Grecs commencé ; partant tout ce qu'ils disent de Moyse, du regne de Salomon & de l'Empire des Mecedoniens, qui ont precedé ce temps-là, sont des histoires qu'elles nous donnent pour des propheties. Et tous les misteres de nostre salut contenus dans ces vers de Sibyles sont vray sẽblablemẽt de mesme nature. Et au liure 5. de la Sibyle dit qu'elle a veu le second embrasement du Temple de Vestales : lequel, selon, Eusebe arriua l'an de nostre salut 199. sous l'Empereur Commodus: Aussi est-ce lors que parurent premierement ces vers-là, non auparauant veus ny citez par aucun, & ces propheties ne passent point ce temps, pource qu'elles eussent esté moins certaines de cette sorte ; Ce qu'elle dit qu'il y auroit trois Empereurs apres Adrian : sçauoir les deux Antonieux, le pieux & le Philosophe & cet Empereur Commodus, & que lors les temps finiroient, s'étant trouué faux pour tout ce qui concernoit l'auenir, comme entierement hors de sa connois-

sance, comme eussent fait les noms des Empereurs, si elle eust seulement entrepris d'en mettre les premieres lettres, ainsi qu'elle auoit fait celles des quinze preced ns, dont elle ne décrit pas moins particulierement l'histoire qu'elle s'apprend dans les Autheurs qui en parlent affirmatiuement & auec toutes ces circonstances depuis leur mort. Ioint les opinions erronées de quelques Chrestiens de ce temp,-là, inserées dans leurs ouurages: comme que les damnez seroient déliurez apres quelques siecles, & que Neron demeureroit caché pour estre l'Antechrist de la fin des siecles. Aussi l'ordre est trop bien obserué dans ces escrits pour estre venus de personnes fanatiques, telles qu'on veut qu'ayēt esté les Sibiles, qui escriuoient sur des feüilles d'arbres les vers que leur dictoit leur enthousiasme Et pour la fin, il n'y a point d'apparence que le Prophete Esaye, qui a plus clairement parlé de l'Incarnation que tous les autres, se soit contenté de dire: *Vne Vierge enfantera vn fils*, & que la Sibyle ait dit auant la chose arriuée, *la Vierge Marie enfantera vn Fils nommé Iesus en Bethleem*. C'est à dire que Dieu eust dōné plus de lumiere à ces femmes que l'antiquité met au rang des Menades & Bachantes, que non pas aux plus clairuoyans de ses Prophetes. D'où il est à croire que quelques Chrestiens ont fait ces vers pour s'en seruir contre les Payens qui adioustoient foy aux autres qui auoient cours & estoient bien venuë sous ce nom, comme il s'en trouue de nostre temps qui font dire à Nostradamus des choses où il ne pensa iamais, apres qu'elles sont arriuées: sous pretexte qu'il s'en rencontre quelqu'vnes dans la confusion de toutes les choses desquelles il a parlé. Ce que ne trouueront pas estrange ceux qui considerans la multitude des accidens, dont a fait les combinations dans ses centuries desquelles les varietez sont si grandes qu'il est mal-aisé que l'on n'y trouue la pluspart des

accidens de la vie humaine : Tout ainsi que dans les syllabes diuersement assemblées se trouuent toutes les choses du monde.

Le troisiéme dist ; que nos anciens n'estoiēt point si credules qu'ils eussent donné vne telle authorité aux Sibyles s'il n'y eust eu des filles ou femmes qui veritablement leur eussent predit les choses. Car si le hazard peut bien produire vne rencontre ou deux comme le mauuais archer peut donner fortuitemēt dans le blanc : mais il ne se peut qu'vn ignorant à tirer de l'arc, passe pour bon archer par tout le monde. Et cependant les liures sont pleins de l'authorité en laquelle estoient lés responses que rendoient ces femmes, Virgile appuiant son discours sur cette creance, commune quand il dit,

Vltima Cumæi venit jam carminis ætas :

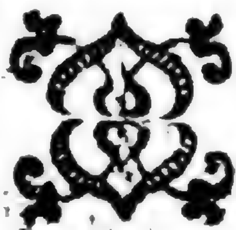
Le Poëte Satyrique confirme son dire en cette sorte,

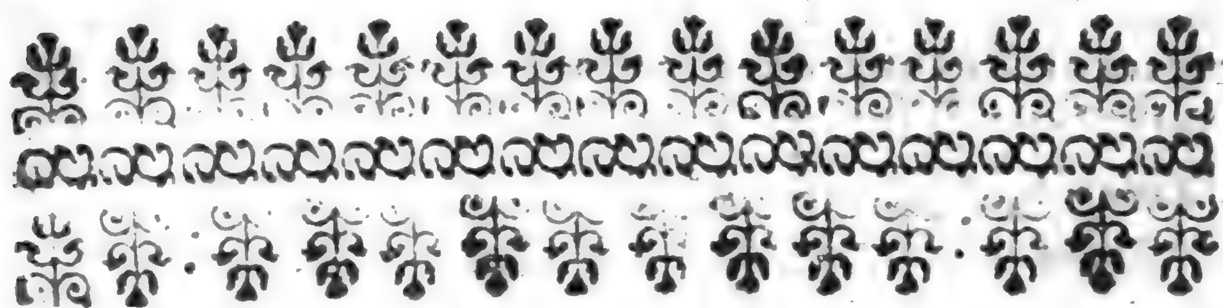
Credite me vobis folium recitare Sibyllæ.

Et les monuments sont fort frequemment inscrits des noms de ceux qui estoient preposez à la garde des liures de ces Sibyles, & au soin des sacrifices que les Romains faisoient pour appaiser le courroux des Dieux, par le conseil qu'ils prenoient aux occurrences de leurs vers : Et il estoit si estroitement deffendu à tous autres de les avoir dans leurs bibliotheques particulieres, que l'vn de ceux qui estoient preposez à la garde des liures de ces Sibyles, nommé Marcus Atilius, fut cousu dans vn sac & ietté dans la mer comme on faisoit les parricides, pour auoir presté à Petronius Sabinus vn de ces liures pour le décrire, ou comme aucuns disent, leur simple commentaire contenant les secrets des sacrifices que l'on faisoit suiuant iceux : Aussi n'y a il point d'inconuenient par la mesme raison par laquelle Dieu a sanctifié Iob hors de son Eglise Iudaïque, qui estoit lors la seule dās laquelle se trouuoit le salut, qu'il ait donné l'esprit de prophetie

à ces vierges communement estimées telles : ce qui est dit au contraire deuant plustost passer pour adulterin & supposé, que de reuoquer en doute la verité de ce qu'en ont dit plusieurs Saints Peres: Le don de prophetie s'estant trouué dans Balaam, & Dieu ayant miraculeusement ouuert les yeux & délié la langue à son asne. Ce qui demeure iusques à ce iour imprimé dans les esprits d'vne infinité de personnes, de la Merlusine & d'autres fées: n'est pas inutile à cette preuue: quelques illustres familles tirans mesme de là leur origine: Car pour y auoir des vers supposez dans les corps de leurs œuures, le reste n'est nō plus à reietter que celles des plus excellens autheurs, parmy lesquelles s'en sont glissées plusieurs autres; & il est vray que les vers d'Homere ayant esté premierement prononcez par luy confusément & ont esté depuis redigez par d'autres en ce bel ordre auquel nous les lisons, pourquoy veut on reprendre le mesme ordre tenu aux vers des Sibyles? Platon dans son Theagenes que Socrate les a reconnuës pour Prophetesses: & dans son Phedes le mesme Socrate montre par leur exemple, que l'esgarement desprit apporte souuent de grands biens au genre humain. Aristote en la premiere question de la sectiō 30. de ses problemes dit que les Sibyles se font, lors que par vne intemperie naturelle & non de maladie, le cerueau se trouue trop échauffé; & ailleurs il décrit le palais sousterrain d'vne Sibyle qu'il dit par bruit commun auoir long-temps vescu & estre demeurée vierge. Plutarque en son traité; Pourquoy la Prophetesse Pythia ne rend pas ses responses en vers, dit qu'vne Sibyle par vn bien-fait particulier de Dieu a parlé durant mille ans & ailleurs, qu'elle a predit la ruine de plusieurs villes abismées, le feu du mont Gibel & plusieurs autres choses: assuietissant presque le temps à faire ce qu'elle auoit dit. Pausanias en ses Phoçaiques, dit que la Sibyle Herophile predit

asseurement la nourriture d'Helene à Sparte qui causeroit la ruine de Troye. Iustin ayant rapporté l'estat qu'a fait Platon des personnes qui predisent l'aduenir, qu'il dit meriter le nom de diuines, encore qu'elles ne conçoiuent pas elles mesmes les grandes & veritables choses qu'elles annonçent dit, que cela s'entend des vers des Sibyles; lesquelles n'ont pas dit il, le mesme pouuoir qu'ont les Poëtes de corriger & polir leurs ouurages, veu que l'inspiration estant finie, elles ne se ressouuiennent pas de ce qu'elles ont dit: combien que d'aucuns ayent creu que l'agitation d'esprit auec laquelle elles prophetisoient sembloit quelque effet du malin espris, appellans en témoignage de cette opinion, l'vne d'icelles, qui se dit estre destinée au feu par ses crimes enormes. Si est-ce que laissant ses vers au rang des supposez, il y a plus d'apparence d'en iuger autrement par les bonnes instructions qui nous y sont données, & les mysteres de nostre salut qui y sont contenus: n'estant point le propre des Demons & malins esprits de nous instruire à la pieté. Mais quoy qu'il en soit, il est certain qu'il y a eu des Sibyles & qu'elles ont predit les choses futures.





DEVX CENT LXVIII.

CONFERENCE

S'il faut faire du bien à tous.

CEtte question dépend de celle nagueres agitée ceans, touchant le traitement qu'on doit faire aux ingrats : laquelle pour sa grande estenduë ayant esté trop legerement parcouruë, cette-cy pourra suppléer à son deffaut, comme ces deux piuots de la societé humaine, celuy des bien-faits & de la recõpense, celle-cy a plus de pouuoir sur les ames bien nées que la crainte de la peine n'en a sur les courages seruiles : Ainsi la droite administratiõ de ces bien-faits est la plus efficacieuse à gagner les cœurs ; & c'est aussi en cette matiere que se commettent les plus grandes fautes des plus grands, ausquels il appartient plus éuidemment de faire du bien aux autres & pource que les bien-faits sont tousiours plus estimez que la vengeance, il n'y a point de doute que l'auis de ceux qui soustiendront qu'il faut bien faire à tous ne soit le mieux receu d'abord. Voire, ie ne doute point qu'il ne soit trouué mauuais de quelques-vns, qu'on ait mis sur le tapis cette question, veu que c'est en apparence choquer le precepte de l'Escriture : *Qu'il faut faire du bien a tous : mais principalement aux domestiques de la foy.* Mais quand on aura

consideré qu'il s'agit là de l'aumosne & des diuers degrez de ceux à qui elle doit estre distribuée, on trouuera que cette authorité ne fait rien à la decision du fait present, ou l'on cherche s'il faut indifferemment épandre les bien-fait sur toutes sortes de personnes, ou plustost faire choix de ceux qui en sont dignes: comme ceux-là iugeront qu'il se doit faire, lesquels sçauront que ce qui se donne à tous n'est agreable à aucun, nul ne s'estimant obligé d'vn disner à celuy qui tient table ouuerte à tous venans, ny d'aucun autre bien-fait à celuy duquel on peut dire: Il ne m'a rien donné qu'il n'en fasse autant à vn chacun, & les plus grãdes gratifications de cette sorte-là ne nous obligent non plus que le Soleil, lequel esclairant tout le monde, ne tire aucune grace particuliere d'vn chacun, quelque vtile & agreable que soit sa lumiere, Ceux qui les veulent rendre recõmendables les doiuent assaisonner de quelque grace speciale qui les tire du commun: où la vanité & bonne opinion qu'vn chacun a de soy, ne luy permet pas de se laiscer placer sans mescontentement. Ainsi la Iustice qui doit estre la régle de toutes nos actions ne permet pas qu'on traite les bons & les meschans de mesme sorte, & les hommes iugeans ordinairemẽt des choses par l'euenement, s'ils voyent que celuy qui a merité punition reçoiue recompense, croirõt qu'il ait bien-fait, & ainsi le mal prendra la place du bien; qui est la plus grande corruptiõ de mœurs qui se sçauroit trouuer en vn Estat, où l'on vit par exemple, & où par consequent, tout ce qui tient de la vertu estant difficile, on se portera bien plus aysement au vice qu'à la vertu, puis que la recompense de l'vne & de l'autre sera pareille. Ce n'a pas esté l'auis des Legislateurs qui ont estably des loix pour la punition des crimes, comme les bons Princes & Ministres d'Estat recompensent les actions vertueuses: Laquelle difference ne sera pas plustost

mise au neant & ostée du commerce des hommes qu'il cessera entierement, & changera les republiques en des cohuës & cavernes de gens brutaux & priuez de l'vsage de raison. Si le pere de famille fait du bien au seruiteur indocile & desobeïssant, les précepteurs loüent & gratifient l'escolier paresseux & ignorent: Si le Roy fait monter aux charges militaires le soldat poltron comme celuy qui se sera signalé par son courage: qui est celuy qui dans aucun de ses emplois se voudra porter au bien duquel il n'espere point plus d'auantage que s'il auoit mal fait: il ne s'en trouuera aucun. Mais pource qu'il s'agit icy de bien-faits & qu'il n'y a rien qui leur soit cõtraire que l'ingratitude: Voyõs s'il faut encore bien faire aux ingrats apres leur ingratitude connuë: bien loin dequoy i'estime que les ingrats doiuent estre punis ainsi qu'il s'obseruoit entre les Macedoniens, chez lesquels auoit lieu l'action contre l'ingrat, au dire de Seneque en son troisiéme liure des benefices. Et pourquoy non; puis que les Estats & les Repupliques ont bien droit de demander aux autres villes & Estats les plaisirs qu'elles leur ont fait, voire à leurs predecesseurs: Aussi se trouue-t-il bien des pays où le larcin est permis, comme iadis à Sparte, & d'autres où l'yurognerie n'est pas vn vice, comme en quelques régions septentrionales que ie ne nommeray point de peur de les offenser par la verité: il y a quelques hommicides, comme nos duels, qui ne sont pas seulement excusez, mais desquels on fait gloire: Et il s'est troué des siecles si corrompus que la lasciueté estoit permise & authorisée par l'exemple des plus grands. Mais il n'y eust iamais aucun peuple qui ne condamnast l'ingratitude, ny aucun tẽps auquel ce vice n'ait esté en horreur: & à bon droit; puis que dans luy se trouuent l'impieté, la maligaité, l'auarice, l'ambition & tous les autres vices. Car comment l'ingrat sera-il reconnoissant enuers

la diuinité, qu'il ne void point, s'il ne l'est pas enuers la personne de son bien-facteur qu'il void & dõt la veue luy reproche son vice & luy en donne malgré luy des synderesses continuelles ? le mesme se pouuant infer aysement de tous les autres vices susdits.

Le second dist : que de vray la question se peut vuider par le bien-fait que l'on doit continuer à l'ingrat. Car, puis qu'il n'y en a point qui semble deuoir estre biffé auec plus de raison du roole de ceux à qui l'on doit bien faire, si les bien-faits se doiuent estendre iusques à eux, il s'ensuit bien qu'il faut bien faire à tous. Et ce qui a esté dit de la punition des ingrats est plustost péculatif qu'il ne peut entrer en pratique : puis que par tout ailleurs qu'en Macedone l'ingratitude ne se spunissant point, fait bien voir que la punitiõ a esté jugée impossible, pource que le bien-fait perd son nom dés qu'il est redemandé, & il n'y a plus rien d'honneste en la reconnoissance, si tost qu'elle commence à estre forcée ; nul ne deuant sçauoir gré à aucun de ce qu'il luy rend son deu : tellement que si la reconnoissance est deuë en iustice, elle n'a rien par dessus vn argent presté que vous rendez. Aussi ne sçauroit-on biẽ deffinir que c'est que benefice, & moins que c'est que d'estre ingrat : veu que souuent celuy là est le plus estroitement obligé, contre lequel il n'y en a point d'autre preuue que la conscience : & toutefois l'ingrat montre assez par son ingratitude qu'il n'en demeure pas d'accord. Et tel a rendu ce qu'il auoit receu qui n'en est pas moins ingrat, puis que la gratitude & ingratitude sont dans l'ame & non dans les actions exterieures, qui n'en sont que les signes. D'ailleurs, la difference des bien faits estant & ne se mesurant pas par ce qui paroist, mais par d'autres circonstances ; il n'y a point de Iuge qui en puisse prendre assez exacte connoissance pour y bien prononcer. Tel a donné vne grande

somme d'argent ; mais qui ne l'a point incommodé, pour sa richesse excessiue : vn autre en a donné beaucoup moins, mais qu'il auoit emprunté, & qu'il a rendu auec grande incommodité, voire quand la somme seroit pareille, elle ne l'est plus dans ses circonstances. Vn pain donné en temps de famine est plus necessaire, que le don d'vne mestairie entiere ne seroit en vn autre saison. L'vn donne peu, mais promptement & de bon cœur : vn autre beaucoup, mais a regret & avec des paroles de mespris & ausquelles on eust preferé vn refus de bonne heure & de bonne grace. Qui sera le iuge de cette difference ? tellement que l'ingratitude est bien blasmée vniuersellement : mais l'ingrat ne peut estre legitimement condamné, veu qu'il n'y a pas moyen de le conuaincre : & il ne le peut, puis qu'il n'y a point de temps précis à la reconnoissance, comme au payement d'vne dette, ce qui fait que celuy que vous croyez méconnoissant ne l'est pas : mais iusques alors impuissant & lors que vous le condamneriez seroit innocent ; ayant la volonté de reconnoistre le bien-fait, voire seroit possible prest & resolu de le reconnoistre. Et si cette maxime, qu'il faut bien faire à tous, est veritable à l'endroit de l'ingrat, elle l'est bien encor plus à l'égard de tous les autres, comme à l'endroit du meschant, puis qu'il a besoin de correction, qui est son bien : à l'endroit de l'ignorant, qui a besoin d'instruction, qui est aussi le sien. D'où s'ensuit qu'il faut bien faire à tous.

Le troisiéme dist, que la distinction des conditions vuide de la question : estant vne action bien seante & d'vne haute perfection Chrestienne au Religieux de pratiquer le precepte de nostre Seigneur qui commande de donner la sotane à celuy qui luy aura osté son manteau : voire ce fut l'effet d'vne sublime vertu à Socrate de ne vanger point le coup de pied qu'vn ennemy luy auoit donné : Mais cet-

té clemence seroit ridicule en vn soldat & injuste en vn Magistrat : lequel deuant la retribution proportionnée à l'offense, c'est à dire, la punition au mal faicteur, la recompense aux vertus, & le support à l'ignocent, est preuaricateur s'il traitte tout de mesme sorte : ce qu'il feroit en faisant du bien a tous. Car les choses n'estans estimées entre les hõmes que par comparaison des vnes aux autres comme il se void par leur prix, qui n'est autre chose que le respect & proportion qu'elles ont auec l'or & l'argent & autres choses recherchées par le vulgaire ; si tous sont traictez de mesme façon, & qu'il n'y ayt point de difference entre le prix de la vertu & la punition du vice, l'vn sera confondu auec l'autre, & on n'en fera plus de distinction ; qui seroit vn aussi estrange chaos des actions ciuiles, comme les Poëtes nous l'ont figuré au commencement du monde dans la nature. Ce qui monstre qu'il faut faire du mal aux meschans & du bien seulemẽt aux bons ; tant s'en faut qu'il faille bien faire à tous.





DEVX CENT LXIX.

CONFERENCE

Si de deux corps de differente pesanteur, l'vn descend plus promptement que l'autre, & pourquoy?

DEs corps naturels, les vns se portent du centre à la circonference, comme le feu: les autres de la circonference au centre comme la terre: d'autres sont moyens entre les deux, comme l'air & l'eau: la derniere desquelles tend bien contre bas, mais l'vn & l'autre sont premierement destinez à remplir le vuide. C'est pourquoy l'air descend autant, voire plustost au fonds d'vn puits quand il est tary, que l'eau ne faisoit auparauant: Ce qui a donné suiet à quelques-vns d'attribuer vn mouuement moyen ou circulaire à ces deux élemens, comme vn mouuement droit aux deux premieres. Et pource que ces deux sortes de mouuement local assauoir le droit & le circulaire sont les principes des méchaniques, la plus vtile partie des Mathematiques, & qu'entr'eux celuy qui tend en bas, qui vient de la pesanteur, est le plus ordinaire agent & qui se trouue le plus commu-

nement meslé dans les machines, ou il est le plus considerable, soit par l'ayde qu'il apporte aux instumens fixes & arrestez, soit par l'empechement qu'il donne à ceux qui sont mobiles : De là vient cette célebre dispute des causes du mouuement qui se fait du haut en bas : lequel ne pouuant proceder que de l'vne de ces trois, assauoir de la pesanteur du corps qui descend & legereté du moyen par lequel se fait la descente, ou de l'impulsion du méme moyen, comme est l'air ou l'eau, ou finalemét de l'attraction fait par le centre; On demande à laquelle de ces trois causes il faut rapporter ce mouuement. Si c'est à la pesanteur, il s'ensuiura que le corps plus pesant descendra le plustost : si à l'impulsion, la promptitude ou tardiueté de l'agent rendra aussi ce mouuement prompt ou tardif : mais si la seule attraction faite par le centre en est la cause, le petit poids descendra autant voire plus viste que le grand, par la raison laquelle vne mesme piece d'aymant attire plus aysement vne petite aiguille qu'il ne fait pas vne grosse clef. En quoy l'experience ne nous peut pas tousiours ayder : d'autant que les diuers volume & la forme differente des corps pesans, comme aussi la diuersité des moyens & la varieté des agens qui les poussent empeschent qu'on n'en puisse faire de comparaison valable : ainsi la boule de liege qui descendoit aussi viste dans l'air que celle de plomb, ne fera pas le mesme dans l'eau, au fond de laquelle le plomb se portera, non pas le liege : & derechef le mesme plomb façonné en gondole ou autre vaisseau creux nagera sur l'eau, ce qu'il ne faisoit point auparauant : vn manteau ployé en paquet descendra dans l'air ou dans l'eau promptement ; & le mesme manteau qu'vn homme s'atachera sous les aisselles auec vn cercle au tour pour le tenir tousiours estendu en rond, le soustiendra dans l'air, de sorte qu'il tombera fort lentemét : & que la cheute d'e-

haut ne l'offensera point : qui est la raison laquelle a sauué beaucoup de femmes dans l'eau lors qu'elles y tombent en sorte que leurs robes se peuuent estendre : Ce qui se void aussi dans les plumes & dãs les chassis soustenus de l'air que les enfãs appellent dragõs volãs, lesquels ils laissent aller au gré du vent, les tirant par secousses auec la ficelles dont ils les tiennent, imitans par là le battement d'aisles des oiseaux. Enfin la diuerse façon de donner le premier branle aux corps pesans diuersifie aussi leur mouuement vers le centre. Car tout ainsi que l'impulsion faite contre bas, haste sa pente vers le centre, ainsi lors qu'il est poussé circulairement, elle est retardée. D'où vient qu'vn verre jetté en rond de haut en bas tombe quelque fois sur la terre sans se rompre, & que la pierre iettée en haut en tournoyant auec vn cercle de muid demeure dans le mesme endroit du cercle. Mais à parler absolument & en toutes cõditions égales, il semble qu'vn corps plus il est pesant & plustost il tombe vers le centre. Ce qui se prouue par l'vsage, aujourd'huy si frequent, du poids de l'or & de l'argent dans les balances, lesquelles trébuchent bien plustost lors que la piece est de beaucoup plus pesante ou légere : qu'il ne fait lors qu'il n'y a qu'vn demy grain à dire.

Le second dist, Que la nature de la pesanteur est entre les choses occultes. Elle est deffinie par Aristote vne qualité qui porte les corps en bas & vers le centre. D'autres l'appellent vn effet de densité, laquelle vient de la grande quantité de substance & matiere resserée en peu de lieu. D'autres encore veulent que ce soit l'impulsion ou appuy d'vne chose sur vne autre pour faire mouuoir en bas ; mais à vray dire, ce n'est qu'vne relation ou rapport d'vn corps auec son moyen, & sa comparaison auec vn autre corps. Ainsi vne mesme piece d'or est appellée legere à l'égard d'vn poids, & pesante au re

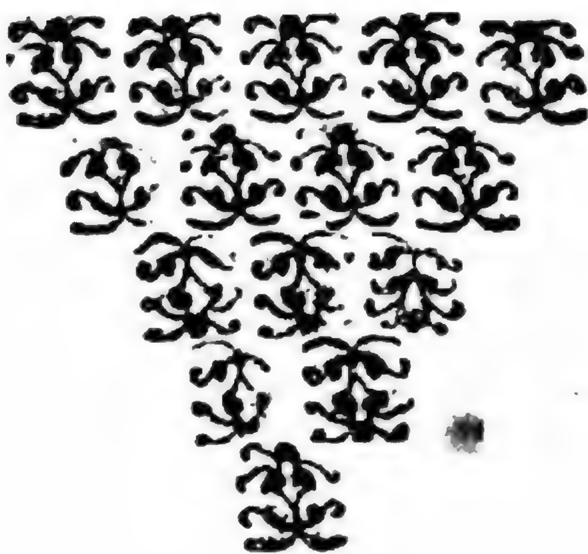
gard d'vne autre, le bois est pesant en l'air, & leger en l'eau ; l'estain est leger au regard de l'or, bien que fort pesant au regard du bois. D'où s'ensuit que le poids n'a qu'vn estre respectif & dépendant d'autruy, non de soy-mesme. C'est pourquoy il faut chercher ailleurs la cause que dans luy, aussi bien comme celle du réjaillissement qui n'est pas dans la balle ou l'esteuf ny dans le bras du joüeur, ny dans le carreau ou la muraille du ieu de paume, mais resulte de tous trois ensemble. Et pource que l'experience fait la decision de la question proposée, il s'en faut rapporter à elle. Or il est certain que de deux corps d'inegale pesanteur & de mesme figure & matiere, également poussez ou laissez choir, l'vne se portera à son centre aussi promptement que l'autre, comme verront ceux qui laisseront tomber du haut d'vne tour en mesme temps deux boules de plomb, l'vne de deux liures & l'autre d'vn quarteron, lesquelles frapperont en mesme instant le paué: dont la raison est que l'impulsion plus forte en la boule de deux liures a aussi vne plus forte resistance d'air à fendre en tombant que celle d'vn quarteron. Où il faut distinguer l'impulsion que le corps plus pesant fait plus grande sur vn autre corps d'auec la promptitude ou tardiueté du mouuement, auec lequel il descend : vn quintal pesant plus sur les espaules d'vn crocheteur qu'vne liure, mais ne paruenant pas plustost à terre : Aussi que la pierre allant plus viste à mesure qu'elle approche de son centre, fait bien voir que c'est du centre comme de son principe, qu'elle tire la force de son mouuement, tout ainsi que nous jugeons que le bras & le canon qui lance vn boulet est sa cause & son principe, puis que son mouuement se ralentit à mesure qu'il s'en esloigne.

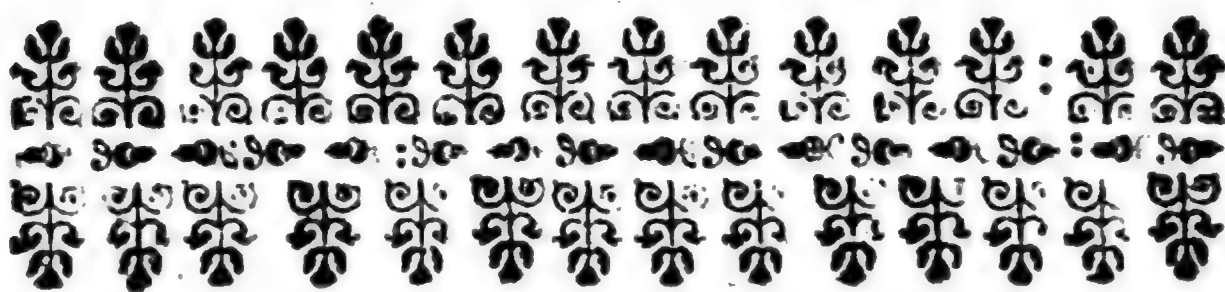
Le troisiéme dist, que les corps plus pezás vont plustost au centre à mesure qu'ils s'en approchent,

parce que leur pesenteur est accreuë en s'en approchant ; la grauité en la descente des corps pezans s'augmentant par la continuation du mouuement tout au contraire du mouuement violent, qui se rallentit par elle : l'artifice cedant en ce point à la nature, que cette-cy ne se lasse iamais, voire est infaillible en tous ses mouuemens, que cette propension du poids au centre est la seule regle asseurée de tirer des lignes droites vers ce centre-là laquelle a beaucoup plus de certitude quand le poids est plus grand. Et pource que l'esprit de l'homme iuge mieux des choses les plus opposées, voyez vn de ces petits atomes qui voltigent dans le rayon qui passe par vne fenestre, c'est vn corps qui n'est retenu en l'air que par sa petitesse, qui n'est pas capable de faire impression qu'auec vn long-temps dans l'air qui est au dessous de luy : ce qui n'arriue pas à vne bale de mousquet ; C'est donc bien vn signe que les corps plus pezans decendent plus promptement au centre.

Le quatriéme dist, qu'il ne faut non plus chercher de raison en la descente plus prompte des corps plus pezans que dans tous les autres mouuemens de la nature qui viennent de l'instinct qu'elle a imprimé en toutes les choses du monde d'aymer leur bien qui est leur repos & lieu naturel, iusques à l'obtention duquel elles sont en vne perpetuelle inquietude, & pource que plus vn corps est pesant & plus il y a dans luy de parties interessées en la recherche de ce bien, il ne se faut pas ébahir s'il leur arriue le mesme qu'à plusieurs solliciteurs d'vne mesme affaire, qui la pressent plus instamment qu'vn seul. Si l'on ne veut dire que ce mesme instinct naturel qui fait attendre au meurtrier à laisser passer le froid auant que de pousser, & aux Alcyons les tempestes auant que de faire leur nid ; qui fait metre les poules à couuert auant la pluye, fait aussi haster les gran-

des masses & corps plus pesans, pource que prévoyans que le centre n'est pas capable de loger tous les corps qui y tendent, ils se hastent d'y parvenir, voire d'autant plus viste qu'ils approchent de ce centre, pource qu'il y a d'autant moins de place qu'ils s'en approchent. Mais la plus certaine raison de ce mouuement plus prompt est la regle generale, que plus la cause est accreuë, & plus l'effet est augmenté: d'où s'ensuit que si la pesanteur est la cause du mouuement en bas, plus il y a de pesanteur, & plus le mouuement doit estre redoutable.





DEVX CENT LXX.

CONFERENCE

Le quel est le plus nuisible à vn Estat, l'oisiveté ou le luxe.

L'Oisiveté estant cause du luxe & cettui-ci la suiuant presque tousjours, il semble qu'on ne les peut bien comparer l'vn à l'autre : veu que la comparaison se doit faire entre des choses entierement détachées & independantes, toutesfois, puis que chacun ne choisit pas ici les questions ; mais y doit opiner selon qu'elles sont resoluës à la pluralité des voix, il est à examiner les inconueniens qui suivent chacun de ces vices. L'oisiueté a tousjours été creüe la racine de tous maux, par ceux qui ont accompagné nostre esprit à vne terre, laquelle produit des chardons si elle n'est occupées par de bonne semence : & cette response passe pour chose jugée, Pourquoy Ægistus est deuenu adultere ? c'est pource qu'il estoit oisif. Le mesme se peut dire de la gourmandise & yvrognerie, des ieux & brelans, de la sedition & mutinerie, bref de la plus part des autres vices, qui ne tombent guéres en des esprits employez à quelque affaire serieuse : se peuuant dire des mesmes esprits, ce que les Medecins disent de nos corps dans les saisons

contagieuses, pendant lesquelles il faut estre plus plein que vuide: estat qui est en si grande horreur à la nature, qu'elle ne trouue rien d'impossible pour l'empecher: puis que pour la fuite d'iceluy l'eau mõte en haut, l'air & le feu descendent en bas & les plus forts vaisseaux se rõpent cõme le verront ceux qui enfermeront de l'eau dans vne grenade de fonte biẽ bouchée: car l'eau ne se gelera point par le plus grand froid, ou si elle est contrainte de se geler, la grenade rompra. Ce qui doit apprendre aux hõmes à faire la paresse, & ne laisser rien sans l'auoir essayé auant que de laisser corrõpre leur esprit à l'oisiueté qui est sa roüille & sa pourriture: qui seroit encore dauãtage à detester, n'estoit que ce vice n'a pas plustost corrompu celui qui s'en trouue attaché qu'il luy fait aussi tost sentir la peine de sa faute, l'abandonnant à la misere & necessité de son fidelle compagnon, tellement inseparable que les plus riches maisons sont par luy conuerties en chaumines de payzans: lesquelles maisons les villes & les republiques estant basties & l'aise & la richesse, ou la pauureté de celles-cy dépendant de celles-là comme fait le tout de ses parties, n'y a point de doute que l'oisiueté est plus preiudiciable à vn Estat que le luxe: lequel s'il appauvrit les vns, enrichit les autres: entretenant par ce moyen cette belle harmonie qui rend les hommes necessaires aux hommes: voire qui sert d'ornement aux Cours des Souuerains, & de marque aux Magistrats, qui receuroient bien moins d'honneur du vulgaire s'ils demeuroient dans la simplicité des vestement dont l'antiquité faisoit gloire, Cet erreur populaire s'estendant jusques aux plus sages, qui dés le temps de l'Apostre S. Iacques portoient plus d'honneur à celuy qui estoit bien couuert qu'au mal vestu. Autrement & si les hommes estoient vniuersellement retenus & que ce qu'on appelle luxe & superfluité fut banni de nostre commerce, on en banniroit par

mesmes moyens les plus beaux & les plus admirables des arts comme la musique la perspective: la catoptrique, la pointure, la sculpture, celui des perfums, des lapidaires, l'orféurerie, la marchandise de draps de soye, la pluspart des autres délices de la vie; qui demeureroit par ce moien non seulement desagreable, mais odieuse à plusieurs, la prouidente nature ayant produit toutes ces gentilesses pour nous diuertir depuis le berceau jusques à la fin de nos iours, & adouci par elles le chagrin qui accompagne le cours de nostre vie. D'ailleurs, la modestie est entierement opposée à la passion qui porte les hommes à l'agrandissemẽt des Estats, qui est dezir de ce qu'ils n'ont pas. Car tout ainsi que les sauvages du nouveau monde ne se sont point avancez depuis leur commencement, pour ce qu'il ne souhaitent rien & s'estonnẽt de ce que nos matelots passent les mers pour aller querir leur or: Ainsi n'a ton iamais veu de natiõ plus bilieuse que la Romaine: pource que sõ luxe estoit venu à vn tel point que dans la plus grande abondance de toutes choses elles trouuoit toujours que desirer. Et puis s'il faut condamner le luxe dans vn estat, comment le peut-on définir. Car s'il n'y faut retenir que les choses purement necessaires, il faudera commencer par y décrediter l'or & l'argent, qui sont neantmoins reconnus le plus asseuré maintien des Estats: Il faudra défendre d'éleuer ces belles masses d'édifices qui luy servent d'ornemens: puis qu'on se peut passer des maisons communes: bref, il n'y aura gueres moins de peine à déterminer en quoy consiste le luxe qu'à le souffrir. C'est pourquoy quelques-vns n'auoient pas mauuaise raison de dire qu'au lieu de défẽdre les choses superflues & qui seruent au luxe, il se falloit contenter de les rendre plus chéres, conuertissant leur plus valeur au profit du decher des pauvres.

Le second dist, qu'il n'y a pas grande difference

entre le feneant & celuy qui gagne du bien & le depense mal à propos : la paresse estant d'ailleurs souuent indifferente:comme le fit voir vn enfant à sa mere qui le blâmoit de n'auoir pas trouvé vne bourse comme son frere qui s'estoit leué plus matin que luy, lors qu'il luy dist qu'il seroit besoin à celuy qui auoit perdu sa bourse estre encore au lit. Aussi n'est-ce pas tant dans vne ambition & soif excessiue de conquerir, que les estats trouuent leur bien, comme dans leur repos lequel est incomparable auec le luxe, qui les rend toujours pauvres & ses suiets innovateurs & perturbateurs de ce repos public. C'est de ce vice du luxe que naissent les trahisons, la fausse monnoye & legere dont tout le monde ressent auiourd'huy tant d'incommodité en vn mot tous les artifices maudits dont se servent les hommes pour atraper le bien d'autruy & suffire a la depense excessiue à la quelle il les oblige, voirre c'est le propre du luxe de mépriser ce qui croist chez nous, & rechercher curieusement les modes, estoffes & façons estrangeres: en quoy faisant il s'ensuit deux tres grands maux ; Le premier, que les suiets sont appauvris, pource qu'ils ne trouvent point de debit de leurs manufactures : le second, que d'autres Estats s'enrichissent de l'or & l'argent que ce luxe oblige de transporter au preiudice des deffenses communes à tous les Estats qui ont tasché d'y pouruoir mais inutilement : ce vice estant plus ingenieux que tous les Legislateurs, dont il élude les prevoyances comme : l'ont fait voir tant de loix sumptuaires faites à Rome, & de nostre temps : auquel on a remarqué que la seule dentelle d'vn colet surpassoit le reuenu d'vne bonne metairie. Aussi est-ce par l'excez de ce vice que l'Empire Romain s'est perdu, comme il s'estoit accreu par la modestie, le trauail & l'epargne souz des Consuls laboureurs, & ce defaut-là est le plus grand & le plus nuisible au public & aux particuliers qui le

composent, lequel est le plus conforme a nostre nature, qui estant de soy-mesme ambitieuse (cõme il se voit aux petits enfans qui sont rauis d'aise de se voir braues) se porte a nous faire estimer plus qu'il ne faut, & est le bien plus enclin a nous faire paroistre au dessus de ce que nous sõmes, qu à nous entretenir en oisiueté, laquelle porte sa peine auec elle, assauoir le mespris & necessité qui seruant d'vn puissant aiguillon aux plus lasches, exempte le Magistrat d'y donner ordre. Ioint à cela l'exemple, qui a le plus d'efficace sur nos esprits, lequel apprend a vn chacun, d'vn costé a trauailler, & de l'autre a n'oublier aucun des moyens externes, capables de se faire estimer entre lesquels le luxe tient le premier lieu. Car l'entendement humain ne connoissant rien que par les sens externes, se laisse aisément persuader que celuy qui est en vn haut appareil est homme de merite, & le reuere incontinent comme tel. Et pource que l'experience est la plus propre a nous persuader, ne voyons nous pas que le luxe ne fut iamais si grand qu'il est aujourd'huy en France : & cependant il n'y a point d'Estat dont la reputation s'estende plus au long, & dont les succez soient plus glorieux : ce qui monstre que le luxe n'est pas le vice le plus nuisible en vn Estat.

Le 3. dist, que de difference de la peine ordonnée cõtre chacun de ces deux vices fait voir qu'elle est plus nuisible aux peuples. Or la plus grande punition du luxe a esté vn amande pecuniaire, mais quant à l'oisiueté, Solon la punissoit de mort en Athenes, Sainct Paul condamne les faineans a mourir de faim, disant que celuy qui ne trauaille point ne doit point aussi manger, & les Ordonnances des Rois chastient les mesmes faineans & mendians valides, du carquan du foüet & des galéres. Aussi est-il bien possible a des suiets de s'appauurir par le luxe s'ils n'emploient le mesme courage qui

les a portez a la despense de leur bien, pour en acquerir d'autre ; Mais l'oisiueté & paresse de bien fortifier & deffendre, cause leur perte sans resource telle que fut la fetardise des Iuifs lors qu'ils ne se voulurent pas deffendre à cause de la solemnité du iour auquel les Romains les attaquoient.





DEVX CENT LXXI.

CONFERENCE

Si les Cieux sont meuz par des intelligentes.

C'EST l'auis d'Aristote tiré de ce principe, qu'vne vertu finie telle qu'est la corporelle, ne peut estendre son effet en vne durée infinie telle qu'il croyoit, & de voir naturellemēt croire le mouuement du Ciel : C'est aussi celuy des Peres de l'Eglise: lesquels bien qu'ils n'en ayēt pas fait vn article de nostre créance, neantmoins par maxime qui veut que le consentement commun face foy, ne peut pas estre impugné sans quelque aversion: C'est particulierement l'opinion de Iob, qui dit que deuant Dieu se courbent ceux qui portent le mõde, laquelle lation ne peut estre entenduë d'autre que des anges. La raison en est, que si le Ciel se mouuoit de soy, ce seroit comme les autres corps simples, à dessein de se ranger en son propre lieu, ce qui ne luy peut conuenir, puis qu'il est immobilement en son lieu total, & si le mouuement luy estoit naturel, le repos à la fin du monde luy seroit violent : ce qui repugne à l'eternité de ce repos. D'ailleurs, aucun mouuement local ne se trouuant au monde sans ame & le Ciel en ayant vn perpetuel, ne peut en estre priué sans establir vne irregularité & exception en

l'ordre & nature des choses qu'il ne faut iamais admettre sans necessité. Aussi le Ciel animant & engendrant tous les corps animez d'icy bas, puis que l'homme sans le concours du Soleil n'engendreroit pas l'homme : il s'ensuit puis que rien ne donne ce qu'il n'a pas, qu'il est luy-mesme animé. Et ceux qui veulent chercher ailleurs la cause de son tournoyement continüel ne le sçauroient trouuer en aucune autre cause & agent naturel : n'y ayant point de raison pourquoy le premier mobile tourneroit plustost d'Orient en Occident, que d'vn mouuement contraire, s'il n'estoit guidé par vne intelligence motrice, & ce d'autant plustost que ce mouuement n'est pas simple & vniforme, tel qu'il deuroit estre, si on le vouloit faire dépendre de la matiere qui est simple dans les Cieux, mais tellement diuersifié que les Astronomes, pour nous le faire conceuoir, sont contraints de feindre vn grand nombre d'epicycles & de cercles concentriques & excentriques dans les Cieux, & d'autres ne les pouuans conceuoir, de faire mouuoir d'vne course libre & pareille à celle des poissons dans l'eau, les Planettes dans la vaste campagne des Cieux. En tous lesquels cas on en sçauroit attribüer le mouuement des Cieux, ny de leurs astres à eux-mesmes, moins au hazard qui ne fait iamais rien dereglé, tel qu'est-ce mouuement en toutes ses parties. Il reste donc qu'il procede d vne intelligence appliquée à chacune sphére des Cieux. Ausquelles intelligẽces, les Hebreux donnent des noms particuliers : voulans que Raphaël preside à la Lune: Ariel à Venus: Michaël au Soleil, & ainsi des autres. Ce qui doit estre trouue beaucoup moins estrange que ce que l'Eglise nous apprend des Anges assistans à chacun homme, depuis sa naissance iusques à sa mort, veu que l'homme se peut bien mouuoir par son ame sans son bon ou mauuais Ange, mais non pas le Ciel Aussi cette facilité qu'on s'imagine dans les Cieux

de s'incliner égalemeut d'vn costé ou d'autre, fondée sur leur égalité, ne compatir pas auec la structure des Cieux : Car l'astre estant la plus dens & resserrée partie de son Ciel. & comme le nœud d'vn bois, peze tousjours beaucoup plus que le reste.

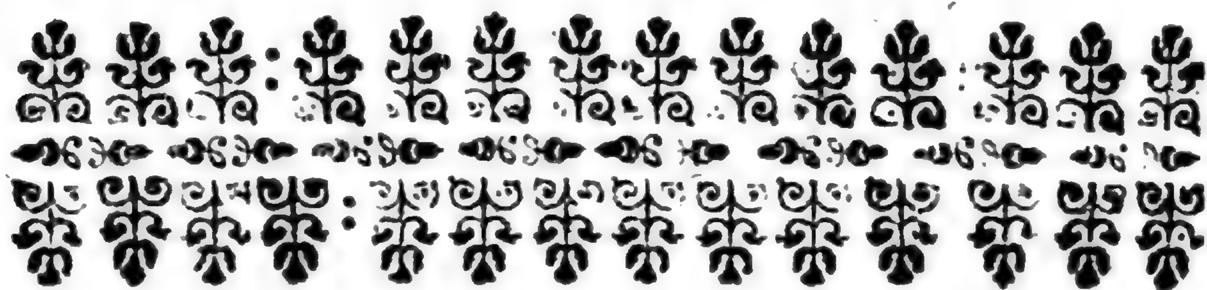
Le second dist, Qu'il ne faut point multiplier les choses en vain, comme on feroit les intelligences pour les attacher aux Cieux : & les occuper à les faire rouler, qui seroit vn employ des plus vils & ennuyant pour de si nobles creatures : voire qui ne feroit rien dauantage que fait vn ressort, vn contre-poids, ou vn potier attaché à sa roue : & qu'on ne les excuse point sur la noblesse des corps qu'ils tournent: car le valet du Lapidaire pour amolir des diamās en tournant sa rouē n'en fait pas vn mestier plus releué ; Aussi, l'auis d'Aristote sur cette matiere, n'est pas bien entendu : veu que quelques-vns de ses interprétes luy font dire que le Ciel est animé & informé de son ame, comme le corps de l'homme, & les autres que l'intelligence pour estre aupres du Ciel ne l'informe, non plus que fait le chien en la broche qu'il tourne, ou l'enfant la pierre qu'il jette. c'est à dire que l'intelligence ne remuē pas le Ciel d'vn mouuement naturel, mais violent, & quelques Peres ont bien creu cette information ou assistance d'esprits aux Cieux, mais aucuns d'eux en ont esté censurez, mesmes Origene pour auoir creu, comme d'vne fausse position l'on tombe aisément en vne autre, que Dieu nauoit pas moins racheté les intelligēces motrices des Cieux qu'il a fait les hommes. De sorte que ce n'est pas bien prouuer ce qui est en question de dire que c'est la créance commune, veu qu'elle est ordinairement erronnée, comme il y a de l'apparence que soit cette cy. Ne s'ensuiuant aucunement que le mouuement local présuppose vne ame, puis que les Elements, tous simples qu'ils sont, en ont bien vn, comme est celuy de la mer en son flux & reflux :

Mais quant à la cadence reguliere de mouuement, tant s'en faut que l'ame en puisse estre la cause que nul animal n'a son mouuement reglé, ouy bien les corps simples, tel qu'est le Ciel, qui par le contrepoids de toutes ses parties, ou plustost par leur legereté la quintessence n'estãt pas capable plus d'vn costé que d'autre, se doit necessairement mouuoir de soy-mesme apres la premiere impulsion que la nature ou le hazard luy aura donné : & ce mouuement doit estre vniforme, tant en son tout qu'en chacune partie d'iceluy, pource que hors l'impulsion externe, ce qui haste ou r'alentit vne rouë sont trois causes seulement, sçauoir la pesanteur de la circonference, laquelle vne fois émeuë emporte le reste ; la petitesse ou grosseur du piuot, pource qu'il est petit il faut moins de resistance & plus lors qu'il est plus gros : & le retardement qui vient du moyen dans lequel se fait le mouuement. Ainsi vne rouë ira plus viste dans l'air que dans l'eau. Or dans les Cieux il ne se rencontre aucuns de ces trois empeschmens : Non le premier : plus que les Cieux sont égaux de tous les costez, n'estans ny pezans ny legers, & n'ayans ny haut ny bas, droite ny gauche, deuant ni derriere, consequemment vne partie ne peut emporter l'autre, ny estre emportée par elle ; Non le second, veu qu'il n'y a point de piuot dans les Cieux, ce que les Astronomes nous y figurent des poles, n'estant purement que deux points imaginaires : & aussi peu le dernier : puis que les orbes celestes emportent auec eux en dedans l'air ou la sphere du feu, & que l'vn ou l'autre ne font aucune resistance à son mouuement, qui ne peut aussi estre empesché de rien au dehors, veu qu'il n'y a rien entre le premier mobile & le ciel empyrée Aussi peu fait àestablir des intelligences pour presider au mouuement des Cieux, la consideration de ce qu'ils animent & engendrent les corps viuans : Cette maxime que rien ne donne ce qu'il n'a pas,

s'estendant en puissance éminemment, ou instrumentalement : & l'vne de ces trois façons suffizant: voire la varieté des mouuemens celestes est contraire à cette doctrine. Car si vne intelligence est necessaire à vne sphere pour la faire mouuoir, quand elle a plusieurs epicycles & mouuemens diuers, il faudra autant d'intelligences, & derechef tant de diuers gouuerneurs seroient indépendans l'vn de l'autre ou subalternes,&en tout ces cas s'ensuiuroit vne plus grande incómodité qu'à leur attribuer ce maniement à eux-mesmes, Il reste à voir comme le Ciel se meut de soy-mesme : il le fait comme l'eau monte de soy-mesme en haut pour la faute du vuide ; Car tout corps Physique est consideré comme vn partie de l'Vniuers obligée au bien du total Au premier sens, l'eau comme vn tout de nature determiné à vn mouuement qui la porte en bas pour atteindre son centre, auquel estant elle ne se meut plus, & n'a la pezanteur qu'habituelle, n'y pouuant auoir l'actuelle, pource qu'elle est à son but : où partant elle ne peut plus tendre: mais comme partie de l'Vniuers elle a vn autre mouuement, qui est bien souuent contraire au sien propre, se leuant en haut contre sa naturelle pesanteur : & elle se meut ainsi pour conseruer l'Vniuers qui ne peut subsister sans vnité, laquelle ne pouuant auoir lieu par la continuité de toutes les parties du monde, dautant qu'elle empescheroit tous les mouuemens locaux, il reste qu'elle l'ait par contiguité, à l'entretien de laquelle toutes les creatures travaillent cõtre leur instinct naturel. Le Ciel de mesme se prend, comme vn certain tout, qui n'a point de mouuement, puis qu'il est en son propre lieu ; ou comme partie de l'Vniuers obligé au bien de son tout, lors il a vne vertu motrice de lieu en autre pour les generations : comme le jardinier promene son arrosoir le long de ses carreaux pour les arroser, Et en cette façon à la fin du monde le repos luy sera naturel : puis

que le mouuement luy est contraire, a le prendre comme vn tout particulier. Car dans le passage de Iob porter le moude signifie le gouuerner. comme Moyse le prēd lors qu'il dit à Dieu qu'il est impuissant de porter vn si grand peuple. Et c'est vn tesmoignage que l'on a faute d'autres raisons, quand pour rendre la cause de quelque effet, on a recours immediatement à la puissance de Dieu qui sont ses intelligences.





DEVX CENT LXXII.

CONFERENCE

S'il est à preferer de la mort naturelle ou ciuile.

LEs Iurisconsultes font les deux sortes de morts, l'vne vraye ou naturelle, qui est la dissolution ou separation de l'ame d'auec le corps, l'autre ciuile, laquelle, la vie demeurant saine, oste au citoyen droit de sa Cité, comme lors qu'vn bourgeois de Rome estoit rayé du nombre des citoiens Romains, qui s'appelloit entr'eux, *Media capitis diminutio*, ou laquelle luy oste la liberté, comme lors qu'il estoit fait captif en guerre, qui estoit chez les mesmes Romains, *Maxima capitis diminutio*. Car ils comparoient la seruitude a la mort, & comprenoient en ce rang des morts, ceux qu'ils appelloient *deportatos*, qui estoit vne espece de bannissement à aucuns limité en vn certain lieu, & aux autres non, pourueu seulement qu'il s'abstenoient de retourner a Rome. Et ce bannissement estoit tellement craint, qu'ils l'appelloient l'extreme supplice des citoyens, iusques au temps de la coniuration de Catilina, & auant que les meurtres du triũuirat, & autres qui ont suiuis, l'eussent rendu plus tolerable. Par vn nom moins propre, celuy-la a esté aussi estimé mort par les loix duquel tous les biens sont vendus

vendus en public. Nous mettons parmy nous en mesme rang celuy qui a fait cession de biens. A ces especes de morts, qui n'en empruntent le nom que pour le rapport ou assemblance qu'elles ont auec la naturelle, qui seulement a de coustume d'estre ainsi appellée, s'adjouste encore la mort Philosophique, à laquelle on peut rapporter celle de nos religieux, religieuses & autres personnes volontairement mortes au monde, ce qu'on dit aussi de ceux qui sont entierement inutiles au commerce du reste des hommes, soit par l'aage décrepit, soit par quelque maladie ou autre accident qui leur oste l'vsage de la raison ou des principaux membres de leurs corps. Duquel nombre de morts cette question oste toutes les autres à la reserue de ces deux, la nature & la ciuile, & nous les fait icy comparer l'vne à l'autre sous deux especes de maux, dont le moindre estant consideré comme bien, doit estre preferé au plus grand. En ce choix ie ne craindray point de donner gain de cause à l'esprit au prejudice du corps, lequel s'il nous oppose ses sentimens grossiers, nous les ferons aysement ceder à ceux de la raison, qui nous apprend que la vie estant indifferente de soy, c'est à dire ny bonne ny mauuaise, puis qu'elle est commune aux meschans aussi bien qu'aux bons, c'est le bien & le mal qui la déterminent. Or celuy qui est mort ciuilement, est priué du plus grand de tous les biens, qui est l'honneur, puis que sans luy les deux autres biens, à sçauoir l'vtile & le delectable, cessent d'en meriter le nom, & ne trouuent aucun de sain entendement qui les recherchent : ouy bien plusieurs & des mieux sensez, qui abandõent leurs plaisirs, & employent le plus beau de leur bien, pour acquerir des dignitez & des charges qui n'ont pour but que l'honneur qui leur en reuient auec vn grand trauail. Témoins nos Presidens, Maistres des Requestes, Conseillers des Cours Sou-

veraines, & ce qui est encore plus remarquable, les principaux Officiers de nos armées, qui n'espargnent point leur bien pour achepter des charges militaires, pource qu'ils les estiment la plus seure porte de l'honneur, pour lequel acquerir ils vont encor prodiguer leur vie : depuis que la coustume de ioindre des biens de la fortune au merite, a obtenu que ce qui estoit autrefois reprochable ne l'est plus auiourd'huy, assauoir de mettre l'honneur à prix, & conseruer par ce moyen les belle charges dans les meilleures & plus riches familles de la France. Ce qui n'a pas seulemẽt lieu aux ames plus genereuses mais iusqu'au simple soldat mõtre bien qu'il est de mesme auis, puis que sur vn démenty ou quelqu'autre affront qu'il estime important à son honneur, bien que le plus souuent sans autre fondement que d'vne fausse imagination, il va gayement sur le pré mettre sa vie en hazard pour garantir son honneur. que ne risqueroit-il donc point pour éuiter l infamie d'vne mort ciuile telle qu'est la flestrissure d'vne amande honnorable, d vn carquant, d'vn bonnet verd, ou cession de biens, d'vn bannissemẽt, des galleres, ou telles autres peines ? qui ne laissẽt aux hommes que la vie sans honneur & sans moyẽs d'en acquerir, veu que par elles ils sont ordinairement iugez incapables de plus exercer aucun office: Ce que les lasches mettent au dessous de la mort ; mais que les gens de bien & courageux estiment estre plus à redouter que la mort méme, puis qu'elle ne consiste qu'en vn moment, deuant lequel elle n'est point, & apres lequel nous ne sõmes plus: Sans parler de la retribution que les bons doiuent attendre en suitte. Car tout ainsi qu'on estimeroit celuy-là auoir le iugemẽt peruerty qui deuroit viure cinquante ans en douleur, bien loin d'approcher du souhait de cet autre qui desiroit si ardamment la longue vie, qu'il souhaitoit de pouuoir estre bien & juridiquement pendu & étrãglé d'icy à cent ans,

pource, disoit-il, dans son lache & infame desir que ie serois asseuré de viure tout ce temps-là : Il n'y a point de doute que ceux qui estimeront chaque chose selon son prix, trouueront que cette douleur est à preferer au des-honneur & à l'infamie : consequemment que celuy qui voudroit viure le temps d'vn siecle auec des-honneur, auroit le iugement peruerty. Or la mort ciuile enferme en soy le plus grand des-honneur dont l'homme soit capable, puis que les autres especes de des-honneur peuuent estre imaginaires & conceuës telles, bien qu'elles ne le soient point. Ce qui peut estre dit de la mort ciuile, laquelle estant ordonnée par le iugement souuerain du Magistrat, qui est celle de laquelle seulement cette question doit estre entenduë, est estimée auoir esté iustemẽt decernée. Ioignez à cela que celuy qui choisit la mort ciuile pour euiter la naturelle, tombe souuẽt en toutes les deux ; ce qui n'ariue pas à celuy qui pourra licitemẽt choisir la naturelle, laquelle met fin à tous nos maux.

Le Second dist, que la vie estant le fondement de tous les biens il n'y en a point a parler naturellemẽt qu'on luy doive préferer, quand mesmes il seroit aussi aisé de demeurer d'accord de la nature & realité de ces autres biens-là, comme chacun s'accorde de celle de la vie, Mais quand on viendra à examiner ce que nous appellons bien, hors de celuy-la, il sera mal-aisé d'en establir aucun : puis que c'est l'vsage & l'application qui nous fait trouuer vne chose bonne ou mauuaise. Et s'il y a quelque chose d'incertain, c'est en quoy l'honneur cõsiste : puis que naturellement il n'y a rien d'honneste ny de deshonneste, comme les bestes nous l'apprennent, que selon le droit des gens il s'y trouue vne telle varieté que ce qui est honneste en vn lieu est deshonneste en l'autre, ainsi que le font voir les diuerses coustumes & façons des peuples, & que dans chaque pays mesme il se trou-

ve des changemens de temps en temps, voire des mœurs & ceremonies tellemẽt particulieres que l'ō n'en peut faire de loy. Que s'il y eust iamais chose qui deust estre apres la mort en plus grand horreur aux hommes c'est le banissement, & cependant lors que Diogenes fut banny d'Athénes pour fausse monoye, il s'en mocqua, & dist à ses Iuges qu'ils ne le chassoient que d'Athénes, luy laissant tout le reste du monde libre où il pourroit trouuer à viure de son industrie : mais quant à eux qu'il les bannissoit de tout le monde, ne leur laissant que la seule ville d'Athénes où ils pussent viure. Aussi, d'vn homme banny l'on en peut bien faire vn citoyen, comme il est arriué à Ciceron & à plusieurs autres, mais on ne peut plus rien faire d'vn mort. D'ailleurs, comme c'est la cause qui fait le martyre c'est elle aussi qui fait les morts ciuiles : qui peuuent tomber sur la teste d'vn innocent, tel qu'estoit Aristides, comme sur le coupable : tellement que celuy qui sera persuadé de son innocence n'encourra point de vray des-honneur par la mort ciuile qu'on luy ordonnera, il fera bien vne veritable mort celuy qui l'aura soufferte, Et à vray dire toutes les peines qui n'affligent point le corps n'estans qu'imaginaires, & n'ayans pas plus d'effet sur les ames qu'elles leur en veulent donner en se laissant emporter à l'opinion commune ordinairement erronée, le sage comme il est presque toujours d'auis contraire au peuple, peut aysément posseder son esprit en repos parmy cette tempeste qui agite les autres. Celuy qui a recours à la mort naturelle, ou en ayant le chois, la prefere à quelqu'vn des autres accidens, imite celuy qui se cacheroit en l'eau de peur de la pluye, puis que le pire de tous ces accidens-là est la mort ; qui est l'original sur lequel les hommes ont contre tiré les copies des autres morts qui n'en ont que le nom, & en sont autant differentes comme vn homme peint d'vn

vray homme. Et la nature eſt touſiours plus puiſſante & plus efficacieuſe que l'art : or les morts ciuiles ſont des artifices & inuentions des Legiſlateurs pour épouuanter les hommes, ſans les faire mourir, leſquels le ſont déja par la mort naturelle, parce que c'eſt l'horreur de tous les animaux. C'eſt pourquoy la Cour lors qu'elle veut adoucir le ſupplice d'vn coupable, ſe contente de luy ordonner vne mort ciuile, c'eſt à dire de luy oſter tout, excepté la vie, comme lors qu'elle condamne quelqu'vn aux galeres à perpetuité auec deffenſes de rachepter ſon ban. Ce qu'elle ne feroit pas ſi la mort ciuile n'eſtoit par elle jugée vn moindre mal que la naturelle, qu'elle fait enfin ſouffrir pour dernier ſupplice à celuy qui ne garde pas ſon ban, la faiſant ſeruir d'vne aggrauation de peine, laquelle par conſequent elle eſtime plus grande que la premiere. Auſſi, noſtre Seigneur a ſouffert patiemment tous les opprobres & ignominies poſſibles, ſans auoir témoigné les apprehender : mais quand il fut queſtion d'endurer la mort, ſon ame fut contriſtée, & demanda à Dieu que cette couppe paſſa arriere de luy s'il eſtoit poſſible, & lors qu'il la receut il ſua ſang & eau : Ce qui monſtre quel a eſté le ſentiment d'vn ſi digne Iuge ſur cette matiere. De fait tous les autres maux que nous apprehendons en cette vie ne ſont que des branches entées ſur le tronc de l'eſtre & de la vie, ce ne ſont que des ornemens éleuez ſur ce premier fondement, lequel ébranlé il faut que tout le reſte tombe en ruine, & par ainſi on demande icy la meſme choſe que ſi on recherchoit lequel doit eſtre le mieux conſerué du fondement ou des ornemens d'vn edifice. D'ailleurs, la vie eſt vn bien abſolu, & qui eſt en nous l'eſtime bonne ou mauuaiſe que l'on fait de nous, vn bien relatif, & qui eſt en autruy : puis que l'honneur eſt en celuy qui honore & qu'il en deſpend. La vie eſt vn bien ſolide & touſiours ſem-

blable à soy, i'estime vn bien phantastic & changeant, puis que le mesme Sejan qui estoit le iour precedant au plus haut faiste d'honneur, estoit le landemain l'obiet de l'ignominie. Voire de tous les biens que nous possedons en ce monde nous n'en auons aucun de commun auec Dieu que l'estre: tous ses autres attributs nous estans incommunicables. Et quand la bonne ou mauuaise reputation meriteroit d'entrer en comparaison auec la vie & la mort naturelle, tousiours faudroit-il sçauoir qui seroit le iuge de cette reputation là. Car si Demosthene en croid les fauandieres, Phocion sera d'auis contraire, puis que se voyant applaudit par le menu peuple, il demandoit à ses amis, quelle sottise luy auoit pû eschapper, veu qu'il auoit esté si agreable à des ignorans. De sorte qu'il faudroit au preallable vuider cette fameuse question, lequel seroit à preferer de plaire aux sages ou bien aux fols, les premiers estans bien le plus iudicieux, mais en si petit nombre que l'estime qu'ils feroient eux seuls de quelqu'vn ne seroit pas si considerable comme celle des fols dont la terre abonde. que si l'on veut en demeurer simplement au iugé, & qu'il suffise pour estre coupable qu'vn homme soit condamné, mesme par iugement souuerain, tousiours demeurera à l'innocent comme à Socrate la satisfaction interieure de son innocence, bien que condamnée & mesme executée, auquel cas il se trouueroit des morts ciuiles qui seroient à preferer à la mort naturelle. Disons donc plustost que celuy qui est condamné à mourir ciuilement ou est innocent & sage, & comme tel mesprise la peine qu'il n'a pas meritée, & qui ne luy doit estre non plus ignominieuse que sa vertu n'en merite pas moins de recompense pour ne la receuoir pas tousiours, ou bien est coupable & meschant, & comme tel l'honneur luy touche beaucoup moins que la vie, par consequent la mort naturelle à toutes sortes de personnes est

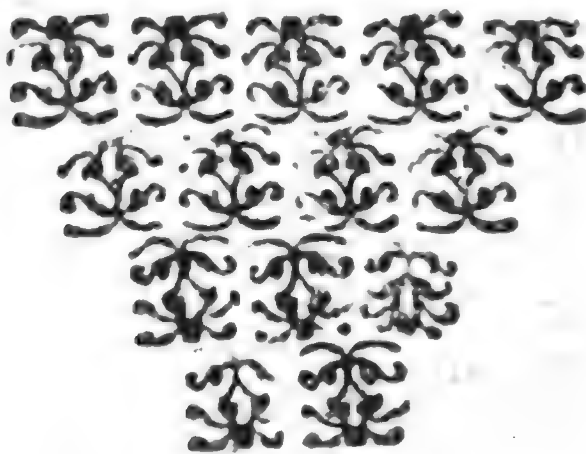
beaucoup plus à craindre que la ciuile.

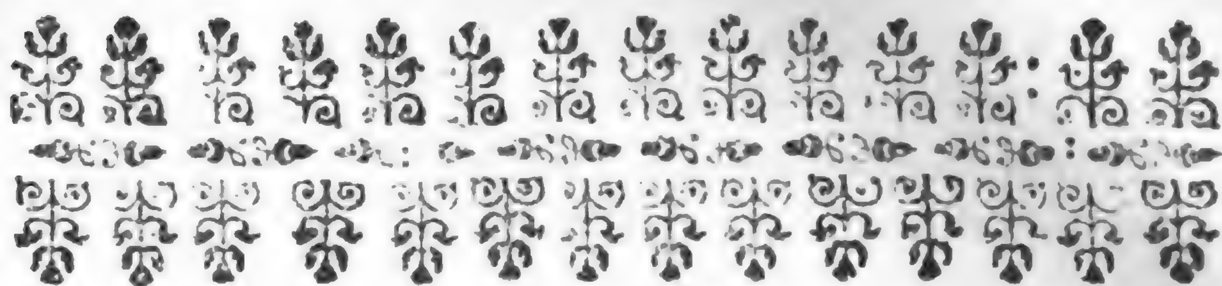
Le troisiesme dist, que la mort ciuile est plus a craindre que la naturelle, par les raisons tirées des antecedans & consequents. Par les premieres, pource que le mal comme est la mort, a sa mesure du bien dont elle priue : lequel bien est essentiel ou accidentel, & different l'vn de l'autre selõ qu'ils perfectionnent plus ou moins la chose. Le bien essentiel est la premiere perfection d'vne chose qui est dans l'estre, par laquelle elle est en nature, & est tirée de l'extréme imperfection qui est le rien : Le bien accidentel est la seconde perfection accidentelle ; dont la chose qui a l'estre est capable, & ce bien comble & perfectionne le bien essentiel : de sorte que le bien essentiel est moindre que l'accidentel, & l'essentiel n'est bien qu'en quelque façon, mais l'accidentel est simplemẽt & absolument bien. Aussi, le bien essentiel n'est-il que le fondement, & l'accidentel le comble & la derniere main : c'est pourquoy il est dit absolu, qui signifie acheué, & assemblé de tout l'amas des perfections dont la chose estoit capable & en attente. Ainsi vne pomme pour auoir l'essence de pomme, n'est pas dite bonne : Elle a son estre essentiel si tost qu'à la cheute des fleurs elle est noüée & éclose en la forme de pomme : mais on ne la dit pas bonne que le Soleil n'ait cuit sa crudité, & ne luy ait donné sa maturité, odeur, saueur & couleur : dont la raison est tirée de cet axiome : Le bien est d'vne cause entiere, le mal de quelque defaut que ce soit. Pour estre bien en quelque façon, il suffit d'auoir quelque chose de bon : mais pour estre bon absolument il faut auoir toutes les circonstances & raisons de bonté que la chose peut receuoir : L'vne manquant, c'est absolument vn mal, & seulement vn bien en quelque matiere, à sçauoir en tant qu'il a l'estre. Cela posé, & la mort ciuile estant prise en sa cause legitime, qui est le crime, le

vice & le peché détruisant la bonté absoluë qui cõsiste aux qualitez qui comblent absolument la chose de perfections, & la naturelle ne faisant destruire l'estre qui n'est bien qu'en quelque façon, cette-cy est moins à craindre que la precedente. Outre que la mort naturelle ne destruit pas la vie de l'ame mais la des vnit seulement du corps, la rendant plus libre en ses fonctions qu'elle n'estoit auparauant: & pour le corps, elle ne luy oste pas le droit acquis par l'ordre prescrit de Dieu pour sa resurrection en gloire: pour les gens de bien, elle auance tant seulement le temps de la separation prescrit par le temperament. Et pour les consequens: Ce qui rend affreuse la mort ciuile, c'est l'infamie & le deshonneur, qui ont des effets plus puissans que la mort naturelle, comme chacun demeure d'accord qu'il se remarque en nostre noblesse qui ne craint pas de s'exposer au peril de la mort pour l'éuiter. Or si cela a lieu pour le seul des-honneur qui ne suit que la connoissance, que ne feroient ils pour celuy qui suit la ruine des bonnes mœurs, & qui est la marque visible & manifeste à tout le monde, du vice & de la difformation de l'image de Dieu en l'homme; lequel n'aymant rien à l'égal de la bonne opinion & estime qu'on fait de luy, ce qui est commun mesme aux meschans, & les hypochrites lors qu'ils se voyent découuerts & conuaincus sentent vn mal qui sert non seulement de peine mais aussi de signal & de charactere de leur méchanceté. Au lieu que la mort naturelle estant commune aux bons & aux mauuais ne leur peut estre reprochable. Car l'honneur n'est pas vne chose imaginaire dans son essence, mais seulement dãs ses signes, estant par tout en estime & recherche, le des-honneur au contraire fuy, encor que les marques qui signifient cette honneur & que les choses où on les met soient differentes selon la diuerse humeur des peuples: comme le pain pour s'appeller

autrement des Grecs que des Latins & des Hebreux, n'en est ny plus ny moins pain, n'en nourrit pas moins & n'est pas moins desiré d'vn chacun. Ainsi les Grecs pour adorer assis, & les Romains debout dans leurs Temples, les Turcs pour estre couuert dans leurs Mosquées, & les Chrestiens descouuers dans leurs Eglises ne pensent pas en rendre moins d'honneur à la Diuinité que chacun d'eux se propose d'adorer. Le changement de mode n'y fait rië, jusques aux plus lourdaux reconnoissans bien en quoy consiste l'honneur ou le des-honneur de son temps, & ne prenãs iamais l'vn pour l'autre. C'est pourquoy Ciceron & Seneque endurerent plus constamment la mort qu'Ovide, voire le mesme Ciceron, ne fit son exil: l'iniustice estant égale en l'vn & en l'autre, & partant ne faisant rien au suiet Voire l'homme de bien n'abandonnant iamais le soin de sa reputation, pour innocent qu'il soit ne laisse pas de sentir de grands & cuisans regrets de se voir iniustement persecuté sous le manteau de la Iustice, & laisser aux siens vne tache que la seule verité tirée de dessous les faux témoignages de la calomnie peut empecher d'estre eternelle, dequoy vne mort naturelle nous déliure: celuy qui estoit remis en sa bonne renommée, ne l'estant gueres qu'auec de grandes peines, qu'vn esprit bien sain postposera volontiers à la mort naturelle, de laquelle encore il ne se trouue pas déliure pour cela, mais souuent elle est auancée & procurée par telles fatigues de corps & d'esprit: sans parler de la ruine des biens qui les suiuent ordinairement. Aussi les Iuges condanans aux galere ceux qu'ils ne trouuent pas coulpables de mort, s'accõmodent non à la verité de la chose en soy, mais à l'opiniõ du vulgaire lequel est souuent cõposé de lasches & poltrons. Mais il s'est rencontré quelquefois des iugemens qui reseruoiët la vie aux criminels malgré eux, ausquels voulans perir on a preferé de les conseruer en vie, les confi-

nans en prison perpetuelle, ou aux galeres, comme fit le Roy Philipes second celuy qui se disoit Roy de Portugal : Ce qui se rapporte de la patience de Nostre Seigneur pour les ignominies, à quoy l'on peut encore ajouster le refus qu'il a fait des honneurs qu'on luy vouloit rendre comme à vn Roy, ayant esté par luy fait, non par vn mépris d'honneur : Car l'honneur n'est pas moins vn attribut diuin que l'estre : puis que c'est la seule chose que Dieu demande de nous. Mais au contraire, le Fils de Dieu refusoit cet honneur temporel, & d'vne poignée de gens, & s'assuietit à leur opprobre, pource qu'autrement les Iuifs n'eussent iamais crucifié le Roy de gloire, & par ainsi le monde n'eust point esté par luy racheté, & ne luy rendroit pas l'honneur deu à cette incomprehensible redemptiõ: & toutefois lors qu'il receut vn soufflet deuant le souuerain Sacrificateur, il y repartit, pour monstrer son innocence : & la mesme Escriture dit qu'il estoit rassasié d'oprobres, c'est à dire qu'il en estoit las, au lieu qu'apres auoir témoigné l'apprehensiõ qu'il auoit, non de la mort simple & naturelle, mais des jugemens de Dieu, à la iustice duquel il alloit satisfaire pour tous les pecheurs qui voudroient auoir recours à luy : il monstra vne grande satisfaction en expirant, disant que tout estoit accomply. Pour estre donc de l'auis des sages. Ie conclus que la mort naturelle est à preferer à la ciuile.





DEVX CENT LXXIII.

CONFERENCE

Si l'homme a plus de bien que de mal en ce monde.

C'Eſt vn dire ſi commun aux Chreſtiens que la vie eſt pleine de miſeres : & la plainte ſi generale en la bouche des payens, que la nature a eſté maraſtre à l'homme, l'ayant plus mal partagé que le reſte des animaux : les ſpeculatifs meſmes ſont ſi ingenieux à trouuer du mal en tous les aages & conditions des hommes, & il s'en eſt trouué de ſi iniques eſtimateurs de biens que les autres eſtiment le plus, que iuſques au diadéme a eſté iugé par eux indigne d'eſtre leué de terre. Qu'euſſent-ils dõc dit de la pelle & du hoyau, duquel le laborieux vigneron trauaille tant à ſuſtenter ſa pauure famille? Bref l'homme eſt vn animal ſi peu ſatisfait de ſa condition, qu'à grand' peine s'en trouuera-il vn ſeul en cette compagnie qui ne iuge cette queſtion ſur l'etiquette au profit de ceux qui trouuent ſans comparaiſon, plus de mal que de bien en ce monde. Car iamais l'homme n'a vne parfaite ſanté, ny beauté, ny richeſſe, ny ſageſſe, ny aucune autre des choſes où les Philoſophes ont eſtably le bien & le bon-heur : il leur en a toûjours plus manqué qu'ils n'en ont poſſedé. Conſiderez l'homme dans chacun de ſes

Z v

aages : dans les deux premieres années de l'enfance, il n'est sensible qu'à la douleur des tranchées, des dents qui poussent, des dartres & autres maux qui viennent ordinairement du vice du lait de leur nourrice : estans sevrez l'excés de pituite que l'indigestion des aliments produit en eux, leur cause des vers, & vne plenitude qui va quelquefois iusqu'à attaquer les fonctions du cerueau & des nerfs : la petite verole les emporte souuent, ou les difforme. En sont ils reschappez ? la crainte du foüet sert d'vne gehenne perpetuelle à toutes leurs actions : i'enten parler de ceux qui sont les mieux instruits ; quant aux autres, les semences de toute sorte de vices y prennent racines, telle qu'est la gourmandise, le mensonge, l'idolatrie, dont l'amour des enfans vers les poupées & les images est vn signe certain: la jaloüsie & enuie entre leurs égaux : la vanité qui paroist aux plaisirs qu'ils prennent à se voir braues : Bref tous les vices s'y lisent en petit volume, afin que le corps ne se puisse pas tout seul plaindre, mais que l'ame en ait aussi sa part. Ces maux vont tousiours en croissant iusques à ce qu'il soit hors de page, & qu'il se tire de dessous la verge où lors qu'il pense estre le mieux, il tombe en de plus grands labyrintes de maux, Car il n'est plus capable d'obeyr, & n'est pas encore propre à commander : Il court mille hazards par sa temerité & mauuaise conduite, qui font confesser au plus retenu l'année suiuante qu'il auoit tort celle d'auparauant, & luy fait changer ses desseins volages en d'autres pires. Il est la duppe & le joüet des plus fins. Et ainsi d'aage en aage les peines & les sollicitudes vont tousiours en croissant, tant que la vieillesse courbe l'homme autant dessous le faix de ses fatigues & trauaux de corps & d'esprit, comme dessous ses années, laquelle vieillesse, quoy qu'en disent ceux qui ont escrit en cét aage ses loüanges pour leur consolation, n'est rien qu'vn surcroist

d'incommoditez & deffaux du corps & de l'esprit qui ne se peut bien porter en vn corps malade, tel qu'est ordinairement celuy des vieillards, puis que la vieillesse est elle mesme vne maladie que ceux qui trouuent du bien en la vie me cottent ses auantages en aucun des aages susdits, ou quand la foiblesse de l'vne & de l'autre enfance, i'entens celle des enfans & des vieillards decrepits, les rend incapables de toutes fonctions raisonnables, ou quãd l'ambition de la ieunesse ou l'auarice de la premiere vieillesse les tyrannise iusques à leur faire oublier le repos & le repas, sans parler de ceux à qui la naissance & la fortune a dénié les choses necessaires à la vie, sans lesquelles elle n'en merite pas le nom, & ils trouueront que ceux-là ont mieux rencontré qui pleuroient à la naissance des hommes, & faisoient des festins & autres signes de réioüissance à leur mort : déclarans ainsi leur sentiment sur cette question. Aussi qu'on se represente le plus grãd bien qui soit au monde, ou il sera possedé par vne personne imprudente, & qui viuant en beste ne sera pas capable de felicité : ou bien par vne personne sage, dont la iouyssance par consequent sera interrompuë par l'apprehension que luy donnera sa connoissance de la possibilité du mal à venir, & par la memoire du passé ce qui empeschera qu'il ne puisse gouster pleinemẽt le bien present ny dans toute son étenduë, ouy bien le mal, pource qu'il tient tousiours le dessus si absolument qu'vne petite épine au bout du doigt trouble tout le plaisir de la vie, laquelle ne se fait point sentir quand nous nous portons bien, mais ne nous cache pas la moindre incõmodité & nous y rend fort sensibles. Ce qui fait voir qu'il y a beucoup plus de mal que de bien dãs la vie.

Le Second dist, que l'homme estant nay pour le bien, la ioye & le contentement, il ne sçauroit souffrir ces pleureurs ennemis du bien & consolation des autres, lesquels à ce suiet ont quelque

raison de les voir autant en horreur, & leur témoigner autant d'auersion comme les ioyeux & ceux qui rient sont les bien venus d'vn chacun, voire tellement recherchez qu'on ne plaint pas son argent & vne apresdînée à la comedie. Que si cette vie est vne: comme disoit Auguste, les Comediens ayans plus de contentement que de suiet de tristesse, il s'ensuiura que la vie de l'homme aura plus de bien que de mal. Pour en bien iuger, voyons, non ce qui nous manque, mais ce que nous auons, & il n'y a celuy qui ne se trouue auoir plus de suiet de se loüer des biens qu'il a receus de Dieu, que de s'en mécontenter, comme font indirectement ceux qui ne reconnoissent que du mal & des miseres dans la vie. Car outre ce remerciement que faisoit aux Dieux, celuy qui leur rendoit grace de ce qu'ils l'auoient fait homme & non pas beste ny femme; Grec & non pas barbare, Athenien & non pas d'vne autre partie de la Grece: Ceux a qui Dieu a donné sa connoissance adjousteront à leurs actions de graces, qui les a faits vrays Chrestiens, & non pas heretiques, Mahometans ou payens, bien que les politiques qui ont plus exactement partagé le monde selon sa croyance, en facent trente parts, dont les dix-neuf sont encore auiourd'huy payennes, les six Mahometanes & les cinq Chrestiennes: entre lesquelles il y en a gueres plus de deux orthodoxes. Or tous ces auantages sont du bien réel aux vrais Chrestiēs, imaginaire aux autres, mais qui ne les cōtentēt pas moins, & partant leur tiennēt lieu de biē. A ce biē & à celuy de l'estre simplemēt, qui est le fondemēt de tous les autres biēs, si l'ō adjouste celuy du cōtentemēt qui détermine principalemēt le biē: Nous trouuerons qu'il dépend de la phantaisie & opinion de chacun d'auoir, sinon tout, au moins vne grande partie du bien & du mal qui se trouue dans le monde. Car s'il est vray qu'à la reserue de la douleur, il n'y a point de mal réel, il de-

pendra le plus souuent de nostre imagination de nous faire heureux ou mal heureux. Ce qu'estant vray, & vn chacun se procurant tout le bien qu'il peut, il y aura beaucoup plus de bien que de mal en la vie. Personne ne doute que cette maxime ne soit vraye au regard des sages, lesquels se rendans volontaires & agreables les choses necessaires, sont tousiours contens, il n'est pas moins vray au regard des autres. Ainsi le riche auaricieux trouue du bien & du contentement dans l'incommodité volontaire qu'elle luy apporte, appaisant sa faim & sa soif, & couurant sa nudité par la consideration du bien qu'il amasse par son épargne, tandis que le ieune prodigue le montre au doigt, le croyant miserable : il s'applaudit à luy mesme, & tient pour vn mal beaucoup plus grand que le sien, la prodigalité de son censeur. Ainsi puis que par des moyens tout contraires, l'auaricieux & le prodigue se trouuent bien-heureux, combien plus le liberal ? Les perils & les coups que le poltron reconnoist pour le plus grand mal de la vie, sont tellement recherchez des ambitieux que l'on a veu souuent des regimens entiers de mesme party se battre à qui auroit la pointe & l'auantage de monter à la bréche, qui leur est par ce moyen le plus grand bien qu'ils souhaitent lors, comme la pluye, la gelée, & les autres incommoditez de la nuit, sont les delices des amoureux, tandis qu'ils donnẽt des serenades à leurs maistresses, pour lesquelles ils se foüettent iusques au sang, à Bruxelles & autres lieux d'Espagne assez contents pourueu que la Dame les puisse discerner à ses liurées. Ainsi la cholere, la vengeance, le desespoir, la crainte, & toutes les autres passions nous rendent agreables ce qui nous tiendroit en vn autre temps lieu de peine : De sorte que les passions nous gouuernans, ou plustost nous agitans toute nostre vie, ce qui semble mal aux autres, nous tient lieu de bien, lequel par

ce moyen nous apporte vn perpetuel contentemẽt voila pour les mœurs. En la nature il y a beaucoup plus de sains que de malades, & de ceux-cy tous ne souffrent pas du mal, voire quelques maladies sont accompagnées de plaisir, comme la *galle*, & la maladie a cet auantage sur la santé, qu'on sent vn bien indicible dans la conualescence. Telle estoit la démangaison de Socrate quand on luy osta ses fers. Il y a peu de filles & de femmes; voire d'hommes qui se trouuent absolument difformes, & les personnes qui ont quelque deffaut ne s'en prisent pas tousiours moins pour cela, ny ceux mémes qu'ils ayment, puis que Balbinus admiroit le polype de sa belle Agnes, & il y en a plusieurs qui ne iugent pas autrement de la bonté d'esprit de quelqu'vn, que par le deffaut de son corps; mais quant à cét esprit-là, il ne s'en trouue aucun qui veüille ceder en ce point à son compagnon. Ie ne veux pas icy parler du contentement que les martyrs non seulement de Dieu, mais du diable, témoignent ressentir dessous les coups, du plaisir que nos Religieux & Religieuses goustent dans les austeritez & macerations: Il n'y a pas iusques aux plaintes & aux larmes épanduës pour les afflictions que l'on sent au monde, qui n'ayent leurs contentemens, d'où vient qu'il y a tant de peine a faire taire nos petits enfans, quand ils ont vne fois pris leur cadence, & que tant de jeunes vefues qui n'aymoient gueres leurs maris viuans, ne peuuent cesser leurs plaintes apres leur mort. Bref comme il n'y a point de medaille qui n'est son reuers, il n'y a point de mal qui n'ayt son bien, ny possible de bien qui n'ait son mal: c'est à nostre esprit à le prendre & le tourner du bon costé, sans estre ingenieux à se tourmenter soy-mesme, & pource qu'il y en a beaucoup moins de ceux-cy, que d'autres qui taschent à se procurer du bien: Ie conclus que nous auons plus de bien que de mal en ce monde.

Le 3. dist, que toutes les occupations de l'homme n'estans que vanité au dire du Sage, & la vanité, & le bien ne se trouuans point ensemble on ne peut dire qu'il ait plus de bien que de mal en la vie, laquelle considerée selon toutes les fonctions du corps & de l'ame, il s'y trouue beaucoup plus de defaux que de perfections. Defaux & miseres qu'il semble reconnoistre en venant au monde auec des cris & des gemissemens qui l'accompagnēt depuis la naissance iusques au sortir de l'enfance, où toute sorte d'accidens épineux l'accueillent & le conduisent par vne fascheuse & chagrine vieillesse, iusques au tombeau. Aussi son corps a-il esté exposé par sa structure à toutes les incommoditez dont la pluspart des autres animaux sont garantis; dans la mer par leurs coquilles & escailles: sur la terre, par leur poil: & dans l'air, par leurs plumes: Au lieu dequoy la nature l'a fait nud & incapable de se tirer d'aucun peril en ses premieres années, & capable d'en attirer plusieurs sur soy dans les suiuantes, ambitieux & cupide de dominer sur le reste des animaux, bien que sans armes naturelles. La nature ne luy a pas esté moins auare des autres dons, tels que sont la longue vie qu'elle a donnée aux cerfs & aux corbeaux, la santé qu'elle a departie aux poissons la beauté & vigueur dont elle a fait meilleure part qu'à luy à toutes les autres choses animées, & en a bien témoigné plus de soin que de luy (qui se vante neantmoins que le Ciel ne roule qu'en sa faveur) puis qu'elle ne luy a pas mesme accordé vne durée certaine, aucun ne pouuant definir l'aage de l'homme comme on fait celuy d'vn chien & d'vn cheual: les hommes mourans en tous aages, & dans cette petite durée estans assaillis de maladies à centaines, dont les autres animaux à peine sentent deux ou trois, le surplus ne leur arriuant que par le commerce & le defaut des hommes qui s'en seruent. La beauté qui semble estre commune à

tous les animaux, chacun à son regard, & telle qu'à peine pouuons nous distinguer les vns des autres, dans vne mesme espece, & si peu commune aux hommes, mesme du sexe, qui en a le plus de besoin, que ce n'est pas de merueille s'il en est curieux, puis que ce-luy est vne chose si rare. Mais possible que la richesse suppléera à tous ces defaux; Au contraire la nature tapisse de son propre mouuement la terre, & met comme la nape & le couuert à tous les animaux, à la reserue de l'homme, qui ne peut auoir aucune de toutes ses necessitez s'il ne les acquiert à la sueur de son visage, ou d'autres pour luy, & n'en ioüira pas long-temps s'il n'a l'industrie de les conseruer. Où trouuera-til donc ce bien? sera-ce dans les facultez de ton ame : Elles sont doubles l'intellect & la volonté. Le premier dans le plus sçauant des hommes ignore beaucoup plus de choses qu'il n'en sçait, & par consequent reconnoist plus de mal que de bien : si l'ignorance est vn mal & le sçauoir vn biẽ, dequoy peu de personnes douteront. La seconde est occupée apres les passions, les vertus & les vices : & des onze passions, il n'y en a qu'vne assauoir, la ioye, qui soit employée au tour du bien present : toutes les autres sont à la requeste oû la fuite de son cõtraire le mal: lequel par consequent est bien le mieux partagé dãs la vie de l'hõme. D'ailleurs le seul vertueux est capable du bien, cõme les vicieux sont seulemẽt susceptibles du mal, puis que le contentement ne se trouue que dans l'actiõ vertueuse, Or qui ne sçait que le nõbre des vertueux est beaucoup moindre que celuy des vicieux, & que ceux-là goustent peu d'autres plaisirs en ce mõde que ceux qu'ils trouuẽt dans leur satisfactiõ interieure, qui ne s'accordant pas auec le iugement du vulgaire, leur liure vne guerre perpetuelle auec le mõde. Tant s'en faut qu'ils y trouuent plus de bien que de mal. Aussi la nature nous a elle fait beaucoup plus sensibles à la

douleur qu'à la volupte. Il y a plus d'obiets de facherie que de plaisir, comme il y a plus de discorde que d'armonie à l'oreille, plus de disproportions que de symmetries à l'œil, plus de qualitez excessiues que de temperées au toucher, plus de goutsts desagreables que de sauoureux, plus de choses fœtides qu'odorátes: & le plus grád plaisir cesse de l'estre tandis qu'on sent le moindre mal. Or il faudroit, pour pouuoir faire entrer l'vn & l'autre en concurrence, que la chose fut reciproque, c'est à dire que le moindre plaisir nous dérobast le sentiment de la plus grande douleur: mais au contraire le plaisir ne se rencontre que dans lalignement, iustesse & proportion qui est troublée par le moindre desordre. que si ce plaisir & ce bien consiste en la seule imagination, encore qu'il sera mal-aysé de le persuader à celuy qui aura perdu vn procez, vne bataille, ou receu quelque veritable sujet de facherie; si est-ce que les desirs de l'homme estans infinis & iamais rassasiez, comme il se void aux ambitieux & auaricieux, tousiours cette imagination seroit elle impossible à contenter, & le mal que produiroit son mécontentement feroit confesser qu'il y a plus de mal que de bien en la vie. C'est pourquoy les plus solides consolations que l'on donne contre la mort sont bien à propos tirées des miseres de la vie, faisans seruir sa briéueté de marque de l'amour que Dieu nous porte, nous attirant à soy en nous tirant de cette valée de larmes.

Le quatriesme dist, que pour vne authorité qui abat la condition humaine ils en trouuent deux qui la releuent & la mettent comme Dauid tant soit peu au dessous de Dieu : cette vanité tant rechantée par Salomon, ne faisant rien contre le bien qui se trouue en la vie, puis que l'ambition, qui prend ce nom-là plus particulierement est employée à la poursuitte de l'vn des plus gráds biens dont les hommes se repaissent, qui est l'honneur. Si les enfans crient souuent en naiss-

sant, ils ne crient pas moins deux mois apres au chant & à l'approche du tetin de leur nourrice, se recréent encor plus souuent par le long sommeil, & cette innocence & naïueté de leur enfance qui les fait approcher de Dieu, & leur acquiert le Royaume des Cieux, est si douce & agreable à eux & a ceux qui les frequentent, qu'elle se fait regretter des hommes plus avancez en aage. Ainsi ceux qui meurent en enfance ont rencontré plus de bien que de mal dans la vie, comme ceux qui meurent en adolescence, enflez qu'ils sont de belles esperãces, qui ne manquent iamais à cét aage, & n'ayans pas experimenté les difficultez qui se trouuent dans l'execution de leurs hauts proiets, ne peuuent estre dits mal'heureux, la retenuë & la discipline des ieunes gens estant détrempée par les contentemens qu'on leur propose lors qu'ils auront atteint la perfection des sciences & des disciplines ausquelles on les instruit: & cependant goustent des delices nompareilles dans les rélasches & congez que leurs precepteurs & gouuerneurs leur accordent, desquels contentemens les autres aages & conditions ne sont pas capables. Que si l'homme, le maistre ou plustost le tyran de tous les animaux, n'est pas naturellement couuert de leurs poils & de leurs plumes: c'est pource qu'il luy estoit plus commode de s'en seruir en fourrures vestemens & ornemens de son corps, apres qu'il les a eu domptez par son industrie. Si les maladies de l'hõme ont esté accreuës par son intemperance, c'est le plaisir & le contentement qu'il a pris en sa vie, qui ont seruy de plus ordinaire moyẽ à les produire, & toutefois la nature ayme tãt sa cõseruatiõ, qu'elle fait seruir à sa nourriture & guerison tous les autres animaux, voire tout ce qui est depuis le Ciel iusqu'au cẽtre du mõde, par lesquels instrumens, lors qu'il les sçait bien mettre en œuure, il ne se maintient pas seulement en santé par longues années: mais se guerit des

maladies les plus facheuses. Les animaux ne s'appellent beaux que par la proportion que le iugemẽt humain y trouue, seul capable de discerner la beauté, dont à bien parler l'homme est aussi luy seul capable, comme de la richesse, qui ne peut conuenir aux bestes, grande partie desquelles ne viuroient pas sans la preuoyance humaine. Et quant à l'ignorence que l'on veut passer dans l'homme pour vn grand mal, Dieu a tellement assaisonné le contentement de l'esprit humain, que le plaisir lequel le sçauant reçoit de sa connoissance, n'empesche pas que l'ignorant ne soit aussi content: voire l'ignorant a cet auantage qu'il a plus de contentement a apprendre que le sçauant n'en trouue à sçauoir: comme il y a plus de plaisir à boire & à manger qu'il n'y en a d'estre rassasié. D'où vient le contentement des enfans aux Histoires qu'on leur conte, que les plus grands ne voudroient pas escouter. Il n'en faut pas moins dire des passions, lesquelles dõnent autant, voire plus de plaisir à l'homme dans la poursuite que dans la iouyssance du bien, comme le chasseur a souuent plus de plaisir dans la chasse de son gibier que dans sa prise. Les vicieux aussi pour estre en plus grand nombre, ne rendent pas le bien de la vie moindre que le mal: puis que Dauid demeure d'accord qu'ils ont plus de contentement que les gens de bien: & il n'y a point de partie sensible à la douleur qui ne le soit aussi au plaisir; L'harmonie, la proportion, la tẽperie, les saueurs & odeurs, ne procedent que des diuers meslanges des sons, des parties & des qualitez premieres & secondes, il y en a autant comme de leurs contraires qui se presupposent d'eux mesmes les vns les autres, & comme la douleur fait cesses le plaisir, ainsi le plaisir fait cesser la douleur: de sorte que l'vn n'a point en ce regard d'auantage sur l'autre.

desquels elle passe, tres-claire & tres-pure deuers les astres qu'elle va illuminer dans les Cieux, pource qu'elle n'y est point troublée par les nuages & exhalaisons de la terre qui ne se leuent pas iusques-là, plus obscure au contraire & plus morne vers la terre, par l'interposition de ses vapeurs grossieres: mais qu'il n'y auoit point apparence de conclure de là, que la lumiere du Soleil dépende d'aucun de ces moyens, & ne puisse agir sans eux : De mesme il est bien vray que les fonctions de l'ame raisonnable se trouuent diuersifiées par la difference des temperaments, & des organes, mais elle ne laisse pas de pouuoir quelque chose sans eux, comme le font voir les extases dans lesquelles les ames de plusieurs ont esté remarquées auoir acquis de nouuelles sciences, à l'acquisition desquelles ses organes n'auoient rien contribué, puis qu'ils demeuroient immobiles & trop éloignez des objets pour y pouuoir exercer leurs fonctions ordinaires: comme il a esté plus amplement démontré dans vne Conference tenuë sur ce sujet. C'est l'auis d'Aristote, quand il compare l'ame & le corps à l'ouurier & à l'instrument, au maistre & au valet, voulant insinuer par là qu'encore que l'ouurier face mieux sõ ouurage auec ses outils, & que le maistre exerce mieux & plus dignement ce qu'il entreprend par le ministere de ses seruiteurs, l'vn & l'autre n'est pas toutefois impuissant de faire quelque chose de soy-mesme. Et si l'ame n'agissoit point hors de la matiere, elle seroit tousiours obligée à suiure les inclinations que luy donne le temperament ; n'estant pas moins difficile, mais beaucoup dauantage, de se porter contre les especes que nous forment nos humeurs, par exemple, à vn bilieux lors qu'il est en cholere, de parler doucement, & agir auec vne froideur & equanimité, que d'exercer les mesmes fonctions sans aucunes especes, puisque en ces actions contraires au temperament, l'ame est obligée non

seulement d'agir de soy-mesme, mais aussi de resister à la viole̅ce des especes, qui occupans sa phãtaisie, taschent d'entraisner son iugement, au contraire de sa volonté: laquelle demeure neantmoins la plus forte, & mõtre par là que son actiõ ne dépe̅d point de la matiere: puis qu'elle se porte à l'opposite d'icelle. A cette preuue s'ajoint l'experie̅ce des operations de l'ame en toutes ses parties. L'imagination, entr'autres, a cela d'excellent qu'elle inuente les choses sans aucun fondement de cette inuention, qui en perdroit le nom, si elle estoit prise de quelque suiet: la memoire ne se resouuiendroit point de ce qui luy seroit vne fois échappé iusques à ce qu'il se representast vne autrefois a elle, sinon que nostre esprit n'estant point attaché aux objets, est émeu par vne espece à penser à l'autre dont la liaison est imperceptible, & tout à fait immaterielle. Et comme il peut y auoir des songes tirez du temperament, de l'exercice & des desirs d'vn chacun, qui s'appellent naturels & artificiels; ainsi tous demeurent d'accord qu'il y en a de surnaturels qui ne dépendent aucunement de la matiere. Le iugement peut aussi estre blessé, & se trouue bien plus excellent aux vns qu'aux autres, mais il n'y a point d'homme qui n'ait du iugement bon ou mauuais, ce qui fait voir qu'il ne dépend pas de la matiere: du moins quant à ses operations essentielles: Mais quant à la volonté, nul ne peut dire qu'elle dépende de la matiere, puis qu'elle ne seroit plus volonté si elle n'estoit indépendãte de toute autre chose que d'elle-mesme. D'ailleurs, puis que l'ame agit sur le corps, comme il se remarque dans les tristesses, la ioye & les autres passions violentes, cette action ne peut estre faite par le moyen de quelque matiere corporelle: autrement ce seroit accorder vn progrez à l'infiny Car cettte matiere qui seruiroit la premiere de moyen pour faire agir l'ame sur le corps de-

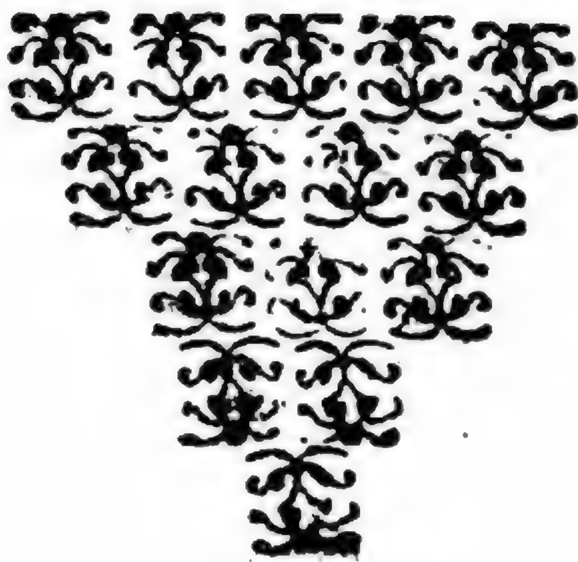
devroit,

vroit auoir receu l'impression de l'ame sur soy-mé-me, sans aucun moyen, & ainsi cette premiere action de l'ame ne dépendroit d'aucune matiere, & l'ame auroit agi hors d'icelle. Aussi y a-il plus de difficulté a conceuoir comment vn esprit peut agir sur vn corps & de dās vne matiere, que hors d'icelle attendu la grande disproportion qui est entre les deux. Cela se prouve par la comparaison du cheual & de l'Escuyer, lequel encore qu'il aille plus commodément a cheual, ne laisse pas de pouuoir aller à pied & nos bons & mauuais Anges, encore que ils guident les personnes qu'ils assistent, n'en perdent pas pour cela le pouvoir d'agir separément. La raison qui se tire des contraires sert encor a cette preuue. Car les ames patissent hors des corps apres leur separation, elles peuvent donc aussi agir hors d'iceux & separées de toute matiere, que elles endurent ce n'est pas seulement vne croyance des Chrestiens, mais des payens mesmes, bien qu'ils l'estendissant iusques à vne superstition de croire que les ames craignoient d'estre fenduës en deux, ce qui fut la cause dequoy Ænée pour les escarter dans enfers, mit si promptement l'espée à la main. Enfin il n'y a point d'apparence qu'il sorte bien des esprits de l'aimāt, & de l'ābre que la force d'vn charme sous l'apparence d'vn vnguét guerisse vn homme à cent lieuës de là, en pensant mettre son pourpoint ou l'espée qui l'aura blessé, & que l'ame raisonnable, qui se porte au de-là du plus haut des Cieux, ne puisse exercer aucune fonction hors de son suiet. Dont le contraire appert par cette éleuation qu'elle fait iusques dans les espaces imaginaires, & si vn pere laisse de sa reputation à ses descendans long-temps apres sa mort, voire si le grand Genie de nostre France fait tant mouuoir de ressorts éloignez, n'est ce pas vn signe que l'ame peut auoir au loing & dehors de son suiet, Tesmoin les diuinations des Prophetes & des Sybilles qui ont

porté leur esprit d'vn bout du monde à l'autre, & iusques dans les siécles à venir.

Le 2. dist, que comme il n'en seroit rien dans l'entendement que par la porte des sens exterieurs, ainsi l'entendement ne peut comprendre qu'en contemplant les phatosmes ou especes qui prouiennent de l'operation de ces cinq sens-là. Tant s'en faut que l'ame puisse exercer aucune fonction hors de la matiere, comme l'experience des aages nous fait voir, les actions de l'ame estans plus ou moins vigoureuses, selon que la vigueur du corps est aussi plus grande ou moindre, d'où vient que les enfans ny les veillards décrepit ne raisõnent pas cõme font ceux des aages moyens, ce qui ne peut estre attribué à autre cause qu'à la diuersité de la matiere, sans laquelle l'ame ne peut non plus agir que le feu sans humidité combustible, & si elle pouuoit faire quelque chose de soi-mesme, ce seroit par quelque autre moyen que par celuy des esprits naturels, vitaux ou animaux, lesquels seruent de liaison ou moyen, vnissant non seulement l'ame auec le corps, mais auec les obiets qu'elle doit connoistre. Or n'y ayant point d'esprits hors de nos arteres, si vous en exceptez ceux qui s'épandent par les yeux iusques a moitié chemin des obiets pour s'aller vnir auec les especes, il s'ensuit bien qu'il n'y a point aussi d'action: Ceque l'amant est dit viure dans son amante, ou au contraire, estant des locutions figurées qui ne concluant point en Physique non plus que la fascinatiõ des petits enfans & des aigneaux, laquelle, si elle se trouve veritable, vient de l'infection & venenosité des esprits qui se portent iusques aux choses enchantées, telles que sont aussi les serpens & viperes qui se prennent par la force des enchantemens. Si on ne veut rapporter ces effets à vne vertu magique qui semble plus efficacieuse & par consequent plus conuenable à vn si grand effet, lequel ne se doit pas rapporter à la parole,

mais au pact fait entre le premier Magicien & le Demon, portant que tel effet s'ensuiura à telle parole, telle chose, ou telle action, lequel effet par consequent ne se peut rapporter à nostre ame qui ne peut tandis qu'elle est vnie au corps, exercer aucune action hors de la matiere.





DEVX CENT LXXV.

CONFERENCE

Lequel est le plus difficile d'estre constant en aduersité ou temperant en prosperité.

L'Homme est de la nature des corps que la chaleur dissout & fait fondre, comme le froid les resserre, Tel estoit ce paysan qui ne voulut iamais quitter son manteau au vent du Nord, le serrant tousiours plus fort, plus il souffloit, mais le laissa si tost que la douceur des rayons du Soleil le luy eut rendu insupportable. L'aduersité & la tristesse qui la suit ont cela de propre qu'elles resserrent les arteres que la joye espanouyt, & par cette constriction deffend le cœur de l'attaque des mauuaises humeurs & vapeurs nuisibles, ausquelles la joye, par la dilatation des mesmes arteres, ouure le chemin, d'où vient que plus de personnes meurent de joye que de tristesse, la difference de ces deux passions ne paroist pas seulement en l'effet qu'elles ont sur les corps, l'ame en est diuersement attaquée. La joye & le contentement qui suit la prosperité fait mespriser les perils, ne donne pas la curiosité de s'en acquitet, non pas mesme d'escouter ceux qui nous aduertissent, cause de la vanité & presomption

& fait rechercher toutes les occasions de se donner du contentement dans lequel il est d'autant plus malaisé d'obseruer quelques bornes, entre lesquelles reside la temperance, que l'ame enivrée des plaisirs a son raisonnement troublé, sa volonté forcée par des inclinations que l'appetit concupiscible a tousiours pour la joüissance de tous les biens qu'on luy propose & principalement pour le bien agreable qui chatoüille les sens, qui ne reconnoissent plus pour amis que ceux qui se portent dans leur mesme sentiment c'est à dire les flateurs. De sorte que tous ceux qui s'opposent à nostre contentement, deuiennent insupportables & perdent bientost les bonnes graces de celuy qui est en prosperité comme firent Antisthenes & Clitus celles d'Alexandre. Il ne se faut donc pas ébahir si vne place qui donne les mains à l'ennemy, c'est a dire au vice,& chasse son secours, qui sont les remonstrances, est bien-tost prise, & s'il est tres difficile de demeurer temperant en prosperité. Il n'en est pas ainsi de la constance au regard de l'aduersité, laquelle a le mesme effet sur nos esprits, que les coups du tonnelier sur les douves du muid qu'il relie, lesquelles s'assemblẽt & se serrent de plus pres. Elle nous fait tenir sur nos gardes & nous deffier des surprises & de la force ouverte de l'ennemy, dont l'effort continuel nous aguerrit, comme la paix nous desarme. Ainsi les Troyens demeurerent inuincibles tandis qu'ils fureur attaquez ouvertement par les Grecs, mais si tost qu'ils se crurent deliurez du siege & qu'on ne leur parla que de sacrifices & de vœux pour la paix, ils se laisserent surprendre. Ainsi Samson, qui assommoit les Philistins à milliers, se laissa garroter par sa Maistresse Dalila : Dauid, tousjours victorieux sur ses ennemis, se laissa vaincre à l'amour de Bersabée, & fut presque oppressé par vne sedition domestique lors qu'il se pensoit au plus haut faiste de ses contentemens. Ainsi, dans

la prosperité, l'Ecriture dit qu'on doute de la Diuinité au lieu qu'en aduersité on y a recours, sans autre instruction que par nostre propre instinct, & il est bien bien vray-semblable que ceux qui ont leur pensée à la Diuinité n'ont pas vn si grand chemin à faire que les autres pour paruenir à la vertu Ioignez à cela que naturellement nous auons quelque inclination à la constance & fermeté, d'où vient que la plus part estiment honteux de changer d'auïs. Si bien que parmy les maux ausquels la cōstāce s'oppose, nostre esprit rēcōtre quelque vanité dont il se flatte, au lieu que la prosperité banit du commerce iusques au mot mesme de temperance, qui semble auoir quelque chose de trop bas & d'incompatible auec sa belle humeur & douce conuersation, ce qui la fait mespriser & la rend moins recherchée: Aussi n'est elle pas à comparer à la constance, qui est vn vertu non guéres esloignée des heroïques & laquelle excite l'admiration & acquiert de la loüange à ceux qui la mettent en pratique. C'estoit l'âuis des anciens Payens, lesquels ne pouuans venir a bout de la constance des premiers Chrestiens qu'ils voyoient souffrir alaigrement le martyre ont essayé d'en gagner quelques-vns par les plaisirs & les delices. Ce que l'vn de ces martyrs voulant éviter, se sentant alleché, émeu & panchant à la volupté à laquelle on l'incitoit & alloit succōber, pour s'en garantir il employa la constance auec laquelle il se trancha la langue, amortissant par la douleur qui luy en resta, tous les autres sentimens contraires.

Le second dist, que les vices se trouuent non seulement dans tous les excez & tous les deffaux, mais dans chaque point de l'vn & de l'autre, & la vertu au contraire dans le seul point du milieu, C'est ce que rend les vices en beaucoup de plus grand nombre que les vertus & la pratique de celles cy beaucoup plus difficile. A quoy nostre esprit

contribuë aussi grandement, se portant de soy-mesme & se plasant dans les excez plustost que dans la mediocrité, comme quelques Orateurs dans les hyperboles. Mais en faisant comparaison de la constance & de la temperance qui sont deux vertus fort semblables & qui ne different que du suiet dans lequel elles s'exercent, la pratique de la temperance me semble beaucoup plus aisée, puis qu'elle a affaire à vn ennemi bien plus foible à sçauoir à la prosperité, dans laquelle tout se trouue languissant & laiche, & où elle n'a qu'à tenir bonne bride. La Constẽce au contraire est attaqnée par le plus cruel & violent ennemy qu'ait la nature humaine, à sçauoir l'adversité. Or pour bien conferer ces deux estats si differens, il faut obseruer la mesme condition que font les herboristes en la connoissance de leurs plantes. Ils ne se contentẽt pas de les adoir au sortir de terre, où il n'est permis, qu'aux plus experts d'entr'eux de les distinguer, Ils les contemplent en leur perfection & estat le pius florissant, voire auec leurs racines, leur tige, flenrs & fruits. Ainsi nous faut-il comparer vne prosperité entiere auec vne aduersité extreme, pour laquelle il n'y a celuy qui n'ait quelque horreur & ne se sente inégal & impuissant de luy resister. Au lieu que chacun se promet assez de prudence pour n'abuser pas de la prosperité. Car encor que ces deux estats s'entresuiuent volontiers, celuy qui est en prosperité l'oubliant souuent & par ses vices & defaux tombant aisément en aduersité ; si est ce qu'ils sont si grands ennemis qu'on n'en peut conceuoir l'vn qu'en l'absence de l'autre. Aussi la prosperité ne nous prend qu'en trahison & par artifice, mais l'adversité nous attaque à force ouuerte, pour soustien de laquelle il faut bien vne plus masle vigueur que pour se deffendre des surprises ? encore la prosperité parmy tout ce qu'elle à craindre trouue aussi quelque chose à esperer, & ce qui rend soupçonneux

cét estat florissant est la seule foiblesse de l'esprit humain, qui se feint du mal où il n'y en a point. L'aduersité n'est pas de ce genre : elle ne peut laisser l'esprit humain en mesme assiette : de sorte que la constance luite contre-elle, non par eslection, cōme la tēperance, mais par necessité, aux traits rigoureux de laquelle il ny a point de douceur n'y d'allegement qu'on peut opposer, comme il n'y a point de soleil qui fasse aussi proprement quitter le manteau à vn voiageur, que feront les voleurs qui le tiendront à la gorge : & il n'y a celuy qui ne trouue bien plus aisé de se deffendre des flatteries & allechemens, que de la force ouverte. Aussi void on la plus part des personnes succomber aux douleurs de la torture iusques à s'accuser estans innocens, & s'il s'en trouue qui y resistent, nous nous en estonnons comme d'vne chose extraordinaire. Il n'en est pas de mesme de la prosperité, de laquelle si quelquesvns abusent il y en a beaucoup plus grand nombre qui en sçauent bien vser : Voire la pluspart des esprits se porteut d'autant plus à faire du bien & à estre vertueux qu'ils en ont le moyen, comme s'aneantissent & perdent courage dans la disette & l'adversité. D'où vient qu'aux Estats mieux policez on n'admet aux principales charges que ceux qui sont à leur aise, non seulement pour ce qu'ayant plus de biens, ils ont aussi plus d'interest à la conseruation du public qui enferme le particulier, mais pource qu'ordinairement les plus riches sont les moins portez au meschantes actions, dont les personnes de basse extraction sont les plus capables. Et de deux biens tels que sont la constance & la temperance, il est certain que nostre esprit se porte à celuy qui est le plus facile. Or la pratique de la temperance est que cette cy doit reprimer la douleur, & celle-ci seulemēt refrener le plaisir, lequel est bien moins efficacieux en nous, & y agit auec beaucoup moins de vigueur que ne fait pas la douleur,

à laquelle par conſequent il eſt plus mal aiſé de reſiſter.

Le poinct pour ce iourd'huy, Si les eſpeces ou les choſes réelles ſont les obiets des ſens : Pour la huitaine, Si vn fils peut obliger ſon pere.





DEVX CENT LXXVI.

CONFERENCE

Si les especes ou les choses sont les objets des sens.

IL n'est pas seur de s'escarter des opinions communes & receuës en la Philosophie ; telle qu'est cette-cy, que la sensation se fait par l'introduction des especes dans les organes de nos sens, Ce qui se prouue si clairement pour les sens interieurs qu'on ne sçauroit autremẽt s'imaginer que l'õ puisse parler d'vne pierre ou d'vn cheual s'il n'estoit dans la teste de celuy qui en discoureroit. Mais quant aux sens externes il y a plus de difficulté, veu que le rayon visuel par les regles de la perspectiue semble se darder iusques sur la chose veuë, autrement elle se verroit de tous les costez en mesme temps, comme il arriue à tous les autres obiets des sens qui sont esgalement perceus de toutes leurs parties ; & veu que l'odorat ne se fait point non plus que le gouster & le toucher sans l'application du corps odorant, savoureux & tangible, laquelle application rend inutile celle de son espece. Ce qui semble aussi auoir lieu aux sons, lesquels poussent successiuement l'air depuis l'endroit où se fait la collisiõ des corps iusques au timpã de l'oreille: par toutes lesquelles experiences il y a apparence que ce sont les choses

mesmes qui se communiquēt aux organes des sens externes. Mais à qui leuera cette premiere escorce il paroistra que la faculté sensitiue, tant interne qu'externe estant incorporelle, ne peut auoir rien de commun auec le corps, sinon par quelque chose de moyen entre le corporel & incorporel, telle qu'est l'espece corporelle en ce qu'elle vient du corps, & incorporelle en ce qu'elle n'occupe point de lieu : Car il se fait vn flux & vne émanation continuelle de tout ce que les corps ont de communicable au sens, qui est leur image & representation, appellée espece, non de la nature de celle qui est constituée par la differēce qui le diuise gēre, laquelle est vne nature generale qui conuient à plusieurs indiuidus, mais vne abstraction de la chose & production d'icelle, telle que nous apparoist nostre image das le miroir où cette espece visible n'est pas plus solide que tout le reste de l'air, qui est aussi remply d'especes de tous les autres sens. Ce qu'elle se void au miroir & non pas ailleurs venant de la refraction du rayon visuel qui se fait dans sa glace polie. Toutes ces especes sont plus ou moins materielles selon la diuersité des sens pour lesquels elles ont esté faites. Car les visibles sont du tout immaterielles, l'vn adorables & auditoires, en partie immaterielles & en partie conjointes auec la matiere : comme il se void en ce que plusieurs odeurs & sons differens ne peuuent paruenir aux nez & à l'oreille separément, mais se confondent tellement les vns auec les autres que de deux ou trois diuers il s'en fait vn composé de tous ensemble : les especes tactiles & celles qui se peuuent gouster sont entierement corporelles, & ne peuuent estre connuës par les sens sinon par leur application sur leurs organes par le moyen de la saliue & du derme ou derniere peau, D'où semble deuoir naistre cette distinction : que les sens internes n'ont point d'autres objets que les especes : des externes, la veuë s'en sert aussi : mais pour les quatre

autres sens, le son & l'odeur se communiquent partie par les especes & partie par la chose tant seulement, ainsi nul ne dira que ce ne soit pas le feu qui brusle quand on le touche, & qu'on ne gouste pas le vin en le beuuant, mais l'espece de l'vn & de l'autre.

Le second dist, que les Philosoqhes pour nostre instruction ont imité les Astronomes, lesquels pour nous faciliter la science des corps celestes, y ont feint des paroles, des cercles & autres remarques qui ne sont point réellement dans les cieux. Ainsi nous ont ils figuré des especes afin de seruir d'obiets à nos sens, pource qu'il estoit autrement mal aisé de conceuoir par quel moyẽ les choses corporelles ne bougeant de leurs places, pouuoient estre connuës par les sens: Bien qu'en effet le mot d'espece soit vn nom inueuté à plaisir, & par la maxime des mesmes Philosophes, qui deffendent de multiplier les choses & les termes sans necessité, nullement necessaire à la sensation: laquelle, pour commancer par les deux derniers des sens, qui sont le toucher & le gouster, n'a que faire d'espece en ces deux-là, par l'aduis d'Aristote: aussi peu pour l'odorat, puisqne les choses odorantes exhalent notoirement leur substance, qui s'altere, se perd & se diminuë auec l'odeur, comme il se void dans les parfums: & moins pour l'ouye, puisque le son ne s'estend que iusques où l'air pent estre agité & porté aux organes auditoires. Il n'y a que la veuë qui a donné plus de suiet de doute en cette matiere, mais pour faire voir qu'elle ne se fait nõ plus par le moyẽ das especes: Il faudroit que ces especes la fussent corporelles ou incorporelles. Non le premier, pource qu'elles rempliroient l'air, ou du moins l'altereroient par leur meslange, comme font les sons & les odeurs: mais vn œil peut voir cent mille obiets differens sans que l'air, qui luy sert de moyen, en soit en aucune façon moins serein: voire ces pertendues

especes se penetrant les vnes les autres, monstrent qu'elles n'ont point de dimensions qui sont de soy impenetrables : Bref ne se confondant point ensemble, bien que logées en mesmesme lieu, c'est bien signe que ce ne sont pas des corps: Non aussi des esprits, puisque des accidens corporels, tels que sont les obiets de la veuë, la grandeur, la figure, le nombre, la couleur & la lumiere, ne peuuent rien produire de spirituel, Moins participent-elles de deux natures à la fois, n'y ayant que l'homme qui soit composé de corps & d'esprit, encor est ce à diuers respects: estant corporel au regard de son corps & spirituel au respect de son ame: sans qu'on puisse inferer de là que le corps soit spirituel, ni l'ame corporelle.

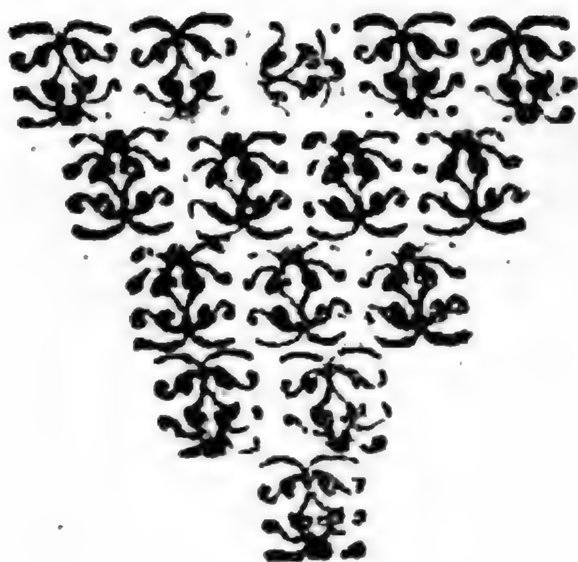
Le 3. dist : que l'opinion de ceux qui veulent que la veuë se fasse par omission des rayons visuels, & non par reception de l'obiet ou de son image dans l'œil, détruit celle des sepeces. Or elle est la plus vray-semblable, soit que vous regardiez la structure de l'œil, lequel en sa petite quantité ne sçauroit receuoir la grandeur des choses qu'il void, & par ainsi ne les reçoit pas ni les figures, autrement il feroit mentir la maxime, que le contenant est plus grand que le contenu, & sa figure qui est conuexe, ne peut receuoir les objets autrement que les miroirs de la mesme forme qui les representent moindres qu'ils ne sont, comme les concaues les font voir plus grãds & monstrueux, Soit que vous consideriez les feux & estincelles qui sortent la nuit des yeux de quelques animaux, comme sont les chats, lesquels voyans dãs l'obscurité on ne peut attribuer leur veuë à la reception de l'espece dans leur œil, puis que la nuit qui est interposée les empesche d'y paruenir. Il reste donc que leurs esprits visuels se portent iusqu'à l'objet qui se fait sentir à eux par la continuë de ses rayons. De sorte que la veuë non plus que les autres sons externes n'a point besoin

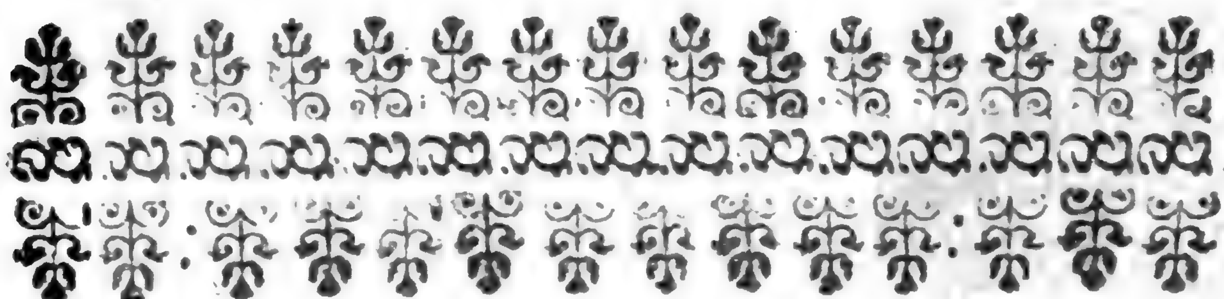
especes. Aussi peu sont-elles necessaires à la fonction de sens internes : Car depuis que le commun a distingué cette odeur de cette couleur, de ce son, de ce goust ou de cette qualité tangible, l'imagination forme vn phantosme simple ou composé de toutes les circonstances & differences qui le peuuent distinguer & éuiter la confusion : & deslors il n'est plus besoin d'especes : le iugement n'a rien à faire sinon à contempler, vnir & diuiser ces phantosmes.

Le 4. dist qu'il ne se faut point trauailler apres les mots, puis qu'il est certain qu'il ne se peut faire aucune sensation interne sans le rapport que fait le sens externe au sens commun, comme la Vedette ou sentinelle à son Caporal, & le sens commun à la phantaisie, elle a la memoire, au iugement & à la volonté comme à de hauts officiers : comme ces lettres que ie trace ne sont pas les choses qu'elles signifiẽt mais leurs signes, par la veuë desquels toutesfois s'acquiert la connoissance de la chose. Soit donc qu'on les appelle signes, phantosmes ou especes c'est par leur moyen que s'exercent les facultez de nostre ame au dedans : & pour le dehors il n'y a point de difficulté que les especes sont aussi sensibles à quelques organes, mais tousiours à la veuë, dont la preuue se void en ces miroirs qui reiettent les especes en dehors, faisans paroistre suspendu en l'air & comme sortant du miroir le bras ou la chose qu'on luy presente. Cette preuue se fait encore par la naïfue representation de tous les objets qui passent deuant quelque espace vuide tapissé de blanc, dans lequel la lumiere n'est introduite que par vn petit trou : Car alors toutes les images des choses s'appliquent sur cette blancheur auec vne naïfueté qui ne differe en rien de l'original, sinon que les images sont renuersées si on ne les rectifie par vn miroir opposé. Ce qui est vn fort argument contre l'opinion de ceux qui veulent que la veuë se fasse

par émiſſion, n'y ayant point d'apparence que le rayon viſuel aille ſe flechir & courber contre ſa nature pour aller chercher au trauers de ce petit trou les images des choſes dont les eſpeces ſe preſentent lors à la veuë.

Le point pour ce iourd'huy, qui deuoit eſtre traité le dernier Lundy de l'année paſſée, mais a eſté remis au premier de cette-cy, Si vn fils peut obliger ſon pere : Le ſecond pour la huitaine : Du ver à ſoye.





DEVX CENT LXXVII.

CONFERENCE

Si vn fils peut obliger son pere.

PVisque l'on à douté auec grande raison si vn esclave pourroit obliger, c'est à dire exercer quelque bien fait enuers son Maistre qui auoit droit de vie & de mort sur luy, attendu que l'esclaue ne pouuoit rien faire à quoy il ne fut obligé vers son seigneur, auquel appartenoit tout ce qu'il pouuoit acquerir: il semble que les enfans, sur lesquels anciẽnement par le droit des Romains, les peres auoient mesme droit, & qui d'ailleurs leur doiuent la vie, ne puissent aussi obliger leurs peres, veu que sans cette vie là ils n'eussent pas esté capables d'aucune action: De sorte que c'est demander si les rameaux peuuent obliger leur racine & le ruisseau sa source, que de chercher si vn fils peut obliger son pere. Tant s'en faut que ce dire, si souuent rechanté par les regens, soit iamais sorti de la bouche d'Alexandre: qu'il deuoit plus à son precepteur Aristote qu'à son pere, Philippe, cettuy-cy ne luy ayant donné que la vie, mais l'autre la bonne vie. De fait, qu'vn fils contribuë tout ce qu'il pourra au bien de son pere, il luy doit cela mesme qu'il ait eu le pouuoir de luy donner ou contribuer quelque chose, & il n'eust pû jamais rien acquerir si le bien-fait du pere qui l'a fait estre ne l'eust preueu, auquel il ne peut iamais

rendre ce qu'il a receu, l'estre estant non seulement le premier & le fondement, mais le plus grand de tous les biens, & lequel emporte tellement apres soy tous les autres que l'amitié & la beneficence qui en est le fruit, n'abandonne iamais les peres autheurs de nostre estre : ausquels le bien faire est naturel, au lieu que celuy des enfans enuers les peres, semble estre purement ciuile & du droit des gens. C'est pourquoy Dieu n'a point commandé dans sa Loy aux peres d'aimer leurs enfans, mais bien aux enfans d'honorer leurs Peres, preuoyant que les premiers y manqueroient beaucoup moins que les autres. Il est donc impossible qu'vn enfant ne s'acquite pas seulement du deuoir qu'il est tenu rendre a son pere, mais qu'en faisant plus qu'il ne doit, il se porte iusques à l'obliger des biē faits ausquels il ne sera pas tenu, estant préalable de s'acquiter de ce que l'on doit, auant que l'on puisse acquerir obligation sur quelqu'vn, ce que le fils ne sçauroit iamais faire, car s'il donne du bien à son pere, c'est de luy qu'il a receu le moyen d'en acquerir, s'il luy cōserue sa vie & s'oppose à ceux qui la luy veulēt oster il doit à son pere ce corps & cette vie qu'il met en hazard pour sauuer la sienne. Aussi seroit ce vne dangereuse doctrine & qui estoufferoit aisément ce peu qui reste de reuerence & de respect dans l'esprit des enfans, si on adiouste encore cette creance à l'ingratitude qui se glisse si aisément en eux, qu'ils leur puissent rēdre plus qu'ils ne leur donnent: comme le debiteur qui a dans ses coffres plus d'argent qu'il n'en doit à son creancier, le regarde bien d'vn œil moins abaissé que lors qu'il se sent incapable de le payer, qui est celuy duquel nous venerons la Diuinité pour la mesme raison & à cause de la disproportion que nous reconnoissons entre elle & nous : le contraire égalant les personnes & introduisant ensuite souuent le mespris, qui est la chose du monde que les peres ont le plus à

craindre.

Le second dist, qu'encores qu'il ne se puisse rien inferer de vray des choses si éloignées, voire contraires que sont les enfans & les esclaues neantmoins ce qui s'en pourroit tirer seroit que si les esclaues peuuent obliger leurs seigneurs, à plus forte raison les enfans peuvent exercer beneficence envers leurs peres,& leur rendre non seulement des bons offices, mais faire plus à leur esgard quils ne sont tenus. Or les esclaues le peuvent nonobstant les sujetion, puisqu'vn soldat peut obliger son Capitaine, voire son General : le bien fait estant vn effet de l'ame qui est tousiours libre & ne peut estre assuietie comme le corps & y ayant plusieurs choses indifferentes ausquelles vn esclaue n'est point tenu, & lesquelles faisant il conserueroit sa vie,au lieu qu'il la perd en ne le faisant point pour sauuer son Maistre. Dequoy cét excellent traité des benefices de Seneque, duquel la plus part de cecy est extrait, nous fournit plusieurs exemples d'autant plus a estimer qu'ils sont rares : Tel que celuy de ces deux esclaues de la Ville d'Adrument : lesquels sous l'apparence de s'estre fait transfuges de cette Ville vers leurs ennemis, conseruerent l'honneur & leur Maistresse : & de cét autre qui s'estant couuert des habits de son Maistre proscrit, s'alla faire tuer pour luy. Mais la cause des enfans est sans comparaisõ plus fauorable, encore qu'ils doiuẽt beaucoup à leurs peres pour la naissance qu'ils ont receuë d'eux, si est-ce que ce biẽ fait peut estre non seulement reconnu par d'autres qui l'égaleront, maissurpassé iusques au point de pouuoir obliger ceux ausquels ils doiuent la vie, & cette doctrine bien loin de diminuer ou ralentir les deuoirs des enfans envers leurs peres, est plus capable de reueiller entr'eux vne loüable émulatiõ, que n'est la nonchalance qui suit ordinairement ceux qui sont accablez de debtes, & hors d esperance de les payer ,ou la rigueur insupportable de ceux

qui croyent qu'on ne les ſçauroit iamais ſati faire: dans lequel combat de biens faits les vaincus ne ſont pas moins heureux que les vainqueurs. Il n'y a que cette difference, que le fils duquel Dieu aura tellement beni les deſſeins qu'il aura vaincu ſon pere de bienfaits, le doit laiſſer dire à ſon pere, ſans tirer iamais cette penſée hors de ſon ſein: & le pere au contraire n'a point de plus grãde ſatisfaction que de publier par tout qu'il en doit de reſte à ſon fils, quand il eſt vray, comme il s'en eſt trouué des exemples dans tous les ſiecles. Ainſi Moyſe rendit à ſon pere, voire à toute ſa nation, plus qu'il ne luy deuoit pour ſa naiſſance, à laquelle la rigueur des Edits de Pharaon l'auoit empeſché d'adjouſter l'education que ſa mere ne luy donna que par rencontre, l'ayant au contraire plus deſobligé par l'expoſition qu'il auoit faite de luy en ſa foible enfance qu'il ne l'auoit obligé en luy donnant la vie, l'vn ayant eſté fait par hazard & l'autre à deſſein: & la vie qu'il luy auoit donnée auant qu'il fut, luy eſtant lors indiffente, ce qui ne ſe peut dire de la vie apres que le corps en eſt animé. N'en n'auroit point eſté connu ſinon qu'il eſtoit pere de Ioſué, ny Ieſſe s'il n'euſt eſté pere de Dauid: Non plus qu entre les Grecs on n'auroit point parlé de Sophroniſcus ſinon qu'il eſtoit pere de Socrate le méme ſe pouuant dire d'vn infinité d'autres: comme c'eſt la coutume des grands perſonnages d'eſtre eux meſmes Architectes de leur fortune, laquelle auſſi bien que l'induſtrie, & Dieu meſme, prẽd à taſche de tirer les hõmes de la pouſſiere, pour les éleuer aux plus hauts degrez d'honneur deſquels par conſequent on ne peut dire qu'ils ayent pû obliger leurs peres. Car ſans mettre icy en ayant des raiſons moins honneſtes tirées du plaiſir des peres en la generation, au lieu qu'vn fils ſauuant ſon pere du peril, auec peine & douleur, ou d'autres peu ſouſtenables, comme que la vie a eſté eſtimée vn mal de quelques vns: Il eſt certain

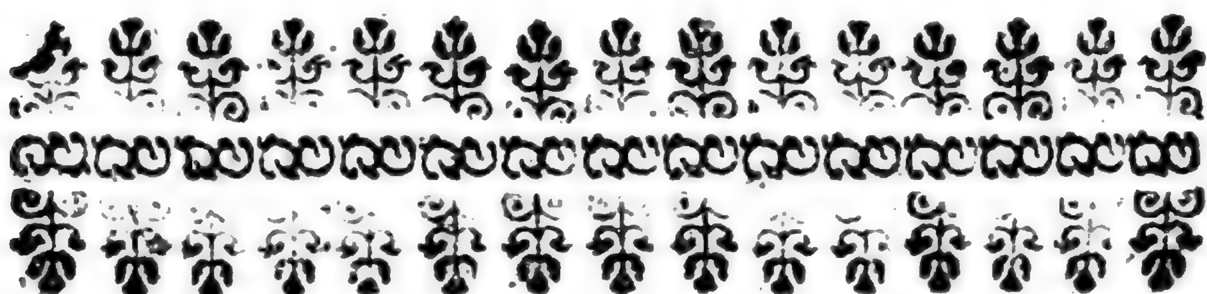
que le fils qui tire son pere du paganisme ou de l'heresie, & luy donne la connoissance de son salut, luy rend vn plus grand bien qu'il n'en a receu de luy si la vie eternelle est à preferer à la temporelle : voire que le fils qui garantit son pere d'vne mort ciuile & honteuse qu'il alloit encourir, passe d'autãt l'obligation qu'il luy auoit des sa naissãce, comme la mort naturelle est à preferer à la ciuile. Ie dis plus, que le pere ne peut donner qu'vne fois la vie à son enfant qu'il n'oblige point, pource qu'ils n'en sçauent rien ny l'vn ny l'autre, non seulement lors de la generation, mais quelques-vns mesmes apres, du moins n'y en a t'il point de science certaine, estant vn fait duquel il faut croire les meres, mais vn fils peut rendre & garantir plusieurs fois à son pere la vie & l'honneur, que chacun demeure d'acord estre plus que la vie, puisque la pluspart expose si volontiers la vie pour conseruer l'honneur, & que les plus poltrons qui n ont pas le courage d'en faire autant, donne neantmoins leurs suffrage à se chois. Enfin l'action vertueuse estant plus noble que la vie, puisque la fin est plus noble que son moyen, celuy qui estant meilleur que son pere luy enseignera la vertu, luy donnera plus qu'il n'aura receu de luy, & pour le seul point de l'estre ne dois pas moins à chacun de mes ayeuls qu'à mon pere, veu qu'il n'eust pas esté ni moy par consequent sans eux, mais à tous ensemble, Ie ne dois pas la meilleure partie de moy, qui est mon ame, par laquelle seule ie rendent les biens-fait.

Le trosiiesme dit qu'estre plus grand que son pere, differe bien d'auec l'obliger, & l'vn n'en suit point de l'autre. D'ailleurs on peut faire du bien à quelqu'vn sans l'obliger comme celuy qui rend vn bien-fait, n'oblige pas celuy à qui il le rend, encore qu'il luy fait du bien. Ainsi vn enfans peut bien rendre a son pere le bien qu'il a receu de luy, mais non pas l'obliger, pource que celuy qui veut obliger

quelqu'vn, doit estre premierement quitte auec luy Or en considerant vn pere qui auroit fait son deuoir à l'éducation & instruction de ses enfans, & pareillemēt vn fils qui face tout son possible pour s'acquiter enuers son pere de ce qu'il luy doit, cōme il faut dans les propositions morales peser la chose d'vne balance esgale : tout ce que l'enfant pourra jamais faire sera de s'acquiter, encore sera vne chose bien rare de trouuer vn fils dont l'affection responde à celle de son Pere Tant s'en faut qu'il le puisse surpasser en biens faits, comme il faudroit pour le pouuoir obliger moralement, ne pouuant d'vne obligation naturelle, n'estant pas icy question d'vne obligation ciuile, de laquelle tout maieur est capable.

Le point pour ce iourd huy, Du Ver à soye Pour la huitaine, Si les sciences sont vtiles à vn Estat.





DEVX CENT LXV.

CONFERENCE

Du Ver à soye.

L'Vsage de la soye est venu des Indes Orientales, dans l'Europe il y a plus de mille ans, & s'est particulieremnnt introduit dans l'Italie par deux Religieux qui en apporterent la graine il y a trois cens ans : dans lequel Pays d'Italie-l'honneur qui a esté laissé au trafic a fait cultiuer cette marchandise ; qui pour estre precieuse, de facile transport pour sa legerité, & l'vn des principaux instrumens du luxe, qui n'a jamais manqué de Partisans en aucũ siecle, y a apporté de grãdes richesses qu'elle a attiré d'ailleurs. Ce nom latin qu'elle a de *sericnm*, luy vient de celuy de *Seres*, Peuples Orientaux qui l'ont cultiuée auec plus de soing & luy est arriué le méme qu'à plusieurs autres choses excellentes tirees des principes vils & abiets, car l'animal qui fait la soye est vn insecte comme tous ceux qui filent : à sçauoir l'Araigne & la Chenille, & ne differe en rien de cette-cy, sinon que la Chenille est veluë, & la soye du Ver est plus forte que enuelope de la Chenille est d'autre couleur, mais leur figure & grosseur n'est pas seulement commune à l'vne & l'autre, leur naissance est pareille, s'esclosent d'œufs, viuent de fueilles, s'enferment dans des boubines, & en sortent apres estre deuenus

Papillõs, par vne metamorphoſe qui les porte d'vne extremité à l'autre, à ſçauoir de la nature de reptiles à celle d'oiſeau, & que la ſeule frequence nous empeſche de colloquer entre les plus grandes merueilles de la nature, veu la grande difference qui ſe trouue entre ces deux formes, qui a fait douter ſi le ver deuenant Papillon ne changeoit point d'eſpece comme il ſeroit vray, n'eſtoit que chaque choſe produiſant ſon ſemblable, & le Ver à ſoye naiſſant de la ſemence du Papillon, c'eſt bien ſigne que l'vn & l'autre ſont de meſme eſpece: voicy leur progrez L'Eſpagne nous enuoye ordinairement la meilleure graine ou ſemẽce de ces Vers, ſemblables à des teſtes d'épingles noires, ou graine de nauette vn peu applatie des deux coſtez : laquelle au mois d'Auril eſtant miſe entre deux oreillers chauds ou exposée au Soleil, tenuë dans la doubleure de ſes habits, ou autrement rechauffée par vne chaleur tiede, mais ſans humidité, il en ecloſt de petits vermiſſeaux de meſme couleur noire en leur naiſſance, leſquels pour leur petiteſſe ſemblables à des pointes d'éguille paſſent au trauers de petits trous faits en vn papier dont on les a couuerts, & s'attachent aux fueilles de Meurier qu'on a auſſi miſes ſur ce papier troué, ſur leſquelles fueilles toute la graine vtile eſcloſe, va rampant dans cinq ou ſix iours apres le premier vermiſſeau ſorty de ſa Coquille: tout ce qui eſcloſt apres ne faiſant iamais bonne fin. Ces vermiſſeaux ſont de là tranſportez auec la fueille ſur des tablettes ou clayes en lieu temperé, en vne Chambre claire & ſpatieuſe, où on les change deux fois le iour de fueilles, entre leſquelles le Meurier blanc rend la ſoye plus delicate que le noir, au defaut duquel la fueille de Roſier, de Laituë & quelques autres peuuent eſtre ſubſtituées: mais le Ver bien qu'il ſubſiſte par cette nourriture, toutefois ou ne file point, ou fait vne ſoye ſemblable aux boubines ou couchons des Chenilles. Il ſe

repaiſt ainſi quarante-iours, pendant leſquels il deuient gris & change quatre fois de peau, ne mangeant point quelques iours auant chacune muance, à cauſe de ſa plenitude qu'il reſſent lors, qui ſe contente entre ſes maladies, car il y eſt ſuiet, & elles obligent ſouuent ceux qui en prennent le ſoing à les changer d'vne Chambre en l'autre, lors meſmes que l'on les void mourir en grande quantité: le parfum d encens, benjoin vinaigre & vin, comme auſſi l'odeur du lard grillé les reconfortant; pour leſquelles éuiter & les attaques des mouches & fourmis, qui en ſont friandes, ils doiuent eſtre ſoigneuſement nettoyez, leurs tablettes auec la fueille d'abſynte, ou arroſée de vin qui ſoit deſſeiché auant qu'elles y touchent, toute humidité leur eſtāt nuiſible, comme auſſi le ſel ou les mains qui y ont touché. Tout ſon vehément, comme de mouſquetades, cloches & trompettes, les tuë: l'haleine forte de ceux qui s'en approchent, meſmes de ceux qui ont mangé ou manié des aux ou oignons, leur eſt fort nuiſible. Lors que leur terme de filer approche, qui eſt enuiron ſix ſemaines apres leur naiſſance, auquel temps ils ſe trouuent de la groſſeur du petit doigt, plus tranſparans que de couſtume & le muſeau tellement allongé qu'il repreſente la forme d'vn nez, cét animal s'agitant lors d'vn mouuement extraordinaire, qui teſmoigne l'incommodité qu'il reſſent de ſa charge: Alors on ne le nettoye plus, & on luy donne moins à manger, puis on plante ſur ſes tablettes des branches ſeiches de bruyere, genet, ſerment, & ſur tout de bouleau, comme plus delicat & moins eſpineux, de peur qu'il ne picque le Ver ou accroche la ſoye. De là vous les voyez attacher leurs premiers filets, & jetter de leur bouche vne de mie ſoye ou capiton, puis vn autre plus parfaite, & dont le fil eſt continu, accompagné d'vne gomme qui la fait adherer l'vne à l'autre, en ſorte qu'il s'enuironne tout de cette

ſoye,

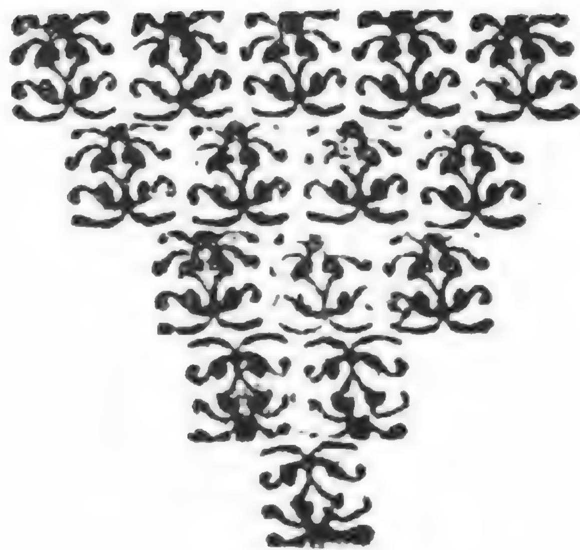
ſoye,ordinairement jaune, rarement verdaſtre ou blanche & ſe trouuant au bout de ſa fuzée, n'a que ce qu'il luy faut de place, lors il demeure quinze iours immobile & couuert d'vne taye ou petite peau s'emblable à celle qui couure le pinon ou fruit de la Pomme de pin, ſous ſa coquille & qui paroiſt lors qu'elle eſt caſſée: mais ces 15. iours paſſez (leſquels ceux là deuancent qui veulēt profiter de ſa ſoye, & ne ſe ſoucie pas d'en auoir de la graine) le Ver à ſoye, de mort qu'il sembloit, perce ſa boubine, & ſort en forme de Papillon blanc & cornu, portant l'image de la Reſurrection: puis s'accouplans le maſle qui eſt plus greſlé auec la femelle plus groſſe, elle répéd enſuite ſa graine ſur papier vn blanc eſtendu ſous elle à cette fin; ou ſi l'on la veut ſeparer, ſur vne piece de ratine, d'où on la fait tomber plus aiſément dans vne boëte pour la garder ou vendre à l'once, qui ſe fait ordinairement de cent maſles & d'autant de femelles, dont la graine auant leur accouplement eſt ſterile. Que ſi l'on en veut tirer la ſoye, qui eſt le principal profit pour lequel on fait cette nourriture, quinze iours apres qu'ils ſont montez, on jette ces boubines dans de l'eau plus que tiede, & les femmes & enfans deſtinez à cette beſongne remuent l'eau auec vne poignée de bouleau iuſques à ce qu'ils ayent acroché ſept ou huit fils de ſoye qu'ils deuident enſemble & les tordent en eſcheueaux qui eſt la ſoye écreuë.

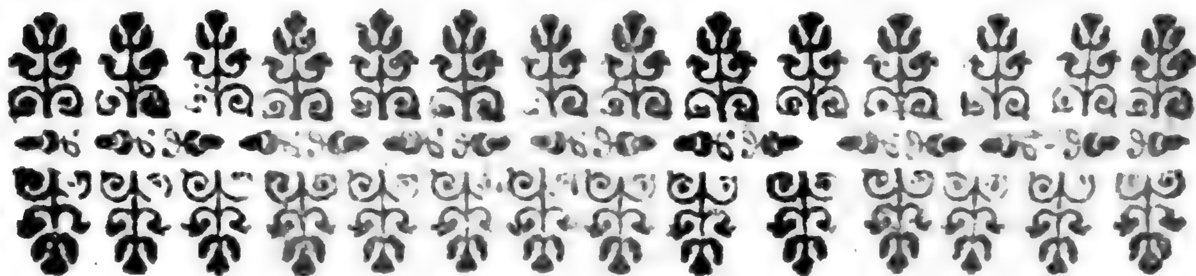
Le ſecond diſt: qu'il eſt à croire que l'vſage de la ſoye eſtoit inconnu aux Iuifs, puis que dans les ouurages de ce magnifique Temple de Salomon, où ils n'eſpargnoient rien de tout ce qu'ils auoient de plus precieux, il n'eſt point fait mention de ſoye, au lieu de laquelle ils employoit des poils de Chéure & autres toiſons precieuſes en-tr'eux, mais il n'eſtoit pas ignoré des Grecs ny des Romains des premiers; puis que Pariſatis Mere de Cyrus diſoit ordinairement que l'on ne deuoit donner aux Roys que des

paroles de soye : des seconds, puis qu'ils auoient des habits tous de soye qu'ils apelloient *vestes holosericas*, ce qui est d'autant plus croyable que les peuples de la Chine s'en seruoient plus de mille ans auant nous, ont des liures fort anciens, dont le papier est fait de soye. Cependant par la reuolution des temps, qui rend inconnu en vn siecle ce qui estoit familier en l'autre, il se trouue que Pline pour n'en auoir jamais veu, en conte des fables estranges, appelant le ver à soye mouche, bien qu'il ne commence à deuenir mouche, comme il a esté dit, sinon lors qu'il ne fait plus de soye: disant qu'elle fait son nid de buoë si dure que les ferremens n'y peuuent entrer, qu'elle fait dans ce nid plus de cire que les autres Mouches ; puis apres, ne se satisfaisant pas luy-mesme, vse d'vn discours qui montre bien qu'il auoit ouy parler de nostre Ver à soye, mais qu'il ne l'auoit jamais veu ni rien appris au vray de son histoire, quand il dit que la soye venoit d'vn Ver qui a deux cornes, lequel produit certaines Chenilles qui engendrent ce qu'on appelle *Bombylius*, d'où sort le Ver qui procuit celuy qui fait la soye, & le tout en six mois : les derniers Vers faisans, dit il vne toile de soye comme l'arrigué, & que la premiere qui trouua l'inuention de défaire cette toile, pour se seruir de la soye, fut Pamphyla fille de Latone ; de l'Isle de Ceos. Enfin enrichissant encore cette fable par vne nouuelle fiction, dit qu'en l'Isle de Lango les Vers à soye s'engendrent des fleurs que la pluye fait tomber des therebyntes, Fresnes, Chesnes & Cypres, verifiées par les vapeurs qui sortent de la terre, estaes du commẽcement de petits Papillons nuds qui demeurent velus pour se garantir du froid, & ont les pieds si aspres qu'ils raclent tout le coton qu'ils peuuent agrafer sur les fueilles d'arbres, pour en faire leur soye, puis la foulent auec les pieds, la cardent auec les ongles, & l'ayans reduite en soye, la suspendent

entre les branches des arbres oùils la peignent pour la rendre plus ſubtile, puis ils s'enuelopent dedans comme en vn peloton de ſoye, qu'à lors on les met en des pots de terre pour les tenir chaudement, où on les nourrit de ſon iuſques à ce qu'ils ſoient renouuelez& qu'ils reprennent leurs ailes comme auparauant la beſongne qu'ils auoient laiſſée, Tant c'eſt vne choſe pitoyable que le devoyement de la verité, & tant il eſt mal aiſé hors de ſon ſentier d'en faire rencontre.

Le poinct pour ce iourd'huy: Si les ſciences ſont vtiles en vn Eſtat. Pour la huitaine: Pourquoy l'eau s'endurcit-elle en ſe glaçant, & deuient neantmoins plus legere?





DEVX CENT LXXXI.

CONFERENCE

Si les ſciences ſont vtiles à vn Eſtat.

C'Eſt l'avis de celuy qui ne croyoit iamais les Eſtats deuoir eſtre bien-heureux, ſinon que les Roys ſeroient Philoſophes où les Philoſophes regneroient. Et puis que la politique eſt la ſcience de bien gouuerner vn Eſtat, qui eſt-ce qui peut douter que la ſcience n'y ſoit vtile ? Auſſi les Aſſemblées des hõmes ne different en autre choſe des cauernes des beſtes ſauuages & attroupement des Oyſeaux & autres animaux irraiſonnables, ſinon par le ſecours mutuel que les hommes ſe rendent les vns aux; autres ce qui a fait approcher leurs cabanes? d'où ſont venus les Hameaux : comme d'eux les Villages, les Bourgs, les villes : où le plus grand ſecours ſe tirãt du ſçauoir, ſans lequel on peut auſſi toſt s'entre nuire que s'ayder, il ny a point de doute que les ſciẽces ne ſoient profitables à la ſocieté humaine. D'où vient que celuy là eſt de plus grand ſeruice à ſon Voiſin & à ſon Amy, lequel ſçait le plus comment le plus ignorant leur eſt plus vtile ; de quoy l'experience d'vn chacun doit eſtre creuẽ. Or il n'y a celuy qui cherhant vn Vaiſſeau à voyager ſur Mer ne s'adreſſe pluſtoſt à vn Pilote ſçauant

qu'à vn ignorant. Il en faut dire autant d'vn Medecin, d'vn Advocat, voire d'vn Cõfesseur & directeur de conscience, sans en excepter mesmes les moindres disciplines & qui paroissent plus abiectes n'y ayant celuy qui ne recherche de la captiuité en tous ceux qui exercent les professions desquelles il a affaire. C'est donc bien vn signe puis que l'Estat est composé de toutes ces personnes là & que les plus sçauantes y sont les plus recherchées, que le sçauoir est vtile à vn Estat. C'est par la science que les perils qui menacẽt les Estats, sont éuitez par les sages Ministres & Conseillers : si l'on peut iuger du tout par vne partie, puisque les plus sçauans d'vn Estat gouuernent le reste qui est composé des plus robustes & vigoureux, il est bien croyable que les sciences luy sont necessaires. Aussi l'entendement dans lequel reside la science estant le guide & le juge de toutes les autre facultez de nostre ame, la science a le mesme empire sur les autres qualitez & habitudes de nostre esprit que l'entendement sur les autres facultez. Ce qui se void dans la comparaison de l'homme auec les autres animaux, lesquels il ne surpasse point en force de corps ny aux fonctions de ses sẽs externes, qui sont au contraire plus vigoureuses en ceux-cy que dans l'homme C'est la seule science & connoissance des choses par laquelle il les maistrise : dont tous les peuples belliqueux & vertueux nous ont fourny des exemples, & entr'autres les Grecs & les Romains : les premiers ayans eu chez eux la Monarchie en mesme temps qu'Aristote Précepteur d'Alexandre y florissoit : & les seconds s'estans acquis l'Empire du monde aussi en mesme temps que les disciplines y estoient en leur plus grand lustre.

Le second dist, que l'vn de nos Roys plus experimenté aux affaires d'Estat, à sçauoir Louis XI. deffendant à son successeur d'apprendre plus de cinq

mots de latin, si conus d'vn chacun *qui nescit dissimulare nescit regnare*; laquelle langue toutes-fois estoit alors, comme encore à present, reconnuë pour la clef des sciences a bien fait voir par-là son sentiment sur cette question, lequel testament pour n'auoir pas bien esté executé par François I. qui fauorisa le plus les sciences en France: ce titre qu'il s'acquit de pere des Lettres luy cousta bon; ses sujets s'estans tellement addonné aux sciences pour luy plaire, selon la maxime de tous les peuples, & notāment des François d'imiter les actions de leur Prince, que leur humeur martiale dégenera incontinent en vne Estude Cazaniere qui abastardit le courage de la plus part de la Noblesse & réduisit les affaires à vn point qu'il falut rendre les Charges venales, & par la prise de ce Roy deuant Pauie, voire le Royaume presque au bord de sa ruine; Ce pandant qne les Turcs accroissoient leur Empire par les mesmes loix qu'ils obseruent encore à present, dont la principale est vn guerre irreconciliable aux sciences, pour le bannissement eternel desquelles l'Imprimerie y est interdite à peine de la vie: voire encore que la Medecine semblast devoir estre exempte de cette rigueur, veu sa necessité, de peur de faire breche à cette Loy, aux despēs de leur vie mesme: ils ne souffrent point parmy eux de Medecins non plus que d'Auocats Turcs, mais ils se contentent de sçauoir faire le métier de la Guerre, laissans toutes les autres sciences à leurs Esclaues & Estrangers: ce qui rend aussi nos Suisses, cōmunement sans lettres si bien versez aux actions militaires. Aussi, la science est elle l'vne des choses que le sage Salomon a plus taxé de vanité: laquelle est reconnuë enfler & enorgueillir tous ceux qui la possedent ou croyent posseder, les rendant par mesme moyen presomptueux, & par consequent refractaires & desobeïssans aux loix du Prince, qui est la semence des sedetions, la pire maladie d'vn Estat

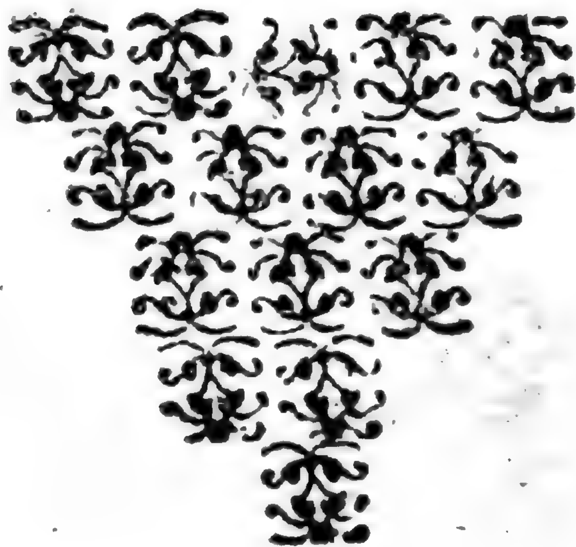
dans lequel mesme il n'y a point de moins religieux que les sçauãs qui déferent trop à leur raisonnemẽt & trop peu à la foy, qui prend à tasche de la combatre. D'ailleurs l'oisiueté estant pernicieuse aux aux Estats, & les Estudes nourrissans la faineantise & le loisir, elles ne luy peuuent estre que dommageables. C'est pourquoy les Gots ne furent retenus par autres raisons à conseruer les Bibliotheques de l'Italie qu'ils vouloient brusler s comme la pluspart des autres richesses de ce païs-là par eux conquis, sinõ par la cõsideration qu'elles seruiroient à entretenir la molesse & oisiueté des Italiens, qui les auoit rendus incapables de se deffendre, car les sciences estans toutes fort longues, sans mettre en ligne de compte le temps qu'il faut employer aux langues & disciplines qui ne leur seruent que d'entrée & de preparation, l'aage de l'homme est à demy consumé, du moins celuy qui est capable d'enseignement, auant que l'on puisse acquerir la perfection en aucune. Tellement qu'il ne reste plus de temps pour employer en autre chose: & par consequent l'Agriculture & la Marchandise, qui demande aussi chacune leur homme tout entier, demeurent desertes, bien qu'elles soient sans comparaison plus necessaires à vn Estat que ces belles speculations des sciences oiseuses, qui n'effeminent pas seulement les esprits par la connoissance des dangers, & par les autres voyes qu'elles leur presentent d'acquerir des biens & de l'honneur, mais aussi abatent par leurs veilles & meditations, faute d'exercice, tout l'enbonpoint & vigueur des corps: desquels la force doit estre opposée à celle des ennemis pour le maintien des Estats. Enfin, si la science leur estoit vtile & necessaire, ce seroit aux Souuerains ou aux suiets. Non aux premiers, parce que selon l'opiniõ des meilleurs Politiques, ces deux conditions leur suffisent, bien viure & bien commander: Non aux autres puisque le Soldat, le Laboureur & le Mar-

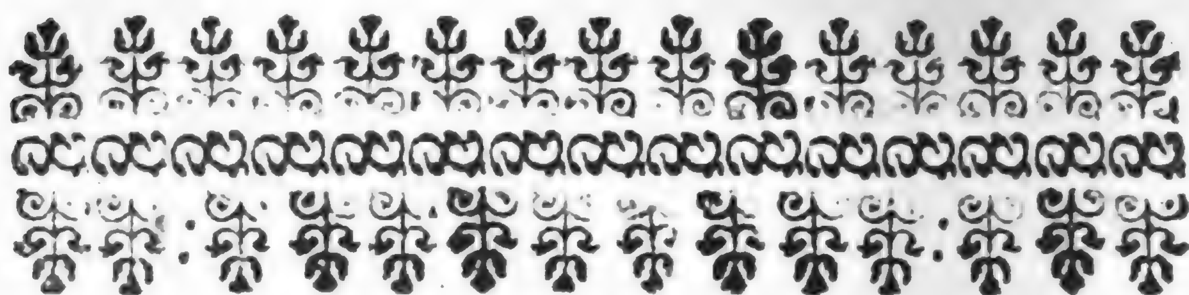
chand ou Artisan qui sont les trois parties plus necessaires d'vn Estat, n'en on que faire, voire que elle les empescheroit de bien exercer chacun son Art, sans parler du temps qu'ils auroient employé à les apprendre, entierement requis à la perfection de chacun de ces exercices. Dequoy l'experience se void dans les Bourgs & Villages, desquels la ruïne vient ordinairement de ceux qui ayans voulu éleuer leurs enfans au dessus de leur condition, Laboureur & de Vigneron, en font des Clercs, qui dessors qu'il sçauent vn peu escrire, quittent le Laboureur Champestre pour s'addonner à la pratique du Palais, reconnuë l'vne des plus invtiles, voire mal faisante piece d vn Estat.

Le troisiesme dit, que Pallas n'estoit pas invtilement appellée Déesse des sciences & de la guerre; mais pour montrer que l'vne a besoin du secours de l'autre: comme nous a fait voir de nostre temps le Roy de Suéde également sçauant & valureux: ce qui se disoit aussi de Cesar, le plus vaillant & le plus sçauant de son siecle. Le puissant genie qui gouuerne si hureusement la France sous les auspices de nostre victorieux Monarque, fait aussi connoistre combien les sciences seruent au gouuernement de cét Estat, qui tire sa principale force de la teste de ses Conseillers d'Estat, qui sont consumez en toute sorte de science: Les gens de guerre estant mesmes incapables de toute execution, s'ils sont dépourueus de la science des fortifications & autres parties des Mathematiques, qui leur apprennent à dresser vn Bataillon & exercer les autres actions de Capitaines. L'orgueil & la vanité qui se remarquent aux hommes sçauans leur estant communs, auec les ignorans, les plus iniustes des hommes & beaucoup moins supportables en leur orgueil que les doctes: lesquels plus ils sçauent & plus ils se défient de leur sçauoir. L'auancement de l'Empire des Turcs n'est aussi venu d'autre cause que de la diuision des Chre-

ſtiens, & s'entretient par l'eſclauage des ſuiets du grand Seigneur & non par leur barbarie.

Le point pour ce iourd'huy, pourquoy la glace eſtant plus dure que l'eau eſt elle plus légere? Pour la huitaine: Des facéties.





DEVX CENT LXXX.

CONFERENCE

Pourquoy la glace estant plus dure que l'eau, est-elle neantmoins plus legere?

CEtte question en embrasse plusieurs, la premiere, pourquoy la glace est plus dure que l'eau, la seconde pourquoy elle est plus legere, veu que la legereté est vn accident inseparable de la molesse, comme cette cy de la legereté, la densité au contraire, dureté & compaction, est vn signe ou plustost vne cause de la pesenteur, comme il se remarque en la Farine, en la Cendre & autre corps de mesme nature, qui pesent plus lors qu'ils sont foulez dans le Boisseau, voire elle compreud encore en soy les causes efficientes de la glace: qui est le froid de la terre, de l'eau ou de l'air, Non le premier, pource que les Riuieres & Estangs glaceroient par le fonds, lequel au contraire se trouue plus temperé & sert de retraite aux Poissons durant que sa surface est glacée, laquelle si elle vient à se communiquer iusqu'au centre, c'est tousiours par le haut. Ce que les Riuieres commencent a se prendre par le riuage procedât de ce que l'eau s'y m'eut plus lentement: le fil de l'eau, qui est plus roide au milieu,

estant entrecoupé par l'inégalité de ses bords. Or le mouuement empesche la congelation, non pource qu'il eschauffe, dautant que cét effet ne luy arriue que par la collision de deux ou plusieurs corps solides, mais pource qu'il ne se fait point de changement que sur quelque fondement solide qui ne se trouue point dans l'eau agitée. Ce n'est pas aussi le froid, naturel à l'eau, qui la congele, car celle qui est dans les Cauernes & lieux sousterrains, où elle demeure en sa nature, ne se gele point. Ouy bien celle qui est battuë d'vn air froid; notamment lors qu'il se peut aisément insinuer dans elle. D'où vient que pour faire bien-tost glacer de l'eau, il la faut chaufer auant que l'exposer à l'air, lequel trouuant ses pores ouuers par la chaleur, s'insinuë plus promptement en elle, car ce que les Physiciens font l'air chaud & humide, semble auoir esté plustost mis en auant par eux, pour faire conuenir les quatre combinations possibles des qualitez à autant d'élemens, que pour aucune raison conuainquante, puis que l'air n'est iamais chaud s'il n'est eschauffé par quelque chaleur estrangere, comme est celle du feu ou des rayons du Soleil, encore doiuent ils estre reflechis par la terre. Au contraire, lors qu'il demeure en sa nature, comme la nuit pendant l'absence du Soleil, il est actuellement froid: Voire mesme pendant les plus grandes chaleurs de l'Esté il conserue sa fraischeur, moyennant que vous ne le laissiez point trop long-temps séjourner & estre appliqué à quelque corps chaud, comme il se void aux éuentails de nos Dames, lesquelles le chassans de dessus leur visage eschauffé, se récreent par sa froideur, qui ne peut alors venir d'autre principe que de la nature propre de l'air, puis que le mouuement seroit plus capable

de luy imprimer de la chaleur que de la froideur. Ce qui se iustifie encore par l'air que nous respirõs, dont la respiration rafraischit nostre poumon, au lieu qu'il le deuroit eschauffer, s'il estoit chaud comme veulent les Peripateticiens. Il arriue donc que l'air, appellé à ce sujet, par quelques Philosophes, le premier froid, s'insinuant dans l'eau y produit l'effet qu'Aristote luy attribuë: à sçauoir d'assembler tant les choses de mesme que de diuers genre, & pource que uostre eau, quelque simplicité qui paroisse en elle est composée de tous les élemens, notamment de terre & d'air, l'air se ioignant à ce qu'il rencontre de sa nature, le refroidit premierement & par son moyen vni aux autres parties, à sçauoir a la Terre imperceptiblement meslée dans cette eau, & a l'eau méme, les resserre & cõprime de sorte qu'ils tiennent moins d'espace qu'ils ne faisoient auparauant, comme il se void en vne Bouteille remplie d'eau qui se gesle, laquelle de pleine qu'elle estoit, se trouue contenir de l'air en sa partie d'enhaut. Toutefois cette compression ne se peut si bien faire qu'il ne demeure plusieurs parties d'air encloses dans les espces de la glace, qui sans cét air demeureroient vuides, mesmes pource que la surface, comme il a esté dit, gelant la premiere, il ferme desormais l'issuë a l'air qui y est entré, ou qui s'engendre par la fuite du vuide, lors que le centre & les autres parties de l'eau sont contraires par le froid à tenir moins de place qu'elles ne faisoient auparauant. C'est pourquoy la glace bien qu'elle soit densée & dure à cause de cette compression de toutes ses parties, & neantmoins plus legere que l'eau, pource qu'il se trouue de l'air enfermé en icelle qui ne peut retourner à sa sphere, comme fait celuy qui est introduit dans l'eau laquelle luy fait place par sa liquidité. De sorte qu'il ne se faut plus ébahir pourquoy la glace est plus legere dans l'eau que de ce que le liege, aussi

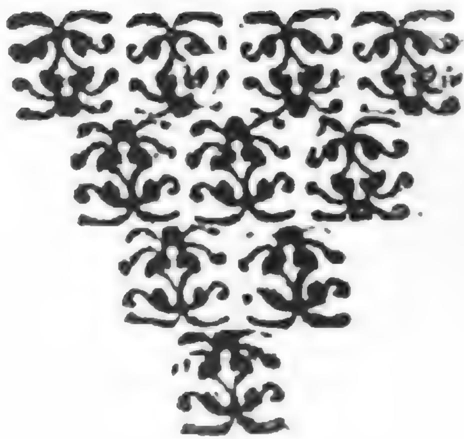
plus dur, est plus leger que la mesme eau. Autrement, & si la glace n'auoit point d'air enfermé en soy comme il arriue à celle qui s'engendre dans les mines & d'où naist pat succession de temps le Cristal, elle iroit au fonds de l'eau comme luy. Ce qui se void encore par l'exemple des bois poreux lesquels nagent sur l'eau, ce que ne fait pas l'Esbene à cause de sa solidité & manque de pores.

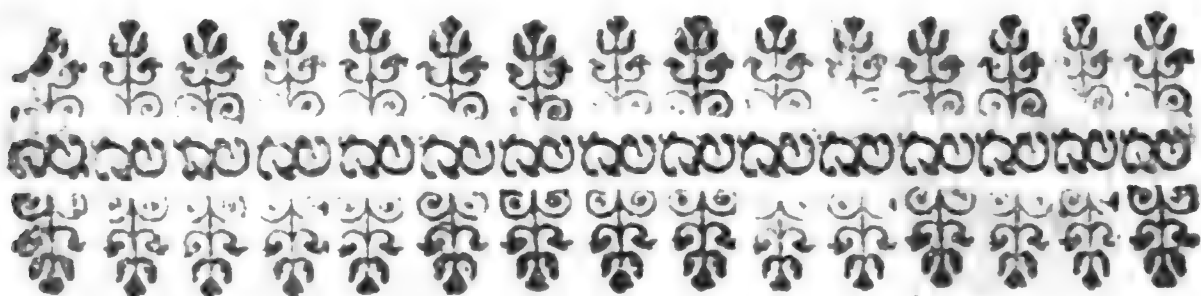
Le second dist : que soit qu'on accorde que l'air est leger, ou qu'il ne passe que pour vn corps moins pesant que l'eau, comme cette cy pese moins que la terre, il est certain que c'est l'air meslé, non dans les concauitez, mais par les moindres parties de la glace qui la rend plus legere, pource qu'elle augmente son volume, ainsi qu'on le remarque dans vn bouteille pleine d'eau, laquelle se casse lors que son eau gele, pource qu'estant conuertie en glace elle n'y peut plus tenir. De sorte que comme la neige est plus legere que la gresle, la gresle est plus legere que la glace, cette-cy est plus legere que l'eau, pource qu'elle contient moins de matiere en vn espace égal. C'est aussi l'air qui glace l'eau, mais il ne s'ensuit pas de-là qu'il soit le premier froid. Tout ainsi comme le fer enflammé brusle plus que le feu élementaire, & toutefois le fer enflammé n'est pas le premier chaud cette distinction procedant de la difference de la matiere, laquelle tout ainsi que pour brusler dauantage doit estre compacte, de mesme le froid pour s'insinuer mieux dans toutes les parties de l'eau, doit estre porté par l'air. quant à la legereté de la glace, elle semble d'autant plus estrange que les Physiciens expliquent la legereté par le chaud, comme la pesanteur par le froid. Mais les vapeurs ignées qui se trouuent aussi dans l'eau, comme il s'est dit de celle qui vient d'estre chauffée, seruent grandement à cette legereté:

n'estant pas incompatible que ces qualitez contraires logent en mesme sujet, attendu l'inégalité de l'vne au regard de l'autre, & il ne doit pas estre trouué plus estrange qu'il y ait des exhalaisons chaudes en puissance dans l'eau, qu'il l'est de ce que le Nil abonde en nitre, qui est de nature ignée. Or de quelque matiere que vienne le froid, il est éuident par son action que ce n'est pas vne priuation du chaud, comme ont voulu soustenir quelques Philosophes; puis que ce qui n'est point, comme la priuation, ne sçauroit auoir d'effet. Mais ceux qui ont rapporté la glace comme le degel aux constellations, semblent n'auoir pas mal rencontré: lesquels imprimans dans l'air, qui sert de moyen vnissant les influences celestes aux corps inferieurs, les affectent diuersement, tantost les resserrant & les relaschant, tantost selon la diuersité de la matiere, y en ayant qui n'est pas susceptible de congelation comme l'esprit de vin, & les quintessences, soit pour leur chaleur ou pour leur simplicité.

Le troisiesme dist, que de vray si les qualitez premieres du froid & du chaud faisoient la gelée & dégel, ils arriueroient tousiours, le premier, lors qu'il fait plus froid, & l'autre quand il diminuë. Or le contraire se void, y ayant des iours sans gelée ausquels le froid se fait mieux sentir à nous, & le degel arriuant quelquefois sans que le froid se relasche. Ce qui donne suiet d'attribuer l'vne & l'autre aux influences, lesquelles venans à rencontrer & possible à introduire aussi dans l'eau les conditions requises, telle qu'est la froideur à la glace, s'insinuent dans l'eau: & pource que ces influences tiennent de la nature celeste, & sont de quintessences plus spirituelles que materielles, il leur arriue le mesme qu'aux esprits qui rendent plus legers les corps qu'ils animent, que ne sont les mesmes corps quand ils sont inanimez.

Le point pour ce iourd'huy : Des Faceties, & si elles sont bien seantes à vn honneste homme. Pour la huitaine : Des Masques, & s'il est permis de se masquer.





DEVX CENT LXXXI.

CONFERENCE

Des Faceties, & si elles sont permises à vn honneste homme.

L'Inclination que nous auons au ris, a le mesme effet que toutes les autres pentes naturelles qui nous laissent doucement entrainer par les objets qui leur sont familiers, & seruent à les conduire à leur repos & contentement. Et pource que des deux plus agreables de nos passions, l'amour & la ioye, celle-là tire son origine du foye & l'autre de la rate, deux visceres mis comme en équilibre dans nostre corps, de là vient qu'elles partagent nostre vie & s'entrecommuniquent aisément l'vne l'autre. D'ailleurs le ris estant propre à l'homme, il ne se faut pas ébahir s'il s'y plaist, d'où vient que les personnes iouiales & facetieuses sont bien venuës en toutes compagnies, & s'insinuent promptement aux bonnes graces d'vn chacun, comme les tristes & seueres sont veus de mauuais œil. Mais encore que la facetie soit agreable à tous, il ne s'ensuit pas qu'elle soit bien seante à ceux qui s'en seruent, non plus que les grimaces, gesticulations & pantalonades, qui font bien rire les spectateurs, mais au pre-

iudice de ceux qui exercent telles actions. Car la facetie est dans la chose ou personne, dans la parole, ou dans tous les deux. La facetie de la chose est ordinairement dans la disproportion & absurdité, comme ceux qui virent la premiere fois cet homme cornu du temps de nos peres, ou celuy qui de nostre temps portoit sur le nez vne partie qu'on ne peut honnestement montrer ny nommer, pouuoient mal aisément s'empescher de rire; voire cette absurdité se rencontrant dans les actions, a le mesme effet:comme lors qu'vn homme pensant monter à cheual, & voulant paroistre bon escuyer, tombe par terre. Toutefois s'il se tuë ou se fait quelque notable blessure, on n'en rit point, pource que la misere & calamité excitent en nous la compassion entierement opposée à la ioye:mais si la creance premiere est qu'il se soit blessé, & qu'en suite il n'ait eu que la peur auec peu ou point de mal, alors cette contrarieté des passions fatiguant nostre esprit, il se porte de soy-mesme à se relascher & délasser par la gayeté, d'où vient que chacun se prend à rire de sa propre tromperie, & ce qui se dit des choses a aussi lieu au discours qui s'en fait. Mais la facetie est particulierement dans les mots, lors que celuy qui les dit se trompe en pensant bien parler & ne disant rien qui vaille, abusant d vn mot équiuoque, ou qui a de la conformité à vn autre en sa prononciations & luy est en effet du tout contraire, ou lors que quelqu'vn n'entendant pas la subtilité d'vn compliment ou bien d'vne response, se satisfait de ce qui le deuroit offenser. Du premier genre fut la presomption d'vn Orateur, lequel ayant fort mal plaidé pour vn criminel, demandoit neantmoins à Ciceron s'il n'auoit pas bien émeu à pitié: Ouy, luy répondit-il, nous auons tous eu grand pitié de vostre discours. De la seconde sorte estoit celuy d'vn soldat estropié, qui pour exciter la misericorde des passans: Ayez pitié, ce disoit-il, de ce pauure

omnipotent. Et vn des meilleurs esprits de ce tẽps donna vn exemple de la troisiéme sorte à vn ignorant predicateur : lequel ayant presché deuant le Roy, & s'approchant de sa Majesté pour receuoir l'honneur de son approbation, qu'elle ne refuse point à ceux qui la meritent · comme cettuy-cy vid que le Roy ne luy disoit mot ie m'asseure, ce dit-il, que vostre majesté n'a pas peu receu d'edification de nostre Sermon. A quoy celuy dont ie vous ay parlé répondit, qu'à vn point pres l'action qu'il venoit de faire passeroit pour excellente. Le predicateur demande, auec vn visage fort content, qui estoit ce point-la. C'est dit-il mon pere, que la satisfaction, qui est toute entiere de vostre costé, puisse passer de là dans l'esprit des auditeurs, en ce cas vous vous trouuerez le premier homme du mõde. Le mesme estant prié par vn bon homme, mais fort mauuais poëte, de prendre la patience de lire des vers qu'il vouloit faire imprimer : apres les auoir leus il demanda à l'autheur s'il estoit condamné par Arrest à faire imprimer ce liure : il luy répond, que non : Ne le faites donc pas, luy repliqua-il. Vn autre luy demandant son auis sur quelque mauuais ouurage, il luy conseilla d'en effacer vne partie & de supprimer l'autre. Or cette facetie se diuisãt en raillerie ou cauillation & bouffonnerie, personne n'est en doute que ce ne soit chose incompatible à vn honneste homme de faire le bouffon. La raillerie semble tenir mieux son rang : mais en effet autant qu'elle rend celuy qui en vse agreable, autant diminuë elle de son authorité : Tesmoin le reproche que l'on fit à Ciceron qui vsoit souuent de brocards, a sçauoir que les Romains auoient vn plaisant Consul. De là vient que les Iuges en vsent fort rarement, encor que quelquefois l'occasion les y oblige : comme fit vn Iuge d'Anjou lors qu'vn Aduocat nommé Bidet, luy alleguant vn grand

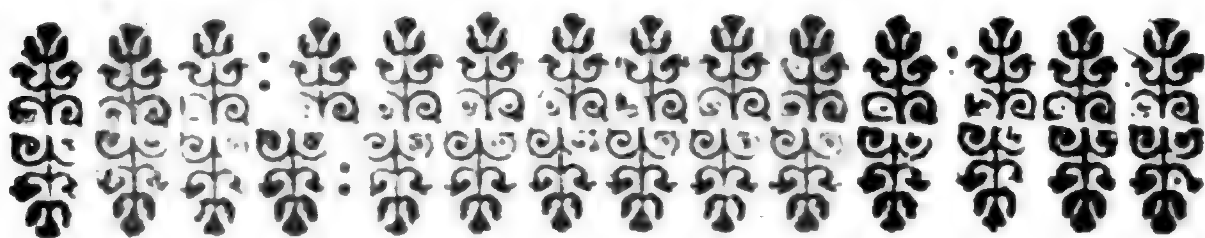
texte Latin, auec beaucoup de peine : ce Iuge luy dit. Tout beau Bidet, vous vous embourbez : à quoy l'Aduocat répondit : Monsieur n'ayez point de peur, ie n'en diray que selon vostre portée : mais le Iuge l'ayant escouté le condamna au principal, aux dépens, & à l'amande : dont l'Avocat se plaignant, le Iuge luy cria de son siege : petez & ruez Bidet, vous voila sanglé. En vne autre Cour vn Aduocat de mauuaise reputation, alleguant vn iour pour preuue de quelque crime que la partie accusée l'auoit caché, dit : M*alum est quod tetigitur*. Couurez vous Avocat, dit le President : lesquelles reparties ne pouuans venir que d'vn esprit present ç'a esté l'auis de Quintilian qu'elles ne se pouuoient apprendre par art. Agricola adjouste bien l'vsage à la nature : mais il l'a fait toûjours la cause principale des faceties. Or il il est constant que les naturels raillards tiennent peu de l'honneste homme, préferãs la rencõtre d'vn bon mot à tous leurs amis, voire à leur vtilité propre, & trouuans plus difficile à le retenir qu'vn charbon ardant en leur bouche. L'honnesteté au contraire, se remarque principalement en la modestie & en la retenuë. Ce qui fait croire que la raillerie n'est pas bien seante à vn honneste homme.

Le second dist : que la cause pour laquelle plusieurs s'abstiennent de railler, est la difficulté qui se trouue a le faire de bonne grace, mesme à l'improuiste, & quand on est attaqué : qui est l'ocasion qui rend cette façon de parler moins offensiue & plus agreable, ainsi Philippe, partie averse de Catulus, ayant fait allusion sur son nom, qui signifie vn petit chien. & luy ayant reproché qu'il auoit vne voix canine ; Cettuy-cy luy répondit, qu'il ne se falloit pas estonner dequoy les chiens abayoient apres les larrons. Laquelle difficulté est encor accreuë par le peu de plaisir qu'il y a de traiter des faceties en general, lesquelles tiennent ce-

la de la Musique, de la peinture & de la cuisine, que leur effet est autant agreable comme leur theorie est ennuyeuse & desplaisante. Mais il n'est pas raisonnable de conclure de cette difficulté là que la raillerie n'est pas seante à vn honneste homme. Car cét ornement & grace du discours est vtilement employé par les Orateurs pour aneantir les argumens ausquels autrement on ne sçauroit respondre que d'vn haussé nez, & pour recreer les esprits des auditeurs lassez. On s'en sert aussi pour vser de periphrase enuers les personnes & les choses qu'on ne veut pas nommer pour quelque respect. C'est pourquoy les faceries s'appellent en Grec & en Latin ciuilité, particulierement en Latin sales, & en François des pointes, pource qu'elles sont propres aux villes & citez, comme le langage commun aux villages, font le mesme effet dans le discours que le sel dans les viandes qu'elles assaisonnẽt, & qu'elles font penetrer le reste du discours, comme autant de pointes. De là vient que Iules Cæsar & Brutus sont particulierement recommandez pour auoir eu bien à main l'vsage de railler à propos, dont le defaut a esté remarqué en Demosthene, en quoy Crassus a le plus excellé, & laquelle raillerie a grãde efficace lors qu'elle parle d'vn homme graue & de la bouche duquel elle est le moins attenduë. D'où vient que le plus ridicule persõnage d'vne farce est volontiers le Signor Dottor. Cette pointe du discours rabbatant au reste si peu de l'authorité de celuy qui s'en sçait bien ayder, que les plus grands Roys & Empereurs, non moins que les autres, ont donné souuent par là des preuues de leur esprit: Entre lesquels Auguste, Vespasian, Antonin & l'Empereur Rodolphe ont raillé iusques à la mort: Agathocles Roy des Syracusains, estoit d'vne humeur tellement raillarde que le peuple ne sortoit iamais des assemblées où il se trouuoit qu'auec grande satisfaction, & le visage gay: & de nostre

temps, le Roy Henry le Grand s'est signalé par la subtilité de ses rencontres. Ainsi quelqu'vn haranguant deuant luy, peu apres qu'il eut ruyné la Ligue, & finissant par vne authorité du droit Canon: Il est vray, luy repartit il, c'est à coups de canon. Vn autre de nos Roys comme on luy remontroit que l'alliance faite auec les Turcs, qui sont des chiens, seroit reprouuée de plusieurs, respondit qu'il se falloit seruir des chiens pour donner la chasse aux loups, & les escriuains qui pourront recueillir toutes les pointes de ce temps feront tort à ceux qui ont le principal maniement des affaires, s'ils ne leur en attribuent les meilleures. Ce qui fait voir que la raillerie n'a rien de mal seant, non seulement à l'homme d'honneur, mais aux premieres personnes d'vn Estat.





DEVX CENT LXXXII.

CONFERENCE

Des Masques, & s'il est permis de se déguiser.

LA mode en est fort ancienne, comme nous l'apprenons de la défense que Dieu fit à son peuple, que l'homme ne prist point l'habit de la femme, qui est vn déguisement qui se fait ordinairement auec le masque: pource qu'autrement la barbe & la cheuelure de l'homme déscouuriroit son sexe, Par où la question est aussi vuidée,& s'ensuit de cette defense que les masques ne sont pas permis: Encore que l'vsage en fut fort frequent entre les Romains, lesquels mesme au commencement du Printemps celébroient vne feste en l'hóneur de la mere des Dieux: dans la pompe de la quelle solemnité il estoit permis à chacun de se masquer & representer tel personnage qu'il vouloit assez grossiérement, comme autrefosi nos Comédiens se contentoient d'avoir le visage enfariné, ainsi qu'ils l'out à present à la farceDe laquelle posture la seule indécence montre le vice, & que l'vsage n'en doit point estre permis. pource que toute dissimulatió & hypocrisie est vn grand peché au regard de Dieu & des hommes:Or le masque est tellement hypocritique que son nom se prend communément pour l'hypocrisie. C'est pourquoy Sene-

que définit le masque, *cum præ se fert aliquis quod non est*, quand quelqu'vn a l'apparence d'estre ce qu'il n'est pas. D'ailleurs si les fards sont défendus, & tellement contre la bien-seance & les bonnes mœurs, qu'il n'y a fille ny femme qui ne repute à injure lors qu'on l'appelle fardée, quelle opinion doit-on auoir de ceux qui se masquent; ce qui ne peut estre d'aucun vsage sinon pour cacher leurs mauvaises actions: comme il se void qu'en la pluspart des informations pour meurtres, il se trouve des autheurs ou complices masquez pour en empescher la descouverture, quand le masque de soy-mesme n'auroit point vn defaut qui est contraire à l'honnesteté, dont la pudeur est le signe, empeschant de rougir, & causãt par ce moyen l'impudence, la moquerie & le mespris & falsification de l'Image de Dieu emprainte sur le visage de l'homme.

Le second dist, qu'en ce temps de guerre les gens-d'armes qui vont contre les ennemis le casque abbaissé & la visiére rabatuë, sont masquez & tellement déguisez, qu'on ne les sçauroit reconnoiltre, non moins pour s'empecher de pouuoir estre blessez par le visage, comme pour oster aux ennemis la connoissance des Chefs & gens de marque, de la conseruation desquels le gain ou la perte d'vne bataille dépendent, & cette dissimulation a esté quelquesfois vtillement pratiquée en donnant à vn particulier les armes, le cheual & le harnois connu du General d'armée pour attirer les forces des ennemis de ce costé-là, tãdis qu'il les vient d'vn autre costé charger à l'improuiste. Et pource que celuy la est ordinairement le maistre qui sçait les conseils de son ennemy, lesquels on ne peut apprendre que par des espions, qui ne seroient iamais admis dans les villes ny dans le camp de l'ennemy, s'ils n'imitoient auec ses habits & son escharpe son langage

& ses mœurs qui est-ce qui doutera qu'il ne soit permis de se déguiser pour en rapporter des nouuelles bien seãtes ; Allant de la guerre à la marchandise, le plus seur moyen de voyager est de dissimuler sa condition : & pource que la pauureté est tousiours la plus-seure, si on ne veut faire à la mode d'Vlysse qui contre-faisoit le gueux ou le mercier, pource que tous ne sont pas propres à ce mestier là, du moins est il bien seant au Seigneur de faire le Gentilhomme, & quelquefois pour éviter les entreprises, joüer le personnage de son valet, tandis que le valet fait celuy du Prince. Nous portans de là dans le batteau, nous verrons que les Aduocats & Procureurs ne parlent que masquez, & déguisent tellement le fait de leurs parties, qui n'espargnent aussi rien de leur costé à dissimuler tout ce qu'elles croyẽt leur pouuoir nuire. De sorte que les peintres auroiẽt plus de raisõ de bãder les yeux aux Avocats, leurs Procureurs & leurs cliens, qu'ils n'ont fait les yeux de la Iustice, puis qu'entre eux celuy-là passe pour le plus habile hõme, qui est le meilleur Orateur: & au dire de ceux qui ont le mieux définy l'art oratoire, c'est le moyen de bien persuader tout ce qu'on veut en faisant les petites choses grandes, & les grandes petites, qui n'est autre chose que déguiser tout : voire soy-mesme : veu qu'on fait semblant de croire le contraire de ce qu'on sçait, & qu'entre les regles de l'Orateur est celle de feindre iusques à sa voix & à son langage & l'accommoder à ce qu'il dit, qui est proprement se masquer. non seulement le visage, mais les pieds, les mains, la langue & tout le reste du corps, qui s'employe à la prononciation, élocution & geste accommodé à la chose Possible que les Theologiens & les Medecins n'en seroient pas aussi exempts puis que pour se rendre agreables à leurs penitens & à leurs malades, qui est le chemin de gagner leurs cœurs, & par elle de les conuertir & guerir, ils leur doiuent estre complaisans,

sãs, & s'accõmoder à leurs humeurs en toutes les choses indifferẽtes, afin des les rẽdre parlà obeyssans en celles qui sont necessaires. Et sans particulariser par le menu toutes les autres professions, il est aisé de voir, que ceux qui voudront blâmer les masques & le déguisement, blâmeront par mesme moyen toute la societé humaine, laquelle, comme disoit Auguste en mourant, n'est rien qu'vne Comédie, où chacun jouë son rolet sous le masque : Ce que disoit plus plaisamment vn auteur satyrique, lequel expirant cria à son amy, tirez le rideau, la farce est jouée. Car la plus part des complimens estant des feintes, des trafics & negotiations des déguisemẽs, & la vie humaine consistant en ces actions là, est toute masquée: voire d'vne feinte d'autant plus dãgereuse que ceux qui se masquent ne trompent personne, veu qu'ils font profession ouverte d'estre masquez, comme font aussi les Ambassadeurs & autres personnes de marque en quelques lieux d'Italie, lors qu'ils ne veulent pas estre connus. Et quant à ce qui a esté dit contre les fards, il semble que c'est estre par trop severe, voire injuste que de blâmer cette curiosité que les femmes apportent à conseruer & illustrer leur plus grand thresor, qui est leur beauté, laquelle les rend principalement recõmandables aux hommes, qui sans cette consideration les mépriseroient beaucoup plus qu'ils ne font : en quoy mesme elles ne font rien que ce que fait tous les jours la Medecine (dont la Cosmetique, qui traite des fards, fait partie en reparant les deffaux de la nature.

Le troisiesme dist : que le masque appellé des Latins *persona*, ou pource qu'il change l'estat de la personne, la faisant prendre pour vne autre, ou bien à *personando*, à cause du nouueau son qu'il apporte aux paroles prononcées au trauers du masque qui les fait resonner, duquel Aristote dit ignorer l'autheur aussi, bien que celuy des prologues,

a esté inventé par Thespis, *& plaustris vexisse poëmata Thespis quæ canerent agerentque peruncti fecibus ora*, ou par Æschilus, *post hunc personæ pallęque repertor honestę Æschylus*. Ils commancerẽt à peindre de diuerses couleurs le visage des Comédiens qu'on promenoit en des chariots : Ce qui ne leur succeédant pas, pour ce qu'vn mesme acteur par ce moyen auoit de la peine à representer diuers personnages, on trouua l'vsage des masques formez à la semblance de ceux qu'ils représentoient, jusqu'au temps que les Macedonniens se rendirent redoutables dans la Grece : ausquels s'estans rencontrez quelques masques qui leur ressembloient, & ces acteurs en ayans esté en peine ils s'aviserent de n'en faire que d'extravagans, ridicules ou épouvantables, tels qu'estoient ceux que les Grecs appelloient *Mormolu Keïa & Oxyodontas*, & les Latins *Laruas*, dont les meres menaçoient les petits enfans, *Gumias*, *Lamias*, *Sillos & Brudalichas*. Ces derniers representãs des visages de femmes ridicules & sales. *Cum persona pellentis hiatum in gremio matris formidat rusticus infans* : Tel encore, *Magno manducas hiatu* Ils les firent premiérement de feüilles de figuier, puis d'vne herbe à hautes feüilles, dite pour ce sujet *personata* : ensuite, d'escorces d'arbres, *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis* : Puis ils y employérent du bois, *Vt tragicus cantor ligno tegit ora cavato*. D'où se void, que la fin des masques sur le theatre, où il est le plus en vsage, est l'imitation, & pour donner plus d'asseurãce aux Aucteurs, lesquels parlent cachez par ce moyen: & leur commodité & honnesteté est telle, que l'vn des grands reproches duquel on charge la memoire de Neron, est qu'ayant introduit sur le theatre pour acteurs des personnes nobles, il leur fit quiter le masque tandis qu'ils jouoient de la fluste, & defendit aux Comédiens de se presenter masquez sur la scene. Aussi les femmes &

filles, par l'avis des saints Peres, se promenans & deuans estre, mesme dans les Eglises, non seulement masquées, mais aussi voilées, pour s'empescher, disent-ils, de tenter les hommes : & le sexe feminin faisant plus de la moitié du monde, on ne sçauroit blâmer vniuersellement auec raison ce dont l'vsage est permis à la plus grande partie.





DEVX CENT LXXXIII.

CONFERENCE

Des Fables, & si elles apportent plus de mal que de bien.

C'Est vne mauuaise fleur de Rhetorique que le mensonge, & d'autant plus pernicieuse qu'elle est pleine d'artifice. Car si le dire d'Aristote est vray, que le menteur est tousiours digne de blasme, il y a mesme rapport entre celuy qui ment simplement & le simple empoisonneur, dautant que cettuy-cy infecte le cœur, & celuy-là gaste & corrompt la source de nostre raisonnement, qui n'a pour fin que de connoistre la verité. Tout ainsi donc que le poison est tousiours vn crime noir & punissable; Mais le Maistre d'hostel seroit encore digne de plus grande punition qui empoisonneroit son Maistre, en luy donnant à boire ou à manger lors qu'il a grand soif & graind faim. De mesme, celuy qui ment simplement n'est pas si coupable que celuy qui couure & déguise son mensonge sous l'apparence de quelque histoire vray semblable, qui est éuidemment receuë de nostre intellect, lequel par ce moyen s'en défie beaucoup moins que des autres especes de fausseté sans artifice. Aussi, le mensonge, & par consequent la fable & toutes ses autres especes, ont la mesme proportion à nostre

entendement que les monſtres à la nature : il ne les peut ſouffrir, au lieu que la verité eſt ſa paſture. C'eſt pourquoy les fables qui ſont dépoüillées de l'ornement de la verité, qui eſt le vray-ſemblable, ne ſont pas meſmes eſcoutées patiemment, telles que ſont les contes des vieilles & les narrations abſurdes, il n'y a que la ſeule ignorance des enfans qui eſt capable de les receuoir auec quelque plaiſir, mais d'autant plus perilleuſement que cette table raze eſtant vne fois imprimée de quelque fauſſe perſuaſion, ne la quite gueres ; elle luy demeure ordinairement iuſques à la fin, ſinon en tout, du moins en partie, & en ſorte qu'il paroiſt touſiours quelque trace de ces premiers traits que l'on penſoit auoir eſté effacez par le temps. Ce qui a fait tenir de pluſieurs grands perſonnages pour vn notable deffaut en l'éducation des enfans, de leur apprendre des contes, au lieu deſquels ces foibles eſprits, où comme dans vne cire molle s'impriment aiſement tout ce que l'on veut, ſe doiuent introduire de l'hiſtoire, laquelle par ſa varieté & ſa verité, ne leur plairoit pas moins & leur ſeruiroit dauantage. De fait ceux qui ſe ſeruent de fables pour enſeigner par elles la verité, prennent vn chemin bien contraire: Car tout l'auantage que l'on peut tirer des fables eſt de conduire les eſprits plus agreablement à la connoiſſance des choſes vrayes, & il eſt aisé de voir que c'eſt vne voye auſſi oppoſite que qui voudroit employer vn lieu infame par les debauches pour inſtruire là dedans les jeunes garçons & les filles à la chaſteté, ou bien loger le Foulon ou Blanchiſſeur auec le Charbonnier, l'vn noirciſſant tout ce que l'autre blanchiroit.

Le ſecond diſt : que l'entendement de l'homme ayant ſes dégouſts auſſi bien comme ſon corps: & le contentement eſtant également requis à la paſture de tous les deux, puis que la viande vn peu pire priſe auec appetit eſt préferée à vne meilleure

aualée à contre-cœur : il a fallu employer les meſmes remedes pour remettre noſtre eſprit laſſé & degoûté d'apprendre, que l'on employe à reſtaurer vn appetit languiſſant. On recrée cettuy-cy par quelque entremets de haut gouſt, & qui irrite pluſtoſt l'appetit qu'il ne le raſſaſie: Telle eſt l'amertume de l'oliue, le vinaigre des ſalades & le poivre des ragouſts, qui ont le meſme effet que le reculer aux Sauteurs, ou la Mouche auprés de la blancheur du viſage. Ces fables ſont inuentées pour remettre l'entendement fatigué en ſa premiere recherche de la verité, de la meſme façon qu'vn fruit enueloppé donne plus d'enuie de le voir que s'il eſtoit deſcouuert. Elles ſont de deux ſortes. A ſçauoir 1. vne ſimple fiction, tels que ſont les contes des vieilles, qui ne meritent le nom de fabuleux, ſinon par leur abſurdité : & toutefois elle doit eſtre aſſaiſonnée de quelque choſe de merueilleux & d'agreables : ou cette fable eſt mythologique, qui eſt de quatre ſortes, 1. la Poëtique, continuë de la meſme ſorte que ſont les Metamorphoſes d'Ouide, ou Dramatique & à perſonnages, telles que ſont les Comedies & Tragedies. 2. L'embleſme ou deuiſe, qui eſt l'explication veritable de quelque choſe feinte, peinte ou autrement repreſentée. 3. L'Apologue, telles que ſont les fables d'Eſope, & ſe diuiſe en morales, raiſonnables & mixtes. Les morales ſont celles où l'on introduit les choſes irraiſonnables, comme eſt la fable du pot de terre lié au pot de cuiure, ou du partage du Lion auec l'Aſne & le Renard. La raiſonnable eſt des hommes, comme eſt celle du Satyre & de ſon hoſte qu'il quitta, pource qu'il jettoit le froid & le chaud d'vne meſme bouche. La mixte eſt comme celle de l'oiſeleur & de la cigogne priſe dans les réts auec les gruës. La 4. eſpece eſt le Romain. L'vtilité de toutes leſquelles eſpeces de fables eſt fort notoire à tous : car outre ce qu'elles

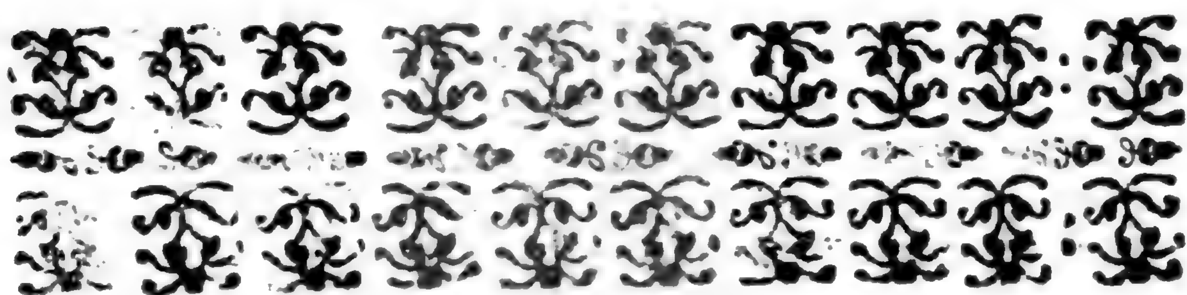
ont cette recreation commune, laquelle est opposée à la contention d'esprit & occupation serieuse que produit la lecture des histoires, la fable Poetique continue & où le Poëte par le seul, instruit merueilleusement en l'antiquité payenne : laquelle on ne peut ignorer sans vn grand defaut : La Dragmatique où les personnes parlẽt, mesmes lors qu'elle est representée par de bons Acteurs, fait vne puissante impression sur les esprits des Auditeurs & Spectateurs, & n'a rien de comparable aux autres genres d'escrire & de s'exprimer. De sorte que c'est le plus efficace instrument pour émouuoir & fléchir les passions: comme on se sert fort vtilement de toutes les autres especes susdites de la fable, mais sur tout du Roman, qui a le mesme effet sur nos esprits, pour leur apprendre le bien & la vertu que les figures biẽ proportionnées pour enseigner la pourtraiture. Car tout ainsi qu'il ne se void point de si beaux corps produits par la nature comme estoit cette Venus composée de tout ce qui se trouuoit de beau dans chacune femme ou fille, empruntant les cheueux de l'vne, le teint de l'autre, le col d'vne troisiesme, le sein & autres membres de chacune. De mesme l'histoire n'est iamais si belle ny si agreable que le Roman. Car l'histoire bien qu'elle ne soit par entierement veritable, si est ce qu'estant astreinte à representer les choses qui se sont passées de la mesme façon que le pourtrait le visage apres lequel il est fait : cette contrainte est cause que quelque embelissement qu'elle apporte aux choses & aux actions ; toutesfois elle est obligée de les exposer aux yeux du lecteur, telles qu'elles sont, ou du moins qu'elles sont creuës estre. Or il y a beaucoup plus de choses injustes, & par consequent de mauuais exemple & tristes, partant moins agreables, D'où s'ẽsuit que l'histoire est priuée des deux fins principales, pour lesquelles elle doit estre recherchée, qui est le profit & le contentement. Au

lieu que le Roman apporte l'vn & l'autre, estant ordinairement remply des recompenses que remporte la vertu, comme l'honneste & constant amour se trouue volontiers couronné de la joüissance : Au contraire, on y lit les punitions & chastimens que reçoiuent les meschans & vicieux, dont la varieté des accidens qui y sont representez auec plus d'intrigue les rend tres agrables au Lecteur.

Le 3. dist, que voulant faire sçauoir la verité par les fables leur contraire, c'est chercher la clarté dans les tenebres, comme vn joüeur d'instrumens de l'antiquité demandoit double salaire pour enseigner ceux qui auoient esté mal-instruis en cét art : pource, disoit-il, qu'il luy falloit vn temps pour leur faire oublier ce qu'ils sçauoient, & vn autre temps pour leur apprendre à bien jouer. Ainsi l'enfant qui aura appris le deluge vniuersel par la fable de Deuchalion & Pirrha, trouuera plus de peine à se desembaraller l'esprit de ces pierres iettées derriere eux qui deuenoiẽt hommes & femmes imitans le sexe de celuy qui les iettoit, qu'il n'en aura eu la naiue déduction de l'histoire de Noé & de son Arche. Le méme se pouuãt dire de toutes les autres fables desquelles s'il y a de la verité à tirer elle ressemble à la nourriture que nous tirons des Escreuisses, où il y a plus à éplucher qu'à manger. Les Romains mesmes qui semblent plus instructifs ont cela de mal qu'ils ne representent pas à leur lecteur l'estat de la vie & la conuersation ciuile telle qu'elle est, mais vne republique de Platon. Ce qui décourage grandement les hommes quand ils rencontrent dans le monde vne pratique toute contraire : au lieu que le jeune homme s'estonnera moins de se voir quelque fois siflé de ses Auditeurs en bien disant, & rebuté de la fortune en bien faisant, tandis que les ignorans & meschans ont le vent en pouppe, apres auoir veu dans l'histoire plusieurs personnes de merite traitez de mesme que non pas

s'il entre dans les affaires nayant iamais veu que des exemples du vice puny & de la vertu recompensée.





DEVX CENT LXXXIV.

CONFERENCE

S'il vaut mieux se coucher tard & se leuer matin, que faire le contraire.

ENcore que ce soit s'écarter de l'opiuion commune de preferer le coucher & leuer tard à l'opposite, si est-ce que la pluspart des hommes d'affaires, & plus iudicieux en vsans de la sorte sont de cét aduis-là puis que c'est approuuer vne chose que la faire. Or nous voyons que tous les Grands & Dames de la Cour, les esprits épurez & plus capables de iuger de toutes choses, voire la pluspart des hommes d'affaires se couchent & se leuent tard. Dequoy l'on peut assigner plusieurs causes. La premiere & plus ordinaire me semble les affaires, lesquelles nous rauissent insensiblement le temps, & d'autant plus imperceptiblement qu'elles nous sont agreables, le temps durant beaucoup moins à celuy qui prend plaisir à quelque chose qu'il ne fait à vne autre qui est gehenné de corps ou d'esprit en quelque lieu, d'où vient qu'vn mauuais conte & vn mauuais liure sont tousiours trop longs, ainsi les plus heureux sont volontiers ceux qui se couchent le plus tard, non seulement par la

raiſon qui faiſoit dire à vn Roy de nos voiſins, qu'il ſeroit Roy le plus long-temps qu'il pourroit, pource qu'il ne differoit point du moindre de ſes ſujets quand il dormoit, mais auſſi pource que la nuit les ſurprenant auant que leurs affaires ſoient finies, il faut que le ſouper ou la collation ſoient retardez, & le coucher par conſequent. La ſeconde ſe tire de la tranquilité d'eſprit requiſe à celle du corps. Eſtant donc neceſſaire que celuy qui veut dormir de bon ſomme ait l'eſprit à repos, & ce repos ne s'acquerant que par l'ordre que chacun a donné à ſes affaires, plus on ſe couche tard & plus on a expedié d'affaires, & par conſequent il en reſte moins : d'où vient que le ſouper des Marchands eſt eſtimé le plus tranquille, pource qu'ils ont vaqué à leur trafic tout le iour precedent, comme les gens de pratique ont employé la matinée à leur plaidoyerie aux lieux où elle ſe fait ſeulement le matin, ce qui a auſſi donné lieu de prouerbe au diſner des Aduocats. En troiſieſme lieu il ne ſe faut coucher qu'apres que la digeſtion eſt bien auancée, à faute dequoy viennent les ſonges affreux, les cruditez, ventoſitez, & meſmes les apoplexies. Or cette digeſtion eſt d'autant plus auancée qu'on ſe couche tard, laquelle difference ſe remarquera mieux par ceux qui vont de la table au lict, & ſe couchent incontinent apres le repas. 4. Cette couſtume eſt la meilleure de laquelle il eſt plus aiſé de ſe departir, & dans le changement de laquelle on ſouffre moins d'incommodité. Or celuy qui a contracté l'habitude de ſe coucher tard ſe trouue bien moins incommodé lors qu'il ſe faut coucher de bonne-heure, afin de ſe leuer matin, ou pour quelque autre raiſon, que celuy-là ne veille qui auoit couſtume de ſe coucher de bonne heure, lequel s'endormira & ſe trouuera inepte au trauail ſi-toſt que cette heure paſſe. 5. Hypocrate ne veut pas que l'on s'aſſuiettiſſe à vne façon de viure trop exacte, fondé ſur ce

que telles personnes ainsi reglées, supportent beaucoup plus difficilement ies fautes que l'on ne peut souuent éuiter dans le cours de la vie, comme ceux qui marchent sur la corde en tombent plus aisément, du moins se maintiennent auec plus de peine que ceux qui cheminent à pleine terre. Or ceux qui se couchent de bonne heure sont ordinairement plus reglez en l'heure de leur souper, & en toutes les autres actions, sans la mesure desquelles ils n'en sçauroient garder à leur coucher. Et chacun peut voir par l'induction de toutes les professions, qu'il y en a peu qui laissent à leur homme la liberté de garder cette regle si exacte : Tellement qu'estans quelquefois necessitez de l'outrepasser, il s'ensuit que ceux qui se seront le plus astrains à la regle de se coucher de bonne heure, receuront plus d'incommodité de l'inobseruance d'icelle, que ne feront ceux qui n'en auront point : tels que sont ordinairement ceux qui se couchent tard. 6. La mesme raison qui enjoint aux pituiteux & catharreux de dormir peu, qui est pource que leur humidité jointe à celle du sommeil, augmente l'intemperie, veut aussi que le dormir, qui humecte & refroidit, ne se face pas entierement en la partie du iour la plus froide & la plus humide, qui sont depuis les neuf-heures du soir iusqu'à trois heures du matin, mais plustost vers le matin, auquel le sang commence à dominer, pource qu'en ce faisant il rabat de sa chaleur, & venant à s'estendre iusqu'aux dix-heures du matin, où la bile commence à dominer, tempere son acrimonie, comme le reconnoissent ceux & celles qui sont suiets à la migraine, lesquels en sont grandement soulagez par ce dormir de la matinée, qui est aussi trouué le plus agreable, & d'où iusques aux songes sont prophetiques, & leur effet creu deuoit arriuer en bref, au lieu que les autres sont estimez inutiles de ceux qui ont traité de cét art. Ceux qui se leuent trop matin, par la mesme raison sont

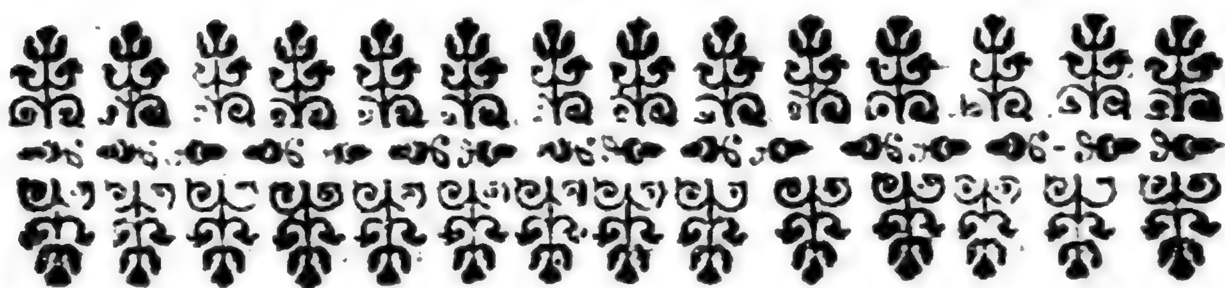
ſujets à auoir mal de teſte l'apreſdinée, & ſont plus aiſez à mettre en colere tout le reſte du iour. A quoy fait auſſi grandement la conſideration des temperamens. Car tout ainſi qu'on permet le ſomme ſur iour aux vieillards & aux enfans, à tous deux à cauſe de leur foibleſſe & pour reparer de leurs eſprits, & particulierement aux vieillards afin de reboucher l'acrimonie de la pituite ſereuſe qui domine en eux: Ainſi la pluſpart des hommes eſtans bilieux; d'où viẽt poſſible l'erreur de quelques Medecins qui ne parlent que de rafraiſchir en toutes maladies, & la froideur & humidité de la nuit corrigeant cette intemperie chaude & ſeiche, il eſt plus à propos que le ſommeil en face autant le iour, rabatant lors l'excez de leur bile.

Le ſecond diſt: que la reſtauration des eſprits oblige l'animal au ſommeil, qui doit durer au moins autant que le tiers des veilles, & n'en doit iamais ſurpaſſer la moitié, tant s'en faut que la nature puiſſe ſouffrir ce qui eſt dit des ſept dormans, ou du ſommeil d'Epimenides qui dura cinquante ans, non plus que ce qu'on nous raconte d'vne plante des Païs-bas qui fait veiller pluſieurs iours & nuits continuelles ſans aucune incommodité: Mais le temps auquel le ſommeil doit commencer & finir, ayant eſté remis à noſtre diſcretion, il faut s'accommoder à l'ordre preſcrit par la nature; laquelle eſtablit le iour pour trauailler & la nuit pour repoſer. C'eſt auſſi l'àuis d'Hipocrate, de Galien & de tous les Medecins, qui ne ſe contentent pas d'ordonner le repos la nuit & les veilles le iour, mais encore font de bons prognoſtics de ceux qui en vſent de la ſorte eſtans malades. Auſſi les tenebres, le ſilence & le froid de la nuit eſtans propres à contenter les eſprits & à les retirer au dedans, au lieu que la lumiere, le bruit & la chaleur du iour ſont plus propres à les attirer au dehors pour l'exercice des actions, c'eſt accuſer la nature d'erreur de faire

autrement. Ce qui se prouue, parce que les animaux qui se conduisent par son seul mouuement, lequel est autant certain comme nostre raison se trouue ordinairement dereglée, en vsent ainsi, les Cocqs & les autres Oyseaux se couchent & se leuent auec le Soleil, Si quelques vns de nos animaux domestiques font autrement, c'est nostre déreglement qui en est cause, & ce peruertissement n'est pas de moins dangereuse consequence que celuy des saisons, lequel apporte tousiours des maladies. Et qui doute que la plus grande perfection des Cieux est son mouuement reglé, principale cause de sa duree: lequel ordre, puis que nous ne pouuons pas imiter il reste que nous en approchions le plus qu'il nous sera possible par la regle de nos actions, entre lesquelles se veiller & le dormir estans le piuot sur lequel tournent toutes les autres de la vie, si ces premieres sont desordonnées on ne sçauroit attendre que du desordre & de la confusion en tout le reste, comme il se void en la vie des courtisans de l'vn & de l'autre sexe, qui font de la nuit le ionr & du iour la nuit, bien loin de ce qui s'obserue par les Chefs & membres des compagnies reglées. Aussi le matin est-il non seulement l'amy des Muses, mais le plus propre à toutes les fonctions du corps & de l'esprit. C'est en ce temps-là que les Medecins ordonnent les exercices, pource que le corps se rencontrant lors vuide des excremens de la premiere & seconde concoction, se trouue entierement disposé à la distribution de l'aliment & vuidange des excremens de la troisiesme. De sorte que celuy qui employe cette partie du iour à ses affaires, outre l'expedition qu'il y trouue, maintient aussi par ce moyen la vigueur de son corps & de son espirt, qui est ordinairement hebetée par le sommeil du iour, lequel remplit la teste de vapeurs, & lors que l'exercice vient à luy succeder durant le haut du iour, la chaleur qui s'y rencontre ordinairement

plus grande, le rend moins supportable. C'est pourquoy la nature, qui est vn bon guide, nous prouoque le soir au sommeil, n'y ayant que le tracas des affaires ciuiles qui nous dérobant cette fonction, comme il fait plusieurs autres, rend la durée de la vie de l'homme d'autant moins certaine qu'il se trouue intrigué dans les affaires, au lieu que la durée de celle des animaux, & apres eux des hommes des Champs, & qui se laissent plus conduire à la nature, est ordinairement plus longue & plus certaine.





DEVX CENT LXXXV.

CONFERENCE

De la Conferẽce, & si c'est la plus instructiue sorte d'enseigner.

SI la verité est la pasture de l'entendement, comme cette verité n'est qu'vne & toute simple, il ne luy faut aussi que tout simplement exposer. Il s'y porte auec la mesme auidité que l'appetit fait desirer les viãdes à vn estomach affamé, qui differe du premier, en ce que l'estomach vne fois remply n'appete plus rien pour l'heure ; mais l'entendement, plus il sçait de veritez & plus il s'y plaist & en demande. De sorte que celuy qui presente à nostre intellect le chois de plusieurs conclusions, n'y en ayant qu'vne qui puisse estre vraye, fait le mesme que le Maistre d'hostel qui entrelasseroit des viandes peintes ou des fruits de cire representez au naturel, parmy des viandes & des fruits naturels & veritables, à vn homme qui auroit grand faim : lequel ne receuroit pas moins de fascherie, fichant la dent sur du bois ou dans de la cire, qu'il auroit de plaisir en mangeant vn bon morceau. C'est pourquoy tous les precepteurs de l'antiquité, les modernes & ceux de ce temps dictent des leçons qu'ils obligent leurs escoliers d'apprendre comme

des oracles & maximes indubitables. Et s'il y a quelque auis contraire dont les raisons meritent qu'on s'y arreste, en recueillent les principales objections, & y respondent, establissans par ce moyen vn fondement solide, sans lequel la science n'en merite point le nom, mais seulement celuy d'opinion. Aussi l'vne des plus grandes plaintes que l'on fait contre la nature estant la brieueté de nostre vie, c'est encore la diminuer par vne vaine occupation, & nout en laisser d'autant moins pour la demonstration & connoissance certaine des arts, l'employer en vne diuersité d'auis qui laisse tousiours nostre esprit en irresolution, le pire estat auquel il se puisse trouuer, quand il est question d'agir & de mettre nostre sçauoir en pratique, Comme il se void dans les conseils de la guerre, de la Medecine, du Droit, voire de la Theologie, cette irresolution laissant nostre esprit embarassé & nos mains engourdies, là où vne resolution moins bonne est souuent accompagnée de bons succez, mais tousiours est plus agreable a ceux qui nous demandent conseil, comme nous aprend le vulgaire, & iusques aux personnes mieux sensées, lesquelles se laissent souuent persuader par celuy qui leur asseure quelque chose & en parlent affirmatiuement, tesmoin les charlatans qui ont souuent plus de pratiques que les bons Medecins, pour ce que ceux-cy parlent moins audacieusement tandis que les autres ne mettent rien en auant qu'ils n'authorisent de serment, d'experiences, de gageures, & de telles autres persuasions.

Le second dist, qu'y ayant deux sortes de veritez, l'vne demonstratiue, & l'autre probable, comme celuy-là auroit grand tort qui reuoqueroit en doute vne demonstration; ainsi ne meritetoit pas peu de blâsme celuy qui se voudroit faire croire magistralement en vne matiere problematique, telles que le sont la pluspart des propositiõs naturelles &

morales n'y ayāt rien qui irrite plus tost le franc arbitre que la neceßité qu'on luy veut imposer de croire en des choses où son chois doit estre libre. Ce qui est parauenture l'vn des grands defauts des precepteurs, & qui nous fait abhorrer, lors que nous sommes plus auancez en âge, le sçauoir pedantesque, trop souuent accompagné d'vne opiniâtreté indomptable: laquelle, au lieu de nous persuader, aliéne entiérement nos suffrages, qui se gagnent bien mieux par ceux qui nous laissent auec leur auis la liberté d'opiner dessus, & d'y ajouster le nostre; qui est la facon de laquelle se sont seruis les meilleurs Iurisconsultes dans leurs responses, vsans du mot *visum est*, ou *Respondit sibi videri*, il luy semblé; Façon de parler bien opposée à ceux qui ne parlent que par maximes. De sorte que quand il ne s'agiroit que de persuader vne verité connuë, encore seroit il plus seant de raisonner par comparaison de quelques autres auis qui la feroit mieux paroistre. Mais la foiblesse du iugement humain estant si grande qu'il est en vn trauail perpetuel à discerner la verité, il n'y a rien plus contraire à cette recherche que la confidence & presomption de l'auoir dé-ja trouuée. Là où ceux qui nous representent les differens auis & leurs raisons contraires les vnes aux autres, rendent le mesme respect a nostre iugement que font les Aduocats aux Iuges, desquelles le iugement a emprunté le nom; les vns & les autres leur laissans prononcer sur le plaidoyé des parties & y rendre leur iugement: qui ne pourroit estre que partial s'il estoit rendu sur le plaidoyé de l'vne des parties sans entendre l'autre, comme font ceux qui traitent les choses par resolutions & conclusions formées.

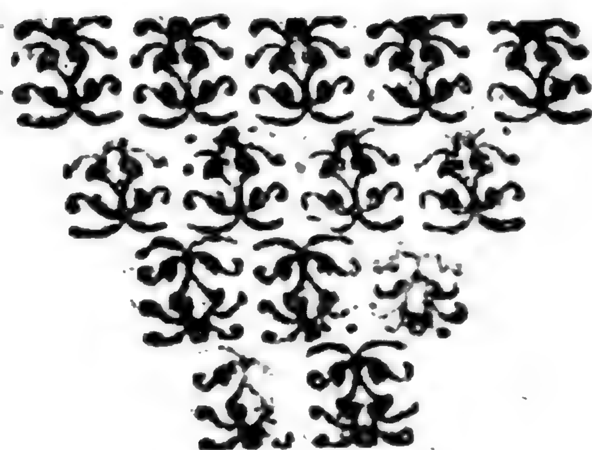
Le troisiesme dit, que si l'on se veut arrester a toutes les difficultez qui se presentent en nos connoissances il faudra tomber en la secte de Pirthon, qui doutoit de tout & ainsi bannir la science & iuf-

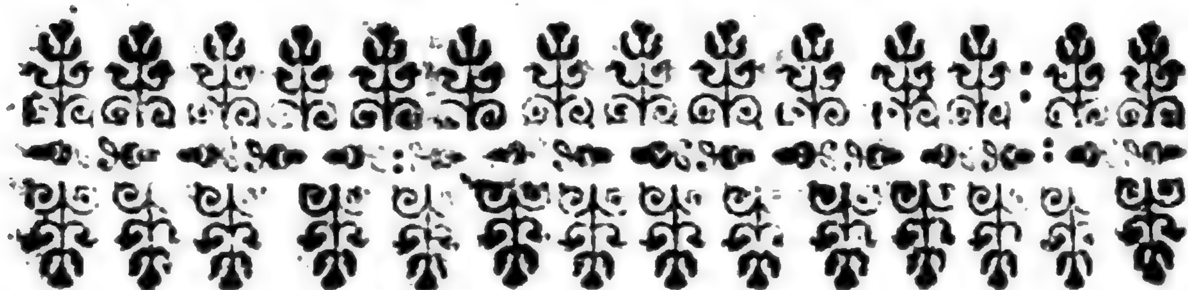
qu'à l'experience qui trompe souuent nos sens, qui est la pire de toutes les sectes & qui diminuë le plus de l'authorité de ses sectateurs, lesquels on n'escoute & on n'interroge pas de quelque chose pour n'en apprendre rien. Or c'est n'en apprendre rien que de n'en apprendre rien de certain. Car il n'y a chose aucune si claire qui n'ait esté & ne puisse estre mise en question. Mais comme nostre volonté se porte au chois du plus grand des biens qui luy sont presentez, & se détermine par ce bien-là, les autres estans reiettez par elle comme maux: ainsi nostre entendement, en la recherche de la verité, se porte à celle qui luy semble la plus vraye d'entre plusieurs propositions qui luy sont faites, la quelle luy tient lieu de demonstration: & quand il se tromperoit à ce chois, il y auroit moins de danger qu'il n'y en a dans le doute, qui ne vous laisse rien ni à ceux qui vous écoutent; & leur arriue le mesme qu'à ceux qui ayans bouché vn trou d'vne cheville, la voyent repousser de son lieu par vne autre, & cette-ci par vne troisiesme, laissans enfin le trou vuide. C'est pourquoy mal-aisement peut-on conclure qu'il n'y ait point de methode plus propre à instruire que la Conference, a laquelle ie prefererois celle des interrogations & des responses, telles qu'on void dans les Catechismes, dãs les Dialogues de Platon, qui introduit ordinairement Socrate introduisant ordinairemẽt de la sorte pource que nostre esprit ne pouuant conceuoir qu'vne Doctrine à la fois, & de cette premiere naissant volontiers de nouuelles difficultez, le moyen de rassasier le desir que nous auõs de sçauoir est de satisfaire a ces difficultez, & ensuite à celles qui naissent de l'explication des premieres. En quoy faisant l'esprit ayant contenté sa curiosité, aquiesce bien plus volontiers à la doctrine qu'on luy insinuë, que lors qu'on luy laisse simplement le chois de diuers auis, dont aucun ne sera possible le sien: ou que l'on veut impe-

rieusement dicter des authoritez comme autant de loix : contre lesquelles la liberté humaine se cabre tousiours plus volontiers qu'elle n'y aquiesce, quand elle n'auroit autre chose à en blasmer que la forme.

Le 4. dist, que la Conference telle qu'on la pratique ceans il y a huit ans, fait bien confesser son vtilité à toutes sortes de persõnes, n'estãt pas possible qu'vne institution eust tant duré si elle n'eut esté trouuée grandement profitable. Ce qui a esté cause que s'estant fait au commencement de viue voix sans en rien coucher par escrit, on ne trouua pas seulement bon d'arrrester sur le papier tant de belles pensées, vne partie desquelles eust eschappé à la memoire des auditeurs, mais encor de les imprimer & publier comme il s'est fait incessamment de puis ce temps-là, auec vn tel concours que chacun sçait. Aussi, de toutes les belles inventions ausquelles le Bureau d'Adresse a donné la naissance : le Roy, l'authorité & la faueur publique, le progrez : il n'y a eu que cette Conference qui n'a point eu de contredisans ni d'opposition : voire elle se peut vanter d'en auoir produit d'autres & mis en leur iour plusieurs beaux esprits qui s'estoient auparauant tenus cachez & comme enseuelis dans la poussiere des Escoles, entre lesquelles, la chaire ou le barreau, comme jadis les declamations, elle est aujourd'huy vn moyen vnissant agréablement ces extremitez ensemble : ceux qui sortent fraischement des estudes se trouvans incapables de la frequentation de la Cour & des autres lieux où ils doiuent paroistre. Incapacité qui prouient de la rudesse des termes de l'Escole & de l'humeur opiniastre que les Escoliers cõtractent ordinairement par la dispute. où ils apprennent ne ceder iamais: l'vne des plus desobligeantes qualitez & la plus inepte en compagnie qu'vn ieune homme y puisse apporter. Et il void icy au contraire que chacun y expose son aduis en toute douceur, se

contentant d'accompagner ses raisons d'vn ton de voix d'vn gestst conuenable pour en remettre la decision aux suffrages muets de la compagnie. Enfin il y void en abregé des pensées d'autruy sur la matiere dont il s'agit choisie à la pluralité des voix : & pour sa décision, les autheurs decedez il y a long temps, derechef animez, & en peu de discours la quintessence de plusieurs liures souuent tellement déguisée qu'on ne la reconnoist nō plus qu'vne medaille fonduë. Voire si l'homme est bien dit vn animal sociable, l'ame estant sa meilleure partie, son instruction ne se peut meux faire que par la Conference, qui est le commerce des ames.





DEVX CENT LXXXVI.

CONFERENCE

Quelle science est la plus necessaire à vn Estat.

APres auoir traité s'il y a des sciences, si elles sont vtiles à vn Estat, quelle art est le plus necessaire : Il estoit à propos de traiter aussi, quelle science est la plus necessaire à vn Estat. Car la distinction qu'il y a entre les sciences & les arts est trop connuë pour y deuoir insister : la Science estant vne habitude de l'entendement qui le perfectionne, luy enseignant la connoissance d'vn effet par sa cause, en laquelle connoissance elle se repose & se tient contente sans reduire ces preceptes en acte comme font les arts. On demande donc icy quelle science est la plus requise aux sujets d'vn Estat : j'estime que c'est la Theologie : pource que elle regle nostre volonté, qu'elle remplit de vertus Theologales & Chrestiennes, auec lesquelles nous n'auons faute de rien, & en cas qu'on n'ait besoin de quelque chose, elles apprennent à en supporter le defaut & le conuertir à nostre propre bien: L'aduersité ne luy seruant pas moins à exercer la vertu de patience, que la prosperité & abondance à pratiquer la liberté & magnificence, puis qu'il sera touiours vray que tout doit tourner en bien à ceux

qui ayment Dieu, duquel la ſcience, voire celle d'vn IESVS crucifié, ne vaut pas ſeulement mieux que toutes les autres, mais les enuelope & les contient éminemment.

Le ſecond dit, qu'il n'auoit pas creu que la Theologie deut eſtre compriſe dans cette queſtion, veu qu'elle en eſt excluſe par le premier plan des loix de la Conference publiées lors de ſon ouuerture. Ioint qu'elle ne ſe peut propremẽt appeller ſcience, ce nom ne luy eſtant attribué que par metaphore: puiſque Dieu n'a point de cauſe, & que la ſcience eſt ſeulement des choſes qui en ont vne. D'ailleurs, la conſequence n'eſt pas neceſſaire qu'vn homme pour ſçauoir la Theologie, ait les vertus Theologales: veu que celles-cy reſident en la volonté, & la Theologie en l'intellect mais s'il y auoit vne ſciẽce qui donnaſt les vertus ce ſeroit celle des mœurs, en laquelle il n'y auroit qu'vne difficulté au fait de la queſtion: c'eſt à ſçauoir qu'elle perd le nom de ſcience ſi toſt qu'elle eſt reduite en pratique, & elle eſt inutile à vn Eſtat tandis qu'elle s'arreſte à la ſeule contemplation.

Le 3. diſt qu'à ce côté il ne ſe trouueroit gueres de ſciences vtiles, non ſeulement à vn Eſtat, mais aux particuliers mémes: eſtãt vne contradiction impoſſible à concilier, qu'vne choſe ſoit profitable, & qu'elle ne ſoit point reduite en pratique; ſi l'on ne vouloit dire, que l'ignorance eſtant la ſource & la cauſe du vice & des diſſenſiõs qui naiſſẽt parmi des concitoyens, lors que leur eſprit eſt mieux informé par la ſcience, ils poſſedent premerement en eux cette tranquilité & ce repos qu'apporte à l'entendement la connoiſſance qui luy oſte cette inquietude & curioſité de ſçauoir, qui ſe remarque en grands & petits & enſuite la Iuſtice, qu'ils exercent dans toutes leurs actiõs, n'y ayant que fort peu de perſonnes & les plus meſchantes, qui facent le mal le penſans faire encore les prétextent-ils de l'apparence du bien

De sorte que cette tromperie ne peuuant auoir lieu lors que l'entendement est éclairé de connoissances suffisantes, les actions seroient alors toutes droites, auquel cas ce seroit encore la theorie de la Philosophie morale, dont la science se trouueroit la plus necessaire à vn Estat.

Le quatriesme dist: que nous ne faudrons point si nous suiuons la nature : laquelle seruant de guide nous n'auons que faire d'autres preceptes : comme au contraire plus les choses s'eloignent de l'instinct naturel, & plus elles sont suiettes a faillir : ainsi que le fait voir la certitude auec laquelle la pierre tend au centre & le feu en haut, voire celle qui conduit les animaux à faire leurs nids & autres actions naturelles d'où vient que les païsans qui tiennent le plus de la brute, sont aussi les plus robustes & font mieux toutes leurs operations: mais à mesure que nous voulons corriger cette nature par nostre raisonnement, au lieu qu'il fait profession de nous perfectionner, il nous fait faillir plus lourdement. De là vient aussi que les principes & maximes que nous sçauons naturellement sont infaillibles, comme, *que le tout est plus grand que sa partie : qu'vne mesme chose ne peut pas n'estre pas, que deux & deux sont quatre.* Ce qui n'est pas de mesme aux autres sciences hors la naturelle, les argumens probables de la Dialectique ne concluans pas necessairement, & la pluspart des disciplines estans incertaines & coniecturales. Et partant celuy qui sçauroit bien la Physique ou science de la nature, & s'y laisseroit entierement conduire, n'auroit point besoin des preceptes des autres sciences, lesquelles par consequent sont moins necessaires à vn Estat. Ioint que la Physique comprend sous soy la Medecine, laquelle entretient la santé & guerit les maladies des grands & des petits : sans laquelle santé tous les autres biens sont inutiles, & de laquelle comme les Estats empruntent leur proposi-tion,

tion, ainsi leur est elle entierrement necessaire, & n'y a aucune discipline dont ils se puissent moins passer : Comme le tesmoigna bien l'Estat des Sichimites, lesquels se trouuans tous malades furent defaits par les seuls enfans de Iacob. Car de dire auec le vulgaire, que l'on se peut bien porter sans Medecins, ne conclud pas que l'on se puisse bien porter sans Medecine, laquelle estant comprise comme il a esté dit sous la Physique, qui fait appeler en plusieurs endroits les Medecins Physiciens, il s'ensuit bien qu'on ne sçauroit trouuer de science plus vtile à vn Estat que la Physique.

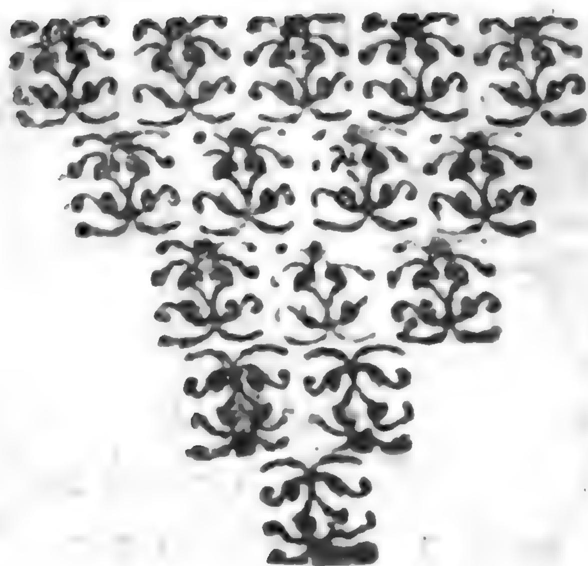
Le cinquiesme dist, que la Politique est la plus necessaire science d'vn Estat, puisque c'est elle qui le maintient, l'empechant par sages conseils de tomber en guerre, & l'en deliurans quand elle est arriuée. Sans quoy toutes les autres sciences seroient inutiles ou ruineuses aux Citoyens. Aussi est-elle appellée Reine des sciences : pource qu'elle dispense à toutes les autres la tasche à laquelle elle se doit appliquer. Tout ainsi donc que la teste est la plus necessaire partie de l'animal, pource que c'est elle qui commande aux autre : ainsi la Politique, qui est la teste des autres sciences est la plus necessaire. Ce qui se remarque lors que vn Estat est sans Chef : conditionqui le rend exposé a toutes sortes d'injures & la proye du premier conquerant, le plus grand mal qu'il puisse encourir : là où le defaut des autres sciences ne sera pas quelquefois mesme sensible.

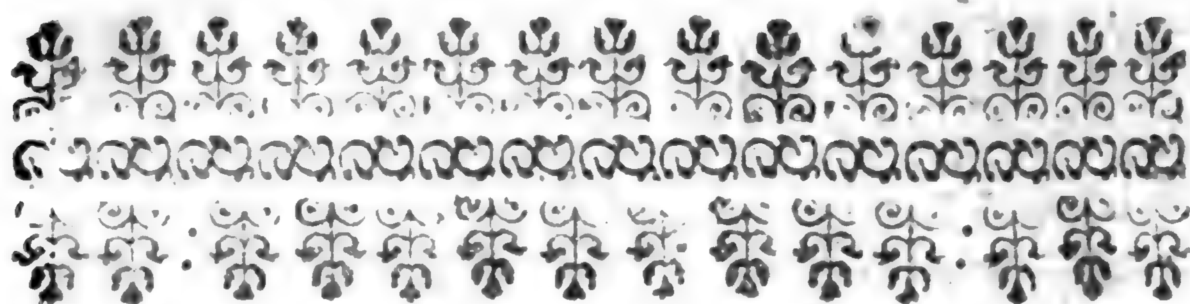
Le 6. dist, que par cette raisõ la Metaphysique est la plus necessaire des sciẽces: pource qu'elle en est la maistresse. Aussi est elle limitrophe à la Theologie: laquelle ne pouuant, pour les causes qui ont esté dites, entrer en cõparaison des sciences dont il s'agit, elle ne sçauroit ceder son droit auec plus de raison à aucune autre, qu'à la Metaphysique. dans laquelle se rencontrent les principes, non seulement de la

Physique & Logique : mais de toutes les autres : où se trouuent les transcendans : lesquels passans aussi par dessus toutes les autres choses qui entrent dans les Cathegories, communiquent le mesme priuilege à leur liens : qui d'aileurs estant abstraites cóme elle est des choses particulieres & indiuiduelles, épure grandement l'esprit de celuy qu'elle informe, le détachant de la bourbe & de la lie des affaires humaines, & par ce moyen rendant le commerce des hommes à peu pres semblable à celuy des intelligences desquelles elle traite parcillement

Le 7. dist, que les plus necessaires sciences sont les Mathematiques, comme l'ont reconu les peuples qui ont des premiers cultiué les disciplines, à sçauoir les Ægyptiens. Car le Nil confondant souuent leurs heritages, & en transportant mesme les bornes, ils estoient en procez & debats continuels auant que la geometrie leur eut appris les moyens de les mesurer si exactemẽt qu'ils ne s'y trompoient plus ensuite : comme le pratiquent encor fort vtilement nos arpenteurs. Que si l'on regarde le commerce & la societé humaine, elle ne sçauroit subsister sans conter, qui est vn effet de l'Arithmetique, & duquel le seul homme est capable. Comme aussi cette mesme socreté ne sçauroit estre sãs harmonie & proportion, qui se trouue dans ces sciences. Mais pource que la necessite dela guerre est la plus euidẽte dans vn Estat, veu que c'est elle, bien administrée qui le tire des mains de l'ennemy. Il est aisé de conclure de-là que l'art militaire dépendãt entierement des Mathematiquies, qui enseignent les moyens de dresser les escadrons & bataillons, de bastir les places par l'art des fortifications, enleuer le plan par elles-mesmes, & les attaquer par les Méchaniques elles sont les plus necessaires a vn Estat : dans lequel aussi les mesmes sciences Mathematique produisent les plus amirable effét : Sans parler de l'Aastrologie, qui donnant le branle à tous les mou-

uemens d'ici bas, y eſt par ce moyen d'autant plus neceſſaire que ne ſont les autres diſciplines, que la cauſe enuelope ſon effet. Ioignez à cela que s'agiſſant ici des ſciences, & les Mathematiques ſeules meritans ce nom, pource que ſeules elles en ont auſſi l'effet, nous n'en ſçaurions trouuer de plus dignes & de plus neceſſaires à vn Eſtat.





DEVX CENT LXXXVII.

CONFERENCE

Duquel l'enfant tient-il le plus, du pere ou de la mere?

SI nos maieurs ont esté assez sages pour connoistre la nature des choses, il faut croire que l'enfant tient plus du pere : puis qu'ils luy ont donné son nom plustost que celuy de la mere: & que le nom est la marque & le caractere de la chose : aussi le masle estant plus parfait, plus grand & plus fort que la femelle, laquelle est vne imperfection & defaut de la nature qui tend tousiours à faire vn masle, n'y manque sinon par faute de chaleur, de vigueur & de temperament, il est bien raisonnable que ce qui procédoit des deux eut le nom du plus parfait ; Ainsi vn regiment s'appelle du nom de son Colonel : vne Ville, de son Fondateur : vne Loy & ordõnãce, de celuy de son Legislateur, & vne cõposition dans laquelle entrent deux médicamens simples, tient de la nature du plus fort, & de celuy qui a le plus de vertu. A quoy sert aussi la plus commune comparaison de laquelle on se sert pour exprimer la difference qu'il y a entre le pere & la mere au fait de la generation. Car la mere, & particulierement sa matrice, est comparée à vn camp

& la ſemence paternelle au grain qui eſt ietté dans ce Camp, lequel ſert bien à la faire germer, pouſſer & nourrir, mais ne luy fournit ſinon de matiere, laquelle eſt déterminée par la forme du grain qui donne l'eſtre à la plante qui en eſt produite. De ſorte que c'eſt chercher icy le meſme que ſi on demandoit duquel l'herbe ou l'eſpy de bled tiendroit plus ou de la terre ou du froment dont elle auroit eſté enſemencée. Ce qui ſe prouue encore par les organes de la generation, leſquels eſtans plus manifeſtes en l'homme qu'en la femme, nous inſinuent que les premiers y contribuent dauantage Et la plus grande & notable difference qui ſe trouue entre les enfans eſtant celle du ſexe, l'experience qu'alleguent les Phyſiciens qu'en liant le teſticule droit ſe produiſent les maſles, comme les femelles au contraire, montre bien que c'eſt de la part du pere que le ſexe ſe détermine, & par conſequent que c'eſt auſſi de luy que viennẽt les moindres differences & circonſtances indiuiduelles, deſquelles eſt compoſée la ſemblance ou diſſemblance que les enfans ont en l'eſprit ou au corps auec leurs peres & meres: Deſquelles meres ſi les maſles particulierement retenoient plus que des peres, il s'enſuiuroit que le prouerbe ſeroit faux qui dit que *fortes creantur fortibus* : veu que la plus part des femmes manquent de courage. Et l'experience iournaliere fait voir que l'vne des plus grandes & plus communes cauſes de la valeur ſe tire du coſté des peres : Sur lequel principe eſt fondée l'eſtime que nous faiſons de la Nobleſſe, qui ne ſe tire guéres que du coſté paternel : du moins le defaut de la Nobleſſe du coſte de la mere, ne rend pas vn enfant moins Gentilhomme. Quelques vns meſmes ont douté ſi la mere contribuoit quelque choſe à la formation du fœtus, ou luy fourniſſoit ſeulement de nourriture. Mais ceux qui en ont parlé plus veritablement demeurent d'accord que la ſemence de la femme eſt

beaucoup plus foible & plus aqueuse que celle de l'homme, seruant seulement à la temperer comme est l'eau par le vin : laquelle se conuertit en sa nature, & s'appelle vin si tost qu'elle est meslée auec luy. Ce qu'il se trouue des enfans ressembler quelquefois de visage plus à leur mere qu'à leur pere, estant vn ioüet de la nature: qui se plaisant en la diuersité, ne peut produire plusieurs enfans sans qu'il s'ẽ rẽcõtre qui ayẽt diuers traits de visages & figures de mẽbres: entre lesquelles l'idée d'vne femme imprimée dans l'esprit du pere se peut cõmuniquer à sa semẽce, laquelle exprime ensuitte cette figure.

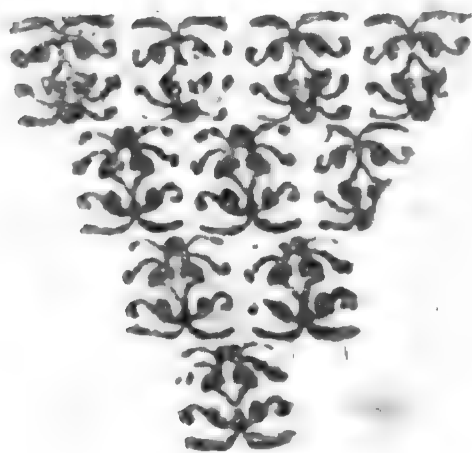
Le second dist : que la ressemblance est de trois sortes, d'espece, de sexe, & deffigie quant au corps; & de mœurs, quant à l'ame. La ressemblance d'espece, qui est quand vn homme engendre vn homme ou vne femme vient des principes materiels de la generatiõ, que la mere contribuë en plus grande quantité que le pere, dont la preuue se void en l'accouplemẽt des animaux de diuerses especes. Car si vn Bouc s'accouple auec vne Brebis, il engendrera vne Brebis, qui ne retiendra autre chose du Bouc sinon qu'elle aura la laine vn peu plus dure: Et si vn Mouton s'accouple auec vne Chéure, il en viendra vne Cheure qui aura le poil plus mollet. Ce qui se raporte d'Ariston qui eut d'vne Asnesse vne fille, dite à ce suiet Onoscele, de Fuluius Stellius, vne autre d'vne Iument, dite pour cette cause *Hipponx*, & d'vne Brebis qui engendra vn Lion dans les pasturages de Nicippus, auquel il presagit la tyrannie : d'Alcipe qui accoucha d'vn Elephant ayant esté engrossie par vn Elephant, estant monstrueux & possible fabuleux. La ressemblance de sexe dépend de la temperature & domination des semences : Car si la semence du masle & de la femelle est fort chaude, il s'engendre des masles, si elle est froide des femelles, Les vns & les autres vigoureux ou foible selon la seigneurie du chaud & du

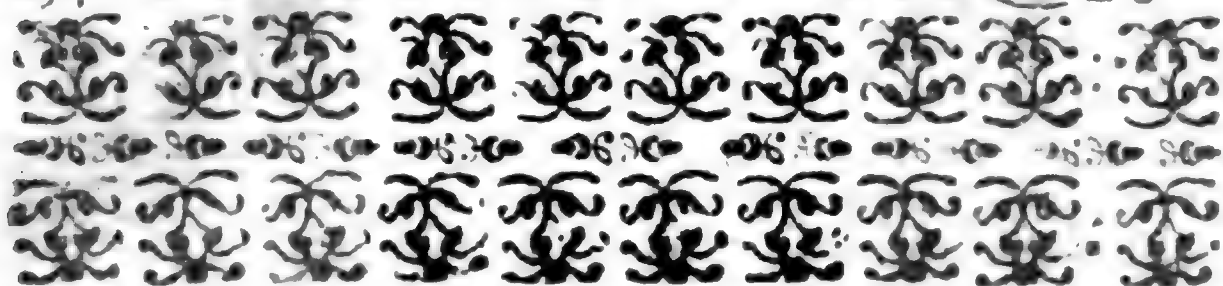
froid. D'où s'ensuit que cette ressemblance ne vient point plustost de l'vne que de l'autres des conioints, la ressemblance d'effigie & des autres accidens du corps & des mœurs de l'esprit est plus difficile à resoudre, y ayant vne vertu cachée dans l'vne & l'autre semence qui se garde, ce dit Aristote, iusques à la 4. generation; comme se verifie l'histoire d'Helide, laquelle ayant couché auec vn Æthiopien engendra vn enfant blanc; mais son petit-fils fut noir. Ce que Plutarque asseure estre arriué à la 4. race d'vn Negre. Toutesfois cette ressemblance vient encore plus du costé de la mere que du pere. Car si les causes qui se communiquent le plus à ses effets, leur impriment plus de leur nature, & par cette plus grande communication ces effets retiennent aussi plus de leur cause. Or la mere cõmunique plus à son enfant que ne fait le pere. Car elle luy fournit de semence, ceux qui l'ont creu autremẽt estãs peu versez en l'anatomie, puis apres auoir contribué autant que le pere à cette generation, elle nourrit seule le fœtus de son sang menstrual: lequel commence lors à ne suiure plus le cours de la Lune qui le regloit auparauant. Auquel fœtus fournissant ainsi sa nonrriture par l'espace de 9. mois, ce n'est pas de merueille si elle le transforme entierement en sa nature, qui n'est aussi estimée qu'vne méme au regard de la mere & de l'enfant. Or il n'y a rien plus semblable à vne chose ni qui en retienne plus qu'elle méme. Ce qui ne peut estre dit du pere, lequel n'est pas seulement different de l'embryon qu'il a engendré, mais n'a plus rien de commun auec luy depuis cette 1. action. De sorte qu'il se trouue plusieurs enfans posthumes & qui naissent longtemps apres la mort de leurs peres, ce qui n'arriua iamais apres la mort des meres: estant méme vne chose fort rare de voir vn enfant se porter bien apres auoir esté tiré du corps d'vne mere preste à mourir; ce que l'on raconte du 1. de la race des

Cesars, de qui cette section a esté depuuis dite Césarienne, pouuant estre arriué; mais la plus part des autres contes qu'on en fait sont fabuleux. que si la mere alaite encore son enfant, comme la nature luy enseigne & l'exemple de tous les autres animaux qui est possible la raison pour laquelle ils sont plus vigoureux & d'vne durée de vie plus reglée que l'homme: c'est à lors que cette seconde nourriture ajoustée à la premiere, estant tirée de son lait, qui emprunte la qualité de la masse du sang dont il est extrait, le rend entierement conforme à sa mere. Car si la nourriture peut changer, comme il est vray, la nourriture & le temperament des personnes dé-ià auancées en aage: à plus forte raison peut elle alterer & apporter vn notable changement au corps & en l'esprit de l'enfant naissant, & qui est vne table raze capable de toute impressiõ d'où c'est auec tres grande raison que ceux qui veulent prendre soin de leurs enfans lors que la mere, par maladie ou autre raison, ne les peuuent nouri, s'informent tres curieusement de la disposition des nourrices qu'ils leurs donnent & de la qualité de leur lait, mais encor les changemens que les nourrices apportent au corps de l'enfant ne sõt ils pas si cõsiderables cõme l'est celuy qui arriue aux deux semences masculines & feminines meslées en la generation, lesquelles recouurent leur accroissement par l'irrodation du sang maternel qui y afflue, & s'il est impur luy communique son impureté, comme au contraire estant pur il est souuent capable de purifier la semence masculine corrompue. D'où les Medecins ont remarqué des enfás estre venus bien sains, dont les peres estoient ladres Ioint la seureté qui est du costé maternel plus grande que du paternel. Aussi les meres contribuent-elles encore l'imagination qui agit sur leur embryon tout le long de leur grossesse, & à cette cause aiment elles plus tendrement leurs enfans que les pe-

res : lequel amour est vn signe que celle-cy se reconnoissent mieux dans leurs enfans que non pas ceux là. Car l'amour que nous nous portons à nous mesmes est si grand que Dieu le fait seruir de mesure à celuy que nous deuons porter à nostre prochain; & celuy que nous portons à Dieu méme se rapporte à l'affection enuers nous. C'est pourquoy ceux qui se veulent insinuër dans les bõnes graces de quelqu'vn, n'ont point de plus asseuré moyen que de se conformer à leur humeur, & se rendre semblables à eux le plus qu'ils peuuent.

Point à traiter pour le premier Lundy d'apres quasimodo, Lequel est plus difficile, ou à l'homme de bien de faire le mal, ou au meschant de faire le bien, Pour la quinzaine ensuiuant, Si le fer empesche le Tonnerre de corrompte le vin, & autres pareils effets, & pourquoy ?





DEVX CENT LXXXVIII.

CONFERENCE

Lequel est plus difficile, ou à l'homme de bien de faire le mal, ou au meschant de faire le bien.

AVant que de resoudre cette question, il faut considerer 2. choses, la premiere que l'homme est composé de 2. parties: de la superieure, qui est l'Ame & de l'inferieure, qui est le corps, & comme ces deux parties ont des objets differens & qui se contredisent, il se fait vn grand combat, le corps s'emportant aux sensualitez, & l'ame taschant de s'esleuer aux choses spirituelles, Mais comme les organes dont elle se sert sont materiels, tels que sont aussi les sens qui l'aident en ses operations, elle ne peut vaincre qu'auec vn grand effort, dautant que les instrumens dont elle a besoin pour exercer la vertu, sont plus confidans au corps & comme ils tiennent de la matiere, ils trahissent les resolutions de l'ame, la reduisant à vne obeissance tyrannique, & partant le meschant a plus de peine à faire le bien: pource qu'estant esclaue du vice & du peché, il ne se peut affranchir de son joug, ayant tousiours inclination au mal. La seconde chose à considerer, c'est le bien & le mal

en soy : car selon la nature il n'y a point de mal dans toutes les actions humaines, dautant qu'elles apparoissent toutes bonnes, autrement la voulonté qui a le bon & le beau pour objet, ne s'y porteroit iamais, puis que le bien est ce que toutes choses desirent. Il y a donc 2. sortes de biens & 2. sortes de maux, l'vn naturel & l'autre moral, l'Ame se porte auec facilité au bien moral, & le corps au bien naturel, par ainsi il est plus mal aisé au meschant de faire le bien moral, qu'a l'homme de bien de faire le mal aussi moral.

Le second dist, qu'il est plus difficile à l'homme de bien de faire le mal, dautãt que la vertu paroist si belle à l'homme vertueux, qu'il a de la peine à la quitter pour embrasser le vice, qui luy paroist comme vn monstre hideux, comme les estres & les substances sont plus aimables, que les priuations ne sont odieuses, d'autant que l'amour regarde les choses qui sont aimables, & la haine ne s'estend guéres à ce qui n'est point : de mesme le vice n'est pas tant fui, que la vertu est aimée, & partant l'homme de bien a plus de peine à faire mal, pource qu'il connoist la perfection du bien, autant que le meschant l'ignore, & pour cette raison comme il ne le connoist pas, il a de la peine à l'embrasser.

Le troisiesme dist : Qu'il est plus difficile au meschant de faire le bien, dautant que la nature a vne pente facile au mal, & par ainsi le vertueux en faisant le mal, descend en la vallée, selon les inclinations humaines, & le meschant faisant le bien, monte en vn montagne coupée de rochers & precipices, & combat la nature, portant les armes contre l'appetit sensuel, & selon l'Escriture, nous ne faisons pas le bien que nous voulons, mais le mal que nous ne voulons pas, pour monstrer que l'homme a des difficultez au bien, si grandes, que S. Paul mesme se plaint d'auoir vne loy en ses entrailles, qui repugne à celle de Dieu. Cette na-

ture pleine d'imperfections conceuë en peché original a de si grandes repugnances au bien, qu'il a falu vne loy de grace pour la regenerer au bien, au vray sentiment de la Religion & à la connoissance de Dieu, Ioint aussi que la volupté a des attraits & des charmes si grands, qu'il est presque impossible de les vaincre. C'est pourquoy Vlysse se fit lier au mast de son vaisseau & se fit boucher les aureilles, pour ne point entendre les voix harmonieuses des sirenes : autrement il n'eust point eu de raison assez puissante pour se rendre maistre des appetits sensuels, qu'il faut a cette fin destruire ou lier de liens si fermes, que l'ame ne puisse flechir à des appas si pernicieux.

Le quatriesme dist, que la vertu estoit naturelle à l'homme auant le peché d'Adam, & que depuis la rebellion qu'il fit contre Dieu, le vice a pris sa place ; de façon que comme l'innocence s'est retirée de nostre premier pere, tous les vices & toutes les imperfections se sont emparées de son esprit, & se sont naturalisées de telle sorte, qu'il a esté necessaire d'establir des loix diuines & humaines : les vnes, pour les vices, les autres pour les crimes : ce qu'il n'eust point fallu si le bien n'eust esté fait auec grande difficulté, & le mal tres aisement.

Le cinquiesme dist, que supposé, (comme il est vray) que la nature humaine soit plus encline au vice qu'à la vertu, par les raisons sus alleguées, toutesfois il y a moyen de destruire cette inclination & rendre l'ame la maistresse du corps, en abolissant & destruisant les sens & les puissãces intelligibles, qui gouuernẽt les organes, car si le corps est le Maistre, l'ame sera contrainte de luy obeïr : mais si l'Ame commande, elle assujettira le corps à toutes les actions vertueuses qu'elle voudra: & à lors les vertus seront naturalisées en l'homme, & la question proposée trouuera vne resolution

contraire, car il sera plus difficile en ce cas, à l'homme de bien de faire le mal, qu'au méchant de faire le bien : dautant que le vertueux par cette destruction des sens, sera comme reduit en l'estat de cette premiere innocence, & remis en ce point glorieux que le peché a perdu.

Le sixiéme dist: que cette regeneration morale est vn grand secret de Caballe inconnu à tous les plus sçauans: que cette destruction des sens proposée, est vne piece qui n'est pas encore bien descouuerte aux Curieux, comme estant par dessus les regles communes. Car si l'ame n'agit que par les organes & par les sens interieurs & exterieurs, en les détruisant ou affoiblissant vous affoiblissez l'ame, & au lieu de faire vn Prophete, on seroit en hazard de faire vn melancholique, ou vn visionnaire, comme il arriue à ceux qui se macerent le corps d'vn zele indiscret : de sorte que n'ayant pas la parfaite connoissance de cette science, il est plus expedient d'auoir recours aux moyens ordinaires de la Morale pour regler les passions de l'ame & la reduire à la vertu, suiuant les regles de laquelle les bons mesmes sont fort enclins au mal, qu'ils ont de la peine à combattre.

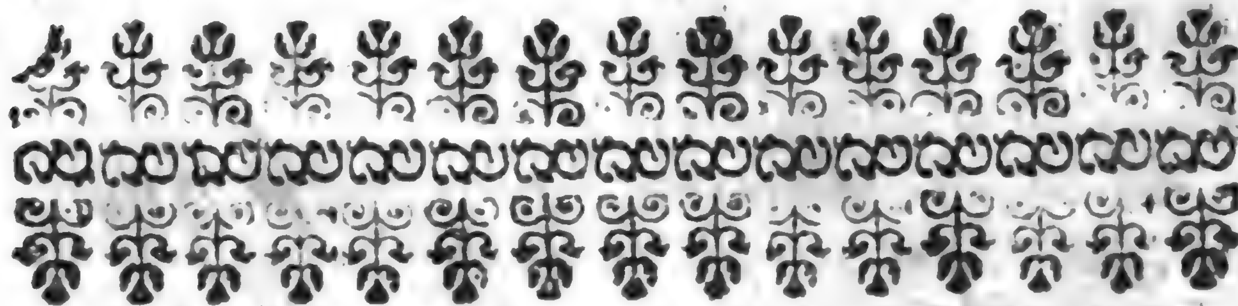
Le septiéme dist: qu'il y a pareille difficulté au méchant de faire le bien, comme au vertueux de faire le mal : dautant que l'inclination que l'homme de bien a au bien & à fuir le mal, est égale à celle du méchant à faire tousiours le mal, ayant grande difficulté à embrasser la vertu en fuyant le vice, à cause de l'auersion qu'il a au bien : & pour témoigner cette verité, l'on void des hommes adonnez à des vertus naturellement, & sans aucune estude: ce qui demontre que les premieres semences de la vertu & du bien viennent de ces dispositions naturelles, que l'on appelle inclinations, & que par consequent c'est vne pareille difficulté à l'vn & à l'autre. Ce qui est aussi remarqué en So-

crate qui asseuroit auoir les mouuemens naturels portez au vice, de telle sorte, que si sa Philosophie n'eut fait des efforts dignes de celuy que l'oracle auoit estimé sage, il se fut laissé aller à des appetits sensuels, suiuant ses inclinations naturelles, y ayant des natures heroïques tousiours bien faisantes, & d'autres brutales & tousiours portées au mal. A cecy il faut ajouster la consideration des personnes, des conditions & de l'âge, dautant que ces circonstances estans particulieres, changent les resolutions en la proposition generale, & comme elle est vniuerselle, ayant vne grande estenduë, pour trouuer la verité, il seroit necessaire de se restraindre à ces circonstances pour la mieux resoudre & auec plus de solidité, toutesfois en suiuant l'opinion susdite, car comme le feu n'a point de difficulté de monter en haut, non plus que l'eau à couler en bas & chercher son centre, de mesme chacun suiuant ses inclinations se porte également au bien & au mal, sans peine, mais d'aller contre ce mouuement, le bon a peine égale à faire mal, & le méchant à faire bien.

Le huitiéme dist : Que cette raison des inclinations cesse en ceux qui se portent tantost au bien & tantost au mal, comme on remarque en Neron, qui fut le plus clement Empereur les cinq premieres années de son Empire, & apres fut adonné à toutes sortes de cruautez. Car que peut-on dire de ce changement, si vn homme est enclin au bien, pourquoy n'y est-il pas tousiours porté ? Cette inconstance vient-elle ou de la part de l'esprit, ou du corps ? si c'est de l'esprit, puisque les puissances sont informées du bien, pourquoy est-ce qu'il n'embrasse tousiours le bien qu'il connoist ? si c'est du corps, puis qu'il dépend de l'esprit, pourquoy est-ce qu'il ne suit pas les impressiõs qu'il tire de l'esprit ? Les Astrologues, qui donnent tant de credit à leurs influances, allequent que ces diuersitez

procedent des constellations, qui donnent ce changement, qui meuvent la volonté & la flechissent au bien & au mal, mais si la raison est la maistresse elle doit estre vniforme & ne produire que des effets semblables. C'est pourquoy il y a grande apparence de rapporter la cause des bonnes & mauuaises actions à la generation des Eleus, & reprobation des meschans abandonnez à leurs sens, desquels parlant il sera aussi difficile à vn Saint personnage de pecher, qu'à vn reprouué de bien faire, dont il faut remettre la decision à la Theologie.

Les points pour la huitaine : Si le fer empesche l'effet du Tonnerre. Pour la quinzaine : En quel âge il se faut marier.



DEVX CENT LXXXIX.

CONFERENCE

Si le fer appliqué sur vn Tonneau empesche le Tonnerre de corrompre le vin. Et pourquoy.

PVis qu'il faut tousiours commencer par la verité du fait, laquelle nous apprend que le fer apposé sur vn Tonneau plein de vin l'empesche de se corrompre durant le Tonnerre, qui le feroit

tourner sans cette precaution, laquelle a aussi le mesme effet à conseruer les œufs que la poule couue, & à preseruer le lait de corruption. Il ne reste plus de cette question que la derniere partie qui est d'en rechercher la cause, laquelle ne peut estre rapportée qu'à vne vertu occulte du fer ou à ses qualitez manifestes. De dire que ce soit par les qualitez manifestes, il semble qu'il faudroit que le fer fut dedans le Tonneau meslé auec le vin, pour resister au poison de l'air qui l'infecte: mais aussi d'alleguer ces vertus occultes, c'est vn témoignage de l'ignorance humaine, parce qu'elles doiuent agir par quelque moyen, de sorte qu'apres auoir tout consideré, il y a raison de dire que c'est vn effet qui procede des qualitez manifestes du fer, qui empeschent la mauuaise impression de l'air. Mais afin de rendre vne raison éuidente, il faut consulter l'Astrologie: Elle nous enseigne que le fer, que l'on appelle Mars en la Spagyrique, a sa Maison en Ariés, qui est le signe du Mouton, & les Naturalistes remarquent que le Soleil entrant en cette Maison, fait monter la séue & l'humidité dans la Vigne, signe qu'il y a vne correspondance entre le vin & le fer, & que l'vn conserue l'autre par leur sympathie mutuelle, & pour montrer que les influences ont des vertus mesme sur les choses mortes, tirées de la racine de vie vegetale ou animale, nous voyons que le vin porté si loin que l'on voudra reçoit notable changement lors que la vigne commance à faire meurir le raisin ou a fleurir, cette distance de lieux & de climats n'empeschant pas l'vnion & la liaison estroite d'entre le tout & sa partie, qui ne peuuent estre resoutes ensemble, sinon par le moyen des influences celestes.

Le second dist: Que cette raison d'Astrologie n'est pas éuidente, & qu'elle est plus subtile que veritable, qu'il y a plus d'apparence de la rechercher dans la Physique, qui traite des Meteores, où la

plus grande difficulté est de sçauoir si cét effet est produit par la vertu expulsiue, ou par l'attractiue & retentiue : de dire qu'il vienne de la vertu expulsiue, il n'y a aucune apparence, dautant que l'expulsion se doit faire par vn plus puissant & vn plus subtil. Or que le fer soit plus puissant que l'air & plus subtil, il n'y a point d'apparence, dautant que le fer est vne matiere pesante, passiue, terrestre & qui tient de la nature de cét élement passif, Il vaut donc mieux dire que cela se fait par la vertu attractiue & retentiue, laquelle opinion se prouue parce qu'il n'y a qu'vne matiere humide que l'archée, qui est le feu central, pousse du plus profond de la terre, du plus onctueux & pesant de cette matiere, se font les metaux, du moins pesãt les mineraux & les sels, du plus subtil se nourrissent les vegetaux & les animaux, du plus subtil se produisent les vents, les Tonnerres & tous les Meteores, qui participent de chaleur & de secheresse, qui se combinent diuersement dedans l'air. Or comme du plus imparfait de cette matiere onctueuse se forme le fer, d'vn soulfre terrestre & impur, ce fer, a vne sympathie auec les vapeurs grossieres du foudre & du Tonnerre : pour le témoigner les lieux où le foudre a passé sentent le soulfre, & mesme il se forme en l'air vne piece dite vulgairement le quarreau, qui ressemble à l'acier, pour monstrer la correspondance qu'il y a entre le fer & le Tonnerre, de sorte que l'air impregné de ces mauuaises vapeurs terrestres, qui sont de la nature du fer, le rencontrant sur vn tonneau, se joint au fer par sympathie, s'y arreste & y bornant son operation, & le fer par sa vertu attractiue les reçoit, comme par la retentiue, il les retient & empesche par ce moyen leur effet.

Le troisiéme dist : que cette opinion pour estre probable, meriteroit vne discussion plus ample, & recherchant comment cette vertu attractiue opere.

opere, qu'il y a quatre vertus Naturelles qui gouuernent toutes les operations de la Nature & de l'Art, l'attractiue dont est question agit par la chaleur, & par la siccité temperée : La retentiue par la siccité, & la froideur : L'expulsiue par l'humidité, & la chaleur : La digestiue par la chaleur & par vne humidité aussi temperée. Ce fer que l'on dit attirer ces vapeurs a bien ces qualitez de chaleur & de siccité ; mais il y a de la peine à comprendre, qu'vne petite piece de ce metail puisse arrester la malice & le poison d'vn grand air respandu dans le lieu, joint aussi qu'il seroit necessaire que ce fer fit sortir de luy les effets de ses qualitez, pour faire l'attraction, dont on ne void ny les marques sur le fer, ny les effets des qualitez hors du sujet, dautant que les metaux estans congelez au froid n'evaporent point en fumée qu'à vn grand feu : de sorte qu'il semble que l'on doiue dire qu'il y a vne vertu occulte qui attire sans que l'on puisse remarquer ni l'attraction ni ses moyens.

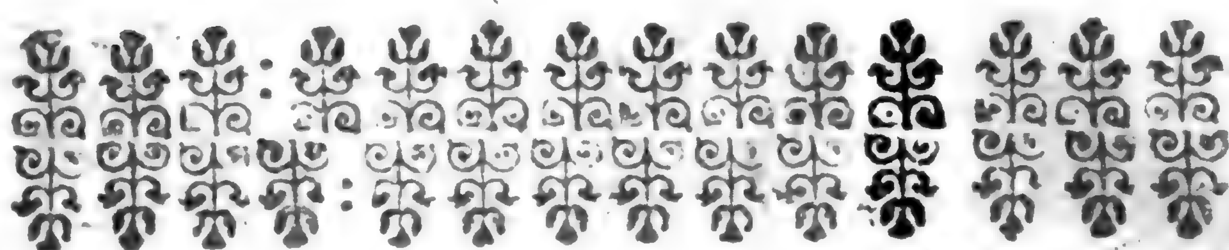
Le quatriesme dist : que les operations de la nature ne sont pas comme celle de l'art, que ses ressorts sont cachez, & ses causes occultes, l'aimant attire le fer sans que l'on puisse apperceuoir aucune chose de ce corps d'air & de fumée sortir l'aimant, que l'onguent magnetique qui guarit vn homme blessé bien qu'absent, ayant seulement son pourpoint, sans que l'on puisse rien remarquer dans le sujet qui reçoit l'emplastre, tant que la nature est secrette & muette en ses operations. Que l'art au contraire fait voir ses ressorts comme peut faire l'horloger en ses Montres. Mais la raison de la diuersité d'operer entre l'art & la nature, c'est que l'art trauaille par dehors en public & deuant les sens, & la nature par dedans & en secret, elle opere dans le centre & l'autre en la circonference, l'vne produit la semence de la combination des élemens dont elle a les poids & les proportions, &

l'autre ne peut rien faire ni produire estant seulement capable de se seruir des matieres & des estoffes de la nature, pour les conjoindre apres les auoir preparées & purifiées Aussi l'art a cet aduantage, que ses ouurages sont beaucoup plus parfaits, ne trauaillant que d'essences purifiees, & l'autre que d'accidens & superfluitez, n'ayant pas les instrumens propres pour la deputation de ses matieres, si bien que quelques-vns doutent de l'effet dont est question : Et qu'auant que de passer à la recherche des raisons & des causes, il seroit bon de s'enquerir au vray, si le fer empesche l'effet du Tonnerre en garantissant le vin & les œufs de la poule de corruption.

Le cinquiéme dist : qu'il ne falloit point reuoquer en doute cet effet, que l'experience vniuerselle auoit confirmé, que d'aller à la negatiue estoit vn témoignage de foiblesse, qu'il ne faut pas rapporter toutes les possibilitez de la nature à nostre esprit, que c'est vouloir épuiser la mer : qu'il y a des secrets dans la nature, des choses épouuantables à la raison humaine, incroyables aux principes de l'art & de nos connoissances, que la nature est la grande Magicienne, que l'aimant attire le fer, qu'il y a vne pierre appellée Pantarbe qui attire l'or, que la persicaire mise sous vne pierre, guarit la playe dont on l'aura frottée, à mesure qu'elle se corrompt, que d'aucuns soustiennent, que l'on peut faire des tableaux auec le sens humain, qui representent toutes les passions & mutations de l'homme qui est peint, que le poil ou la laine d'vne beste galeuse cachée en certain temps sous l'escorce d'vn tremble la guarit de la vermine, que les menstruës troublent les fontaines, gastent les miroirs & les filoirs : Et que s'il y a des choses qui les gastent, il y en peut auoir d'autres qui les garantissent, la nature n'estant pas si ingrate & maraitre, que de faire des mala-

ladies sans y donner des remedes : Que la coudre découure les thresors & les mines : Que l'on fait des Talismans contre les serpens & les mouches, mesme contre les maladies : Que l'oliuier & le myrre ont vne amitié mutuelle dont on auroit peine de rendre raison, comme l'inimitié de la vigne & du laurier, & de l'amour du palmier masle enuers sa femelle : que le Cocq donne de la terreur aux Lyons, qu'il chante au retour du Soleil : Que la Rémore arreste les Vaisseaux : Que l'œil d'vn Chien preparé empesche que les autres n'approchent : Que la poudre de l'escreuice preparée retire les dards & les balles qui sont dans vn corps: Que de la couleuvre sort vne pierre qui guarit les hydropiques : Que le fresne chasse les serpens : Que le soucy suit le Soleil : Que la Topase mise dans l'eau chaude & boüillante, arreste le boüillon ; Que l'esmeraude, le saphir, la turquoise & le corail changent de couleur à certains accidens de ceux qui les portent : Qu'il y a des herbes qui chassent les esprits aussi bien que la Musique : Que les dispositions de la bile brussée & noire les appellent & les entretiennent, & comme c'est vne presomption de vouloir rendre raison de tout, que c'est vne foiblesse d'esprit de douter de tout ce qui a esté cy-dessus allegué, & que s'il estoit permis de dire ce qui se peut & se fait tout les iours, que l'on montreroit que ce qui a esté dit n'est rien au prix de ce que l'on peut faire, tant la nature a en soy d'abismes & de mers inépuisables, des puissances qui surpassent la creance humaine telle qu'est la question proposée.

Le point pour ce iourd'huy : En quel âge il se faut marier ; Pour la huitaine : Quel est le plus sain de l'Esté ou de l'Hyuer ; Pour la quinzaine : En quel âge on est le plus heureux.



DEVX CENT XC.

CONFERENCE

En quel âge on se doit marier.

CEtte question ne se peut vuider nettement, receuant de grandes distinctions selon la diuersité des conditions, des personnes & des humeurs ou inclinations : Et pour arriuer à ces differences, il faut considerer deux choses : La premiere, le vray âge de produire des enfans selon les forces de la nature, sans auoir esgard aux considerations ciuiles & politiques : La seconde, la qualité des hommes, suiuant lesquelles & leurs conditions, on diuersifie les temps. Au premier cas, n'ayant égard qu'à la nature, il faut sans aucune distinction se marier de vingt cinq à vingt huit ans, qui est l'âge de la force, dautant que l'homme est en sa vigueur, & ne peut produire en ce temps-là que des Heros & des Hercules. Aussi peut-on remarquer que les vertus naturelles estans puissantes en cet âge, & la semence informée de toutes les perfections, necessaires produisent des enfans vertueux, forts & de bon esprit. D'où vient que par vne raison contraire, *Heroum filij noxæ*, & que les enfans des habiles hommes sont ordinairement bestes & sans esprit : dautant que tous les esprits vigoureux qui deuroient s'assem-

bler à la generation s'euaporent en meditations Philoſophiques. Ioint auſſi que ces gens-là ſe marient tard apres beaucoup d'actions ciuiles. Auſſi ſe marier de bonne heure ſert pour ſe trouuer encore au monde au temps de pourvoir ſes enfans & les bien colloquer. Là où ſe mariant tard, on laiſſe le plus ſouuent des poſthumes ou des pupiles que les Tuteurs ruïnent. Au ſecond cas, ſi on veut auoir égard à la qualité des perſonnes, il en faut conſiderer quatre differentes: l'Officier du Roy, le Gentil-homme, le Marchand & l'Artiſan. Il faut auſſi remarquer quatre temps, le premier eſt de vingt-cinq ans iuſques à vingt-huit, le ſecond de trente trois à quarante, le 3. de 40. à 48. & le 4. depuis 48. iuſques à la fin de la vie. L'Officier ſe doit marier depuis 33. iuſques à 40. ans, afin qu'eſtant paruenu à toutes les qualitez neceſſaires pour la conſeruation de ſa maiſon, il puiſſe vacquer à ſon ménage ſans aucune interruption. que ſi au contraire il ſe marie plus toſt, il n'y a point de doute que les affaires domeſtiques ſont capables de le diuertir de l'eſtude & des operations plus ſerieuſes de ſon office. Le Gentil-homme ſe doit marier tard, ſuppoſé qu'il ſoit employé dans les armées, dautant qu'en cet eſtat il n'a point d'aſſeurance de viure. Et eſtant dans les perils il peut faire pluſtoſt vne veufue & des Orphelins. Mais apres auoir eſté dans les armées il trouue bien plus de douceur à ſe retirer ſur l'arriere ſaiſon pour viure en repos en ſa maiſon & en ſon ménage, autrement, & venant à ſe marier ieune, la pluſpart des biens de la Nobleſſe luy venant de ſucceſſion, il ſera contraint de diminuer ſon train auec ſon bien par le partage qu'il en fera à ſes enfans en les mariant : Mais au contraire le Marchand & l'Artiſan doiuent ſe marier à vingt-cinq ans, afin qu'vne femme ait ſoin de leur Boutique & de leur faire des Ouvriers, en quoy conſiſte la richeſſe des

Marchands, Artisans & gens de mestier.

Le second dist: qu'vn ieune homme s'estant addressé à vn Philosophe pour sçauoir quand il se deuoit marier, le Philosophe luy dist quand il seroit sage. Le ieune homme y estant retourné l'année suiuante demanda derechef au Philosophe conseil sur ce sujet, attendu qu'il estoit deuenu plus sage; mais le Philosophe luy répondit, qu'il paroissoit bien qu'il ne l'estoit pas, puis qu'il parloit encore de se marier. En quoy il sembloit estre de mesme avis que celuy qui dist à vn autre qu'il estoit trop tost de se marier à trente ans, & quand il eut attendu iusques à quarante, il luy dist qu'il estoit trop tard, tous deux voulans dire qu'il ne falloit point se marier. Mais pource que cette maxime est contraire à celle des Estats & Republiques, lesquelles finiroient si tout le monde la pratiquoit. Il me semble qu'il faut prẽdre de ce mal necessaire le moins, c'est à dire le plus tard que l'on peut, & par ce moyen ne se marier pas tant *ad opus* ou *ad opes* que *ad opem*. Et de fait puis que la femme a esté donnée à l'homme pour luy estre en aide, il semble qu'il n'en a besoin que quand il luy faut de l'aide. Tellement que comme on trouueroit estrange que celuy qui auroit deux bonnes jambes & seroit vigoureux du reste du corps s'appuyast sur vn baston, qui est au contraire bien seant & vtile à vn vieillard caduque, ou à vn infirme, de mesme vn ieune homme vigoureux & qui exerce bien seul toutes ses fonctions, n'a que faire d'aide, c'est à dire de femme, laquelle en ce cas luy est plustost à incommodité & à charge, comme vn baston en la main de celuy qui n'en a que faire, & ce non seulement en vne condition; mais en toutes les quatre susdites, n'y en ayant aucune ny de toutes les autres, qui ne reçoiuent plus d'auantage du mariage tardif que de celuy qui est trop tost fait, & aucun n'estant iamais demeuré d'accord quel estoit le

vray temps moyen entre ces deux extrémes. L'incommodité qu'on allegue de laisser des enfans mineurs estant beaucoup moindre que celle que les peres & meres ressentent lors qu'il leur faut marier des filles & se dépoüiller de leur bien plus liquide auant qu'ils ayent eu le temps d'en amasser, ou qu'à faute de les marier on demande en voyant la mere & la fille, laquelle des deux il faut salüer la premiere, & que les peres contestent de la préference auec leurs enfans, au souhait desquels ils viuent souuent trop ; & en tout cas il faut, ou les voir incommodez, ou s'appauurir en vn temps auquel on en auroit le plus de besoin.

Le troisiéme dist : que n'y ayant rien dans la vie humaine qui ne soit accompagné de ses inconueniens, c'est assez faire que d'éuiter les plus grands. Or c'est vn grand mal que de mourir sans laisser des heritiers de son nom & de son trauail, comme font la pluspart de ceus qui attendent qu'ils soient vieux à se marier, la mort trompant toute sorte de personnes ; mais plus encore les vieux que les jeunes : sans parler de l'incommodité remarquée en l'Escriture à celuy qui est seul, notamment quand il est malade, auquel temps les moindres maladies deuiennent souuent mortelles par le peu de soin qu'y apporte toute autre personne qu'vne femme & des enfans. Ce qui a fait dire que les gens d'Eglise meurent ordinairement de froid, leurs parens & domestiques emportans iusques à la couuerture de leur lit quand ils sont agonizans. Et les ingratitudes des enfans cy-dessus remarquées ne sont pas si frequentes comme les offices des bons enuers leurs peres & meres, ausquels de petits enfans ne pouuans rendre aucun deuoir vtile il n'en faut attendre que de ceux qui seront desia avancez en âge, qu'on ne peut auoir tels sans se marier de bonne heure, qui est aussi le moyen d'arrester tous les boüillons de la jeunesse & ses débauches, capables de plus
de

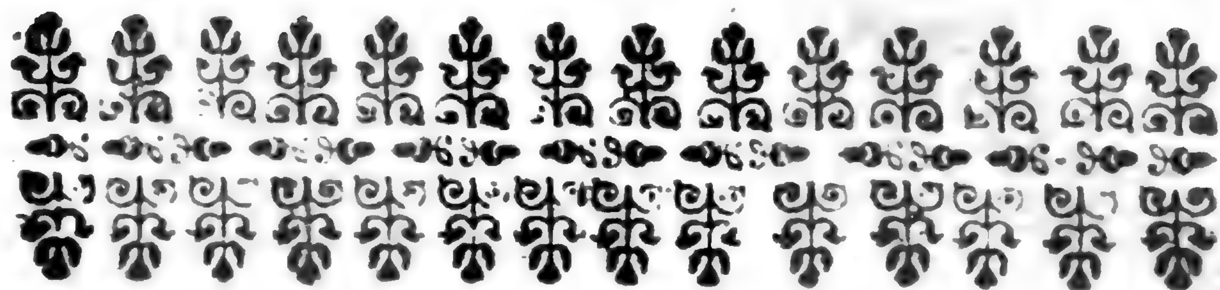
de maux que n'en sçauroiẽt faire des enfans à leurs pere & mere : Ioint que celuy qui se marie tard, ou épouse vne vieille dont il ne doit esperer que du chagrin, ou vne jeune qui est en danger de luy mettre quelque chose en la teste. Il se faut donc marier jeune,

Le quatriéme dist : que si les questions morales sont toutes problematiques, celles qui sont appuyees sur les diuers temperamens comme cette-cy, sont encores bien plus incertaines. Car il y a telle habitude & complexion qui sera plus propre au mariage à 20. ans qu'vn autre à 30. laquelle difference de complexions cessant, il semble que les biens de la fortune tant de l'espoux que de l'espouse soient plus considerables que leur condition : de sorte qu'vn homme pauure ne se doit marier que le plus tard qu'il peut. Au contraire celuy qui abonde en biens se doit volontiers marier & de bonne heure, pource que la necessité la plus contraire à la paix du mariage, en estant entierement bannie, la plus part des autres incommoditez en seront supportables. C'est pourquoy celuy ou celle qui se trouue vn party auantageux se doit marier le plûtost qu'il peut : Mais à parler absolument la mediocrité est aussi bien à rechercher en cette occurrence comme en toutes les autres, c'est à dire, qu'il ne se faut marier trop tost ny trop tard, le premier est accompagné des degousts qui accompagnent les imperfections des esprits de la jeunesse, dont la legereté n'est guere propre au support mutuel qui doit estre entre le mary & la femme, lesquels si on les marie en trop bas âge sont las l'vn de l autre auant qu'ils ayent atteint l'âge capable du mariage : Et si au contraire on attend qu'ils soient trop auancez en âge, ils sont priuez du principal effet du mariage, ou du moins s'en acquitent mal. Il semble donc à propos en commençant le temps du mariage par celuy auquel on se marie, qui

est l'âge de puberté de douze ans pour les filles & de quatorze pour les garçons, que tels mariages sont des jeux d'enfans capables de ne produire que des avortons jusques à l'âge de dix-huit ans pour les filles & vingt & vn pour les garçons, lequel âge doit encore passer pour extréme de la jeunesse qui est moyenne entre cet âge & celuy de quarante. De sorte qu'il est à propos de se marier à trente ans pour les masles, & à vingt ans pour les femelles, pour la raison que dit Aristote, le masle se trouuant plus âgé de dix ans que la femme, afin que tous les deux cessent d'engendrer en mesme temps.

Le point pour ce iourd'huy : Quel est le plus sain de l'Esté ou de l'Hyver. Pour la huitaine : En quel âge on est le plus heureux.





DEVX CENT XCI.

CONFERENCE

Lequel est le plus sain de l'Esté ou de l'Hyuer.

S'Il n'y a rien absolument sain en Medecine; mais seulement respectiuement & par comparaison des choses ou des personnes, il sera bien mal-aisé de decider la presente question: les bilieux se portans notoirement mieux en Hyver qu'en Esté, & les pituiteux au contraire mieux en Esté qu'en Hyver. D'où s'ensuit que ceux dont le temperament est conforme à chacune de ces deux saisons, ne se porteront bien en l'vne ny en l'autre. Il en faut dire de mesme des sexes & des âges, les femmes pour estre ordinairement plus froides & plus pituiteuses que les hommes, & les enfans pour estre plus humides, ressentent moins d'incommodité de l'Esté que de l'Hyver, lequel par consequent leur doit estre plus mal-sain. Mais pource qu'en traittant les questions de Medecine avec toutes ces circonspections on n'y sçauroit iamais rien resoudre, il vaut mieux proposer la these en general & considerer l'homme sain & temperé en vn âge consistant, tel qu'est l'âge, viril, & encore le poser pour cet effet en vn climat temperé, pource que le plaçant sous la Zone torride il se trouueroit mieux de

l'Hyver, comme de l'Esté sous les poles : Ie dis que l'homme ainsi consideré doit trouuer l'Hyver plus sain que l'Esté : Premierement, pource que la chaleur naturelle, qui est l'artisan & l'instrument principal de toutes les fonctions de la nature, se trouve plus grande en cette saison qu'en aucune autre. En second lieu, & par la mesme raison, on a meilleur appetit, l'vn des plus certains signes de parfaite santé : on dort plus long-temps & de meilleur somme, on est moins alteré, on suë moins, & par mesme moyen les esprits se dissipent moins. Au contraire de l'Esté, par la chaleur duquel tous les pores du cuir estans ouvers, il se fait vne dissipation continuelle d'esprits beaucoup plus grande que de coustume, d'où viennent les lascheterez de tous les sens & les lassitudes continuelles opposées à la vigueur qui se trouue dans les membres en Hyuer, auquel le froid externe répercutant ce flux d'esprits, conserue la vigueur de ses membres, l'appetit est plus languissant & toutes les autres fonctions plus laschent, de la vigueur desquelles actiōs la santé dépend, voire ce que nous appellons santé n'est autre chose que ce qui resulte de l'harmonie de toutes nos facultez & actions.

Le second dist : qu'il est de l'advis de ceux qui croyent que l'Hyver n'est bon que pour les choux, que la gelée rend plus tendres. Mais quant à nostre santé, elle n'a rien de plus ennemy que le froid, opposé à la chaleur naturelle, source de la vie, laquelle n'a pas plustost quitté l'animal que le froid s'en saisit, témoignage que l'vn ne peut compatir auec l'autre. C'est pourquoy afin de nous garantir des iniures de cet ennemy des viuans, & qui tuë iusques aux plantes, il faut se servir des moyens qui alterent nostre santé, tels que sont les chaleurs artificielles du poile, ou celle que nous acquerons par vn violent exercice, en toutes lesquelles chaleurs il se trouve des inconveniens qui surpassent

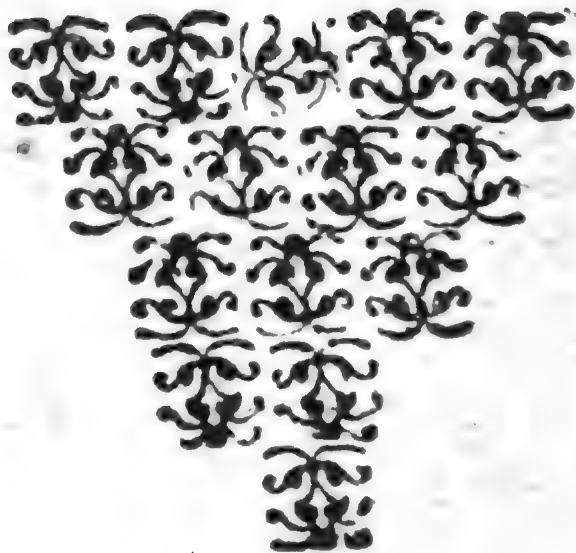
les avantages que nous pouvons retirer du froid. Car la demeure dans les poiles & chambres chaudes nous peut bien preserver de froid aussi bien que les caves & lieux sousterrains : mais si elle ne nous apporte pas tant d'incommodité comme ces lieux icy par leurs vapeurs & exhalaisons nuisibles, elle ne laisse point par le sejour & oysiveté à quoy elle nous convie, de faire vn assez grand amas de mauvaises humeurs pour servir de semence à plusieurs maladies, lesquelles si vous voulez prévenir par la chaleur d'vn violent exercice, tel qu'il doit estre pour se conserver contre la rigueur de l'Hyver ; il arrive encore plus souvent que le sang échauffé dans les veines par cet exercice violent, & ne se pouvant évaporer en sueur & en transpirations insensibles, pour l'empeschement des pores condensez par le froid, produit des pleuresies & plusieurs autres maladies, dont la cure est d'autant plus difficile que les mouvemens de la nature sont empeschez en cette saison-là, par la mesme obstruction des pores. Aussi les esprits, instrumens immediats de la vie, sont lumineux, comme il se remarque par la difference qui se void entre vn corps vivant & vn cadavre : & la lumiere & la chaleur sont connexes & ordinairement inseparables l'vne de l'autre. C'est par la chaleur que s'exercent toutes les fonctions & operations de l'ame, & si le froid y contribuë quelque chose, c'est tout ainsi que le noir d'vne mousche rend le teint d'vne femme plus blanc ; c'est en reserrant cette chaleur qui s'évaporeroit sans l'antiperistase ou opposition de son contraire, ce qui est bien esloigné de vouloir faire le froid cause de nostre santé, qu'il ne détruit pas seulement ; mais toutes les generations, qui cessent pendant le froid, lequel autant qu'il dure retient les bourgeons des plantes dans leur séve, & les empesche de fleurir. Ce qui fait voir comment il est impossible que l'Hyver soit non seulement sains

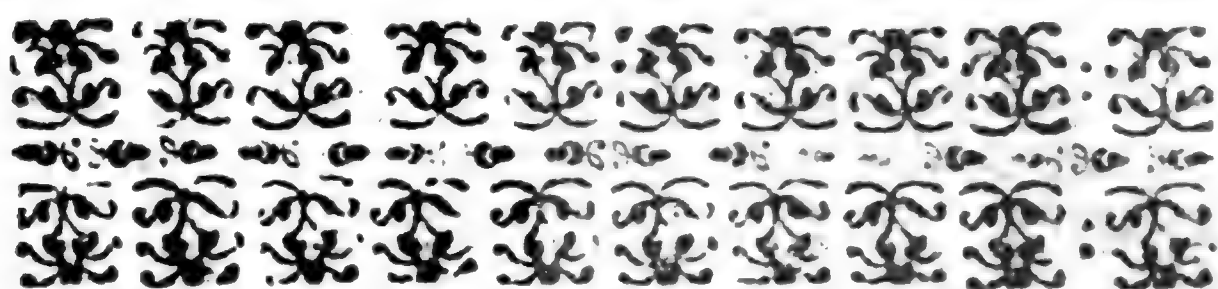
mais plus sain que l'Esté, durant lequel est en son exaltation le Soleil, pere des generations, & qui joint à l homme, engendre & conserve l'homme. Et pource que la mesme proportion qu'il y a des saisons les vnes avec les autres se trouve aussi entre les climats differens, il n'y a celuy qui ayant à choisir son habitation, ne preferast vn climat chaud & meridional à vn froid & dessous les poles, sous lesquels les hommes vivent aussi beaucoup moins que dans les climats plus chauds. C'est pourquoy les enfans, & jusques à nos animaux domestiques qui naissent au Printemps, se portent beaucoup mieux, comme ayant deux Estez contre vn Hyver; Voire ce qui conserve la santé estant premierement vne bonne conformation de toutes les parties du corps & vn bon temperament des humeurs, les enfans qui naissent en Hyver ne peuvent avoir cette conformation telle, le froid resserrant les parties & les empeschant de s'étendre selon toutes leurs dimensions comme elles font durant l'Esté, duquel la chaleur rend les parties plus solides, & les humeurs & esprits durant vne saison qui leur est si contraire que l'Hyver, ne peuvent estre bien temperez. En second lieu, ce sont les six choses non naturelles dont le droit ou mauvais vsage fait la santé ou la maladie : Or en les considerant l'vne apres l'autre, vous trouverez que l'Hyver leur est entierement contraire: C'est principalement l'Hyver que les veilles produisent les defluxions, & que le grand & long sommeil symbolizant avec la froideur de l'air, excite les paralysies, apoplexies & autres tels maux. C'est en ce temps-là que se font les plus grandes débauches en festins & collations, dont la santé est fort interessée, L'air que nous respirons en Hyver est tout trouble & espais, c'est à dire qu'il a des qualitez du tout contraires à celles qu'il doit avoir. Les animaux, de la chair desquels nous viuons, engraissent lors à la créche

& non à la campagne comme ils doivent, & cette chair est aussi differente de la bonté & du goust qu'elle a en Esté, comme les viandes d'Angleterre & des pays plus Septentrionaux cedent aux nostres, & les nostres à celles du Languedoc, de la Navarre, d'Espagne & des autres pays Meridionaux. Enfin il est bien plus aisé de parer aux incommoditez du chaud, comme font les Espagnols, faisans tous leurs negoces pendant la fraischeur de la nuit, & se reposans durant la chaleur du iour, qu'il n'est pas de se garantir du froid indifferemment à pauvres & à riches, les questions devant toutes estre entenduës generales.

Le troisiéme dist: que la santé estant vne justesse & droite administration de toutes les fonctions, cette saison doit estre estimée la plus saine en laquelle ces fonctions s'exercent mieux. Or elles s'exercent mieux, pource que leur vigueur est plus grande en Hyver qu'en Esté. Ce qu'on allegue à l'avantage de la chaleur devant estre entendu de la naturelle & interne, l'exterieur luy estant contraire & destructive de la premiere, que le froid concentre & redouble au dedans, non par excez comme le chaud externe de l'air la debilite excessivement. Car le chaud & l'humide radical, non plus que toutes les autres perfections naturelles, ne peuvent estre trop grands: voire cette chaleur naturelle, pour l'empescher de languir, n'a pas besoin seulement d'estre reveillée par dehors; mais aussi par dedans: C'est pourquoy le breuvage d'eau froide augmente l'appetit, au lieu que le vin le fait cesser; & ceux qui se tiennent casaniers auprés du feu sont ordinairement dégoustez, & il n'est pas plus difficile de remedier aux incommoditez du froid qu'à celles du chaud duquel pour se garantir les peuples de l'Ægypte & autres pays intemperez par l'excez de la chaleur sont contraints de se tenir couchez sur des sacs de cuyr pleins d'eau,

& en changer lors qu'elle est échauffée, & sans aller si loin, nos domestiques ont autant de peine en Esté à fermer exactement les fenestres exposées au Soleil, comme en Hyuer à la bize, & celuy qui se tient en vn lieu clos vestu selon la raison, n'en sent point la rigueur, sans recourir à l'invention du sieur Siriac, qui demeuroit tout vn iour dans son estude exempt du froid, se tenant les jambes dans vne botte de foin, ou à celle qu'on attribuë à Silvius, de porter son bois du bas de sa montée en haut, & du haut en bas tant qu'il fut eschauffé, au lieu de le brûler.





DEVX CENT XCII.

CONFERENCE

En quel âge on est le plus heureux.

C'Est en l'enfance, en laquelle l'ame raisonnable nous distinguant de la beste quant à la meilleure partie, laisse les fonctions libres au corps, sans qu'il soit tourmenté des passions de tous les autres âges suivans. Lequel heur & contentement se prouve, parce que si la vie est vn bien, ceux-là le doivent mieux gouster qui sont plus prés de son principe, tels que sont les enfans qui ressentent en eux vn contentement perpetuel duquel peuvent iuger aucunement ceux qui relevent des longues & perilleuses maladies lors qu'ils se trouvent exemps de leurs maux, & qu'ils sentent le mouvement que font les facultez & parties depuis le terme de cette extréme foiblesse que le mal-heur a laissé jusques à l'entier en bon point & vigueur qu'ils avoient perduë par la force du mal, & qu'ils regagnent par les nouveaux alimens. Or ce bien que sentent les convalescens en ce petit espace de temps dans lequel ils se remettent en leur premier estat, est continuel durant toute l'enfance qui leur apporte vne recreation aussi continuelle. D'ailleurs les enfans sont en la protection, non seulement de

la fortune qui les preserve visiblement d'vne infinité d'accidens ausquels les autres âges succomberoient ; mais aussi sont en la sauvegarde de tout le monde n'y ayant aucun qui ne soit naturellement porté à les tirer de peril quand ils s'y trouvent, & ce non tant par le devoir d'humanité qui manque en plusieurs autres occasions, comme pour l'affection que nous portons naturellement aux enfans, qui est la cause pourquoy les peres aiment ordinairement les plus jeunes plus que les autres plus avancez en âge. Voila quant au corps. Ils ne sont point aussi agitez des synderéses & remors de conscience de leurs pechez, pource qu'ils n'en commettent point, cet âge estant appellé à bon droit l'âge d'innocence, & auquel (au dire de Nostre Seigneur) appartient le Royaume des Cieux : C'est pourquoy il blâmoit ceux qui les empeschoient de venir à luy. De sorte qu'estans les plus heureux en ce monde & en l'autre, il n'y a aucun autre âge qui leur puisse contester cet avantage.

Le deuxiéme dist : qu'il n'y avoit point d'heur là où on ne se croyoit point heureux. Or les enfans non plus que les fols ne sçavent pas leur bien ou leur mal, & se peuvent plustost mettre au rang des bestes que des hommes tant que l'ame raisonnable demeure en eux oysive au fait du raisonnement, & sans y exercer autre effet que celuy qui se trouve aux bestes irraisonnables. Et à qui l'auroit bien consideré l'enfance a ses vices comme les autres âges les leurs, & entr'autres la gourmandise, l'impatience, l'idolatrie, l'orgueil & le mensonge. Mais il faut chercher cet heur en des âges qui le puissent gouster tel qu'est celuy qui suit immediatemẽt l'enfance jusques à la puberté. Car cet âge là, pour lequel exprimer nostre langue n'a pas de mot propre, est bien capable de juger du contentement dont il a esté parlé ; mais non pas des plaisirs de la vie, & vuide de toute autre passion que

de celle d'aimer les jeux & les passe-temps pour le contentement de leur esprit, & le boire & le manger pour celuy du corps, la seule crainte de la discipline en interrompt bien quelquefois vne partie; mais elle n'est point à comparer à l'apprehension des punitions que les loix & les exemples publics impriment dans les esprits des hommes plus avancez en âge: & pource que les gestes du corps sont les plus asseurez indices du contentement, comparez-moy les plus grands plaisirs de la vie que reçoivent les hommes faits dans tout ce qu'ils estiment le plus, avec ceux des jeunes garçons, les gestes, actions & démarches des vns & des autres vous en feront aussi-tost reconnoistre la difference, les premiers estans toûjours retenus, témoignent par leur modestie que leur contentement est moderé, au lieu que les autres par leurs exclamations, gambades & autres postures desordonnées, montrent l'excez de leur ioye, ne servant rien d'alleguer que c'est la sagesse des premiers qui les empesche de donner tāt de signes de réjoüissances que font les derniers: Car c'est assez reconnoistre qu'vne ioye est moderée quand elle vous laisse le jugement libre & la prudence pour moderer vostre ioye. Comme au contraire c'est vn signe que la ioye est excessive quand elle nous oste le iugement & la conduite de la pouvoir regler, comme il se void lors qu'il arrive quelque grand & inesperé contentement à vn homme fait, car alors il n'y a plus de prudence pour la moderer, non plus que pour brider les autres passions. D'ailleurs les biens de cette vie étans tousiours moindres que les maux, & n'y ayant que l'esperance de mieux qui ait esté laissée dans la boëte de Pandore pour servir de remede à ces maux-là, il est certain que ceux qui ont les plus belles esperances sont les plus heureux. Or les ieunes garçons esperent le plus, & n'y a celuy d'eux qui ne voulust donner sa fortune pour cent mille écus, laquelle

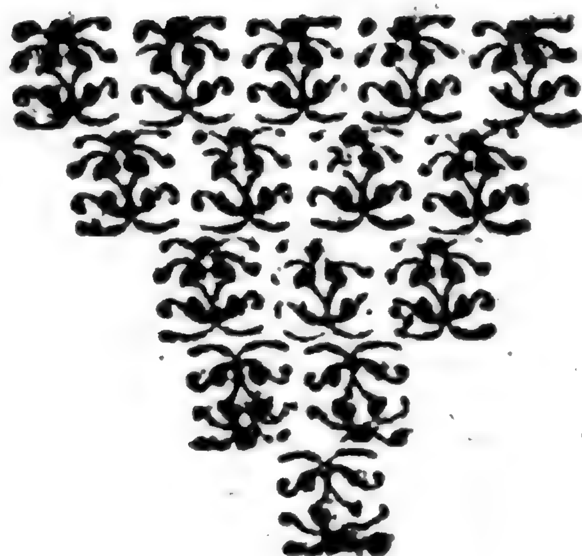
esperance vient à diminuer à mesure qu'ils s'avancent en âge : de sorte que celuy qui esperoit plus de cent mille écus à douze ans se contenteroit bien de 50. mille à vingt, de 25. mille à trente, & possible de dix mille francs, & moins encor à 50. ans, iusques à ce que l'extréme vieillesse nous rendant inutiles à toute autre chose qu'à servir de proye à la mort, retranche toute nostre esperãce, qui est à bon droit estimée le dernier de nos biens, puisque le plus grand & le dernier des maux est le desespoir. Tellement que cõme la fortune aime les ieunes, ils y ont aussi plus d'esperance que les vieux, consequẽment sont les moins heureux à mesure qu'ils vieillissent.

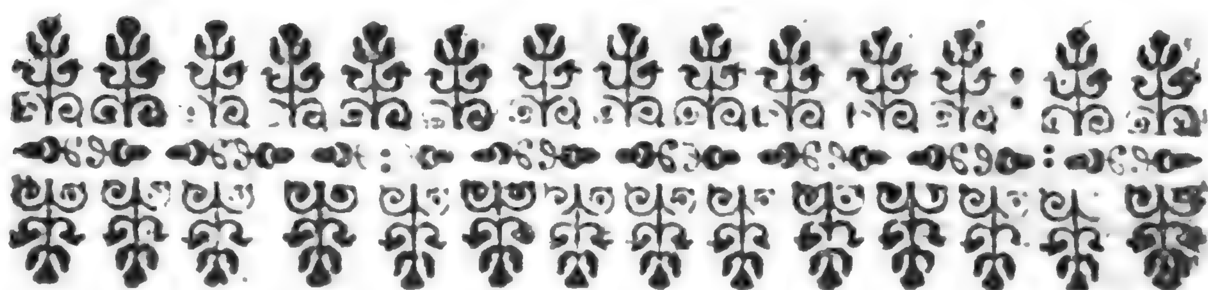
Le troisiéme dist : que le vray contentement n'étant point inseparable du souverain bien, qu'Aristote fait consister en l'action vertueuse, cet âge sera plus capable de rendre l'homme content & bienheureux, qui sera le plus propre à exercer telles actions, qui est l'âge viril, cõme le plus vigoureux, les enfans & ieunes garçons n'estans capables de rien, ceux du moyen âge ou de la verte vieillesse n'estans plus propres qu'à donner conseil, comme les vieillards decrepite à prier Dieu. Aussi cet âge viril s'appelle consistant, pource que la force de l'homme est lors en sa plus grande élevation, & ne se peut porter au delà. On void de cet âge, comme d'vn donjon élevé, la foiblesse de tout le precedent & suivans. C'est celuy auquel on est capable de deffendre son Roy & sa patrie, ausquels & à ses pere & mere on peut rendre les devoirs que la foiblesse & le divertissement des autres âges empeschent de pouvoir mesme attendre d'eux. Bref, les autres âges ont de l'heur, il consiste en l'attente de parvenir à cet âge, ou en la ressouvenance d'y avoir passé, & exercé les belles actions dont il est seul capable, & partant aussi de felicité & de contentemeut.

Le quatriéme dist : Que l'enfance n'est pas capa-

ble de bon-heur, puis qu'elle ne sçauroit le gouster: l'âge qui la suit iusqu'à l'adolescence n'est qu'vne captivité déguisée du nom de fils de famille. Ce qui est cause pourquoy les Latins voyans que les esclaues n'estoiẽt pas tenus plus de court que les ieunes garçons de cét aage, pour les distinguer leur ont donné le nom de *liberi*, leur leur voulans laisser l'ombre & le nom de la liberté, puis qu'ils n'en auoient rien moins que l'effet: estant certain que l'on permet mesmes beaucoup plus de choses à des valets qu'à des enfans: lesquels ne préiugeans pas lors la consequence de cette grande retenuë, l'imputent au plus grand de leurs mal-heurs: & partant ne sont pas heureux, puis qu'ils ne s'estiment pas tels. L'adolescẽce est agitée de trop de passions pour y pouvoir peindre quelque trait de felicité: l'aage viril exposé à trop de perils pour se pouvoir dire heureux: aussi que tous ces aages, & celuy qui le suit iusques à la premiere vieillesse sont en vne queste, recherche & agitation perpetuelle qui leur empeche cette tranquilité inseparable du bon-heur. L'extréme vieillesse est ainsi accompagnée de trop d'incommoditez, pour estre capable de ce titre là: & quand elle seroit innocente en elle mesme, tousiours seroit-elle grandement à redouter par sa suite, ne se trouvant guere, seule & sans plusieurs maladies, si elle ne merite elle mesme ce nom; voire d'autant plus qu'elle est auoüée incurable de tout le monde. Il s'ensuit donc qu'il n'y a que la verte & premiere vieillesse en laquelle l'homme soit plus heureux. C'est en cet aage là qu'on se trouve resolu à l'estat de la vie qu'on a voulu choisir, & volontiers deschargé du soin de ses enfans si on s'est marié ieune ou hors d'esperance de se marier si on ne l'a point esté iusques alors. On ioüit du fruit des labeurs de toute sa vie passée, dont cette partie est l'Automne chargé de fruits, la plus agreable des saisons: Alors

l'escume de la plusparts des passions est rassise, & le temps a donné assez d'expérience pour faillir moins en la conduite de la vie, comme la vigueur de l'esprit demeure assez ferme pour n'en auoir pas encore oublié les preceptes ainsi que fait la vieillesse, C'est donc à son entrée que se trouve le plus grand heur de la vie, dont le plus grand signe est que c'est alors qu'on la ménage mieux, comme l'estimant la plus precieuse, au lieu que le autres aages la prodiguent plus volontiers.





DEVX CENT XCIII.

CONFERENCE

Si la beauté du corps est indice de la bonté & beauté de l'esprit.

L'Ame estant la forme de l'homme, & la forme donnant l'estre à la chose, c'est l'ame qui donne l'estre à l'homme, & qui en fait aussi la principale partie, voire la pluspart des Natusalistes tiennent que c'est l'ame qui fabrique son domicile qui est le corps. Or comme l'on connoist les ouvriers à leurs ouvrages, les peintres à leurs tableaux, ainsi est-il raisonnable que l'on reconnoisse l'ame par le corps, puis qu'il est de sa façon. C'est sur cette présupposition qu'est fondée toute la Physiognomie, laquelle establit pour principe, que les mœurs, qui sont les actions du composé, suiuent la forme du corps. Ce qui est bien plus raisonnable que non pas les attribüer aux humeurs, lesquelles neantmoins Galiẽ a voulu seruir de régle aux actions humaines qu'il attribuë toutes au temperament. Cela ainsi posé, il s'ensuit que celuy qui aura vne assez exacte cõnoissãce du raport qui est entre l'ame & le corps, jugera du premier par le second, & comme les choses naturelles s'entre-suiuent necessairement, qu'il y en aura vne science, laquelle ne sera coniecturale qu'à l'esgard de ceux qi ne la sçauront qu'à demy

elle sera necessaire & demonstratiue à tous autres : voire cette démonstration sera concluante qu'vne belle ame aura vn corps de mesme : & pource que la beauté consiste en proportion, ce corps sera bien proportionné : Consequemment la beauté du corps est indice de celle de l'esprit. Mais il faut présupposer en ce rencontre que l'ame ne soit point empeschée en la fabrique de son corps, il en arriuera autrement si l'enfant est fait dans vne matrice mal figurée, ou que quelqu'autre accident empesche & trouble son effet, soit dans la grossesse ou dans le cours de la vie, Car tout ainsi que les Chiromanciés ne s'arrestent point aux lignes de la main du vignerô ou d'autre qui aura des callositez l'esquelles troublent le jugement des lignes de vie & semblables remarques de cét art: de mesme les causes externes empeschent le jugemẽt de la Physiognomie. Mais posant vne constitution naturelle & hors la violence des causes de dehors il est necessaire qu'vne belle ame se façonne aussi vn corps de mesme, & par consequent que si nous connoissons l'ame par ses effets, la fabrique du corps qui est le premier de ces effets là, ne soit pas oubliée : d'où s'ensuit encor que la beauté naturelle du corps est indice de celle de l'esprit, & que ceux qui sont naturellement laids de corps doiuent auoir l'ame de mesme. Aussi ne discerne t on point autremẽt la bonté de toutes les choses inanimées que par leur beauté : l'or le meilleur est le plus beau & le plus jaune, le plus beau pain est le meilleur, & le beau & le bon sont inseparables. Ce qui fait que nous preferons naturellemẽt lés choses belles aux laides & les aimõs dauãtage, nostre volonté ne se portant qu'à ce qui est bõ, voire à ce qui est trouué le meilleur par nostre entẽdemẽt, lequel n'ayãt pas le tẽps de rechercher les autres preuues de la bonté des choses, les juge telles quand il les trouue belles. Car la beauté estant la proportion des parties, comme la laideur est

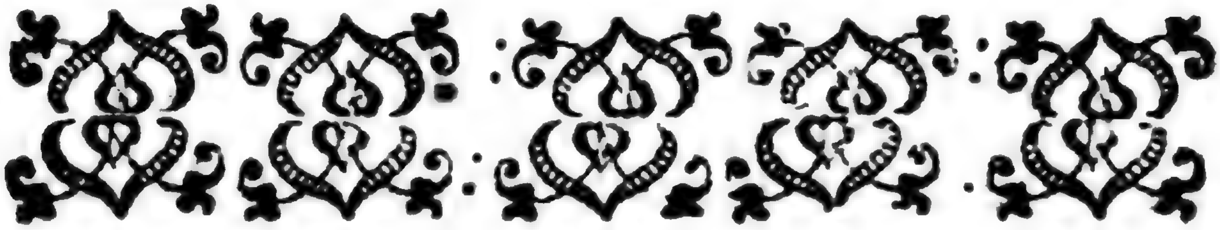
de leur disproportiõ, la bõté se trouue dãs la proportion, & non dans son contraire qui est monstrueux. Or cette bonté & beauté n'estans pas visibles dans l'ame, nous ne la sçaurions chercher que dans le corps, qui a vne telle liaison auec elle, que l'un compatit & se conjoüit tousjours auec l'autre. Et il n'y a point de raison pourquoy il y a des signes par lesquels on connoist si vn poulin fera vn cheual de prix, ou si vn petit chien sera bon à la chasse, & ainsi de tous les autres animaux, & qu'en l'homme seul nous ne puissions faire le mesme discernement d'autant plus necessaire qu'il n'a pas moins de differences dans son espece, que tous les animaux ensemble.

Le deuxiesme dist: que la justice qui paroist en toutes les parties du monde, telle que depuis la lumiere du Soleil que Dieu distribuë alternatiuement iusques aux qualitez dont la contrarieté fait vn temperament à justice, elle se troue par tout, Cette justice ne permet pas que toutes les perfections soient d'vn costé & rien de l'autre, qu'il y ait des hommes & des femmes, non seulement beaux de corps, mais aussi d'esprit, & que ceux & celles qui sont destituez de ce don de la fortune soiẽt encore privez de la beauté & bonté de l'esprit, qui deuoiẽt en bõne iustice reparer ce premier de faut. Et quand on veut establir vne doctrine il la faut appuyer sur quelques principes: Or il n'en paroist aucun de cette beauté & bonté du corps & de l'ame, Car selon la doctrine de plusieurs Peres, toutes les ames ont esté creées de Dieu en mesme temps dés le commencement du monde, & ceux qui disent qu'elles sont faites au mesme instant que les corps, presupposent tousjours qu'elles n'ont rien de cõmun l'vne & l'euere, mais qu'elles sont de substance aussi differente qu'est vn corps d'vn esprit qui sõt les deux contraires: par consequent ne peuuent rien signifier l'vn de l'autre, non pas mesmes estre joints ensem-

de fruit vtile. Ces belle tulipes & tant d'autres fleurs qui émaillent nos parterres de tant de plaiſantes varietez ne ſeruent de rien à la Medecine, mais bien les herbes de moindre apparence, comme le chiendent, le plantain, la renoüée, & autres rampantes & foulées aux pieds, ces capilaires qu'il faut aller chercher dans les puits, c'eſt de ces plantes là que vient la ſanté aux hommes. L'experience s'en void auſſi dans toutes les plus grandes beautez & richeſſes de la nature, comme ſont les pierreries, les cryſtaux, les metaux, les perles & autres choſes plus precieuſes, qui ſont enfermées non ſeulement en terre & dans le profond de la mer, mais encor déguiſées de deſerts & d'horreurs: ſe trouuāt qu'au deſſus des mines la terre eſt tousjours infertile, qu'elle cache bien auant ſes metaux, que le criſtal de roche ne ſe tire que des trous des montagnes: les perles d'entre les eſcailles. le coral du milieu de la mer & du pied de ſes rochers. Bref, tout ce qu'il y a de beau & de precieux en la nature à eſté eſloigné de noſtre veuë. C'eſt pourquoy la ſcience la plus belle choſe du monde, s'acquiert auec tant de peine, & pour l'acquerir en toutes profeſſions, il ne ſe faut pas contenter de l'exterieur, où paroiſt la beauté, il faut penetrer iuſqu'au centre. Auſſi n'y a-t'il point d'apparence de chercher la preuue de la bonté de l'eſprit dans la beauté du corps, ſinon entant qu'elle ſeroit ſa cauſe, ſon effet ou ſon ſigne: Non le premier, puiſque le corps ne fait pas l'ame & qui la precedé, où du moins n'a pas eſté produite apres luy: Non le ſecond, pource que les choſes qui commancent d'eſtre en meſme temps ne peuuent s'entreproduire l'vne l'autre, eſtant neceſſaire que le pere ſoit homme auant ſon fils: encore qu'eſtre pere & fils ſoient termes connexes quant à la nature de la relation. Or la plus ſaine opinion des Theologiens eſt que Dieu a creé l'ame non auparauant le corps. car elle ſeroit autrement inutile &

oiseuse, & il n'y a rien de tel en la nature, mais en mesme temps que le corps est produit. Il reste donc que cette beauté du corps soit le signe de celle de l'esprit: Ce qui est encore plus difficile à conceuoir: car les signes sont naturels ou artificiels : ceux-cy ne sont point considerables au fait qui se presente : les naturels ont de la connexion auec la chose qu'ils signifient, & il a esté dit que le corps n'en auoit point du tout avec l'esprit ; parquoy il ne peut estre signe de sa beauté.





DEVX CENT XCIV.

CONFERENCE

Lequel est à préferer de parler le premier ou le dernier.

TOus ceux qui parlent auec la preparation necessaire pour acquerir de la reputation & la ménager quand elle est acquise, mesme dans les dix premieres années, qui est le terme ordinaire pour s'acquerir & confirmer le credit d'vn Orateur, doiuent tascher de parler les premiers, non seulement pour se descharger de bône heure du discours qui charge souuent dauãtage leur mémoire que ne feroit vn fardeau les espaules d'vn crocheteur, mais aussi pource qu'vne mesme chose plaist dite deuant vne autre, & desplaist estant dite apres elle. Le mesme dégoust & lassitude dont nostre corps est capable se rencontrant dans les esprits. De sorte que c'est demander à vn maistre d'hostel lequel il iugeroit plus à propos pour remporter d'auantage d'honneur de son seruice, de le faire deuant des hômes rassassiez, & qui sortiroient du festin, ou bien d'en seruir dautres qui auroient bon appetit, que demander à vn Orateur lequel il aymeroit mieux parler le premier ou le dernier. Car nostre esprit semblable a vn vaisseau vuide, par la cupidité qu'il a de sçauoir, ne reçoit pas seulement, mais puise auec grand plaisir les premieres paroles : & si le

discours a quelque deffaut, il est beaucoup mieux excusable & mieux receu quand la grace de la nouueauté luy sert de lettre de faueur, qu'il ne l'est pas quand les esprits sont attédiez & rebutez par cette l'assitude qui suit la repetition des meilleures choses. Or celuy qui est preparé, s'il ne parle le premier court grand risque de se rendre ridicule par les mesmes chose : & possible les mesmes mots qui auront esté preferez par son deuancïer Aussi, comme celuy qui ouvre la carriere n'a pas seulement plus beau champ : mais est beaucoup mieux consideré, celny qui parle le premier a bien vne plus fauorable audiance, & s'il est habile homme ne laisse rien de bon a dire à ceux qui parlent apres luy. Comme il se void dans les consultations des Medecins & Aduocats : où ceux qui parlent apres des personnes capables n'opinent guéres que du bonnet : & comme la principale partie de l'orateur est de se préparer l'attention & la bien veillance de ses auditeurs qui subornent nos sens & leur font conclure en faueur de celuy qui les a preoccupez, celuy qui parle auant les autre vole les cœurs & ne laisse plus d'affection pour les derniers. Ce qui me fait estonner commẽt il y en a qui se plaignẽt de parler les premiers veu qu'ils trouvent des esprits semblables à vne table raze susceptible de toute impression, laquelle vne fois prise ne se quitte non plus qu'vne premiere teinture : l'esprit humain estant merueilleusement desireux d'apprendre choses nouvelles qu'il ne rencontre ordinairement que dans le discours de celuy qui parle le premier : Ceux qui luy succédent estans obligez pour plaire aux autres de s'écarter de tout ce qu'ils ont dit : ce qui est beaucoup plus difficile que de tenir le grand chemin & establir ses pensées en toute liberté : Tellement que celuy qui parle le premier n'ayãt autre chose à faire qu'à prouver son dire auec les raisons plus palpables &

familiéres à nos sens, & les autres estans obligez à en chercher de nouvelles s'ils veulent appuyer le mesme auis, ou en inuenter de contraires s'ils le veulent d'érruire, sans prejudice de celles qui leur sont necessaires pour affermir leur opinion : Il est constant que ceux qui parlent les derniers ont plus de peine & pisent moins s'ils la font beaucoup mieux que les precedens : & s'ils ont cette perfection de bien faire, elle paroistroit beaucoup mieux au commencement.

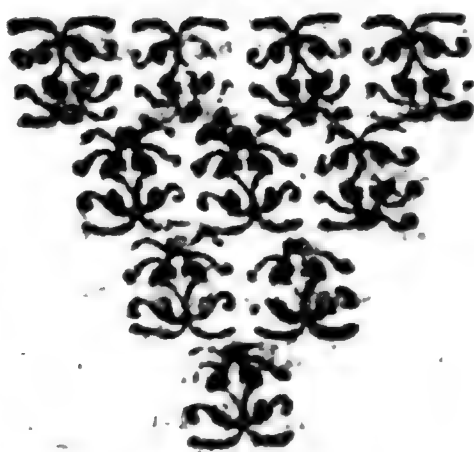
Le deuxiesme dist, que les autheurs de la Rethorique ont eu raison de recommander aux orateurs, entre leurs precepres, de parler bas au commancement de leurs discours : tant afin de suivre l'ordre de la nature, qui ne se porte iamais d'vne extremité à l'autre sans moiens comme pour ce que les premieres paroles d'vn discours sont inutiles & perduës : les esprits des auditeurs ayans besoin d'estre disposez & mis en estat de pouuoir entendre ; dequoy il ne sont pas capables d'abord, pource qu'il y a peu de personnes dans vn auditoire qui conçoivent bien d'entrée le fait & sa question dõt il s'agit. De sorte que celui qui parle le premier a la peine de preparer les voyes & comme esplaner les haliers & abatre les espines pour faire vn beau chemin à ceux qui le suiuent, desquels il resveille les pensées si elles sont endormies, si elles sont foibles & basses il les fortifie & les exalte fournissãt de matiere aux discours suiuants, & de preuve de la viuacité de son esprit à impugner par des raisons inuentées sur le champ celles qui ont esté premeditées de longue main, du moins qui seront toûjours soupçõnées l'auoir esté. Ce qu'il ne peut estre dit des suiuantes quand elles sont fournies pour replique faite à propos. La fecondité des matieres estant inéspuisable de soy-mesme & la reminiscence n'ayant besoin que d'estre sollicitée par les objets pensens. Mais quand les esprits des auditeur

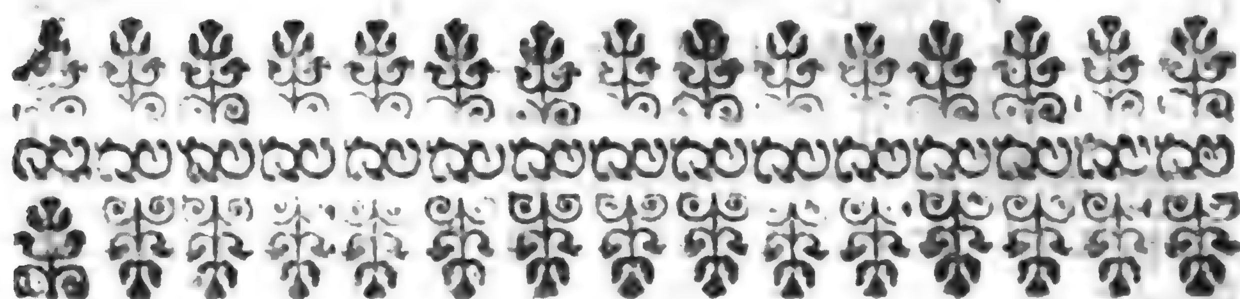
ont esté reveillez prr la contrarieté des auis qui demandent l'interposition de leur jugement : c'est alors qu'ils se plaisent à discerner les meilleures raisons & cognoistre le vray par l'opposition de son contraire : qui excite en luy le mesme plaisir que trouvoient les anciens Romains aux spectacles des gladiateurs, & qui se remarque encore auiourd huy dans les ioustes, tournois & combats feints : les veritables excitans en nous de trop violentes passions, & entr'autres la pitié & la peur, qui empeschent que le plaisir n'en soit si grand ; lesquelles passions n'ont pas lieu dans les combats de la langue, qui ne sont point sanglans, & où se remarque neantmoins la mesme vigueur & adresse des veritables combats : qui ne se peuvans faire par vn homme seul, mais deuans estre de deux à tout le moins, ce n'est pas de merueille si celuy qui parle le premier delecte moins que ceux qui luy repliquent. C'est pourquoy pour exciter l'attention il est sovuent contraire de se faire des obiections à luy-mesme, mais c'est tousiours auec difference qui se trouve entre le combat de deux coqs & la veuë d'vn qui se bequeteroit le corps : Ces oppositions mendiées excitent aussi peu les auditeurs qu'elles font les iuges Tellement que celuy qui aura assez de capacité & d'inuention pour plaire en parlant le dernier doit passer sans comparaison pour le plus habile, cõme ayant fait vn chef- d'œuvre beaucoup plus difficile que s'il auoit entamé le discours : & la raison qui rend plus belles les choses plus difficiles, luy dondonnãt aussi plus de gloire: & partant, cõme les choses plus glorieuses sont les plus à rechercher ainsi doit-on preferer de parler le dernier : Celuy qui le fait au contentement de l'assistance meritant le méme honneur que celuy qui chasse l'ennemi d'vne place occupée au lieu que le premier s'en estoit rendu maistre sans resistance. Aussi, cette derniere action est-elle bien d'vne plus grande force d'es-
prit

prit, comme le tesmoignent les repliques des Avocats qui n'appartiennent point aux ieunes & inexperimentez, mais aux seuls véterans. Car elles presupposent vne grande memoire & presence d'esprit vn iugement meur, & en vn mot toutes les parties d'vn Orateur parfait, sur tout quand celuy qui ferme l'action a eu en teste vn antagoniste puissant: dont les raisons ont eu la force de persuader: Car alors il n'a pas seulement deu se loger sur le bastion ennemy, il l'en a voulu chasser & l'en d'eloger, Mais si les plus grandes difficultez sont terminées par les Cours souveraines il est raisonnable que celle-cy se passe par leur auis & le suiue. Or qui est-ce qui ne sçait pas que les plus ieunes Conseillers du Parlement & des ces autres corps Augustes & venerables: y parlent & opinent les premiers, voire que cet ordre est la principale difference qui se remarque entre les jeunes & les anciens, lesquels estans capables de discerner le lieu d'honneur, ne l'eussent pas establi à parler des deniers, s'ils n'eust esté le plus honorable.

Le troisiesme dist: que tout ainsi qu'il y a des ceremonies dans lesquelles il est plus honnorable de marcher le premier que le dernier, & d'autres où le lieu d'honneur est sur la fin de la procession: de mesme la diuersité des suiets met la distinction en ce different. Aussi se trouve-t'il des matieres de fait qui doiuent estre necessairement déduites par ceux qui les sçauent le mieux, sans s'arrester à la dignité des personnes: d'où viēt que celuy qui traite vn malade quād il seroit plus ancien que les autres Medecins auec lesquels il cōsulte, parle le premier sauf à se reseruer, apres la déduction du fait, à dire son auis en son rang. Il en est de mesme des Avocats consultans de toutes autres affaires, entre lesquelles celles qui sont fort problematiques & où l'on peut sans blâme se ranger de quel party l'on veut, laissent tousiours assez de champ a ceux qui parlent

des derniers, & s'ils s'en acquitent bien, il leur est plus honorable. Mais à parler generalement celuy qui parle le premier a plus de liberté & est mieux supporté, mesmes sa longueur est moins ennuyeuse, laquelle est intolerable en celuy qui attend à parler le dernier, mesme lors qu'il luy est libre de chosir.





DEVX CENT XCV.

CONFERENCE

Lequel est le plus grand travail, celuy du corps ou de l'esprit.

C'Est celuy du corps qui est reel, & non l'autre imaginaire & presqu'impossible à conceuoir au prix du précédent Dequoy jugerois le Philosophe contemplatif qui se métroit vn jour seulement en la place d'vn crocheteur sous le faix de trois ou quatre cens pezant, ou en celle d'vn bucheron ou fendeur de bois qui employe toutes ses forces à enfoncer les coins dans le nœud d'vn souche, ou au lieu d'vn vigneron, lequel exposé au hasle du Soleil, au froid, ou à la pluye, remuë continuellement la terre: alors il verroit la difference d'entre ce trauail qui rompt effectiuement le corps & abat ses forces, d'auec les phantaisies de la contemplation. Ce qui se juge en conferant la peine de l'Architecte auec celle d'vn Aide à masson: ou celle d'vn pilote, considerée aupres du trauail des matelots & de la chiourne d'vne galére: Le mesme se void aussi par la comparaison des maladies, lesquelles ne sont dites trauailler l'esprit que par métaphore: le vray trauail estant celuy du corps, & l'esprit ne pouuant trauailler que dans ses organes qui sont corporels & conjoinctement auec eux. Aussi

est-ce par le changement du corps que nous reconnoissons le trauail de l'esprit: Autrement nous ne distinguerions pas vn homme content d'auec vn autre. Aussi ne sçauroit- on trauailler du corps que l'esprit ne s'en ressente: Comme il n'y a point d'art & d'exercice qui ne soit meslé de la fonction du corps & de celle de l'esprit, voir mesme il est à croire que le vigneron quand il commance sa tasche, trauaille bien plus de corps & de l'esprit au commencement qu'à la fin, pource qu'au commancement il est trauaillé de la consideration & appréhension de la grandeur de sa tasche, laquelle au contraire il finit auec vne grand gayeté. Ioignez à cela que l'ame estant naturellement impossible, à proprement parler n'est point susceptible de trauail.

Le seconde dist: que c'est comparer moins que vne mouche à vn éléphant que le trauail du corps à celuy de l'esprit: Le premier estant borné & terminé dans les organes du corps: & l'autre estant infini, tel qu'est l'esprit: lequel d'ailleurs est seul capable de discerner le plaisir d'auec son contraire, le corps sans l'esprit estant vn masse insensible. De sorte que si la maxime des Philosophes est vraye, qui dit que ce qui est cause de quelque effet, en participe beaucoup plus, puisque le corps ne trauaille que par l'esprit, l'esprit trauaille beaucoup plus que le corps. Ce qui se iustifie par les passions de l'ame, qui sont les trauaux de l'esprit: lesquels, pour en bien juger, il faut considerer en leurs exceds lors qu'on les veut comparer les vns aux autres, par exemple, la plus grande frayeur que peut receuoir vn esprit, auec le plus grand fardeau que peut supporter vn corps l'oppression de celuy-cy se pouuant bien égaler à l'effroy de celuy-là.

Le 3. dist: qu'il faut en cette question distinguer l'homonymie des termes, l'ambignité desquels

l'obſcurcit. Le premier de ces termes eſt le trauail: lequel, encore que d'abord il ſignifie vn action, ſe prend neantmoins en ce lieu pour vne paſſion, tellement qu'on demande icy lequel eſt le plus trauaillé de l'eſprit ou du corps, par lequel mot d'eſprit on entend, non l'eſprit animal, vital & naturel, qui ſert de moyen vniſſant l'ame auec le corps, non la pointe & viuacité de l'entendement, qui fait appeller vn homme de bon eſprit, mais l'ame qui informe le corps entant qu'elle exerce en luy ſes fonctions par le miniſtere de ſes facultez diuerſes. Cela ainſi posé, il faut faire diſtinction des eſprits & des corps. Il y en a chacun genre de plus ſenſibles aux incommoditez du trauail les vns que les autres, & ces premiers trauailent auſſi le plus. Ainſi voyons nous des eſprit tellement endurcis au trauail & inſenſibles au deſplaiſir que rien ne les touche : tels ſont les corps des aſnes entre les beſtes, qu'il faut pour cette cauſe réueiller à ſe trauail à grand coups de baſton. Ce qui oblige auſſi le laboureur à ſe ſeruir d'aiguillon pour picquer ſes bœufs, au lieu que la ſeul voix ſuffit pour les cheuaux genereux. Il en eſt de meſme de pluſieurs païſans & gens tellement groſliers : qu'ils ne ſont pas ſuſceptibles de trauil d'eſprit & cõme vn meſme fardeau accable vn enfant & eſt leger à vn porte-faix, ainſi vn meſme ſujet d'affliction d'eſprit atterre quelqu'vn & l'accable d ennuy que d'autre ne ſentira point du tout. Mais à parler en general en prenãt le trauail, comme il ſe doit, pour vne act.ons volontaire & non pour les paſſions de l'eſprit, qui ſont ſes maladies, & par conſequent ne peuuent non plus eſtre dites volontires que les maladies du corps, puis qu'on n'aime, on ne hait & on ne ſe met pas encolere non plus qu'on ne ſe fait pas malade quant on veut: Il ſemble que l'action du corps eſtant compriſe auec celle de l'eſprit, l'actiõ ou trauail de l'eſprit n'eſtant iamais d'eſtaché du corps: eſt au corps

aussi à qui il faut rapporter tout le trauail : La peine qu'on attribuë à l'esprit ne se pouuant entendre deuoir estre plus grande que celle d'vn General d'armée à l'égard de ses soldats & pionniers, ou du pere de famille à l'égard de ces seruiteurs, lesquels trauaillent beaucoup plus sans comparaison que l'vn & l'autre.

Le quatriéme dist : que le travail estoit plus grand aux choses les plus difficiles, & les actions de l'esprit surpassans en difficulté celles du corps, c'est vne preuue suffisante que le trauail d'esprit est aussi le plus grand. Dequoy sert encore d'argument ce que de mille escholiers, il n'y en a pas dix qui reüssissent & qui paruiennent à la perfection des Lettres, au lieu qu'au trauail du corps, tels que sont les Arts & Mestiers, de dix mille artisans il n'y en a pas dix qui enfin ne deuiennent maistres. Il est donc bien vray que l'ame ne trauaille point, si fait bien l'esprit qui est son instrument & a le mesme rapport à l'ame, que la main ou l'œil à tout le corps, comme derechef la science est l'instrument de l'esprit ; voire le trauail du corps & celuy de l'esprit, ont cela de commun qu'ils perfectionnent leur sujet quand il sont mediocres, & le deteriorent estant excessifs. Car trop grand trauail desseche le corps, & les hommes par trop laborieux vieillissent auant le temps, particulierement celuy de l'esprit, qui consume l'humide radical, duquel entre autre choses les veilles font faire plus grand déperdition qu'elle ne peut estre réparée par le sommeil. D'où le Philosophe prend occasion de blâmer ceux qui assujettissent de trop bonne heure au trauail du corps les enfans : pour ce que cette contrainte consoment l'humidité necessaire à leur accroissement les fait nains, comme ceux qui les font addonneur auant le temps au trauail de l'esprit en peruertissent les organes, lesquels se desséchans aussi auant l'aage, ils se trouuent moins propres

aux exercices de la sagesse, qui a besoin de temperature, & la secheresse estant aisée à enflammer, la folie y trouue vne grande disposition: mais comme c'est vn moindre mal d'estre petit que d'estre fol: Il s'ensuit que le trauail du corps fait moins de mal, & par consequẽt est moindre que celuy de l'esprit. Toutesfois à parler en general, il est fort nuisible à la vie de trauailler conjointement de l'esprit & du corps: pource qu'alors il ne reste aucun soulagement à l'homme: lequel autrement se console quand l'esprit a du repos le corps trauaillant, ou se refait quand l'esprit trauaillant le corps se repose. Alors la fatigue est suportable, comme il se remarque en ceux qui ne sentent la lassitude & l'incommodité du chemis, tandis que leur esprit est diuerti par quelque histoire ou conte qui leur est agreable, & qui leur fait trouuer le chemin plus court & le tẽps beaucoup plus bref. Au lieu qu'vn mauuais contee lasse si fort, qu'il est intolerable à ceux mesmes qui sont assis & leur fait trouuer le temps fort long. Ce qui se verifie encore par la danse laquelle trauaille merueilleusement tout le corps: mais parce qu'elle laisse de la recreation à l'esprit par l'armonie de la voix, du violon ou de quelqu'autre instrument de musique on appelle pas trauail cet exercice tant laborieux, & qui sans cette consideration seroit du nombre des plus fascheux. C'est pourquoy ceux-là ont emporté le prix par dessus tous les autres, en matiere d'institution de la jeunesse, qui ont peu adoucir le trauail inseparable des disciplines par quelque plaisir de l'esprit ou du corps comme sont les jeux & les recreations. Bien loin d'accroistre encor par les supplices & chastimẽs du corps & par la hõte de l'ame les trauaux que l'vn & l'autre souffrent dans les veilles, l'assiduité & la contrainte de l'estude: qui est possible la plus ordinaire cause qui les fait auoir en horreur à plusieurs & pourquoy il s'en trouue si peu, comme il a esté dit, ausquels

cét honorable trauail ſuccede. C'eſt au ſecours de ces trauaux que nos Conferences ſont accourües : de l'aggreable fruit, deſquelle toute la France ayant auiourd'huy tant d'irreprochables teſmoins, il eſt plus ſeant d'en commettre la preuue à l'affluance des perſonnes d'honneur qui s'y trouvent depuis neuf ans qu'elles ont eſté cõtinuées auec vn applaudiſſement vniuerſel. Ie l'appelle ainſi, eſtant raiſonnable ſi quelque hétéroclite Pedant ſans nom, eſt de contraire auis, de le tirer au neant.

Fin du quatrieſme Volume.

